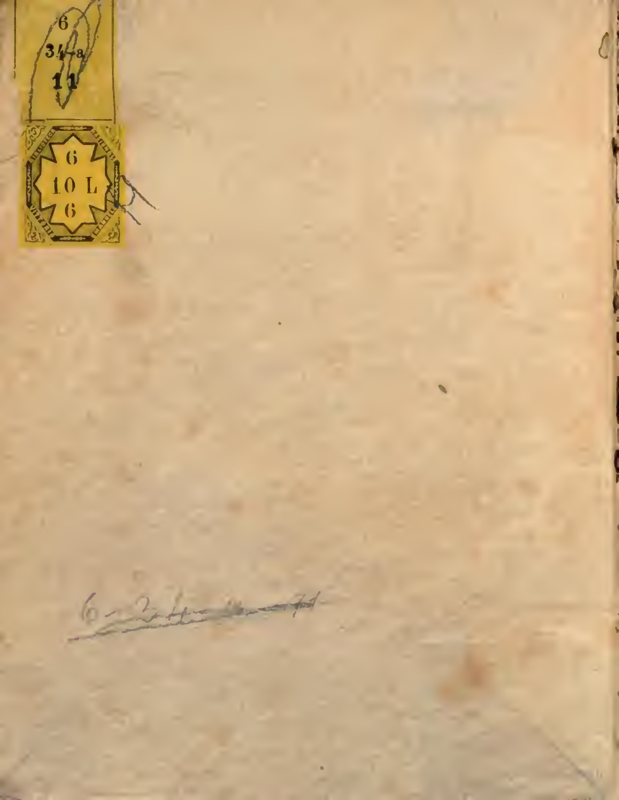
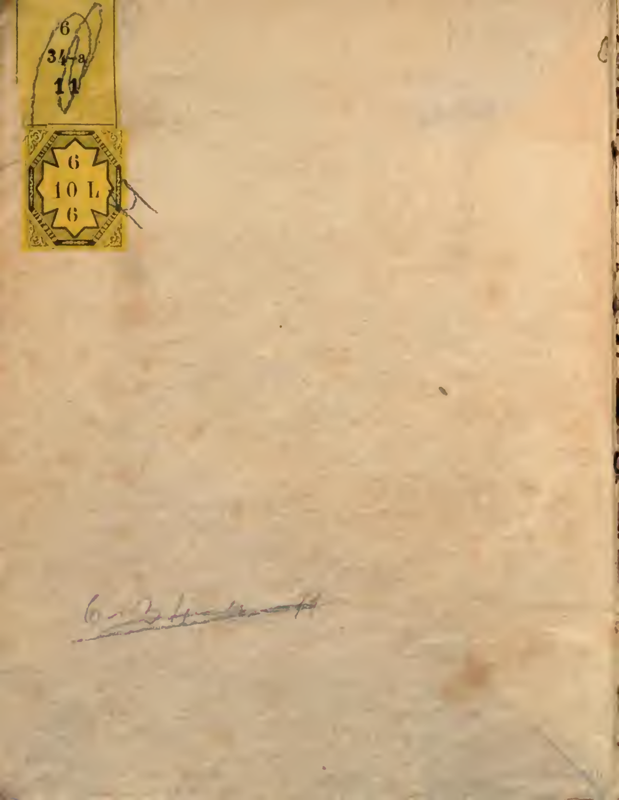

6
34-a
11
6
10 L
6


6
34-a
11
6
10 L
6




L'ARIANE.
De
Monsieur Desmarets
Controlleur gnal.
de l'ex.re des guerres.
A PARIS,
Chez MATHIEV GVILLEMOT,
rue S.t Iacques, pres la Poste.
Auec Priuilege du Roy.
Bosse sculp.



L'ARIANE

DE MONSIEVR

DES MARETS,

CONSEILLER DV ROY,

ET CONTROLLEVR GENERAL

DE L'EXTRAORDINAIRE DES

GVERRES.

DE NOVVEAV REVEVË, ET AVGMENTEE de plusieurs Histoires par l'Autheur,

Et enrichie de plusieurs Figures.

Domus Sancti Pantaleonis Scholarum Piarum



A PARIS,

Chez MATTHIEV GVILLEMOT, ruë Sainct Iacques, au coin de la ruë de la Parcheminerie.

M. DC. X

AVEC PRIVI RO

AVX DAMES.

BEAV sexe, à qui la Nature a donné ce qu'elle auoit de plus riche & de plus aimable ; source des plus agreables delices ; qui tenez dans vos belles mains l'Empire de l'Vniuers, puisque vous commandez aux hommes, & que vous leur distribuez comme il vous plaist, ou l'infortune ou le bon-heur ; C'est à vous seules à qui ie presente cét Ouurage ; Ie l'adresse aux plus beaux Obiects de la terre ; & comme vous estes ce qui plaist le plus au monde, c'est à vous aussi à qui ie desire plaire le plus. Si la puissance mesme de l'Amour ne releue que de la vostre, tout ce qui luy appartient ne doit hommage qu'à vous ; & ces auantures qui sont des effects de la beauté des Dames, ne se doiuent offrir qu'à ce qui peut en produire de semblables. I'espere qu'il n'y en aura pas vne parmy vous qui ne trouue icy dequoy passer quelques heures assez

doucement. Les plus seueres ne s'offenceront point que ce Liure leur parle d'Amour ; & ne craindront pas en le lisant de se dire à elles mesmes, ce qu'elles ne veulent point entendre de la bouche des hommes. Celles qui souffrent seulement d'estre aimées sans qu'elles aiment, & qui veulent beaucoup de respect & de ceremonie, trouueront icy des Amants comme elles les desirent; Et celles qui sont plus douces, & qui pour soulager les flammes de ceux qui les seruent, en veulent bien prendre vne partie, auront quelque satisfaction de voir icy leurs passions authorisées par des exemples. Mais pource qu'entre celles qui aiment il y en a de constantes & de volages; & que ce Liure prend entierement le party des premieres, i'aurois peur que les autres ne s'offençassent de voir leur humeur mal traittée, si ie ne leur donnois des raisons pour se deffendre contre celles qui sont desduites dans cét Ouurage. Les plus seueres Iuges trouueroient de la difficulté à resoudre lequel est le plus loüable, ou de sçauoir bien conseruer sa passion, malgré les trauerses de la fortune, ou de sçauoir changer bien à propos. C'est à la verité vne chose bien glorieuse de faire voir vne Amour inuincible, qui ne redoute ny le Ciel ny la Terre; qui se fortifie par les obstacles mesmes, & qui ne seroit pas esbranlée par la ruine de tout le monde. Ces af-

fections ne peuuent estre si parfaites qu'elles ne soient fondées sur la vertu ; & la raison les ayant fait naistre, il faut de necessité qu'elles durent tousiours, estant impossible que ce qui a esté raison vne fois, ne le soit plus. Chacun doit confesser que cette façon d'aimer est admirable, mais aussi est-elle bien rare. La pluspart des amours naissant de causes legeres : vn petit charme surprend les yeux, & leur oste la connoissance de plusieurs deffauts. La constance en ces affections est sans doute plus vitieuse que le changement ; & bien souuent on appelle inconstance, ce qui est en effect vne iudicieuse retraitte. Le changement est quelquefois vne vertu plus forte & plus courageuse que la constance mesme. C'est par luy que l'on dompte vne passion de plusieurs années, & que l'on repare tout le desordre qui estoit dans l'ame. Les hommes qui ont tousiours plus de sujet d'aimer, tombent moins aussi dans l'inconstance ; & les Dames qui trouuent en nous tant de deffauts, font souuent par raison, & par vn effort genereux, ce que l'on croit qu'elles font par foiblesse. La Loy qui deffend de changer, est seulement plus rigoureuse pour nous : pource qu'il semble que nous soyons obligez de souffrir iusques à l'extremité plustost que d'estre infidelles, & que les Dames soient excusables de changer pour la moindre inquietude que l'amour leur donne. La constance est vne qualité trop serieuse &

trop melancolique, pour vn sexe si agreable & si riant. Ce qui destruit la beauté doit estre aussi detesté parmy vous que la vieillesse & la maladie. Cette constance voudroit parestre en vous vaillante, & capable de supporter les ennuis, aux despens de vos plus riches thresors. C'est elle qui esteint le vif esclat des yeux; qui efface le teint, qui ruine l'embon-point; & qui pour vous faire acquerir la gloire de bien aimer, vous fait perdre celle d'estre aimées. La legereté a bien plus de gayeté & de charmes; & si dans vn cruel accident d'amour il faut que l'vn des deux changemens arriue, ou de l'esprit ou de la beauté, on doit bien vous pardonner si vous choisissez celuy qui conserue ce que vous auez de plus cher au monde. Ce sont là des raisons que peuuent alleguer les inconstantes: celles qui suiuent les loix de la fidelité trouueront assez dans ce Liure dequoy leur respondre. Ie conseille à chacune de demeurer dans l'opinion qui est la plus conforme à son humeur; & vous demande seulement cette grace, que celles qui se plaisent à estre infidelles, ne blasment point les austeres fidelitez, qu'elles trouueront icy descrites, & que celles qui aiment la constance, n'accusent point les inconstantes. Mais ie vous arreste, lors que peut-estre vous auez impatience d'entretenir Ariane. Ie vous laisse donc auec elle: toutefois auant que de vous quitter, ie vous aduertis qu'elle est vn peu honteuse; pource qu'elle



LE PREMIER LIVRE DE L'ARIANE.

ROME commençoit à ſentir auec douleur les violences & les fureurs de Neron, apres auoir ſouffert auec patience les premieres débauches de ſa ieuneſſe : Et ce peuple ſuperbe des deſpoüilles de tout le monde, gemiſſoit ſous les cruautez de ce Prince; Quand la Fortune voulut donner naiſſance aux accidens qui trauerſerent les plus vertueuſes affections de la terre, & permit que le Cirque où ſe faiſoient les combats de pompe & de plaiſir ſeulement, fuſt arrouſé de ſang par vne trahiſon deteſtable. Mais cette laſcheté ne pût auoir ſon effect entier, & ne demeura pas impunie, pource que par vne heureuſe pre-

uoyance du Ciel, ceux qui deuoient assaillir furent preuenus d'vne terreur, qui leur faisant perdre le courage & le iugement, conserua la vie à ceux dont la perte auoit esté resoluë.

Deux ieunes Siciliens allant de nuit par la ville, l'vn porté d'amour, l'autre de complaisance seulement pour son amy; & passant prés du Cirque auec quatre ou cinq de leur suitte, apres auoir fait quelque bruit de leurs espées pour vn dessein qu'ils auoient, furent attaquez par vne troupe d'hommes armez, dont le desordre les faisoit plustost parestre personnes espouuantées, que resoluës d'auoir la vie de ces Estrangers: Toute-fois leur nombre estoit tel, que sans la valeur extréme qu'ils rencontrerent, bien tost ils se fussent donné le passage libre: mais ceux qui estoient assaillis, ignorant leur dessein, firent voir tant d'adresse & de vaillance, qu'apres vn grand combat, les autres furent contraints de dire que c'estoit l'Empereur.

A ce nom les Estrangers firent iour, apres auoir fait mille actions trop belles pour n'estre esclairées que de la Lune, & laisserent retirer leurs ennemis: mais ils demeurerent si chargez de playes, que l'vn d'eux tomba éuanoüy de la perte qu'il faisoit de son sang; & l'autre voulant secourir son amy, fut surpris d'vne deffaillance pareille.

Leurs seruiteurs qui fondoient en larmes de voir leurs vaillans Maistres reduits à cette extremité, se preparoient à les enleuer de ce lieu pour les porter chez eux, lors que deux Dames richement vestuës, & de qui la beauté receuoit vn grand esclat par la lumiere des flambeaux que deux ieunes enfans portoient deuant elles, arriuerent

auec leurs domeſtiques pour apprendre le ſujet du bruit qu'elles auoient entendu deuant leurs logis : mais regardant ceux qui eſtoient eſtendus ſur la place, & les ayant recognus pour le braue Melinte, & le gentil Palamede; l'amour qu'Emilie portoit à Melinte luy fit faire mille regrets, de le voir pour ſon ſujet en vn eſtat ſi déplorable ; & Camille donna quelques pleurs au malheur de Palamede, de qui elle ſe ſçauoit ſi paſſionnément aimée.

Ces deux ſœurs, apres auoir long temps teſmoigné leur douleur, firent emporter ces corps chez elles, pour eſſayer ſi les remedes ne les feroient point reuenir, & les mirent en lieux ſeparez dans des lits dignes de la richeſſe & du luxe de ce ſiecle.

Ce fut là que Melinte reuenant par l'aſſiſtance d'Emilie comme d'vn profond ſommeil, & ouurant en fin les yeux, demanda où eſtoit Palamede. Emilie qui n'ignoroit pas leur amitié, luy dit qu'il n'eſtoit pas loing, & qu'il eſtoit bleſſé comme luy ; mais que s'il plaiſoit aux Dieux tous deux ne courroient aucun danger. Il ſupplia Emilie qu'elle luy permiſt de l'aller voir : ce qu'elle ne voulut point ſouffrir, pource que ſes bleſſeures ne luy permettoient pas encore de ſe leuer, & ſe contenta de l'aſſeurer qu'il eſtoit en la chambre prochaine auec autant de beſoin de repos que luy. Laiſſez moy donc, dit-il, en repos, ie vous prie, & ne pouuant ſouffrir ſa veuë, ſe tourna de l'autre coſté du lit.

Emilie s'eſtant eſloignée, il commença de ſe plaindre ainſi en luy meſme : Ah! Palamede, que voſtre amitié me fait commettre de fautes contre la pureté de mon amour; & que les feintes d'aimer Emilie à voſtre priere m'auoient

esté insupportables, sans qu'elles attirassent encore tant de mal-heur! Que pouuois-ie attendre qu'vne punition des Dieux, apres auoir tant de fois trahy mon ame, forçant mes paroles d'estre contraires à tous mes sentimens? Au lieu de faire agir d'vn commun accord tout ce qui est en moy pour n'adorer qu'vne chose, i'ay permis la diuision en moy-mesme, ma bouche & mes actions sacrifiant à de fausses Deïtez, cependant que mes pensées n'en adoroient qu'vne toute pure & toute sainte.

Mais aussi, pouuois-ie nier quelque chose à Palamede? Mon amour, pouuois-tu refuser de te faire cét effort pour celuy qui a causé ta naissance? & lors qu'il a desiré quelque secours de nous, eussions nous allegué la seuerite de nos loix pour nous tacher d'ingratitude? Helas! qu'il est difficile de maintenir sa vie exempte de blasme; & que pour satisfaire à vn deuoir, bien souuent on quitte la consideration d'vn autre. Au moins tu m'es tesmoin, mon ame, & toy diuinité presente à mon souuenir; que si mes paroles ont tesmoigné d'estimer autre chose, mes pensées les ont tousiours desaduoüées, & ont mesprisé ces sujets indignes d'elles, & bien differens de la cause parfaite de mon amour.

Il s'arrestoit quelque temps sur cette consideration qui le consoloit: puis regardant en combien d'endroits il estoit blessé, il continuoit à penser ainsi: Faut il que les playes de la vraye affection qui me trauaille soient inuisibles, & que pour vne amitié feinte ie porte des blesseures si veritables & si visibles? blessures quelquesfois marques de gloire, & qui me comblez de honte, comment vous pourray-ie cacher à mon amour offensée? La Fortune que ma constance mesprisoit, n'a pas perdu l'occasion,

lors que mes actions pouuoient estre blasmées d'infidelité; & apres auoir graué sur moy par ces playes le souuenir eternel de cette rencontre, malgré mes desseins m'a fait porter dans ces lits que i'éuitois auec tant de soin. Mais, Fortune, fais ce que tu pourras, iamais tu ne feras consentir mon ame à perdre la qualité de bien aimer. Ie me vange bien de toy, mesprisant tes faueurs si desirées des autres : tantost tu me les presentes sous les charmes de la douceur & de la facilité: tantost tu m'y portes par la force de tes accidens inéuitables, pour ruiner en moy vne perfection qui se mocque de ton empire: & ie n'ay qu'à leur opposer le souuenir de la beauté que i'aime, pour rendre tous leurs attraits inutiles: Non, non, trompeuse, perds l'espoir que ie quitte cette constance dont tu és ennemie: tu peux bien rendre mon affection mal-heureuse, mais iamais tu ne la feras déchoir d'vn seul degré de la grandeur où elle est paruenuë.

Ces differentes pensées tourmentoient ou soulageoient son esprit, selon qu'il receuoit les vnes ou les autres, & l'entretindrent iusques au lendemain, qu'il se trouua obligé de garder le lict à cause de ses playes, bien qu'il n'y en eust aucune mortelle. Mais Palamede fut bien plus long temps sans donner aucun signe de vie, sinon que le cœur luy battoit encore: toute fois par la force des remedes on luy fit en fin reuenir la veuë, & ses blessures estans sondées se trouuerent en lieu bien dangereux.

Ces deux amis estoient fort estimez à Rome pour leur noblesse, accompagnée de mille qualitez admirables, & s'estoient acquis l'amitié de tous ceux qui aimoient la vertu, depuis qu'vn honneste desir de voir le siege de l'Em-

pire, leur auoit fait ſuiure l'Ambaſſade qu'enuoyoient les Syracuſains à Neron, pour eſtre ſoulagez de quelques impoſitions nouuelles. Ils s'eſtoient rendus recommandables, & auoient acquis la gloire d'eſtre les plus accomplis du monde; toute-fois en qualitez differentes. Melinte qui auoit l'eſprit ſage & parfaitement accort, eſtoit plus retenu, & faiſoit paroiſtre à propos ſes vertus naturelles, & les ſciences qu'il auoit acquiſes. Palamede eſtoit plus prompt & entreprenant, toute-fois auec tant de grace, que ſes deſſeins reüſſiſſoient la pluſpart auec du bon-heur, & de la gloire.

Tous deux eſtoient merueilleuſement beaux & adroits: Melinte eſtoit plus haut, & d'vne taille plus libre: ſes cheueux qu'il portoit aſſez longs & ondez, eſtoient vn peu bruns; & il auoit certains charmes au viſage, auec vne agreable majeſté, qui donnoit de l'amour & du reſpect à tous ceux qui le voyoient. Palamede eſtoit blond, & auoit le viſage & le corps plus pleins; d'vne façon touſiours gaye, & qui paroiſſoit receuoir peu ſouuent en ſon ame le ſoucy & les reſveries.

Othon Cheualier Romain, qui fut depuis Empereur, & qui eſtoit alors le plus puiſſant en credit aupres de Neron, cheriſſoit plus que tous leur amitié, & auoit fauoriſé la naiſſance de leur reputation dans Rome, lors qu'il fit ſçauoir que c'eſtoient ces deux fameux Siciliens dont il eſtoit touſiours fait recit dans les nouuelles qui venoient à Rome des victoires de Corbulon Lieutenant de l'Empereur contre les Parthes, ſous la conduitte duquel ils auoient donné des preuues d'vne vaillance admirable. Souuent ils auoient monté les premiers à l'aſſaut, & ſauté enſemble du haut des murailles dans les villes aſſiegées

pour monſtrer le chemin aux ſoldats : ſouuent ils auoient cauſé le gain des batailles, ouurant les plus eſpais eſcadrons par les coups furieux de leurs jauelots & de leurs eſpées, à quoy rien ne pouuoit reſiſter : De ſorte qu'ils eſtoient careſſez de tous les Nobles, & admirez du peuple, eſtant reconnus des plus anciennes maiſons de la Grece, doüez de mille belles qualitez, & entr'autres d'vne valeur qui les rendoit enſemble aimables & redoutables.

Mais la fortune ialouſe d'vne vertu ſi haute qu'elle craignoit en eſtre vn iour maiſtriſée, ſe pleut à trauerſer leur vie par ſes plus cruelles rencontres : car non contente de les auoir conduits ſi prés de la mort, elle ſuſcita la fureur de Neron, & le fit reſoudre de les enuoyer tuer dans leur logis pour ſe vanger de l'accident qui luy eſtoit arriué la nuit precedente. A peine ouuroient-ils les yeux pour receuoir le iour, qu'on vint aduertir Melinte de ce cruel deſſein, qui ne leur permettroit pas de ioüir long temps de la vie. Mais on celoit tout à Palamede, qui eſtoit en vn eſtat aſſez déplorable, ſans y adiouſter encore la peur d'vn mal qui le deuoit bien toſt mal-heureuſement guerir. Melinte ſçeut auſſi que le combat de la nuit eſtoit arriué par vne embuſche qui leur auoit eſté dreſſée par Neron meſme ſouz la conduite de Marcelin ; que l'Empereur auoit eſté bleſſé à la main, & Marcelin au bras.

Cét homme eſtoit l'vn des principaux miniſtres des paſſions de ce ieune Prince, à qui l'amour de Camille & la ialouſie qu'il auoit de Palamede auoient fait entreprendre de ſe deffaire de luy & de Melinte, & d'en donner le paſſe-temps à Neron, qui ſe plaiſoit d'aller ainſi de nuit, battant & tuant ceux qu'il rencontroit. Marcelin ayant

failly ce premier coup, & voyant l'Empereur animé à se vanger à cause de sa blessure, ne laissa point refroidir son courroux: & fit resoudre qu'vn Tribun iroit sur le soir auec des gardes les massacrer en la maison de Maxime, où ils croyoient qu'ils se fussent retirez, pource que c'estoit le lieu de leur demeure.

Ces nouuelles qui eussent troublé les plus asseurez, ne donnerent point d'estonnement à Melinte, lequel estant trop courageux pour craindre la mort, se prepara pour la receuoir; ses blessures le rendant incapable de resister ou de fuir : car bien que l'Empereur ne sçeust pas où ils estoient alors, cela pouuoit bien tost venir à sa connoissance. Cét amas d'accidens funestes remplissoit de tristesse cette maison : les vns estoient muets d'estonnement, les autres pleins de desespoir de voir leur perte ineuitable: Emilie & Camille ne se pouuoient consoler, & ne feignoient point de tesmoigner deuant tous l'excés de leur douleur : Melinte seul demeuroit inuincible contre tant de mal-heurs, & remplissoit d'admiration ceux qui le voyoient si bien preparé à receuoir sans crainte les coups de la fortune.

Arcas esclaue de Melinte, qui n'auoit iamais abandonné son Maistre depuis sa ieunesse, & qui auoit tousiours esté tesmoin de son extréme vertu & de ses valeureuses actions, sembloit auoir tiré profit d'vn si bel exemple: car il estoit fort courageux, & auoit formé en luy vne si grande affection pour Melinte, que rien ne pouuoit égaler les soins qu'il prenoit à le seruir. Cét esclaue ne pouuoit considerer le visage constant de son Maistre, & l'extremité de son mal-heur, sans que son cœur pressé n'enuoyast des larmes à ses yeux. A la fin, inspiré de quelque Dieu,

Dieu, ou porté par ſon ſeul courage, il oſa propoſer, que ſi l'on pouuoit cacher quelque temps le lieu où ils eſtoient, il s'aſſeuroit de garantir leurs vies, & que l'on ne les chercheroit plus. On voulut ſçauoir de luy quel expedient il auoit trouué, mais il dit que l'on euſt ſoin ſeulement de ce qu'il auoit declaré, & que bien toſt on apprendroit l'effect de ſa reſolution. Il ſortit incontinent du logis d'Emilie, & alla chez Maxime, emmenant ſeulement auec luy vn autre Eſclaue qui eſtoit à Palamede, nommé Niſe, qu'il connoiſſoit autant affectionné que luy pour le ſalut de ſon Maiſtre. Lors qu'ils furent arriuez, & enfermez dans la chambre de Melinte & de Palamede, Arcas luy dit; Niſe, ie t'ay choiſi pour m'aſſiſter au deſſein que i'ay conceu de ſauuer la vie de nos Maiſtres: Ie ſuis reſolu de mourir pour Melinte, & ſi tu as aſſez de courage tu mourras auſſi pour Palamede. Niſe ſans s'eſtonner luy demanda ce qu'il falloit faire. Arcas luy reſpondit: Nous prendrons chacun vn de leurs habits, & de peur encore d'eſtre reconnus par ceux qui viendront de la part de Neron, nous aurons chacun vn caſque en teſte, & nous nous armerons d'eſpées & de poignards, comme en deſſein de nous deffendre, ou de vendre noſtre vie cherement lors qu'ils entreront dans cette chambre: apres auoir quelque temps reſiſté, nous pourrons en receuant la mort nous gaſter le viſage de coups de poignard, & le ſoüiller ainſi de ſang & de playes, afin d'eſtre pris pour eux, & d'aſſouuir la vangeance de l'Empereur qui n'y penſera plus. Niſe demeurant muet, & ſongeant à l'ordre de cette inuention, Arcas creut qu'il n'eſtoit pas aſſez reſolu pour vn ſi rare effect, & luy dit: Quoy, Niſe, doutes tu ſi tu dois mourir pour vn ſujet qui nous rendra les

plus beaux exemples de courage & de fidelité qui furent iamais? Aimes tu mieux viure dans la plus basse condition des hommes, que de mourir comme les plus renommez du monde? Ayant des Maistres si vertueux & si vaillans, n'aurons nous point appris à faire au moins vne action en quoy nous les imitions? Nise l'interrompit, & luy dit: Arcas, cesse de me vouloir persuader; ie suis aussi resolu que toy de mourir. En vain aurois-ie tesmoigné vne si continuelle affection pour Palamede, si ie ne la monstrois encore en l'occasion la plus importante de sa vie; tu verras auec quelle ioye ie receuray la mort, & mon ame s'en iroit encore plus contente si auant que de partir elle sçauoit que nos Maistres fussent en lieu de seureté. Les Dieux, reprit Arcas, feront le reste, faisons ce qui est de nostre deuoir; nous ne pouuons perir que bien contens: car s'ils ont à mourir, il nous seroit impossible de les suruiure; & si nous les garentissons, quelle gloire d'estre loüez d'eux tant qu'ils seront au monde? Nise, faisons vne action en nostre vie qui ne tienne rien de l'Esclaue, & monstrons que la fortune au moins ne nous a pas osté la liberté de mourir. Sur cela ces deux fideles seruiteurs s'embrasserent, & s'estant accommodez d'habillemens, de casques, & d'espées, resolurent d'attendre la mort en cette chambre où l'on deuoit les chercher.

Bien que la nuict ne fust pas encore si proche, iamais leur courage ne se refroidit, au contraire s'entretenant des admirables qualitez de leurs Maistres, ils s'animoient dauantage à mourir pour eux, & estimoient leur fin bien glorieuse. A la fin la maison est enuironnée de soldats, le Tribun entre auec cinquante gardes de l'Empereur, & parle à Maxime, qui leur dit que les deux amis Siciliens

n'estoient pas chez luy; toutefois il obeït au commandement de faire ouurir ses chambres. Ils entrent dans celle de Melinte, & trouuent les deux Esclaues dignes d'eternelle memoire, chacun ayant vne espee & vn poignard, & le casque en teste, qu'ils iugerent estre Melinte & Palamede, qui s'estoient resolus de mourir les armes à la main. Le Tribun qui estoit entré auec trois soldats seulement, se voyant arresté par eux : Quoy, dit-il, vous osez resister à Neron ? Mais eux sans respondre les attaquerent, & se monstrerent long temps dignes seruiteurs de si vaillans Maistres : toutefois leur dessein estant de mourir & non pas de se deffendre, ils ne leur porterent qu'autant de coups qu'ils iugerent à propos pour rendre la feinte plus vray-semblable. Les soldats Romains qui croissoient en nombre, & qui ne manquoient pas d'adresse ny de courage, auancerent facilement sur eux, & en fin Nise estant porté par terre de plusieurs coups, & faisant semblant de s'opposer à ceux qui attaquoient Arcas pour representer l'amitié de leurs Maistres, se donna trois ou quatre coups de poignard dans le visage sans estre apperceu. Cependant on entendit vne voix qui crioit de dehors qu'on leur sauuast la vie, & que Neron le commandoit. Ce cry arresta les soldats, & aussi tost Othon entrant dans la chambre se fit connoistre, & dit qu'il apportoit la grace que l'Empereur leur donnoit. Il embrassa Arcas sous l'habit de Melinte, & se réjoüit qu'il eust eschapé de ce danger : mais en mesme temps Nise expira, ce qui luy fit faire mille regrets de n'estre pas arriué plutost. Arcas le pria de faire retirer les soldats, afin qu'il luy peust parler en secret, & lors qu'ils furent seuls, il osta son casque, & rendit Othon bien surpris : mais il le re-

tira de cét estonnement, luy declarant qui il estoit, & le dessein qu'il auoit pris auec Nise. Othon admirant cette resolution, donna mille loüanges à tant de fidelité, & fit autant de souhaits que l'esprit de Nise peust rencontrer vne demeure digne d'vne si belle action. Apres auoir eu soin du corps de Nise, il pria Arcas de le conduire où estoit Melinte, & voulut qu'il portast le mesme habit. Aussi tost ils sortirent du logis, mais au lieu de rasseurer les esprits chez Emilie, ils remplirent d'espouuante à leur abord toute la maison, pource que Othon auoit grande suite, & l'on croyoit que ce fussent les soldats de Neron qui auoient sceu où les deux amis estoient: toutefois apres qu'Othon & Arcas se furent declarez, le trouble s'appaisa vn peu, & on les mena parler à Melinte. Othon luy presenta premierement Arcas, & voyant qu'il estoit estonné de le voir ainsi vestu, il luy fit le recit de sa genereuse resolution, que chacun admira. Melinte alors luy commanda de s'approcher de son lict, & l'embrassa long temps, sans que ce pauure Esclaue peust prononcer vn mot, tant il auoit de ioye, plustost de voir son Maistre hors de danger, que d'estre demeuré viuant. Puis Othon conta qu'heureusement il auoit appris sur le soir le mandement qui s'estoit donné contr'eux à la suscitation de Marcelin sans qu'il le sceust, comme il auoit ignoré auparauant le combat de la nuict: qu'aussi tost il estoit allé deuers Neron, à qui il auoit representé le merite de ceux qu'il vouloit perdre: qu'il les auoit reconnus trop sages pour auoir offensé sa Maiesté: qu'il falloit soupçonner Marcelin qui auoit dessein peut-estre pour quelque different qui estoit entr'eux, de les oster du monde, & qu'il estoit bien plus coulpable qu'eux de faire seruir l'Empe-

reur à ses passions, sans songer que la gloire d'vn si grand Prince pourroit estre tachée de ce reproche d'auoir fait mourir de si vaillans hommes: qu'en fin luy ayant fait reuoquer le commandement, il auoit voulu luy mesme y aller en haste, de peur que l'execution ne se fist trop promptement. Il luy recita en suite la douleur qu'il auoit euë entrant dans la chambre, de voir desia l'vn des deux estendu sur la place: apres cela son erreur d'aller embrasser Arcas pensant qu'il fust Melinte: mais il auoüa que son action meritoit bien d'autres caresses. Melinte apres l'auoir remercié de tant de soins dont il luy estoit redeuable, affranchit Arcas en sa presence, & luy promit de plus grandes recompenses à son retour en Sicile. Ce changement d'accidens mit la ioye en la place des apprehensions precedentes, Othon ayant asseuré que tant qu'il auroit quelque credit, ils seroient en seureté dans Rome. Melinte obligé par de si grandes faueurs, estant plus satisfait du salut de son amy que du sien mesme, luy tesmoigna par les plus affectionnées paroles qu'il pût choisir, de quelle sorte il se les estoit acquis. Othon qui estoit des plus nobles & des plus courtois d'entre les Romains, repartit honnestement à ses ciuilitez, & de peur de l'incommoder dauantage, pource qu'il parloit auec peine, prit congé de luy, sans auoir veu Palamede qui n'estoit pas en estat d'estre visité.

Lors qu'il se fut retiré, Melinte impatient de voir son amy, & de luy dire ce qui se passoit, se leua malgré l'empeschement d'Emilie qui l'assistoit fort soigneusement: mais estant dans la chambre on luy deffendit de parler, les Chirurgiens l'ayant aduerty du peril où ils le trouuoient. Melinte commença à maudire en son ame ces

mal-heureuses femmes qui luy faisoient perdre vne personne si chere, & voyoit à regret prés de son lict la belle Camille, qui n'espargnoit point sa peine pour le secourir; toutefois Palamede tirant le rideau apperceut Melinte, qu'il pria de s'approcher, & ayant supplié Camille de les laisser seuls, elle se retira : puis Melinte estant assis, d'vne voix assez foible, luy parla ainsi. Iamais ie n'auois crû pouuoir apprehender la mort, & iamais personne n'eut plus de regret de mourir: ie me trouue esloigné du meilleur pere & de la plus aimable sœur du monde, & ie meurs pour vn sujet qui sera tousiours desapprouué de mon cher Melinte. C'est le plus grand desplaisir qui me puisse accompagner au tombeau, de n'auoir pas suiuy les aduis d'vn amy si vertueux, & d'auoir contraint sa prudence d'obeïr aux transports de mes ieunes fantasies. Si les Dieux ont resolu de m'oster la vie plustost que de me rendre sage par ces accidens, ie me soumets à leur iustice, & les prie qu'ils vous redonnent vn amy autant affectionné, mais plus moderé que moy. Toutefois si vostre amitié ne peut aisément changer de sujet, i'ay vn autre moy mesme que ie puis dire bien plus accomply que moy: ie laisse vne sœur que ie vous prie d'aimer, si desia, comme ie croy, vous ne l'auez estimée digne de vostre affection. Ie sçay que vous meritez plus qu'elle, mais ie suis asseuré qu'elle ne se donnera iamais à personne qui vaille moins que vous. I'auray au moins cette consolation apres ma mort quand ie sçauray qu'auec les biens que ie luy auray laissez, elle possedera le plus grand que i'aye pû acquerir. Les premieres paroles de Palamede auoient remply l'esprit de Melinte de tristesse, & ses yeux de larmes: mais les dernieres le surprirent d'estonnement, ne

croyant pas que Palamede eust iamais eu connoissance de l'amour secrette qu'il auoit pour la belle Ariane sa sœur, & ne voulant pas l'auoüer puis qu'elle mesme ne vouloit pas que personne en peust rien descouurir, il se contenta de respondre ainsi.

Il me seroit impossible d'auoir plus de ioye, receuant de si chers tesmoignages de vostre amitié, si l'occasion n'en estoit si mal-heureuse : mais ie ne puis que vous remercier de l'vn & regretter l'autre : & mesme ie veux esperer que les Dieux ne voudront pas si tost nous separer ; & qu'ainsi le sujet de mon desplaisir cessera, & ie pourray long temps ioüir de l'affection d'vn si parfait amy. Si l'estat où vous estes me permettoit de vous accuser, ie me plaindrois à vous d'auoir creu que ie peusse blasmer vos actions : si quelquefois ie les ay desapprouuées, c'est plustost que mon humeur y estoit contraire que la raison. Guerissez vous seulement, & ne songez pas à me donner personne qui puisse tenir vostre place. Ie ne voudrois pas auoir vne pensée pareille de vous, qu'apres moy vous peussiez rien aimer.

Melinte cachoit vne passion si violente & si respectueuse pour Ariane, qu'il n'osa prononcer son nom, ny en dire vne parole, & laissa ainsi son discours. Palamede ayant vn peu attendu luy dit : Et que dites vous de ma sœur ? C'est, respondit Melinte, ce que ie trouue tellement pardessus mon merite, que ie n'y puis penser qu'auec presomption : aussi comme Aristide vostre pere a ses desseins plus releuez auec raison, ie me contente de l'honorer auec tout le respect que ie puis. Palamede vouloit repartir, mais Melinte luy dit, qu'il ne pouuoit plus souffrir de l'entendre parler auec tant de peine, & le pria

de remettre ce discours, & de se tenir en repos de peur d'vn plus grand accident. Ie veux, dit Palamede, vous faire au moins vne priere d'enuoyer le plus promptement que vous pourrez en Sicile vers mon pere: peut-estre seray-ie encore viuant quelques iours, pendant lesquels il pourroit estre icy auec ma sœur, ou au moins me rendre les derniers deuoirs, si ma mort preuenoit leur arriuée: ie n'ay point de plus grand desir que celuy de le voir auant que de mourir. Melinte prit cette occasion pour le laisser, apres luy auoir dit qu'il alloit à l'heure mesme dépescher vn des siens; qu'il esperoit toutefois que lors qu'ils seroient à Rome, ils auroient plustost sujet de se resioüir de sa guerison que de plaindre sa perte. Puis songeant comme il deuoit escrire, pour ne pas donner trop de peur à Aristide & à Ariane, il se resolut de dissimuler sa douleur le mieux qu'il pourroit, & fit ces lettres.

MELINTE A ARISTIDE.

IE n'ay pû refuser à Palamede ce seruice qu'il a desiré de moy, de vous aduertir de quelques blessures qu'il a receuës en vn combat, & vous supplier par l'affection que vous luy portez de le venir trouuer à Rome auec sa sœur. La peur qu'il a de mourir sans vous voir, a esté plus forte que toutes les prieres que ie luy ay faites de ne vous point donner tant d'apprehension & de peine. Mais en satisfaisant à son desir

diminuez

diminuez vos craintes, & croyez que vostre fils se defiant des remedes, ne veut estre redeuable de sa guerison qu'à vostre veuë.

Il mit celle-cy à part pour estre donnée en secret à Ariane.

MELINTE A ARIANE.

C'EST auec regret que ie vous fais sçauoir des nouuelles qui troubleront vn peu vostre ame : toutefois quand vous sçaurez que ce frere qui vous est si cher, craint de mourir pour quelques blessures, & desire vous voir, ne croyez pas ce mal-heur si proche : mais plutost que vostre heureux destin a fait naistre cét accident, pour faire voir dans la premiere ville du monde la plus belle personne de la terre. Vous ne deuez pas estre estonnée, s'il veut que vous acqueriez cette gloire aux despens d'vn peu de crainte : vous y trouuerez des personnes à qui l'amour ne peut estre fauorable loin de Syracuse, & qui n'attendent leur guerison que de vostre presence. Cependant ie ne redoute aucun mal-heur, ne pouuant estimer la cause mauuaise qui produira vn si bel effect, comme sera le bonheur de vous voir.

Melinte qui n'auoit encore osé descouuris entierement

sa passion à la belle Ariane, auoit pris cette liberté de luy escrire depuis son départ de Syracuse, & mesmes en auoit eu sa permission, à cause de la paresse de Palamede, afin qu'elle eust souuent de leurs nouuelles : si bien qu'il luy parloit insensiblement de son affection, entremeslant couuertement ce qui le touchoit le plus aux choses qui se passoient, sans qu'elle eust sujet de l'accuser de temerité. Mesme elle estoit bien aise de receuoir des tesmoignages de sa passion sans engager son honneur, feignant d'ignorer son dessein : & ils se trompoient ainsi tous deux agreablement, si l'on peut appeller tromperie la connoissance secrette qu'ils se donnoient d'vne amour vertueuse & inuiolable.

Apres que Melinte eut fermé les lettres, il les mit entre les mains d'Arcas son fidelle affranchy : & l'instruisant de ce qu'il auoit à faire, luy donna charge d'aller en diligence faire le recit du mal de Palamede, en sorte qu'ils n'eussent point trop de frayeur, & de dire que luy mesme eust escrit sans vne blesseure qu'il auoit à la main : puis il reuint trouuer son amy, & fit partir ce porteur en sa presence pour luy monstrer comme il obeïssoit à sa priere, & luy donner au moins ce contentement.

Marcelin qui auoit tousiours fait estime auparauant de Palamede & de Melinte, à cause de leurs merites, & qui ne s'estoit point declaré contr'eux, sa ialousie n'ayant point encore esclate, plein de despit de ce que par deux fois ils auoient eschappé de la mort qu'il leur auoit preparée, & ne croyant pas que l'on sceust qu'il en fust l'autheur, feignit d'estre tombé malade, & enuoya sçauoir de leurs nouuelles, dont il tesmoignoit estre en peine. Lors qu'il eut appris que son principal ennemy estoit le

plus mal, il luy enuoya d'vn vnguent comme vn excellent remede pour les blessures : mais Melinte l'ayant receu ne voulut pas que son amy fist l'essay de cette drogue, venant d'vn lieu si suspect. La belle Camille enuoya querir vn chien que l'on blessa d'vn coup de cousteau : puis y fit appliquer l'vnguent, & quatre heures apres il se trouua mort, cette composition ayant enuenimé la playe, & penetré dans peu de temps iusques au cœur. La connoissance de cette trahison fit autant haïr Marcelin à Camille, comme elle l'auoit aimé auparauant : Et quand il voulut la venir voir estant guery, elle luy tesmoigna tant de mescontentement, qu'il vit bien qu'il estoit ruiné aupres d'elle.

Melinte affligé du mal de son amy, bien qu'alors on ne le iugeast pas mortel, & se voyant contraint de feindre de la passion pour vne Dame qu'il n'aimoit point, passoit dans cette maison vne vie assez fascheuse. Emilie qui ne pouuoit croire que ses froideurs & ses ennuis vinssent de peu d'affection pour elle, & en attribuoit la cause tantost au mal-heur qui leur estoit arriué, tantost au desir qu'il auoit de se vanger de Marcelin, ne cessoit de luy rendre des soins fort passionnez. Vn iour qu'il estoit au lict, elle luy dit : Melinte, il me fasche de vous voir si triste en vn lieu où l'on desireroit le plus que vous fussiez content. Madame, respondit-il, le plus grand desplaisir que i'aye, c'est de vous donner tant de peine, & ie voudrois bien qu'il vous pleust vous en remettre à ceux qui nous seruent, ie serois soulagé de la moitié de mon mal. Non, non, Melinte, reprit-elle, ne vous cachez point à moy, ce n'est point là le sujet de vostre ennuy : car si vous m'aimez vous desirez estre aimé de moy,

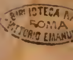
& vous n'en pouuez maintenant receuoir d'autres tesmoignages que mes assistances ; de sorte que ma peine vous doit estre plustost agreable qu'ennuyeuse. Mais en verité ne songez vous pas à vous vanger de Marcelin, à cause des meschancetez auec lesquelles il poursuit la vie de Palamede ? Melinte qui estoit bien aise de cacher le principal sujet de sa tristesse, fut bien aise de son erreur, & pour l'y entretenir luy dit : Madame, il est vray que ses trahisons me remplissent d'horreur & de crainte : car ie voy qu'il ne cessera d'entreprendre contre nous ; & il nous sera plus mal-aisé de nous garentir d'vn lasche & d'vn traistre, que d'vn ennemy ouuert & courageux. Laissez moy ce soin, reprit-elle, il faut peu à peu le bannir de nostre compagnie, & nous sçaurons mieux puis apres nous sauuer de ses desseins : desia ma sœur le hayt, & i'ay gaigné cela sur elle, luy representant combien cét homme estoit à detester. Il n'y a point de doute, repartit-il, que sa frequentation est fort dangereuse, & que tost ou tard ceux qui ont vn naturel si meschant, font participer au mal-heur de leur vie ceux qui les pratiquent. Ie commence, dit Emilie, à connoistre, mais bien tard, la verité de ce que vous me dites : car ie l'auois tenu pour vn homme capable de faire vne meschanceté : toutefois voyant qu'il nous rendoit tant de deuoirs, ie ne croyois pas qu'il peust mediter quelque chose qui nous apportast du desplaisir. Ie ne veux pas, continua-t'elle, vous faire reproche du seruice que ie vous ay rendu en la personne de Palamede, le faisant agréer à ma sœur : mais ie veux bien vous faire voir quelle est l'affection que ie vous porte, & le pouuoir que i'ay sur elle, d'auoir esloigné Marcelin de son esprit, auquel il est vray que nous auions

de ſignalées obligations : & ſi vous auez le loiſir ie vous en feray le recit en peu de mots. Melinte qui eſtoit bien aiſe de la laiſſer parler, la pria de prendre cette peine, & elle reprit ainſi.

HISTOIRE D'ANTONIN, d'Emilie, de Decie, & de Camille.



L y a bien trois années que ma ſœur & moy nous eſpouſaſmes en vn ſeul iour deux Cheualiers Romains par vn des plus eſtranges accidens que la fortune ait iamais produits, & dont ie croy que l'hiſtoire ne vous ſera pas ennuyeuſe. Ces deux Cheualiers, qui ſe nommoient Antonin & Decie, eſtoient amis ; Decie du commencement me teſmoignoit de l'affection, & Antonin en teſmoignoit à ma ſœur : ie vous confeſſe qu'Antonin eſtant plus aymable que Decie, i'auois quelque deſpit que le moindre des deux ſe fuſt adreſſé à moy, & ie me reſolus de le gagner par toutes ſortes d'attraits. La peine que i'y pris ne fut pas inutile, & ie m'apperceus que peu à peu il ſe deſtacha de l'amour qu'il auoit pour ma ſœur ; & en fin par mille deuoirs qu'il me rendit il taſcha de me faire croire qu'il n'aimoit rien que moy au monde. Ie ne fus pas difficile à eſtre perſuadée, & de mon coſté ie l'aimay autant qu'vne fille peut aimer vn homme. Ma ſœur s'apperceuant de ce changement, & ſa douce humeur ne luy permettant pas des reſſentimens violens, ſe contenta de



luy en tesmoigner son desplaisir, & de luy dire que de sa part elle seroit bien plus fidelle, & qu'elle n'aimeroit iamais autre personne qu'il ne fust marié auec moy. Antonin voyant la franchise auec laquelle elle l'aimoit ne feignit point de luy auoüer l'amour qu'il auoit pour moy: que du commencement il ne m'auoit regardee que comme vn obstacle à son contentement, n'esperant pas pouuoir l'espouser que ie ne fusse mariée, à cause que i'estois l'aisnée: mais que depuis il m'auoit regardée auec des yeux d'amour; & puis qu'elle luy parloit si franchement, il luy iuroit aussi que si le Ciel me donnoit à vn autre qu'à luy, il l'espouseroit aussi tost. D'vn autre costé Decie voyant qu'Antonin m'aimoit, eut dessein d'aimer ma sœur: soit qu'il deferast à son amy en luy quittant la place; soit qu'il n'aimast pas alors à contester auec vn riual, ou qu'il remarquast des charmes en ma sœur qu'il n'eust pas encore apperceus; & Camille aux premieres asseurances qu'il luy donna de son affection, ne le voulut point abuser, ny luy faire perdre du temps: mais voyant qu'il sçauoit ce qui s'estoit passé entre Antonin & elle, luy declara franchement, que sa resolution estoit d'attendre quelle seroit la fortune des amours d'Antonin & de moy, & luy promit de l'espouser si Antonin m'espousoit.

Quelque temps apres Corbulon emmenant plusieurs trouppes de Rome pour aller à la guerre contre les Parthes, Decie & Antonin furent obligez de le suiure, apres mille protestations reciproques que nous nous donnasmes Antonin & moy, d'vne amour sur laquelle l'absence ne deuoit auoir aucun pouuoir. Mais si tost qu'Antonin fut esloigné, vn presomptueux & extrauagant nom-

mé Tuberon, qui m'aimoit dés long temps, dont la maison estoit attachee à celle-cy, & qui ne se croyoit reculé de mes bonnes graces que pour l'estime qu'il voyoit que ie faisois d'Antonin, ne cessa de poursuiure mes parens pour faire en sorte que ie luy fusse accordée, & à cause qu'il auoit des richesses fort considerables, fit que mon pere me força de l'espouser malgré l'auersion que ie tesmoignay auoir pour luy, & toutes les finesses que i'inuentay pour l'obliger à ne point penser en moy.

Ie vescus quatre ou cinq mois auec luy, sans luy tesmoigner aucun desplaisir de ce qu'il estoit venu à bout de ses desseins; & luy gardant toutefois en mon cœur vne haine irreconciliable. En fin Antonin & Decie reuiennent à Rome, & Antonin ne s'estoit pas encore enquis de ce qui m'estoit arriué depuis son depart, lors qu'il rencontra Tuberon, & luy demanda comment se portoit leur commune Maistresse. Tuberon voyant qu'il ne sçauoit pas qu'il m'eust espousee, se resolut de se ioüer de luy; & sur ce qu'Antonin luy demanda comment il estoit auec moy: Assez bien, respond Tuberon. Mais encore, comment? dit Antonin, quelquefois on se flatte. I'en eusse peut-estre bien dit autant auant que partir, & cependant ie ne voudrois pas asseurer que cela fust encore. Il seroit difficile, respond Tuberon, que vous y fussiez aussi bien que moy. Et quelles faueurs vous tesmoigne-t'elle, reprit Antonin. Elle me donne, repartit-il, toutes les plus grandes qui se puissent receuoir. Antonin dit qu'il ne le pouuoit croire, & le pressant là dessus de luy en dire dauantage, Tuberon luy dit; Vous sçauez que sa maison & la mienne sont ioignantes l'vne à l'autre, sçachez qu'elle a fait faire vne clef de la porte qui est commune

au jardin de ſon pere & au mien, par laquelle elle me vient voir toutes les nuicts. Antonin dit que cela ne pouuoit eſtre; que i'eſtois trop ſage pour me conduire de la ſorte, & s'animant de colere ſur ce diſcours, luy dit que s'il ne luy faiſoit voir ce qu'il luy diſoit, il le publieroit pour le plus meſchant homme du monde. Tuberon luy offrit d'en faire iuges ſes yeux meſmes; & afin que perſonne ne le peuſt détromper s'il le laiſſoit aller, le pria de venir chez luy à l'heure meſme, eſtant deſia tard, & l'aſſeura qu'il me verroit ſur le ſoir dans ſon jardin. Antonin ſe laiſſa conduire à Tuberon, qui le mena dans vne chambre au bout de ſon jardin, où il l'enferma, l'aſſeurant qu'il ne tarderoit pas long temps à voir ce qu'il luy auoit promis. Antonin, de deſpit qu'il auoit, ne luy reſpondoit pas vn ſeul mot; & eſtant ſeul, tantoſt il s'imaginoit deſia me voir, & me faire mille reproches de mon infidelité, & meſmes s'emporter aux iniures pour m'auoir ſurpriſe en vne action ſi deſordonnée; tantoſt il s'accuſoit luy meſme de ſe laiſſer aller à ces imaginations, & iugeant de moy par mes actions paſſées, ne pouuoit croire que ie fuſſe tombée dans vn tel abandonnement de moy meſme: puis ſur cette penſée il meditoit deſia le courroux qu'il deuoit teſmoigner à Tuberon, pour s'eſtre quelque temps mocqué de luy, & pour auoir eſté cauſe qu'il auoit pû douter de moy iuſques à ce point: que ſi ie venois à ſçauoir qu'il euſt eu cette creance de moy, c'eſtoit pour perdre mon affection, & que ſans doute Tuberon n'auoit inuenté ce diſcours qu'à ce deſſein. Puis il retomboit dans des craintes du tout contraires; & ne pouuoit croire que Tuberon euſt aſſez de hardieſſe pour ſe mocquer de luy; qu'il l'eſtimoit trop laſche

pour

pour ne redouter pas sa colere. En fin Antonin me confessa depuis, qu'il est difficile qu'vn esprit ait pû iamais forger tant de pensées, & de si diuerses, qu'il en passa par le sien, au temps qu'il fut enfermé dans cette chambre.

Cependant ie venois d'estre aduertie qu'Antonin estoit de retour, & i'apprehendois extrémement sa veuë, m'imaginant que la premiere fois qu'il me parleroit, il ne receuroit point pour excuse la violence du deuoir, & me feroit mille reproches de luy auoir manqué de foy ; & lors que i'estois dans ce trouble d'esprit, Tuberon me vint trouuer, & me dit la rencontre qu'il auoit faite d'Antonin, ce qui s'estoit passé entr'eux, & le dessein qu'il auoit de se ioüer de luy ; à quoy il me prioit de contribuer, & qu'il l'auoit amené chez luy afin que ie fusse veuë de luy : que ie n'aurois qu'à me mettre dans vn des cabinets du jardin, & lors qu'il m'appelleroit, que ie parusse, puis comme estant honteuse d'auoir esté veuë par vn autre ie rentrasse dans le cabinet. Ie m'estonnay extremément de l'estrange dessein de Tuberon : i'admiray son impertinence, & taschay de le diuertir de cette fantaisie autant qu'il me fut possible ; mais en vain, car il y estoit entierement resolu, & de peur qu'il creust que ie craignisse de desplaire à Tuberon, ie fus contrainte de luy tesmoigner que ie ferois ce qu'il desiroit. En mesme temps il me mena dans le cabinet du jardin, & y estant demeurée seule, ie pensay que c'estoit là le plus grand desplaisir qui me peust arriuer : qu'auparauant i'auois redouté l'abord d'Antonin lors qu'il auroit appris que ie serois mariée, mais qu'alors i'auois mesme horreur de l'opinion qu'il auroit de moy, de me voir auec Tuberon comme vne fille impudi-

que; & qu'il ne manqueroit pas de mesler aux reproches de mon infidelité, ceux de voir mon honneur tellement abandonné.

Tandis que i'estois dans cette pensée, i'entendis que Tuberon amenoit Antonin vers le cabinet, qui luy disoit que sans doute il se mocquoit de luy, & qu'il luy auoit seulement voulu donner la peur que ie le fauorisasse ainsi. Tuberon luy respondoit qu'il verroit s'il se mocquoit. Alors ie ne sçauois ce que ie deuois faire; ie ne pouuois me resoudre de sortir pour me faire voir: mais en fin craignant que si ie tardois dauantage il me l'amenast où i'estois, ie me contraignis moy-mesme, & passay, à leur veuë, d'vn cabinet en vn autre. Tuberon demanda à Antonin s'il n'estoit pas veritable: Antonin pouuoit à peine croire ses yeux; puis voyant qu'il ne pouuoit aller contre cette verité, il s'emporta à faire mille reproches contre moy, & tout en colere sortit du logis.

Tuberon ne se contenta pas de cette extrauagance, mais y en adiousta vne autre bien plus dangereuse & pour luy & pour moy. Le lendemain des le matin il alla trouuer Antonin qui estoit encore au lict, n'ayant pû dormir toute la nuit; & luy dit qu'il estoit fasché de luy auoir fait receuoir vn si sensible desplaisir, mais qu'il y auoit esté forcé par luy mesme. Antonin luy respondit qu'il n'estimoit pas que ce luy fust vne grande gloire de me posseder ainsi: qu'il deuoit plustost cette bonne fortune à la commodité qu'à son merite: que ie tesmoignois bien d'auoir eu enuie de passer mon temps, d'auoir voulu ietter les yeux sur luy: que s'il n'eust esté absent, & qu'il eust pû auoir pareille commodité, ie l'eusse sans doute preferé. Tuberon le nie, Antonin l'asseure; en fin Tuberon picqué d'honneur, &

pour faire valoir son merite, dit que pour luy faire voir que ie ne luy permettrois iamais vne telle faueur, il vouloit luy donner le moyen d'estre seul auec moy; & que s'il vouloit venir auec luy, il nous mettroit bien tost ensemble. Antonin s'y accorde, & ils s'en vont au logis de Tuberon.

Ie fus bien estonnée quand Tuberon me vint dire, que pour oster à Antonin la vanité qu'il auoit, il estoit besoin que ie me trouuasse seule auec luy; m'asseura qu'il se fioit assez en ma vertu, & me pria qu'Antonin perdist l'opinion que par son merite il me posséderoit aussi bien que luy. Ie taschay encore plus que l'autre fois à le diuertir de ce dessein; & luy representay qu'Antonin ayant esté enfermé auec moy, en parleroit comme il luy plairoit. Il me respondit qu'il ne seroit pas creu quand mesme il le publieroit, & que si ie ne luy donnois ce contentement il auroit sujet de croire que ie me deffiois de ma force. I'y consentis à regret, & quand il m'eut laissée seule, ie songeay quel desplaisir i'aurois de me voir auec Antonin : que i'aurois à souffrir tous ses reproches, puis à resister à ses desirs : & ie songeois à la faute que faisoit mon mary, qui pouuoit bien croire que ie l'aimois mediocrement, de me reduire à cette espreuue de constance : toutefois ie me resolus à ne rien faire contre mon honneur. Tuberon peu de temps apres m'ameine Antonin en ma chambre; me prie de l'entretenir en son absence, puis nous enferme. Antonin s'approche de moy, & d'abord ie ne sçay qui estoit le plus interdit de nous deux, & qui auoit plus de rougeur au front. En fin ayant dessein d'obtenir quelque grand aduantage sur moy, & non pas de me desplaire, il se contenta de me parler en passant de mon infidelité;

puis il me cajolla, & me pria par son affection de luy accorder de pareilles faueurs qu'à Tuberon; Ie luy respondis modestement, & le suppliay de perdre ces esperances: puis sur ce qu'il insistoit, ie creus qu'il le falloit plustost detromper que de fauoriser dauantage les impertinences de Tuberon, & luy dis que i'estois mariée auec luy. Il ne le voulut point croire, & dit que c'estoit vne deffaite. Il continuë ses cajolleries, en veut venir aux douces violences, & me dit que soit que Tuberon fust mon mary, ou non, ie ne le puis refuser: car s'il ne l'est pas ie n'auois point de raison de luy denier ce que i'accordois à l'autre, puis qu'il m'auoit aussi bien & mieux seruie que luy, & que ie luy auois promis tant d'affection autrefois: & que si Tuberon estoit mon mary, il meritoit mieux qu'homme du monde que ie me vangeasse de luy, pour luy auoir voulu donner vne telle opinion de moy, & pour m'auoir mise en cette espreuue. Ie luy respondis à tout le plus vertueusement que ie pûs; luy contay tout ce qui s'estoit passé en mon mariage; qu'il estoit vray que ie l'auois aimé plus que toutes choses, & que ie l'aimois encore autant que mon honneur le pouuoit permettre; que i'auois tousiours haï, & que ie haïssois encore Tuberon, qui m'auoit voulu espouser mal-gré toute la resistance que i'y auois faite, & tous les artifices dont ie m'estois seruie, tant contre luy que contre mes parens: mais que tout cela n'empeschoit pas que ie ne me maintinsse dans l'honnesteté. Antonin tout confus auoüa que ie parlois auec beaucoup de raison & de vertu; qu'il ne pouuoit plus douter apres m'auoir veu tenir vn discours si serieux, que ie ne fusse femme de Tuberon; & que plus ie luy auois tesmoigné de vertu, plus il trouuoit son mal-heur extréme

de me voir poſſedée par vn autre; par vn homme indigne de moy, & par vn homme encore qui s'eſtoit mocqué ſi cruellement de luy. En fin il me dit; ie voy bien que vous faites ce que vous deuez, mais que doy-ie faire dans le deſordre où ie ſuis, pour vous voir entre les mains d'vn autre que vous n'aimez point, & qui par ſes mocqueries m'a fait vn outrage qui ne ſe peut reparer? Ie luy reſpondis; Vous auez veu que ie ſçay bien les loix de mon honneur, c'eſt à vous à ſçauoir celles du voſtre: Auſſi toſt ie me leuay d'aupres de luy, & allay m'enfermer dans vn cabinet qui eſtoit en vn des coins de ma chambre.

Antonin demeurant ſeul, & me regardant partir, repeta les mots que ie luy venois de dire. Ie ſçay les loix de mon honneur, c'eſt à vous à ſçauoir celles du voſtre. D'abord il ne pouuoit comprendre ce que cela vouloit dire: mais apres luy auoir donné diuerſes explications, en fin il dit parlant à luy meſme. Laſche que tu és, n'entens tu pas ces paroles? elle te teſmoigne qu'elle n'aime point Tuberon. Tu ſçais qu'il s'eſt mocqué de toy, & tu conſultes encore ſi tu n'és pas obligé de le faire mourir? vange Emilie, & te vange d'vn ſeul coup; oſte du monde cét infame ſujet de ſes deſplaiſirs & des tiens, cét inſolent poſſeſſeur de ton bien, qui ne ſe contente pas de te l'auoir volé en ton abſence, ſans y adiouſter des mocqueries inſupportables à elle & à moy, & ſans nous reduire tous deux aux plus cruelles eſpreuues, elle de chaſteté, & moy de patience? Il mourra cét extrauagant, qui n'eſt redeuable qu'à la continence de ſa femme de la conſeruation de ſon honneur, que ſon impertinence nous abandonne. Il ſortit tout furieux ſur cette penſée, & n'ayant rencontré perſonne dans le logis, il ſe retira

au ſien, où il ne ceſſa de mediter où il pourroit trouuer Tuberon pour luy oſter la vie.

Sur le ſoir Tuberon luy meſme impatient de ſçauoir ce qui s'eſtoit paſſé, alla chez Antonin pour s'enquerir de luy comment il eſtoit ſatisfait de ſon merite. Antonin ſçachant qu'il eſtoit à la porte, & irrité de nouueau par la folle curioſité de cét homme, ſans conſulter autre choſe que ſon reſſentiment, ſort l'eſpée à la main, & le pourſuit & d'iniures & de coups, iuſques en ſon logis. Tuberon tout ſanglant s'enfuyoit, appellant les voiſins au ſecours: mais il eſtoit deſia nuit; & les Romains ſçachant que Neron auoit accouſtumé de courir les ruës, & d'exciter ſouuent de tels tumultes, n'oſoient ſortir de leurs maiſons, de peur de tomber entre ſes mains; car il n'aimoit pas que l'on ſortiſt pour deffendre ceux qu'il luy plaiſoit d'attaquer. Ainſi Tuberon n'eſtant point ſecouru, arriue à la porte de ſon logis, & tombe demy mort. L'Empereur qui par hazard eſtoit proche de là, y arriue auec ſa troupe, & veut ſçauoir ce que c'eſt. Cependant ie fay ouurir, entendant la voix de Tuberon. Neron entre dans le logis, & commande que l'on y faſſe entrer Antonin, dont on s'eſtoit ſaiſi, & que l'on apporte Tuberon. A ce bruit mon pere qui eſtoit logé ceans, court chez ſon gendre que l'on aſſaſſinoit, & ma ſœur le ſuit. Decie auſſi, amy d'Antonin, & qui aimoit Camille, eſtoit preſent, s'eſtant ioint ce ſoir là à la troupe de Neron, pource qu'il eſtoit amy de Marcelin qui accompagnoit touſiours l'Empereur dans ſes deſordres. Antonin voyant deuant qui il auoit à rendre compte de ſes actions, ayant prié que l'on l'eſcoutaſt, commença à deſduire à Neron en preſence de tous ce qui s'eſtoit paſſé, ſans rien dégui-

ser de la verité. Tuberon ne pouuant parler pour y respondre, à cause du miserable estat où il estoit, l'Empereur me commanda de dire ce que i'en sçauois. Alors sans m'estonner ny de sa presence, ny de celle de mon pere, ie dy que ie remerciois les Dieux de ce que i'auois à parler deuant l'Empereur, auquel ie ne feindrois point de me plaindre de la lascheté de Tuberon, & de la tyrannie de mon pere. Ie fis recit naifuement de l'honneste affection que m'auoit portée Antonin, & de l'auersion que i'auois tousiours euë pour Tuberon, qui en l'absence d'Antonin auoit fait en sorte que mon pere m'auoit forcée à l'espouser, malgré tout ce que i'auois fait pour y resister: que depuis il s'estoit bien monstré indigne de moy, & indigne mesme de viure, exposant temerairement mon honneur & le sien à vne espreuue tres-dangereuse: car si ie cedois il n'auoit que ce qu'il meritoit, & si i'auois assez de force pour resister, il possedoit vne femme qu'il ne meritoit pas: mais quand mesme il eust esté asseuré de ma continence, il n'auoit pas eu l'esprit de considerer qu'elle pouuoit courir fortune, sans la discretion d'Antonin, qui dans la commodité qu'il luy auoit donnée, s'estoit comporté auec toute la sagesse que i'eusse sceu desirer, & lequel s'il eust esté moins raisonnable, en pouuoit venir à des violences, contre lesquelles ma foiblesse n'eust peut-estre pas resisté, pour se vanger des deux en mesme temps; de moy pour mon infidelité, & de Tuberon pour s'estre voulu mocquer de luy. Pour moy, que ie ne croyois point que l'Empereur deust trouuer estrange, qu'Antonin eust porté son ressentiment iusques à vouloir faire mourir Tuberon: qu'Antonin en ne poursuiuant pas la ruine de mon honneur

comme il l'euſt pû faire, auoit teſmoigné toute la prudence & la retenuë que le plus ſage des hommes puiſſe auoir, & en portant ſa vangeance contre Tuberon ſeul qui l'auoit outragé par vne ſi cruelle mocquerie, auoit fait ce qu'vn homme de courage eſt obligé de faire. En fin ie conclus que quand meſmes Tuberon ne mourroit point de ſes bleſſures, ie demandois à l'Empereur qu'il luy pleuſt commander à mon pere de me permettre de le repudier, & d'eſpouſer Antonin, auquel i'auois des obligations infinies, & pour ſon affection, & pour la conſeruation de mon honneur.

Alors Neron declara nul le mariage de Tuberon & de moy, comme ayant eſté forcé; qu'Antonin auoit iuſtement tiré raiſon de l'offence qui luy auoit eſté faite, & deſira que mon pere conſentiſt au mariage d'Antonin & de moy. Camille entendant cét Arreſt, luy demanda permiſſion, & à ſon pere auſſi, de faire ſouuenir Antonin de ce qu'il luy auoit promis, & luy dit : Vous ſçauez bien qu'encore meſme que l'Empereur vous permette d'eſpouſer Emilie, vous ne le pouuez pas faire ſans contreuenir à voſtre ſerment, par lequel vous vous eſtes obligé de m'eſpouſer au cas que ma ſœur en eſpouſaſt vn autre que vous: Elle a eſpouſé Tuberon, & par conſequent vous ne pouuez eſtre à autre qu'à moy. Decie qui eſtoit preſent prit la parole, & dit: Quoy, Camille, deuez vous plus pretendre d'en eſpouſer vn autre que moy, puiſque vous m'auez promis de vous donner à moy ſi Antonin en eſpouſoit vn autre? le mariage de Tuberon & d'Emilie eſt declaré nul par l'Empereur, qui veut qu'elle ſoit mariée à Antonin; deuez vous encore conteſter contre la raiſon, contre voſtre promeſſe, & contre mon

affection?

affection ? Neron prononça que Decie auoit raison, confirma le mariage d'Antonin & de moy, & voulut que Decie espousast Camille; ce qui fut fait dés le lendemain dans cette maison; où l'Empereur mesme voulut assister. Tuberon mourut quelques iours apres, & mon pere ne suruescut que de quelques mois, ayant conceu vn desplaisir de ce que les mariages de ma sœur & de moy auoient esté resolus contre ce qu'il auoit peut-estre disposé en son esprit.

Cette rencontre, & les nopces qui se firent auec beaucoup de solemnité, à cause que l'Empereur y voulut assister, nous donnerent la cognoissance de Marcelin, qui conceut dés lors de l'affection pour Camille : mais nous ne ioüismes pas long temps ma sœur & moy des contentemens que nous auions esperez. Car à peine six mois se passerent que Decie quittant l'affection qu'il auoit euë pour ma sœur, redeuint amoureux de moy; au moins il me le voulut faire parestre: ie luy resistay discretement, pource que ie ne voulois point que son dessein vinst à la cognoissance de mon mary ny de ma sœur, pour ne pas perdre l'amitié qui estoit entre nous, & i'esperois qu'il s'en retireroit de luy mesme. Cette douceur luy fit croire que ie me laisserois en fin gagner, & que ie n'estois retenuë que de l'affection que ie portois à mon mary. D'autre costé iugeant des autres par luy-mesme, il creut qu'Antonin auoit repris l'amour qu'il auoit euë autrefois pour ma sœur, & qu'il en estoit aimé, pource que sans aucun dessein ils s'entretenoient assez familierement: dequoy il conçeut vne si furieuse ialousie, qu'il resolut de les faire mourir tous deux, cette rage seruant aussi à l'affection qu'il auoit pour moy, car il pretendoit m'es-

pouſer apres s'eſtre deffait de ces deux perſonnes. Vn iour qu'il nous donna à diſner, ie fus eſtonnée que voulant manger d'vne viande dont il y auoit peu dans vn plat, & qui paroiſſoit fort bien aſſaiſonnée, il me retint par le bras, & feignant de ſe ſouuenir de quelque choſe qu'il auoit à me dire, m'entretint iuſques à ce qu'Antonin & Camille euſſent mangé la pluſpart de ce qu'il y auoit dans le plat, puis il le fit emporter. Ie ne m'apperceus alors d'aucune choſe, mais incontinent apres diſner, le ieune eſtomac de ma ſœur commença de ſe ſouleuer, & eut bien aſſez de force pour chaſſer le poiſon qu'elle vomit. Antonin qui eſtoit beaucoup plus aagé, & qui en auoit mangé le plus, ſentant auſſi quelques douleurs, fit pluſieurs efforts pour ietter ce qu'il auoit pris, mais iamais il ne peut, quelque remede qu'on luy donnaſt, & mourut le iour d'apres. Le crime & les deſſeins de Decie eſtant aſſez clairs, vous pouuez iuger quel fut mon tranſport de perdre vn mary que i'honorois, & auec quelle furie i'entrepris de me vanger de luy: & il vouloit encore que i'attribuaſſe ſon action à vn excés d'amour pour moy, & que ie luy en fuſſe redeuable. Mais ce furieux n'eſtant pas contant, & voulant à quelque prix que ce fuſt que ma ſœur mouruſt, ie ne pûs ſonger alors qu'à luy ſauuer la vie, en la retirant chez moy, où i'auois reſolu de viure libre ſans me remarier iamais. En ce temps Marcelin eſtoit amoureux de Camille auec des paſſions ſi violentes, qu'il n'y auoit rien qu'il n'euſt entrepris pour elle: & nous voyant touſiours dans les pleurs ma ſœur & moy; elle à cauſe que Decie cherchoit par tous moyens à la faire mourir, & moy pour la perte que i'auois faite; il entreprit de nous vanger tous deux, &

nous deliurer pour iamais d'vn ſi cruel ennemy. Peu de temps apres nous ſceuſmes que ſur le chemin Appien Decie auoit eſté tué, & Marcelin nous confeſſa qu'il l'auoit fait faire pour l'amour de nous, ce qui me donna beaucoup de ſatisfaction, & apporta tant de ſoulagement à ma ſœur, que pour recompenſe elle ne feignit point de le receuoir en ſes bonnes graces. Depuis il n'y a eu ſortes d'aſſiſtances dont il ne nous ait ſecouruës, dequoy nous eſtimions luy eſtre fort obligées. Mais pour ſon mal-heur, pourſuiuit-elle en ſouſriant, Melinte eſt venu de Syracuſe, qui poſſedant des merites auſquels on ne peut rien refuſer, a fait que i'ay entrepris d'oſter de l'affection de ma ſœur vn homme à qui elle eſtoit fort engagée, & d'y mettre Palamede en ſa place. Ie ne vous dis pas ces choſes pour vous monſtrer que vous me ſoyez redeuable, ny pour vous prier de pardonner à Marcelin en noſtre conſideration: mais pour vous faire voir qu'ayant eu ce pouuoir ſur ma ſœur d'eſloigner cette perſonne de ſon eſprit, ie pourray bien l'eſloigner encore de ſa veuë.

Melinte qui auoit eſcouté ce diſcours auec vne grande attention, & qui cependant faiſoit ſes iugemens à part de la vie de ces femmes, qui auoient cauſé toutes ces tragedies; ne croyant pas que toutes ces ialouſies fuſſent arriuées ſans ſujet, & ſçachant que celles qui viuent auec honneur n'ont point de fortunes ſi dereiglées, diſſimula toutefois ces penſées pour luy reſpondre: Madame, vous me donnez tous les iours de ſi grands teſmoignages de voſtre amitié qu'il n'y aura iour de ma vie que ie ne m'en ſouuienne: mais il n'eſt pas raiſonnable qu'à noſtre occaſion vous ſoyez ingrates enuers Marcelin. I'ai-

me mieux luy pardonner pour l'amour de vous, que vous le detestiez pour l'amour de moy. I'ay seulement vne crainte, connoissant Marcelin par vostre discours mesme pour homme de sang, que nous ne soyons reduits à sortir de Rome, ou nous priuer de vostre veuë, pour euiter les effects de sa haine; & vous pouuez iuger combien ces deux choses nous seront fascheuses. Melinte, dit Emilie, ne songez point à nous quitter : i'aime mieux perdre pour iamais Marcelin, qu'vn moment de vostre veuë. Peut-estre, reprit Melinte, Camille n'a pas le mesme desir. Asseurez-vous, dit-elle, qu'elle suit la pluspart de ce que ie veux. Madame, repartit Melinte, en toutes façons ce sera le meilleur expedient de dissimuler de vostre costé & du nostre, & cependant nous tenir sur nos gardes. Ie vous supplie donc, poursuiuit-il, d'aduertir Camille qu'elle ne le traitte point si mal, pour ne le faire pas declarer contre nous, car il nous faudroit sortir de ceste ville où il est trop puissant, & vous perdre pour iamais. Emilie luy respondit en luy prenant la main; Nous ferons tout ce que vous desirez : faites aussi quelque chose en nostre faueur, & nous aimez autant que nous desirons estre aimées de vous. Madame, repliqua-t'il, il m'est impossible de vous aimer dauantage que ie fais, & i'en appelle a tesmoin les Dieux, qui sçauent le secret de mon ame. Ie le veux croire, dit-elle, pour mon contentement; puis elle le quitta pour aller dire à sa sœur ce qu'ils auoient auisé ensemble, pour les conseruer long temps auec elles.

Melinte se voyant seul, commença de s'entretenir ainsi dans ses pensées. Belle Ariane, que dirois-tu si tu estois presente? m'accuserois-tu de feindre de l'affection

pour Emilie ? ou me plaindrois-tu de la contrainte que i'endure ? de m'accuser tu serois iniuste, car la feinte est icy trop necessaire : & pourquoy me refuserois-tu ta pitié, sçachant que ie ne souffre tant de peine que pour te bien aimer ? Mais puis qu'elle n'est pas presente, que ces discours sont inutiles ? Ceste belle est maintenant en Sicile, & ne sçait pas mes supplices : ou si elle iuge que ie n'en suis pas exempt pour son amour, elle pense que ie ne suis trauaillé que des ennuis de l'absence ; sans pouuoir s'imaginer ceste cruelle surcharge. Toutefois, pourquoy ne sçauroit-elle pas mes peines ? si ie ne l'aime est-elle pas en mon ame ? & si elle y est, n'est-elle pas tesmoin de tous les tourmens qui m'arriuent pour ne luy manquer pas de fidelité ? Ceste beauté qui m'a tousiours deffendu de luy descouurir ma passion, ne la mesprise pas pourtant ; mais voulant en iuger plus certainement, elle s'est logée en mon ame mesme, où se trouuant aimée auec tant d'ardeur, & adorée auec tant de respect, elle ne quitte point ce lieu, & void auec ioye les trauerses qui m'affligent, comme de fideles espreuues de mon amour & de ses merites. Quelle consolation aurois-ie si ma memoire ne me faisoit voir toutes les fois que ie veux ceste diuine Image, sans laquelle la vie me seroit insupportable ? Sur ceste consideration il s'arresta, & fermant les yeux pour se bien representer les beautez d'Ariane, auec toutes les graces & les lumieres qui l'accompagnoient en son imagination, dans cét agreable rauissement, il fit ces vers.

Souuenir si doux à mon ame,
Aymable entretien de ma flame,

Ne me laiſſe point en ces lieux :
Sans toy i'euſſe quitté la vie,
Dés lors que ie quittay les yeux
Dont ma liberté fut rauie:

L'ennuy d'vne abſence importune,
L'horreur de ma triſte fortune,
Qui me rauit l'eſpoir de iamais l'acquerir,
Mes violens deſirs que l'effect ne peut ſuiure,
Mes ſoucis, mes fureurs me deffendent de viure:
Mais ton aymable obiect me deffend de mourir.
Pare toy donc de tous tes charmes,
Brille de tes plus belles armes,
Heureux ſujet de mon tourment:
Regne ſeul dedans ma memoire,
Et ſouſtien mes iours ſeulement
Pour mon amour & pour ta gloire.

Diuine Image de ma Belle,
Compagne agreable & fidelle,
Qui n'as point pour me ſuiure apprehendé les flots:
Qui n'as pas à deſdain le ſort d'vn miſerable,
Iette de ta ſplendeur vn rayon ſecourable,
Et diſsipe les ſoins qui troublent mon repos.
Alors mon ame ſoulagée
Des maux dont elle eſt outragée,
Viura contente ſouz ta loy:
Tu ſeras en paix reuerée,
Et dans vn lieu pur comme toy
Tu te plairas d'eſtre adorée.

Ie ſens eſcarter le nuage;
Deſia cette diuine Image

Chasse mes maux, d'vn œil qui regne en Souuerain.
Pourray ie bien souffrir l'esclat de sa lumiere?
Ie commence à la voir, ie la voy toute entiere,
Belle comme vn Soleil dedans vn Ciel serain.
Victorieuse de mes peines,
Celeste Beauté qui m'ameines
Tant d'heur apres tant de mal-heurs;
Maintenant qu'vn plaisir si rare
Me fait oublier mes douleurs,
Que rien de toy ne me separe.

I'ay peu de soin dans ces delices;
Si l'on m'appreste des supplices,
Si l'on medite encore à me priuer du iour:
Ie veux plein de repos gouuerner ma pensée,
Tandis qu'elle te void & te tient embrassée,
Puis que c'est le seul bien permis à mon amour.

Cependant que Melinte se laissoit emporter dans les douceurs de son imagination, Emilie venoit de trouuer sa sœur dans la chambre de Palamede, & auoit interrompu vn entretien qui leur estoit bien agreable. Camille desia vaincuë de l'amour & de la bonne grace de Palamede, se sentant encore emporter à la pitié de le voir si mal pour son sujet, l'auoit ainsi abordé. Palamede, quelle chose seroit maintenant capable de donner satisfaction à vostre esprit, & soulagement à vos douleurs? Vostre presence, dit-il, Madame, qui fait en moy ces deux effects: car bien que la fortune m'ait traitté assez cruellement, ie ne sçaurois me plaindre d'elle, de quelque sorte qu'elle m'ait conduit icy, pour me donner le bon-heur de vous voir à tous momens. Ie ne voudrois pas, res-

pondit-elle, que vous achetassiez souuent mes faueurs à ce prix; car ainsi ma bonne volonté seroit bien plus cruelle, que toutes les rigueurs que vous pourriez receuoir: mais voyez ce que vous desirez de moy. Vostre affection, dit-il, que ie vous demande encore de grace, bien qu'il semble que ie l'aye acquise par mon sang. Vous ne seriez pas icy, reprit-elle, si desia ceste affection n'estoit à vous: mais ie veux bien vous en asseurer encore, par le serment que ie vous fais de me bannir de tout ce que vous voudrez pour n'aimer que vous. Palamede voulant la remercier, luy prit la main, & pour la baiser leua sa teste du cheuet auec peine. Camille feignant de le vouloir remettre où il estoit, de peur qu'il ne se fist mal, approcha sa teste & le baisa: & pource qu'en mesme temps il fit vn effort qui luy fit sentir vn eslancement par toutes ses playes: Hé Dieux! dit-il, quel demon enuieux mesle ainsi la douleur auec la ioye? Alors Camille se baissa, & le rebaisant, luy dit: Ie ne veux pas que la douleur demeure en vous la derniere. Madame, dit-il, ie suis honteux de vous laisser faire tout le chemin, mais si i'estois guary vous ne me preuiendriez pas. Il faut, dit-elle, auoir pitié des malades, & faire pour eux ce qu'ils feroient volontiers en vne autre saison. Madame, reprit-il, s'il vous plaist prendre quelquefois cette peine pour moy, ie promets en santé de vous en rendre quatre fois autant. Ie ne veux pas, repartit-elle, vous engager en si grandes debtes, que vous ne me puissiez payer puis apres. Ie vous iure, repliqua-t'il, qu'au retour de ma santé, ces debtes seroient les premieres acquittées. Emilie les surprit dans ce doux entretien, & apres quelques discours communs, elle les aduertit de ce qu'ils a-
uoient

uoient aduisé Melinte & elle touchant Marcelin, mais lors qu'ils se parloient il vint à Palamede vn Messager de la part de son pere qui luy apporta ces lettres.

ARISTIDE A PALAMEDE.

MON fils, Ie ne doute point que Rome n'ait assez de merueilles pour vous arrester toute vostre vie : mais songez que vous auez vn pere qui vous aimant sera bien aise de vous reuoir, & vne sœur dont le mariage est tantost resolu auec Amyntas, & qui n'attend que vostre retour pour deliberer sur le bon-heur & le repos de sa vie. Laissez donc pour l'amour de nous toutes choses, & venez ioüir de nostre amitié, si au moins elle vous est encore chere.

Ariane qui aimoit Melinte, sans qu'elle voulust mesme qu'il le sceust, auoit preueu que ceste lettre causeroit de grands troubles en son esprit : de sorte qu'elle l'accompagna de celle-cy qu'elle escriuit à son frere, sçachant bien qu'il ne manqueroit pas à luy faire voir l'vne & l'autre. Palamede ayant leu la premiere, ouurit celle de sa sœur, qui estoit ainsi,

ARIANE A PALAMEDE.

MON cher frere : Vous vous estonnerez que mes desseins soient differens de ceux de mon pere : mais ie veux bien vous dire que vous ne hastiez point vostre retour pour la nouuelle qu'il vous mande : car ie ne vous attens que pour declarer que ie n'espouseray iamais Amyntas, à cause de quelques raisons que ie vous feray sçauoir. Cela est donc en vostre choix de venir ou de ne venir pas, comme il sera vn iour au mien de iuger auec qui ie dois viure.

Palamede iugea que les raisons de sa sœur, qui luy faisoient prendre ceste liberté de parler, & quitter sa modestie ordinaire, deuoient estre grandes. Puis il enuoya querir Melinte pour luy communiquer ces lettres. Il se leua aussi tost de son lict & le vint trouuer, & les sœurs les ayant laissez seuls, Melinte les prit de la main de Palamede, & ne pût s'empescher de changer quelquefois de couleur en les lisant : ce que Palamede recogneut assez, mais sçachant qu'il vouloit tenir son affection secrette, il estoit bien aise de fauoriser luy-mesme sa discretion puis qu'il aimoit à viure ainsi : & il s'estoit resolu de n'en rechercher aucune connoissance, qu'alors que Melinte le iugeroit à propos, tant il portoit de respect à ce vertueux amy. Lors qu'il vid qu'il auoit acheué de lire, pour l'empescher de soupçonner qu'il eust rien remarqué, il le preuint ainsi.

Les lettres que vous leur auez enuoyées depuis que celles-cy sont parties, feront nos excuses si nous ne les allons voir si tost. Les excuses, respondit Melinte, sont bien legitimes, mais elles ne leur seront pas trop agreables; & à present que ie vous trouue hors de danger, ie me repens bien de vous auoir obeï, & de leur auoir donné tant d'apprehension. Ma sœur, reprit Palamede, ne sera pas faschée que ie luy aye donné ceste occasion de voir l'Italie: mais afin qu'ils nous trouuent tous deux en bon estat, retournez vous remettre au lit, car ie sçay que vous auez besoin de repos, pour toutes les peines que vous auez prises pour moy.

Melinte retourna dans sa chambre, où se trouuant seul il remercia en son ame Ariane, du soin qu'elle auoit pris d'enuoyer ceste lettre pour le garentir de peur, voyant bien qu'elle s'adressoit plustost à luy qu'à son frere; & iugeant plus à son auantage de l'estat de ses amours, qu'il n'osoit auparauant esperer, il se resolut de souffrir auec patience les contraintes ausquelles il se trouuoit obligé deuant Emilie: & ses blessures estant refermées, il employa tout son temps aupres de son amy. En quoy il apporta tant de soin, que Palamede auec l'assistance de ces Dames se trouua en estat de se pouuoir leuer, bien que ce fust encore auec beaucoup de peine.

Fin du premier Liure de l'Ariane.





LE DEVXIESME LIVRE DE L'ARIANE.



ORS que Melinte se resioüissoit le plus de la santé qu'il voyoit renaistre en son amy, il fut luy mesme surpris d'vne fiévre. La perte de sang qu'il auoit faite, & les veilles & le trauail qu'il auoit supportez durant l'extréme mal de Palamede, l'auoient tellement affoibly, auec les soucis qui le tourmentoient, que son corps ne pût resister à tant de peine. Cét accident renouuella les craintes d'Emilie pour sa vie, & elle se blasma de luy auoir permis de s'employer auec tant de soin aupres de Palamede; toutefois auec les remedes que l'on y apporta, cette fiévre ne se trouua pas bien violente.

Ce fut en ce temps qu'on leur vint dire la nouuelle qu'Aristide & la belle Ariane estoient arriuez, & mou-

roient d'impatience de les voir. Palamede pouuoit à peine encore marcher, mais il s'estoit fait conduire auprés du lict de Melinte, & fut bien aise que son pere le trouuast leué, pour le tirer de peur à cette premiere entreueuë; toutefois il estoit bien marry que le sort fust alors tombé sur son amy. Emilie estoit assise sur le lict, ne sçachant pas qu'en cette occasion Melinte la voyoit à regret en cette place, & Camille entretenoit Palamede, quand Aristide entra suiuy de la belle Ariane.

Apres qu'il eut embrassé son fils, & luy eut tesmoigné la ioye qu'il ressentoit de le trouuer beaucoup mieux qu'il n'auoit esperé, Ariane osta le voile qui luy cachoit le visage, & descouurit tant de beautez qu'elle esbloüit tous ceux qui la regarderent. Elle auoit vne douce maiesté qui remplissoit les ames d'admiration & d'estonnement: son teint estoit delicat, & d'vne blancheur esclatante: ses yeux respandoient vne lumiere viue & delicieuse, & conspiroient auec les agreables traicts de son visage pour composer vn charme qui amusoit la raison de plaisir, cependant qu'ils la rendoient captiue. Il sembloit que le centre de ses belles ioües rougissoit par le voisinage du feu de ses yeux, ou que le sang se fust retiré en si peu d'espace, pour n'offencer que le moins qu'il pourroit la pureté de sa blancheur: ses cheueux estoient blonds & annelez, sa taille deliée, & son port graue & modeste: auec cela son vestement à la Sicilienne accompagnoit si bien tant de graces, qu'il n'y eut personne qui ne fust rauy en la voyant. Elle estoit suiuie d'vne ieune fille nommée Epicharis qui la seruoit, dont la beauté eust esté considerée sans celle d'Ariane, & qui auoit esté aymée quelque temps de Palamede.

Cette veuë fit en ce lieu des effects bien differens : elle remplit Palamede de ioye de voir sa chere sœur Melinte, de rauissement, & en mesme temps de honte, d'estre trouué parmy ces Dames, lesquelles quoy que belles, il trouuoit tres-indignes de son amour : & il redoutoit qu'Ariane fist vn iugement de luy qui feroit bien du tort à l'opinion qu'elle en auoit conceuë. Emilie & Camille la considererent plustost auec des yeux d'enuie que d'admiration : mais Camille n'ayant point sujet d'en estre ialouse, pource qu'elle possedoit son frere, laissa cette peine entiere à Emilie, qui ne manquoit point de remarquer les changemens de Melinte & d'Ariane, & en tiroit des consequences qui ruinoient ses plus cheres esperances. Ariane mesme n'eust pû s'empescher de faire parestre le trouble où ses pensées l'auoient mise, si elle n'eust esté assistée de l'occasion d'aller baiser son frere, auquel elle s'arresta plus long temps pour se remettre de sa rougeur, cependant que son pere parloit à Melinte : puis s'estant r'asseurée autant qu'il estoit besoin, lors qu'Aristide eut pris son fils à part pour l'entretenir, elle s'adressa au malade, qui à son abord sentit les esmotions de mille passions differentes. Elle le remercia des soins qu'il auoit eus de son frere, & le pria de souffrir qu'elle luy rendist de pareilles assistances, pour satisfaire à tant d'obligations. Belle Ariane, dit Melinte, vous estes née pour commander & non pas pour seruir : c'est assez de vostre presence en vn lieu pour en chasser toutes sortes de maux ; aussi depuis vostre arriuée ie me sens tellement soulagé, que i'espere n'estre plus long temps importun à ces Dames de qui i'ay receu tant de bons offices. Bien que toutes ces paroles fussent autant de coups mortels aux desseins

d'Emilie, elle ne laissa pas de se mesler à ce discours & luy respondre, que iamais les personnes de leur merite ne pouuoient estre importunes: qu'il y auoit bien plus d'apparence qu'il se lassast d'estre chez elles: qu'elle voyoit bien qu'Ariane leur alloit rauir ce qu'elles auoient conserué auec tant de soin: mais en quelque lieu qu'ils fussent, que iamais ils ne trouueroient des cœurs si affectionnez à leur seruice. Elle prononça ces derniers mots auec vn peu d'émotion, ce qui obligea Melinte de luy dire: Auoüez, Madame, que vous n'auez point assez mauuaise opinion de vous, pour croire que l'on puisse eschapper si aisément de vos mains. Puis voyant qu'elle demeuroit muette, comme estant pleine de saisissement, & pour luy donner le temps de se remettre, il poursuiuit: Ie m'asseure qu'Ariane reconnoissant icy tant d'esclat & de beautez, & nous voyant de tous costez dans les feux, ne peut s'empescher de craindre pour nous; iugeant bien qu'il est difficile d'éuiter les beaux desirs que vous faites naistre, & tous les tourmens qui les suiuent. Aussi le mal pour lequel nous sommes icy retenus, est le moindre que nous sentions: vous ne seriez pas si soigneuses de guerir celuy dont vous estes la cause, & qui est le plus grand: toutefois ie ne veux pas venir aux reproches contre des personnes à qui nous sommes si redeuables: il me suffit de vous dire que vous estes trop asseurées de nostre engagement; puis qu'outre ce que nous deuons à vos merites, la Fortune nous a voulu lier pour iamais à vous par tant de soigneuses assistances.

Ces paroles r'asseurerent vn peu l'esprit d'Emilie, & Melinte auoit iugé qu'il falloit ainsi dissimuler pour ne la pas aigrir, & se donner le moyen de se retirer d'auec elles:

mesme il prononça ces mots d'vne façon qui fit connoistre à Ariane que c'estoit feinte, & que si ce discours eust esté veritable, il n'en eust pas parlé si asseurément deuant elle : toutefois elle ne laissoit pas de craindre, & se preparoit pour attendre la responſe d'Emilie, au mesme temps qu'Aristide qui parloit auec Palamede d'vn autre costé, les interrompit retournant à eux.

Ce bon pere estoit bien aise de voir son fils hors de danger, mais il n'auoit pas trop agreable de le trouuer en ce lieu, parmy ces femmes voluptueuses & magnifiques : toutefois estant discret & d'vn bon naturel, il n'en fit rien parestre, & apres s'estre enquis de son fils, du sujet qui l'auoit conduit en cette maison, il l'aduertit de sortir le plustost qu'il pourroit d'vn lieu où il apportoit tant d'incommodité : puis pour ne sembler pas inciuil, il retourna deuers Camille & Emilie, pour leur tesmoigner comme il auoit vn cœur qui sçauoit reconnoistre les faueurs qu'il auoit receuës d'elles en la personne de son fils. Ariane luy quitta sa place, & alla trouuer son cher frere qu'elle desiroit passionnément entretenir à part, pour sçauoir tout ce qui leur estoit arriué pendant leur voyage. Palamede voyant que Melinte se preparoit pour faire ce mesme recit à Aristide, dit à sa sœur que si elle en desiroit sçauoir toutes les particularitez, il seroit besoin de se retirer en la chambre prochaine : pource qu'il luy pourroit apprendre beaucoup de choses, que la discretion de Melinte ne luy permettroit pas de dire, mesme deuant ces Dames qui faisoient vne grande partie de leurs auantures. Il ne voulut pas aussi qu'Epicharis y fust presente, de peur qu'elle sceust ses infidelitez, & lors qu'ils furent seuls, il commença ainsi.

HISTOIRE DE PALAMEDE, de Melinte, d'Emilie, & de Camille.



HERE sœur, mon humeur vous estant si connuë, ie vous croy toute preparée d'entendre beaucoup de folies, lors que vous desirez sçauoir quelle a esté ma vie depuis que i'ay quitté la Sicile. Et quelquesfois songeant à mes habitudes si dereglees, ie remercie les Dieux de m'auoir donné vne sœur, dont la vertu me retient souuent par son exemple, & vn amy de qui les bons conseils corrigent mes inclinations mauuaises, & remedient aux erreurs que mes promptitudes me font commettre. Ie vous diray donc que depuis Syracuse iusques à Rome il ne nous arriua rien de fort remarquable; toutefois nous ne manquasmes pas de diuertissement: pource que l'agreable esprit de Melinte faisoit naistre des rencontres si plaisantes, que nos Ambassadeurs mesmes ne pouuoient viure sans nous, & ayant reconnu sa viuacité & sa prudence, & quelque franchise en moy, ne deliberoient rien sans nous en communiquer. Nous arriuasmes ainsi en cette ville, où Melinte ne tarda guere à se faire connoistre, & à nous acquerir l'amitié de ceux qui faisoient estime de l'honneur & de la bonne naissance. Nous nous mismes peu à peu dans la connoissance des plus puissans, dont il y en auoit peu qui ne fussent

bien aises d'estre visitez de nous : souuent mesmes ils nous venoient chercher pour aller ensemble aux exercices publics, & iouïr de nostre conuersation : en quoy i'admirois la force du merite de Melinte, qui se faisoit rendre hommage dans vn siecle si corrompu.

Ie vous aduoüe que le superbe esclat & la magnificence de Rome commencerent de m'esbloüir : ie mesprisay nos villes, & tout ce que i'auois vû de plus beau dans la Grece & dans l'Asie : ie ne trouuois rien de si maiestueux que la Cour de l'Empereur; rien de si graue que cét Auguste Senat ; rien de si pompeux que les Dames Romaines, qui me paroissoient autant de Princesses : En fin i'oubliay tout ce que i'auois autrefois iugé de merueilleux, pour m'attacher à ces riches obiects, & les admirer : mais au lieu de m'abaisser par la consideration de leur grandeur, mon courage osa bien se releuer iusques à eux, & pretendre de me faire estimer entre les plus illustres.

Melinte regardoit toutes ces choses d'vn autre œil, & au lieu de s'esleuer à elles par l'estonnement & l'admiration, il les rabaissoit au dessous de luy, non point par vne sagesse trop seuere, mais par vne saine connoissance de la verité de ces grandeurs, qu'il ne pouuoit estimer qu'alors qu'elles seruoient d'ornement à la vertu.

Vous sçauez que mon cœur ne peut pas demeurer long temps sans passion, & ayant quitté auec le ciel de mon païs les affections que i'y auois, il me tardoit que ie ne fusse desia engagé en la recherche de quelqu'vne de ces grandes Dames, auec laquelle ie me promettois plus de felicitez que les Dieux n'en goustent au Ciel.

Vn iour que l'on nous mena au theatre pour voir les

spectacles, ie me trouuay assez prés de deux Dames dont la beauté attira mes yeux aussi tost, & ils s'attacherent tellement à les considerer, que Melinte s'apperceuant de ma grande attention, me passa la main deuant la veuë, & me dit en sousriant: Vous cherchez à vous faire blesser, croyez moy, retirez vous. I'estois alors empesché dans le choix que ie voulois faire de l'vne de ces deux, & cette surprise me diuertit bien de mes pensées, mais non pas de mon dessein; ie luy confessay que ie les trouuois fort belles, & que i'eusse bien desiré les pouuoir aborder: mais la presse estoit si grande autour d'elles que cela m'estoit impossible. Elles estoient assises sur des sieges riches, ayant des coussins souz les bras & souz les pieds, & cette delicatesse me plaisoit infiniment: ceux qui estoient à l'entour leur rendoient des deuoirs auec tant de respect, que cet honneur adioustoit encore beaucoup à l'estime que ie commençois d'en faire. Celle qui estoit plus proche de moy, sembloit auoir plus de douceur, & traiter auec plus de familiarité ceux qui luy parloient: L'autre paroissoit bien plus seuere, & d'vne humeur à prendre vn grand empire sur ceux qui entreprenoient de la seruir. Pour moy qui ne desire pas employer tant de iours à la recherche, & à qui la qualité de ces Dames, & la quantité des poursuiuans faisoit croire que ie perdrois assez de temps, ie me resolus à celle que ie trouuois plus facile, & qui sembloit mesme auoir quelque chose de plus agreable. Ie m'enquis de leurs noms, & appris qu'on les appelloit Emilie & Camille, deux sœurs veufues, de qui la beauté estoit de tres-grande reputation à Rome, dont l'vne qui estoit Emilie, n'auoit aucun fauory en apparence, traittant auec mespris

ceux qui l'aimoient, & se gouuernant auec beaucoup de discretion : & l'autre plus proche, qui se nommoit Camille, entre ceux qui la seruoient auoit le bruit d'estre entierement possedee par Marcelin l'vn des plus puissans prés de l'Empereur.

L'authorité de ce riual m'estonna vn peu, mais elle ne me fit pas perdre courage. au contraire ie creus que ie pourrois plus facilement obtenir vn bien que l'on accordoit à vn autre : & lors que ie fus au logis ie commençay à resver, & me promener à grands pas : Melinte qui auoit remarqué que ie m'estois fort arresté sur le visage de Camille, se mit aussi à se promener, & à resver comme moy, & apres plusieurs tours il s'approcha de moy, & me dit : Ne me celerez vous point vos pensees, & ie vous diray les miennes ? Iamais, luy dis-ie, ie ne vous ay rien caché. Ie vous diray donc, dit-il, que depuis trois ou quatre heures, ie suis deuenu extremement amoureux. Et moy aussi, luy respondis-ie. Cela seroit-il bien possible, reprit-il ? mais puis-ie vous dire le sujet de mon affection ? Aussi librement, luy dis ie, que ie vous diray la mienne. I'ayme, ce dit-il, vne de ces Dames qui estoient au theatre prés de nous : Ie luy respondis, & moy aussi ; mais laquelle vous plaist le plus ? Celle, me dit-il, qui vous plaira le moins. Ie l'asseuray que ie receurois tousiours la loy de luy, tant s'en faut que ie luy voulusse rien prescrire. Ie vous diray donc, continua-t'il, que i'aime Camille. Ie luy dis vn peu estonné : Et moy aussi ; puis me r'asseurant i'adioustay : Mais pour peu que vous me donniez de retour, ie vous la quitte, à la charge que vous m'assisterez pour acquerir Emilie. Et moy, dit-il en riant, ie vous les donne toutes deux pour l'interest que i'y pretens. Alors

reuenant à moy, & connoissant qu'il se vouloit mocquer, ie luy dis, qu'il croiroit se faire tort d'estimer ces Dames dignes de luy: que pour moy ie n'estois pas si delicat, & que ie rechercherois tousiours des plaisirs proportionnez à mon humeur, & à mon pouuoir. I'ay peur, me dit-il, que vostre humeur ne vous mene en lieu, où vostre pouuoir ne sera pas receu: puis serieusement il me represента les fascheuses rencontres que ie trouuerois en cette poursuite; cette Dame preoccupée; ce riual trop puissant, & desia dans la possession: mais ces difficultez augmenterent plustôst mon desir, que ses raisons ne le diminuerent.

Ie songeay donc aux moyens d'auoir entrée chez elle, & cela ne me fut pas bien difficile, car ces deux sœurs ne refusoient gueres l'accés de leur maison aux honnestes gens, & par l'entremise d'vn de nos amis nous y fusmes bien tost receus auec honneur. Melinte ne fut pas long temps sans s'y faire connoistre pour tres-accomply, & se faire aimer comme en tous les lieux qu'il frequente.

Iamais ie n'ay porte d'enuie à l'estime que l'on a faite de luy; mais i'estois fasche que celuy qui auoit le moins de dessein fust le mieux receu: toutefois mon humeur libre n'estoit point desagreable à Camille: elle aimoit à rire, & ie ne suis pas triste: elle se plaisoit à m'entendre ioüer de la harpe, & souuent mesloit sa voix à mes accords, ce qui m'acquit vn peu de familiarité auec elle. Lors que ie luy voulus ouurir le propos de mon affection, elle receut d'abord mes paroles comme venant de la courtoisie qui m'obligeoit de luy tesmoigner que ie faisois vne estime particuliere d'elle: mais ne voulant pas la laisser en ceste opinion, & desirant qu'elle fust asseuree de la

violence de ma passion, ie luy dis, Madame, vous n'auez point vne beauté pour se faire aimer seulement par bien seance. Ie vous prie de croire pour veritable, que comme vous estes la plus belle, ie suis le plus passionné du monde, & que iamais consideration ne m'empeschera de mourir à vostre seruice. Camille voyant qu'à ces paroles il falloit respondre autrement qu'elle n'auoit fait aux autres, me dit froidement, qu'il y auoit trop peu de temps qu'elle me connoissoit, pour estre asseurée de mon humeur: qu'elle vouloit bien m'apprendre la sienne, qui estoit de sçauoir bien punir ceux qui abusoient de sa franchise, & leur oster les faueurs qu'elle leur auoit permises, quand ils en recherchoient d'autres où ils ne deuoient point pretendre. Ces mots que ie n'auois point attendus m'estonnerent vn peu, toutefois ie luy dis aussi tost : Et mon humeur aussi, Madame, sera de n'aimer iamais que vous, quelque rigueur qu'il vous plaise me tesmoigner. L'arriuée de Marcelin interrompit ce discours, toutefois en se leuant elle me dit encore : Si vous estes sage vous changerez ces paroles & ce dessein, & me laissa aussi confus que i'aye esté de ma vie.

Ie sortis vn peu apres, laissant Marcelin auec Camille, & Melinte auec Emilie. Celle-cy, comme vous auez veu, ne surpasse pas sa sœur en beauté, mais beaucoup en esprit, & à sçauoir s'acquerir du credit & de l'authorité sur ceux qui la voyent ordinairement, & mesme Camille se laisse entierement gouuerner à elle.

Melinte retournant le soir où i'estois, me trouua songeant aux moyens de gagner les bonnes graces d'Emilie pour paruenir à celles de sa sœur, & agitant mille pensées, tantost sur l'estat de ma fortune, que ie trou-

uois si abbatuë, tantost sur les moyens de la releuer. Me voyant si triste & si pensif, il vint me dire, comme ne songeant point à mon desplaisir, qu'il commençoit à reconnoistre que l'on ne pouuoit estre heureux sans aimer. Ie luy dis que ce bon-heur estoit souuent meslé d'amertume: pourtant, me dit-il, ie vous voy si content, & passer de si douces heures auec Camille : mais pour moy ne trouuant point icy de beauté qui me plaise, les entretiens auec les femmes me sont des supplices. Alors ie le consideray, & voyant qu'il ne pouuoit s'empescher de rire, ie m'escriay : Ha ! Melinte, ne vous moquez point d'vn affligé : est-ce là le soin que vous deuez auoir de me secourir, & vn effect de l'amitié que vous m'auez promise, de vous plaire d'augmenter ma douleur? Ce n'est pas, dit-il, mon dessein de vous tourmenter, mais de vous faire connoistre que vous deuez suiure vne autre fois mes conseils. Ie luy auoüay que i'auois failly, mais qu'estant entré dans ce destroit, il me falloit passer outre, ou mourir. Et quel moyen ? me dit Melinte. Vous mesme, luy respondis-ie. Si ce moyen, me dit-il, vous est aussi vtile comme il vous est asseuré, ie vous estime desia tres-heureux : vous n'auez qu'à me proposer ce que vous desirez que ie fasse. Feignez, luy dis-ie, d'aimer Emilie, & ayant acquis ses bonnes graces, obligez-la de me donner part en celles de sa sœur: Croyez-vous, me dit-il, que ie puisse aupres d'Emilie, ce que vous ne pouuez aupres de Camille ? & que ie puisse gagner par vne feinte, ce que vous ne pouuez acquerir par vne affection veritable ? Essayez, luy dis-ie, à l'aimer en effect, & vous prendrez plaisir à me seruir & vous aussi. Il me respondit : Et si ie suis aussi mal-heureux que vous, qui nous

nous ſoulagera ? Ie ſuis aſſeuré, luy dis-ie, que vous ne le ſerez pas : car deſia Emilie admire toutes les qualitez qui ſont en vous, & receura ſans doute auec ioye l'offre de voſtre ſeruice. Ie n'ay iamais, dit-il, rien remarqué en moy qui me puiſſe donner cette preſomption, mais ie confeſſe que ie ne puis eſtimer ce qui eſt en elle, ny aimer vne choſe où il y a tant de deffauts, comme en celles qui ſe laiſſent entretenir à tous venans, dont la vanité, l'auarice, & la hardieſſe ſont inſupportables : toutefois apres luy auoir laiſſé dire beaucoup de choſes contre ces femmes, ie le ſceus tellement coniurer de forcer ſon humeur pour l'amour de moy, qu'il me promit en fin de feindre de l'aimer, puis qu'il n'y alloit que de ſa peine pour me ſeruir, ſans qu'il craigniſt de s'engager, & m'aſſeura qu'il employeroit tous les aduantages qu'il pourroit acquerir pour fauoriſer mes deſſeins, ne voulant pretendre autre faueur pour ſes ſeruices.

Il faut, interrompit Ariane, que Melinte meſpriſe bien les femmes, d'auoir eu tant de peine à ſe reſoudre de ſacrifier quelques heures pour voſtre contentement. Ce n'eſt pas, reprit Palamede, qu'il les meſpriſe : car iamais il ne manque de rendre l'honneur & l'eſtime qui ſont deus à celles qu'il void : mais ie croy que iuſqu'icy il n'a rien trouué qui meritaſt d'eſtre aimé parfaitement de luy, & qu'vn homme vertueux comme il eſt, ne ſe plaiſt pas à dire le contraire de ce qu'il penſe : & c'eſt en cela que ie reconnus l'amitié qu'il me portoit : car contre ſon humeur il feignit de ſe donner tellement à Emilie, que moy-meſme ie crus qu'il auoit pris en effect de l'amour. Peut-eſtre, reprit Ariane, la feinte ſe tourna en verité, & ce deſdaigneux trouuant de la facilité & de la douceur

ne voulut pas mespriser la bonne fortune qui se presentoit à luy. Vous sçaurez, continua Palamede, de quelle sorte il se seruit de ses aduantages.

Emilie iusques-là n'auoit fait parestre à tous ses Amans que du mespris & de l'indifference, & mesme en auoit traitté quelques vns auec tant de rigueur, que le desespoir les auoit reduits à d'extrémes resolutions; car il n'y a point de doute qu'elle a des charmes ineuitables à tout autre qu'à Melinte, & sçait manier les esprits auec tant d'adresse, qu'elle s'acquiert vn commandement absolu sur tout ce qui l'approche: entre les autres elle estoit plus assiduellement seruie d'vn nommé Trebace, Tribun des Gardes de l'Empereur, qui pour tous les deuoirs passionnez qu'vn Amant puisse rendre, esprouuoit toutes les rigueurs qu'vne Maistresse puisse faire sentir: mais celle qui auoit fait naistre tant d'amour sans en receuoir, en prit cette fois sans en donner.

D'abord elle receut les offres de Melinte auec ioye, comme vne conqueste qu'elle auoit desirée, n'ayant alors autre dessein que de conseruer ceste acquisition: mesme elle ne feignoit point d'en faire gloire, & de tesmoigner son contentement à ses autres Amans, pour les tourmenter dauantage: elle les traittoit auec plus de mespris & de cruauté que iamais, de sorte que Trebace ne pouuant supporter ces coups si sensibles de mauuais traittement & de jalousie, fut en fin forcé de se resoudre à ne la plus voir. Mais Amour qui vouloit se vanger de tous ses desdains, luy fit remarquer tant de perfections en Melinte, & de douceur en ses entretiens, qu'elle commença de sentir des soins & des inquietudes lors qu'il estoit absent, & des émotions de ioye qui ne luy estoient pas ordinaires,

quand elle le voyoit. Elle eust bien voulu reietter ces tourmens, qui ne luy estoient connus que par les plaintes de ceux à qui elle en auoit tant fait souffrir, mais il luy fut impossible, & elle fut en fin reduite à se consoler de la creance que Melinte n'en ressentoit pas moins pour elle.

Melinte s'apperceut bien tost de l'effect de ses paroles & de ses deuoirs, & iugea que pour mesnager cét aduantage, il falloit feindre de ne rechercher pas par discretion ce qu'il fuyoit par dessein. Il me donnoit aduis de tout, & nous auions ainsi concerté ensemble, que pour n'irriter point Marcellin, ie ne deuois tesmoigner deuant luy aucun dessein pour Camille, mais plustost luy faire croire que nous luy portions trop de respect pour entreprendre sur ses amours. Cette asseurance que nous luy donnasmes, & certains deuoirs que nous luy rendions, nous acquirent du tout son amitié, iusques là mesme qu'il fit recit de nous à l'Empereur, & luy fit desirer de nous voir.

Alors ie viuois assez heureux, pource que Mélinte voulant euiter les occasions d'estre seul auec Emilie, pour n'auoir pas sujet de la presser, auoit trouué vne inuention pour se deliurer de cette peine, & me donner beaucoup de commodité & de contentement. Car ayant reconnu que Marcelin faisoit l'homme d'Estat, & vouloit parestre habile à parler sur toutes sortes de sujets : mesmes recherchoit son entretien, pour faire croire qu'il n'aymoit que la compagnie des sçauans, lors qu'il le voyoit plus empesché aupres de Camille, il entreprenoit des sujets assez releuez auec Emilie ; & Marcelin de peur qu'il ne semblast s'en reculer par ignorance, quittoit Ca-

mille pour se mesler dans ces propos, lesquels Melinte sçauoit prolonger & en recommencer d'autres, où Marcelin s'engageoit si auant, qu'il perdoit le souuenir de Camille, & me laissoit ainsi la place libre, cependant que Melinte se deliuroit des discours qu'il eust esté obligé de tenir à Emilie, du tout contraires à ses sentimens.

Depuis la cruelle response de Camille, ie n'auois osé reprendre ce propos, craignant de me ruiner entierement: seulement ie luy rendois de petits deuoirs & des complaisances, attendant que Melinte peust obliger Emilie de parler en ma faueur: en fin cette occasion se presenta.

Marcelin auoit parlé de nous à l'Empereur, & entr'autres qualitez de Melinte, l'auoit loüé pour faire des vers Grecs excellens, & auoit dit de moy que ie sçauois ioüer de la harpe, & mesme que nous en auions esté vainqueurs dans la Grece aux jeux Olympiques: c'estoient alors les plus chers passe-temps de ce Prince, de composer & reciter des vers sur le theatre, & de ioüer & chanter en presence du peuple, à l'enuy de ceux qui se mesloient de ces exercices. Melinte & moy ayant salüé Neron, il nous commanda de nous preparer pour monter auec luy sur le theatre deux iours apres, & disputer les prix destinez aux vainqueurs.

Ce fut à regret que Melinte se resolut d'obeïr, & de paroistre pour vne action si peu conuenable à la grandeur de son courage: mais bien qu'il y eust quelque honte de voir vn si grand Prince rechercher auec tant de passion des honneurs si vains & si indignes de sa Maiesté; toutefois quand ie me vis sur le theatre, vestu superbement, auec les premiers hommes de la terre, sur des draps d'or

& de pourpre, les gardes de l'Empereur autour de nous, & vn peuple infiny retentissant d'acclamations & d'applaudissemens, mon cœur sentit des ioyes que ma bouche ne vous sçauroit exprimer. Ie vous diray seulement que Melinte parut en son rang vestu à la façon d'Orphée, lors qu'il alla demander Eurydice aux Enfers, & recita ce beau Poëme que vous luy auez quelquefois entendu dire, auec lequel il rauit tellement les oreilles de tout le peuple, que la fin de son recit fut suiuie de mille applaudissemens.

I'estois desguisé en Apollon, & auois vn laurier proche de moy pour le representer, quand Daphné, qu'il auoit poursuiuie fut changée en cét arbre, & accommodant ma voix aux accords de ma harpe, ie chantay ces vers.

Aimable fille de Penée
Qui m'auois sousmis à tes loix,
Doncques ta vie est terminée,
Tu n'es plus qu'vn arbre en ce bois.

Helas ! pour éuiter ma flame,
Tes cris ont penetré les Cieux :
Vn Dieu n'a peu fleschir ton ame,
Et ta voix a fleschy les Dieux.

Ie te desirois moins agile ;
Et le Ciel riant de mes vœux,
A voulu te rendre immobile
T'arrestant plus que ie ne veux.

Ta course m'estoit importune,
Tu craignois mes bras amoureux;
Et nos souhaits par ta fortune
Sont exaucez & mal-heureux.

Daphné, quelle funeste enuie
T'a fait mespriser la clarté?
Chere Daphné, repren la vie,
Ou bien rens moy la liberté.

Mais quoy? ie tente l'impossible,
Ie pers ces mots comme mes pas:
Si Nymphe elle estoit insensible,
Ces branches ne m'entendront pas.

Que ta fueille soit tousiours verte,
Arbre de mon mal glorieux:
Tousiours ma teste en soit couuerte,
Et le front des victorieux.

Camille & Emilie n'estoient pas beaucoup esloignées de nous, & ie fus plus content de ce que Camille approua d'vn signe de teste ce que i'auois chanté, que de quelques battemens de mains qui suiuirent en ma faueur. Lors que tous se furent presentez à leur tour, & que l'on voulut iuger des prix, Neron fut proclamé vainqueur: toutefois les seconds honneurs nous furent adiugez. Melinte receut vne Couronne d'or enrichie de diamans & de perles, & moy vne harpe ornée de mille esmeraudes, au haut de laquelle est vne teste de lyon à

gueule ouuerte, dont la langue qui en sort est faite d'vn seul ruby. Ie m'estonne, dit Ariane, comme la Iustice fut renduë à des Estrangers, puis qu'il y a de l'apparence qu'elle n'auoit pas esté bien gardée en la personne de Neron. Si les Iuges, reprit Palamede, ne furent pas equitables, l'Empereur mesme corrigea leur iugement ; ce qui luy acquit moins d'enuie, & plus de gloire à Melinte : pource qu'ayant receu la Couronne de laurier, il la mit sur la teste de Melinte ; & pour tesmoigner le plaisir qu'il auoit receu de l'entendre reciter, luy offrit tel don qu'il luy voudroit demander. Melinte apres l'auoir remercié de tant de faueurs, sans beaucoup y penser luy demanda, comme vous auez sçeu l'exemption de tributs pour la ville de Syracuse. Neron admirant sa generosité, d'auoir preferé le bien de sa patrie à son aduantage particulier, luy accorda sa priere, auec d'autres priuileges pour nostre ville, & luy adiousta beaucoup de presens ; outre cela il nous donna le tiltre de Citoyens Romains, auec tout l'honneur dont il nous pût fauoriser.

Ce Prince a de bons interualles, & fait quelquesfois des actions dignes de sa grandeur : mais elles sont aussi tost offusquées par vn nombre de crimes prodigieux, dont il ne craint point de tacher l'honneur de sa Maiesté : & le plus souuent il se plaist d'exercer ses plus grandes cruautez sur ceux qu'il a le plus chery : comme depuis peu sa mere, Burrus, & beaucoup d'autres seruent d'exemples, & nous mesmes ces iours passez auons esté bien prés de courir vne pareille fortune. Mais laissons ces pensées fascheuses pour suiure les heureuses auantures qui nous arriuerent en ceste illustre iournée.

Lors que Palamede vouloit poursuiure son discours, Ariane & luy entendirent vn bruit en la chambre de Melinte, comme de beaucoup de personnes qui arriuoient pour le visiter. Incontinent on les vint querir, pource que c'estoit Othon qui venoit prendre congé d'eux, allant faire vn grand voyage. Desia il parloit à Melinte en secret, auquel Palamede estant admis, il leur apprit ces tristes nouuelles, qu'il estoit disgracié de Neron ; que l'Empereur estant deuenu amoureux de Sabine sa femme, vouloit la posseder entierement, & pour ce sujet qu'il l'enuoyoit au fonds de l'Espagne gouuerner la Lusitanie: qu'il auoit grand regret de les laisser à la mercy de Marcelin, dont la faueur s'augmentant des despoüilles de la sienne, il leur estoit à craindre de tomber en son pouuoir: mais qu'ils se seruissent asseurément des amis qui luy restoient dans Rome, lesquels ne leur estoient pas inconnûs. Melinte plaignit son mal-heur, & luy tesmoigna qu'ils prenoient beaucoup de part en sa disgrace, qui les priuoit d'vn amy si passionné pour leur salut. Mais il fut contraint de laisser ce propos, pource qu'Othon ne songeoit plus à ce qu'on luy disoit, estant si attentif à considerer la beauté merueilleuse d'Ariane, que rien ne l'en pouuoit diuertir. Palamede luy dit : Celle que vous regardez est ma sœur, qui est venuë icy de Sicile auec mon pere ayant sceu mon mal. Othon pour ce discours ne cessa pas de résver, ayant tousiours les yeux attachez sur Ariane ; puis tout d'vn coup on le vit rougir, & vn peu apres ce sang qui s'estoit espandu sur ses ioües, fut contraint de courir vers le cœur qui s'en vouloit aller pour l'empescher de partir, & laissa son visage sans couleur. Othon se sentant deffaillir, pria Palamede de le me-

ner en sa chambre, & qu'ils fussent seuls. Lors qu'ils furent entrez, il se laissa tomber à la renuerse sur le lict. Palamede luy demanda quel estoit son mal, mais il ne pouuoit respondre. Quel effect plus prompt & plus rare peut produire vne excellente beauté ? mais il ne doit pas estre trouué si estrange, considerant les diuins regards d'Ariane, agissans sur vn sujet nourry dans les delices, & capable de receuoir facilement ces sortes impressions. Othon en fin apres vn grand souspir, dit à Palamede : Ha ! cher amy, que la veuë de vostre sœur m'estoit dangereuse, & qu'elle m'a causé de troubles en peu de temps. I'ay receu d'abord ceste veuë si agreable, comme vn remede heureusement enuoyé du Ciel contre les desplaisirs que i'endurois : Il me sembloit que ie priois ce beau visage de faire naistre en moy vne passion qui en chassast les ennuis de ma disgrace, & le cruel regret de la perte de Sabine : Mais, eschange malheureux ! guerison qui me donne la mort ! I'ay perdu en vn seul iour mes delices, mes honneurs, & les plus releuées esperances de la terre ; & ayant trouué vn sujet admirable qui me pouuoit redonner mille fois plus de biens, il faut que ie le perde encore en vn moment. I'estois venu icy ayant l'ame troublée de douleurs, & ie les sentois dissiper par la ioye qui m'estoit suruenuë de la naissance d'vne si belle affection : mais aussi tost la consideration de ce qu'il me faut partir dans vne heure, est venuë attaquer cette nouuelle amour, & luy ordonne ou de mourir, ou d'estre la plus mal-heureuse qui entra iamais dans vn cœur : de la faire mourir, ie ne puis encore vouloir sa perte : de la conseruer aussi, ie ne sçaurois si fort consentir à mon mal-heur, en gardant

vn souuenir qui me seroit plus cruel dans mon exil, plus il me seroit aimable. Voila, Palamede, les contraires pensees qui m'ont attaqué toutes ensemble auec tant de furie, qu'elles ont causé le desordre où vous m'auez veu: Excusez ie vous prie, mon transport: ie croy qu'auiourd'huy quelque Astre iette sur moy ses plus mal-heureuses influences.

Palamede ne sçauoit que luy dire sur vn si estrange accident: il eust plaint son mal-heur, si la cause & le remede ne l'eussent touché de si prés: de luy offrir sa sœur, elle n'estoit pas en sa disposition: & de luy promettre de l'assistance auprés d'elle, quand il en eust eu la volonté, le temps estoit trop bref pour esperer d'acquerir aucun auantage. En fin il se resolût de ne luy faire aucune ouuerture, mais de l'attendre de luy, & luy demanda ce qu'il desiroit qu'il fist pour le seruir. Non, non, Palamede, respondit Othon, ne soyez point en peine pour me secourir. Ie souhaitte à vostre sœur la plus grande felicité du monde, tant s'en faut que ie la voulusse rendre compagne de mon infortune: ie suis vn exilé miserable, la haine du Ciel, & le rebut de la terre, qui me preste à peine vne de ses extrémitez pour me soustenir: ie n'ay desiré de vous autre soulagement que celuy que i'ay receu en vous disant l'extremité de mon mal, dont autre que vous n'entendra iamais parler. Adieu, cher Palamede, ioüissez d'vne meilleure fortune: ie ne vous demande autre grace, sinon que vous m'enseigniez à sortir de ce logis sans repasser par la chambre où est celle que i'ay trop veuë pour mon repos. I'aurois peur que mes regards n'offençassent l'heur de tant de graces par la

contagion de mon mal-heur : ou que les ſiens, encore plus cruels pour moy, ne rendiſſent mon mal incurable par de nouuelles bleſſeures. Ie veux eſperer que le ſouuenir de ce que ie n'ay veu qu'vn moment, ſe pourra effacer par le temps, & ie ſens bien que ie le rendrois immortel ſi ie luy laiſſois acquerir plus de force. Il le ſupplia en ſuite de faire ſes excuſes à Melinte, de ce qu'il s'en alloit ſans le voir. Palamede luy teſmoigna qu'il plaignoit ſon tourment, & qu'il euſt voulu le ſoulager par la perte de ſon ſang, pour ſatisfaire à tant de faueurs dont il les auoit obligez. Othon le remercia de ſa bonne volonté, & ayant appris vne ſortie ſecrette, prit congé de luy, pour porter en Eſpagne vn ſouuenir d'Ariane, qui luy rendit le chemin bien ennuyeux, & vne grande partie de ſon ſejour : mais en fin l'eſloignement, le temps, & ſon ambition plus que toutes choſes, guerirent cette playe auec beaucoup de peine, tant vne Beauté rare imprime puiſſamment ſes traits ſur vne ame noble & delicate. Palamede eſtant retourné deuers Melinte, luy conta le ſujet du trouble d'Othon, ſes diſcours, & ſa reſolution. Melinte n'eſtoit point faſché en ſon ame de ſon eſloignement, ſe voyant deliuré d'vn riual trop puiſſant, encore qu'il euſt regret de perdre vn amy ſi affectionné, & qui auoit auparauant tant de credit : toutefois il diſſimula ce qu'il penſoit pour s'eſtonner d'vne ſi prompte affection : puis ayant dit qu'il n'eſtoit point beſoin de faire rien connoiſtre de cét accident, Ariſtide, Emilie, & Camille ſe rapprocherent, auſquels Melinte iugea qu'ils pouuoient leur apprendre la diſgrace d'Othon, puis qu'elle eſtoit deſia diuulguée dans Rome : chacun le

plaignit, pource qu'il auoit beaucoup de belles qualitez, & entr'autres vne liberalité sans exemple. Palamede reprit sa sœur pour luy dire ce qui estoit arriué lors qu'il vit les autres engagez à ce discours, & l'ayant menée en l'autre chambre il la fit rougir lors qu'elle apprit l'amour soudaine d'Othon, dequoy ne luy estant pas seant d'oüir continuer le propos, elle l'obligea pour le rompre, d'acheuer l'histoire qu'il luy auoit commencée, dont elle auoit impatience d'apprendre la fin. Il consentit à ce qu'elle desiroit, & reprit ainsi son discours.

Ie croy que nous auons esté interrompus lors que ie vous disois que nous sortismes du theatre où nous auions acquis assez d'honneur, s'il estoit honorable d'y parestre. Apres auoir quitté l'Empereur, nous fusmes accompagnez chez nous par nos amis, & vne partie du peuple : mais il me tardoit beaucoup que ie me fusse deffait de tant de personnes pour aller voir Camille. Nous feignismes d'estre las du tumulte & de la presse; ce qui fit que tous prirent congé de nous ; & aussi tost ie priay Melinte de venir auec moy chez les sœurs. Elles estoient seules alors, pource que Marcelin auoit accompagné Neron au Palais, & à nostre abord : Allons, dit Emilie, receuoir ces vainqueurs auec l'honneur qui leur est deu. Melinte mettant vn genoüil en terre, luy dit : Nous venons presenter ces victoires à vos pieds, puisque nous les tenons de vous : toutefois, reprit Emilie, ie n'ay pas composé les vers que vous auez recitez. Et pour moy, dit Camille, ie ne sçay point ioüer de la harpe : L'amour, luy dis-ie, que nous auons pour vous est si puissant, qu'il nous a fait vaincre tout ce qui est dans Rome. Il suffit, adiousta Melinte, que vous

nous ayez regardez fauorablement, pource que la fortune ne peut rien refuser à ceux qui ont ce bon-heur. L'agreable Camille repartit auec sa gayeté ordinaire : Si nos yeux ont acquis cette victoire, ie les trouue excellens Poëtes, & bons ioüeurs de harpe. Ie luy dis ; Ils sont bien plus sçauans que nous, car ils sçauent se faire aimer, ce que nous n'auons peu faire encore. C'est vn differend, dit Emilie, que nous deuons vuider en particulier, & tirant Melinte à part me laissa auec la belle Camille.

Lors que nous fusmes assis, ie fus vn peu estonné, n'osant encore luy parler librement de mon affection : toutefois enflé du bon-heur de ma victoire, & luy voyant vn visage assez gay, ie luy dis qu'il n'y auoit point de contentement qui ne fust suiuy de desplaisir, & que lors qu'on nous estime plus heureux, bien souuent nous auons plus d'occasion de nous plaindre de la fortune. Cela est vray, respondit Camille, mais quel sujet auez vous de parler ainsi? Pource, luy dis-ie, que le peuple m'a creu auiourd'huy bien content, & ie trouue deuant vous ma condition bien mal-heureuse. Si cela est, reprit-elle, vous deuez éuiter ma presence auec beaucoup de soin, & chercher les assemblées publiques où la fortune vous est si fauorable. Mais, luy dis-ie, si ie ne puis auoir de bon-heur sans vous, ce seroit vn mauuais moyen d'estre heureux que de vous fuir. Si vous recherchez, dit-elle, le bien d'estre estimé autant que peut estre vne personne de vostre merite, vous ne deuez point vous croire mal-heureux prés de moy. Le merite, continuay-ie, n'est pas grand, puis qu'il ne me peut faire aimer. Vostre merite, me dit-elle, est assez puissant, puis qu'il se fait aimer de

moy. Et la personne ? luy demanday-ie. Ie l'estime, respondit-elle. Rien plus, repartis-ie. Ie l'honore, dit-elle. Hé Dieux, m'escriay-ie, que d'honneur, que d'estime, & point d'amour ! Ie ne sçay pas, dit-elle, dequoy vous parlez. D'vne chose, repris-ie, que vous n'ignorez pas, puisque vous me l'apprenez si bien. C'est donc, dit-elle, vn deffaut de volonté. Pourquoy poursuiuis-ie, vne personne si parfaite veut-elle auoir ce deffaut ? Hé bien, dit-elle, i'auray de la volonté pour vous. Mais, respondis-ie, ie voudrois de la bonne. Et moy, dit-elle; ie vous veux donner de la mauuaise. Ie luy repartis; seriez vous bien si cruelle ? Voulez-vous, continua-t'elle, que nous tombions d'accord ? C'est, luy dis-ie, la faueur que ie vous demande. Partageons, me dit-elle, esgalement, vous aurez de l'indifferente. I'attendois quelque response plus fauorable, & ie luy repartis que ie ne voulois point d'vne chose dont elle estoit si liberale à tout le monde. Aimez vous mieux, me dit-elle, les maux particuliers que les biens communs ? Ie l'asseuray que ie ne voulois ny l'vn ny l'autre. Toutefois, respondit-elle, vous auez à choisir : & ie luy dis, i'aime mieux vous laisser le tout. Ie veux, dit-elle, vous preuenir, & me quitta ainsi, s'en allant deuers Emilie, laquelle se faschant de ce qu'elle interrompoit le discours de Melinte & d'elle, luy demanda pourquoy elle m'auoit quitté. Camille luy respondit en riant, & se promenant par la chambre, c'est vn homme qui pretend plus d'vne victoire en vn iour.

Ie ne sçauois alors si ie deuois m'estimer heureux ou mal-heureux, n'ayant receu aucune parole auantageuse, & elle m'auoit dit toutes ces choses auec vne ga-

yeté qui me faisoit bien esperer : & ie voulois aller prier Emilie d'estre iuge de nostre differend, quand Marcelin entra qui rompit nos discours. Nous luy quittasmes la place, & apres auoir quelque temps parlé de ce qui estoit arriué le iour, ie le laissay auec Camille, & faisant semblant de me vouloir occuper cependant à quelque chose, ie pris vne harpe, & chantay ces vers que i'auois faits autrefois lors que i'aimois Epicharis.

Qu'elle a de grace en refusant !
Que ses rigueurs sont fauorables !
Et que ses yeux en mesprisant
Causent de tourmens desirables !
Si iamais ces beaux rauisseurs
Changeoient leurs desdains en douceurs,
Quel heur surmonteroit ma gloire ?
Puisque m'estant si rigoureux
Encore à peine puis-ie croire
Qu'il soit vn Amant plus heureux.

Fuyez, desespoirs inhumains,
Despits, ennemis de ma flame,
Laissez à de plus douces mains
Regir l'empire de mon ame.
Beaux yeux, agreables tyrans,
C'est à vous seuls que ie me rends,
Ie ne crains plus vos doux supplices,
Depuis que vous m'auez appris
A receuoir pour des delices
La cruauté de vos mespris.

Grand Dieu que les Amans adorent,
Ha! que tes biens sont infinis,
Puisque caressez ou punis
Tousiours ils t'aiment & t'honorent:
Mais bien que mon cœur satisfait
Semble ioüir d'vn heur parfait,
Amour toutefois ne te lasse:
Soulage mes autres desirs,
Si pour des maux ie te rends grace,
Que feray-ie pour des plaisirs?

Camille entendit bien qu'ils s'adressoient à elle ; toutefois voyant qu'elle estoit trop empeschée auec Marcelin, ie quittay la harpe, & Melinte impatient de me dire ce qu'il auoit fait pour moy, m'aduertit de sortir. Ie pris donc congé auec assez de satisfaction de ce que i'auois auancé auprés de Camille : mais l'estat de mes affaires estoit bien en meilleur terme de l'autre costé: car estant retirez chez nous, Melinte me dit qu'Emilie auoit commencé à luy parler ainsi : Que pensez-vous de vostre fortune auiourd'huy ? Qu'elle m'est fauorable, dit-il, en ce qui me touche fort peu, & contraire en ce que ie souhaitte le plus. Et que peut desirer Melinte, reprit Emilie, qu'il n'obtienne auec les auantages qu'il possede ? L'honneur, dit-il, de vos bonnes graces que ie recherche auec tant de passion. Ie ne veux pas, ditelle, qu'il tienne à moy que ceste iournée ne vous soit entierement heureuse, car ie vous donne la place en mon ame que vous y pouuez souhaitter. Ie reçoy, dit-il, cette faueur auec les soubmissions que ie dois, m'en reconnoissant

noiſſant indigne, & fais ſerment ſur ceſte belle main de n'en abuſer iamais. Eſtes vous, reprit elle, content de moy? Plus, reſpondit Melinte, que ie n'euſſe iamais eſperé. Et ie ne ſuis pas, dit-elle, ſatisfaite du preſent que ie vous ay fait, mais pour imiter la magnificence de l'Empereur, & la reconnoiſſance enuers vos merites qui me ſont plus connus qu'à luy, ie vous offre auſſi tout ce qu'il vous plaira deſirer de moy, à la reſerue toutefois de mon honneur. Melinte feignant vne ioye ineſperée, luy dit: Puis qu'il vous plaiſt m'accorder tant de grace, ie l'accepte, & pour vous teſmoigner que i'aime parfaitement ce que i'ay entrepris de ſeruir, ie ne vous demande autre faueur, ſinon de faire en ſorte que le ſeruice de Palamede ſoit agreé de Camille, puis ie pourray ſonger à me rendre heureux. Ie croy, dit Emilie, qu'auiourd'huy vous vous eſtes oublié vous meſme pour ſonger au contentement des autres: mais puis que c'eſt voſtre deſir, vous verrez de quelle ſorte ie m'employeray auprés d'elle: toutefois ie ne veux pas que cela vous tienne lieu d'aucune obligation. Melinte la remercia de ceſte aſſeurance, & luy repreſentoit la peine où i'eſtois, & le beſoin que i'auois de ſon ſecours, lors que Camille alla rompre leur entretien en me quittant.

Chere ſœur, vous pouuez iuger combien ie fus contant de ces nouuelles: car connoiſſant qu'Emilie deſiroit donner de plus grandes preuues de ſon amour à Melinte, ie m'aſſeuray qu'elle ne laiſſeroit point ſa ſœur en repos qu'elle ne luy euſt donné de bonnes paroles pour moy; & ie ne fus point trompé en ceſte eſperance, pource que ie m'apperceus que Camille commença

à faire plus d'estime de moy, puis à croire les asseurances que ie luy donnois de mon amour, & à m'obliger par ses responses, & en fin à me tesmoigner de l'affection : mesmes vn iour elle me dit que i'auois vne bonne amie en sa sœur. Vous me connoissez trop pour croire que ie laissasse perdre ces auantages; aussi ie la pressay tellement qu'elle s'engagea peu à peu à moy, m'accordant de petites faueurs dont la permission me monstroit le passage bien facile à de plus grandes : de sorte que me seruant de l'occasion, vn iour que ie la trouuay sur vn lict. Ariane rougissant l'interrompit, & luy dit : Arrestez-vous là, mon frere, i'ay peur que vous me disiez des choses que ie ne veux pas entendre. Alors Palamede luy dit, Ma sœur, ie trouue bien estrange que vous apprehendiez d'oüir mes bonnes fortunes, & vous ne craindrez pas tantost d'entendre le mal-heur qui nous arriua. Ie seray, dit-elle, tousiours bien aise de sçauoir que tout bon-heur vous suiue, mais vous deuez taire ces particularitez. Palamede luy repartit, qu'il n'ignoroit pas entierement comment il deuoit luy parler, & qu'il estoit bien marry de ce qu'il ne s'estoit rien passé qui l'eust obligé à le taire : pource que l'ayant trouuée sur ce lict, iamais il n'en pût rien obtenir auec toutes ses prieres & ses efforts, dequoy il ne vouloit point luy faire le recit, puis qu'elle ne l'auoit pas agreable : puis il continua. I'auouë que ie n'ay pas assez de retenuë pour cacher long temps vn bonheur. Ie commençay à m'ennuyer de ma discretion qui m'obligeoit de feindre deuant le moindre de ceste maison : aussi il me semble que c'est se monstrer ingrat enuers la fortune, de ne publier pas les biens qu'elle fait,

& si ie me laissois gouuerner à mon humeur, iamais elle n'auroit sujet de se plaindre de moy, pource que ie redirois tousiours ses faueurs plus grandes par le recit que i'en ferois, pour me confesser dauantage son redeuable. Toutefois ayant à suiure les aduis de Melinte, & les commandemens de Camille, qui craignoit que nostre intelligence fust connuë de Marcelin, pource qu'il la possedoit auec beaucoup d'empire, ie fus quelque temps à me surmonter moy-mesme, & à m'admirer de la discretion que ie gardois : mais en fin voyant qu'vne femme de chambre nommée Cyané, estoit la plus part du temps auprés de nous, & me faisoit perdre de bonnes heures, que i'eusse passées auec plus de liberté sans elle, ie me resolus de l'acquerir, afin que si elle estoit ordinairement tesmoin, elle fust aussi complice. Ie me cachay de Melinte pour pratiquer ceste fille, & ie m'en suis assez repenty depuis, pource que sans doute il m'eust fait voir le mal-heur où ie m'allois engager. Ie luy fis donc quelques presens, auec lesquels ie croyois l'auoir du tout acquise, & luy descouuris la bonne volonté que sa Maistresse auoit pour moy. Elle feignit d'apprendre ces nouuelles auec contentement, & promit de me seruir en tout ce que ie pourrois desirer d'elle. Voyez comme nous sommes capables de nous oublier : car pensant qu'elle me fust plus vtile que personne, ie me fiois plus en sa confidence qu'en celle de Melinte mesme, & luy disois tout ce qui se passoit entre Camille & moy, dequoy Marcelin ne manquoit pas d'estre aduerty, comme nous auons reconnu depuis. Ie vy bien qu'il ne m'abordoit plus auec tant de franchise, mais n'en iugeant point

d'autre cause que son humeur inegale, ie ne laissois pas de suiure ma fortune & mes desseins. Iusques-là Camille m'auoit entretenu d'esperance, & Melinte auoit euité les trop grands tesmoignages de l'amour d'Emilie : mais vn matin que nous nous trouuasmes seuls tous quatre, mon impatience m'obligea de coniurer Camille par mes plus ardantes affections, de m'accorder vne faueur qu'elle differoit de iour en iour. Osez vous bien, dit-elle, me faire en presence de ma sœur & de Melinte, vne demande si desraisonnable? Ie m'asseure, luy di-ie, qu'elle iugera qu'vne chose promise se doit payer ; & Melinte desirant d'elle la mesme grace, sera sans doute de mon aduis. Ie voulois ainsi l'engager malgré qu'il en eust, sçachant que Camille ne me rendroit iamais heureux qu'à l'exemple de sa sœur. Ces paroles obligerent Melinte à tesmoigner le mesme desir à Emilie, & les refus qu'elle luy fit luy donnoient plutost lieu de la vaincre que de perdre esperance. Nous cessasmes de parler Camille & moy pour voir ce qu'ils resoudroient, & remismes entre leurs mains la cause de tous quatre, attendant auec impatience le succez de leur dispute : & bien que ie m'apperceusse qu'il plaidoit vn peu laschement, ie ne laissois pas de connoistre qu'il l'emporteroit: toutefois voyant qu'Emilie ne vouloit pas accorder entierement vne chose que Camille auoit du tout refusée, ie vis qu'il estoit encore besoin de quelques efforts de mon costé, & obtins en fin qu'elle s'en remettroit au iugement de sa sœur. Ie voy bien, dit Emilie, qu'il est mal-aisé de se deffaire de vous: mais afin d'estre asseurées si vous continuerez en cette resolution, nous vous donnons tout le reste du iour pour terme, & sur

la my-nuit vous vous rendrez icy tout seuls par vne porte que ie vous feray ouurir : si alors vous nous donnez asseurance des mesmes desirs, nous vous en donnerons de ce que nous aurons resolu à vostre aduantage. Ce fauorable arrest confirmé par le consentement de la belle Camille, fut receu de moy auec transport, & de Melinte auec action de graces pour tous deux. Ariane prenant la parole, dit à son frere ; ie ne doute point qu'en son ame il ne fut bien aise que ce bon-heur s'offrit sans qu'il luy eust cousté la moindre inquietude. S'il fut desdaigneux ou non, reprit Palamede, vous le sçaurez par la suite ; puis il continua.

Apres mille remercimens nous prismes congé d'elles, mais auant que de sortir i'aduertis Cyané de nostre assignation, afin qu'elle eust soin de nous faire ouurir, & ie ne songeois pas que ie perdois en vn moment ce que nous auions acquis auec tant de peines & de paroles. Le reste de ce iour il me sembla que iamais heures n'allerent si lentement tant i'auois d'impatience, & voyant Melinte pensif d'vn autre costé, ie luy demanday si la venuë de la nuict luy tardoit autant qu'à moy. Nous résvons, me respondit-il, sur des choses bien differentes. Ie luy en demanday la cause ; pource, me dit-il, que vous voudriez estre desia au lieu de l'assignation, & ie pense comment ie feray pour n'y point aller. Ie le trouuay bien desdaigneux de fuir ce que d'autres desiroient auec tant de vœux ; il me confessa qu'il estoit de contraire humeur, & qu'il ne pouuoit se resoudre d'aller trouuer Emilie. Cette resolution m'estonna fort, & ie commençay à maudire cette froideur, & cette continence qui troubloit ainsi mon bon-heur : car n'ayant eu de bon succez

que par ſon moyen, ſans luy ie ne pouuois rien eſperer: toutefois voyant que cette ſurpriſe m'auoit oſté la parole, d'vne façon plus remiſe, il me parla ainſi: Ie croy que vous ne deſirez pas me contraindre en ce qui m'eſt le plus ſenſible; auſſi n'eſt-il pas raiſonnable que ie vous priue d'vn bien que ie vous ay acquis auec tant de ſoin, & que vous deſirez auec tant d'ardeur: il faut trouuer vn moyen qui nous contente tous deux. Et quel? luy dis-ie, pour moy ie ne puis eſperer aucune fortune ſi ie ne ſuis aſſiſté de vous: car croyez vous qu'Emilie permette à ſa ſœur de me fauoriſer, ſi elle ſe void meſpriſée de vous? Si voſtre paſſion, me dit-il, ne vous aueugloit, vous ſongeriez que ie ne vous propoſerois pas de trouuer vn expedient ſi ie n'y auois penſé: eſcoutez au moins ſi ce que i'ay aduiſé eſt poſſible. Il adiouſta: Nous irons à l'heure aſſignée auec quelques vns de nos gens, & feignant vne rencontre à la porte, nous mettrons l'eſpée à la main les vns contre les autres, & apres auoir fait quelque bruit de nos armes, ie me retireray auec le reſte comme ſi i'eſtois pourſuiuy, & vous entrerez ſeul en la maiſon, feignant de croire que i'y ſuis deſia: puis quelque temps apres ie vous enuoyeray dire que vous ne ſoyez point en peine de moy; que i'ay eſté ſecouru par quelques vns de mes amis, auec leſquels ie ſuis demeuré, & qui ne veulent point me laiſſer aller. Et à quoy, luy dis-ie, tant de peine? pour moy i'aimerois mieux venir receuoir les careſſes d'vne belle Dame. Auſſi ferois-ie, me dit-il, ſi i'eſtois Palamede: mais puiſque ie ſuis Melinte, permettez que ie viue à ma mode. Ie trouue, luy dis-ie, que c'eſt vn mauuais moyen d'entrer ſecrettement en vn logis, que d'aller faire vn tumulte à la porte: Au

contraire, dit Melinte, s'il y a quelque espion il s'enfuira de peur, & rien ne restera dans la ruë ; & ie trouue que l'on ne se deffiera iamais que personne vueille entrer en vn logis par ce moyen. Mais, luy dis-ie, ce sera tousiours à recommencer : pensez vous tous les soirs vser de la mesme feinte ? Ie trouue bon, me dit-il, que vostre preuoyance aille si loin : ne sçauriez vous conseruer de vous mesme ce que ie vous auray vne fois acquis ? Pensez seulement au present, & i'aduiseray pour nous deux à l'aduenir : le temps nous donnera conseil. Ie m'accorday en fin à tout ce qu'il voulut.

Mais voyez, ma sœur, comme la vertu & les bons aduis sont suiuis de bon-heur ! sans ceste humeur & cette resolution de Melinte nous estions du tout perdus, & toutefois nous ne laissasmes pas de nous trouuer en tres-grand danger. Ceste Cyané ayant sceu l'heure que nous deuions venir, en aduertit aussi tost Marcelin, lequel animé de jalousie, & du desir de vangeance, resolut nostre mort, & voulut se seruir de la presence mesme de l'Empereur pour couurir son assassinat. Le soir estant à souper auec Neron, voyant ce Prince vn peu eschauffé de vin qui chantoit quelques vers qu'il auoit faits, il dit tout haut qu'vn des iours precedens il n'auoit pû souffrir l'insolence & l'ingratitude de ce Sicilien qui se moquoit des vers de l'Empereur, & vantoit par tout les siens, pour toute reconnoissance de tant de graces qu'il en auoit receuës. Neron animé par ces paroles, pource qu'il n'y auoit rien qui le piquast si sensiblement que d'estre mesprisé en la chose où il affectoit le plus de gloire : En quels lieux, dit-il, ce compagnon me traitte-t'il ainsi ? ie l'entendis encore, respondit Marcelin, il n'y a que deux

iours qu'il parloit sur ce sujet auec vne insigne effronterie chez vne Dame qui le reçoit toutes les nuits. Ne pourrions nous point, dit Neron, attraper ce galant ? dés ce soir, reprit-il, cela sera fort facile: il ne faut que l'aller attendre, & se cacher quelque part là auprés, vous le pourrez punir à souhait du crime qu'il commet tous les iours contre l'honneur de vostre Maiesté. Cela fut aussi tost resolu, & Neron auec ceux de sa troupe ordinaire s'alla mettre en embusche au lieu où il fut conduit par Marcelin, & nous attendit auec dessein de nous sacrifier à sa vangeance.

Nous ne manquasmes point de nous trouuer à l'heure, & aussi tost comme nous auions arresté ensemble nous commençasmes à tirer nos espées en faisant du bruit, & à crier, tuë, tuë, aux assassins. Neron & les autres croyant auoir esté descouuerts, & craignant d'estre tous massacrez en leur embusche s'ils ne sortoient, parurent & vindrent à nous; mais aussi estonnez que nous fusmes surpris, n'attendant pas que nostre jeu se deust tourner en vn combat veritable. Nous ne laissasmes pas de les receuoir auec beaucoup d'asseurance, & en blessasmes plusieurs : toutefois pource que leur nombre estoit plus grand, nous receusmes quantité de playes ; ce qui nous fit resoudre à vendre nostre vie cherement : mais eux reconnoissant nostre desespoit furent en fin contraints de nous crier que c'estoit l'Empereur. Alors nous nous esloignasmes pour les laisser passer, toutefois apres qu'ils se furent retirez, ie tombay de ma hauteur, n'estant plus soustenu de l'ardeur du combat, & ayant quatre grandes blesseures par lesquelles ie perdois tout mon sang. Melinte vint pour me secourir, mais bien qu'il ne fust pas si blessé, il ne laissa pas de s'esuanoüir

uanoüir auſſi ſur mon corps. Ce fut en cét eſtat que nous fuſmes trouuez par ces Dames, qui eſtoient ſorties pour ſçauoir ce qui s'eſtoit paſſé deuant leur maiſon, & qui furent bien eſtonnées de nous voir ainſi traittez : puis nous firent porter icy pour nous ſecourir auec l'affection qu'elles nous ont fait pareſtre ; où deſeſperant de ma vie ie voulus voir mon pere & vous auant que de mourir : mais les Dieux m'ont voulu faire plus de graces que n'auoit merité ma ieuneſſe indiſcrette, & m'ont peut-eſtre reſerué pour vous ſeruir, & ce cher Melinte, à qui ie ſuis ſi redeuable, & de qui la maladie qui le retient au lict à preſent, n'a eſté cauſée que par les ſoins aſſidus qu'il m'a rendus pendant la mienne.

Ariane pleine de contentement d'auoir appris l'extréme fidelité de Melinte, diſſimula ceſte ioye pour reſpondre à ſon frere. Il eſt vray qu'en tout ce que vous m'auez dit, il vous a teſmoigné vne amitié tres-parfaite, qui nous oblige à des reconnoiſſances eternelles. Et ie voudrois qu'il ſe preſentaſt vn iour occaſion de nous en acquitter ; puis elle continua : Mais pour quitter ce propos de Melinte, vous ne m'auez point dit comment vous auez ſceu que c'eſtoit Cyané qui auoit tout deſcouuert à Marcelin. C'eſt, reprit Palamede, ce que i'oubliois à vous dire. Nous auions ſceu que c'eſtoit luy, aſſiſté de Neron qui nous auoit dreſſé ceſte embuſche, & meſmes nous reconnuſmes ſa mauuaiſe volonté en vn vnguent qu'il m'enuoya, qui eſtoit du poiſon, & lors que nous eſtions en peine de deſcouurir d'où il auoit pû auoir l'aduis de noſtre aſſignation de la nuit, i'allay auoüer deuant Melinte & Camille que ie l'auois communiquée à Cyané. Camille s'eſcriant alors, me

dit qu'il ne falloit plus chercher l'origine de ce mal-heur : que ceste fille estoit du tout acquise à Marcelin ; & la faisant chastier, pource qu'elle estoit desia trop indignée de toutes les trahisons de Marcelin, elle luy fit confesser en fin sa meschanceté. Ie ne vous fay point le recit de la resolution de nos fidelles Esclaues en suitte du dessein qu'auoit pris Neron de nous faire mourir, pource que vous l'auez appris d'Arcas : il me reste seulement à vous dire que depuis deux ou trois iours que Marcelin est du tout guery, il nous vient visiter, & nous tesmoigne beaucoup d'affection, pour nous oster l'opinion que nous pourrions auoir : mais Camille ne peut s'empescher de luy faire vne reception si estrange, qu'il commence à se douter de ce qui luy cause ce traitement.

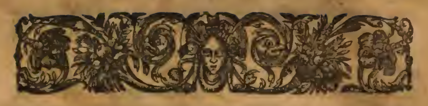
Ie trouue, reprit Ariane, que c'est vne grace particuliere des Dieux que vous ayez peu eschapper de cét accident : car de la sorte que vostre perte auoit esté concertée, ie tremble encore quand ie songe comment il est possible que vous l'ayez sceu euiter : toutefois vous n'estes pas encore hors de danger, ayant tousiours pour ennemis l'Empereur & Marcelin, dont la vangeance n'est pas satisfaite, & de qui la fureur se sera augmentée par les soins que Camille a tesmoigné auoir de vous. Les Dieux, dit Palamede, qui nous ont iusques icy preseruez ne nous abandonneront pas : toutefois il ne nous faut point endormir, mais employer la prudence de vos conseils, & de ceux de Melinte, pour aduiser aux moyens de nous garantir pour iamais des maux qui nous menacent. Ie croy, dit Ariane, qu'vne prompte retraite à Syracuse sera le meilleur expedient ; c'est ce

qui me fait souhaitter la guerison entiere de tous deux, afin que nous puissions ensemble aller ioüir du repos & de la douceur de nostre païs, & fuir vne ville où le vice & l'insolence regnent auec tant d'authorité.

Fin du deuxiesme Liure de l'Ariane.




C. Vignon pinx



LE TROISIESME LIVRE DE L'ARIANE.



EPENDANT qu'ils s'entretenoient ainsi, Melinte contentoit le mieux qu'il pouuoit le desir d'Aristide sur tout ce qui s'estoit passé, & employoit tout l'artifice de la discretion, pour inuenter des causes de leur malheur, & taire les vrais & principaux sujets de ce qui leur estoit arriué; souuent lors qu'il n'estoit pas bien preparé pour respondre aux demandes de ce bon vieillard, il feignoit vne difficulté de parler à cause de son mal, pour auoir loisir d'y penser : mais quand il eut eschapé ce passage, & qu'il vint sur le recit de l'extréme maladie de Palamede pour ses blesseures, & de tous les accidens qui luy

auoient donné tant d'apprehension, il n'en oublia vn seul point, afin d'employer tout cét entretien à ce discours, & se deliurer des questions ausquelles il auoit peine de satisfaire.

Emilie & Camille rioient quelquefois, voyant de quelle façon il desguisoit la verité, & souuent diuertissoient le propos pour le secourir. Aristide n'estoit pas assez simple pour se contenter de tout ce qu'ils disoient; toutefois il en crût vne partie, & sceut bien excuser le reste. A la fin Palamede & Ariane reuinrent dans cette chambre, & le iour finissant, Aristide & elle prirent congé de tous, auec promesse de reuenir les voir le lendemain. Ils s'en retournerent au logis de Maxime leur ancien hoste, chez qui Palamede & Melinte auoient tousiours logé depuis qu'ils estoient à Rome; & lors qu'ils furent sortis, Emilie & Camille se mirent à parler des perfections d'Ariane auec beaucoup d'admiration. Palamede se confessoit bien glorieux d'auoir vne sœur si accomplie: Melinte en parloit assez froidement, mais Emilie remarquoit vne grande contrainte en ce qu'il en disoit, & reconnoissoit que s'il luy eust esté permis d'en parler, aucun d'eux ne l'eust fait auec plus d'auantage. Le soir se passa en ces discours; & lors que Melinte se trouua seul, rappellant les beaux objets, que la presence d'Ariane luy auoit renouuellez, il commença de s'entretenir ainsi en luy mesme: Ah! diuine Ariane, que ta veuë m'est chere, & toutes les fois que ie te reuoy, que tu me parois auec de nouueaux aduantages! Il semble que tu sois venuë icy pour me reprocher que mon ame ne te conceuoit pas assez parfaitement, & que tu vueilles former en elle vne nouuelle idée, plus belle encore que celle qu'elle cherissoit. Beautez qui n'aurez

iamais d'égales, puis-ie assez vous aimer? mais plustost pouuez vous estre plus aimées? non, puis que l'amour que i'ay pour vous ne peut estre plus grande: mais pourquoy non, puisque ie la sens augmenter tous les iours par les nouuelles graces qui naissent en vous continuellement? Ah! veuë, que tu me rauis! Ah! Ariane, que les esclats de ta beauté remplissent mon ame de lumiere! & que mon imagination te receuant ressent de ioyes. Mais confesse aussi, chere Idée, que tu es receuë en vn lieu bien pur, & regarde auec combien d'ardeur, & de respect tu y es adorée.

Ces douces pensées l'empescherent agreablement de dormir toute la nuit, il n'estoit tourmenté que du regret d'auoir esté trouué en cette maison, surquoy il eust bien desiré satisfaire l'esprit d'Ariane. Le iour d'apres elle vint au matin auec cette fille qu'elle aimoit fort, qui se nommoit Epicharis, ayant laissé son pere au logis qui se reposoit du trauail de son voyage. Apres auoir sceu que son frere dormoit encore, elle entra dans la chambre de Melinte, qui la receut auec beaucoup de ioye & de respect, & Epicharis s'estant esloignée, lors qu'elle fut assise pour luy parler, & s'enquerir de l'estat de son mal, il la preuint ainsi. Ie suis bien confus, Madame, de l'honneur que vous me faites, mais ie suis encore plus confus de honte, de vous voir en vn lieu où la vertu n'entra iamais qu'à vostre suitte. Iamais, respondit-elle, ie n'auray cette creance, puisque vous y estiez venu deuant moy. Ah! Madame, reprit-il, fuyez de cette maison, trop indigne d'estre honorée de vos pas: si i'ay iamais esté si heureux que d'estre approuué de vous pour quelque qualité, ie dois perdre cette estime estant trouué où ie suis: & ie

vous coniure de ne point vous profaner par la conuersation de ces Dames, si esloignées de l'honneur de vostre vie. Ie sçay bien, respondit-elle, quelle occasion vous a conduit icy mal-gré vous; & tant s'en faut qu'elle me donne sujet de vous blasmer, elle fera que i'admireray vostre vertu tant que ie viuray. Quand ie vous verrois parmy les meschans, ie croirois tousiours que c'est pour les corriger par vostre exemple, & non pas pour les imiter. Ie suis asseurée combien vostre honneur vous est cher, & vous sçay bon gré d'auoir soin du mien, dont ie ne craindrois point de vous donner la conduitte si ie doutois de la mienne. Il repartit; douter de vostre sagesse, Madame, iamais vne pensée si criminelle n'entra dans mon ame: ce seroit mettre en doute la chose du monde dont i'ay la plus parfaite connoissance: mais pardonnez moy si ie desire vous voir esloignée d'vn lieu que mon honneur mesme ne peut souffrir qu'auec horreur, & où la maladie me retient auec tant de contrainte. Les maximes que l'on y suit sont si contraires à celles que vous obseruez, que ie n'y puis tesmoigner aucun contentement, qu'en reduisant ma bouche à contredire toutes mes pensées. Melinte, dit Ariane, ie suiurois dés cette heure vostre aduis, si ce n'estoit vne faute encore plus grande d'abandonner mon frere, & celuy qui ne l'a point abandonné. Palamede, reprit Melinte, est hors de danger, & peut aller chez vous, & depuis vostre arriuée ie me sens aussi en estat de m'y faire porter: mais ie vous supplie de vous retirer d'icy, & de receuoir la priere que ie vous en fay pour le plus grand seruice que ie vous puisse iamais rendre.

Estranges effects d'vne passion vertueuse! Melinte au lieu

lieu de cherir la preſence de ſa belle Ariane, ne peut ſouffrir de la voir en vn lieu où luy meſme voudroit n'eſtre pas : ſon amour pure & parfaite ſe ſentant offenſée par la moindre approche des choſes vitieuſes : & meſme il ſembloit preuoir le mal qui leur deuoit arriuer par la demeure qu'elle feroit en ce logis, pource que Marcelin vint viſiter Melinte, & entra dans ſa chambre, lors qu'Ariane & luy ſe parloient. Cette veuë les ſurprit tous deux, mais beaucoup plus Melinte, voyant vne perſonne qu'il auoit tant de ſujet de haïr : car Ariane ne le connoiſſant pas, creut ſeulement que Melinte auoit eu raiſon de la deſirer bien loin de là, puiſque l'entrée de cette maiſon eſtoit permiſe à toutes perſonnes. Toutefois Melinte diſſimulant, le receut d'vn viſage aſſez ouuert, & Marcelin apres s'eſtre enquis de l'eſtat de ſa ſanté, commença a regarder Ariane auec des yeux d'admiration & de ſurpriſe : mais elle, pour éuiter cette curieuſe veuë, & la naiſſance de quelques deſirs en luy, feignit de les laiſſer enſemble par ciuilité, afin qu'ils fuſſent libres, & entra dans la chambre de Palamede, puis ſortit incontinent de la maiſon, apres l'auoir prié de retourner dés le iour meſme chez ſon pere, où elle s'alloit retirer. Marcelin ne manqua pas de demander à Melinre qui eſtoit cette belle Eſtrangere : à quoy il fut obligé de reſpondre, qu'elle eſtoit la ſœur de Palamede, qui eſtoit venuë de Sicile auec ſon pere, ſur le bruit de la maladie de ſon frere, & qui s'en deuoit retourner auſſi toſt le trouuant guery. Ie n'auois pas creu, dit il, vos Siciliennes ſi belles, vous auriez tort de venir chercher à Rome de la beauté. Les choſes, reſpondit Melinte, qui viennent de loin, ou que l'on va chercher en païs eſloigné, ſemblent touſiours plus bel-

les: car pour moy ie quitterois toutes les Siciliennes pour vne Romaine : Et moy, reprit-il, toutes les Romaines pour cette Sicilienne. Ce diſcours ne plaiſoit point trop à Melinte, & il euſt bien voulu eſtre à Syracuſe auec Ariane, pource qu'il preuoyoit que Marcelin perdant les bonnes graces de Camille, pourroit s'adreſſer à elle, & leur donner beaucoup de trauerſes. Auſſi eut-il ce deſſein; & ce qui confirma cette apprehenſion à Melinte, fut que Marcelin impatient de reuoir à loiſir celle qui l'auoit ſi bien touché d'amour, en peu de temps, ne tarda gueres qu'il ne feigniſt de vouloir voir Palamede, & partit d'auprés de Melinte pour aller en l'autre chambre, où il ne la trouua plus; de ſorte qu'il fut contraint d'entretenir ſon frere, croyant auoir beſoin de ſon moyen, pour la voir, & en eſtre bien receu, mais ils auoient d'eſtranges deſſeins l'vn pour l'autre. Cét entretien ne fut pas de durée, pource que lors qu'il eſt queſtion de feindre, les diſcours ne ſont pas de longue haleine, chacun craignant de ſe deſcouurir, & le temps ſe paſſe la pluſpart en ſilence.

Auſſi toſt que Melinte peut parler à Palamede, il luy conſeilla de ſortir de ce logis dés le iour meſme, & luy dit qu'il s'eſtoit apperceu du deſplaiſir qu'auoit receu Ariſtide de les auoir trouuez là dedans: qu'il valloit mieux qu'il s'en allaſt ſeul que de l'attendre: qu'il falloit dire à ces Dames qu'Ariſtide laſſé du chemin ſe portoit mal : pour luy qu'il le ſuiuroit dés le lendemain, & qu'il falloit ainſi ſe retirer ſeparément, de peur que le départ de tous deux ne les ſurpriſt trop à la fois. Palamede reſiſta quelque temps à cét aduis à cauſe de la paſſion qu'il auoit pour Camille, qu'il voyoit auec tant de commodité: toutefois il falloit ceder au conſeil de cet amy qu'il auoit trop negligé à ſon

dommage ; & cette resolution estant prise, ils voulurent prendre congé des sœurs.

Emilie qui n'auoit iamais reconnu en Melinte vne passion bien esmeuë, quelque faueur qu'elle luy eust tesmoignée, commençoit à se douter de la cause de sa froideur depuis l'arriuée d'Ariane. Cette femme altiere, qui toute sa vie s'estoit veuë adorée sans auoir eu de l'amour, mouroit de despit de se sentir mesprisée ; & lors qu'elle entendit parler de cette retraite, d'abord elle repartit doucement aux courtoises paroles de Melinte, mais à ses repliques elle vsa de reproches, & des reproches elle entra en fureur. Cette douleur rompit toutes les chaisnes de la discretion & de la honte. Quoy, disoit-elle, apres auoir desdaigné les plus puissans de Rome, ie me voy reduite à faire la suppliante enuers vn estranger & vn inconnu ? cet ingrat, ce traistre, apres auoir receu tant d'honneur chez moy, apres auoir esté retiré par moy des mains de la mort, osera bien me quitter, & refuser quelques iours à ma priere. Melinte pour arrester le cours de ces paroles, luy dit : Madame, ie ne suis ny traistre, ny ingrat ; ie n'ay perdu ny le respect que ie vous dois, ny la passion que i'auois pour vous : il ne faut point employer de prieres où vous pouuez commander ; & ce qui me fait accuser pour mesconnoissant, est ce qui vous doit plustost faire voir que ie sçay bien reconnoistre les soins qu'il vous a pleu prendre de moy, puis que ie desire vous en deliurer. Voulez vous me reduire à ne pouuoir iamais satisfaire aux obligations que ie vous ay, ne finissant point mes importunitez ? & que ie souffre toute ma vie d'estre seruy de vous, sans vous pouuoir seruir ? croyez vous qu'estant chez moy i'aye moins d'amour pour

vous ? & ne voulez vous point me permettre de me mettre en pouuoir de vous rendre mes deuoirs ? Bien que i'honore extremément vos faueurs, leur abondance commence à me deuenir pesante depuis que ie ne les acquiers plus par mes seruices. Madame, si vous auez pris plaisir iusqu'icy à me tesmoigner tant de bonne volonte, ne m'enuiez pas à mon tour le contentement de vous rendre mes soins, & de vous obliger par mes soubmissions à me continuer cette affection. Ie ne croy pas qu'il y ait supplice pareil à vne personne de courage, comme de receuoir incessamment sans rien donner ; & c'est celuy que vous me voulez faire endurer eternellement. Emilie vn peu remise par ces paroles, le regardant fixement, luy dit : Que ie serois heureuse, Melinte, si vous estiez veritable ! mais ie crains que ce beau langage ne parte pas du cœur : il a trop d'ordre pour exprimer vne passion ; & vous semblez plustost affecter de bien dire que de bien aimer : Mais il n'importe, ie vous croiray si vous me voulez accorder deux iours encore de sejour, pendant lesquels vous puissiez vous voir en meilleure santé. Melinte ne voulant pas la mettre au desespoir, luy respondit, qu'elle pouuoit disposer non seulement de deux iours, mais encore de tous ceux de sa vie sans luy en demander congé. Ils demeurerent donc ainsi d'accord : Et Camille bien mieux asseurée de l'amour de Palamede, n'estant point reduite à l'obliger par cette contrainte, luy permit de s'en aller, sçachant bien qu'elle le reuerroit assez tost.

Le desplaisir qu'apportoit ce retardement à Melinte, venoit de ce qu'il se voyoit priué pendant ce temps de voir Ariane, & sçachant que Palamede ne manqueroit

pas de luy faire le recit du sujet qui le retenoit, il voulut luy escrire cette lettre.

MELINTE A ARIANE.

CE n'est plus mon mal qui me retient icy: mais celuy d'vne autre, qui m'est plus insupportable que le mien. C'est vne chose cruelle, d'estre mal-heureux de trop de bon-heur, & ne pouuoir eschapper de ce qui est en ma puissance. Ie croy que ie suis destiné pour mespriser toute ma vie les biens qui me sont offerts, & me laisser consommer par le desir de ceux que ie ne puis posseder. Lors que la fortune me traitte le plus cruellement, elle me reduit à faire le cruel: puis ordonne vne punition à mes desdains, au lieu de les recompenser estant si iustes. Mais puis qu'elle est aueugle, i'en appelle à vostre iugement, & vous demande, non pas ce que ie refuse des autres, ce seroit trop de presomption: mais ce que mesmes ie leur refuse, qui est vn peu de compassion; bien qu'il semble que i'en sois indigne, puisque ie la desnie.

Melinte donna cette lettre dans des tablettes à Arcas son fidelle affranchy, à qui seul estoit connuë la secrette passion de son Maistre, qui ne s'estoit point voulu cacher de luy en plusieurs choses où il auoit esté obligé de l'em-

ployer. Ce bon ſeruiteur, le lendemain que Palamede fut retourné chez Maxime auec ſon pere, prit l'occaſion d'aller ſçauoir de ſes nouuelles de la part de Melinte, & donna ſa lettre en ſecret à Ariane, qui en receut tant de contentement, qu'apres l'auoir leuë, elle luy promit de faire reſponſe.

Iamais elle ne luy auoit fait cette faueur, mais ayant eu connoiſſance depuis peu de tant de vertus, & de merites par le rapport de ſon frere : des meſpris qu'il auoit fait d'vne des plus belles de Rome, pour n'offenſer point ſon amour : des honneurs qu'il auoit acquis pour luy, & des biens qu'il auoit procurez pour ſa patrie ; auec les ſoins reſpectueux qu'il luy auoit teſmoignez en la derniere viſite ; elle ne peut pas luy refuſer plus long temps cette grace. Mais voulant aller eſcrire elle fut interrompuë par Marcelin, qui feignoit de venir viſiter Palamede : ce qui l'obligea de l'entretenir en attendant que ſon frere fuſt venu au lieu où ils eſtoient : elle connut bien qu'il cherchoit à tomber ſur quelques paroles d'affection : mais elle ſceut éuiter ſi dextrement ce propos en le tournant ailleurs, qu'il vid bien qu'il luy ſeroit fort difficile d'entrer en diſcours auec elle ſur le ſujet de ſa paſſion : de façon que Palamede eſtant arriué, elle le laiſſa ſans auoir rien auancé, ſinon d'auoir donné connoiſſance de ſon deſir : Puis s'eſtant renfermée elle eſcriuit, & vint donner ſes tablettes à Arcas, qui ioyeux de porter à ſon Maiſtre vn ſi cher gage, vola iuſques chez Emilie, & Melinte les receuant auec excez de contentement y leut ces mots.

ARIANE A MELINTE.

IE veux bien vous tesmoigner que ie ressens vostre peine, & vous consoler aussi de ce que l'on m'en prepare vne pareille. La visite que i'ay receuë de Marcelin me fait connoistre que ie seray importunée aussi bien que vous : mais la seuerité de mon sexe sçaura aisément esloigner ce que l'honneur du vostre vous permet à peine de refuser. Prenez garde que la courtoisie qui seroit en moy vn crime, est necessaire en vous : & que vous deuez au moins sortir par vne composition honneste. Mais puisque la feinte vous a mis en peine, elle vous en doit aussi retirer ; & l'on vous permet de donner pour vostre rançon autant d'asseurances d'amour que vous iugerez à propos. Cependant soyez asseuré que si les desirs des Dames s'adressent à vous auec tant d'ardeur, il n'y a rien où les vostres ne puissent atteindre.

Ces beaux caracteres furent cent fois baisez par Melinte : & bien qu'il n'eust pas receu des tesmoignages d'affection fort ouuerts, il ne laissoit pas d'en estre bien asseuré, sçachant assez combien auoit cousté à Ariane ce peu de mots qu'elle auoit adioustez à la fin. Il se resolut donc de suiure son conseil, & ne cessa depuis de faire parestre

à Emilie combien son affection s'estoit augmentée par les soins assidus qu'elle auoit eus de luy ; & qu'il n'auoit point de plus grand desir que d'estre en parfaite santé, pour recompenser par ses seruices vne partie de tant de peines. En fin il sceut si bien feindre qu'elle le creut, & deux iours apres luy permit de s'en aller, souz condition de la venir voir souuent. Mais quand il fut aupres d'Aristide, il se vid reduit à des feintes bien differentes : pource qu'au lieu que chez Emilie il falloit feindre vne extréme passion n'en ayant point, il estoit contraint de cacher icy auec beaucoup de soin celle qu'il auoit pour Atiane. Sa discretion estoit bien grande ; mais la peine que cette contrainte luy donnoit n'estoit pas moindre. Il soulageoit seulement ses douleurs par quelques vers qu'il faisoit voir à Ariane, comme estoient ceux-cy.

Mes yeux retenez bien cette flame si belle
Qu'ont voulu dérober vos regards imprudens :
Retirez auec soin tous ces feux au dedans,
Qu'il n'en eschappe pas vne seule estincelle.

Quoy! mes yeux, vous pleurez d'vne loy si cruelle!
Pourquoy recherchiez vous des mal-heurs euidens ?
Ces feux pour estre beaux n'estoient pas moins ardans :
La veuë en estoit douce, & la prise mortelle.

Cachez bien, mal-heureux, ce que vous auez pris ;
Redoutez la colere & les cruels mespris
Des beaux yeux qui pourroient punir vostre insolence.

Mais n'est-ce pas encor vous plaindre iniustement ?
Si ceux que vous voliez vous forcent seulement
De cacher vos larcins pour toute leur vangeance ?

Helas!

Helas! disoit-il en luy-mesme, comment est-il possible que ce feu demeure tousiours ainsi ; & que non seulement il ne sorte point, mais encore qu'il ne se voye iamais? Toutefois elle me le deffend : mais à quoy me sert d'obeïr si respectueusement aux loix de cette deffense? car si elle m'aime, pourquoy me laisse-t'elle tant souffrir? & si elle ne m'aime pas, pourquoy ne veux-ie pas me soulager, en tesmoignant au moins le mal que i'endure? mais d'vn autre costé, si ie l'aime, comment pourrois-ie luy desobeïr? oserois-ie bien m'opposer à ses desirs? & m'ayant tesmoigné vne fois sa volonté, puis-ie douter si ie la dois suiure? peut-estre veut-elle esprouuer dans vne contrainte si cruelle l'extremité de son pouuoir, & de mon affection : voudrois-ie perdre auec lascheté vne si belle occasion de luy faire parestre la grandeur de mon amour? Non, non, souffrons, mon ame, bruslons mon cœur, & tenons nos supplices bien recompensez puis qu'elle nous les ordonne. Il suffit qu'elle sçait la cruauté de nos peines, & les connoissant elle les sçaura reconnoistre. Mais cependant qu'il se fortifioit de resolutions, son feu sembloit croistre à l'enuy pour les ruiner; & ce combat se faisant en luy, il en ressentoit tout le tourment : toutefois aimant également son amour & sa discretion, il taschoit de les accorder toutes deux pour demeurer en luy paisiblement; sans que l'vne fust contrainte de ceder la place à l'autre : son amour impetueuse & boüillante ne laissoit pas de l'agiter tousiours, & il luy adressoit quelquefois ces vers.

Appaise-toy, ma flame, & cesse de te plaindre,
Qu'auec vn soin si grand ie te cache en mon sein:

Hé! ne cognois-tu pas, cruelle, mon dessein?
C'est que tu m'es bien chere, & non pour te contraindre.

Ces yeux dont la rigueur te deffend de parestre,
Sont ceux qui t'ont donné la naissance autrefois:
Tu ne dois refuser ce respect à leurs loix:
Obey, sans parler, à ceux qui t'ont fait naistre.

Mais quoy? ie prie en vain cette flame rebelle;
Elle en accroist encor mon tourment amoureux:
Ie croy qu'ayant pour pere vn bel œil rigoureux,
Elle fait gloire aussi d'estre belle & cruelle.

Ariane voyoit tous ces vers, & reconnoissoit bien la grandeur de sa passion, & de sa contrainte, mais elle ne iugeoit pas qu'il fust temps encore de soulager ny l'vn ny l'autre, en luy aduoüant qu'elle ne vouloit aimer que luy. Elle attendoit vn changement qui deuoit arriuer en leurs fortunes, à leur retour en Sicile, & cependant fauorisoit Melinte de tout ce que l'honnesteté luy pouuoit permettre. Ils eussent bien desiré de partir pour retourner à Syracuse, mais Palamede ne pouuoit souffrir encore le chemin, à cause d'vne grande blessure qu'il auoit à la cuisse, qui n'estoit pas bien guerie; & Melinte fut contraint de se tenir autant de temps au lit, attendant cette guerison entiere, de peur d'estre obligé de rendre ses deuoirs à Emilie, qui cependant ne cessoit d'enuoyer sçauoir de ses nouuelles.

Ceste feinte luy donnoit la commodité d'entretenir Ariane, pource qu'elle l'assistoit auec soin; toutefois il luy portoit tant de respect qu'il n'y auoit que ses yeux qui

luy osassent parler d'amour, & de toute autre chose, ils s'en communiquoient auec beaucoup de confidence. Vn matin elle le vint trouuer, & luy apportant des tablettes, elle le pria de lire ce qui estoit escrit, & il vit ces mots.

MARCELIN A ARIANE.

Belle Ariane, puis que vos yeux me deffendent de parler; pardonnez moy si i'ay recours à ce moyen, pour vous faire sçauoir l'affection que vos perfections ont fait naistre. Si vous estes venuë icy pour commencer à vous acquerir tous les cœurs de l'Empire, ie beny la fortune qui m'a rendu la premiere de vos conquestes; & m'estant rangé sans refus sous vostre obeïssance, i'oseray esperer quelque part en l'honneur de vos bonnes graces, si l'on y peut aspirer par des seruices eternels, & vne passion infinie.

Ces lettres, dit Melinte, ne nous mettent point en peine de deuiner à qui elles s'adressent, ny qui les enuoye: mais Madame, adiousta-t'il, qui vous les a données? Epicharis, dit Ariane, les a trouuées sur ma table en me leuant, sans estre cachetées, de peur, comme ie croy, que ie les laissasse au mesme estat. Mais qu'estes vous d'auis que i'en fasse? Madame, dit Melinte, vostre cœur est libre, vous en pouuez disposer. Encore vous pouriez bien vous tromper, respondit-elle, mais ce

n'eſt pas ce que ie vous demande : que feray-ie de ces tablettes ? Si vous deſirez, dit-il, faire reſponſe, vous n'auez qu'à effacer la cire, puis reſcrire ce que vous voudrez. Vous riez, reprit-elle ; & par qui les enuoirois-ie, ſi ie ne ſçay qui les a apportées ? Vous n'aurez, dit-il, qu'à les remettre en la meſme place, & quiconque les y aura miſes ſçaura bien les reprendre. Et ſi ie veux, repartit Ariane, qu'il n'en ſoit iamais parlé? Vous les pourrez, dit-il, ietter au feu. Ie ſuis bien aiſe, dit-elle, qu'elles ayent eſté condamnées de voſtre bouche, & en meſme temps les y ietta. Melinte voyant cette action, luy dit aſſez ſatisfait ; S'il veut vous eſcrire ſouuent il luy faut grande prouiſion de tablettes. Il aura bien, reſpondit-elle, autant beſoin de ſe pouruoir de patience, mais s'il eſt opiniaſtre ie ne ſeray pas ſans peine : toutefois noſtre départ nous deliurera bien toſt de tout. Palemede ſuruenant là deſſus, & voyant des tablettes qui bruſloient, demanda à ſa ſœur pourquoy on les auoit miſes au feu : Elle vn peu ſurpriſe, dit qu'elle ne s'en vouloit plus ſeruir. Y a-t'il long temps, reprit-il, que vous vſez de celles-là ? depuis, reſpondit-elle, que ie ſuis à Rome. Ah ! ma ſœur, s'eſcria-t'il, pourquoy vous cachez vous de moy ? vous ne les auez que depuis ce matin : & ſi i'euſſe voulu, vous ne les euſſiez iamais veuës. Ariane rougiſſant, luy dit : I'auouë que ſi i'euſſe pû, ie les euſſe cachées à moy-meſme, & ie ne penſois pas qu'elles fuſſent venuës à voſtre connoiſſance : s'il y euſt eu du feu en ma chambre, ie ne les euſſe pas bruſlées en celle-cy, où i'ay troué que Melinte n'eſtoit pas ſi curieux que vous, car il ne s'eſt point enquis comme vous de ce que c'eſtoit. Mais, continua-t'elle, ſçauez-vous qui me les a apportées ? non,

dit-il, mais estant allé en vostre chambre pendant que vous dormiez encore, ie les ay veuës sur vostre table, & les ay remises au mesme estat, puis qu'elles ne s'adressoient pas à moy. Ie vous trouue, dit-elle, bien discret: mais vous eussiez bien fait de m'en oster la veuë. Voyez, repartit Palamede, ie suis bon enuers vn homme qui m'a fait tant de mal, mais ie suis asseuré que vous ne luy ferez pas beaucoup de bien. Ie souhaitte seulement, dit-elle, pour sa punition, qu'il m'aime toute sa vie, autant que ie le haïray pour l'amour de vous.

Cependant Melinte faisoit fort l'ignorant de ces tablettes, & leur demanda en fin ce que c'estoit. C'est vne lettre, reprit-elle, que Marcelin m'a fait tenir par ie ne sçay quel moyen: voyez s'il ne l'adresse pas en bon lieu, & pour estre receuë bien fauorablement. Son merite, dit Melinte, est bien considerable, mais son malheur est extréme de tomber en vos mains, pour nous vanger des siennes. Aristide venant dans la chambre, interrompit ce propos, & Ariane les laissant, sortit de la maison, & s'en alla au Temple prochain, couuerte comme elle auoit de coustume, d'vn grand voile qui l'empeschoit entierement d'estre veuë, ne voulant point se faire connoistre à Rome, pour le peu de temps qu'elle auoit à y demeurer.

Marcelin qui faisoit espier quand elle sortoit, ne manqua pas de la suiure, & s'approchant d'elle lors qu'elle sembloit fort attentiue à ses prieres, luy dit: Les Dieux accordent à vos desirs autant de bon-heur que vous m'en pouuez donner. Elle comme surprise, leua son voile pour voir celuy qui luy parloit, & luy fit voir son extréme beauté, mais armée de tant de seuerité, que cette veuë

l'estonna infiniment, & il receut de ses yeux vne plus cruelle response que toutes celles que sa bouche eust pû luy faire. Ce traitement luy fit voir qu'elle n'estoit pas accoustumée à souffrir ces paroles : & il creut que cette belle Estrangere ne satisferoit iamais son amour, s'il ne recherchoit les moyens honnestes de la posseder.

Il estoit resté vn scrupule en l'ame d'Ariane, d'auoir entré chez Emilie : elle sé croyoit profanée, & que son honneur pouuoit estre taché de ce reproche. A toute heure les propos que Melinte luy auoit tenus pour la faire sortir de ce lieu, luy reuenoient en l'esprit, & sembloient l'accuser : de sorte qu'elle se resolut de se faire purifier au Temple de Diane. Ce iour mesme elle en parla à la Prestresse, qui se nommoit Virginie, & luy dit le sujet qu'elle en auoit. Virginie luy promit la chambre des purifications pour le iour d'apres, mais le lendemain elle la remit au huictiesme iour, luy disant pour excuse que des Dames Romaines, qu'elle ne pouuoit refuser, vouloient se purifier durant ce temps. Ariane fut contrainte d'auoir cette patience, & lors que les huit iours furent passez, elle fut receuë en cette chambre auec Epicharis seulement pour la seruir. Ce lieu estoit comme vn second Temple adiousté au premier, plus petit toutefois, & d'vne figure ronde, dont l'exaucement estoit assez grand, & qui par dehors paressoit finir en voûte : mais alors par dedans, vn Ciel representé cachoit les arcs de la voûture.

Ariane introduitte par la Prestresse s'estonna d'y voir tant de richesses. Les tapisseries estoient à fonds d'or, & les figures de broderie de soye. Au milieu de la chambre estoit vn lit, dont les pantes estoient de pourpre

brodées d'or d'vn ouurage tres-riche, & les rideaux d'vne estoffe incarnate à petites fleurs d'or. Aupres du lit estoit vne cuue de marbre blanc proche du mur, d'où sortoient deux gros tuyaux d'or qui se pouuoient ouurir & fermer, de l'vn desquels se tiroit l'eau chaude, & de l'autre la froide. A l'vn des costez de la chambre estoit vn buffet chargé de vaisselles d'or, & de grands vases de mesme, enrichis de diamans, de rubis, & d'esmeraudes: d'vn autre costé estoit vne table couuerte d'vn tapis de l'estoffe du lit, accompagnée de meubles de mesme, & au dessus vn grand miroir auec vne bordure de la plus superbe orfeurerie qui fust dans Rome. A costé de la cuue estoit vne table chargée de vases de cristal & d'agathe, remplis d'eaux de senteur de toutes sortes, auec les bassins de mesme, & quantité de linges pour seruir au sortir du bain : le paué de la chambre estoit de carreaux de marbre & de porphire de differentes façons.

Ariane apres auoir admiré ces choses si magnifiques, & ayant esté instruite par Virginie, des ceremonies qu'elle auoit à obseruer, fut laissée seule auec Epicharis. Incontinent elle osta ses habits, en disant les prieres qui luy auoient esté ordonnées : & lors qu'elle n'eut que la chemise auec vn manteau qui la couuroit, elle s'approcha de la cuue, & en prit de l'eau par trois fois, qu'elle respandit par la chambre : puis elle descouurit à nud son pied & sa jambe, qu'elle mit dans l'eau du bain. Ce fut alors que l'on vit disputer la blancheur de cette belle jambe auec celle du marbre : mais la viuacité qui animoit vne chair si delicate, luy donna bien tost la victoire, & le marbre sembloit paslir de ce qu'il se voyoit vaincu. Ariane auoit caché dans l'eau ce beau pied, dont la petite

forme possedoit tant de perfection, & mesme la jambe entiere ; mais aussi tost elle la retira sentant l'eau froide, & redonna au iour ce chef-d'œuure de Nature : puis ayant rendu l'eau tiede par le moyen des tuyaux, en sorte qu'elle se pouuoit mettre dedans en asseurance, elle osta sa chemise auec crainte, aussi honteuse d'estre nuë, comme si tant de choses inanimées eussent eu des yeux; & voulant se mettre dans la cuue, par hazard elle ietta la veuë sur le grand miroir, & fut surprise d'abord, croyant voir en cét endroit vn tableau de Diane entrant dans le bain, qu'elle n'auoit point remarqué : mais aussi tost connoissant son erreur, elle s'estonna de se voir d'vne beauté si parfaite. Car soit qu'elle considerast son visage, où la beauté, l'agréement qui charme les cœurs, & la douce maiesté auoient respandu toutes leurs richesses; soit qu'elle regardast la iuste longueur de ce col de neige, l'embonpoint de sa belle gorge, & ces deux globes diuins qui ne sembloient enflez que de l'orgueil d'estre si parfaicts ; soit qu'elle s'arrestast à voir la beauté de ses bras, & de ses delicates mains, ou le reste de son corps si bien proportionné, dont la blancheur vniuerselle esbloüissoit ses yeux mesmes, son esprit également satisfait ne pouuoit iuger quelle partie pouuoit ceder à l'autre. Elle fut quelque temps pleine de ioye, estant rauie de se voir si admirable, mais soudain vne honte la surprit, qui la fit accuser de se loüer ainsi ; puis la consideration de ce beau corps, où elle ne trouuoit rien à redire, luy faisoit auoüer encore qu'elle estoit la plus belle du monde : & aussi tost sa pudeur la retiroit de tant de plaisirs, & la faisoit rougir, ne sçachant que resoudre sur les diuers mouuemens de son ame. Heureux les

yeux mortels qui voyent auec elle tant de merueilles, & à qui les incertitudes d'Ariane font prolonger ce bonheur. L'amour d'elle-mesme & sa modestie furent long temps à disputer ensemble & à la retenir debout deuant ce miroir, ayant desia vn pied sur la cuue, & ne tenant plus que d'vn bras la robe qui la couuroit auparauant : mais en fin ne pouuant iuger si elle estoit plus pleine de satisfaction que de honte, elle se mit dans l'eau, & y noya tous ces differens.

Lors qu'elle fut en repos, s'entretenant auec Epicharis des raretez qu'elles voyoient, elle fut estonnée que les fenestres commencerent à deuenir plus obscures, comme si le Ciel se fust preparé pour vn orage: & aussi tost elles sentirent tomber sur elles vne douce pluye d'eau de senteur. L'admiration qui les surprit, de voir vn effect si merueilleux en vn lieu couuert, fut suiuie d'vne beaucoup plus grande, lors que tout à coup elles virent que le Ciel qui estoit representé au dessus de leurs testes, s'ouurit, & emplit la chambre de lumieres. Incontinent elles entendirent vn doux concert de voix qui chantoient les loüanges de Diane, & apres elles virent Diane mesme descendre peu à peu, ayant les cheueux troussez en chasseresse, vn croissant de diamans sur le front, vne robbe d'azur ceinte au dessous du sein, & qui ne la couuroit que iusques aux genoux, les jambes & les bras nuds, les pieds couuerts de brodequins dorez, le carquois en escharpe, & l'arc en la main : quand elle fut en terre la musique cessa, & la Deesse s'approchant d'Ariane, qui estoit confuse d'estonnement, luy tint ce discours. Belle Ariane, vostre deuotion m'est infiniment agrea-

ble: ie loüe la pureté de vostre ame, qui n'a pû souffrir que l'on vous peust faire vn simple reproche, qui auoit son excuse. Aussi ie veux que celles qui m'adorent, soient non seulement Vierges d'effect & de pensée, mais encore que leur vertu soit au dessus des atteintes de la medisance. Toutefois ie vous deffends vn vœu si austere; vous estes nee pour estre femme, & en cet estat ie vous aimeray tousiours, & vous rendray heureuse, puisque ie n'aime pas moins les chastes mariages que les vœux de virginité. Ie vous ay choisi vn espoux qui vous mettra dans la plus grande felicite de la terre, & ie veux que vous l'aimiez, si vous voulez vous rendre digne des faueurs que ie vous feray. Adieu ma chere & bien aimée Ariane, ie vay vous enuoyer des messagers qui vous prepareront à ne vous opposer pas à ce que ie desire. En disant ces dernieres paroles elle la baisa au front, & incontinent elle remonta au mesme Ciel d'où elle estoit venuë.

Ariane estoit si troublée de ces merueilles, qu'elle ne pût luy respondre vn seul mot. la presence d'vne si grande diuinité, ses aduis & ses promesses, auec la creance qu'elle auoit, qu'elle luy vouloit parler de Melinte, occupoient son ame, & l'empeschoient d'estre en son repos. Epicharis estoit d'vn autre costé, s'estant esloignée de Diane par respect, & pleine d'admiration demeuroit immobile. Le Ciel s'estoit referme ayant receu Diane, mais il se r'ouurit pour faire descendre six petits Amours en volant, qui se soustenant en l'air tirerent leurs flesches dans le bain, lesquelles entrant dans l'eau l'allumoient, & en faisoient sortir de legeres

flames. Ce feu fit peur à Ariane, mais il ne l'offença nullement, & vn peu apres les Amours reuolerent au Ciel. Alors la musique celeste recommença, chantant l'heur d'Ariane d'estre si fauorisée de la Deesse: Aussi tost Diane descendit pour la seconde fois, soustenant vn homme qui paressoit vn Dieu, estant tout brillant d'or & de pierreries. Elle s'approcha encore d'Ariane, & luy dit; Vertueuse Ariane, voicy l'Espoux que ie vous presente, ie cognois vostre courage & vostre sagesse: vous ne pouuez iamais satisfaire la generosité que vous donne la noblesse de vostre sang, que par les grands honneurs & les richesses qu'il possedera, ny voir vostre vertu contente que par celle qui l'accompagnera toute sa vie: receuez-le de ma main, & asseurez vous que m'obeïssant, vous ioüirez ensemble du plus grand bonheur qui se soit iamais gousté sur la terre. Ariane pleine d'vne nouuelle surprise, & voyant vne Deesse dont l'esclat & les discours rendoient son ame confuse, ne songeoit pas qu'elle estoit nuë deuant vn homme: mais quand r'asseurant sa veuë elle recognut que c'estoit Marcelin, alors elle reprit ses sens, & perdant tout respect pour la Deesse, sortit de l'eau, mettant vn grand linge autour d'elle, & toute moüillée se cacha dans le lit, s'enuelopant en sorte qu'elle ne pouuoit estre ny veuë ny touchée. Diane remonta au Ciel, & laissa acheuer le reste à Marcelin, lequel ayant soin de la santé d'Ariane, voulut, auant que de luy parler, qu'Epicharis l'essuyast; & cependant qu'elle s'employoit à cét office, il aborda sa Maistresse auec ces paroles. Pourquoy vous cachez vous de moy, diuine Ariane? ie ne suis point effroyable: autre que vous au monde ne me fuit:

i'ay de la noblesse & des honneurs: Ne me mesprisez pas, belle Ariane, vous voyez que les hommes & les Dieux conspirent pour me rendre puissant & heureux. Ie suis aimé non seulement de l'Empereur, mais encore de la Diuinité que vous adorez, comment luy oserez vous desormais adresser vos prieres, si vous ne faites pas ce qui luy plaist? Vous connoissez de quelle sorte elle approuue la violente passion que i'ay pour vous: cruelle, flesschissez la cruauté de vostre cœur, & vous rendez sinon aux prieres des hommes, au moins au conseil des Dieux: pensez vous faillir en suiuant leur aduis, & esperez vous viure contente sur la terre en ne les suiuant pas? Plus Marcelin continuoit son discours, plus Ariane se cachoit dans le lict: mais luy, voyant que ses paroles estoient inutiles, il continua celles-cy: Helas! Ariane, ie ne veux point tirer aduantage du secours des Dieux; ie veux estre redeuable à vostre seule faueur de toute ma fortune: donnez moy quelque esperance qui soulage l'ardante affection qui me tourmente. Puis se couchant sur le lict comme mourant d'amour, il disoit; Secourez moy, belle Ariane, donnez moy la vie: ie me meurs de vous voir si cruelle, & ne suis reduit à ce poinct que pour vous adorer auec trop de respect. Mais Ariane estant sourde à tant de supplications, le contraignit en fin de s'escrier: O Dieux! ô Amours! accourez, & ne permettez pas que ie meure de la blesseure que vous m'auez faite. Alors le Ciel s'ouurit encore, & les six Amours descendirent; dont trois demeurerent pour arrester Epicharis, & trois autres volerent sur le lict, se mettant en deuoir de descouurir Ariane, & de la rendre au pouuoir de Marce-

lin. Cette Belle n'eut recours qu'à ses cris. Ah! Dieux, dit-elle, estes vous complices d'vne telle meschanceté? Elle se deffendoit le mieux qu'elle pouuoit des efforts de Marcelin, taschant à luy deschirer le visage: mais ses forces eussent esté bien vaines, les Amours luy tenant desia les bras, sans le secours de Virginie, qui ouurit la porte de la chambre, suiuie de quelques filles qui auoient entendu la voix d'Ariane, & d'Epicharis appellans à leur ayde. Elle courut incontinent deuers Marcelin, & l'arrestant, luy dit; Ah! Dieux quelle fureur! est-ce là le serment que vous m'auiez faict? Allez, sortez d'icy, profane, ie renonce à vostre amitié pour iamais. Marcelin respondit à la Prestresse: Mon dessein estant legitime, & fauorisé des Dieux, les effects n'en pouuoient estre criminels: Mais puisque vous m'empeschez, ie retourne vers les Dieux, qui me vangeront, & mal-gré vous me donneront Ariane. Alors il remonta au Ciel, qui s'ouurit comme auparauant, & se referma. Cependant Ariane qui croyoit auoir esté diuinement secouruë, comme diuinement elle auoit esté surprise, ne sçauoit quelle Deité remercier, ny quelle detester, puisque Diane mesme estoit complice du mal-heur qu'elle auoit esté sur le point de souffrir: & pleine de confusion se laissoit habiller par Epicharis & ces filles, qu'elle iugeoit autant de Nimphes, & à qui elle faisoit mille excuses d'endurer l'honneur qu'elles luy faisoient. En fin elle les remercia de leurs secours: & pleine encore de desordre, de honte, & de despit, elle sortit du Temple pour se sauuer chez Maxime, où aussi tost elle conta son auanture à son frere & à Melinte. Chacun faisoit là dessus des iugemens differens:

Ariane estoit tellement preoccupée de ces Diuinitez, & de ces lumieres, que d'vn costé elle craignoit d'auoir offensé Diane; de l'autre elle estoit bien resoluë de ne luy point obeïr. Epicharis asseuroit que iamais Diane, & toutes les merueilles du Ciel n'apparurent si visiblement à personne qu'à elles. Palamede croyoit qu'elles ne controuuoient pas toutes ces particularitez, & s'estonnoit auec elles d'vne chose si peu ordinaire. Mais Melinte qui auoit l'esprit plus penetrant, & qui ne pouuoit s'imaginer que Diane prist soin des affaires de Marcelin, qui estoit vn assassin & vn traistre, les pria de croire que ce n'estoit plus le temps de voir des Deitez en terre, & qu'il y auoit de la tromperie cachée là dessous. Ariane resista quelque temps à ses raisons, disant qu'elle n'estoit point alors endormie, ny Epicharis, & qu'il estoit impossible qu'vn artifice peust faire soustenir en l'air vne Diane & des Amours: toutefois elle balançoit entre l'asseurance qu'elle auoit en ses yeux, & le doute que luy apportoient les considerations de Melinte: mais elle fut toute certaine de la verité quelques iours apres. Il s'estoit rencontré que Virginie estoit sœur de Marcelin, laquelle ne pouuant approuuer, ny ses meschans desirs, ny le dessein d'espouser Ariane, bien qu'elle fust fort noble, afin qu'il se mariast à Rome dans vne famille Patricienne; & connoissant l'auersion de cette belle fille pour son frere, se resolut vn iour qu'elle la vid au Temple, de luy descouurir tout l'artifice de Marcelin, pour faire que de son costé elle trouuast quelques moyens de le destourner de son entreprise. Elle luy confessa que la premiere fois qu'elles parlerent ensemble, Marcelin estoit dans le

Temple ; & que lors qu'elle fut sortie il luy vint demander dequoy Ariane l'auoit entretenuë. Ce qu'elle luy declara aussi tost ; sur quoy il songea quelque temps, puis il la pria de luy permettre qu'il la peust voir dans le bain : que d'abord elle luy auoit dit que cela ne se pouuoit, mais que vaincuë par ses supplications importunes, elle luy auoit en fin promis : & que le lendemain Marcelin ayant resvé sur cette occasion, l'estoit venu trouuer, & luy auoit proposé de tromper Ariane, lûy representant vne fausse Deesse, qui la persuaderoit de l'aimer. Virginie disoit qu'elle n'auoit point approuué du commencement ce dessein, ne voulant point profaner le Temple par vne fraude : mais qu'il la sceut si bien coniurer, luy representant à quel point sa passion estoit reduite, qu'elle luy permit en fin de dresser toutes ses machines ? & que pour luy en donner le temps elle auoit remise Ariane à huict iours apres. Puis elle luy dit que son frere auoit paré la chambre des richesses qui luy appartenoient, & qu'ayant choisi vn excellent Ingenieur pour dresser des Theatres magnifiques, & faire toutes sortes de representations, ils auoient ensemble aduisé de prendre la voûte de ce petit Temple, & en faire vn Ciel ; que là dedans ils auoient mis vne Musique, auec quantité de flambeaux qui rendoient ceste lumiere, & que l'obscurité auoit esté causée par le moyen de certains draps que l'on auoit abbatus deuant les fenestres, pour rendre puis apres le lieu mieux esclairé par les flambeaux. Que la Diane estoit la plus belle & la plus fameuse Comedienne qui fust alors dans Rome ; les enfans estoient aussi accoustumez aux Theatres, & auoient leurs flef-

ches frottées d'vne composition qui s'allumoit dans l'eau: que tout cela descendoit & montoit par le moyen de certaines machines en forme de nuages qui le soustenoient. Ariane estoit pleine d'estonnement d'entendre vne tromperie si bien conduitte : mais elle fut bien honteuse quand Virginie confessa que Marcelin l'auoit veuë entrant dans le bain par des trous qu'il auoit faits auprés des tuyaux de la cuue, & qu'elle mesme auoit esté curieuse de voir tant de beautez, qu'elle auoüa n'auoir eu iamais de pareilles. Apres cela elle l'asseura que si elle eust pensé que son frere eust voulu se seruir de violence, iamais l'entrée du Temple n'eust esté permise à ses inuentions. Surquoy elle luy demanda pardon de l'auoir mise en ce danger, ayant esté trompée par les prieres & les asseurances de son frere. Ariane luy respondit, qu'elle ne s'estonnoit point si elle auoit fait quelque chose en faueur de l'amitié qu'elle portoit à son frere, & pressée par ses importunitez : qu'elle luy estoit bien obligee de quitter les interests d'vne personne si proche pour auoir soin des siens, & de luy auoir descouuert cette fourbe qui l'eust tenuë en erreur & en trouble toute sa vie. Elles se separerent apres quelques autres discours ; & Ariane sortit du Temple, auec serment de ne chercher plus à se purifier dans Rome, où la chasteté estoit sujette à estre corrompuë par tant d'artifices. Elle confessa à Melinte qu'il auoit eu raison de soupçonner quelque tromperie, & apres luy auoir fait tout ce recit qu'il trouua luy-mesme estrange, ils iugerent qu'il falloit se deffier de cét homme qui n'en demeureroit pas là, puis qu'il recherchoit des moyens si puissans & si rares.

Cepen-

Cependant Marcelin voyant ses desseins, ou descouuerts, ou au moins rendus inutiles, se resolut de demander Ariane en mariage à Aristide, n'esperant point soulager autrement sa passion. Il communiqua son dessein à Martian son pere, luy dit qu'elle estoit fille d'Aristide, vn des premiers de Syracuse, niece de Dicearque, qui estoit le plus puissant dans cette ville, & n'auoit point d'enfans, & qu'ils tiroient tous deux leur origine d'vne des plus nobles maisons de toute la Grece, estant descendus du grand Thimoleon de Corynthe. Son pere l'en voulut destourner à cause qu'elle estoit estrangere, mais il ne le pût, quelques remonstrances qu'il luy fist du tort qu'il se faisoit, pouuant pretendre vne des plus nobles filles de Rome. En fin Martian estant desia accoustumé de souffrir toutes les passions vitieuses de son fils, à cause qu'il seruoit à le maintenir auprés de Neron, il pût bien agréer celle-cy qui estoit honneste, & consentir à ce qu'il desiroit. Auec cette permission, Marcelin s'adressa à Maxime, l'ayant iugé propre pour manier cette affaire, luy declara son dessein, appuyé du consentement de son pere, & le pria d'en faire la proposition à Aristide, de qui il esperoit estre receu auec contentement, estant fils de Senateur, s'il pouuoit se resoudre à quitter sa fille à Rome, ou bien s'y habituer luy-mesme, & en ce cas qu'il luy feroit obtenir la qualité de Citoyen Romain comme auoit Palamede, & dans peu de temps le feroit Senateur: Que s'il auoit quelque familiarité auec Ariane, il le coniuroit aussi de la disposer à luy vouloir du bien. Maxime reconnoissant la qualité de Marcelin, son credit & son authorité aupres de l'Empereur, creut s'acquerir en luy vn grand support

s'il luy pouuoit rendre quelque bon office, & trouuant cette propoſition honneſte, luy promit toute l'aſſiſtance qu'il pouuoit eſperer.

Dés le iour meſme il en parla à Ariſtide, qui du commencement ne pouuoit conſentir à quitter ſa fille: toutefois la grandeur de ce party luy eſbloüiſſant le iugement, il commença vn peu à ceder aux raiſons de Maxime, & en fin luy promit d'en communiquer auec ſon fils & ſa fille: meſme il en eſcriuit dés l'heure meſme en Sicile à Dicearque ſon frere. Maxime trouuant qu'il auoit beaucoup auancé, en aduertit Marcelin, qui voyant que ſon bon-heur dépendoit en partie de la bonne volonté d'Ariane, ne manquoit point de pareſtre au Temple, veſtu ſuperbement, auec vne grande ſuitte, pour luy faire voir quel honneur elle poſſederoit, lors qu'elle auroit conſenty à ce qu'il deſiroit, & ne laiſſoit pas de luy teſmoigner de grands reſpects, ſe ſeruant en meſme temps & pour meſme deſſein de la pompe & de l'humilité.

D'vn autre coſté Ariſtide en ayant fait l'ouuerture à ſes enfans, Ariane fut bien eſtonnée, voyant qu'il en parloit comme d'vne choſe qu'il deſiroit: toutefois elle demeura muette aux raiſons de ſon pere, & laiſſa prendre ſon party à ſon frere, qui ne pouuant ſouffrir qu'il fuſt parlé dauantage d'vn homme qu'il auoit tant de ſujet de deteſter, & ſa ſœur auſſi pour l'amour de luy, fut contraint de dire qu'il ne croyoit pas qu'vn ſi bon pere vouluſt marier ſa ſœur à vn homme qui auoit par deux fois attenté ſur ſa vie: qu'il eſtoit forcé de luy confeſſer que c'eſtoit Marcelin qui l'auoit voulu aſſaſſiner auec vne troupe de gens, dont

les Dieux ſeuls l'auoient garanty : que depuis feignant de luy enuoyer vn onguent pour ſes bleſſeures, il luy auoit enuoyé du poiſon, ne croyant pas qu'il euſt eſté aduerty qu'il auoit eſté le chef de ceux qui l'auoient attaqué la nuict : qu'il auoit eſté contraint de diſſimuler cette trahiſon, ſçachant meſmes que l'Empereur auoit eſté de la partie. Et quel ſujet, dit Ariſtide, auoit-il de vous vouloir tant de mal ? Seulement, reſpondit Palamede, pour vn faux rapport. Ariſtide demeura fort eſtonné de ces nouuelles, & ſe trouua bien empeſché, voyant que s'il auoit à deſirer ce mariage, il luy ſeroit mal-aiſé de ſatisfaire l'eſprit de ſon fils, & s'il s'en vouloit excuſer enuers Maxime, il ne luy en pouuoit dire les veritables raiſons ; ayant meſme approuué que Palamede euſt diſſimulé cette iniure faite par Marcelin, de peur d'en faire vn ennemy ouuert, & d'attirer ſur luy la haine de l'Empereur. De ſorte qu'il dit à ſes enfans que cela meritoit bien d'y penſer plus à loiſir. Ariane ſe voyant fortifiée par Palamede, pria ſon pere de ne la point reduire à viure auec vn homme qui auoit reſpandu le ſang de ſon frere, & qui s'eſtoit taché d'vne ſi laſche trahiſon, comme de le vouloir encore empoiſonner. Si ce que vous m'alleguez, dit Ariſtide, eſt veritable, iamais ie ne mettray tant de mal-heur en ma maiſon : Mais prenez garde, Palamede, que l'apprehenſion de quitter icy voſtre ſœur ne vous faſſe inuenter ces choſes ; pource que ie ne vous le pardonnerois iamais. C'eſt vn party plus releué que nous n'euſſions iamais eſperé, & qui mettra voſtre ſœur en vn rang illuſtre, à la gloire duquel vous participerez. Il ne faut pas que de petites conſi-

derations vous destournent de ce bon-heur puis qu'il se presente ; nous pourrions bien quitter ce que nous auons en Sicile pour demeurer icy dans vne fortune qui seroit enuiée de tous ceux de nostre païs. Mon Pere, dit Palamede, ie ne suis point ennemy de l'honneur, & de l'auancement de nostre maison : Ie ne vous desguise aucune chose ; Melinte a esté trop veritable tesmoin de ce que ie vous dis, & pourra vous asseurer de la verité. Aristide leur promit d'examiner à loisir toutes ces raisons, & de songer à leur bien commun. Cependant il leur dit qu'ils pensassent aussi aux aduantages qui se presentoient, & ne les negligeassent pas. Palamede aduertit aussi tost Melinte de ce discours, & luy tesmoigna qu'il s'opposeroit autant qu'il luy seroit possible à ce mariage. Melinte l'y porta autant qu'il pût, & en parla à Ariane pour sçauoir si elle pourroit s'y resoudre : mais elle l'asseura qu'elle espouseroit plustost la mort. Toutefois elle fut bien estonnée quand son pere luy dit, que les raisons de son frere ne deuoient point les destourner d'accepter vn tel party ; qu'il n'auoit sceu que par des rapports assez legers, que c'estoit luy qui l'auoit voulu assassiner, & que peut-estre quelqu'vn qui luy vouloit du mal, auoit enuoyé ce poison sous le nom de Marcelin : qu'il n'y auoit pas d'apparence qu'il fust autheur de cette meschanceté, l'estant venu visiter depuis auec assez de tesmoignages d'affection : & quand cela seroit, que les plus grands ennemis pouuoient deuenir amis ; & que le dessein qu'il auoit pour elle, comme sans doute il auroit esteint sa haine, deuoit aussi faire mourir celle de Palamede. Ariane connut bien qu'il estoit entierement resolu à ce mariage, & qu'il seroit

bien difficile de l'en diuertir : ce qu'elle portoit si impatiemment, qu'elle maudissoit sans cesse son voyage de Rome : toutefois elle n'osa iamais contredire son pere ouuertement, mais lors qu'il luy eut commandé de faire bon visage à Marcelin en quelque lieu qu'elle le rencontrast, elle commença de desesperer, ne sçachant comment elle pourroit éuiter ce mal-heur ; pource qu'elle ne pouuoit tesmoigner son auersion à Marcelin, Aristide l'accompagnant tousiours au Temple pour voir quelle reception elle luy feroit. Le trouble de Melinte n'estoit pas moindre, ne sçachant quel remede trouuer, & si son esprit luy en fournissoit quelqu'vn, il ne pouuoit le faire reüssir que sa passion n'esclattast. Palamede sembloit le plus offensé, & tesmoignoit plus ouuertement son desplaisir. Ariane sçauoit bien que son pere ne la contraindroit pas, si elle luy declaroit absolument sa volonté : mais sa modestie ne luy permettoit pas tant de liberté.

En fin les lettres de Dicearque vindrent, qui estant d'vn naturel ambitieux, & se voulant acquerir du support dans Rome, prioit son frere de ne laisser pas eschapper vn si grand bon-heur, & qu'il ne pensast plus aux richesses de Dioclés, au fils duquel il auoit destiné sa fille ; puisque la moindre qualité d'vn Senateur Romain estoit de plus grande consideration que tous les moyens du plus puissant d'vne Prouince. Aristide fortifié de ce conseil, commanda à Ariane de se preparer pour receuoir Marcelin le iour d'apres. Cette nouuelle la saisit tellement qu'elle se mit au lit, & la pasleur de son visage monstra bien tost quelle contrainte elle ressentoit. Aristide s'estonnant de son mal, elle luy dit que

c'estoit peu de chose, qu'elle le supplioit seulement de differer d'vn iour cette entreueuë: ce qu'il luy accorda, & cependant il ne cessoit d'estre auprés d'elle, pour la fortifier de raisons, & la faire consentir à ce mariage. Mais le lendemain matin songeant aux moyens de diuertir Marcelin, & n'en trouuant point d'autre que de luy faire sçauoir son auersion, elle s'auisa de ceste ruse. Epicharis qu'elle auoit auprés d'elle, estoit vne ieune fille de son aage, qui luy estoit tres-fidelle, d'vn esprit fort gentil, & qui sçachant les desplaisirs de sa Maistresse, eust voulu les soulager par la perte de sa vie. Tu sçais, luy dit Ariane, qu'il m'est impossible de dire à Marcelin ce que ie voudrois, pource que mon pere veut tousiours estre tesmoin du traitement que ie luy fay. Ie te prie, cependant qu'Aristide sera auprés de mon lit, de vestir ma robbe ordinaire, & te couurant du grand voile que ie porte, de t'en aller au Temple où Marcelin ne manquera pas de s'approcher de toy. Tu luy pourras dire d'vne voix basse, & contrefaisant la mienne; qu'il perde toute esperance de m'espouser, que ie choisiray plustost la mort, quelque mine que ie fasse deuant mon pere, & que si de luy-mesme il se veut retirer de sa recherche sans me reduire à l'extremité, ie luy en auray beaucoup d'obligation. Epicharis bien aise de seruir Ariane, promit de luy obeïr, & apres s'estre desguisée alla au Temple, où elle ne faillit pas de parler à Marcelin: & trouuant à son retour Ariane, impatiente de sçauoir ce qui s'estoit passé, luy dit qu'il auoit esté abusé fort plaisamment: Toutefois son discours l'ayant estonné, qu'il n'auoit pas laissé de luy demander permission de la voir chez elle comme il auoit esté arresté; puis apres

qu'il ſongeroit aux moyens de luy obeïr ſi ſa rigueur continuoit. Elle ſe prepara donc à ce iour, & cependant les penſées dans cette maiſon eſtoient bien differentes. Melinte & Palamede meditoient de cruelles Tragedies, pluſtoſt que de conſentir que ce mal-heureux poſſedaſt Ariane. Maxime ne ceſſoit de leur repreſenter les grandeurs de la maiſon de Martian, la faueur de Marcelin auprés de Neron, & en ſon ame conceuoit de belles eſperances pour le bon office qu'il luy rendoit. Ariſtide croyoit déja voir ſa fille femme d'vn Senateur Romain, égalant la pompe & l'eſclat des premieres de l'Empire. Mais Ariane ne ſe laiſſoit point gagner à ces vanitez, & priſoit plus la moindre qualité de Melinte, que tous ces honneurs, où tant de mal-heurs eſtoient attachez: elle ſongeoit donc ſeulement aux moyens qui eſtoient capables de rompre ce coup. En fin ce iour arriue, que Marcelin deuoit venir au logis, où Maxime faiſoit fort l'empreſſé pour receuoir vne perſonne de ſi grand merite, & preparoit les autres à luy rendre des honneurs dignes de ſon rang. Ils diſnerent tous enſemble auec beaucoup de ſilence, chacun meditant en ſon eſprit ſes deſſeins à part; puis ils retournerent en la chambre où ils deuoient receuoir cét Amant. Ariſtide entretint quelque temps ſa fille des diſcours qu'elle luy deuoit tenir, à quoy elle n'eſtoit pas reſoluë de ſatisfaire entierement: puis il donna ſa place à Maxime pour la combattre des meſmes perſuaſions, & alla trouuer Palamede pour le diſpoſer à teſmoigner vn viſage fort content. Tous s'entretenoient ainſi, attendant Marcelin qui tardoit vn peu. Palamede diſoit qu'il eſtoit bien ſeant à la grauité Romaine de ſe faire attendre. Quelques heures ſe paſſent

encore ; en fin Maxime impatient de ce qu'il ne venoit point, enuoya au logis de Martian : qui manda qu'il n'auoit point veu son fils depuis le iour precedent, & qu'il en estoit en peine. Aristide commence de s'estonner de cette humeur de Marcelin, qui negligeoit vne chose apres l'auoir tant souhaittée. Toutefois on n'en entendit aucunes nouuelles : chacun fit là dessus des iugemens differens ; mais pas vn d'eux ne pouuoit reconnoistre le sujet de cette action. Les gens de Marcelin tesmoignoient estre fort en peine de luy, & l'vn d'eux dit que le soir precedent il l'auoit accompagné assez prés du Tybre, que là il luy auoit commandé de s'en retourner, & qu'il ne sçauoit pas si durant les tenebres de la nuict il ne se seroit point noyé. La peur de son pere s'augmenta là dessus, & tout le iour d'apres se passa encore sans que personne peust apprendre ce qu'il estoit deuenu. Aristide auoit soubçon que son fils voulant empescher ce mariage, & se vanger, l'auroit traitté la nuict passée de la mesme sorte qu'il auoit esté traitté par luy quand il fut laissé pour mort, & l'auroit faict ietter dans le Tybre : toutefois il n'osoit pas luy en rien tesmoigner.

Sur le soir Melinte, Palamede, Ariane, & Epicharis estant ensemble, & ne sçachant pas à quoy attribuer la cause de l'absence de Marcelin : que pouuons nous penser, dit Ariane, qu'il soit deuenu ? Pour moy, dit Melinte, ie croy qu'en quelque lieu qu'il soit, il brusle de l'amour d'Ariane. Il me suffit, dit Palamede, qu'il soit noyé. Il semble, reprit Ariane, que vous en sçachiez quelques nouuelles ? En verité, luy auez

vous voulu rendre la pareille ? Ils protesterent tous deux qu'ils n'auoient point songé à luy faire de mal. Il est vray, dit Palamede, qu'auant qu'il vous éust espousée, il eust peu luy arriuer quelque chose de semblable; mais ie n'auois pas creu qu'il en fust encore temps. Ariane adiousta, qu'il soit noyé, ou bruslé, ou que la terre l'ait englouty, il m'importe fort peu, pourueu qu'il ne paroisse plus. Epicharis les ayant escoutez quelque temps, ne peût s'empescher de leur dire: Ie m'asseure que ie deuineray mieux que vous trois. Et que penses tu, respondit Ariane, qu'il soit deuenu ? Ie m'imagine, dit-elle, qu'il n'est ny bruslé, ny englouty, ny noyé: mais qu'à present il meurt de faim. Ariane croyant qu'elle voulust rire; Et sur quoy, dit-elle, fondes-tu cette creance ? dites plustost, respondit-elle, asseurance: Si vous voulez luy donner dequoy manger, ie vous meneray en lieu où il en a autant besoin qu'il en eut iamais. Ariane la pressa de luy dire ce qu'elle en sçauoit. I'ay peur, dit-elle, que vous soyez tous trois plus doux que moy: car ie l'ay condamné à mourir, & si ie vous descouure de quelle sorte, vous luy sauuerez peut-estre la vie, pour perdre puis apres la vostre. Cela les rendit plus impatiens d'apprendre ce qu'elle en sçauoit; & ils la presserent tellement qu'elle leur dit: Vous sçauez qu'au bout du iardin de ce logis, en vn lieu assez reculé, il y a vne petite loge proche de la porte qui rend sur le Tybre. Marcelin attend Ariane en ce lieu depuis auant hier au soir, & ie vous puis asseurer que iamais Amant n'eut tant d'impatience de voir sa Maistresse. Ils estoient si estonnez de cette nouuelle qu'ils furent quelque temps

ſans parler : mais Ariane deſirant ſçauoir comment el-le l'auoit peu attirer en ce lieu : Vous ſçauez, dit Epicharis, que vous me commandaſtes d'aller au Temple auec vos habits & voſtre voile ; ce que ie fis, & Marcelin n'oſant preſque m'approcher, ie leuay vn peu le voile, ſans qu'il me peuſt voir, & luy fis ſigne de la main qu'il vinſt à moy ; mais au lieu de luy dire ce que vous m'auiez commandé, ie commençay ainſi en parlant aſſez bas. Marcelin, iuſques icy ie ne vous ay teſmoigné que froideur, non pas que ie ne reconneuſſe l'honneur que vous me faites, mais pour ſatisfaire vn frere qui ne vous peut aimer, & qui ne conſentira iamais que ie ſois à vous : ie veux pourtant vous faire pareſtre l'affection que ie vous porte, & vous me teſmoignerez la voſtre, ſi cette nuict vous venez ſeul chez nous par la porte qui regarde le Tybre ; là vous receurez des aſſeurances de ce que ie veux faire pour vous ; & ie feray reſoudre mon frere à conſentir à ce que ie deſire, quand ie luy auray fait voir que vous eſtes deſia mon mary. Marcelin me fit mille remercimens de tant de graces, & me promit de ne pas manquer à ſe trouuer à l'heure que ie luy auois donnée. Ie reuins du Temple, & ne voulus point vous dire ce que i'auois fait ; meſme i'auois peur qu'il ne ſe doutaſt de quelque malice, & qu'il ne vinſt pas ; mais le ſoir m'eſtant eſchappée de vous, ie l'allay attendre à cette porte, où ie ne faillis pas de le trouuer, & l'ayant fait entrer ie luy dis que i'auois charge d'Ariane de le mettre en cette loge, en attendant que ſon pere, & les autres, fuſſent endormis, où ie l'enfermay ſi bien que depuis il n'en eſt pas ſorty : meſmes i'auois pris la clef

du iardin, de peur que quelqu'vn allant de ce costé ne l'entendist crier ; & i'auois resolu de l'y laisser mourir de faim, pour luy faire payer la tromperie, & la meschanceté qu'il vous fit dans le Temple, & pour vous deliurer de peine, comme ie croy aussi que vous le deuez faire ; car cét homme vous causera en fin mille malheurs, & vous pouuez vous vanger tous trois des maux qu'il vous a faicts : il nous sera aisé apres de le ietter dans le Tybre, & iamais on ne sçaura qui l'aura ainsi traitté, si quelqu'vn de nous ne le descouure. Ils s'estonnerent de son inuention, admirerent sa hardiesse, & la simplicité de Marcelin, mais ils trouuerent sur la fin trop de rigueur. Maintenant, dit Epicharis, vous en ferez ce qu'il vous plaira : I'ay rendu le seruice que ie deuois à ma Maistresse, & à vous ; & pour le moins i'ay rompu le coup que vous apprehendiez tant. Ils se trouuerent alors bien empeschez pour laisser aller Marcelin, & le contenter ensemble ; ne voulant pas le perdre, & redoutant aussi sa fureur lors qu'il seroit eschappé. Ie voy bien, adiousta Epicharis, qu'il faut que ie vous sauue du danger où ie vous ay mis, & que i'attire sur moy toute sa haine, puis qu'il vous plaist qu'il viue. Laissez moy donc aller, ie racommoderay bien l'affaire, ie feray qu'il n'aura soupçon que de moy, & iamais ne vous tourmentera. Melinte fut d'auis que l'on luy laissast cette conduitte : pource qu'elle auoit l'esprit fort aduisé, & elle s'en alla à l'heure mesme vers la loge, où ayant ouuert à Marcelin, puis l'ayant conduit hors du logis, tout pasle, & debile de ses ieusnes, tenant la porte entr'ouuerte, elle luy dit, Sçachez que c'est Ariane qui vous donne la vie, & que c'est moy

ſeule qui auois reſolu de vous la rauir pour tant de peine que voſtre recherche luy a donnée. Elle eſtoit reſoluë de mourir pluſtoſt que de vous eſpouſer, & i'ay bien mieux aimé que vous mouruſſiez qu'elle : car ç'a eſté moy qui vous ay parlé ſous le voile ſans qu'elle le ſceuſt, & vous ay donné l'aſſignation où vous vous eſtes rendu ſi facilement. I'auois fait deſſein de ne vous tirer iamais d'icy viuant : mais lors que ie luy ay appris mon artifice, elle a voulu vous pardonner, à la charge que vous ne l'importunerez iamais ; vous le deuez faire ſi vous aimez voſtre vie : car aſſeurez vous que ie ne manqueray, ny d'inuention, ny de courage pour vous perdre, s'il vous arriue iamais de la tourmenter. Marcelin plein d'eſtonnement, & de debilité, l'ayant laiſſé dire quelque temps, faillit à entrer en furie contre cette fille, & luy euſt volontiers arraché les yeux, & la vie, s'il euſt eu plus de force pour pouſſer la porte : mais elle la ferma auec violence, le laiſſant dehors tout enragé, & vint aduertir Ariane de ce qu'elle auoit fait : que iamais elle n'auroit deſplaiſir de ce coſté, & que toute la haine eſtoit tombée ſur elle, dont elle ſe ſoucioit fort peu. Palamede & Melinte virent bien qu'ils eſtoient garentis de la recherche de Marcelin ; mais non pas de ſa fureur, ſe doutant bien qu'il ſeroit ſorty de là auec autant de deſir de ſe vanger que de faim : toutefois le mal preſent eſtant éuité, il falloit ſe tenir ſur ſes gardes pour l'aduenir. Le lendemain l'on ſceut qu'il eſtoit de retour en ſa maiſon; mais lors qu'on luy demandoit quel voyage il auoit fait pendant trois iours, il ne reſpondoit rien, tant il auoit de honte d'auoir eſté ſi cruellement trompé par vne fil-

ſe. Ariſtide ny Maxime, n'entendirent plus parler de luy, & tout ſon eſprit s'employa à mediter quelle prompte & cruelle vangeance il pourroit prendre de tous ces Eſtrangers, auant qu'ils s'en retournaſſent en Sicile.

Fin du troiſieſme Liure de l'Ariane.







LE QVATRIESME LIVRE DE L'ARIANE.



MILIE outrée d'affliction de ne voir plus Melinte, & connoissant que son mal n'estoit qu'vn pretexte pour ne la point visiter, commença à s'apperceuoir de son mal-heur, & qu'il n'auoit entrepris sa recherche que pour fauoriser celle de Palamede : son amour ingratement reconnuë, sa beauté mesprisée, tant de qualitez recommandables negligées, & toutes ses soigneuses assistances mises en oubly, assaillirent son esprit de tant de douleur, de despit, & de honte, qu'elle n'y peût resister. La feinte maladie de Melinte luy en causa vne veritable, & on eut nouuelle au logis de Maxime qu'elle

eſtoit à l'extremité, & peu de iours apres qu'elle eſtoit morte. Palamede vouloit aller viſiter Camille pour la conſoler : mais Melinte, bien qu'il euſt vn extréme regret de cét accident, l'en diuertit, de peur qu'il ne s'engageaſt encore auec elle, & que cela n'apportaſt du retardement au deſſein qu'ils auoient de partir, & il luy promit de ſatisfaire pour tous deux à ce deuoir enuers Camille quelques iours apres.

Mais comme innocemment ils cauſoient du mal-heur aux autres, on ſe preparoit auſſi à rendre leur innocence bien mal-heureuſe. Marcelin ne voulant pas les laiſſer aller ſans leur auoir fait ſentir les effects de ſa rage, commença de vanter à Neron la beauté d'Ariane, & luy en dit tant de merueilles, qu'il luy fit naiſtre le deſir de la voir; puis luy ayant fait ſçauoir qu'elle eſtoit d'vne humeur trop retenuë pour ſe donner à l'Empereur, & ſeruir à ſes plaiſirs; d'autre coſté qu'elle ne ſortoit iamais, & qu'il ſeroit difficile de l'enleuer, il luy fit deſirer dauantage la poſſeſſion de cette Belle par ces difficultez: mais lors qu'il luy dit qu'elle eſtoit ſœur de Palamede, & qu'ils logeoient enſemble auec Melinte, l'Empereur ſe reſſouuint du ſujet qu'il auoit de ſe vanger de ces deux amis, à cauſe de l'offence qu'il croyoit auoir receuë de Melinte, & de la bleſſeure qu'il auoit euë la nuit du combat dont il portoit la marque en la main. Marcelin voyant le Prince dans ces reſſentimens, luy dit, qu'il auoit trouué vn excellent moyen pour ſe vanger de Melinte, & de Palamede, & auoir Ariane. Il adiouſta qu'il falloit la nuit meſme mettre le feu de tous coſtez en la maiſon où ils logeoient, & lors qu'ils penſeroient ſortir ſans ſonger à autre choſe qu'à ſe ſauuer de la flame, il ſeroit

aiſé de les mettre au fil de l'eſpée dans le tumulte, & de rauir Ariane. Neron qui n'aimoit rien tant que ces inuentions furieuſes, receut celle-cy auec ioye, & en loüa beaucoup Marcelin, qui prit la charge dés l'heure meſme de diſpoſer des gens alentour du logis, afin que pas vn d'eux ne peuſt eſchaper. Cette reſolution fut bien funeſte à la ville de Rome: car la nuit eſtant venuë, lors qu'il creut que chacun eſtoit aſſoupy de ſommeil, luy-meſme tenant vn flambeau en la main, le mit ſous la porte de Maxime, & donna l'exemple aux autres d'en faire par tout de meſme. Incontinent le feu s'alluma auec tant de violence à cette maiſon, & en ſuitte à toutes celles de la ruë, qu'il creut que iamais aucun d'eux ne ſortiroit de là, & qu'ils ſeroient tous embraſez. Et de fait, lors qu'ils s'éueillerent, toutes les chambres eſtoient pleines de fumée; tout ce qu'ils peurent faire, fut de ſortir auec leurs habits qu'ils prirent à la haſte, & de ſe ſauuer dans le jardin, attendant le remede que l'on pourroit donner à cét accident. Palamede & Melinte eurent ſoin de conduire Ariſtide & la belle Ariane, qui dans cét effroy laiſſa voir à Melinte des beautez, qu'à peine ſon imagination luy pouuoit repreſenter ſi parfaites. Le petit Damis ieune Eſclaue de Maxime vint aduertir ſon Maiſtre qui eſtoit parmy eux, que ſe mettant à la feneſtre il auoit apperceu vn homme qui tenoit vn flambleau en la main, & qui mettoit le feu à l'vn des coſtez du logis: cela les fit douter qu'il y auoit quelque trahiſon, & ils en eurent encore plus grande aſſeurance, lors que du coſté du Tybre l'on entendit crier deux Eſclaues de Maxime que l'on tuoit, qui eſtoient ſortis pour aller querir de l'eau au fleuue. Melinte & Palamede ſortirent pour les ſecourir, mais ils ſe trouuerent

aſſaillis par dix ou douze ſoldats, auec tant de furie, que le meilleur expedient fut de rentrer dans le logis en ſe deffendant. Melinte iugea qu'il n'y auoit que Marcelin qui peuſt eſtre autheur d'vne ſi eſpouuentable meſchanceté : & ne ſceut à quoy il ſe deuoit reſoudre, voyant qu'ils eſtoient enuironnez de feu de toutes parts, & vne mort certaine, ſoit qu'ils demeuraſſent, ſoit qu'ils ſortiſſent. Il regarda Ariane les larmes aux yeux, & outré de douleur qu'vne beauté ſi accomplie periſt d'vne mort ſi cruelle, s'approcha triſtement d'elle, & luy dit; Madame, en quel mal-heur ſommes nous reduits? & comment le Ciel a-t'il permis que toutes les furies enſemble nous vinſſent attacquer, pour rendre noſtre perte ineuitable? Eſt-il poſſible que ie ne puiſſe par quelque effort, ou meſme par ma perte, garentir voſtre vie? & ne puis-ie auoir au moins cette ioye en mourant, de vous voir hors de ce danger? Melinte, reſpondit-elle, n'eſperez de moy ny conſeil, ny conſolation : cét accident me trouble tellement qu'il ne me laiſſe que les pleurs & les plaintes : mais s'il eſt vray que Marcelin ſoit chef de cette conſpiration, i'aime bien mieux mourir auec vous, que de ſuruiure, & de tomber entre ſes mains. Puiſque les Dieux ont ſouffert ce mal-heur, ie les prie qu'il ayt ſon cours entier, pluſtoſt que de me reſeruer en vie apres vous, pour eſtre expoſée à l'inſolence de ces deſeſperez. Madame, reprit-il, ie ne ſçaurois croire que nous ſoyons deſtinez à vne fin ſi mal-heureuſe, ny que les Dieux nous ayent tellement abandonnez : & bien que le feu ſemble de tous coſtez fermer le paſſage à l'eſperance, le chemin du Ciel, d'où le ſecours nous peut venir, eſt encore libre. Eſperons encore, Madame, & mode-

rez vos pleurs & vos plaintes, cependant que ie vay voir par quel moyen nous pourrions nous ſauuer, & ſi quelque Dieu ne m'inſpirera point ce que nous deuons faire en cette extremité. Elle ne luy reſpondit qu'auec vn ſouſpir, & Melinte luy ayant baiſé la main, la laiſſa, cachant ſes larmes le mieux qu'il pouuoit, puis il regarda de tous coſtez, & apres auoir cherché en vain mille inuentions en ſon eſprit; en fin paſſant par l'eſcurie, il s'aduiſa de monter ſur le plus fort & le plus viſte de ſes cheuaux. Il aduertit auſſi Palamede, & les autres, de prendre ce qu'il y auoit de cheuaux, & apres auoir couuert la teſte d'Ariane d'vn linge, de peur que le feu ne l'offençaſt, il la prit doucement entre ſes bras, & faiſant ouurir les portes mit l'eſpée à la main. Alors donnant de l'eſperon à ſon cheual il partit auec furie, & apres auoir abbatu d'vn coup d'eſpée le bras d'vn ſoldat qui luy voulut ſaiſir la bride, il ſe ſauua à la courſe, emportant cette chere Ariane au trauers des hommes armez, & des flames qui deuoroient deſia toutes les maiſons voiſines. Marcelin voyant paſſer Melinte qui tenoit Ariane, & qu'il n'auoit pû arreſter, encore qu'il ſe fuſt ietté au deuant de luy, & qu'il euſt animé les autres à le tuer, fut deſeſperé de voir qu'eſtant à pied il ne le pourroit atteindre: & ſe retournant il vid Palamede ſon principal ennemy, qui à l'exemple de Melinte vouloit ſortir, emportant ſon pere; mais ils ſe ſerrerent tellement pour l'en empeſcher, que Palamede voyant qu'il luy eſtoit impoſſible de les forcer, eſtant chargé du corps peſant de ſon pere, rentra, & donna Ariſtide à Hermes l'vn des ſiens: puis ayant ſoigneuſement recommandé à Arcas de ſauuer Epicharis, il leur donna charge de le ſui-

ure aussi tost qu'il se seroit faict vn passage auec son espée. Il prit vn bouclier, & en ressortant s'attaqua aux plus resolus de ceux qui le vouloient arrester, & les chargea auec telle furie, que de deux coups qu'il porta, il en abbatit deux à ses pieds ; les autres le soustindrent auec beaucoup de resolution, & il eut bien de la peine à parer tous leurs coups : mais en fin se meslant parmy eux, il les mit tellement en desordre, qu'il donna le temps à Hermes de sortir & de sauuer Aristide : Arcas emporta aussi Epicharis, & les autres prenant le reste des cheuaux, sauuerent auec eux ce qu'il y auoit de plus precieux. Palamede voyant qu'ils estoient assez esloignez, se démesla de ses ennemis, & partit au galop apres eux.

Marcelin enragé de voir ses meschans desseins ainsi ruinez, frappoit les siens mesmes en les accusant de lascheté, lors qu'il vid passer vn Esclaue d'Aristide qui estoit party plus tard que les autres, ayant trouué en fin vn cheual apres beaucoup de peine : il luy donna de son espée sur la teste, & l'estendit sur la place. Alors montant sur son cheual il suiuit ceux qui se sauuoient, & donna charge à ses compagnons de trouuer des cheuaux, & d'estre bien tost à luy pour le soustenir.

Melinte ne trouuant aucune seureté dans la ville qu'il voyoit toute en feu, & pleine de ses ennemis, estoit sorty hors les portes ; & se voyant en pleine campagne, ne pouuoit se plaindre de cét accident qui luy donnoit la faueur d'oser embrasser sa belle Ariane, qui le serroit aussi doucement de peur de tomber. Elle estoit demeurée si estourdie par la vistesse de la course, que Melinte ayant remis son espée au fourreau, & luy ostant le linge qui luy couuroit la teste, la trouua qui sembloit auoir perdu

toute connoiſſance : mais iugeant que cela ne prouenoit que d'eſtonnement, & voyant ſa belle gorge deſcouuerte, pource que le mouchoir qui la cachoit eſtoit tombé par la violence du mouuement, il n'employa pour la faire reuenir que les doux & chaſtes baiſers qu'il donnoit, tantoſt à cette gorge merueilleuſe, tantoſt à ſes yeux diuins, & à ſa belle bouche. Il ſe paſmoit dans ces plaiſirs, puis plein de reſpect il s'accuſoit de temerité, de deſrober ces faueurs dont en vn autre temps il oſoit à peine conceuoir le deſir : & auſſi toſt auant que d'auoir reſolu s'il manquoit, ou non, emporté par la puiſſance de ces admirables obiects, il les rebaiſoit auec tant de rauiſſement, qu'en cét eſtat la perte de ſon iugement excuſoit celle de ſon reſpect ; & ſes ſens occupez apres vne faute ſi douce, ſe mocquoient de ſa raiſon, dont la ſeuerité charmée conſentoit à leurs larcins, & ne refuſoit pas de prendre part à ces delices.

Ariane apres vn grand ſouſpir, ouurant en fin les yeux, bannit d'vn ſeul regard toutes les libertez de Melinte, & remit en leur place le reſpect auſſi grand que iamais : puis elle luy dit ; Helas ! Melinte, où ſommes nous ? Nous ſommes, reſpondit il, en ſeureté : Ie ſuis ſeulement en peine d'Ariſtide & de Palamede, & ſi ie ne craignois de vous abandonner, ie retournerois pour les ſecourir. Lors qu'il parloit ainſi il apperceut à la clarté de la Lune & des flames, vn homme qui couroit apres luy, qu'il iugea eſtre de leur troupe ; de ſorte que deſcendant de cheual, & mettant ſur des gazons la douce charge qu'il portoit, il la pria de ſe repoſer, attendant que les autres fuſſent venus. Ils commençoient à conſiderer cette grande ville embrazée, & à s'eſtonner de cét

accident, lors que voyant approcher celuy qui les suiuoit, Melinte reconnut que c'estoit Marcelin : aussi tost remontant à cheual de peur d'estre surpris de son ennemy. Ah ! traistre, dit-il, oses-tu bien en fin t'attaquer seul à moy? Marcelin, sans luy respondre, s'en vint droit à luy & luy porta vn coup d'espée ; Melinte l'euita, donnant du talon à son cheual, & gagnant aussi tost la croupe pensoit plonger son espée dans les reins de Marcelin : mais elle se rompit ayant rencontré des armes sous sa casaque. Ie m'estonnois bien, dit-il alors, de ta vaillance, mais cela n'empeschera pas que ie ne paye tes trahisons : & voyant que Marcelin ne pouuoit manier son cheual à son gré, il mit pied à terre, & en mesme moment sautant en croupe, luy saisit le bras de l'vn des siens, & de l'autre vouloit luy enfoncer dans la teste ce qui luy restoit de son espée : Mais Marcelin se debattant, Melinte fut contraint de se laisser couler en bas en le renuersant, & l'ayant estendu sur la terre luy arracha son espée : Il alloit le tuer, mais en mesme temps il entendit Ariane qui l'appelloit à son secours.

Cette belle auoit veu le commencement de ce combat, assez esperduë, mais bien qu'elle iugeast que si Marcelin demeuroit vainqueur, elle tomberoit entre ses mains, toutefois se fiant en la valeur de Melinte, elle ne pouuoit se resoudre à s'esloigner. Mais quand elle vid son espée rompuë, elle tomba esuanoüye, & elle ne fut pas plustost reuenuë qu'elle se vid entre les bras d'vn soldat qui estoit descendu de cheual pour l'emporter. Ce fut alors qu'elle appella Melinte ; & cette voix qui demandoit secours fut en mesme temps secourable ; pource que Melinte regardant où elle estoit, vid derriere luy deux hom-

mes à cheual qui l'alloient tuer. Il se releua aussi tost, & soustint le premier ayant l'espée de Marcelin en vne main, & le reste de la sienne en l'autre.

Iamais homme n'eut tant de colere & de douleur ensemble. Il eust desiré se deffendre de ceux-cy, & secourir en mesme temps Ariane; mais voyant qu'il ne pouuoit la sauuer que par la mort de ceux qui l'attaquoient, il donna vn tel coup à l'vn, que sans qu'il estoit armé, il luy eust separé l'espaule du corps; toutefois l'espée entra dans la cotte d'armes bien auant. Le second s'auança sur luy, & pensoit luy donner dans le ventre, mais Melinte para de la garde qu'il auoit en la main gauche, & en mesme temps luy porta vn coup au dessous de la cuirasse, & le fit tomber mort de son cheual. Celuy qu'il auoit frappé le premier, l'attaqua par derriere, & Melinte ne sceut si bien faire qu'il ne fust vn peu blessé à l'espaule; mais en se retournant, il donna d'vn reuers sur la teste du cheual, & l'ayant fait cabrer, il prit son temps, & poussa son espée dessous la cuisse de ce dernier, & la plongea iusques dans ses entrailles: ce mal-heureux tombant à la renuerse se rompit le col, & cette cheute estouffa sa vie qui s'écouloit desia de tous costez auec son sang.

Melinte se voyant deliuré de ces deux hommes, & n'ayant auprés de luy que Marcelin viuant, qui auoit de la peine à reuenir de l'estourdissement de sa cheute, il negligea de l'acheuer de tuer pour courir deuers Ariane, qui auoit iusques-là empesché auec mille efforts que ce soldat ne la mist sur son cheual pour l'enleuer. Melinte luy cria de loin: Insolent, veux-tu pas laisser cette Dame que tu es indigne de toucher? mais celuy-là le voyant venir à luy, & le voulant preuenir, laissa Ariane pour remonter

à cheual, & aussi tost donnant de l'esperon poussa deuers luy croyant le renuerser. Melinte se destourna legerement, & en passant luy fendit le bras gauche d'vne blessure si grande, qu'il emplissoit de sang toute la place par où il couroit.

En mesme temps Marcelin recouurant la force & le courage, se leua, & prenant l'espée d'vn des morts, vint seconder celuy que Melinte auoit blessé, & plustost plein de rage que de resolution, se rua sur luy. Melinte mesnageant ses forces & l'auantage qu'il auoit, apres auoir paré deux ou trois coups, luy en porta vn dans la cuisse, & alloit redoubler lors que celuy qui estoit blessé se vint mettre entre deux pour garantir la vie de son Maistre : mais il paya de la sienne, pource qu'il receut le coup que Melinte enfonça si auant qu'il enferra son espée dans ses armes. Cét homme en mourant laissa aller les resnes de son cheual, qui s'enfuit, & Melinte ne voulant point quitter son espée, le suiuit, & en fin la retira auec peine, & de la violence auec l'estourdissement où il estoit, il tomba à la renuerse.

Cependant Marcelin qui sentoit diminuer ses forces, voyant Ariane immobile, & troublée de tant d'apprehensions, alla deuers elle l'espée au poing pour la tuer, afin que s'il mouroit, vn autre ne ioüist point de ses Amours. L'arriuée de ce furieux, & la lueur de l'espée resveillerent les sens esperdus d'Ariane, & luy donnerent des aisles pour courir deuers Melinte, qu'elle appella à son ayde ; c'estoit au mesme temps qu'il estoit tombé, & Marcelin espera encore de le vaincre, croyant qu'il fust blessé : toutefois Melinte se redressa, & ce fut alors qu'ils recommencerent vn combat seul à seul, & plus é-

gal, encore que Marcelin fust armé, pource que le sang qui couloit par sa playe diminuoit cét aduantage.

Iusques là Melinte n'auoit combattu que pour sauuer sa vie, mais alors il vangeoit les iniures d'Ariane, & ce desir l'animant auec la presence de cette Belle, il croyoit voir bien tost la fin de cette auanture : aussi ayant paré quelques atteintes que luy porta Marcelin, il le renuersa d'vn coup de toute sa force, auec lequel il luy fendit la teste. Vn autre soldat suruint qui couroit à toute bride, & Melinte lassé de tant de trauaux, creut que iamais ce combat ne finiroit, & qu'il auroit bien de la peine à se deffendre de tous ceux qui luy viendroient ainsi sur les bras : toutefois il se resolut de l'attendre ; mais cé dernier voyant son courage, & tant de morts autour de luy, s'enfuit aussi viste qu'il estoit venu, & deliura en mesme temps Melinte de tant de peines, & Ariane de toutes ses apprehensions. Melinte ne voulut pas frapper dauantage Marcelin, voyant qu'il ne donnoit aucun signe de vie, & remerciant les Dieux de ceste victoire, essuya l'espée de Marcelin, & prenant le fourreau la mit à son costé.

Ariane respirant alors à son aise, considera Melinte, & l'admira de ce qu'apres auoir couru tant de dangers, & acquis tant de gloire, il paressoit auec vne asseurance si modeste, & vn visage qui n'estoit troublé d'aucun estonnement. Mais tout d'vn coup elle vid qu'il pallissoit, & ayant peur qu'il ne fust blessé à mort, pource qu'il estoit tout couuert de sang, elle le soustint, & luy demanda s'il ne sentoit point quelque blessure. Madame, dit-il, ne craignez pas pour me voir plein de sang: ce n'est pas du mien, mais de celuy de mes ennemis; toute-

fois, en parlant ainſi, il ſe ſentit luy meſme deffaillir, & auec l'aide d'Ariane il ſe coucha doucement à terre.

Le ſang qui couloit de l'eſpaule de Melinte fit bien toſt retirer celuy des ioües d'Ariane, qui pleine de crainte, & de ſoin le deſpoüilla auſſi toſt en cét endroit, & trouua vne playe, qui pour ſa petiteſſe iettoit aſſez de ſang: elle rompit ſon mouchoir, & auec beaucoup de peine en arreſta le cours: puis le lia en ſorte qu'il n'y auoit plus ſujet de craindre.

Cependant qu'elle eſtoit occupée à ce triſte deuoir, que Melinte receuoit auec vn grand reſpect, ils entendirent des cheuaux, & tournant la teſte virent dix ou douze hommes à cheual qui venoient encore à eux. Melinte ſans s'eſtonner luy dit: Madame, quittez ce ſoin inutile, & duquel ie ſuis indigne; ie voy bien qu'il me faut mourir; mais ie veux que ce ſoit en vous deffendant iuſques au dernier ſouſpir. Seulement, Madame, ſouuenez vous. La parole luy faillit en cét endroit, ne ſçachant comment il ſe deuoit deſcouurir. Ariane viuement touchée d'vne paſſion ſi reſpectueuſe, & ne pouuant reſiſter à des coups de mal-heur ſi ſenſibles, ſe paſma de douleur: & apres auoir dit; Ah! Melinte, il perdit la parole & la veuë.

Cét Amant deſolé croyant luy donner le dernier baiſer, approcha ſa bouche de celle d'Ariane, puis ramaſſant ce qui luy reſtoit de force & de reſolution, la quitta en ce mal-heureux eſtat, pour remonter à cheual, ce qu'il fit auec peine: & plein de confuſion & de deſeſpoir, alla l'eſpée à la main chercher vne mort aſſeurée parmy ceux qui s'approchoient. Son arriuée ne les eſton-

na nullement, & Melinte voyant qu'ils ne faisoient pas seulement estat de se deffendre, s'arresta, & les regardant auec moins de trouble, apperceut que c'estoient Aristide, Palamede, & le reste de leur troupe.

La ioye qui vint occuper tout à coup son ame, eut vn grand combat à l'entrée, auec toutes les afflictions qui la possedoient : toutefois elle en demeura maistresse, & luy faisant sentir ses douceurs luy laissa la liberté d'embrasser Palamede, à qui il conta son erreur & sa resolution. Puis ils coururent deuers Ariane, laquelle reuenant d'elle mesme de son esuanoüissement, vit en mesme temps esuanoüir ses douleurs par vne si chere veuë.

Apres la commune resioüissance de s'estre heureusement retrouuez, Palamede s'estonna de voir tous ces morts auec leurs armes, & Marcelin mesme. Ariane luy fit recit de l'extréme valeur de Melinte, qui les auoit tous tuez auec vne force & vne addresse admirables; & quand ils eurent rendu les loüanges deuës au courage de Melinte, ils iugerent tous que c'estoit vne punition des Dieux, que Marcelin fust venu chercher ainsi son mal-heur auec tant de haste.

Aristide qui ne sçauoit pas le sujet de sa rage, ne pouuoit penser ce qui l'auoit porté à tant de meschancetez: & se tournant deuers la ville, qui sembloit toute embrazée, ne cessoit de plaindre cette desolation, qui paressoit encore plus effroyable dans l'horreur de la nuict. Mais ils iugerent qu'il falloit s'esloigner de ce lieu, & gagner la forest prochaine, de peur d'estre pris pour des meurtriers : que dans quelque lieu reculé ils passeroient tout le iour, de peur d'estre suiuis, & attendroient l'autre

nuict, pour gagner le port d'Ostie, & de là faire voile en Sicile. Ils se seruirent des cheuaux de ces morts, sur l'vn desquels ils mirent Aristide & Ariane, puis firent encore enuiron trois milles de chemin, pendant lequel Melinte & Ariane sceurent ce que Palamede auoit tesmoigné de valeur pour fauoriser la sortie de son pere & des autres ; & le iour s'approchant ils entrerent dans la forest, où s'enfonçant dans vn lieu fort esloigné & obscur, ils resolurent d'y passer le iour.

Melinte, Palamede, & les autres accommoderent quelques lieux auec des manteaux & des branches pour se reposer; & le iour donnant moyen à Ariane de les considerer l'vn apres l'autre, elle apperceut Epicharis qui auoit tous les cheueux bruslez; elle en fut marrie, & ne se pût toutefois empescher de rire. Epicharis s'en consoloit aisément, estant bien contente que tout le mal-heur fust reduit à ceste perte, & là dessus chacun commença à conter son auanture. On n'en trouua qu'vn à dire, qui auoit esté tué par Marcelin : puis on pourueut aux choses necessaires, & ils enuoyerent vn Esclaue au port pour leur arrester vn vaisseau, & Arcas, auec vn autre, au village prochain pour leur apporter des viures.

Sur le midy, Melinte & Palamede furent d'auis d'aller recognoistre les sentiers de la forest, afin de trouuer aisément le chemin pour faire leur retraitte la nuit, & n'estre pas reduits à errer incessamment; pource que la Lune se deuoit leuer assez tard. Arcas qui n'abandonnoit iamais son Maistre, le suiuit, afin de pouuoir mieux remarquer ensemble les destours, & s'en souuenir : Mais lors qu'ils eurent tout demeslé, & qu'ils furent hors du bois, ils apperceurent vne trouppe de gens à cheual qui

venoient à eux, & retournoient deuers Rome. Ils furent contraints de se remettre à l'entrée du bois pour les laisser passer sans estre veus, & lors qu'ils furent fort prés ils entendirent l'vn d'entr'eux qui dit assez haut : Il faut de necessité que nous n'ayons pas pris le chemin qu'ils ont tenu, car nous en eussions eu des nouuelles: celuy qui a tué Marcelin & les autres, est vn homme assez remarquable, & a cette femme auec luy que nous deuions mener à l'Empereur : mesme lors que ie voulois vanger la mort de Marcelin & de mes compagnons, trois ou quatre hommes se sont ioints à luy qui m'ont obligé de me sauuer.

Cét homme parloit trop clairement pour faire douter à Melinte si c'estoit luy que l'on cherchoit. Nous sommes perdus, dit Palamede, s'ils nous trouuent. Melinte luy fit signe de ne point faire de bruit, & de les laisser passer: mais le cheual de Palamede mal-heureusement se mit à hannir, & quelques vns de cette trouppe voulant sçauoir ce que c'estoit, s'auancerent, & ayant reconnu que c'estoient trois hommes à cheual qui à leur abord se vouloient sauuer, ils appellerent leurs compagnons pour les suiure.

Melinte desesperé d'auoir esté descouuert, & d'estre reduit à fuir, dit à Palamede qu'il falloit aller par vn chemin tout contraire à celuy où estoient Aristide & Ariane, pource qu'on la cherchoit : leurs cheuaux estoient meilleurs que ceux qui les suiuoient, de sorte qu'ils s'esloignerent bien tost: Mais les autres estant en grand nombre, se separerent en diuerses trouppes pour les enfermer, s'ils ne vouloient point sortir du bois; & ils ne furent pas trompez, pource que ces amis se rencontrant en vn che-

min qui se separoit en deux branches, Melinte & Arcas prirent par hazard vn sentier en courant, & Palamede l'autre, lequel croyant se reioindre bien tost à Melinte, fut surpris par quatre ou cinq soldats qui luy couperent chemin, & qui apres auoir soustenu sa premiere fureur le mirent hors d'espoir d'eschapper de leurs mains.

Melinte qui estoit hors de tout peril, entendant de loin ce bruit, se douta du mal-heur de son amy, & resolu de l'aller secourir, commanda à Arcas de se sauuer cependant qu'il s'en iroit à luy, & d'aller aduertir Aristide, & Ariane que c'estoit elle que l'on cherchoit, & qu'ils se gardassent bien de sortir du lieu où ils estoient que quand la nuit seroit venuë; qu'alors il le chargeoit, quand mesmes il n'auroit point de leurs nouuelles, de les conduire hors du bois par les endroits qu'ils auoient remarquez, & de là droict au port, & de s'embarquer auec eux le plustost qu'il seroit possible pour aller en Sicile. Mon Maistre, dit Arcas, ne me commandez point de vous quitter, ie ne puis vous obeïr auec tant de lascheté. Arcas, respondit Melinte, asseure toy que tu ne me sçaurois faire vn plus grand seruice que celuy que ie desire de toy: Si nous ne retournons deuers eux dans peu de temps, tu leur diras que nous auons esté arrestez par ces soldats qui nous ont pris pour nous mettre entre les mains de la Iustice, de laquelle nostre innocence nous sçaura bien garantir: & sur tout n'abandonne point Ariane. Adieu, mon cher Arcas, dit-il en l'embrassant, puis il partit au galop, & alla vers le costé où il entendoit le bruit.

Ce pauure seruiteur ne pouuoit se resoudre à le quitter, & le suiuoit encore, mais Melinte tournant la teste,

& l'apperceuant luy cria: Sçais tu bien Arcas, que tu me donnes la mort, & que si tu me suys dauantage ie ne seray pas viuant dans vne heure? Arcas fut ainsi contraint les larmes aux yeux de laisser son Maistre; qui arriua bien tost au lieu où estoit Palamede, enuironné de cinq ou six soldats à cheual, qui luy crioient qu'il se rendist, apres auoir veu deux de leurs compagnons estendus de sa main sur la place. Palamede s'estoit mis dans vn fort du bois, où il ne pouuoit estre surpris par derriere, & se deffendoit par deuant auec beaucoup de courage. Melinte l'ayant apperceu en ce danger, mit l'espée à la main, & entrant parmy eux se ioignit à son amy apres auoir abbattu l'espaule d'vn soldat qui l'empeschoit de s'approcher de luy. Palamede se voyant fortifié de ce secours, redoubla ses coups, & Melinte en ayant blessé deux à mort, & ne croyant pas que les autres peussent leur resister, esperoit s'en deffaire bien tost, sans l'arriuée de dix ou douze soldats qui vindrent de tous costez les enuironner.

Leurs forces diminuoient, & leurs ennemis croissoient, car le nombre de ceux qu'ils mettoient à mort, estoit bien tost remply par ceux qui suruenoient: toutefois le grand courage de Melinte ne luy permit pas de desesperer, & s'animant d'vne iuste colere, il en abbatit vn à ses pieds d'vn reuers qu'il luy donna par le milieu du corps, au dessous du bras qu'il auoit leué pour le frapper: de là poursuiuant le premier qu'il rencontra il luy fendit le front, & le sang qui luy coula en abondance sur les yeux l'aueugla, & le mit hors de combat. Palamede rappelloit ses forces, pour seconder Melinte, & voyant vn soldat qui auoit pris à deux mains son espée pour luy

fendre la teste, il le preuint, & d'vn seul coup abbatit ses mains, & son espée, qui allerent inutilement frapper la terre. Cét homme emporté par son cheual, & n'ayant plus dequoy retenir la bride, fut aussi tost renuersé, & tombant sur le visage, trouua à dire pour le garantir, les mains secourables qu'il venoit de perdre. Melinte d'vn autre costé voyant deux de leurs ennemis qui le pressoient le plus, se mit au milieu d'eux, & haussant le bras pour frapper à plein celuy qui estoit à main gauche, & le voyant en deffence, changea de dessein, & laissant aller vn grand reuers, fendit la teste à celuy qui estoit à main droite, ayant enuoyé d'vn seul coup la peur à l'vn & la mort à l'autre. Celuy qui s'attendoit d'estre atteint, fermoit les yeux, & mettoit son espée au deuant de sa teste, & son cheual l'emportant en mesme temps, il ne vit pas vne branche qui le renuersa : toutefois se releuant, & voyant Melinte qui retournoit à luy, il perça les flancs de son cheual, & l'estendit mort à terre. Palamede voulut le secourir, mais en mesme temps vn soldat voyant ce qui estoit arriué à Melinte, tua aussi son cheual, ayant creu que c'estoit le seul moyen pour en venir about : tout ce qu'ils peurent faire, ce fut de n'estre pas accablez souz la cheute, & de se desgager pour combattre à pied: mais quelque vaillance qui fust en eux, les autres leur eussent bien tost passé les cheuaux sur le ventre, sans qu'il en suruint deux qui crierent qu'on ne les tuast pas, & qu'il falloit les mener prisonniers à Rome. Ce commandement arresta la furie de tous ces hommes qui estoient animez à se vanger, & fit resoudre Melinte & Palamede à se rendre.

Cependant Arcas alla porter à Aristide les tristes nou-

nelles du mal-heur de ſon fils & de Melinte. Ariſtide ſe mit aux plaintes & aux pleurs : mais Ariane tomba de douleur entre les bras de ſa chere Epicharis, & lors que cette troupe deſolée eut fait mille regrets, d'eſtre reduite à ſe cacher au lieu de les ſecourir, en fin quelques vns furent diſpoſez pour faire ſentinelle. Ariſtide laſſé de trauail, abbatu d'ennuy, & qui n'auoit point repoſé la nuit precedente, s'endormit : mais Ariane qui auoit vn peu ſommeillé le matin dans ce bois, & qui auoit bien d'autres ſoins, ſe retirant vers le lieu que Melinte luy auoit accommodé luy-meſme auec des branches, ſe coucha ſur les genoux d'Epicharis, & fondant en larmes ne pouuoit receuoir aucune conſolation.

Cette fille la voulut accuſer de trop de foibleſſe, & la pria de ſe donner du repos, mais elle luy dit : Ceſſe, ma chere fille, de me vouloir conſoler : ſi tu ſçauois les pertes que ie fais, tu plaindrois autant que moy ma fortune. Il n'y a rien, dit Epicharis, de deſeſperé. Arcas vous a dit que l'on n'en vouloit point à leur vie, & qu'on les vouloit prendre ſeulement priſonniers. Et crois-tu, dit Ariane, que l'on n'aura pas voulu vanger la mort de ceux qu'ils ont tué en ſe deffendant ? & alors vn torrent de larmes luy empeſcha la parole. Ie ſçais bien, dit Epicharis, que vous n'aimez rien tant au monde que ce frere. Tu le ſçais, interrompit-elle, mais tu ignores combien l'autre perſonne que ie perds auec luy, m'eſt chere ; & cette double perte fait que ie ne puis auoir aſſez de larmes pour te repreſenter ma douleur.

Epicharis vn peu eſtonnée la laiſſa quelque temps pleurer, puis elle reprit ainſi; Madame dans voſtre affliction i'ay quelque ſorte de ioye, d'apprendre la verité d'vne cho-

ſe que i'ay toute ma vie ſouhaittée auec paſſion : car i'ay touſiours penſé que rien que vous n'eſtoit digne de Melinte, & que Melinte ſeul eſtoit digne de vous. Les Dieux ſans doute fauoriſeront vne amitié ſi diſcrette & ſi vertueuſe, & ne permettront pas que vous ſoyez long temps ſeparez. Helas ! Epicharis, dit Ariane, que ie preuoy de mal-heurs ſi vne fois ie retourne ſans luy en Sicile : & toutefois il me l'ordonne, ayant mieux aimé mourir que de me voir entre les mains de ces infames rauiſſeurs. Car aſſeure toy, Epicharis, que iamais affection ne fut ſi parfaite, ny ſi reſpectueuſe, que celle qu'il m'a portée. Il a touſiours tant apprehendé de me deſplaire, ſçachant que i'ay en horreur toutes ces cajolleries d'amour ; que ſi les Dieux n'euſſent fait naiſtre en moy vne affection pareille à la ſienne, qui luy a donné courage de m'en teſmoigner quelque choſe, à peine en aurois-ie encore cognoiſſance : & ie ne ſçay pas meſmes s'il m'auoüeroit de t'en auoir tant deſcouuert. Madame, reſpondit Epicharis, vous ſçauez quelle fidelité ie vous ay voüée : ce ſeroit faire tort à la paſſion que i'ay pour vous, de me taire vos ſecrets, cognoiſſant combien ie deſire vous ſeruir, & ſoulager vos peines : Ie croy qu'il ne ſeroit point marry que ie l'euſſe appris, s'il ſçauoit le deſir que i'ay de vous voir tous deux bien-heureux. Chere Epicharis, reprit Ariane, connoiſſant nos humeurs, crois-tu pas que iamais perſonnes ne ioüirent d'vne felicité pareille, ſi cela pouuoit arriuer ? Mais tu ſçais à qui ie ſuis deſtinée par mon pere, & ce dernier mal-heur eſt tel, qu'à peine puis-ie eſperer de reuoir iamais en vie, ny luy, ny mon cher frere. Ariane renouuellant touſiours ſes pleurs : & Epicharis connoiſſant que ſa douleur ſe diuertiſſoit, lors qu'elle par-

loit de l'affection de Melinte, luy dit ; Madame, les Dieux vous conserueront cét aimable Melinte, & puis qu'ils vous l'ont donné, ils ne souffriront point aucunes dispositions de la terre contraires à leur volonté. Viuez plus en repos, & vous asseurez en leur bonté; cependant puis que vous ne pouuez dormir, ie tiendrois à tres-grande faueur si vous vouliez prendre la peine de me dire comment vous reconnustes la naissance de cette affection. Ie veux bien, dit Ariane, employer à vn si cher entretien ce qui nous reste de iour auant qu'il faille partir: & ayant pris garde si personne ne les pouuoit escouter, apres auoir essuyé ses yeux, elle parla ainsi.

HISTOIRE DE MELINTE & d'Ariane.

IE veux croire ce que i'ay quelquefois oüy dire aux plus sçauans, que les Dieux ont estably certains Genies qui conduisent l'ordre de toutes choses, lesquels estant iustes & bons, ne permettent pas que l'artifice & l'oppression triomphent long temps de l'innocence; & tirent au iour les secrets plus cachez, pour donner en fin à la Noblesse & à la Vertu les honneurs & les recompenses qu'elle meritent: Ie croy encore qu'ils en ont donné d'autres à chacun de nous, qui nous inspirent de secrettes connoissances des qualitez que nous deuons acquerir, & nous font conceuoir des desirs dont nous ne

ſçauons point la cauſe, pour nous conduire à la poſſeſſion de ce qui nous eſt le plus honneſte & le plus vtile.

Tu trouueras ces remarques bien veritables en ce que ie te diray de la fortune eſtrange de Melinte, des perfections qu'il a eu ſoin d'acquerir, & de l'eſtime que nous faiſions l'vn de l'autre auant meſmes que nous nous fuſſions veus : Car tu dois ſçauoir que ie ne le cognoiſſois point deuant qu'il partiſt de Syracuſe pour aller à Athenes apprendre toutes les ſciences, & les exercices propres à vne perſonne de ſa condition. En quoy il reüſſiſſoit de telle ſorte que ceux qui reuenoient de Grece ne parloient que de ſes perfections, & de la facilité qu'il auoit à reüſſir en tout ce qu'il vouloit entreprendre. Vn iour mon frere m'apprit par ſes lettres l'amitié dont ils s'eſtoient liez, auec tant d'aduantageuſes paroles pour Melinte, & de reſſentimens de ioye pour luy, que ie iugeay bien que Melinte eſtoit quelque choſe par deſſus le commun, puiſque mon frere n'eſtant pas des moins eſtimez, croyoit auoir acquis vn ſi grand bon-heur auec ſon affection. Ie luy teſmoignay par ma reſponſe la part que ie prenois en ſon contentement; & outre cela l'vtilité que i'en receurois, pouuant apprendre de ſes nouuelles chez Telephe pere de Melinte, lors qu'il ſeroit pareſſeux d'eſcrire. Palamede luy monſtra cette lettre, & il l'approuua pour certaine choſe qu'il diſoit luy plaire; & depuis dans celles qu'il eſcriuoit à Telephe, il meſloit touſiours quelque choſe de Palamede & de moy : ſi bien que lors que i'eſtois en peine de la ſanté de mon frere, i'enuoyois chez Telephe, qui ne faiſoit point difficulté de me faire voir les lettres entieres de Melinte: Mais ie

t'auoüe que i'y voyois vne façon d'escrire si belle, & vn si grand respect qu'il portoit à Telephe, meslé toutefois d'vne honneste hardiesse, que i'eus vn grand desir de le cognoistre vn iour. D'autre costé i'escriuois à Palamede auec plus de soin; afin que s'il monstroit mes lettres à Melinte il peust faire de moy vn iugement fauorable. Ie ne fus pas trompée, & depuis il m'a tesmoigné qu'apres auoir veu ce que i'escriuois, & m'auoir cognuë par quelque recit que mon frere luy fit de moy, il eut vn extréme desir d'accomplir le temps qui luy estoit prescrit par Telephe, afin de me venir voir en Sicile.

Cependant il se passa des choses qui augmenterent encore l'estime que nous commencions à faire l'vn de l'autre, pource qu'il emporta l'honneur de la course des cheuaux aux jeux Olympiques; & la gloire de faire mieux des vers, comme mon frere le prix de la harpe : si bien qu'ils rendirent nostre ville glorieuse sur toutes celles qui auoient enuoyé à ces jeux les plus excellens hommes qu'elles auoient en tous exercices. D'autre costé, vn prix ayant esté proposé dans Syracuse pour la plus belle, & en faueur de laquelle plus d'Amans se presenteroient, & reciteroient des vers : toutes celles qui pretendoient en beauté dans la ville se parerent pour parestre ce iour là sur les Theatres, & disputer cette victoire : pour moy la mesprisant, ou n'esperant pas l'emporter, ie m'enfermay dans la maison, quelque chose que l'on me peust dire pour m'y faire trouuer : toutefois quelques-vns qui recitoient, ayant plaint l'absence de leurs Maistresses, & m'ayant nommée, les iuges sans me voir m'adiugerent la couronne de fleurs, qui estoit le prix, & me l'apporterent au logis, lors que i'estois bien esloignée de cette

attente. Melinte ayant appris par la lettre que mon pere en escriuit à Palamede, la gloire que i'auois euë apres le mespris que i'en auois faict, conceut encore vne plus grande estime de moy, & n'auoit point d'autre pensée que d'estre bien tost à Syracuse. En fin Palamede nous manda qu'il se preparoit à reuenir auec Melinte : mais ie te puis dire que ie me preparay auec beaucoup plus de soin pour les receuoir.

Toutefois la rencontre qu'ils firent de Corbulon qui alloit contre les Parthes, recula grandement ce retour; mais elle auança aussi, & rendit glorieuse la reputation de Melinte, qui l'ayant suiuy en Asie auec mon frere, fit des exploits si memorables dans cette expedition, qu'on ne parloit que de la valeur de Melinte: ce qui augmentoit merueilleusement l'estime que ie faisois de luy, & me faisoit iuger qu'il y auoit quelque sympathie entre son courage & le mien.

Lors que les occasions cesserent de donner d'autres preuues de leur vaillance, ils partirent d'Asie, & abordant en Sicile, firent donner aduis de leur retour, pour estre receus comme vainqueurs des jeux Olympiques, selon le dessein qu'en auoient les Syracusains : mais ils auoient depuis adiousté beaucoup d'autres victoires auec bien plus de danger & de gloire, ce qui deuoit rendre la reception encore plus celebre.

Cette nouuelle fut receuë de tous auec grande ioye, & de moy auec surprise, considerant que ie verrois Melinte, de qui ie faisois vn si grand estat à cause de sa renommée. On abbatit vn pan de muraille, selon la coustume que l'on a de receuoir en tous les païs ceux qui ont gaigné l'honneur des jeux Olympiques : & ie disois que

depuis les sieges où ils s'estoient trouuez, ils s'estoient accoustumez de n'entrer que par des bresches dans les villes, & non plus par les portes.

Tout fut donc preparé pour les receuoir, & ceux de la ville furent d'auis d'aller au deuant d'eux pour leur rendre de l'honneur en eschange de celuy qu'ils auoient acquis à leur païs. Ie fus choisie pour leur donner les presens de la ville, à Melinte vn cheual blanc, & vne espée pendue à vne escharpe incarnate en broderie d'argent, & à mon frere vne casaque d'vn ouurage tres-riche, auec vn carquois garny de flesches dorées, & vn arc de mesme.

Ils auoient esté aduertis de la reception qu'on leur deuoit faire: de sorte que Melinte, & mon frere vestus encore à la Grecque, parurent sur de beaux cheuaux à la teste de ceux de leur suitte, & de quelques vns de leurs amis qui nous auoient deuancez. I'estois sur vne hacquenée pie, qui auoit vne housse blanche, i'estois vestuë de blanc aussi, auec les cheueux espars, couronnez d'vne guirlande de fleurs, & allois à costé de mon oncle Diccarque qui estoit le chef de ceux de la ville: le cheual destiné pour Melinte, estoit conduit prés de moy par deux hommes à pied qui le tenoient des deux costez, auec de grands cordons de couleur de pourpre qui seruoient de resnes; puis vn autre homme suiuoit qui tenoit l'espée auec l'escharpe: ceux qui portoient la casaque, l'arc, & le carquois, alloient en ordre, & apres vn nombre infiny de peuple.

A nostre rencontre Melinte descendit de cheual; Dicearque en fit de mesme: incontinent deux hommes m'aiderent à descendre aussi, & Melinte nous ayant salüez,

ie me preparay pour luy parler : mais i'estois si troublée de voir la personne dont i'auois desiré la connoissance, marcher auec tant de grace, & si pleine d'esclat & d'honneur, que i'eus de la peine à me rasseurer. Ie ne sçay pas s'il fut trompé en ce qu'il s'estoit imaginé de moy : toutefois il m'a depuis iuré que iamais il ne fut si rauy, me voyant dans l'esclat de tout cét appareil & de cette suitte. Ie les remerciay de la part de tout le peuple, des honneurs qu'ils auoient acquis à leur païs, pour reconnoissance desquels ie les priois d'accepter ces presens ; & alors on me donna l'vn des cordons qui seruoient de resnes au cheual, que ie presentay à Melinte ; mais quand i'eus pris l'espée, & l'escharpe que i'auois charge de luy ceindre, ie ne croy pas auoir iamais eu tant de rougeur, ny auoir esté saisie en ma vie d'vn si grand tremblement : Et ie fus bien aise de passer deuers mon frere pour me remettre, en luy faisant le present qui luy estoit destiné. Ie sçay bien que Melinte m'auoit parlé pour me rendre graces de l'honneur qu'on luy faisoit : mais ie ne songeois pas à ce qu'il disoit tant i'estois confuse, & s'il m'eust fallu repartir ie fusse demeurée muette : Il m'a dit depuis qu'il m'auoit respondu ; que son païs luy ayant donné la naissance, pouuoit s'attribuer comme sien tout ce qu'il feroit iamais, & qu'il luy en deuoit toute la gloire ; qu'il receuoit toutefois ces presens, non pas comme des recompenses, mais comme de nouuelles obligations ; pour Palamede, ie ne me souuiens point de quelle façon il me remercia. Apres cela ie fus remise à cheual par Melinte, qui aussi tost monta sur celuy que ie luy auois donné, & m'accompagna tousiours en le maniant auec beaucoup de grace.

Ie ne

Ie ne cessois d'admirer tout ce qu'il faisoit, & ie m'apperceus bien qu'il n'estoit pas sans trouble de son costé: pource qu'il me regardoit quelquesfois d'vn œil qui tesmoignoit de l'estonnement, & vne passion naissante; mais si modestement qu'il n'y auoit que moy qui le peust remarquer. Nous arriuasmes ainsi dans Syracuse, & il me conduisit iusques au logis, où il me quitta auec Palamede & Dicearque, & ses amis auec le reste du peuple le menerent chez Telephe.

Toute la nuict ie laissay errer mon imagination sur tout ce que i'auois reconnu de parfait en Melinte. Ce visage doux & asseuré, cette taille libre, la grace en toutes ses actions, & sa façon de parler si pleine de douceur & de viuacité, me firent auoüer que ie n'auois iamais rien veu de si aymable: mais lors que ie concluois quelque chose à son aduantage, & que ie me surprenois en cette pensée, l'humeur desdaigneuse que i'ay si naturelle, me remplissoit de honte, & me fortifioit contre tant de merite. Puis voyant que mon pere inclinoit à me marier auec Amyntas fils de Diocles le plus riche de Syracuse, & que Melinte n'auoit pas de si grands biens qu'il y en auoit en nostre maison, mon courage ne pouuoit alors consentir que pour son sujet i'eusse de l'inquietude en mon esprit.

Diocles estant deuenu riche en peu de temps, à ce que l'on disoit alors, par l'acquisition qu'il auoit faite des biens de quelques bannis, se vouloit appuyer de l'authorité que Dicearque auoit dans la ville: mais mon oncle y repugnoit à cause que Diocles auoit tousiours esté de faction contraire à la sienne: toutefois Aristide y portoit son frere autant qu'il luy estoit possible, ne vo-

yant rien de plus aduantageux pour moy dans Syracuse.

Ce fut en ce temps-là que tu me fus donnée par Dicearque, qui t'ayant acheptée toute ieune sur la coste de la mer, t'auoit tousiours nourrie en esperance que sa femme Acidalie auroit des enfans, ausquels tu pourrois seruir de compagnie & d'entretien : mais Acidalie estant morte, il se resolut de te donner à moy, voyant que i'auois inclination à t'aimer. Ie me souuiendray tousiours, interrompit Epicharis, de cét heureux eschange de ma condition : car ie puis dire que ie n'ay commencé à viure que depuis que ie suis à vostre seruice, lequel ie prefererois à la plus releuée condition qui soit sur la terre : car ie n'eus iamais que du tourment auprés de Dicearque & de sa femme, encore qu'ils m'esleuassent auec beaucoup de soin & d'honneur : mais depuis que ie suis auec vous, ma vie s'est renduë la plus heureuse que ie puisse souhaitter. Ie sçay bien, reprit Ariane, quel contentement tu reçois estant asseurée de mon amitié : mais laisse moy continuer, & tu verras si ie m'asseure en la tienne; puis elle reprit.

Melinte de peur de parestre impatient, fut quatre ou cinq iours sans me voir, sinon vne fois au Temple; mais Palamede l'estant allé visiter comme il faisoit souuent, Melinte le pria de le conduire chez nous, & me le presenter. Il faisoit deslors vne estime de moy assez grande, & ie ne croyois pas qu'il y eust au monde vn esprit plus releué que le sien : De sorte que nous nous craignions tous deux à cét abord, & pour la bonne opinion que chacun de nous auoit de soy, nous desirions aussi tous deux nous faire craindre. Ayant sceu qu'il entroit chez

nous, ie rappellay tout ce que i'auois d'asseurance, & Palamede l'amenant pour me salüer, me dit : Ma sœur, voicy vn homme qui merite que vous le receuiez aussi bien en particulier que vous auez fait en public, & lequel vous aimerez si vous m'aimez, car nous ne sommes qu'vne mesme chose. Ie luy respondis : Mon frere, ie ne manqueray iamais d'honorer ce que vous aimez, & si ie n'estimois les qualitez de Melinte, i'aurois peur d'estre seule de mon party. Madame, dit alors Melinte, quand vous seriez seule à faire peu d'estime de moy, vostre party seroit au moins le plus iuste, s'il n'estoit le plus grand. Melinte, interrompit mon frere, ne perdons point le temps à dire ce que vous valez ; ma sœur le sçait par le recit que ie luy ay fait de vous, & par vostre reputation. Il faut qu'elle confesse qu'il n'y a point d'homme sur la terre plus accomply que vous; mais confessez aussi que i'ay vne sœur bien aimable. Mon frere, luy dis-ie, ne parlez point de moy, nous pouuons auoir de meilleurs entretiens : puis comment voulez vous que Melinte fasse iugement de ce qu'il ne cognoist pas encore ? Sur cela ie le conuiay de s'assoir, & Melinte reprit: Madame, i'auois desia connu la beauté de vostre esprit par les lettres que receuoit de vous Palamede, & puisque celle du visage se connoist aussi tost qu'elle est veuë, permettez que ie puisse iuger de vous à cette heure, & que ie vous die que la renommée qui a de coustume d'accroistre le merite de tout ce qu'elle veut loüer, a esté contrainte de diminuer le vostre, estant impossible de le publier aussi grand qu'il est. Ie luy respondis : Ie vous prie de laisser là ces loüanges que la ciuilité vous oblige plustost de me donner, que la verité: ie ne croyois pas que vous

peussiez vous resoudre à flatter personne, selon l'opinion que i'auois conceuë de vostre vertu. Les loüanges, reprit-il, ne sont flatteries qu'alors qu'on les employe à des sujets qui en sont indignes: mais la vertu mesme ne les refuse pas pour sa recompense. Il est vray, ce luy dis-ie, mais ceux qui connoissent leurs deffauts comme moy, doiuent receuoir les loüanges comme des reproches de n'auoir pas ces qualitez qu'on leur attribuë, & il n'y a point de personnes qui les aiment que celles qui croyent les meriter, ce qui est vne vanité insupportable. Il connut bien que ie ne souffrois pas les loüanges, & qu'il falloit traitter auec moy autrement qu'auec beaucoup d'autres: ce que ie remarquay à l'estonnement qu'il fit paresttre, & pource que changeant de ton de voix, il me dit; Pardonnez moy, Madame, s'il faut que ie vous louë encore, quand ie vous diray qu'il est vray que c'est vne marque de grande vertu, de ne pouuoir souffrir d'estre loüé: & ceux qui ont vne ame bien née en rougissent ordinairement; ce qui tesmoigne quelque sorte de colere, & que l'on se sent offensé. Aussi ie n'eusse iamais entrepris de iuger de vous, si Palamede ne m'eust obligé de confesser que vous estiez bien aymable. Mon frere alors mesla ses railleries à ce discours, & dit qu'apres nous auoir long temps escoutez, il trouuoit que mon humeur estoit bien contraire à celle de toutes les femmes qu'il auoit pratiquées; & que la creance de Melinte estoit bien differente aussi de la sienne; car il ne croyoit pas faire vn plus grand plaisir aux femmes que de leur dire qu'elles sont parfaitement belles: qu'il n'estoit iamais paruenu à leurs bonnes graces que par cette entrée, & qu'apres leur auoir voulu persuader qu'elles n'auoient aucun

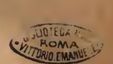
deffaut, il se le persuadoit en fin luy mesme, & les trouuoit plus aimables. Il est vray, respondit Melinte, que souuent on reüssit ainsi, pource qu'ordinairement il y a du deffaut; & de cette façon ce n'est pas vaincre, mais se laisser vaincre de part & d'autre : & c'est plustost s'engager par foiblesse l'vn à l'autre, que d'engager par dexterité ce que l'on aime. Il n'importe, dit mon frere, pourueu que l'on soit content. Auoüez, reprit Melinte, que vous n'auez iamais obtenu de faueur par ces moyens, que vous n'ayez trouué quelque deffaut remarquable en celle que vous recherchiez, par lequel elle s'est laissé prendre. Il est vray, repliqua mon frere, mais iamais on ne vaincroit si l'on ne trouuoit le deffaut : & ie les aime bien mieux de cette sorte, que celles que la seuerité rend inaccessibles. Elles vous sont plus propres, dit Melinte, pour ces faueurs que vous desirez; mais confessez qu'en vostre ame vous estimez plus les autres. Il n'y a point de doute, respondit mon frere, mais ie les laisse, pource qu'elles ne m'estiment pas assez. Je les escoutois ainsi parler, & estois bien aise de ce que Melinte approuuoit la modestie, & exprimoit auec tant de grace & de sentimens vertueux les mesmes pensées que i'auois. Le reste de la iournée se passa en quelques discours semblables, par lesquels ie reconnus que l'esprit de Melinte auoit vne grande sympathie auec le mien, & il iugea aussi de quelle sorte il auoit à se conduire auec moy, & qu'il ne falloit pas esperer de me gagner par des flatteries.

Depuis cette veuë, il changea bien de propos : pource qu'au lieu de me parler ou de ma beauté, ou de son amour, il paroissoit fort esloigné de toute passion, &

tous nos entretiens estoient de celles des autres, ausquelles nous remarquions mille deffauts, & mille foiblesses d'esprit: & insensiblement nous nous enseignions l'vn l'autre, comment il falloit estre selon nostre desir, pour aimer parfaitement, & se rendre aimable. En fin il sembloit en parlant des autres que nous nous disions: puis que vous auez ces pensées, ie vous aime bien ainsi. Iamais il ne m'osa dire qu'il m'aimoit, mais ses actions me le disoient assez: & lors qu'il croyoit n'estre veu que de moy, ses soins m'estoient trop intelligibles. Voyez comme nos humeurs sont estranges: mille deuoirs qu'il me rendoit m'estoient fort agreables: toutefois ie me fusse offensée du moindre tesmoignage d'affection qu'il m'eust donné par sa bouche, & luy eusse deffendu de me voir. De sorte qu'il estoit contraint de se descouurir par d'autres moyens que ie trouuois assez agreables, comme par beaucoup de vers qu'il me donnoit, dont ie te dirois vne partie, si mon affliction me permettoit de songer à ces gentillesses. Mais il faut au moins que ie te die la rencontre que ie fis d'vn Amant bien different en toutes sortes de qualitez; c'est de l'orgueilleux Garamante, de qui tu as oüy faire assez de plaisans contes, mais tu n'as point sceu ce qui se passa entre nous, pource que l'affaire fut tenuë secrette. Il estoit originaire d'Affrique, & pource que nous ne sçauions point son extraction, il taschoit à en faire beaucoup accroire touchant sa naissance; & sur ce fondement il ne croyoit pas qu'il y eust personne en toute la Sicile qui luy osast disputer le rang: mesmes il deffendoit l'excellence de son humeur arrogante auec de certaines raisons, par lesquelles il vouloit prouuer que l'on ne pouuoit auoir bon courage, sinon ayant autant

d'orgueil que luy. I'estois importunée de ses visites; toutefois connoissant son humeur superbe & ridicule, il seruoit quelquefois à me faire rire, & souuent ie me plaisois à me mocquer de luy, feignant de croire ses vanitez. Luy au contraire pensoit que ie fisse vne fort grande estime de luy, & que ie creusse que le plus grand honneur qui me pourroit arriuer, seroit de me voir aimée d'vn homme de telle importance.

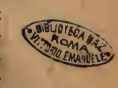
Vn iour que i'estois seule il me vint voir, & ne voulant pas perdre cette commodité de me parler, il me dit froidement qu'il auoit vne nouuelle à me faire sçauoir qui ne me seroit pas desagreable. Ie le priay de me la dire: C'est, poursuiuit-il, que i'ay rompu entierement auec Aspasie (qui estoit l'vne des plus belles de Syracuse.) Et en quoy, luy dis-ie, cette affaire me peut-elle toucher? Pource, respondit-il, qu'il n'y auoit que la confidence que i'auois auec elle qui m'empeschast de me donner à vous. Voila cette nouuelle qui me deuoit estre si agreable. Est-il possible, interrompit Epicharis, que cét homme fust si impertinent? Ne t'estonne pas de cela, reprit Ariane, escoute seulement le reste, puis elle poursuiuit; Ie voulus l'entretenir en cette humeur vaine comme i'auois accoustumé, & luy dis; A la verité vous ne me pourriez pas apprendre vne plus agreable nouuelle, si elle estoit croyable, mais ie n'ose esperer que vous me vouliez faire tant d'honneur m'en reconnoissant indigne. Non, continua-t'il, ie veux que vous le croyez, bien que vostre modestie en fasse difficulté; & i'espere que nostre intelligence sera tres-parfaite: car comme ie m'esloigne autant que ie puis de l'humeur de ces lasches, qui perdent les auantages de nostre sexe, se sousmettant aux Dames par mille flat-



teries ; auſſi ie ne voy point en vous l'arrogance de ces dédaigneuſes, qui ne reconnoiſſent point les deffauts du voſtre; & ainſi ie trouue que nos eſprits ſont également deſabuſez des erreurs ordinaires, & demeurent dans les vrais ſentimens de ce que chacun de nous deux doit penſer de ſoy-meſme. Ie ſous-riois en le regardant, & admirois à quel point ce pauure eſprit ſe perdoit dans ſes vaines réſveries. Luy au contraire croyoit que ie riois d'excés de ioye, de ce qu'il vouloit prendre la peine de m'aimer, & auoit cette folle opinion, que plus il me rabaiſſeroit, plus i'eſtimerois luy eſtre redeuable. En fin voulant voir à quel point ſa preſomption pourroit atteindre, ie luy dis, que puis qu'il me vouloit rendre ſi heureuſe, ie le priois de m'ordonner comment il luy plaiſoit que ie veſcuſſe auec luy, afin de ne manquer iamais au reſpect que ie deuois à la grandeur de ſon merite. Ma mignonne (dit-il, en me prenant la main, & croyant m'obliger fort par cette douce parole) aimez moy ſeulement, & conſiderez ce que ie puis valoir, alors vous me rendrez touſiours aſſez d'honneur; pour mon amitié vous vous en pouuez aſſeurer tandis que vous viurez ainſi; ie ne veux point vous tromper par mille ſermens, comme font les autres, & par des ſouſmiſſions qui ſeroient indignes de moy : vous voyez que ie ne ſuis point déguiſé, & ce que ie dis, il faut de neceſſité que ie le penſe. En cela il auoit bien raiſon. Il y en a beaucoup, diſoit-il, qui eſtiment orgueil, ce qui eſt en effect bon courage, & ſaine connoiſſance de ſoy-meſme : c'eſt ſigne que l'on ſent en ſoy du deffaut, lors que l'on s'abaiſſe, & que l'on fait le complaiſant : & parmy les hommes ce que l'on appelle courtoiſie & honneſteté, ie l'appelle laſcheté & baſſeſſe : c'eſt teſmoigner que l'on ne peut

peut subsister par soy mesme de rechercher ainsi la bien-veillance & l'appuy des autres. Il semble que vous leur vouliez estre obligé de ce qu'ils vous laissent en paix, & que vous sousmettant à leur mercy, vous ne teniez la vie que de leur grace. Ie faisois semblant d'approuuer tout ce qu'il disoit, & d'admirer les bons sentimens qu'il auoit de toutes choses. Pour moy, poursuiuit-il, ie fais estat de mespriser tout le monde, comme si ie deffiois vn chacun de me nuire, & que ie fusse asseuré contre tant de person-nes de ma seule force : Il semble que ie m'oppose tout seul à tout le monde ensemble, & trouuant ceux qui m'approchent dans le respect & dans le silence, ie me plais en moy mesme de me voir ainsi triompher de tous, & que ma seule mine me rende si redoutable. Il me fit encore mille discours de cette sorte, mais l'estat où ie suis qui ne peut souffrir les railleries, ne me permet pas de les redire, ny mesme de m'en souuenir. Ie te con-fesse, Epicharis, que i'auois bien du plaisir en moy-mesme d'vne si estrange folie, mais il me falloit vn tiers auec lequel ie peusse rire, &me mocquer de luy, & ce m'estoit vn desplaisir extréme d'estre seule à ce bel en-tretien ; seulement ie le regardois fixement, ne vou-lant employer aucune repartie, ny pour le desabuser, ny pour consentir dauantage à ses discours. Ie com-mençois à me lasser de luy, & ie l'eusse en fin chas-sé honteusement, mais pour mon repos Melinte & mon frere arriuerent : alors ie ne peus me contenir, & aussi tost qu'ils furent assis, ie conceus à la verité v-ne entreprise plus hardie que mon esprit ne semble en estre capable. Ie voulus leur faire part de l'entretien de Garamante, sans le nommer, en sa presence mesme,

pour mon ſoulagement, & pour ſa confuſion : & ie leur dis ; I'eſtois en grande impatience de vous voir, pour vous dire vn grand bon-heur qui m'eſt arriué. Melinte me demanda quel il eſtoit. C'eſt, luy dis-ie, que i'ay acquis vn ſeruiteur de qui ie m'eſtime infiniment glorieuſe. Il me teſmoigna qu'il s'en rejoüiſſoit pour l'amour de moy, & me demanda s'il n'y auoit point moyen de ſçauoir ſon nom. C'eſt, luy dis ie, ce que ie ne vous apprendray pas : mais ie veux bien vous dire de quelle ſorte il m'a fait les offres de ſon ſeruice. Alors ie commençay à leur reciter les diſcours de Garamante le plus fidelement que ie peus, remarquant toutes ſes ſottiſes & ſes impertinences : ſurquoy il rougiſſoit, il paſliſſoit, & ie mourois de rire de voir comme il ne ſçauoit en quelle poſture ſe tenir. Melinte & mon frere ne pouuoient croire vn ſi grand égarement d'eſprit, & à chaque mot me demandoient ſi cela eſtoit poſſible. Ie voulus leur dire tout au long les beaux raiſonnemens de Garamante, n'en voulant rien reſeruer, tant ie me ſentois ſoulagée en les diſant, & chaque extrauangance ne manquoit pas d'eſtre qualifiée des tiltres qu'elle meritoit, & c'eſtoient autant de coups ſenſibles à cet honneſte homme qui eſtoit preſent, & qui ſe laiſſoit picquer ainſi ſans crier. En fin Melinte me demanda ſi ie n'auois point inuenté vne choſe ſi plaiſante. Ie luy dis pour combler l'autre de deſeſpoir, & pour leur faire cognoiſtre de qui i'auois parlé. Garamante me ſera teſmoin ſi ie dis aucune choſe qui ne ſoit veritable. Alors ils iugerent bien que c'eſtoit de luy meſme de qui i'auois recité l'entretien, pource qu'en le regardant ils virent de quelle ſorte il eſtoit interdit ; & de plus, ils cognoiſſoient ſon



humeur. Garamante se voyant descouuert, & reduit à parler, ne sçauoit quel party prendre, ou s'il deuoit s'offenser de ce que l'on se mocquoit de luy, ou s'il deuoit deffendre celuy qui auoit ainsi declaré son affection : sa lascheté ne luy permettant pas le premier, il se resolut au second, pource qu'il pouuoit parler en tierce personne, & dit qu'il ne trouuoit point tant à redire qu'eux au procedé de cét homme, & que si chacun se gouuernoit ainsi, les Dames seroient contraintes de bannir cette grande seuerité qu'elles obseruent, & de confesser que les hommes les obligent en les aymant. Melinte prit alors la parole, se trouuant offensé en ma personne, & pour soustenir ma cause luy demanda, sur quel fondement il appuyoit cette vanité : Sur ce, dit-il, que pour vn aduantage qu'ont les femmes par dessus nous, qui est la beauté, les hommes en ont mille sur elles, qui sont bien de plus grande consequence ; comme la grandeur de courage, la prudence, la force & l'adresse du corps, auec vne infinité d'autres. Melinte luy respondit ; Quand mesmes nous aurions ces aduantages, ie les trouue bien foibles, puis qu'il faut que nous les sousmettions tous au pouuoir de leur beauté : mais nous sommes bien esloignez de les auoir, car vne Dame tesmoigne plus de courage en la conseruation de son honneur, & plus de prudence en sa conduitte, que nous ne pouuons faire en aucune action : elles ont de bien plus rudes espreuues à souffrir que nous, & plus de consequences à preuoir. Il faut qu'elles soient incessamment en garde, sans que dans vne si grande attention il paroisse aucune contrainte, & soit que cela se fasse auec peine ou

auec facilité, elles sont loüables, ou d'vn grand soin, ou d'vne grande dexterité d'esprit. Au contraire nous laissons aller mille paroles, & faisons mille actions, qui seroient autant de crimes aux Dames, ce qui tesmoigne en elles vne nature bien plus parfaite que la nostre, & vne plus grande pureté de vertu, en qui la moindre faute seroit vne grande tache. Il ne nous reste que la force du corps, qui est vn aduantage bien petit pour s'en preualoir: comme si le Lion deuoit estre plus estimé que l'homme, pource qu'il est plus fort. L'esprit triomphe tousiours de la force. Les peuples les plus forts ne sont pas les plus renommez: les Grecs & les Romains ont tousiours vaincu les Barbares qui les surpassoient en force de corps. Aussi n'est-il point d'homme si puissant qu'vne Dame ne domine: il ne faut qu'vn regard ou vne parole, nous voila abbatus, alors il en faut venir aux prieres & aux soumissions, ce qui est vne marque infaillible de leur aduantage; pource que celuy qui recherche se trouue sans doute le plus foible. Garamante luy dit; Vous allegueriez bien d'autres raisons contre celles-là si Ariane n'estoit presente, & il me desplaist de voir que nous sommes si lasches d'employer cette mesme force d'esprit par laquelle nous les surmontons, pour leur faire croire qu'elles nous surpassent. Au contraire, reprit Melinte, si Ariane n'estoit presente, ie ne me contenterois pas de ces raisons, par lesquelles ie la veux satis-faire, & non pas vous: mais son respect m'empesche de vous tesmoigner à quel poinct ie vous mesestime de contester cette cause si mal à propos en sa presence. La modestie de Melinte ne luy permit pas de le quereller

dauantage deuant moy, de peur de m'offenser; mais mon frere ne peut souffrir ce fol dans ma chambre, & luy dit: Vous prenez trop d'interest en cette cause, pour n'estre pas ce mesme impertinent & ce ridicule, qui luy auoit faict tous ces discours; Ie vous conseille de sortir d'icy promptement, si vous ne voulez vous voir puny deuant elle de vos sottises, & de vos effronteries. Il fut ainsi contrainct de partir, estant mocqué de tous, auec la plus grande honte qu'vn homme puisse receuoir: & cét arrogant fut si lasche, qu'il n'osa iamais repartir vn mot, seulement il rongeoit quelques paroles entre ses dents, que nous ne pouuions entendre.

Nous ne fismes que rire de luy le reste de la iournée, mais le soir il faillit à en arriuer vn grand malheur; pource que Melinte se retirant de chez nous fort tard auec mon frere, pour aller coucher ensemble, comme ils faisoient souuent, ils furent attaquez par douze ou quinze hommes, contre lesquels ils se deffendirent si vaillamment estant tous deux à cheual, qu'apres en auoir tué quatre, ils mirent le reste en fuitte. Les morts furent le lendemain reconnus pour estre soldats de Toxaris, qui estoit Preuost de Syracuse, & l'amy intime de Garamante. Ce Toxaris auoit fait l'amoureux d'Ericine sœur de Melinte, mais il auoit esté banny du logis de Telephe par Melinte mesme, qui ne le pouuoit souffrir à cause des volleries qu'il exerçoit luy-mesme, au lieu d'empescher les autres d'en commettre. Toutefois on ne peût accuser, ny Toxaris, ny Garamante de cette entreprise contre la vie de mon frere & de Melinte, pource qu'il n'estoit pas re-

ſté aſſez de vie à ceux qui eſtoient demeurez ſur la place pour en tirer la verité.

Deux iours apres, Melinte & mon frere receurent vn deffy de la part de ces deux amis, qui pour ſe vanger de l'affront qu'ils auoient receu, voulurent ioindre leurs querelles enſemble; & ils ſceurent qu'ils les attendoient ſeuls hors la ville en vn lieu où vn ieune garçon qui leur preſentoit le cartel, les deuoit conduire. Melinte ſe deffioit de quelque trahiſon, ne pouuant croire que de ſi laſches perſonnes ſe portaſſent à ſe battre contr'eux franchement & ſans aduantage: toutefois pour ne ſembler pas reculer, ils ſe reſolurent d'y aller auec deſſein de ſe bien garder de ſupercherie. Ce garçon les mena hors la ville, vers de certains lieux cauez d'où l'on tiroit de la pierre, & leur monſtra ſur vne butte Toxaris & Garamante ſeuls, & en vn endroit où il n'y auoit point de ſujet de craindre qu'il y euſt des gens cachez, pource que c'eſtoit vn lieu plein, où l'on remarquoit aiſément tout ce qui eſtoit bien loin autour. Le ieune homme leur dit, que puis qu'ils les voyoient, il n'auoit plus que faire auec eux, & ſe retira. Melinte s'auançant à cheual comme il eſtoit, pour aller droit à eux, vid que le chemin ordinaire eſtoit trauerſé d'arbres & de pierres, & qu'il n'y auoit qu'vn ſentier par où l'on pouuoit paſſer, qui eſtoit aſſez prés d'vne carriere: Il s'eſtonnoit de cela, mais Palamede ſans ſonger dauantage, pouſſa ſon cheual vers le ſentier, & Melinte fut bien ſurpris le voyant fondre tout à coup, comme ſi la terre l'euſt englouty, & rien ne parut plus à ſes yeux qu'vne grande ouuerture par laquelle Palamede eſtoit

tombé auec son cheual. Incontinent Melinte courut à la descente de la carriere, pource que l'on y pouuoit aller librement estant à cheual ; & voyant quatre soldats qui alloient esgorger mon frere, il courut à eux l'espée à la main, & par ses cris les fit tourner deuers luy, cependant que mon frere reuenoit de l'estourdissement de sa cheute, de laquelle par bon-heur il n'estoit pas beaucoup blessé, & se desgageoit de son cheual qui en estoit mort. Desia Melinte en auoit abbatu deux à ses pieds, & plein de fureur de voir vne si grande trahison alloit aux deux autres, quand Toxaris & Garamante arriuerent, qui luy firent tourner visage deuers eux, & en mesme temps mon frere se trouua en estat d'attaquer les deux soldats qui restoient. Ie ne sçaurois vous rapporter les particularitez de ce combat, pource qu'ils sont tous deux trop modestes pour auoir recité ces preuues de leur valeur : seulement ie vous puis dire que mon frere s'estant deffait de ces soldats, & Melinte ayant percé les deux traistres de plusieurs coups, ils les contraignirent de prendre la fuitte. Melinte ne voulut point les poursuiure de peur de laisser mon frere qui estoit à pied ; & voyant vn de ces quatre soldats qui respiroit encore, il luy fit confesser, que toute la nuit ils auoient accommodé ce trou auec des clayes qui n'estoient soustenuës que de petits bastons, & qu'ils les auoient couuertes auec de la terre, en sorte que l'on ne pouuoit reconnoistre ce piege : puis apres qu'ils auoient rompu le chemin ordinaire pour les obliger à passer par cet endroit. Melinte remerciant les Dieux de les auoir deliurez de cette embusche, prit mon frere en croupe, & laissant expirer ce mal-heu-

ceux, ils s'en retournerent à la ville. Mon frere fut quelque temps à se guerir d'vne blessure qu'il auoit euë de sa cheute, & depuis nous n'auons point oüy parler de Garamante ny de Toxaris, seulement quelqu'vn nous dit qu'ils estoient en vne maison aux champs, où ils auoient failly à mourir de leurs playes. Palamede me fit le recit de tout ce qui s'estoit passé : toutefois il me tesmoigna que Melinte ne desiroit pas que cela fust connu, de peur que l'on n'en voulust sçauoir la cause, & ie suis asseuré que sa plus grande crainte estoit, que ie ne fusse comprise dans ce discours, sçachant combien ie craignois d'estre meslée dans les nouuelles de la ville.

Quelque temps apres il arriua que Diocles resueillant sa recherche pour son fils ; vn iour Palamede me vint dire en presence de Melinte, qu'il croyoit que Dicearque mon oncle consentiroit en fin au mariage d'Amyntas & de moy. Cette nouuelle me fit rougir, & rendit Melinte quelque temps muet. Toutefois ne voulant pas que mon frere reconnust son estonnement, il me dit, qu'il estimoit Amyntas bien-heureux : puis me demanda si ie le connoissois fort ; Ie luy respondis que ie n'auois point voulu m'enquerir de luy : estant resoluë de prendre les yeux fermez le mary que l'on me donneroit. Palamede qui vouloit rire, me dit; Vous le pourriez bien prendre la nuict les yeux fermez ; mais ie vous puis dire que de iour il ne vous fera point de peur. Melinte qui ne le vouloit pas contredire, me dit, que sans doute il estoit fort honneste homme: toutefois ce discours estant acheué, il sortit, à ce que ie reconnus, fort troublé : & depuis il fut quelque temps

temps ſans me voir. I'en teſmoignay de l'eſtonnement à mon frere, & il me dit qu'il ne l'auoit point veu auſſi depuis moy: mais qu'il auoit oüy dire que Telephe & Diocles, qui auoient eſté tant amis, s'eſtoient querellez, & que peut-eſtre Telèphe auroit deffendu à Melinte de venir chez nous, à cauſe de la recherche que Diocles faiſoit de moy pour ſon fils: toute fois pour en ſçauoir plus de verité il l'alla voir. Sur le ſoir mon frere me vint dire que Melinte eſtoit arreſté au logis par vne fiévre, & n'auoit eſté retenu par autre choſe. Ie iugeay auſſi-toſt que ſon mal ne venoit que de la reſolution que ie luy auois teſmoignée pour ce mariage, pource qu'autrement il euſt enuoyé aduertir mon frere de ſa maladie. Quelques iours encore ſe paſſerent pendant leſquels Palamede me dit qu'il ſe portoit mieux: & vne apreſdinée il vint chez nous, où il ne trouua que mon frere & moy: Palamede ayant quelque aſſignation preſſée nous laiſſa ſeuls, & lors entrant en diſcours auec Melinte, il ne me reſpondoit que certains mots qui me teſmoignoient bien qu'il auoit l'eſprit interdit. Ie luy dis que ſans doute quelque choſe l'inquietoit. Madame, me dit-il, ie confeſſe qu'il y a quelque confuſion en mon eſprit, que ie ne puis démeſler qu'en vous diſant ce qui la cauſe: & toutefois quelque choſe me deffend auſſi de vous le dire. Ie fus vn peu ſurpriſe, croyant qu'il me vouluſt declarer ſon amour: car il n'y a point de doute que ie l'euſſe banny de ma veuë pour iamais: toutefois ie luy dis; C'eſt à vous à iuger ſi vous me le deuez dire, ou non; vous ſçauez mon humeur & voſtre diſcretion. I'adiouſtay ces derniers mots pour luy oſter la hardieſſe de ſe deſcouurir: puis il me reſpon-

dit : Ie suis contraint, Madame, de vous le dire, & peut-estre autant que vous m'auez fait d'honneur, autant aurez vous sujet de me vouloir du mal. I'eus plus de peur qu'auparauant, estant faschée qu'il m'allast obliger à ne le voir plus ; ce qui fit que ie luy dis : Melinte, ne mettez donc rien au hazard, & demeurons en l'estat que nous sommes. Il s'apperceut bien de ma crainte ; toutefois il continua : Ie veux vous tesmoigner, Madame, combien ie vous honore, car ie vay mettre ma vie en vos mains, & apres que vous aurez sceu ce que i'ay à vous dire, vous pourrez me rendre heureux, ou me perdre quand il vous plaira. Ie croyois qu'il auoit entrepris de me mettre ainsi en peine, & i'eusse voulu qu'il ne fust entré de ce iour là chez nous. Ie luy repartis ; Melinte, ie vous prie de ne m'en rien dire, de peur d'estre cause du mal qui vous pourroit arriuer par la permission que ie vous en aurois donnée. Alors, pour me remettre, il me dit d'vn visage ferme : Ie suis asseuré, Madame, de ne point faillir en vous le disant ; mesmes vous confesserez que i'y suis obligé, & ie veux croire que vous ne me ferez point de mal, encore que ie vous en donne le pouuoir : Ie me connois trop, & vous aussi pour ne sçauoir pas ce qui vous peut desplaire. Sur ceste asseurance ie luy permis de parler, & il commença ainsi : Madame, ie croyois auoir vn pere, mais ie n'en ay plus ; ou si i'en ay, ie ne sçay en quel lieu de la terre il est maintenant. Helas ! luy dis-ie, qu'est deuenu Telephe ? Madame, continua-t'il il se porte bien ; mais escoutez s'il vous plaist ce que i'ay à vous dire. Il y a quelque temps qu'il eut quelque different auec Diocles, dont il ne demeura pas satisfait, & hier estant allé

chez luy pour en tirer plus de raiſon, il reuint fort en colere, & m'ayant pris à part, me dit; Il faut, Melinte, que ie vous deſcouure le plus grand ſecret qui m'importe, & à vous auſſi: Iamais ie ne quitteray l'affection que i'ay pour vous depuis que vous eſtes au monde; mais il eſt temps que ie quitte le nom de voſtre pere, pour vous deſcouurir voſtre naiſſance. Ces paroles, dit-il, m'eſtonnerent fort, mais pour me raſſeurer, il reprit. Courage, Melinte, ie ne vous apporte point de mauuaiſes nouuelles: eſcoutez ſeulement auec patience mon diſcours, puis il continua.

Sçachez que ſur la fin du regne de l'Empereur Claude, tout le monde eſtant paiſible, les Syracuſains iouïſſoient d'vne pleine liberté: toute-fois Hermocrate & Dicearque auoient le plus d'authorité dans la ville, eſtant tous deux égaux en puiſſance, & en ancienneté de Nobleſſe: Hermocrate eſtoit deſcendu de Pyrrhe Roy des Epirotes, qui tiroit ſon origine d'Achille: car on dit que ce Prince aprés pluſieurs victoires, ayant meſmes conquis la Sicile, deuint amoureux dans Syracuſe de Coronis fille vnique de Parmenides, yſſu du ſang des anciens Rois de Sicile; qui ayant ſceu qu'Antigone eſtoit morte, permit que Pyrrhe, qui en eſtoit veuf, eſpouſaſt ſa fille en ſecret, iuſques à ce qu'il fuſt de retour de l'Italie, ne voulant point faire pareſtre qu'elle eſtoit ſa femme, pour ne la laiſſer pas à la mercy de quantité d'ennemis qu'il laiſſoit en Sicile. Mais cependant qu'il gaignoit des batailles contre les Romains, il perdit la Sicile, où il ne peût depuis retourner; & ayant eſté contraint apres quelques pertes de ſe retirer de l'Italie, il entreprit d'autres conqueſtes où il fut tué.

Goronis eut vn fils de Pyrrhe, mais Parmenides n'osa faire sçauoir ce qu'il estoit, pource que les Syracusains s'estoient rebellez contre Pyrrhe, & auoient éleu vn Roy. Il n'eut autre soin le reste de ses iours auec Coronis, que d'éleuer ce fils en le faisant souuenir de sa naissance Royale; & ce Prince estant auancé en âge, se contenta de viure en particulier, à cause de la puissance des Romains, desquels son pere auoit esté si dangereux ennemy: mesmes il ne voulut point rechercher ses freres, craignant qu'ils doutassent de sa naissance: Toute-fois il fit dans la guerre des actions fort genereuses; & ses descendans, desquels estoit Hermocrate, ont tous esté pleins d'vne grandeur de courage digne de ce sang diuin.

Dicearque d'vn autre costé estoit de la race ancienne de ce grand Thimoleon de Corinthe, qui auoit voulu autre-fois establir sa demeure à Syracuse, auec sa femme & ses enfans, qu'il fit venir de Corinthe, apres qu'il eut chassé tous les Tyrans de la Sicile, & défait la puissance des Carthaginois en plusieurs batailles.

Dicearque donc & Hermocrate, en toutes les resolutions des affaires publiques, estoient tousiours de contraires aduis, & auoient leurs ligues separées. Dicearque estoit d'vn naturel turbulent (pardonnez, dit-il, Madame, si i'vse des mesmes termes que Telephe) & n'espargnoit aucun artifice pour se maintenir, & surpasser Hermocrate en credit. Hermocrate estoit plus moderé, & se fioit plus en sa probité recognuë, & en la gloire qu'il auoit rapportée de ses actions de guerre sous Germani[illegible], n'affectant autre auantage dans la vil-

le, que celuy que ses predecesseurs luy auoient acquis. Mais Dicearque, jaloux de la reputation qu'il auoit, & ne pouuant souffrir d'égal, songea aux moyens de le ruiner. Vn iour ayant ramassé tout ce qu'il peût d'armes, il les fit porter de nuit par dessus les murailles dans le iardin d'Hermocrate, & les disposer de rang comme pour s'en seruir en vne occasion. La mesme nuit il fit aduertir les principaux de la ville, qu'Hermocrate machinoit quelque chose. Ils delibererent d'entrer en sa maison dés le grand matin, & visiter ce qui s'y faisoit, où ayant trouué toutes ces armes, ils se saisirent de luy, & le menerent dans la forteresse, puis ils tindrent conseil pour resoudre ce qu'ils en feroient. La pluspart cognoissoit bien que c'estoit vn artifice de Dicearque, n'y ayant pas d'apparence qu'vn seul homme voulust se faire tyran d'vne si grande ville, qui estoit sous la domination de Claude qui regnoit alors, durant la plus grande force & tranquillité de l'Empire Romain. Le peuple qui aimoit Hermocrate, commençoit à se mutiner contre les accusateurs; ce que voyant Dicearque, il fut d'auis de r'enuoyer la cognoissance de ce crime supposé, au Gouuerneur de la Prouince : mais les Syracúsains ne le voulurent iamais permettre, de peur qu'il ne fust fait iniustice à Hermocrate; & alleguant les priuileges qu'ils s'estoient conseruez, de cognoistre de telles affaires, ils voulurent en estre les iuges : toute-fois n'osant pas aussi l'absoudre entierement, de peur que Dicearque ne s'en plaignist au Gouuerneur, ils s'assemblerent dés l'apresdisnee, & se contenterent de le bannir pour cinq ans selon leur ancienne loy du Petalisme, qui auoit esté faite contre ceux qui affectoient la tyrannie. Dicearque

ne voulant point irriter le peuple, tesmoigna estre satisfait de le voir esloigné, & quinze iours apres Hermocrate fut contraint de sortir de la ville auec sa femme Euphrosine, qui estoit preste d'accoucher, & quelques-vns de ses amis, entre lesquels estoient Diocles & moy, ce dit Telephe, pour aller iusques à Lylibée, & de là s'embarquer pour passer à Carthage. I'auois bien oüy dire, dis-ie à Melinte en l'interrompant, que Diocles & Telephe auoient esté de party contraire à mon oncle Dicearque : Cela, dit-il, se rapporte; puis il reprit. Telephe adiousta, qu'Hermocrate quitta les larmes aux yeux son païs qu'il auoit tant aimé : & emportant ce qu'il auoit de meubles plus precieux, laissa à Diocles l'administration de tous les biens qu'il auoit en Sicile, & ayant souffert qu'il l'accompagnast vne iournée, ils se separerent; mais Telephe l'ayant voulu suiure iusques à Lylibée, le soir les douleurs de l'enfantement prirent à Euphrosine, qui accoucha la nuit d'vn fils, lequel à l'endroit du cœur se trouua marqué d'vn autre cœur.

Hermocrate en manda de ioye la nouuelle à Diocles, & mesme l'aduertit de ceste marque, & depuis ne voulant point exposer cét enfant aux incommoditez de la mer, me pria, ce dit Telephe, de le remporter à Syracuse, & de le nourrir comme mien, attendant la fin de son bannissement; mesmes il dit qu'il estoit bien-aise qu'il fust né en Sicile, & qu'il y fust aussi esleué. I'acceptay, continua Telephe, ceste priere auec ioye. Dieux! ce dis-ie, interrompant Melinte, que vous me faites entrer en de grands soupçons de Diocles, de Telephe & de vous; & que ces nouuelles vont changer de choses? Madame, dit Melinte, vous n'estes pas beaucoup trom-

pée; puis il reprit. Telephe me dit qu'apres auoir demeuré quelque temps à Lylibée, attendant qu'Euphrosine peust souffrir la mer, il s'en retourna à Syracuse auec ce petit enfant, où ayant trouué Hyperic sa femme qui accouchoit aussi, mais d'vn enfant mort, il luy supposa celuy-cy, de peur qu'elle ne mourust de desplaisir, si on luy disoit sa perte; ce qu'elle creut facilement, & ils le nommerent ensemble Melinte. A ce mot, Ah! Dieux! Melinte, m'escriay-ie, est-il bien possible? Madame, dit Melinte, ie ne m'estonne point de vostre surprise; car la mienne fut bien plus grande, lors que Telephe me prononça ce nom; & adiousta: Depuis ma femme vous a tousiours esleué comme sien, & vous sçauez aussi si i'ay rien espargné pour vous faire apprendre tout ce qui pouuoit orner vostre naissance. Et qu'est deuenu Hermocrate, dit Melinte à Telephe. Depuis son embarquement, respondit Telephe, nous n'en auons point eu de nouuelles: il n'aborda point alors à Carthage; & maintenant Diocles le croyant mort, & ne sçachant point qui vous estes, a vsurpé tout vostre bien. Ie luy ay souuent dit qu'il ne deuoit point le pretendre, sans pourtant luy dire encore ce que vous estes. Et ces iours passez, voyant que par le moyen de ses richesses il recherchoit la niéce de Dicearque pour son fils, i'allay l'aduertir qu'il ne disposast de rien au preiudice d'Hermocrate, & de son fils qui estoit viuant, ce que ie luy ferois cognoistre: mais il ne fit que se moquer de moy, & me demanda si ie ne pretendois point quelque part en ce bien, pour la cognoissance que i'en auois: qu'il le garderoit bien tout seul, & que ie ne serois point creu quand ie voudrois descouurir quelque

chose. Ie sortis, dit Telephe, en l'appellant meschant, & l'asseurant que la verité se descouuriroit. Auiourd'huy ayant sceu qu'il auançoit tousiours ses affaires, sans se soucier de ce que ie luy auois dit, ie suis retourné pour l'asseurer qu'il se repentiroit s'il se tachoit d'vne si grande infidelité. Il a continué ses mocqueries auec tant d'orgueil & d'indignité, que i'ay resolu de vous descouurir toute vostre fortune, afin d'auiser ensemble aux moyens de nous opposer aux entreprises de cét homme, & aux desseins qu'il a de retenir ce qui est à vous. I'estois, ce dit Melinte, si confus de tant de nouueautez, que ie n'estois pas capable de choisir vn conseil : toute-fois ie luy dis, que si ces choses estoient vrayes, ie ne manquerois iamais de courage pour en tirer ma raison ; qu'il me donnast quelque temps pour penser là dessus, pource qu'il falloit y proceder auec autant de prudence que de resolution. Ayant approué, ce dit Melinte, mon aduis, ie luy dis que ie ne laisserois pas de le nommer tousiours mon pere, & de l'honorer comme tel, pour les grandes obligations que ie luy auois, & il me confirma toutes les asseurances que ie pouuois desirer de son amitié ; me iurant que quand ie ne pourrois auoir raison de Diocles, il ne laisseroit pas de partager son bien entre sa fille & moy, comme ie l'auois creu auparauant : toute-fois qu'auec le soin que nous y deuions prendre, il esperoit que les Dieux me feroient iustice. Maintenant, continua-t'il, Madame, vous voyez comme i'estois obligé de vous aduertir de ce que i'ay appris. Ie ne croy pas vous auoir offensée, sinon en parlant de Dicearque auec les termes de Telephe. Et vous voyez comme ie remets ma vie en vos

mains:

mains : pource que si Dicearque vient à sçauoir que ie suis fils de celuy qu'il n'a pas aimé, peut-estre cherchera-t'il ma ruine : mais vous en disposerez comme il vous plaira. D'vn autre costé si i'ay à me declarer, ie me rends ennemy non seulement Dicearque, mais Diocles encore, & tous ceux de leurs partis : mais ie ne craindray point toutes ces difficultez, pourueu que vous ayez agreable que ie me declare fils d'Hermocrate, dont nous auons oüy parler auec tant de regret du peuple ; & que ie sois reconnu descendant de ce sang illustre de Pyrrhe & d'Achille : toutefois auant que de dire ma resolution à Telephe, i'ay voulu vous supplier de me faire sçauoir vostre dessein : car si vous desirez espouser Amyntas, iamais autre que vous n'entendra parler de ma fortune : les biens que ie luy laisseray seront la moindre perte que ie feray dans son bon-heur. Ie vous demande donc conseil, Madame, de ce que ie dois faire, & vous prie de me dire ce que vous auez resolu sur ce mariage : ie vous promets de satisfaire à ce que vous m'ordonnerez, quand mesme vous me deffendriez de viure. Epicharis, continua Ariane, ie te iure que i'estois confuse d'estonnement & de ioye, de le connoistre d'vne condition plus releuée que ie n'auois crû ; mais ie ne laissay pas d'admirer sa generosité, auec l'amour & le respect qu'il me portoit ; & ie luy dis ; Melinte, si ie vous trouue veritable, vous pouuez vous asseurer que ie n'espouseray iamais vn vsurpateur de vostre bien : viuez aussi certain, que iamais Dicearque ne vous voudra de mal par la connoissance que ie luy donneray de vous. Ie suis trop obligée à vostre franchise pour vous nuire : Ie ne suis qu'empeschée auec vous de la sorte que vous vous

conduirez parmy tant d'ennemis. Madame, dit-il, c'est mon moindre soucy, puisque vous receuez mon secret si fauorablement; & i'espere qu'il vous sera vn iour si bien verifié, que vous ne vous repentirez pas d'auoir tant fait de graces à vne personne de ma condition. Melinte, luy disie, la connoissance que vous me donnez de vostre naissance illustre, adiouste fort peu à l'estime que ie faisois desia de vous: & vous me tesmoignez tant de confiance, que vous m'obligez de prendre desormais autant de part que vous mesme à tout ce qui vous touchera : mesmes ie vous ordonne de ne rien resoudre sans moy de vostre conduite ; tant ie me veux interesser en toutes les choses qui vous arriueront. Il fut si rauy de ce tesmoignage d'affection, que de transport il osa bien me baiser la main par remerciment : ce fut la premiere faueur qu'il obtint de moy, & la seule que ie luy aye depuis permise : nous aduisasmes alors qu'il falloit laisser passer quelque temps, pendant lequel beaucoup de choses se pourroient esclaircir. Pour l'asseurer, ie luy iuray de n'espouser iamais Amyntas, cependant nous trouuasmes plus à propos que Telephe ne le descouurist point, & qu'il s'acquist quantité d'amis pour se fortifier, comme il luy seroit aisé. Sur tout qu'il gagnast la bonne volonté du peuple (dequoy ces iours passez il auoit troué vne occasion bien fauorable, ayant obtenu de l'Empereur les exemptions des tributs) & qu'apres que toutes choses seroient preparées, on pourroit accuser Diocles, & verifier sa naissance par tesmoins que Telephe pourroit fournir ; puis luy demander les tiltres des biens qu'il auoit vsurpez, ce qu'il luy seroit impossible de representer. Il me protesta de suiure mon con-

ſeil, & me fit des remercimens ſi paſſionnez, à cauſe du ſoin que ie prenois de ſa fortune, qu'il me fut impoſſible de reſiſter à tant d'affection; & deſlors ſans iamais nous parler d'amour, nous fuſmes aſſeurez qu'il n'y en auoit point de ſi parfaite que la noſtre. Nous fuſmes d'auis de ne rien dire à Palamede, à cauſe de ſon naturel trop prompt, qui ſe fuſt porté pour Melinte à des violences contre Diocles, que nous ne iugions pas neceſſaires. Melinte fit que Telephe conſentit à ne le point deſcouurir encore, & luy dit qu'il s'aſſeuroit que Palamede ſçauroit bien empeſcher le mariage de ſa ſœur: pour moy ie fis ſçauoir à Amyntas que ie n'eſtois pas reſoluë de me marier de plus d'vn an, & qu'il ſe gardaſt bien d'en faire faire auparauant les propoſitions; à quoy il promit de m'obeïr. Depuis, l'occaſion s'eſtant preſentée de l'Ambaſſade de Syracuſe à Rome, Palamede voulut faire ce voyage, & ie fis reſoudre Melinte de l'y accompagner, ſur l'aſſeurance que ie luy donnay couuertement, qu'en ſon abſence il ne ſe paſſeroit rien à ſon preiudice: meſmes ie luy dis, qu'il pourroit trouuer occaſion de ſeruir ſon païs, & de s'acquerir du credit auec les Ambaſſadeurs par ſes conſeils, & ſes entremiſes. En quoy tu as peu ſçauoir comment il a reüſſi, & combien d'honneurs il euſt receu à ſon retour en Sicile, ſi la fortune ne luy euſt eſté preſentement ſi contraire.

Tu vois donc, Epicharis, ſi ie me fie en toy, te deſcouurant le ſecret de Melinte, & le mien; mais ie prie les Dieux de ne luy point enuoyer d'autre mal-heur que celuy que ie crains de toy par indiſcretion. Epicharis auoit eſté ſi attentiue à tout ce diſcours, & ſi rauie d'ap-

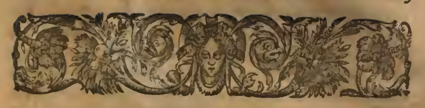
prendre tant de nouuelles, qu'elle sembloit auoir perdu l'vsage de la parole : mais alors elle dit ; Madame, ie ne croy pas auoir iamais receu tant de contentement qu'en vous escoutant parler, tant pour auoir appris des choses si agreables, comme pour la confiance que vous prenez en moy. Ie m'asseure que des fortunes si belles, & des affections si vertueuses, n'auront point vne fin si mal-heureuse que celle que vous craignez : & l'honneur que vous me faites m'oblige à entreprendre tout pour vostre seruice, & pour celuy de Melinte. Helas ! Epicharis, reprit Ariane, à peine puis-ie esperer de le voir iamais en lieu où ie puisse rien resoudre à son aduantage, ny où tu nous puisses seruir. Madame, dit Epicharis, en se releuant, ie vous supplie de me permettre que dés cette heure ie vous tesmoigne la passion que i'ay pour vous. Que peux-tu faire ? respondit Ariane. Il vous a, dit-elle, laissé Arcas, auquel il a donné charge de ne vous point abandonner : Donnez moy à luy en eschange, & souffrez que ie demeure en ce païs pour sçauoir ce qu'ils pourront deuenir, pour les assister, & vous en mander des nouuelles. Comment, dit Ariane, pourrois tu faire quelque chose n'estant qu'vne fille, & encore toute seule en ce païs ? Madame, repartit elle, la disgrace qui m'est arriuée en la bruslure de mes cheueux fauorise mon dessein. Ie me veux desguiser en garçon, & cette nuit il me sera aisé de m'eschapper d'entre vous en ce bois, lors que vous partirez. Epicharis, dit Ariane, tu es trop courageuse ; i'aurois peur que ta peine ne fust inutile, & ie serois cependant priuée de ta compagnie, & de tes consolations. Madame, dit elle, i'ay pris cette resolution, & ie demeurerois icy

malgrè vous quand vous ne l'auriez pas agreable : mais ie vous supplie d'y consentir. Ariane s'accorda en fin à ce dessein, & voyant qu'il restoit encore assez de iour auant qu'ils peussent partir, toutes deux s'endormirent.

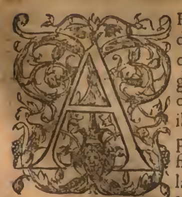
Fin du quatriesme Liure de l'Ariane.







LE CINQVIESME LIVRE DE L'ARIANE.



RISTIDE ne ſçachant point le deſſein d'Epicharis, apres auoir quelque temps ſommeille, ſongea à tout ce qu'il auoit à reſoudre ſur cét accident; d'vn coſté il euſt voulu retourner à Rome, pour deffendre la cauſe de ſon fils, s'il eſtoit entre les mains de la Iuſtice, & pour eſmouuoir les Iuges & l'Empereur à compaſſion. D'autre coſté il ne vouloit point y mener ſa fille, ny la laiſſer aller ſeule en Sicile, puiſque Neron la deſiroit. En fin cognoiſſant qu'il eſtoit contraint de ſuiure l'aduis d'Arcas, & de ſortir de l'Italie, où ils ne manqueroient point d'eſtre touſiours pourſuiuis, il ne pou-

uoit se consoler d'abandonner son fils en vn si grand hazard de sa vie : toutefois il se resolut de laisser quelqu'vn dans le païs, qui pourroit songer aux moyens d'assister Melinte & luy, & de les garantir de mal-heur. Il n'en trouua point de plus propre qu'Arcas, & le pria de prendre cette charge : mais il luy tesmoigna qu'il n'auroit point de plus grand desir, sans qu'il s'estoit obligé par serment à Palamede de ne les point quitter qu'ils ne fussent en Sicile, & qu'il falloit donner cette commission à vn autre. Aristide choisit le plus aduisé d'entre les siens qui se nommoit Hermes, & l'ayant instruit des moyens qu'il falloit tenir au cas qu'ils fussent retenus par la Iustice, il luy donna le plus d'argent qu'il peût : puis la nuit arriuant ils se preparerent pour partir. Ariane donna aussi en secret à Epicharis quelques bagues qu'elle auoit pour luy seruir au besoin qu'elle auroit d'argent, & tous s'estant mis en chemin dans les destours de la forest, sous la conduite d'Arcas qui en auoit remarqué les sorties, ils se trouuerent en peu de temps dans la campagne, d'où ils commencerent à voir, & à sentir la fumée de la ville qui brusloit encore. Parmy cette horreur ils ne laisserent pas de s'auancer vers Ostie, & quelque temps apres Aristide s'approchant de sa fille, & ne voyant point Epicharis luy demanda où elle estoit. Ariane luy respondit, qu'elle croyoit qu'elle les suiuoit : on la chercha parmy les autres, mais ne se trouuant point, Aristide s'imagina qu'elle aimoit Hermes, & pource qu'il quittoit la trouppe, qu'elle s'estoit eschappée pour le suiure. Ariane luy dit, qu'elle ne croyoit pas cela d'Epicharis : mais qu'elle se seroit esgarée dans le bois, & feignant d'en estre fort en peine, elle prioit qu'on y retournast pour la chercher.

Aristide

Ariſtide ſe mettant en colere, iura qu'il la laiſſeroit, puis qu'il luy auoit eſté aiſé de ſuiure les autres, ſi elle l'euſt voulu; & quelque deſplaiſir qu'en teſmoignaſt Ariane, il ne voulut point retarder dauantage pour cette fille. Quelques vns retournerent ſur leurs pas, mais ne l'ayant point trouuée, chacun continua ſon chemin. Ils arriuerent heureuſement à Oſtie, où ils virent vn homme, qui apportoit nouuelles que l'on auoit pris deux Siciliens, qui eſtoient accuſez d'auoir mis le feu à Rome, & qu'ils eſtoient priſonniers; Cela les conſola vn peu, ſçachant qu'ils eſtoient viuans: ils ne laiſſerent pas de beaucoup apprehender pour eux; mais eſperant en leur innocence, & ne pouuant alors y donner aucun remede, ils s'embarquerent dans le vaiſſeau qui auoit eſté retenu pour eux, recommandant Palamede & Melinte aux Dieux, & paſſant le deſtroit d'entre Regge & Meſſine qui ſepare la Sicile de l'Italie, ils aborderent ſans danger à Syracuſe.

Lors qu'on les vid arriuer ſans Palamede & Melinte, & que l'on ſceut leur mal-heur, ce fut vn dueil public, pource qu'ils eſtoient tous deux fort aimez du peuple: Et la conſideration de Dicearque, d'Ariſtide, & de Telephe, auec la bonne volonté que chacun portoit à ces deux amis, fit reſoudre les principaux de la ville d'enuoyer en leur faueur vne Ambaſſade expreſſe à Neron & au Senat, pour repreſenter leur innocence, & obtenir leur grace, taſchant de rendre à Melinte le bien-fait qu'ils auoient receu de luy lors qu'il auoit obtenu les exemptions. Dicearque voulut eſtre le chef de ces Ambaſſadeurs, & ils ſe haſterent de partir, pource qu'il n'y auoit point de temps à perdre: mais lors qu'ils furent

paſſez à Reggepour aller par terre à Rome, ils y rencontrerent Hermes, qui leur dit ces funeſtes nouuelles; que Palamede & Melinte ayant eſté examinez en peu de iours, & ſe voyant preſts d'eſtre condamnez par le commandement exprés de Neron, auoient voulu preuenir vne mort honteuſe, & s'eſtoient precipitez dans le Tybre du haut de la tour où ils eſtoient priſonniers. Cette aſſeurance qu'il leur donna les fit retourner ſur leurs pas, & repaſſant à Meſſine, ils arriuerent par le meſme chemin à Syracuſe, où ils remplirent tout de triſteſſe & de confuſion.

Ariſtide arracha ſes cheueux, & s'accuſa d'auoir abandonné ſon fils : & ſa douleur fut telle que bien toſt apres elle le conduiſit au cercueil. Dicearque reſſentoit ce mal-heur, perdant la plus chere eſperance de ſa maiſon. Telephe eſtoit touché d'vne auſſi grande affliction pour Melinte, que s'il euſt eſté ſon propre fils, mais rien ne pouuoit égaler le dueil d'Ariane ; qui ſous le pretexte de la mort de ſon frere, pleuroit encore celle de Melinte, auec les plus ardantes larmes que l'amour fit iamais reſpandre : tout retentiſſoit de ſes plaintes. Helas! diſoit-elle, c'eſt donc à cette heure que ie ſuis aſſeurée de mon mal-heur. Mal-heureuſe Rome! qui ſers de tombeau à mes plus cheres eſperances ; faut il encore que tu triomphes de nous ? & que l'iniuſtice qui regne chez toy, ait fait perir vne ſi vertueuſe innocence ? Dieux! iuſques à quand ſouffrirez vous cette cruelle tyrannie ? que n'abiſmez vous ce meſchant peuple ? ou que ces iours derniers ne l'auez vous laiſſé deuorer aux flammes qu'ils nous auoient preparees, pour les punir par leur propre meſchanceté ? Helas! il eſt aſſez reſté de ces mal-heureux

pour perdre la plus belle amitié qui fut iamais. Cher frere, ie ne te verray plus, & ne te voyant point, ie ne verray plus ce que i'auois de plus cher au monde. Funeste voyage! mal-heureux conseil que ie donnay à mon frere, d'aller voir vne ville qui ne subsiste que pour la ruine de toutes choses! car depuis qu'il l'eut approchee, quelle suite de miseres auons nous esprouuée? & quelle aueugle fureur nous conduisoit l'vn apres l'autre, pour aller chercher les mal-heurs en leur source, & le lieu où le vice & les crimes regnent auec tant de pouuoir & d'insolence? au moins lors que i'y fus arriuée, iustes Cieux, que ne me laissiez vous perir dans le feu auec eux, sans me faire suruiure à la seule personne qui me rendoit la vie heureuse & souhaittable?

Cette Belle ne feignoit point de faire ces regrets en presence de tous, pource que l'on en attribuoit le sujet à la grande amitié qui estoit entre son frere & elle : mais sa plus grande douleur estoit de n'auoir personne pour se soulager en luy disant sa plus secrette douleur. Elle n'auoit plus Epicharis sa chere consolation: toutefois elle esperoit encore vn peu iusques à ce qu'elle eust appris la verité de leur mort par la bouche de cette fille. Elle demanda en secret à Hermes s'il ne l'auoit point veuë, & il luy dit qu'il auoit aydé à la déguiser ; qu'ils estoient entrez ensemble dans Rome ; qu'elle luy auoit conseillé d'aller trouuer Maxime, & les amis que Melinte & Palamede auoient acquis, & que depuis il n'en auoit sceu aucunes nouuelles ; ce qui la mit encore plus en peine d'Epicharis, de qui l'auanture auoit esté telle.

Auant qu'Aristide & Ariane partissent du bois, elle auoit aduerty Hermes de son dessein, pource qu'elle

s'asseuroit en luy ; afin qu'il l'attendist au mesme lieu, lors qu'elle se seroit eschappée des autres, preuoyant qu'elle en auroit besoin, tant pour sortir de la forest, que pour auoir des habits, & auiser ensemble aux moyens de secourir Palamede & Melinte. Elle s'esloigna vn peu de la troupe, apres auoir baisé & embrassé sa chere Maistresse : puis elle vint retrouuer Hermes, qui luy coupa le reste de ses cheueux ; & le matin lors qu'ils furent au bord du bois, elle fut d'auis qu'il s'en allast luy acheter des habits à Rome, & apprendre ce qui s'y disoit. Elle l'attendit fort long temps, & iusques à la moitié du iour, pource qu'il y auoit quatre milles de chemin : en fin il reuint, & luy apporta des habits dont elle s'accommoda le mieux qu'elle peût, & cacha les siens. Il luy dit, que le bruit couroit que l'on auoit pris deux Estrangers que l'on accusoit d'auoir mis le feu à Rome: ils iugerent que c'estoit Palamede & Melinte, & à l'heure mesme monterent à cheual, & se mirent en chemin. Epicharis arriuant à Rome, fut contrainte de s'arrester aux portes, pour la quantité de ceux qui en sortoient auec beaucoup de pleurs & de gemissemens à cause de leurs pertes.

Toutefois prenant resolution, elle entra parmy la confusion de tant de personnes miserables, les vns portant ce qu'ils pouuoient sauuer, les autres pleurant leurs enfans & leurs parens bruslez : & il y en auoit aussi parmy eux qui emportoient ce qu'ils auoient pillé dans ce desordre, & tout estoit plein de cris & de tumulte. Il ne luy fut pas mal-aise d'estre inconnue dans ce trouble ; elle pria Hermes de conduire son cheual en quelque lieu : puis luy conseilla d'aller chez Maxime, & les

amis de leurs Maistres pour les faire employer à leur deliurance. Pour elle, s'estant enquise de la prison, elle alla pour la reconnoistre, & sur le soir elle vid sortir vn vieillard auec vn ieune homme, & sceut que c'estoit le Geolier & son fils. Elle les suiuit pour tascher d'apprendre où ils alloient, & ce qu'ils cherchoient : puis comme la nuict s'approchoit, elle les vid entrer sous le portique de Liuie, où il y auoit vne grande quantité de personnes qui se promenoient. Ce bon homme parloit à son fils comme ayant l'esprit fort attaché à ce qu'il disoit, & ce fils s'estant arresté pour voir quelque dispute, comme la ville en estoit pleine alors, Epicharis s'apperceut que le Geolier poursuiuoit son chemin, & ne cessoit point son discours, croyant encore parler à son fils, tant ses affaires l'occupoient. Elle se ioignit subtilement à luy, & allant d'vn mesme pas., escouta ce que disoit ce vieillard, qui ne croyant pas auoir vn autre à son costé que son fils, dit en continuant son propos : Tu consideres bien que les hommes que l'on nous amena hier, paroissent des personnes de condition qu'il faut garder soigneusement. Nous ne pouuons pas nous deux songer à tout ; i'ay besoin d'vne personne pour les veiller & coucher en leur chambre. Ie verray si celuy qu'on m'a dit qui se veut vendre à l'entrée du Temple d'Isis me sera propre, & s'il se donnera à bon marché. Epicharis peût à peine s'empescher de rire de l'erreur de ce Geolier, & fut bien aise d'apprendre son dessein, puis voyant reuenir son fils, elle s'eschappa de luy, sans qu'il s'en apperceust à cause de l'obscurité ; & courut en diligence à l'entrée de ce Temple, où elle trouua vn ieune homme qui estoit assis. Elle luy demanda s'il se vouloit vendre : il luy con-

feſſa qu'il eſtoit là pour ce ſujet ; elle conuint promptement de prix auec luy, & luy donnant vne piece d'argent, luy dit ; Va t'en m'attendre prés du Temple de Mineruc, ie te meneray de là chez mon Maiſtre. Il s'en alla bien content, & incontinent arriua le Geolier auec ſon fils, qui trouuant Epicharis aſſiſe, déguiſée en homme, luy demanda ſi c'eſtoit luy qui ſe vouloit vendre. Epicharis leur dit qu'elle n'attendoit là pour autre choſe. Ils la conſidererent, & la trouuant à leur gré luy parlerent du prix, & bien qu'ils offriſſent peu, elle s'y accorda, à la charge qu'elle pourroit ſe racheter pour la meſme ſomme. Cela fut trouué raiſonnable, & le Geolier voulant luy donner l'argent, elle le pria de le garder, pource qu'elle ne ſçauoit où le mettre. Ce bon homme, bien content de ſa franchiſe, la mena en la priſon, & en chemin l'inſtruiſit de tout ce qu'elle auoit à faire : En quoy elle promit de le ſeruir fidellement, & ſe fit appeller Eurylas.

Ils entrerent lors que l'on portoit à ſouper à Melinte & à Palamede, & l'on donna auſſi toſt vn plat à ſeruir à Eurylas, qui entrant dans la chambre, & s'approchant de Palamede luy marcha ſur le pied, de peur qu'il ne fuſt ſurpris en la voyant ; puis il en fit autant à Melinte. Ils ſe douterent qu'on leur vouloit donner aduis de quelque choſe, mais ils ne la recogñoiſſoient point encore; elle reſerua donc à ſe deſcouurir la nuict, lors qu'elle ſeroit ſeule auec eux dans la chambre. Le temps venu pour ſe coucher, elle fut laiſſée pour les ſeruir, & enfermée à la clef dans cette chambre auec de la lumiere. Alors commençant à les regarder & à ſouſrire : Ingrats, dit elle, parlant aſſez bas, eſt-ce ainſi que vous meſcogñoiſſez

ceux qui courent tant de hazards pour vous? Helas! dit Palamede, c'est Epicharis: Melinte la reconnut aussi. Chere Epicharis, reprit Palamede, vous ay ie iamais obligée à vous mettre en ce danger pour moy? & voulut l'embrasser: mais elle, le repoussant doucement, luy dit; Ie vous prie de ne point prendre de recompense au lieu de m'en donner, vous seruant comme ie fay. Melinte fut d'auis d'esteindre la chandelle, de peur qu'ils ne fussent veus, & apres il luy demanda des nouuelles d'Aristide & d'Ariane, & s'ils s'estoient sauuez. Elle dit qu'elle en auoit opinion: puis leur conta la resolution qu'elle auoit prise de se déguiser pour les seruir, en eschange d'Arcas qui ne vouloit point quitter Ariane; qu'Hermes auoit esté laissé par Aristide pour les assister: mais qu'elle l'auoit perdu apres luy auoir donné aduis d'employer pour eux Maxime & ses amis: & elle leur dit en suite comment elle auoit abusé le Geolier pour se rendre dans cette prison. Ils admirerent la gentillesse de son esprit, & l'heur auec lequel ce vieillard auoit esté trompé, & se resolurent de bien mesnager ce bon-heur: Sur tout ils furent d'auis de ne se point parler de iour, & de remettre leurs conferences à la nuit, de peur qu'elle ne fust descouuerte. Elle leur demanda comment ils n'auoient point esté tuez à la rencontre des soldats qui les auoient pris, puis qu'il y en auoit eu de morts. Ie vous iure, dit Melinte, qu'ils auoient trop de peur de nous desesperer, & que nous n'en tuassions encore quelques vns: nous fusmes contraints de nous rendre apres auoir combattu iusqu'à l'extremité, & depuis ils nous traitterent assez indignement, iusques dans cette prison, où nous sommes en attendant que le feu soit du tout esteint, & que le Senat puisse s'assembler pour

cognoiſtre des crimes dont on nous accuſe. Il faut, dit-elle, taſcher à ſortir d'icy auant qu'ils ayent ce loiſir, & ie ne tarderay gueres d'en recognoiſtre les moyens: mais, dit Palamede en luy prenant la main, ie me dois bien loüer de mon mal-heur, qui m'a donné le bien de faire coucher en ma chambre meſme celle pour qui i'ay tant ſouſpiré. Palamede, dit Epicharis, ſi ie me ſuis miſe ſi franchement entre vos mains, n'en prenez autre aduantage que le teſmoignage que ie vous rends d'vn deſir honneſte de vous ſeruir, car ſi vous abuſiez de ma franchiſe, ie ſçaurois bien vous punir, & moy meſme auſſi d'auoir obligé vn indiſcret. Elle prononça ces paroles vn peu eſmeuë: mais Melinte luy dit; Non, non, Epicharis, ie ſeray ſon garand: aſſeurez vous que Palamede n'a point tant perdu le iugement qu'il ne ſçache combien nous deuons porter de reſpect à voſtre ſexe, & d'honneur à voſtre courage. Elle ſçait, reprit Palamede, ſi ie cognois bien ſon humeur, & ſi ie l'honore. Ie me ſuis inſtruit aſſez à mes deſpens comment ie dois viure auec elle, ayant plus appris de diſcretion aupres d'elle que mon eſprit n'en ſembloit eſtre capable: toutefois elle ſçait auſſi qu'il faut touſiours que ie rie. Ces occaſions, dit-elle, ne permettent point la raillerie; Contentez vous que ie vous ayme comme mon Maiſtre, & Melinte comme mon frere. Melinte admira ſa vertu & ſa gentilleſſe, & la remercia de la bonne volonté qu'elle auoit pour luy, ſans l'y auoir obligée. Melinte, dit-elle, vous valez plus que tous mes ſeruices, ſouffrez ſeulement que ie faſſe pour vous ce que ie puis: & pour l'heure obligez moy de me laiſſer dormir; car iamais ie n'eus tant de beſoin de repos. Melinte la pria de prendre leur

lict pour elle seule : pource qu'il estoit plus commode que le sien ; mais elle ne le voulut iamais, & se mit dans vn autre fort petit qui luy auoit esté preparé, apres les auoir priez de se souuenir qu'elle se nommoit Eurylas, & non plus Epicharis. Ils promirent d'y prendre garde, & alors ils se teurent tous trois pour dormir.

Le lendemain elle se leua deuant eux, & alla faire connoissance auec tous ceux de cette obscure maison ; puis ayant sceu qu'il y auoit quelques Romains qui desiroient parler aux deux amis, elle les alla trouuer pour sçauoir ce qu'ils desiroient. Ils luy tesmoignerent qu'ils leur venoient offrir leurs biens & leurs seruices. Epicharis alla demander au Geolier si elle les feroit entrer, mais il dit que cela estoit expressément deffendu, & elle leur fit response qu'il estoit impossible de leur parler ; mais qu'ils s'employassent enuers les Senateurs, pour faire connoistre leur innocence, & quelles auoient esté les actions de leur vie passée, ce qu'ils promirent, & s'en allerent apres qu'elle eut sceu le logis de quelques vns pour s'en seruir s'il estoit besoin.

Cependant, Melinte qui s'estoit resueillé long temps deuant Palamede, se mit à songer à son bon-heur, & loüa cét accident qui luy faisoit receuoir ce cher tesmoignage de l'affection d'Ariane, de luy auoir enuoyé sa fidelle Epicharis pour l'assister auec son frere, ne pouuant elle mesme les secourir. Il ne douta point qu'il ne sortist de ce danger, se voyant fortifié d'vne telle assistance, & employa toutes ses pensées au souuenir d'Ariane, & de la fortune de ses amours qu'il trouuoit en vn point tres-heureux. Car bien qu'il peust croire qu'elle n'eust enuoyé cette fille qu'à cause de son frere, il trouuoit cet-

te action trop gentille & trop genereuse pour partir d'vne simple amitié, & n'estre pas vne inuention d'amour: puis s'arrestant sur cette pensée, il disoit en luy-mesme ; Osé-ie bien aussi pretendre tant de bon-heur? & puis-ie croire sans presomption qu'elle m'aime ? car si ie la croy toute parfaite, ie dois estimer qu'elle a le iugement excellent : & auec quelle vanité puis-ie esperer qu'elle me pense digne d'elle ? toutefois puis qu'elle l'a si parfait, elle connoist à quel degré ma passion est paruenuë, & peut-estre veut elle bien que la perfection de mon amour se compare à la grandeur de son merite. Serois-ie bien si heureux que pour cette raison elle ne reconnust rien au monde digne d'elle que moy ? qu'elle m'eust separé de tous pour me choisir ? & qu'elle eust arresté ce choix en son ame ? Agreables pensées, mais trop ambitieuses, où me conduisez vous ? osez vous bien me comparer à cette diuinité, à qui rien ne fut iamais comparable ? où sont vos respects & vos craintes ? demeurons dans la soubmission, & n'esperons sa grace qu'en l'adorant, & non pas en nous égalât à elle. Mais n'est-ce point aussi faire tort à la perfection de mon amour, de l'abaisser par humilité, au lieu de reconnoistre sa beauté & sa grandeur? Les choses qui sont arriuées à ce degré, sont d'vne gloire trop esclattante pour souffrir qu'on les mesprise ; elles veulent qu'on les admire, & qu'on les confesse aussi diuines qu'elles sont. Pardon, mon amour : i'aime mieux te laisser faire que de t'offenser : esgale toy si tu veux à tant de merites : c'est par toy seule que i'espere : peut-estre desia cette belle t'aime & t'embrasse, rauie de ta perfection; & quand nous en douterions, demeurons dans la creance qui nous est la plus agreable, & ne refusons pas au

moins les contentemens de l'esperance.

Ces douces resveries l'entretenoient auec beaucoup de plaisir, lors que tout à coup il se sentit embrasser par Palamede, qui luy disoit: Pardon, Epicharis; helas! Epicharis, ie te demande pardon. Melinte l'embrassa aussi, & luy parla pour luy faire continuer ce discours qu'il faisoit en dormant: mais Palamede s'esueilla, & confessa à Melinte qu'il songeoit auoir esté surpris par Epicharis, lors qu'il faisoit des protestations d'amour à Camille, & qu'il s'estoit ietté à ses genoux pour luy crier mercy. Puis regardant dans la chambre, & voyant qu'elle estoit sortie, il continua: Il n'y a point de doute que l'amour de cette fille vient tousiours reprendre sa place en mon ame, quelque legereté dont elle soit pleine: car ie l'ay aimée deuant que d'aller à Athenes, où vous sçauez combien ie seruis de Maistresses: à nostre retour dans Syracuse ie ne l'eus pas si tost veuë qu'elle m'asseruit mieux qu'auparauant: estant venu à Rome i'ay aimé Camille, & vous auez veu combien froidement ie me suis seruy de l'aduantage que vous m'auiez acquis, depuis qu'elle fut arriuée auec ma sœur: maintenant elle rouure ma playe plus que iamais par le soin qu'elle prend de nous, & par mille gentillesses que son esprit produit à tous momens. Pour moy, dit Melinte, ie ne puis croire qu'elle soit née de condition seruile, elle à trop de belles qualitez pour vne naissance si mal-heureuse: & ie vous iure que ie ne blasmeray iamais vostre affection, de se laisser vaincre à tant de perfections. Ie ne croy pas que vous voulussiez faire ce tort à ceux dont vous estes sorty, de pretendre à l'espouser, & vous ne deuez pas aussi rien desirer d'elle qui puisse offenser son honneur: mais ie vous estimeray

tousiours, d'aimer & honorer ce que vous remarquez en elle : pouuant dire auec vous, que ie n'ay gueres trouué de personne plus aimable. Ie vous confesse, respondit Palamede ; que i'ay souuent ces mesmes pensees, & ie les flatte encore d'vne certaine esperance, qu'vn iour elle se pourroit faire connoistre issuë d'vn lieu qui ne me feroit point de des-honneur, tant ie voudrois que la raison se peust accommoder à mes desirs. Est-il possible, dit Melinte, que Dicearque n'ait point appris des Pyrates, où ils l'auoient prise? Iamais, dit-il, mon oncle ne nous a dit ce qu'il en sçauoit : toutefois il l'a tousiours fait nourrir autrement qu'vne Esclaue, & comme ayant connoissance qu'elle fust venuë de personnes libres : mesmes vn iour qu'il fut parlé de la marier auec Asylas, ieune Esclaue, né dans sa maison, il ne pût s'empescher de dire : Les Dieux ne me pardonneroient iamais d'auoir meslé son sang auec vn autre si indigne d'elle. Cette parole m'engagea dauantage à l'aimer, & ie veux bien vous dire comment ie me laissay prendre. Vous ne sçauriez croire, respondit Melinte, combien ie m'interesse dans sa fortune, & quel plaisir vous me ferez de me conter vn peu de sa vie. Ie vay donc, dit-il, vous dire ce qui s'est passé entre nous, & il reprit ainsi.

Histoire de Palamede & d'Epicharis.

IE ne sçay si ie me dois estimer heureux, ou malheureux de l'affection où ie me suis engagé pour elle, ne trouuant aucune esperance de la posseder, ny comme Maistresse à cause de sa vertu, ny comme

legitime eſpouſe à cauſe de ſa condition: mais ie vous en laiſſeray iuger, apres que ie vous auray fait le recit de nos amours. Vous ſçaurez donc qu'Epicharis eſtant nourrie auec beaucoup de ſoin par Acidalie femme de Dicearque, & ſe rendant de iour en iour plus recommandable par ſa beauté & ſon agreable humeur, fut aimée par ce ieune Aſylas de qui l'eſprit eſtoit fort ſimple & peſant: toutefois ſe voyant auec quelque credit dans la maiſon, à cauſe qu'il eſtoit fils de Cromis & de Menalippe, deux Eſclaues qui auoient en gouuernement tout le meſnage de Dicearque, & qu'Epicharis eſtoit fort aimée de leurs Maiſtres; il creut qu'il ne pouuoit mieux faire que de pretendre à l'eſpouſer, & premierement il ſe reſolut d'acquerir ſes bonnes graces: mais elle qui ſentoit ſon cœur noble, ne pût ſouffrir vne telle recherche, & le traitta touſiours auec vn extréme meſpris.

Vn iour i'eſtois entré dans le iardin de Dicearque, & eſtois preſt de m'endormir dans vn cabinet ombragé de feüillages, lors que ie la vis arriuer fort prés de là en deſſein de cueillir des fleurs. I'eſtois deſia aſſez touché d'affection pour elle, & n'euſſe pas manqué de l'aller ſurprendre: mais ie fus preuenu par Aſylas, qui cherchant la commodité de luy parler, l'aborda, toutefois auec crainte, & d'vne façon aſſez ſimple, s'offrit à luy cueillir les fleurs qu'elle deſiroit. Elle le remercia, & dit qu'elle prenoit plaiſir à les cueillir elle meſme. C'eſt pluſtoſt, dit-il, que vous refuſez mon ſeruice. Auez vous, reſpondit-elle, vn ſeruice à donner? Ouy, reprit-il, & ie vous en fay preſent. Vous donnez, dit-elle, ce qui n'eſt pas à vous; & ie vous le rends de peur d'eſtre accuſée de larcin. Pourquoy cela? repartit-il. Pource dit-elle, que voſtre ſeruice eſt au Maiſtre que

nous seruons, & ie n'y veux rien pretendre. Il demeura vn peu court, pource qu'il n'auoit pas la repartie si prompte : puis il reprit. Encore que ie sois à luy, ie puis vous faire present de quelque chose qui est à moy. Et dequoy? dit-elle. De mon cœur, respondit-il. Et comment feriez vous, repartit-elle, pour me le donner? Vous demandez, dit-il, bien des choses : qu'auez vous affaire de le sçauoir? Encore, dit-elle, seroit-ce bien la raison que ie le sceusse, & acheuoit tousiours de cueillir ses fleurs. Ce ieune homme ne sçauoit par où faire sortir son cœur pour luy en faire present: Et ie voyois qu'elle s'en vouloit aller ayant fait son bouquet : ce qui m'obligea de sortir du lieu où i'estois pour l'arrester. Elle rougit de honte d'auoir esté escoutée durant ce discours : & Asylas s'estant esloigné de nous par respect, ie luy dis; Gentille Epicharis, ie vous sçay bon gré de traitter ainsi des personnes si indignes de vous : elle me respondit ; Pource que nous seruons vn mesme Maistre, il croit toutes choses égales entre nous; mais il y a cette difference, qu'il est Esclaue de nature, & moy de fortune : Car la nature ne peut iamais se changer, & la fortune peut me rendre la liberté qu'elle m'a ostée. S'il ne tient, luy dis-ie, qu'à vous donner vne liberté pour vous rendre heureuse, ie vous offre la mienne. Et que seriez vous apres, respondit-elle? Vostre Esclaue, luy dis-ie. Et qui pourroit, repartit-elle, causer ce changement? L'amour, luy repliquay-ie, que ie vous porte. Ie veux bien, dit-elle en riant, faire cét eschange pourueu que vous me disiez ce qu'il faut que ie fasse. Que vous m'aimiez, luy dis-ie: Et quoy, reprit-elle, vous dites que l'amour fait perdre la liberté; ie reuiendrois tousiours en ma premiere condition. Il vaut mieux,

luy respondis-ie, que nous partagions le tout entre nous: ainsi nous aurons vne seule liberté pour nous deux, & vne seule seruitude. Nous serions, dit-elle, trop empeschez à sçauoir qui seroit le Maistre. Parlons, luy dis ie, serieusement, Epicharis, ie vous aime auec passion, & vous prie aussi de m'aimer. Ie veux bien, respondit-elle, vous parler aussi serieusement: Palamede ie vous honore auec respect, & vous prie de ne rien desirer de moy dauantage: puis en me laissant, & voulant rire, elle adiousta: Ie vay trouuer Acidalie; si vous desirez continuer ce discours, vous n'aurez qu'à le reprendre quand ie seray auprés d'elle. Lors qu'elle s'en alloit, ie demeuray quelque temps immobile, estant rauy de la gentillesse de ses propos, & resolus de l'aimer veritablement, esperant qu'elle se laisseroit vaincre. Ie luy continuay tousiours à ce dessein les asseurances de mon affection, iusques à vn iour qu'estant ensemble aux champs en la maison de mon oncle, ie creus qu'il n'y auoit qu'à trouuer vne occasion bien fauorable, & qu'elle se laisseroit gagner à mes prieres & à la commodité. Ie l'allay surprendre vn matin dans son lict, où ie la trouuay assoupie d'vn doux sommeil, couchée sur le dos, ayant vn bras sur sa teste, que la chemise peu soigneuse auoit abandonné tout entier à ma veuë; l'autre estendu negligemment sur le lict, en sorte toutefois qu'il empeschoit qu'on la peust descouurir. Son sein que cette façon de dormir laissoit reposer & se sousleuer à son aise, n'estoit couuert que de l'extremité du drap, qui par hazard s'y estoit rencontré; le reste estoit composé fort modestement. Ie demeuray confus la voyant si belle: car il sembloit que ses yeux despitez de n'estre pas ouuerts pour la garentir de moy, perçassent leurs

paupieres pour me blesser, tant ie me sentis esmeu. Toutefois n'estant pas content de ce que ie voyois, ie luy descouuris doucement tout le sein : mais ie t'auouë, Melinte, que ie n'ay iamais rien veu de si beau. Ie ne pûs dauantage me contenir alors, & y portant la bouche, ie le pressay plus que ie ne deuois, & la fis esueiller. Ce fut vn sursaut estrange que le sien, lors qu'à son resueil elle se vid entre mes bras, & s'en deliurant aisément, pource que ie ne la voulois pas fascher à cét abord, elle s'enuelopa de ses draps, & apres auoir blasmé ma hardiesse, d'estre entré en sa chambre lors qu'elle dormoit, me pria d'en sortir. Alors honteux de perdre vne si belle occasion, ie me mis sur son lict, & en l'embrassant la pressay par toutes les prieres dont ie me pûs auiser de soulager mon amour ; & cependant ie la tourmentois vn peu, esperant obtenir ce que ie desirois par vne douce violence : mais elle, apres auoir quelque temps resisté, se releua en fin, & me dit d'vn visage asseuré ? Palamede, ie ne vous crois point si peu raisonnable, que vous pretendiez de m'oster par force ce que i'ay de plus cher au monde : peut-estre esperez vous que ie me laisseray vaincre à vos importunitez, mais sçachez qu'il n'y a point de supplice si cruel, que celuy que ie choisirois pour vous & pour moy, apres la perte de mon honneur. Ma condition n'a rien osté de mon courage : qu'il vous suffise donc de l'auoir entrepris : le crime en est assez grand ; & ie ne vous le pardonneray iamais, si vous ne me laissez dés cette heure autant en repos, que i'estois auant que vous vinssiez icy. Si vous continuez vn dessein si meschant, tous vos efforts seront inutiles, & la difference de nos fortunes ne m'empeschera point de vous oster la vie, pour punir vostre indiscretion. Elle dit

ces mots d'vne façon si seuere que ie n'eus pas l'asseurance de la presser dauantage : Ie la suppliay d'excuser le transport de mon amour, & ne voulus point la laisser qu'elle ne m'eust pardonné. Depuis i'estimay tousiours sa vertu, & ne manquay point de luy rendre tous les seruices que ie pouuois, iusques au voyage que ie fis à Athenes.

Ie vous iure, interrompit Melinte, que ie suis bien aise d'apprendre les tesmoignages d'vn courage si genereux: voyez vn peu comme le vice sert à releuer la vertu : car il n'y a point de doute que sans le desir mauuais que vous eustes d'entreprendre sur son honneur, iamais peut-estre n'eussiez vous cogneu à quel poinct elle le cherissoit. Ie vous auoüeray, reprit Palamede, que depuis ce temps-là ie l'ay respectée autant que la plus releuee de nostre condition ; & plus ie l'ay pratiquée, plus i'ay remarqué de qualitez en elle, qui ne pouuoient estre produites que d'vne belle naissance, comme vous sçaurez par cette suite; puis il continua.

Auant mon depart pour Athenes, i'auois recognu qu'Epicharis, voyant mon humeur trop libre changée en respect, & ma passion violente en vne amour vertueuse, auoit aussi vn peu moderé sa trop grande rigueur pour m'obliger d'vne amitié honneste, & il ne se presentoit point d'occasion de me seruir, qu'elle ne le fist auec beaucoup de soin: mais si modestement que ie ne pouuois iuger que ce fust pour m'acquerir dauantage. Il sembloit seulement qu'elle tesmoignast m'auoir quelque obligation de l'affection que ie luy portois : & durant mon voyage ie receus tousiours d'elle des preuues qu'elle se souuenoit de moy. A mon retour i'eus vn grand con-

tentement, lors que ie sceus que mon oncle auoit dessein de la donner à ma sœur, & le iour qu'elle deuoit partir de sa maison, i'y allay pour la voir: mais en y entrant i'apperceus en vn coin le pauure Asylas, empesché apres vn grand calcul, auquel il estoit si attentif qu'il ne me voyoit pas: il auoit vn petit liure dans lequel il regardoit; puis il supputoit tantost auec ses doigts, tantost auec des jettons, mais ie voyois bien qu'il ne trouuoit point son compte. En fin i'en eus pitié, & luy demanday ce qu'il faisoit. Il fut honteux d'auoir esté surpris en cette occupation: toutefois ie m'offris de si bonne façon à l'assister, qu'il me pria de calculer pour luy. C'estoit vn nombre d'années où il y auoit quantité de iours à adiouster, & beaucoup aussi à diminuer: mais ie voulus sçauoir ce que cela vouloit dire. Il me confessa qu'apres auoir long temps recherché les bonnes graces d'Epicharis, en fin il n'en auoit peu obtenir autre chose, sinon qu'apres six années de seruice, elle pourroit receuoir son affection: Et qu'ils auoient de plus mis en l'accord, que selon la quantité des seruices, elle pourroit diminuer quelques iours, & qu'elle en pourroit aussi adiouster à son gré, quand il feroit quelque chose qui luy desplût, soit par volonté, soit par mal-heur; qu'à cet effect il s'estoit seruy de ce petit liure, pour en tenir compte fidellement: mais qu'Epicharis allant demeurer hors du logis, il auoit voulu voir en quel estat estoient leurs affaires. Ie me mis à rire en moy-mesme, voyant sa naïfueté, & ce trait de l'esprit d'Epicharis pour se mocquer de luy. Apres donc auoir compris son dessein, ie regarday dans ce liure, & vis que chaque iour qui se passoit, estoit diminué, & que quelquefois il estoit escrit, pour vn seruice quatre iours à oster, mais incontinent apres estoit mis d'vne autre main, pour n'auoir pas salüé de bonne

grace dix iours à adiouster : pour auoir parlé indiscrettement quinze iours, & ce qui estoit ainsi à augmenter, estoit escrit de la main d'Epicharis. Ie m'empeschay de rire le mieux que ie peus ; & apres auoir bien supputé, ie trouuay qu'il auoit encor plus de huict années à seruir, & il y en auoit desia deux de passées depuis qu'ils auoient fait ce marché. Lors que i'eus arresté son compte, & quil se vid si reculé, il se mit à pleurer : ie le voulus consoler, & luy promis de faire en sorte enuers Epicharis qu'elle diminueroit souuent des iours pour l'amour de moy. Mais il ne cessoit de pleurer, & disoit qu'il ne trouueroit plus tant d'occasions de la seruir : & ie luy respondis, qu'il n'en auroit pas tant aussi de luy desplaire.

Apres l'auoir vn peu remis, i'allay dire cette rencontre à Epicharis, auec laquelle ie ry fort long temps de l'affliction d'Asylas, pour s'estre trouué bien loin de son compte. Elle me confessa qu'elle auoit trouué ce moyen pour se deffaire de luy & passer le temps quelquefois quand elle en auoit enuie. Mais en fin ie luy dis, Et pour moy, combien m'ordonnerez-vous d'années ? Il en faudroit, dit-elle, beaucoup : pource que peut estre trouueriez-vous souuent moyen de m'obliger, & i'aurois peur que vous ne me despleussiez iamais. Si cela estoit, luy respondis-ie, vous deuriez souhaitter que le terme finist bien-tost, pour posseder celuy qui ne vous desplairoit pas. Voyez-vous, dit-elle, il faut vne autre personne que moy pour vous rendre heureux ; mais ie vous iure aussi que ie ne me donnerois pas à moins qu'à vous. Et si la fortune ne me remet en condition plus releuée, vous estes asseuré que iamais personne ne me possedera en celle où ie suis. Le plus grand de mes souhaits est arriué, de pouuoir demeurer auec

la diuine Ariane vostre sœur. C'est auec elle que ie veux finir mes iours dans vn extréme felicité. Ie vous iure, Melinte, que la voyant parler auec tant de courage, ie ne sçay ce qui me retenoit de la rauir à mes parens, pour luy donner la liberté, & l'espouser apres : Mais sçachant qu'elle mesme n'y eust iamais consenty, de peur de fascher Dicearque, Aristide & Ariane, ie ne faisois qu'augmenter mon amour par la connoissance de sa vertu.

Quelque temps apres elle me plût encore de telle sorte, que ie faillis à perdre toute consideration. Ie croy que vous estiez aux champs en la maison de Telephe, lors que ma sœur fit vne danse d'Egyptiennes. I'ay ouy parler, interrompit Melinte, qu'il se fit quelque chose en mon absence, que ie seray bien aise d'apprendre. Vous sçauez, reprit Palamede, comme Epicharis chante & ioue du luth agreablement. Nous estions tous assemblez chez mon oncle Dicearque, pour receuoir cette masquarade ; ie la vis entrer auec trois autres, du nombre desquelles estoit ma sœur, & lors que le bruit fut appaisé, elle recita ces vers en chantant.

Nous sommes quatre sœurs de l'Egypte venuës
Pour parestre en ces lieux.
Cypris nous enfanta des amours inconnuës
Du messager des Dieux.

Nostre pere en naissant nous laissa pour partage
La souplesse des mains :
Et Venus nous donna la beauté du visage
Qui charme les humains.

Nous voulons faire voir que nul dedans ces villes
Ne nous peut eschapper:
S'il éuite nos mains, nos yeux bien plus habiles
Sçauront bien l'atraper.

I'estois des plus prés regardans, & si rauy de la voir & de l'entendre, que i'auois perdu l'vsage des autres sens, pour rendre seulement heureux ceux de la veuë & de l'ouye: ce qui fit que ie ne pris pas garde qu'vne d'entr'elles mit cependant la main dans ma poche, & m'osta ce que i'y auois.

Lors que le recit fut finy, & en suitte la danse; ceux qui auoient veu que i'auois esté desrobé, firent semblant de voir s'ils n'auoient rien perdu auec ces larronnesses. I'en fis autant, mais ie m'escriay aussi tost que i'auois esté volé, & courus vers Epicharis pour la prier de me rendre ce qu'elles m'auoient pris; puis à ma sœur & aux autres: mais toutes desnierent le larcin, & ie n'en eus point de nouuelles que le lendemain au matin, quand ie vis entrer dans ma chambre vn ieune garçon que ie ne connoissois point, qui m'apporta ce que i'auois perdu, auec vn billet où estoient escrits ces mots:

Les Egyptiennes se contentent de vous faire voir qu'elles sçauent plus acquerir, qu'elles ne veulent retenir. Reconnoissez leur pouuoir, & remerciez leur courtoisie.

Ie pressay ce ieune enfant de me dire qui l'auoit enuoyé, mais iamais il ne voulut l'aduoüer, & tout ce que i'en pûs obtenir fut qu'il me donnast loisir de faire responſe, i'allay escrire ainsi.

A LA PLVS GENTILLE des Egyptiennes.

SI vous eußiez eu d'ſſein de me renuoyer tout ce que vous m'auez pris, i'euſſe trouué vn cœur auec ce qu'il vous a plû me rendre; mais s'il vous eſt agreable, ie conſens qu'il vous demeure, pour gage de la fidelité que ie vous iure.

Toutes ces gentilleſſes me donnerent du tout à elle: Toutefois depuis ce temps-la, ie la ſeruis auec beaucoup de reſpect; pource que la commodité chez nous eſtant plus grande pour entreprendre ſur elle, ie m'apperceuois qu'elle ſe retenoit plus de me teſmoignér de la bonne volonté, de peur que ie ne priſſe plus de hardieſſe: & ie vous confeſſe que quelque traittement qu'elle me fiſt, ie ne laiſſois pas de loüer touſiours en mon ame ſa conduitte. Ma ſœur eſtoit bien aiſe de mon affection, reconnoiſſant cette fille fort ſage, & iugeant qu'elle ſçauroit moderer mon humeur trop prompte ſi ie prenois plaiſir à luy obeïr. Elle me traittoit donc touſiours fort ſerieuſement: mais vn iour lors que ie l'aſſeurois de l'amour que i'auois pour elle, Puis-ie, me dit-elle, en tirer vne preuue? Ie fus eſtonné, & enſemble bien aiſe qu'elle deſiraſt quelque ſeruice de moy, & luy offris tout ce que ie pouuois pour luy plaire. Sçachez, me dit-elle, s'il ſe peut, de Di-

cearque quelle est ma naissance, car ie croy asseurément qu'il la sçait: Ce n'est pas que ie m'ennuye de viure ainsi, car pour seruir Ariane ie quitterois la condition du monde la plus libre: mais ie serois bien aise de luy rendre mes deuoirs par bonne volonté purement, & non point par necessité. Ie loüay son desir, & luy promis d'y employer toutes mes prieres, puis i'adioustay: Pleust aux Dieux, ma belle fille, que nos conditions peussent en quelque façon s'approcher; i'aurois autant de sujet de me resioüir de cette reconnoissance que vous mesme: Car ie ne crois pas pouuoir iamais disposer de moy que ie ne voye ce que la fortune aura resolu de vous: Ie ne veux point, respondit-elle, vous tesmoigner combien ie suis obligée à vostre affection, car cela seroit inutile: mais si iamais l'estat de ma vie pouuoit se changer, vous sçauriez que ie n'oublie vn seul de vos respects. Ie la priay de croire que ie la seruirois tousiours ainsi: & m'offris au cas que mon oncle me donnast quelque lumiere pour sçauoir ce qu'elle estoit, d'aller plustost aux extrémitez de la terre, afin d'en apprendre la verité. Mais lors que i'eus mis Dicearque sur ce discours, iamais ie n'en peus tirer aucun esclaircissement. Il me dit bien qu'il l'auoit euë des Pyrates sur la coste de la mer, vers Camarine: mais cela ne me rendoit pas plus sçauant, & ie fus bien fasché de n'auoir rien appris dauantage pour satisfaire au desir d'Epicharis. Incontinent apres l'occasion de venir à Rome se presenta, & lors que ie luy dis adieu, elle me dit. Prenez garde que la fortune sur la mer ne vous fasse de ma condition, & en vous esgalant à moy ne nous separe pour iamais. Ie voudrois, luy dis-ie, aux despens de quatre ans de seruitude acheter vostre liberté & mon contentement. Ie n'aurois point de plus grand desir que de me

rencontrer à seruir vos parens pour recompenser les seruices que vous auez rendus aux miens. He Dieux ! que ie serois heureux, si à la fin ie les pouuois connoistre, & leur donner aduis du lieu où vous estes, pour nous rendre tous deux libres par vn agreable eschange : ie ne regretterois point d'endurer, ny les fers, ny les plus cruelles peines des Esclaues pour acquerir tant de bien. Voila, interrompit Melinte, des paroles bien puissantes & bien affectionnées pour vn infidelle comme vous estes. Car vous ne fustes pas plustost icy, que vous oubliastes toutes ces protestations pour aimer Camille. Ie vous supplie, reprit Palamede, de ne me point faire ce reproche : car l'affection que i'ay pour Epicharis semble estre vne passion puissante & asseurée qui va tousiours son chemin, laissant passer à la trauerse ces petites legeretez sans s'estonner, & i'espere qu'elle paruiendra ainsi vn iour à la fin qu'elle pretend.

Palamede vouloit acheuer ce qui restoit à dire de ce depart, lors qu'Epicharis rompit leurs discours en entrant, & les trouuant encore au lit, les accusa de paresse. Palamede luy dit en riant qu'ils n'auoient encore que trop de temps pour le chemin qu'ils auoient à faire cette iournée. Puis elle leur dit ce qu'elle auoit fait auec leurs amis : Pour Maxime, qu'encore qu'il deust estre mal satisfait d'eux à cause du dommage qu'il auoit souffert à leur occasion, s'estant sauué du feu apres eux auec beaucoup de peine ; & bien qu'il eust assez à songer à ses propres affaires, il n'auoit pas laissé de luy promettre toute sorte d'assistance pour eux ; que le feu de la ville n'estoit pas encore esteint, mais qu'il ne falloit point perdre les occasions qui se presenteroient de se sauuer: Qu'il luy seroit aise de leur apporter

ter vne corde fort deliée, auec laquelle ils en pourroient tirer vne plus grosse qu'elle auroit par le dehors de la tour, laquelle elle auoit deja toute preste, d'vne lógueur excessiue, pource que la hauteur estoit tres-grande. Il n'y auoit que la difficulté de se rendre au haut de cette tour, pource qu'on les tenoit tousiours enfermez dans leur chambre. Trois ou quatre iours se passerent encore à deliberer sur quelques moyens, cependant que l'embrasement continuoit tousiours. Mais ils furent surpris vn matin, estant mandez pour parestre deuant les Senateurs. Epicharis se desesperoit d'auoir tant tardé à trouuer vn moyen de les sauuer, & craignoit qu'ils ne fussent condamnez dés le iour mesme. Melinte & Palamede moins estonnez, furent conduits au Senat, où estant entrez auec vne asseurance modeste, on les mit sur des sieges assez bas. Le Consul ayant commandé aux accusateurs de parler, Martian sortit de la compagnie, pource qu'en cette cause il estoit partie : Et alors ils furent accusez auec vne grande vehemence, d'auoir par vn abominable dessein mis le feu dans Rome, & d'estre cause de la plus grande ruine & desolation que cette ville eust iamais soufferte : Que non contens de cette horrible meschanceté, ils y auoient adiousté l'assassinat de Marcelin & de plusieurs autres ; dequoy faisoit preuue l'espée de Marcelin, dont Melinte auoit esté trouué saisi, & de ce qu'il estoit plein de sang. Pour ces crimes il fut conclu par l'accusateur qu'ils meritoient les plus cruels supplices. Melinte voyant que personne ne se presentoit pour eux, demanda permission de se deffendre ; & l'ayant obtenuë, il regarda quelque temps en terre pour penser à ce qu'il auoit à dire, puis leuant les yeux vers les Senateurs, il parla ainsi:

MESSIEVRS,

Si i'auois à parler deuant des Iuges moins equitables, i'aurois grand ſujet de craindre que noſtre innocence ne fuſt opprimée. Ie conſidere l'authorité de nos accuſateurs, toute Rome animée contre nous; & ſi les crimes que l'on ſuppoſe eſtoient veritables, vous meſmes, Meßieurs, eſtes intereſſez par vos pertes à nous punir. Contre toutes ces puiſſances deux Eſtrangers abandonnez de toutes choſes pretendroient-ils ſe deffendre? toutefois nous ne nous eſtimons pas delaiſſez, ayant au Ciel les Dieux pour teſmoins de noſtre vie, & en terre la Iuſtice que nous eſperons trouuer parmy vous. Nous n'auons que la verité pour deffence: & cette verité eſtant nuë & ſimple, ie vous feray ſimplement auſſi le recit de noſtre mal-heur, dont les cauſes ſe peuuent aiſément verifier.

Eſtant arriuez dans Rome, ſans autre deſſein que de voir ſes grandeurs & ſes merueilles, & nous faire connoiſtre pour perſonnes deſireuſes des choſes honneſtes, nous entraſmes pour noſtre mal-heur en la connoiſſance de Marcelin, qui apres nous auoir fait paroiſtre vne grande amitié, conceut enfin vne cruelle ialouſie contre nous à cauſe d'vne femme, & delibera de nous faire mourir. Ceux qui l'ont connu ſçauent s'il eſtoit capable d'vne telle entrepriſe. Vne nuit nous nous trouuaſmes attaquez par vne quantité

d'hommes qui nous laisserent pour morts ; & sans le secours d'Emilie & de Camille, deuant le logis de laquelle le bruit auoit esté entendu, nous ne serions plus en peine de deffendre nostre vie. Camille sera tesmoin de cette verité, & tous ceux de sa maison, en laquelle nous fusmes portez ; qui diront aussi que Marcelin ne croyant pas que nous eussions sceu sa trahison, enuoya d'vn onguent à Palamede qui fut reconnu pour poison : Toutefois nous auisasmes de dissimuler, & de nous esloigner d'icy l'ayant pour ennemy. Depuis Aristide pere de Palamede estant venu icy auec Ariane sa fille, sur le bruit du danger de son fils, Marcelin deuint amoureux d'Ariane, & eut dessein de l'espouser: Mais Palamede l'ayant en horreur comme son mortel ennemy, & Ariane le fuyant comme meurtrier de son frere, son amour mesprisée se tourna en rage, & sçachant que nous deuions partir pour retourner en Sicile, il iura nostre mort, mais la plus cruelle dont il se pût auiser. Pour ne nous laisser pas aller sans se vanger, il enuironna de gens armez la maison de Maxime où nous demeurions, & y mit le feu de tous costez, ayant fait dessein de nous y brusler, ou de nous tuer en sortant, lors que nous ne songerions qu'à nous sauuer des flammes. Ceux de la maison de Maxime peuuent tesmoigner comme ils ont veu ces furieux mettant le feu auec des flambeaux en la main, & que deux Esclaues furent tuez allant querir de l'eau au Tibre. Pour moy, ie me resolus de prendre vn che-

ual, & de me ſauuer à la courſe au trauers des flammes & des eſpées. Palamede en fit de meſme, mais il prit vn chemin different. Marcelin voyant qu'il eſtoit à pied, & que ie m'eſloignois, ſe fit donner vn cheual pour me ſuiure, & m'atteignit tout ſeul, où m'attaquant auec furie, i'eus le bon-heur de le tuer, encore qu'il fuſt armé. Deux autres ſuruindrent qui demeurerent ſur la place. Depuis Palamede s'eſtant reioint à moy, nous auons eſté pris, apres que nous nous ſommes long temps deffendus; & maintenant nous ſommes accuſez de la mort de ces hommes, & d'auoir mis le feu à la ville.

Ceux qui nous ont connu icy, ſçauent ſi nous euſſions pû ſeulement conceuoir vne entrepriſe ſi deteſtable: de quelle rage faudroit-il eſtre poſſedez? & quelle ingratitude ſeroit la noſtre, d'auoir voulu ſans ſujet perdre cette grande ville, de laquelle nous auons eu l'honneur d'eſtre faits Citoyens, & pour la gloire de laquelle nous auons combattu tant de fois? Mais encore quelle apparence y a-t'il, que nous euſſions voulu commencer par noſtre logis meſme, eſtant enfermez dedans auec ce que nous auions de plus cher, & d'où nous auons eu bien de la peine à nous ſauuer? Pour le meurtre, il eſt bien vray que ie me ſuis deffendu d'vn homme armé qui vouloit ma vie, laquelle i'ay encore garantie de deux autres hommes & de quelques ſoldats: Il n'y a rien de ſi iuſte que de repouſſer la force par la force: mais en tout cela qu'a fait Palamede? ayant eſté aſſailly de nuit, il y demeura pour mort.

Il a couru danger d'estre empoisonné : voyant brusler la maison où il estoit il s'en est sauué ; & m'est venu retrouuer, ne sçachant que deuenir apres auoir perdu son pere & sa sœur : & maintenant il est accusé auec moy pour meurtrier & boute-feu ; au lieu que nous deurions demãder iustice d'auoir esté bruslez & assaßinez. Toutes ces choses se pouuant iustifier ; i'implore, Meßieurs, non point vostre pitié, mais vostre iustice: nõ point cette clemence qui vous a fait pardonner si souuuent à vos plus grands ennemis, mais l'integrité de cét Auguste Senat, que rien n'a iamais sceu esbranler. Ou si nostre mal-heur merite quelque peine pour auoir esté la cause, sans dessein, du desastre de Rome, laissez vous toucher à la pitié qui est deuë aux estrangers, à nostre ieunesse, à nostre innocence, & à tant de blessures receuës pour l'honneur de l'Empire Romain. Et s'il faut encore quelqus victime pour estre sacrifiée à la satisfaction du peuple, contentez-vous de ma vie, & n'irritez point les Dieux contre vous par la condemnation de Palamede, le plus innocent de tous les hommes.

Apres qu'il eut cessé de parler, il s'esleua vn petit bruit parmy les Senateurs, les vns admirans l'asseurance & la grace qu'il auoit euë à parler ; les autres sa generosité & son amitié enuers Palamede. La plus part disoient qu'il n'y auoit point d'apparence qu'ils fussent coupables : Il n'y auoit d'animez contr'eux que ceux qui estoient gagnez par Martian. En fin le Consul fit signe à Palamede qu'il parlast, & d'vne façon asseurée, il dit ainsi:

MESSIEVRS,

Melinte ayant representé au Senat tout ce que ie pourrois dire pour faire voir nostre innocence, ce n'est plus contre nos accusateurs que i'ay à me deffendre, mais contre luy-mesme. Ie me plains premierement de luy, de ce qu'il trahit nostre cause, en nous confessant subiets esloignez du mal-heur de Rome, & parlant de victimes à immoler au desir du peuple, pour s'offrir tout seul à la mort, & m'en garantir. Ie l'accuse encore de contreuenir aux loix de nostre amitié qui nous rendent inseparables: & il a tort d'affecter par dessein nostre diuision, qui ne seroit excusable que par mal-heur. S'il estoit coupable, ie le serois aussi: mais puis qu'il est innocent, ie pretends aussi l'estre. I'ay tousiours si bien tasché de l'imiter, le reconnoissant si vertueux & si accomply, que ie ne craindrois point d'estre accusé de ses fautes, mais ie m'estimeray glorieux d'estre reconnu sans faute auec luy. De nous deux rien ne peut estre diuisé: nos volontez vnies ne font qu'vne ame; laquelle reglant toutes nos actions, il semble que nous ne soyons aussi qu'vn corps: de façon que ce n'est qu'vne seule personne que vous deuez condamner ou absoudre. Toutefois si pour des causes separées de nous, & où nostre volonté n'a rien contribué, nous meritons quelque supplice; lequel s'en peut dire plus digne que moy? Ie suis le seul obiect de la ialousie de Marcelin, & de sa haine; Melinte n'auoit rien à démesler auec luy: A moy seul il a

enuoyé le poiſon : I'ay ſeul empeſché ſon mariage auec ma ſœur : I'ay ſeul animé ſa vengeance contre nous, qui eſt la cauſe de toutes ces miſeres : Melinte s'eſt trouué ſeulement engagé dans ſes trahiſons ſans y penſer, & ainſi n'a rien commis, ſoit par mal-heur, ſoit par deſſein. Ie demande donc que nous ſoyons tous deux renuoyez abſous comme innocens, ou que ie ſois ſeul expoſé au ſupplice : & vous teſmoignerez en ce iugement l'equité qui vous rend recommandables par toute la terre.

Melinte vouloit repliquer, mais vn des Conſuls luy impoſa ſilence. Alors tous les Iuges demeurerent rauis de voir vne ſi parfaite amitié, & touchez par la conſideration de tant de vertu & d'innocence, commençoient à deliberer pour les abſoudre. Ils furent encore interrogez ſeparément, & toutes leurs reſponſes furent trouuées conformes : mais ſur ces entrefaites, Neron leur enuoya commander de ſurſeoir le iugement, iuſques à ce qu'il leur euſt eſcrit ſa volonté. Ils furent ainſi renuoyez dans la priſon, où la deſguiſée Epicharis, impatiente de ſçauoir le ſuccez du iugement, leur demanda ce qui s'eſtoit paſſé. Mais ayant ſceu pour quel ſujet ils auoient eſté renuoyez, elle commença d'apprehender le pouuoir abſolu de Neron, & ſortit incontinent pour aller s'enquerir d'vn amy de Melinte, ſi l'Empereur auoit depuis eſcrit ſa volonté au Senat. Il luy dit les larmes aux yeux, qu'il venoit d'apprendre d'vn Senateur, que le Prince vouloit qu'ils mouruſſent : pourceque Martian pendāt le iugement s'eſtoit allé ietter à ſes pieds, & luy auoit fait promettre de les faire punir de sō authorité.

Epicharis deſeſperée, retourna leur porter ces mauuai-

ses nouuelles : & s'estant enfermez, ils delibererent sur ce danger. Elle leur disoit : C'est chose estrange que depuis que ie suis entrée icy, ie n'aye peu me seruir de cette bonne fortune, n'ayant sceu trouuer ny inuention, ny occasion de vous en tirer. Pour moy, dit Palamede, ie me precipiteray plustost du haut de cette tour dans le Tibre, que de me soubmettre à vn honteux supplice. Ie voudrois, dit Melinte, que nous fussions en estat de nous precipiter, il n'y auroit rien à deliberer ; car nous trouuerions bien moyen de descendre: mais l'importance est d'arriuer au haut de la tour. Melinte a raison, dit Epicharis: car la corde est toute preste, & ie vous apporterois bien dequoy la tirer à vous. Toutefois, dit Melinte, le haut de cette cheminée respond au haut de la tour: sur le milieu de la nuit nous pourrions bien nous ayder l'vn l'autre, & nous monter par là ; ie croy que nous pourrons nous sauuer, pourueu seulement que l'on ne sçache point que vous soyez sortie, & que l'on n'enferme personne icy au lieu de vous : Il faudroit que vous allassiez acheter vn bateau, auec quelques aûtres habits pour nous deguiser, & retournant icy vous nous apporteriez cette corde deliée, pour tirer l'autre à nous par dehors. Ie trouue cela, dit Epicharis, fort bien imaginé ; & pour faire en sorte que l'on ne s'enquiere point de moy, ny de vous pour cette nuit, aussi tost que ie seray sortie ce soir hors de cette chambre, vous n'aurez qu'à fermer la porte aux verroux, & l'on vous enfermera sans voir dedans si i'y suis. Cette resolution estant ainsi prise, Epicharis aussi tost alla se pouruoir d'vn bateau, de quelques habits, & de la corde qu'elle auoit fait faire d'vne grosseur & d'vne longueur estrange. Ayant commis toutes ces choses en la garde d'vn ieune

garçon

garçon qu'elle cognoissoit, & qui ne sçauoit point à quel dessein elle s'en vouloit seruir ; elle reuint leur apporter vne corde deliée, & les aduertir que tout estoit preparé. Apres les auoir veu souper, elle prit congé d'eux pour les aller attendre au pied de la tour: Incontinent ils s'enfermerent, & sur la minuit, lors qu'ils peurent iuger que chacun estoit endormy, Melinte prit le drap qui seruoit à leur lit, & pria Palamede de monter le premier dans la cheminée, pource qu'il luy pourroit aider, & qu'il portast ce drap auec lequel il pourroit puis apres l'attirer en haut : Palamede en faisoit difficulté, & luy vouloit rendre cét office pour demeurer le dernier : mais Melinte luy dit que ces contestations n'estoient pas de saison, & fit ensorte que Palamede mit le pied sur vn siege, puis sur son espaule, & de là peu à peu se rendit iusques au haut, portant le drap, auec lequel il pourroit tirer son amy. Melinte ne tarda pas beaucoup à l'aller trouuer, encore que ce fust auec vn peu de peine; puis ils ietterent en bas la petite corde, à laquelle Epicharis attacha la grosse qu'ils tirerent à eux, & l'ayant liée à vn creneau de la tour auec la petite mesme, en sorte qu'il estoit impossible qu'elle se laschast ; Palamede demanda à Melinte où estoit l'honneur en cette occasion, de passer deuant, ou apres; Melinte luy respondit, qu'il falloit plustost songer à sauuer l'honneur, & se dépescher: Passez donc deuant, reprit Palamede, afin que vostre honneur soit le premier sauué : Ie veux, dit Melinte, faire la retraitte: Iamais, repartit Palamede, il ne sera dit que ie vous aye laissé dans le danger. Ah ! repartit Melinte, que de ceremonies ! nous auons contesté pour monter, à present il faut encore perdre du temps pour descendre. Mais, dit Palamede, pourquoy voulez-vous que ie vous cede

tousiours en affection. Ie veux, continua Melinte, que vous vous laissiez aller le premier, puis vous me porterez sur vos espaules iusques au bas. A cette charge, dit Palamede, ie le veux; & il prit la corde: Mais Melinte le laissa aller, car il fut impossible à Palamede de se retenir; & Melinte l'auoit ainsi voulu tromper pour le voir partir, & sçauoir que la vie de son amy estoit en seureté auant qu'il peust songer à la sienne. Il eust aussi receu ce contentement sans l'estrange accident qui arriua: Car lors que Palamede entroit dans le bâteau, le creneau auquel la corde estoit attachée, soit à cause de sa vieillesse, ou de la pesanteur du corps de Palamede & de la grosseur de la corde mesme, fut emporté en bas auec elle; & sans qu'à mesme instant le bâteau se recula de luy mesme, Palamede & Epicharis eussent esté écrasez sous ces ruines.

Il est difficile de iuger qui furent les plus estonnez, ou de Palamede, & d'Epicharis, qui se sentirent accablez de l'eau dont cette cheute les couurit, & de voir la corde en bas sans pouuoir plus secourir Melinte; ou de Melinte mesme qui creut qu'ils estoient assommez, & qui se vid priué de tout moyen de se sauuer. Il fut quelque temps à croire que rien ne le pouuoit garentir de la mort, & il se resoluoit de se precipiter plustost que de demeurer entre les mains de ses ennemis: Toutefois estant d'vn courage qui ne s'estonnoit point pour le danger, & d'vn esprit qui trouuoit incontinent des expediens, il regarda autour de luy, & apperceuant le drap auec lequel il s'estoit monté, il songea s'il le deuoit couper en plusieurs longueurs, qu'il attacheroit l'vne à l'autre, mais tout cela n'eust peu arriuer à la moitié de la hauteur de la tour; toutefois il se resolut de se lancer en l'eau, de l'extremité où il seroit, & prit le bout du drap pour com-

mencer à le couper: Mais vn vent qui se leua assez grand, faillit à luy emporter son drap, & toute son esperance. Cela le fit penser à vn moyen assez estrange, & à chercher son salut en ce qui auoit failly à le perdre. Ayant ouy parler de quelques personnes que le vent auoit soustenuës en l'air par le moyen de leurs vestemens, & posées en terre doucement, il se delibera, puis que le vent le fauorisoit, de faire vn voile de son drap, & apres l'auoir laissé enfler, de se laisser aller en le tenant par les bouts, esperant que le vent le soustiendroit assez pour tomber en bas moins rudement. Le pis qui luy pouuoit arriuer c'estoit d'estre noyé, & il aimoit bien mieux perdre ainsi la vie, que par la main d'vn bourreau. Songeant donc aux moyens de se bien accommoder, & tournant le dos au drap, il en prit par derriere deux des coins, dont il se fit comme vne ceinture, qu'il arresta pardeuant, auec ce qui luy restoit de la petite corde, & laissant passer tout le reste par dessus sa teste, il estendit ses bras, & prit les deux autres bouts auec ses mains qu'il lia encore, de peur qu'ils ne vinssent à manquer, en sorte toutefois qu'il s'en peust deffaire, puis se mettant sur les creneaux à l'opposite du vent, il le laissa engouffrer dans ce drap, & ce vent l'enleuant presque par force, il se laissa aller, se recommandant aux Dieux. La pesanteur du corps fut assez soustenuë par l'air qui enfloit le voile, pour faire que la cheute fust moins rapide; & il se sentit descendre peu à peu iusques en bas, où Palamede, & Epicharis estoient, admirant à la clarté de la Lune cette machine, & ne sçachant ce que ce pouuoit estre.

Fin du cinquiesme Liure de l'Ariane.





LE SIXIESME LIVRE DE L'ARIANE



A ioye d'Epicharis & de Palamede fut extréme, lors que Melinte estant tombé dans l'eau, & s'estant deffait de son drap, ils le virent venir à eux en nageant : mais celle de Melinte ne fut pas moindre, lors qu'entrant dans le batteau, & se voyant aidé par eux, il fut asseuré que les ruines du creneau ne les auoient point offensez. Apres les communes resioüissances d'estre eschappez de tant de dangers, ils songerent à celuy qui restoit, & resolurent de sortir de la ville par le mesme fleuue, pour n'estre pas surpris. Ils descendirent assez facilement iusques bien loin hors la ville, & sur le matin se trouuerent esloignez enuiron de quatre ou cinq milles de Rome. Ils quitterent là leurs habits, & les ayant remplis

de pierres les ietterent dans l'eau, puis ils furent d'auis de se mettre par terre, & de prendre vn chemin tout contraire à celuy où ils auoient esté pris : pource que suiuant le Tibre ils alloient se rendre à Ostie, & que s'ils estoient suiuis on ne manqueroit pas de les chercher le long de la riuiere. Il fut donc arresté qu'ils gagneroient le port de Cajette : pource que celuy de Regge estoit trop esloigné, & qu'ils ne marcheroient que la nuict, de peur d'estre pris pour la seconde fois. Eurylas qui s'estoit laué dans l'eau, parut si agreable auec les nouueaux habits qu'il auoit vestus, que Palamede auoit de la peine à cacher les nouuelles blessures qu'il receuoit. Lors qu'ils n'estoient veus de personne, il luy aidoit à marcher auec Melinte : pource qu'Epicharis n'estoit pas accoustumée à faire tant de chemin, & ils desiroient s'auancer iusques en quelque lieu, où ils peussent passer la iournée. Cependant ils s'entretenoient de leurs auantures, & trouuoient que c'estoit vn bon-heur que le creneau fust tombé : pource que la corde fust demeurée, ce qui les eust fait suiure : & que l'on croiroit qu'ils se seroient precipitez, leur sortie par la cheminée se pouuant reconnoistre par quelques sieges, dont ils s'estoient seruis pour monter. Apres auoir fait beaucoup de chemin en parlant ainsi, ils arriuerent à vn village, où ils prirent quelques viures, & de peur d'estre surpris continuerent leur voyage : puis ils passerent à trauers vn champ pour s'esloigner du chemin, & trouuerent vn lieu assez reculé, où il y auoit vn ruisseau, auprés duquel ils s'assirent à l'ombre des saules. Apres auoir fait leur repas, ils se mirent encore à s'entretenir de leurs fortunes, & des apprehensions qu'auroient pour eux Aristide, Ariane, Telephe, & tous leurs amis de Syracuse ; qu'à cette

occasion il ne falloit point perdre de temps à se rendre en Sicile, pour amoindrir d'autant leurs desplaisirs. Cette consideration les fit resoudre à continuer de marcher; ce qu'ils faisoient assez incommodément, pource qu'ils ne suiuoient que de petits sentiers, de peur d'estre connus sur les grands chemins. En fin sur le soir ils arriuerent prés d'vne maison qu'ils iugerent assez belle : Eurylas eust bien desiré d'y pouuoir estre receu pour se reposer la nuit, & n'estre pas reduit à n'auoir que le Ciel pour couuert : mais ils iugerent qu'il ne falloit pas se mettre au hazard de tomber en quelques mains dont ils ne pourroient sortir; & voyant assez prés de là vn petit bois, ils furent d'auis d'y entrer, & d'y choisir quelque ombrage, où estant assis, Eurylas vaincu de sommeil & de trauail, s'endormit incontinent: les deux autres de peur de l'interrompre ne faisoient aucun bruit, & ce silence les fit insensiblement dormir aussi.

Lors qu'ils estoient le plus ensevelis dans le sommeil, vne ieune Dame Maistresse de la maison qu'ils auoient veuë, prenant sur le soir la fraischeur du bois, passa assez prés d'eux en se promenant. Ils ne pouuoient estre veus de ceux qui eussent esté par les routes du bois: Mais Eurylas se retournant d'vn costé sur l'autre, remua quelques fueilles, & fit vn peu de bruit. Corinne (cette Dame se nommoit ainsi) curieuse de voir si c'estoit quelque beste, s'auança doucement, & trouua le bel Eurylas dormant d'vne façon si agreable, que cette veuë la rauit: la delicatesse & la blancheur de son teint, sa bouche vermeille, ses cheueux bruns, mais deliez & ondez qui luy couuroient les espaules, & sur tout l'aimable proportion des traits de son visage, la toucherent de coups

bien ſenſibles pour la faire pareſtre inſenſible : car elle demeura ſans mouuement, & tellement arreſtée à conſiderer ce beau dormeur, qu'il euſt ſemblé qu'il luy euſt communiqué de ſon aſſoupiſſement, ſi ſes yeux n'euſſent eſté ouuerts : mais elle croyoit n'auoir pas aſſez de veuë pour le bien regarder, tant elle voyoit de beautez, dont la moindre eſtoit capable d'occuper ſes yeux, & de les remplir de merueille. Elle mit vn genoüil en terre comme pour luy rendre hommage, & s'approcha doucement pour le baiſer ſans qu'il s'eſueillaſt : mais Eurylas en meſme temps ſe ſouſleua, & tira vn grand ſouſpir de ſon eſtomac, ce qui la contraignit de ſe retirer, croyant qu'il s'allaſt eſueiller, & luy fit voir aſſez prés de là Melinte & Palamede dormans auſſi, qu'elle n'auoit point encore apperceus, à cauſe qu'elle eſtoit trop attentiue à regarder Eurylas. Cela luy donna vn peu d'apprehenſion, ſe voyant ſeule entre trois hommes: toutefois les conſiderant elle iugea que c'eſtoient des perſonnes honneſtes, & à voir leur equipage qu'on leur auoit fait quelque deſplaiſir. Elle s'auiſa de s'en aller pour reuenir auec quelques vns de ceux de ſa maiſon auec leſquels elle les pourroit prier de prendre le couuert chez elle ; & en s'eſloignant, elle ne pouuoit s'empeſcher de regarder la beauté d'Eurylas : toute-fois elle le quitta en fin, & eſtant au logis elle perſuada ſon mary d'aller ſe promener enſemble dans le bois, afin que luy-meſme les amenaſt chez luy. Quelque temps apres qu'elle fut partie Epicharis s'eſueilla, & laiſſant dormir Melinte & Palamede, ſe voulut leuer, & apperceut quatre ou cinq perſonnes qui venoient à eux: elle iugea que c'eſtoit de ceux qui demeuroient dans la maiſon prochaine,

ne, & qui se promenoient ainsi le soir en liberté. Ils firent esueiller Melinte & Palamede à leur abord, & ils s'enquirent d'elle ce qu'ils faisoient là : à quoy elle respondit qu'ils estoient trois freres, qui auoient perdu dans l'embrasement de Rome ce qu'ils auoient de plus cher ; & à qui on auoit volé encore ce qui leur estoit demeuré, & qu'ils estoient contraints de coucher ainsi sur la terre en gagnant peu à peu la Sicile, où ils ne manqueroient pas de commoditez. Corinne feignit d'en estre touchée de pitié, & pria Curion son mary de les retirer pour vne nuit. Cét homme qui estoit assez bon, le voulut bien, ne les pouuant prendre pour des voleurs à voir leur façon, mesmes qu'ils n'auoient point d'espées, & il leur dit, que s'ils vouloient venir en sa maison ils y seroient bien receus : Melinte & Palamede s'y accorderent, voyant cette franchise, & le remercierent le plus courtoisement qu'ils peurent. Ils s'en allerent ainsi de compagnie, Melinte contant à Curion des nouuelles de Rome auec sa douceur ordinaire : & estant arriuez ils soupperent tous ensemble : mais il estoit impossible à Corinne de dissimuler l'affection qu'elle auoit pour Eurylas, lors que son mary ne la voyoit point ; & Palamede qui auoit conceu quelque bonne volonté pour Corinne, la voyant fort gentille, & d'vne humeur assez libre, remarquoit mieux les regards qu'elle enuoyoit à Eurylas : ce qui luy faisoit souhaitter que cette affection s'adressast plustost à luy, pour se seruir de ce bon-heur. Ce qui acheua de la perdre fut qu'Eurylas, trouuant vn luth, le prit, auquel accordant sa belle voix il chanta ces vers.

Tandis que l'aimable ieunesse
Allume en nous de beaux desirs ;

Essayons des plus doux plaisirs
Que la fortune nous adresse,
Et ne laissons couler vn iour,
Sans les delices de l'amour.

Cette saison de nostre vie
Se doit passer vtilement,
Qui nous donne si librement
Le pouuoir auecques l'enuie,
De ne laisser couler vn iour
Sans les delices de l'amour.

Ceux dont la rude fantaisie
Blasme ces heureux passe-temps,
Malicieux, ou mal-contens,
En ont despit ou ialousie.
Mais ne laissons passer vn iour
Sans les delices de l'amour.

Peu s'en fallut que Corinne transportée d'amour n'allast baiser cette belle bouche qui chantoit auec tant de charmes; mais la presence de son mary, & des autres luy seruoit de contrainte. Il n'estoit pas mal-aise à Eurylas de la persuader par sa chanson en cette humeur, de se seruir de l'occasion en amour, & il sembloit qu'il luy donnast aduis de ce qu'elle auoit à faire, & à Palamede encore qui ne cessoit de regarder Corinne, cependant que Melinte entretenoit le bon Curion, qui se laissoit aller à faire vne estime bien grande de ses hostes. Lors qu'il se fallut coucher, Curion & Corinne les menerent dans vne chambre proche de celles où ils couchoient separément, en laquelle il y auoit deux lits. Melinte & Palamede choisirent le plus

grand; pource qu'ils dirent qu'ils ne se separoient iamais, & laisserent le plus petit à Eurylas. Corinne fut bien aise de cette resolution, & en les laissant donna vn bon soir à Eurylas, qui luy fit bien cognoistre qu'il y auoit de la passion meslée. Palamede consideroit toutes ses actions, & ayant appris qu'elle couchoit en vne chambre, & son mary en vne autre, il iugea que si de nuit il luy pouuoit faire croire qu'il estoit Eurylas, il la pourroit posseder aisément: de sorte qu'il se resolut de se leuer d'aupres de Melinte, & d'entrer secrettement en la chambre de Corinne, s'imaginant que sans doute l'amour qu'elle auoit pour Eurylas, l'empescheroit de dormir, & qu'il luy seroit facile d'estre receu auprés d'elle. D'autre costé Corinne estant retirée auec son mary eut le mesme dessein de se leuer de son lit, & de venir coucher auec Eurylas, ne le croyant pas d'humeur à refuser vne belle Dame; & Curion voulant que l'on enfermast ces Estrangers dans leurs chambres de peur d'accident, elle n'en fut pas d'auis, & dit que ce seroit ouuertement se deffier d'eux; qu'il suffisoit de bien fermer les portes de la maison, & qu'ils n'oseroient rien entreprendre. Cela estant arresté, Curion par mal-heur voulut coucher auec sa femme, à qui cette resolution desplaisoit fort: toutefois quand il fut endormy, elle se leua & poursuiuit son dessein. Corinne & Palamede sortirent en mesme temps de leurs chambres sans faire bruit, & se rencontrant parmy les tenebres dans vn passage, se heurterent au front si rudement, qu'ils faillirent à tomber à la renuerse: toutefois ayant chacun des desseins assez scandaleux, & ne voulant pas estre descouuerts, ils s'empescherent de crier, & de tesmoigner la douleur de ce coup: Tous deux ne vouloient point entrer dans leurs chambres de peur

d'eſtre recognus. Palamede ne ſçachant ce qu'il deuoit faire demeura au meſme endroit, & s'appuya contre le mur; & Corinne ſçachant mieux les deſtours ſe coula par le degré. Palamede ſe r'aſſeurant, & croyant que ce fuſt quelque vallet, ne laiſſa pas d'entrer en la chambre de Corinne, & elle n'entendant plus celuy qu'elle auoit rencontré, remonta & entra dans la chambre d'Eurylas. Elle s'approcha de ſon lit, puis ſe mettant deſſus ſans faire bruit, elle embraſſa Eurylas, & le baiſa pour le faire eſueiller doucement. Epicharis ſentant à ſon reſueil quelqu'vn qui la preſſoit ainſi, s'eſcria & ſe voulut deffaire de ſes mains : mais Corinne taſcha de la faire taire, & luy dit qu'elle eſtoit Corinne, qui touchée de ſon amour s'eſtoit venuë rendre à ſon lit, pour luy offrir toutes les faueurs qu'il pouuoit deſirer d'elle. Melinte s'éueilla à ce bruit, & ne ſentant point Palamede aupres de luy, creut qu'il vouloit entreprendre quelque choſe contre Epicharis, & alla deuers le lit, pour l'en empeſcher. Corinne l'entendant venir s'eſchappa, & s'enfuit dans ſa chambre, où elle rencontra deux perſonnes à terre qui la firent tomber & donner de la teſte contre ſon lit, où elle ſe frappa ſi cruellement qu'elle ne ſe peût releuer. Elle cria & demanda de la lumiere, & cependant elle entendoit vn homme qui diſoit, Mon frere, ie croy que vous reſvez : ie ſuis Palamede que vous tourmentez ainſi: En fin on apporta de la lumiere; Melinte & Eurylas accoururent auſſi, & trouuerent trois perſonnes eſtenduës ſur la place; Corinne bleſſée, & Curion auec Palamede qui ſe tenoient embraſſez ſans ſe vouloir deffaire, & qui ſe tourmentoient l'vn l'autre. Toutefois quand Curion reconnut Palamede, il fut bien eſtonné, & luy demande pourquoy il eſtoit venu à ſon lit. Palamede de ſon

costé fit l'esbahy de se voir dans cette chambre, & dit à Curion qu'il auoit creu entrer dans la sienne, & se remettre dans le lit auprés de son frere; & qu'il auoit eu sujet de s'estonner pourquoy Melinte le serroit ainsi, si ce n'estoit qu'il resvast. Curion luy demanda pardon, & luy dit qu'il auoit creu que c'estoit quelque volleur qui le vouloit tuer, ayant senty vn homme à son resveil qui luy tenoit les bras. Epicharis & Melinte auoient bien de la peine à s'empescher de rire, les voyant en ce desordre. Corinne mettant la main sur les blessures de son visage, & s'appuyant le front disoit, qu'ayant entendu du bruit sur les degrez, elle auoit voulu sçauoir ce que c'estoit, & qu'au retour elle les auoit ainsi trouuez qui l'auoient fait tomber. Le soupçon que Curion pouuoit auoir de sa femme, se changea en pitié la voyant en tel estat, & apres qu'ils se furent tous releuez, & que l'on eut mis quelque remede à deux ou trois blesseures qu'elle auoit au visage, & à celles de Curion & de Palamede, pource qu'ils estoient tombez du lit l'vn sur l'autre, Palamede leur demanda pardon de ce que son erreur estoit cause de tout ce mal-heur, & chacun se retira en sa chambre, où Melinte, Palamede & Epicharis s'enfermerent, de peur que l'on n'entendist leurs esclats de rire, qu'ils retenoient autant qu'il leur estoit possible. Palamede sceut que Corinne auoit esté pour surprendre Eury'as, que c'estoit elle qu'il auoit heurtée dans le passage, & qu'elle auoit esté contrainte de s'enfuir à l'abord de Melinte. Il leur confessa aussi que voulant aller trouuer Corinne, & se mettre sur son lit, il auoit au lieu d'elle embrassé cét homme qui s'estoit esveillé, & l'auoit saisy au corps à l'instant; que iamais il n'auoit esté si estonné que de sentir vne barbe, & vn homme qui ne luy permettroit pas d'eschapper quoy

qu'il peust faire : qu'en se debattant ils estoient cheus du lit, que Curion estoit tombé dessous, & qu'il falloit que sa cheute l'eust bien estourdy, puis qu'il ne songeoit pas seulement d'appeller au secours : qu'en fin il auoit pensé qu'il deuoit faire semblant qu'il s'estoit abusé, & de l'appeller son frere, luy voulant faire croire qu'il le prenoit pour Melinte, & qu'il s'estonnoit qu'il resvast si fort, que de ne le vouloir pas laisser aller, quoy qu'il taschast à eschapper de ses mains. Ils ne cesserent de rire le reste de la nuit de ces plaisantes rencontres : Toutefois Melinte fit des reproches à Palamede d'auoir songé à cette entreprise. Il s'excusa sur l'exemple de Corinne, dont le dessein n'auoit pas esté plus chaste, & pria Epicharis de luy pardonner ce crime, ce qu'elle fit volontiers, ne pouuant, disoit-elle, s'offenser d'vne chose qui l'auoit tant fait rire.

Sur le matin ils s'endormirent, & ne se resveillerent qu'il ne fust prés de midy : & estant leuez on leur dit que Corinne estoit demeurée au lit. Ils allerent la voir pour sçauoir comment elle se portoit ; & rencontrant Curion dans la chambre ils luy tesmoignerent encore le desplaisir qu'ils auoient d'estre cause de son mal, & s'approcherent du lict, où ils la trouuerent qui auoit le front bandé, toutefois fort proprement, & qui parmy le desordre de son visage n'auoit pas laissé d'auoir soin d'estre parée. Palamede luy fit mille excuses de son mal-heur : & vn peu apres s'estant esloigné auec Melinte pour entretenir Curion, Corinne prit la main d'Eurylas, & luy dit : Que ferez vous pour vne personne qui a esté ainsi traitée pour l'amour de vous ? Madame, dit-il, tout ce que ie puis faire au monde, ie vous l'offre ; vous asseurant que ie vous suis trop redeuable, & ie meurs de regret de n'auoir pû

receuoir les faueurs que vous vouliez me permettre. Palamede voulut fauoriser le contétement & l'agreable tromperie de Corinne; car il tira Curion de l'autre costé du lict, en luy parlant; & Corinne se seruant de l'occasion, dit à Eurylas; Ie voy bien qu'il faut que vous me quittiez, mais promettez moy de retourner vn iour icy, & vous sçaurez combien ie vous aime. En disant ces paroles, elle approchoit la teste d'Eurylas de la sienne, & le baisoit auec beaucoup de transport : mesmes elle se descouuroit tout le sein pour luy donner de l'amour dauantage. Eurylas auoit de la peine à s'empescher de rire, & pour la recompenser de pareilles faueurs, il eust bien pû luy en monstrer autant : mais il se contentoit de luy rendre ses baisers, & luy promettoit de n'estre pas long temps sans la venir reuoir. Il fallut en fin cesser ce doux exercice, de peur d'estre surpris par le mary, qui vint reprendre Eurylas pour le mener disner. La douceur de l'entretien de Melinte auoit entierement gagné cét homme : & sur le disner il luy dit, qu'ils auoient encore quelques bagues qu'ils auoient cachées : mais qu'il leur seroit difficile de les changer pour les choses qui leur seroient necessaires, comme des cheuaux, & quelques hardes. Curion promit de les accommoder : & incontinent ils s'en allerent à son escurie où ils choisirent trois cheuaux, pour lesquels Epicharis luy donna vn diamant qui valloit beaucoup plus, voulant le recompenser du bon traittement qu'ils auoient receu chez luy. Curion leur donna encore à chacun vne espée, & quelque peu de prouision pour manger le reste du iour : puis ils allerent prendre congé de Corinne, qui pleura voyant partir Eurylas : toutefois elle cacha ses larmes, & Curion les ayant veü monter à cheual,

les laissa aller auec regret.

Ils ne furent pas si tost esloignez, qu'ayant la liberté de rire ils se mirent à se mocquer de l'erreur de Corinne, & de son adieu si passionné. Les rencontres aussi de Palamede ne leur seruirent pas d'vn petit passe-temps : & Epicharis se mocquant de luy, de ce que ses desirs auoient esté ainsi punis: Ie trouue, dit-il, qu'il n'y a rien de si agreable que ce qui arriue en amour : pource que si l'on a ce que l'on desire, il n'est rien de plus heureux ; & la plus grande disgrace qui puisse arriuer n'est que matiere de rire. Ouy, dit Epicharis, mais le mal est que l'on rit à vos despens : ie vous trouue seulement heureux, de ce que vous estes d'vne humeur qui ne se rebutte point pour les accidens. Il est vray, dit Melinte, pource que ie ne croy pas que iamais homme ait esté si souuent trompé & puny que luy. Dans Athenes il a fait son apprentissage par mille fourbes qu'on luy a ioüées : dans Rome il a failly d'y mourir : & icy voyez quelle aduanture de s'aller ietter entre les bras d'vn mary, & d'en estre quitte pour vne legere blesseure au visage. C'est encore, reprit Epicharis, vn plus grand mal-heur pour luy de ce que l'experience ne le rend point sage. Vous voila tous deux bien d'accord, dit Palamede, pour mespriser mon humeur : mais dites moy, de qui estimez vous le courage meilleur, de celuy qui se met en beaucoup de hazards, qui reüssit en quelques vns, qui est blessé en d'autres & ne se rend iamais ; ou de celuy qui n'entreprend aucune chose ? Voudriez vous qu'apres auoir esté blessé en vn combat, on quittast pour iamais les armes, & que l'on se rendist sage par experience? Vous auez raison, respondit Melinte, de faire comparaison de l'amour à la vaillance:

lance : mais comme la vaillance est vne vertu , vous luy deuez aussi opposer vne amour vertueuse, qui ne s'attache qu'à vn obiect beau, & parfait, comme la valeur qui n'a pour obiect que l'honneur , & n'a pas differentes considerations pour faire son deuoir : ainsi en amour celuy qui n'aura qu'vn dessein, & qui le maintiendra toujours , sera plus courageux , que celuy qui changera de sujet continuellement. Palamede reprit , si vous voulez bien comparer l'amour à la vaillance, il me semble qu'elle s'attache à differents sujets , & à diuerses rencontres, tantost à vn siege de ville, tantost à vne bataille, tantost à vn combat particulier. Mais tousiours, interrompit Melinte, ce n'est qu'vne valeur : aussi, respondit Palamede, n'est ce qu'vne amour qui me fait cherir tout ce qui est aimable. Mais cette valeur , dit Melinte, n'a qu'vn obiect qui est l'honneur. Et cette amour , reprit Palamede, n'a qu'vn object qui est le plaisir. Le plaisir, dit Melinte, ne peut estre l'object d'vne amour vertueuse : & si vous voulez m'escouter, ie croy que vous en demeurerez d'accord. La vertu n'a iamais pour object qu'vne chose parfaite & asseurée, & pour ce sujet elle est elle-mesme sa fin & sa recompense, car il n'y a rien au monde de parfait & d'asseuré qu'elle. Ainsi la vaillance n'a point de satisfaction qu'en soy-mesme; & c'est ce que nous appellons honneur, qui n'est autre chose que la gloire qui est en nous de ne manquer iamais à ce que la vaillance nous ordonne, quelque disgrace qui puisse arriuer; pource que la fortune n'a point de pouuoir sur les vertus: celuy qui a ceste qualité en perfection, est aussi vaillant estant vaincu comme estant victorieux, & ressent en soy-mesme vne pareille gloire: la victoire & les honneurs ne peuuent estre ses objects

principaux, pource que ce ne sont pas des choses que l'on soit asseuré d'acquerir. De mesme, l'amour honneste ne peut auoir le plaisir pour son but principal, pource qu'il n'est pas asseuré, dépendant de la volonté d'autruy : pour cette raison sa fin ne peut pas estre aussi d'estre aymé, pource que ce sont des choses hors de nous, & dont nous ne disposons pas : mais son seul object certain, c'est d'aimer parfaictement; ainsi la fin de cette amour parfaite est en elle-mesme, & elle ne luy peut iamais manquer. S'il arriue que l'on soit aimé, & que l'on reçoiue du contentement, ce sont seulement des fruits de l'amour, & non pas sa fin, comme la victoire & les honneurs sont à la vaillance : autrement il seroit necessaire qu'apres les satisfactions que l'amour receuroit, & les honneurs que posse-deroit la vaillance, l'vne & l'autre cessassent & n'eussent plus d'action, comme estant arriuées à leur fin. Vous voyez que les amours imparfaites, qui n'ont que le plaisir pour but, meurent aussi tost qu'elles sont paruenuës au plaisir, & cela vous doit seruir d'vne raison infaillible, pour croire qu'il faut vne fin bien plus noble & plus asseurée que le plaisir, pour rendre vne amour parfaite & durable.

Ie croy, dit Epicharis à Palamede, que vous aurez bien de la peine à respondre à ces raisons. Il luy est bien aisé, dit-il, de vaincre vn ennemy qui sent sa conscience blessée, ayant à deffendre vne mauuaise cause : car toutes les rencontres que i'ay euës, & la raison auec cette dispute mesme, m'aprennent qu'il ne faut aimer qu'vne chose parfaitement aimable, & pour ce sujet que c'est vous seule que ie dois aimer. Ie vous prie, dit Epicharis, ne vous seruez point des armes de Melinte contre moy.

Ie ne ſeray pas toutefois marrie qu'il vous inſtruiſe, & lors que vous aurez eu le temps de vous rendre ſçauant, ie luy demanderay ce que ie dois croire de vous. Iurez, dit Palamede, que vous vous en rapporterez touſiours à luy. Ie veux bien, dit-elle, tant ie me fie en luy, qu'il en ſoit le iuge auec Ariane. Melinte dit, qu'il y auoit eſperance d'amendement en Palamede, & que pourueu qu'Epicharis y ioigniſt ſa peine, il ſe promettoit d'en faire vn iour vn parfait Amant pour elle, ayant vn Maiſtre fort affectionné, & vne Maiſtreſſe bien aimable. Soyez aſſeurez, repliqua Palamede, que ie ſçay deſia fort bien aimer, quelque choſe que ie die: car ie n'aime que la belle Epicharis; ie l'aime parfaitement, & l'aimeray ainſi touſiours. Croyez vous que ces petites recherches que ie fay des autres, ſoient des infidelitez? Qu'eſt-ce donc, dit Melinte. Ie voudrois bien ſçauoir, adiouſta Palamede, ſi pour aimer parfaitement, vous vous abſtenez de toutes ſortes de plaiſirs, comme de la chaſſe, des paſſe-temps, des exercices, & de tout ce qui peut donner du contentement? Cela ne ſeroit pas raiſonnable, reſpondit Melinte. Auſſi, dit Palamede, ces petites faueurs, ſont de ces plaiſirs que l'on ne doit pas fuir. Quand on trouue quelque Belle, d'vne humeur à accorder quelque grace, auec laquelle on peut paſſer quelques douces heures, pourquoy refuſera-t'on ce bon-heur? pourueu que l'on ne faſſe point de deſſein de quitter celle que l'on aime, & d'aimer celle-cy en ſa place? Ie croy que c'eſt le ſeul moyen de viure heureux; pource que le choix que l'on a fait vne fois, demeure touſiours en l'eſprit; & l'on attend ainſi auec patience que les rigueurs de celle que l'on recherche ceſſent, & que le temps puiſſe apporter

quelque ſoulagement aux deſirs. Ie treuue, dit Epicharis, cette façon d'aimer fort aiſée; & ſi chacun eſtoit de voſtre humeur, on n'entendroit iamais toutes ces plaintes & ces deſeſpoirs de ceux qui aiment, puis qu'ils trouueroient ſi facilement dequoy ſe ſoulager. Ce n'eſt point en moy, reprit Palamede, vne humeur particuliere, mais la raiſon qui me fait aimer de la ſorte : chacun ſe trouue ainſi content; pource qu'ayant vne Maiſtreſſe cruelle, ie cherche de la conſolation au traittement qu'elle me fait, & cependant ie la laiſſe en repos. En fin, reprit Melinte, vous nous perſuaderez que vous aimez grandement, mais, que vous deſirez mediocrement; & ſi vous pouuez accorder ces deux choſes, vous auez raiſon. Encore, dit Palamede, que ie ne pourſuiue pas ces deſirs auec ardeur, croyez vous que ie deſire moins? au contraire i'honore plus celle que i'aime, de ne la pas tourmenter, la voyant reſoluë à ne me rien accorder, & i'appaiſe où ie puis la violence de mes deſirs. Mais, repliqua Melinte, ce ne ſont pas les deſirs que vous auez pour elle que vous ſoulagez autre part, c'en ſont d'autres. Quelquefois, reſpondit Palamede, ie m'imagine ſoulager ceux-la meſmes, me perſuadant la tenir, & en receuoir ces faueurs. Ah! Dieux, s'eſcria Melinte, que de crimes enſemble. Pourquoy, dit Palamede, ſuis-ie ſi criminel? Premierement, reprit Melinte, pour rechercher ces faueurs des autres, vous vous ſeruez des meſmes paroles & des meſmes ſermens, dont vous vſez auec celle que vous aimez : voila prophaner les plus beaux moyens que vous ayez de vous faire aimer, les employant indifferemment à mille ſujets indignes du deſſein vertueux que vous deuez auoir : quelle laſcheté de mentir? & laquelle de toutes vous deura croire, n'ayant par tout que

les mesmes asseurances à donner ? apres cela si vous n'aimez qu'vne personne, pouuez vous encore trouuer autre chose aimable, & y arrester vos yeux : car pour les passe-temps que vous auez alleguez, on les peut rechercher sans faire tort à son amour ; mais vne beauté peut faire comparaison auec vn autre, & si vous en pouuez cherir vne encore auec celle que vous aimez, c'est infidelité : mais quel crime peut estre plus grand, que celuy que vostre imagination commet dans les faueurs d'vne autre? doncques vostre fantaisie veut bien que ce soit elle à qui vous parlez, qui reçoit vos discours auec affeterie, qui se rend auec foiblesse, ou se prostituë auec effronterie ? & vous aimez parfaitement celle que vous vous imaginez auec tous ces deffaurs ? Vous me poursuiuez, dit Palamede, bien criminellement, & ie vous iure que ie n'ay point l'intention si mauuaise. Non, non, poursuiuit Melinte, il faut vous resoudre ou de croire vostre affection bien imparfaite, ou de la purger de toutes ces erreurs, si vous desirez la rendre parfaite. Voila desia, dit Epicharis, vne bonne leçon, & si tous les iours il en reçoit vne pareille, ie croy qu'il pourra se remettre en bon chemin. A vous entendre tous deux parler, reprit Palamede, il semble que i'aye esté instruit en vne mauuaise escole d'amour, & que ie doiue tascher à oublier les mauuais preceptes que i'y ay appris, mais ie sens encore quelque chose en moy qui repugne à l'austerité de vos regles : Toutefois i'honore tant mon Maistre, & aime tant ma Maistresse, que ie receuray leurs enseignemens sur leur parole, sans les examiner ; & obeïssant à vos raisons, ie feray que vous m'aurez encore obligation de la peine dont ie me deliure de chercher des raisons contraires. Ils se trouuerent alors à vn

paſſage de ruiſſeau aſſez difficile, ce qui empeſcha Melinte & Eurylas de luy repartir, pour ſonger à l'endroit le plus aiſé pour paſſer. Palamede ayant ſondé le gué le premier, & eſtant de l'autre coſté ſe mit à chanter.

Amour eſt vn enfant volage,
Qui change de lieu tous les iours:
Dedans les Cieux il fait ſon cours,
Puis ſur la terre il ſe fait rendre hommage.
Si mon cœur change ainſi de lieu,
Peut-il pas imiter vn Dieu?

Vn meſme ſuiet l'importune,
Il aime de diuers attraits:
Et ſe ſeruant de pluſieurs traits,
Bleſſe tantoſt ou la blonde ou la brune.
Si ie m'adreſſe en plus d'vn lieu,
Puis-ie pas imiter vn Dieu?

Amour n'a point d'autres delices,
Qu'à faire quelque coup nouueau:
Puis il ſe rit ſous ſon bandeau,
De tous les maux que cauſent ces malices:
Cherchant à rire en plus d'vn lieu,
Puis-ie pas imiter vn Dieu?

Il nous ſera bien difficile, dit Epicharis à Melinte, de gagner quelque choſe par inſtructions ſur ſon eſprit: car le voila deſia retourné à ſa premiere erreur. Vous ne iugez pas bien, reſpondit Palamede, de mes intentions; car ie veux faire ſortir par ma bouche ces fauſſes opinions, com-

me vn poiſon ou vne mauuaiſe nourriture que i'aurois priſe, & ie n'ay point d'autre moyen pour m'en deffaire. Vous deuez iuger ainſi de tout ce que ie diray deſormais de contraire à la fidelité, en reſpondant à vos raiſons : car ie receuray les voſtres en les eſcoutant, & me defferay des miennes en vous les diſant. Voila, dit Epicharis, vn moyen aſſez gentil pour nous contredire toute ſa vie, ſous le pretexte de faire ſortir ſes raiſons. I'ay bien peur, repartit Melinte, que les noſtres ne ſortent auſſi facilement de ſon eſprit. Donnez les moy, dit Palamede, aſſez bonnes & aſſez fortes, afin qu'elles s'y attachent ſi bien, que rien ne les puiſſe eſbranler pour ſortir. Prenez garde, repliqua Melinte, que ce ne ſoit pas le deffaut des raiſons, mais du lieu qui eſt peut-eſtre ſi gliſſant, que rien n'y peut demeurer ferme. Ils adouciſſoient l'ennuy du chemin par ces diſcours qui les entretindrent iuſques au ſoir ; & rencontrant vn lieu aſſez propre pour manger ce qu'ils auoient apporté, ils mirent pied à terre, & laiſſerent paiſtre l'herbe à leurs cheuaux ; & apres auoir ſouppé ils ſe reſolurent d'aller toute la nuit pour auancer leur chemin.

Eſtant remontez à cheual ils entrerent dans vne foreſt vn peu deuant que le Soleil ſe couchaſt, & ils n'en auoient pas encore trauerſé la moitié quand la nuit commença d'approcher. Palamede & Epicharis eſtoient enſemble & alloient deuant; Melinte eſtoit eſloigné d'eux enuiron de vingt pas, & entretenoit ſes reſveries, lors qu'vn fantoſme s'apparut à luy ſur vn grand cheual noir, ayant le viſage d'vne noirceur eſpouuantable, le corps couuert d'vn poil long & heriſſé, & tenant vne maſſuë ſur ſon eſpaule.

Vn homme moins aſſeuré que Melinte euſt eſté bien effrayé d'vne viſion ſi affreuſe ; mais luy ſans s'eſtonner

s'arresta, & luy demanda auec vne parole asseurée, s'il auoit quelque chose à luy dire. Sçache, respondit le Spectre, que ta mort approche. Tu ne m'apprens rien de nouueau, reprit Melinte, ie sçay bien qu'elle approche tous les iours. Ce monstre sans repartir luy voulut descharger vn coup de massuë sur la teste; mais il l'euita en pliant le corps & mit aussi-tost l'espée à la main. Alors il vit encore venir à luy vn autre monstre à cheual semblable au premier; & sans se troubler de se voir parmy ces démons, il commença à charger celuy qui luy auoit parlé, & en mesme temps il songea à faire en sorte que l'autre ne le peust offenser. Palamede & Epicharis qui virent que Melinte ne les suiuoit plus, retournerent sur leurs pas, & ils furent bien estonnez de le trouuer attaché au combat contre des fantosmes effroyables. Epicharis fut saisie d'horreur, mais Palamede qui n'eut pas redouté d'attaquer toutes les puissances de l'enfer pour secourir son amy, mit l'espée à la main, & assaillit celuy qui estoit venu le dernier. En mesme temps Melinte perça de plusieurs coups celuy auquel il s'estoit adressé, en euitant auec souplesse les coups de sa massuë, & le fit en fin tomber de son cheual. Palamede se deliura aussi en peu de temps de celuy auquel il s'estoit attaché, & ces deux amis furent bien aises de voir que ces fantosmes auoient vne vie à perdre, puis qu'ils versoient beaucoup de sang estant tombez à terre, & qu'ils n'auoient plus aucun mouuement. Ils descendirent de cheual, & trouuerent en les considerant que c'estoient des hommes qui auoient noircy leurs visages & leurs mains, & s'estoient reuestus de peaux pour espouuanter peut estre les passans, & les tuer plus facilement.

Epicharis s'estoit esloignée, saisie de frayeur, & ils eurent bien

bien de la peine à la rasseurer, & à la faire approcher pour voir ces corps morts. Elle s'auança en fin, & s'estonna fort de ce que Melinte n'auoit point eu de terreur à l'abord de ces fantosmes. La Lune leur donnoit assez de clarté pour ne se pas esgarer, de sorte qu'ils se resolurent de continuer leur chemin, & de prendre bien garde s'ils ne seroient point encore attaquez par quelques monstres pareils; toutefois ils sortirent du bois sans danger sur la fin de la nuict; & le iour commençant à parestre, ils rencontrerent vn homme à pied, qui les voyant venir, leur demanda en s'estonnant, s'ils n'auoient point rencontré les deux demons qui auoient tué tant d'hommes depuis sept ou huict iours. Ouy, respondit Melinte, mais il ne nous ont point fait de mal. Ie m'estonne bien, reprit cét homme, qu'ils vous ayent espargnez. A la verité, dit Melinte, ils nous ont fait bien de la peur; mais d'où croit-on qu'ils sont venus? On dit, repartit-il, que ce sont des Dieux infernaux qui ont esté contraints de quitter le Temple de Proserpine de Rome qui a esté bruslé, & qui ne cesseront point de tuer, qu'on ne leur en ait rebasty vn autre. Pour moy ie ne suis pas si hardy que vous, car ie m'en vay faire le tour de la forest pour aller à Rome, de peur de tomber entre leurs mains. Mon amy, luy dit Melinte en sousriant, ces Dieux n'estoient donc pas immortels: ne feignez point de passer par la forest, vous trouuerez sur la place leurs corps que nous auons priuez de vie, & asseurez vous que c'estoient seulement des voleurs qui s'estoient desguisez en demons, pour tuer & despoüiller les passans auec plus de facilité apres les auoir effrayez. Cét homme ne le voulut point croire: ils luy iurerent tous trois que cela estoit vray, & que s'il se lassoit d'al-

ler à pied, il trouueroit peut-estre vn des cheuaux de ces mal-heureux, sur lequel il pourroit monter : mais il ne pût-estre persuade, quelque asseurance qu'ils luy donnassent; & ne voulut point prendre le chemin de la forest, tant la peur & la creance des contes fabuleux s'ostent difficilement des ames vulgaires.

Ils continuerent leur chemin, & apres auoir assez parlé de cette rencontre, ils reprirent leur entretien du iour precedent, pour instruire Palamede aux loix de la fidelité. Epicharis luy demanda, s'il vouloit que Melinte luy donnast encore vne leçon d'amour. Ie l'aimerois, dit-il, bien mieux de vous : car dés la premiere ie serois maistre. Il ne luy faut point, dit Melinte, d'autre instruction que de bien examiner sa vie passee, & il trouuera que les mauuais desirs ne luy ont rien apporté que de la honte & du mal-heur, & qu'il n'a trouué de la douceur que dans les amitiez vertueuses : car ie veux qu'il me confesse, que les honnestetez de la sage Eriphile, & ses doux entretiens dans le refus, luy furent plus agreables, que les faueurs qu'il croyoit en auoir receuës dans la tromperie qu'on luy ioüa. Mais, dit Epicharis, ne puis-ie point sçauoir cette histoire ? Ie beniray, reprit Palamede, cette tromperie toute ma vie, puis qu'elle fit naistre l'amitié de Melinte & de moy. Vous me donnez, dit Epicharis, encore plus d'enuie de l'apprendre: car c'est ce que ie n'ay point encore sceu ; & si Melinte vouloit prendre la peine de me faire ce recit, ie croirois le seruice que ie vous ay rendu bien recompensé. Palamede, repartit Melinte, vous en pourroit mieux dire les particularitez: mais puisque ie me puis acquitter à si bon marché de ce que ie vous dois, ie n'en veux pas perdre

l'occasion. Epicharis luy dit, Si c'est trop peu de chose, meslez-y du vostre dauantage, & me dites tout ce qui vous est arriué dans Athenés, & dans vostre voyage en Asie. C'est la raison, dit Melinte, que vous sçachiez comment s'est passée la vie que vous nous auez conseruée. Ce recit, adiousta Palamede, vous sera fort agreable, pourueu qu'il vous die toute la gloire & les aduantages qu'il acquit: car i'ay peur qu'à ce sujet il ne vous cele les plus belles rencontres. Vous voudriez bien, dit Melinte, que ie vous laissasse cette occasion de parler pour satisfaire Epicharis, mais vous aurez d'autres seruices à luy rendre. Ie serois bien marry, repartit Palamede, de la priuer de vous oüir : mais trouuez bon, si vous oubliez quelque chose, que ie vous en fasse souuenir. Melinte s'y accorda, apres auoir rejetté les loüanges qu'on luy donnoit, & quelque temps apres il reprit ainsi.

HISTOIRE DE MELINTE, Eriphile, & Palamede.

IL y a des rencontres fort heureuses en la vie des hommes, desquelles sçachant se seruir à propos, on est porté facilement à la vertu & à la gloire : & ie treuue que la fortune sert extrémement aux bons desseins, fournissant les moyens pour entreprendre, & pour executer les entreprises.

ſuiure ceux de noſtre condition : de ſorte que l'vn enſeignoit à l'autre ce qu'il ſçauoit, & apprenoit de l'autre ce qu'il ignoroit : c'eſtoit là vne eſcole bien douce. Apres que ie luy auois fait part de mes eſtudes, ie luy monſtrois le profit que ie faiſois en nos exercices. Ie faiſois des armes en ſa preſence, ie luttois, ie lançois le iauelot ; & Ephialtes, qui eſtoit des premiers de la ville, ayant touſiours de beaux cheuaux outre les miens, ie les exerçois deuant elle, & lors que i'en eſtois approuué, ie croyois ma peine bien recompenſee. Du commencement ie l'aimois comme ma mere, mais acquerant plus d'âge & de ſens, ce qui me donnoit plus de credit auprés d'elle & me diſpenſoit de ſi grandes ſubmiſſions, ie l'aimay comme ma ſœur : de ſorte qu'entrant dans ſa confidence, elle n'auoit plus de ſecret qu'elle me cachaſt. Palamedê eſtoit auſſi alors dans Athenes, & employant plus de temps aux exercices qu'aux eſtudes, il y reüſſiſſoit auec beaucoup d'adreſſe & de grace. Nous faiſions tout à l'enuy l'vn de l'autre, ſans nous connoiſtre autrement, ſinon que nous eſtions d'vne meſme ville. Palamede confeſſera auec moy que l'vn de nous deux ſouffroit auec quelque deſplaiſir les loüanges que l'on donnoit à l'autre, & cét éguillon ſeruoit encore à nous rendre plus ſoigneux de bien faire, de ſorte qu'il n'y en auoit point qui nous ſurpaſſaſſent.

Mais laiſſons ce diſcours de nos exercices, pour parler de ſon humeur amoureuſe. Apres auoir aimé quelques Dames dans Athenes, où l'on ne manque point d'en trouuer d'aſſez faciles, & ſe laſſant de faueurs ſi aiſees, comme celles qu'il acqueroit à ſes deſpens, il vid vn iour Eriphile, & en deuint amoureux ; incontinent il luy teſmoigna ſon amour, par les ſoins qu'il prenoit de la voir en tous les lieux

où elle pouuoit aller: mais il connut bien qu'il auroit de la peine à en obtenir ce qu'il desiroit; car sa modestie estoit tres-grande, & elle ne luy donnoit iamais prise par ses paroles, pour luy faire auoir la hardiesse de luy proposer aucune chose qui offensast son honneur. Toutefois ayant sceu qu'elle hantoit quelquefois chez vne femme de moyenne condition qui se nommoit Harpalice, mariée à vn affranchy d'Ephialtes, & que cette femme estoit fort artificieuse & auare, il espera la gaigner par son auarice, & qu'elle pourroit gaigner Eriphile par son artifice. Il s'adressa donc à elle, & cette femme le receut, en l'asseurant qu'il n'y auoit qu'elle qui eût pouuoir sur Eriphile, & qui fust capable de le seruir. Elle l'entretint quelque temps d'esperance; puis vn iour luy dit, qu'Eriphile ayant perdu vne chaisne d'or fort riche, & redoûtant que son mary le sceust, il auoit vn beau moyen d'acquerir ses bonnes graces, en luy en faisant present d'vne pareille. Palamede la promit aussitost, & Harpalice luy ayant representé de quelle façon estoit cette chaisne, il la commanda à vn Orfévre. Mais l'ayant, il eut peur qu'Harpalice ne la donnast point à Eriphile, de sorte qu'il la pria qu'il en fust le porteur luymesme; afin que cela luy donnast occasion de la voir en particulier, & qu'Eriphile en cherchast le moyen. Harpalice fut vn peu surprise; toutefois elle luy dit qu'elle le sçauroit d'elle, & deux iours apres l'asseura qu'Eriphile auoit promis de venir chez elle; qu'elle feindroit de faire vne assemblée de Dames, où quelques hommes aussi se pourroient trouuer, puis elle les feroit entrer dans vne chambre à part, où il luy feroit le present en main propre, & que là il pourroit tascher de la vaincre par prieres. Palamede attendit ce iour auec beaucoup de ioye, & Harpalice ne

manqua pas de faire son assemblée : mais auparauant que la compagnie arriuast elle fit entrer Palamede dans vne chambre proche de celle où l'on se deuoit assembler. Ie m'y rencontray aussi conduisant Eriphile, & Harpalice allant dans la chambre où estoit Palamede, luy fit remarquer par les fentes ceux qui estoient dans l'autre chambre, & entr'autres Eriphile & moy. Voyez vous pas, disoit-elle, qu'Eriphile rougit, & est toute resveuse, ayant le dessein de vous venir trouuer ? Palamede s'imaginoit aussi que cela fust, & elle luy dit en le quittant; Vous pourrez voir quand ie la prendray par la main pour vous l'amener, mais elle veut que i'oste la lumiere, de peur que vous ne soyez veus ensemble dans cette chambre par les mesmes fentes. Palamede y consentit, puis qu'il le falloit ainsi, & peu de temps apres elle vint prendre Eriphile par la main, la voulant mener, disoit-elle, pour voir ce qui estoit dans vne autre chambre. Elle luy fit mettre le pied dans celle où estoit Palamede, qui estoit si obscure qu'Eriphile se retirant dit assez haut, où me menez-vous, Harpalice ? Cette artificieuse rentra peu de temps apres, amenant dans l'obscurité vne autre femme, instruite de ce qu'elle deuoit faire, & dit à Palemede en la luy donnant. I'ay eu bien de la peine à la faire resoudre, seruez-vous de l'occasion ; mais ie vous prie, parlez bas : ie serois des-honorée si on vous entendoit, puis elle les enferma tous deux. Palamede pourroit mieux vous dire que moy quels tesmoignages il luy rendit de son contentement, & combien il s'estimoit son redeuable de ce qu'elle luy auoit accorde cette faueur, comment en suitte il poursuiuit cette pointe, & quelles victoires il obtint : mais ie vous puis dire qu'il trouua bien moins de resistance qu'il n'auoit creu ; & pour remerciment il luy

donna la chaisne : puis Harpalice reuenant la prendre dans la mesme obscurité, ils se separerent auec mille protestations suiuies d'autant de baisers. Palamede ne fut point deliuré de là que la compagnie ne fust sortie; & Harpalice luy demanda alors si elle sçauoit bien obliger : il luy fit mille remercimens, auec quelque present, & apres il s'en alla fort satisfait. Ie ne sçay, continua Melinte s'adressant à Epicharis & regardant Palamede, si i'oserois vous dire quelle faute il fit. Ie vous prie, dit Palamede, n'oubliez rien de ce qui m'est arriué, ny mesme nostre combat, pource que sans cela le conte ne vaudroit rien, & n'auroit aucune suitte : ou bien vous m'obligeriez à reprendre moy-mesme vostre discours. Ie vous diray donc, reprit Melinte, qu'il ne pût taire cette faueur, & la publia. Eriphile fut aduertie de cette vanité, & me la faisant sçauoir, me tesmoigna le sensible desplaisir qu'elle en receuoit. Ie l'aimois d'vne affection si honneste, que i'en fus touché autant qu'elle, de sorte que ie me resolus de la vanger. Le lendemain ie le rencontray au parc des exercices, & le tirant en vn lieu où nous ne pouuions estre veus, ie luy dis qu'il auoit mesdit d'vne Dame, qu'il falloit qu'à l'heure mesme il s'en desdist, & qu'il publiast le contraire, ou que ie l'en ferois repentir. Et ie feray, dit-il, que tu ne te repentiras pas long temps de ces paroles. Alors nous mismes tous deux l'espée à la main, & estant instruits depuis si peu de temps en toutes les ruses de l'escrime, nous n'en oubliasmes vne seule, soit pour attaquer ou se deffendre. Il sembloit que nous fussions tous deux bien contens que cette occasion se fust presentée de mettre nostre art en pratique, de sorte que si nous auions eu autrefois de l'emulation lors que nous ne combattions que par exercice,

nous estions alors bien autrement animez, pensant que le prix & le hazard, estoient l'honneur & la vie. Apres que ce combat eut esté assez disputé sans aucune blessure de part & d'autre, Palamede impatient de ce qu'il duroit tant, me porta vn coup auec telle furie, que l'ayant euité, le pied luy manqua, & il vint tomber auprés de moy. Ie me iettay sur luy, & saisissant son espée ie le voulus forcer de se desdire de ce qu'il auoit inuenté contre Eriphile : mais il me dit d'vn courage asseuré, qu'il ne se desdiroit iamais d'vne chose veritable. Ie le menaçay de le tuer s'il continuoit ces paroles, surquoy il me dit; Melinte ie confesse que i'ay eu tort d'en parler; mais si ie vous fay voir qu'elle me fauorise, aduouërez vous pas que ie ne puis m'en desdire ? Si vous pouuez, luy dis-ie, le verifier, ie me confesseray vaincu par vous : mais si cela n'est point ie veux vous obliger à me satisfaire deuant elle, & à publier le contraire. Ie reçoy, dit-il, ces conditions, auec serment de vous contenter auant qu'il soit trois iours : alors ie le laissay releuer, & nous nous en allasmes ainsi heureusement, sans auoir respandu du sang l'vn de l'autre.

Vn iour apres il pria Harpalice de luy faire auoir encore la mesme commodité de voir Eriphile : elle qui n'aspiroit qu'à ses presens, luy promit, & le lendemain elle l'aduertit de venir le soir. Aussi tost il me vint trouuer, & me dit : I'ay cherché le moyen de satisfaire à ma parole ; ce soir si vous vous trouuez chez Harpalice en compagnie, remarquez en quelle chambre Eriphile entrera sans lumiere puis vous m'en pourrez voir sortir, si vous demeurez le dernier au logis. Ie fus vn peu estonné, ne sçachant si ie deuois encore soupçonner Eriphile: toutefois ie luy pro-

mis de m'y trouuer, & ſans en parler à Eriphile meſme, ie l'y accompagnay le ſoir. Harpalice ne manqua pas de luy mener la meſme femme, qui luy fut courtoiſe comme auparauant: pour moy qui n'auois point quitté Eriphile dans la compagnie, ie me mocquois en moy-meſme de Palamede, & m'en allay auec elle ſans l'attendre. Le lendemain il me vint trouuer au matin, & me demanda pourquoy ie ne l'auois pas attendu le ſoir precedent pour le voir ſortir. Pource, luy disie, que i'auois touſiours eſté auec Eriphile, & que ie pouuois bien reſpondre d'elle. Il commença à rire, mais voyant que ie me mocquois auſſi de luy, il commença à ſe deffier d'Harpalice: puis il me dit, il faut que l'vn de nous deux ſoit bien trompé. Mes yeux, luy dis ie, ſont bien certains. A la verité, reprit-il, les miens ne me pouuoient pas aider au lieu où i'eſtois; car il eſtoit trop obſcur: mais i'en ſeray pourtant eſclaircy; & ſans me dire autre choſe il ſortit, & s'en alla chez Harpalice, qu'il obligea par les meſmes charmes des recompenſes à luy faire auoir la meſme faueur. Elle luy dit, qu'il eſtoit impoſſible d'auoir ſi ſouuent compagnie: toutefois qu'elle la feroit bien venir, pourueu qu'il demeuraſt d'accord qu'il n'y auroit point de lumiere dans la chambre; pource qu'Eriphile craignoit meſme d'eſtre veuë par ſes domeſtiques: cela le fit deffier d'elle plus qu'auparauant: toutefois il s'y accorda, & le ſoir venu, il ſe trouua dans la meſme chambre, où cette femme eſtant entrée, parmy leurs carreſſes il luy coupa de ſes cheueux, & bien qu'elle le ſentit & vouluſt l'empeſcher de les retenir, il les emporta de force. Auſſi toſt qu'il fut au logis, & qu'il peuſt auoir de la lumiere, il regarda en

tremblant ce qu'il tenoit, & vid des cheueux noirs, bien differens de ceux d'Eriphile. Alors reconnoissant comme il auoit esté trompé, & songeant comment il se vangeroit d'Harpalice, il passa le reste de la nuit auec beaucoup de despit. Le matin il me vint voir, & me dit. Melinte, ie suis prest de vous satisfaire, & me desdire de ce que i'ay publié contre l'honneur d'Eriphile : mais il faut que ce soit en sa presence. I'enuoyay sçauoir si elle auroit agreable de receuoir cette satisfaction, ce qu'elle voulut bien, pourueu que i'y fusse. Palamede entrant s'alla ietter à ses pieds, & luy dit. Madame, ie vous viens demander pardon de la faute que i'ay commise contre vous, & vangeance d'vne meschanceté par laquelle on a donné sujet à mon offense. Eriphile le pria de se releuer pour luy conter plus à son aise ce qu'il auoit à luy dire. Elle nous fit asseoir, & alors Palamede monstrant ce qu'il auoit coupé, luy dit. Madame, ces cheueux noirs vous feront voir la plus noire meschanceté qui ait esté inuentée contre deux personnes; & sur cela il nout fit le recit de toutes les ruses d'Harpalice, qu'Eriphile & moy ne cessions d'admirer. En fin il luy demanda tant de pardons, & adiousta tant de protestations de l'honorer, & de publier par tout l'artifice d'Harpalice, auec vn tel excés de soubmissions & de respects, que nous fusmes plus contens de ses satisfactions, que nous ne pensions en auoir esté offensez. Eriphile luy pardonna tout, & ayant sceu nostre combat pour son sujet, elle voulut que nous demeurassions amis, puisque nous estions d'vne mesme ville, d'vn pareil aage, & adonnez esgalement aux honnestes exercices. Ie ne me fis pas beaucoup prier, pource que i'estimois extrémement toutes les qualitez de Palamede. Il nous

tesmoigna aussi qu'il s'estimoit fort heureux, de tirer cét aduantage, disoit-il, de son imprudence. Nous nous embrassasmes, & iurasmes deuant elle vne perpetuelle amitié. Elle fit mettre puis apres Harpalice entre les mains de la Iustice; & cette mal-heureuse fut condamnée à estre liée sur vn asne, la teste tournée vers la queuë qu'elle tenoit pour bride, & promenée par les quartiers d'Athenes, le bourreau la foüettant, & les enfans la poursuiuant à coups de pierres. Depuis ce temps-là Palamede rendit tant de deuoirs honnestes à Eriphile, qu'elle l'eut en grande estime : elle nous fauorisoit esgalement, ne cessant de nous faire confirmer nostre amitié. Et sur ce sujet Palamede fit des vers, dont ie croy que ie me souuiendray bien, il me semble qu'ils estoient tels.

I'aime d'vne amour la plus sainte,
La plus parfaite d'icy bas.
Le Dieu qui m'a blessé d'vne si douce atteinte
Ne m'en veut point guerir, & ie ne m'en plains pas.

Elle m'aime, & ie n'ose attendre
Vn seul bien qui me rende heureux;
Car se laissant aimer, elle sçait se deffendre
Par la mesme vertu qui me rend amoureux.

Vn riual obtient mesme place,
Dont l'heur ne me rend point ialoux:
Et ie n'ay point regret s'il reçoit mesme grace,
De voir si peu de biens partagez entre nous.

Ie ne la nomme point cruelle,
Et n'en veux point estre vainqueur;

Et ce n'est point deffaut, ny de beautez en elle,
Ny d'amour en mon cœur.

Ie treuue, dit Epicharis à Melinte, que vous estiez vn seruiteur bien modeste, & vn amy bien honneste, de faire ainsi part de l'amitié de cette belle Eriphile. Vous voyez, respondit Melinte, comme nous auons tousiours partagé ensemble la bonne & la mauuaise fortune; Mais il faut vous dire comme nous separasmes aussi entre nous presque tout l'honneur des jeux Olympiques : Puis il reprit. Le temps en estant escheu on se rendoit à Pise de toutes parts, les vns pour parestre aux jeux, & disputer les prix; les autres pour estre seulement spectateurs. Ie voulus aspirer à vn honneur bien haut: car voyant que les plus grandes villes de la Grece, & mesme quelques Rois auoient enuoyé des cheuaux excellens auec des chariots legers, pour emporter le prix de la course, ie voulus aussi me mettre sur les rangs pour Syracuse, & ayant dés long temps dressé les cheuaux d'Ephialtes & les miens pour ce sujet, & fait faire vn chariot doré tout esclattant, & representant celuy du Soleil : ie fis peindre six beaux coursiers que i'auois, d'vne façon qui n'auoit point encore esté veuë : puis vestu comme Apollon, & couronné de rayons ie parus sur les rangs auec les autres qui ne manquoient pas aussi d'esclat & de magnificence : Palamede se contenta de pretendre au prix de la harpe.

Eriphile pour nous animer tous deux à bien faire, nous auoit donné à chacun vne faueur, à Palamede vne harpe, de laquelle il deuoit iouër, & à moy vn carquois auec l'escharpe qu'elle mesme auoit faite. Chacun de ceux qui deuoient courir, fit dans son chariot le tour de la place où se

faisoient les jeux, & salüa les Dames en passant, de qui l'on receuoit aussi des faueurs & des souhaits; puis se vint ranger en la place qui luy auoit esté ordonnée. I'auois dressé mes cheuaux à partir à la troisiesme fois que les trompettes sonnoient, sans estre obligé de les animer du foüet ou de la voix, reseruant ces esperons pour le milieu de la course. Ils ne manquerent pas de partir à temps, & les mesnageant sur le commencement, ie coulay subtilement entre deux qui s'estoient precipitez, & qui me deuançoient; & ayant cet auantage, ie me contentay de le conseruer iusques sur la fin: alors voyant faire à mes riuaux quelques efforts pour m'atteindre, ie n'espargnay plus mes cheuaux, mais leur laschant les resnes, & laissant les autres derriere moy, ie paracheuay legerement ma course, m'acquerant vne victoire qui ne pouuoit estre disputée. Alors les trompettes commencerent à sonner de toutes parts: puis les cris & les applaudissemens du peuple suiuirent, & apres ie fus proclamé vainqueur. Ayant receu le prix, ie repassay au milieu de la place dans mon chariot cóme en triomphe, & voyant que l'on alloit commencer d'autres jeux, ie le conduisis prés le theatre où l'on deuoit disputer des vers; delà ie sautay dessus, où l'on me donna le premier rang, à cause de la victoire que ie venois d'obtenir. Ie recitay vne Ode qui vous seroit ennuyeuse si ie vous la redisois, pource qu'elle estoit assez longue. Enfin i'emportay encore le prix, & ayant oüy peu de temps apres proclamer Palamede vainqueur pour la harpe, ie vous asseure que i'en eus plus de ioye que de mes victoires mesmes.

Incontinent ceux de Syracuse ayant appris l'honneur que nous leur auions acquis, nous enuoyerent des lettres de reconnoissance & de remercimens; & nous

cõuiɾerent de retourner deuers eux, pour receuoir les honneurs qu'ils desiroient nous faire. Nous ne peusmes refuser des prieres si iustes, & si aduantageuses pour nous, & prismes resolution de partir auec beaucoup de regret de quitter Eriphile. Ie ne vous diray point l'ennuy qu'elle receut d'entendre que nous auions ce dessein : mais elle me tesmoigna plus de desplaisir que la sagesse mesme de son esprit ne sembloit souffrir; & ie vous confesse aussi que pour me separer d'elle, il fallut que ie fisse vn grand effort sur moy-mesme : car i'auois vescu auec elle dans vne si grande douceur & vne telle confidence, que ie me priuois de beaucoup de plaisirs & de consolations. Sa vertu & ses belles qualitez m'auoient tousiours fourny des entretiens si vtiles & si agreables, que ie doutois si ie me pourrois iamais trouuer autant heureux, & rencontrer quelque chose qui approchast de ce que ie perdois en la quittant : toutefois il fallut consentir à ce départ, & Palamede qui prend, comme vous sçauez, ses consolations & ses diuertissemens si aisément, en eut du commencement quelque regret, & le perdit aussi tost. Mais au lieu de retourner en nostre païs, l'ardeur de la guerre nous emporta. Corbulon ce sage & victorieux Capitaine Romain vint aborder aux costes de la Grece auec les forces qu'il conduisoit, pour passer de là en Asie, & aller faire la guerre aux Parthes. Nous prismes cette occasion de tesmoigner nostre courage, & l'allasmes trouuer: puis nous le suiuismes en toutes les conquestes qu'il fit, où nous acquismes quelque gloire, & quand la paix fut faite nous nous separasmes de l'armée. Est-ce ainsi, dit Epicharis en l'interrompant, que vous parlez en passant, d'vne valeur admirée de tout l'Empire,

& si redoutée des Barbares. Ie veux que vous me contiez quels exploicts vous fistes tous deux: car c'est le plus grand plaisir que ie puisse receuoir. Permettez, respondit Melinte, que ie ne vous face point ce recit de batailles & de sieges, qui ne vous pourroit estre qu'ennuyeux; puisque les termes de s'exprimer vous en sont mesmes inconnus: contentez-vous que nous vinquismes en quelques rencontres, nous fusmes blessez en d'autres, nous courusmes beaucoup de dangers, & en fismes courir aux autres, & qu'à la fin les Romains demeurerent victorieux. Au moins souffrirez-vous, dit Palamede, que ie vous soulage, & que ie luy recite seulement ce qui se passa aux prises d'Artaxate & de Tigranocerte; & si vous apprehendez d'entendre vos loüanges, vous n'aurez qu'à vous esloigner de nous de quelques pas: aussi bien il arriueroit vne chose bien estrange, qu'à force d'estre modeste, vous m'interrompriez à tout moment. Puis il est raisonnable que ie macquitte aussi bien que vous enuers Epicharis des obligations que ie luy ay, tandis qu'elle est en humeur de receuoir des histoires en payement. Ie trouue, dit Epicharis, que Palamede a raison: il luy sera plus seant qu'à vous de me dire ce qui c'est passé à vostre auantage; & il ne me sçauroit faire vn plaisir qui me soit plus sensible que de me faire part des bonnes fortunes qui vous sont arriuées. Alors quoy que Melinte peust alleguer, il fut contraint de se retirer quelques pas pour laisser parler Palamede, qui commença ainsi son discours.

HISTOIRE

HISTOIRE DES PRINCESSES Araxie & Zelinde.



Ovs iugerez qu'il estoit à propos que Melinte s'esloignast de nous, pour me laisser la liberté de vous dire vne partie des effects de sa merueilleuse generosité : car il est certain que iamais homme ne souffrit si peu d'estre loüé, & ne s'exerça tant à faire des choses loüables. Apres que nous fusmes entrez auec l'armée des Romains dans l'Armenie, Corbulon n'eut autre dessein que d'attirer Tiridate à vn combat general : mais ce Roy qui croyoit auoir plus d'auantage à nous incommoder par de frequentes escarmouches, voloit incessamment autour de nos legions auec les Parthes qui n'ont presque autre façon de combattre. Melinte & moy nous nous estions mis dans la Cauallerie, où il se signala souuent en repoussant les ennemis en plusieurs occasions, & acquit vne grande reputation, pour ne se laisser iamais surprendre par eux, & pour ne manquer pas à leur porter autant de coups d'espée qu'ils nous auoient enuoyé de flesches quand ils nous venoient attaquer. Corbulon assiegea quelques places pour faire resoudre Tiridate à donner bataille : mais il nous les laissa prendre toutes, & ne fit mine de s'esmouuoir sinon lors qu'il fut resolu qu'on iroit droit à Artaxate capitale de l'Armenie. En ces occasions Melinte acquit par trois fois la Couronne mura-

le ; & ie ne sçaurois vous dire de combien d'adresse estoit secondé son courage, mais à peine les eschelles estoient dressées qu'on s'estonnoit de le voir desia sur la muraille, & quelque desir que i'eusse de monstrer ce que i'auois de valeur, c'estoit tout ce que ie pouuois faire que de le suiure.

L'armée eut ordre allant à Artaxate, d'estre preparée & pour le chemin & pour le combat ; & de ne point s'esbranler quelques saillies que fissent sur nous les ennemis, si Tiridate ne nous attaquoit de toutes ses forces. Les troupes du Roy s'espandirent autour de nous de toutes parts, taschant de faire destacher nos bataillons de diuers costez pour aller à eux, & de nous mettre en desordre : mais Tiridate voyant que rien ne branloit, & que l'armée continuoit tousiours son chemin en bon ordre, perdit l'esperance de nous deffaire ; & ne pouuant se resoudre ny de renfermer dans Artaxate des troupes qui n'estoient propres qu'à voltiger autour d'vn camp, ny de souffrir la honte de la laisser prendre à sa veuë, il se retira à vne des extrémitez de l'Armenie.

Artaxate abandonnée par Tiridate se rendit à discretion, & l'armée Romaine y entra : mais auant que vous dire ce que ie veux vous conter de cette prise, il faut que vous sçachiez que bien que Melinte n'eut aucun commandement dans l'armée, il estoit celuy toutefois qui apres Corbulon y auoit le plus d'authorité : Lors que nous estions campez, la tente que nous auions commune estoit tousiours pleine des plus honnestes gens qui fussent parmy les Romains ; tous admirant sa sagesse, sa courtoisie & sa valeur. Tous les soldats aussi l'auoient

en veneration : car s'il falloit faire quelque trauail, on le voyoit le premier la main à l'ouurage, hastant les tardifs, loüant les laborieux & animant chacun par son exemple. Mesmes ce que Corbulon luy choisissoit du plus riche butin dans la prise des places pour honorer son courage, il le partageoit entre les soldats qu'il voyoit auoir le mieux fait : & d'vne mesme action il recueilloit deux fruits, estant loüé en mesme temps & pour sa valeur & pour sa liberalité. Aussi nul n'auoit tant de grace ny de bonheur que luy à reprimer vn desordre ou vne mutinerie; & ce fut vn de ceux qui seruit le plus à Corbulon, qui estant fort seuere à faire obseruer la discipline militaire, se trouua bien estonné, quand à son abord dans l'Asie il trouua des legions, dont la pluspart des soldats auoient vieilly dans l'oisiueté de la paix, & ne se pouuoient ranger à l'ordre ny aux fonctions de la guerre.

Melinte donc dans la prise de cette grande ville, ne s'employa qu'à empescher les desordres & les violences des soldats, priant les vns, promettant aux autres, & chastiant quelquefois ceux qui s'emportoient à des insolences. Cependant qu'il estoit occupé à ce difficile employ, vn ieune homme, vestu d'vn simple habit d'Esclaue, mais dont le visage démentoit son vestement, ayant remarqué toutes ses actions, s'approcha de luy auec peine dans le tumulte, & l'ayant prie de l'escoûter, luy dit ; Seigneur, que me donnerez vous, & ie vous feray receuoir la plus grande gloire que vous puissiez acquerir en toute cette guerre. Mon amy, respondit Melinte, ne sera-ce pas assez pour vous d'auoir part dans cette mesme gloire, puisque ie ne la receuray que par vostre moyen ? Auec cela, dit-il, le

vous demande encore l'honneur de vostre amitié, de laquelle peut-estre ne m'estimerez-vous pas du tout indigne. Asseurez vous, repartit Melinte, que ie ne refuse point mon amitié aux honnestes personnes, & vous auez fort la mine d'estre de ce nombre. Mais quelle est donc la gloire que vous me voulez faire acquerir? Celle, reprit-il, de sauuer l'honneur à trois Princesses du sang des Arsacides, & aux filles de leur suite: Il y a long temps que ie cherche parmy les Romains: mais ie n'ay trouué que vous qui me semblast capable d'vne si genereuse action. Ie vous suis bien obligé, dit Melinte, de cette bonne opinion que vous auez de moy, & ie tascheray de ne rien faire qui en soit indigne. Dites-moy donc où sont ces Princesses, afin que ie mette l'ordre qui sera necessaire pour les garentir. Seigneur, dit-il, elles se sont renfermées dans ce Palais que vous voyez, où il y a assez de biens pour reconnoistre ceux qui leur conserueront ce qu'elles ont de plus cher au monde. Pour moy, reprit Melinte, i'acquiers assez de bien quand i'acquiers de l'honneur: toutefois il ne sera pas mal à propos d'en promettre quelque chose aux soldats dont ie me pourray seruir en cette occasion. Aussi tost il ietta les yeux sur les Romains qui estoient autour de luy; & voyant que la pluspart estoient de ceux qui luy estoient les plus affectionnez; il dit tout haut. Qui sera genereux me suiue. Incontinent il commença à marcher auec ce ieune homme vers le Palais, où enuiron cent soldats le suiuirent, outre deux Escuyers qui l'accompagnoient; & estans proche de là, il leur dit; Compagnons, pource que ie vous ay veus

la plusspart deferer à la priere que ie vous ay faite de n'vser icy d'aucune violence, ie veux recompenser vostre modestie, & vous faire auoüer que les plus moderez se trouuent en fin les plus riches: faites ce que ie vous diray, & nulle troupe de l'armée ne se trouuera si chargée de biens par le pillage, que ie vous en feray icy presenter par les mains mesmes des vaincus. Alors ils le remercierent & promirent de luy obeïr exactement. Il les rangea tous aux enuirons du Palais pour le bien garder, & laissa vn de ses Escuyers pour auoir l'œil sur eux, auquel volontairement ils se soumirent; & apres que le ieune homme eut fait ouurir la porte, il entra auec luy, suiuy de son autre Escuyer; & fut conduit dans vne chambre, où dés qu'il fut entré, deux ieunes Dames se vindrent ietter à ses pieds en pleurant, & les luy embrasserent; & plusieurs autres filles en mesme temps se ietterent à terre, toutes implorant sa pitié, & le priant de les vouloir garentir d'outrage. Cette veuë si sensible l'obligea de moüiller ses yeux de quelques larmes; & apres les auoir asseurées que leur honneur ne couroit aucun danger, il les pria de se releuer & de se vouloir asseoir; & de croire qu'apres qu'il leur auroit dit ce qu'il desiroit faire pour leur seruice, elles auroient suiet de chasser toute crainte. Elles luy baiserent les mains toutes deux, & les luy moüillerent de pleurs en se releuant: puis elles le firent asseoir auec elles pour entendre ce qu'il auoit à leur dire.

Cependant celuy qui l'auoit amené estoit entré dans vne autre chambre; & Melinte voulant luy demander où estoit la troisiesme de ces Princesses, pour luy rendre aussi le respect qu'il luy deuoit, se tourna, & en mesme

temps vit sortir de cette autre chambre la personne qu'il cherchoit, non plus en habit d'Esclaue ny d'homme, mais vestuë d'vne riche simarre Persienne, & d'vne façon plus majestueuse que pas vne de celles auec qui il estoit. Me voicy, luy dit elle, pour acheuer le nombre de celles qui ont besoin de vostre secours. Melinte mit vn genoüil en terre, pour luy demander pardon d'auoir manqué de luy rendre l'honneur qu'il luy deuoit; & luy dit, qu'il s'estimoit bien-heureux d'auoir à rendre à vne Princesse, le seruice qu'il croyoit n'auoir promis qu'à vn Esclaue. Seigneur, respondit la Princesse, mes sœurs & moy & tout ce que vous voyez icy est à vous; & s'il vous plaist nous sommes toutes vos Esclaues. Iamais, dit-il, mon ambition n'a esté si haut, que de pretendre à me faire seruir par des Princesses; & ie voy par les auantatages de vostre sang & de tant de belles qualitez qui sont en vous, que ma fortune sera bien grande si vous souffrez seulement que ie vous serue.

Cependant la belle Araxie, qui estoit l'aisnée de ces Princesses & celle qui luy parloit, tenoit les yeux attachez sur luy, comme ie sceus depuis de Zelinde qui estoit la plus ieune; & admirant sa grace merueilleuse & en sa mine & en son parler, conceuoit desia de l'affection pour luy: & sa passion naissante se sentoit flattée par ces paroles, par lesquelles il sembloit luy offrir son seruice, bien qu'en effect elles ne partissent que de la ciuilité. Si bien que luy voulant faire conceuoir vne estime d'elle & l'esperance de pouuoir meriter son amour, elle luy dit. Ie veux croire, Seigneur, par ce que ie voy de vous, & par les genereuses actions que ie vous ay veu faire, que vous estes d'vne naissance illustre; estant impossible qu'vne

vertu si haute que la vostre, se soit voulu loger que dans vn sang qui la peust faire esclater ; & qu'ainsi vous meritez, non seulement que des Princesses, mais encore que toute la terre vous obeïsse : aussi veux-ie croire qu'vne grandeur de courage comme est celle qui est en vous, qui ne voit rien au dessus d'elle, & qui merite que tout le monde luy cede, se plaist à releuer la noblesse & la vertu quand elle les trouue abatuës par la fortune ; & pour les rehausser & les remettre dans le lustre veut bien s'abaisser au dessous d'elles par la modestie & la ciuilité. Mais pour vous faire connoistre si nous meritons que vous preniez soin de nous, sçachez que nous sommes nieces du Roy Tiridate, & filles de sa sœur qui fut mariée à vn Prince de sa race, nommé Vonones le plus puissant entre les Parthes apres les trois freres, Vologeses, Tiridate & Pacore qui partagerent les trois Empires des Parthes, des Medes & des Armeniens ; & pource que l'Armenie estoit escheuë au plus ieune qui estoit Tiridate, & qu'elle estoit disputée par les Romains, Vonones mon pere, qui estoit vn experimenté Capitaine, luy fut donné pour luy seruir de conseil & auoir la principale conduite de ses affaires & de ses armées. Mais Tiridate se laissant gouuerner par quelques ieunes gens, qui luy persuadoient que Vonones prenoit plus d'authorité que luy-mesme, commença à ne plus suiure ses conseils, & non seulement le mesprisa, mais encore voulut le perdre pour n'auoir plus vne personne de telle consideration qui peust controller ses actions. En ce dessein voyant que Corbulon s'aprochoit d'Artaxate, il luy commanda de la garder auec peu de forces qu'il luy donna, cependant qu'il tiendroit la campagne, croyant bien que mon pere periroit dans le dessein

de conseruer cette ville, ayant trop de courage pour la rendre qu'apres de grands combats ; mesmes il laissa auprés de luy quelques Chefs pour luy nuire en tout ce qu'il voudroit entreprendre ; l'vn desquels nommé Misdate, a esté si traistre, qu'aux approches qui se sont faites ce matin par les Romains, feignant de tirer vne flesche contre les ennemis, il a percé le corps de mon pere, qui a esté rapporté dans la ville tirant les derniers souspirs. Cette nouuelle m'a esté apportée par vn de ceux de la suitte de mon pere, & m'a donné tant de douleur, que laissant icy pleurer mes sœurs, ie m'en suis allée au lieu où Vonones expiroit, n'ayant pû estre porté iusques en ce Palais. La mort venoit de luy fermer les yeux lors que ie suis arriuée, & estimant superflu de parler à vn corps qui estoit priué de sentiment, i'ay tourné ma fureur contre Misdate, qui pour m'abuser & contrefaire l'innocent, feignoit de pleurer deuant moy cette perte. Tandis qu'il tenoit vn mouchoir deuant ses yeux comme pour essuyer ses larmes, il n'a pû voir que i'ay tiré l'espée qui estoit encore au coste de mon pere, & la poussant dans le corps du traistre, ie luy ay dit, pleure ta propre mort maintenant auec des larmes veritables ; puis va-t'en là bas donner cette consolation à mon pere, que ta trahison n'a gueres tardé à estre punie par son espée mesme. L'effroy a esté si grand dans la ville, tant pource qu'elle estoit desia enuironnée de Romains, que pour la mort si soudaine de Vonones & de Misdate, que chacun n'a plus songé qu'à se rendre. I'ay fait ce que i'ay pû pour animer les Chefs qui restoient, à soustenir au moins quelques assauts auant que d'en venir à cette extremité ; ils ont enuoyé deuers Corbulon mal-gré moy luy dire qu'ils

ſe rendoient à diſcretion. Alors apres auoir employé quelques paroles pour les diuertir d'vne ſi laſche reſolution, ie me ſuis ainſi entretenuë en moy-meſme : A quoy penſes-tu, Araxie? & à quoy te porte ton courage contre tes propres reſſentimens? pour qui veux-tu conſeruer Artaxate? pour Tiridate, qui a cauſé la mort de ton pere? ſonge pluſtoſt à faire en ſorte pour te vanger qu'il perde tout ſon Royaume; & ſi tu dois penſer à conſeruer quelque choſe dans ce deſordre, ne penſe plus qu'à conſeruer ton honneur & celuy de tes ſœurs. Auſſi toſt ie m'en ſuis allée dans la maiſon d'vn homme qui eſtoit au ſeruice de mon Pere, où ie me ſuis reueſtuë d'vn habit Eſclaue; & reſſortant en meſme temps i'ay trouué que les Romains eſtoient deſia dans la ville. Ceux qui m'accompagnoient ont eſté ſi effrayez qu'ils m'ont perduë dans le tumulte. Pour moy ie me ſuis ſentie fortifiée d'vne certaine reſolution, qui m'a fait perdre toutes ſortes d'apprehenſions; & ie croy que dans les plus grands dangers quelque Deïté fortifie ainſi ceux dont le Ciel a ſoin, par l'aſſiſtance de laquelle ils ſe ſentent plus fermes que dans la proſperité meſme. Ie me ſuis meſlée d'vn œil aſſeuré parmy les troupes Romaines; & là i'ay iugé des actions des vns & des autres, auec autant de tranquillité d'eſprit, que ſi i'euſſe eſté ſur vn theatre pour iuger de quelques combats de plaiſir. La pluſpart ne penſoient qu'à entrer dans les maiſons pour les piller & pour faire quelque inſolence au ſexe qui a la pudeur pour ſon plus cher partage: Mais ie n'ay trouué que vous, Seigneur, diſoit elle à Melinte, qui prit peine d'empeſcher les deſordres & les violences; & bien que i'euſſe trouué en vous ce que ie cherchois, & que ie n'euſſe point de temps à perdre, i'ay eſté ſurpriſe d'vne telle ad-

miration de vostre vertu, que ie me suis arrestée quelque temps à vous considerer, ne pouuant me lasser de voir auec combien d'adresse, meslée d'vne certaine authorité qui n'appartient qu'aux seuls vertueux, vous rangiez les esprits des soldats à faire tout ce qu'il vous plaisoit. En fin ie me suis adressée à vous, & ie me loüe moy-mesme maintenant du beau choix que i'ay fait pour nous garentir d'outrage. Maintenant disposez de tout: il y a ceans des richesses pour contenter & vos soldats, & vous mesme, puisque la valeur ne mesprise pas de s'enrichir de ce qu'elle acquiert; & si tous ces biens ne suffisent, il nous reste encore de plus grands tresors dans Tigranocerte, nos personnes mesmes sont à vous, & vous pouuez nous employer dans les moindres seruices: de tout ce que nous possedions nous ne vous demandons que la reserue de nostre honneur, pour la conseruation duquel nous vous abandonnons toutes choses.

Melinte auoit escouté Araxie, considerant sa noblesse, son courage, sa vertu & son agreable façon de parler: & voyant qu'elle auoit finy le discours, il le reprit ainsi. Madame, ie reconnois par ce que ie viens d'entendre, & vous le reconnoistrez aussi auec moy, que les Dieux qui disposent absolument de toutes les hoses humaines, changent l'estat de la fortune des hommes comme il leur plaist; & bien souuent renuersant vn establissement que nous iugions heureux & asseuré, font naistre nostre plus grãd repos, du plus grãd malheur que nous pouuions apprehender, & la pluspart de ceux qui iugent temerairemẽt de tout, attribuënt à vne bijarrerie de fortune, ce qui est veritablement vn effet de la prouidence diuine: Pouuiez-vous craindre vn plus grand mal-heur, que celuy de vous trou-

uer dans vne ville prise par les Romains, anciens ennemis des Parthes, abandonnée de tout support apres auoir perdu vostre pere, & exposée aux insolences & aux outrages des victorieux ? Cependant vous trouuerez que Tiridate estoit plus vostre ennemy que nous ; que les Romains & nous qui les suiuons, sçauons mieux respecter la noblesse & la vertu, mesmes en nos ennemis, & dans la licence mesme acquise à la victoire, que n'eust fait Tiridate vostre Roy & vostre parent, qui apres auoir fait mourir son beau-frere & son fidele seruiteur pour vne legere jalousie, eust peut-estre encore porté sa haine contre sa race. En fin vous trouuerez que parmy nous vostre rang, vostre honneur & vos biens vous seront conseruez, & que vous en ioüirez auec autant d'esclat & de seureté que vous eussiez fait dans vne profonde paix parmy les vostres ; & qu'au contentement de cette paisible joüissance vous adiousterez encore celuy de voir de quelle sorte nous allons vanger vos injures sur Tiridate : Pour moy, i'ay vne maxime, qu'aux vertueux la vertu ne peut estre ennemie en quelque suiet quelle se rencontre, quelque party different que l'on suiue, & auec quelque opiniastrete que l'on combatte l'vn contre l'autre pour l'interest & l'honneur de son Païs, les vertueux sont tousiours amis les vns des autres, & ne manquent point à se donner reciproquement tous les honneurs & les assistances qu'ils meritent. Viuez donc en cette asseurance que vous estes aussi libres & aussi asseurées de vostre honneur, que vous fustes iamais dans le plus ferme estat de la fortune de vostre pere ; & bien que Corbulon peust pretendre peut-estre de vous mener à Rome captiues & pour seruir à son triomphe, asseurez-vous que ie feray en sorte qu'au contraire

d'y penser il ne pensera qu'à adiouster des hóneurs au don qu'il vous fera de vostre liberté. Pour vos biens dont vous me voulez faire present, ie vous les remets, & vous prie de croire que quand ie suis venu à la guerre, ce n'a point esté à dessein d'acquerir des richesses, mais de l'honneur seulement ; & ie n'en pouuois acquerir vn plus grand, que celuy de vos bonnes graces, & de vous pouuoir rendre seruice.

Toutes ces paroles qui ne pouuoient partir que d'vne vertu bien confirmée en Melinte, rauirent tellement ces Princesses & de ioye & d'admiration, qu'en mesme temps elles se ietterent encore toutes trois à ses pieds, & luy baiserent les mains pour le remercier, & quand il les eut releuées, Araxie luy dit. I'auois bien conceu en mon esprit quelque idée de vertu, mais iamais ie n'en auois pû imaginer vne si haute ny si solide que la vostre : que le Ciel luy donne la recompense qu'elle merite; car tous nos biens ny tous ceux de la terre ne sont pas capables de la reconnoistre. Faites donc enuers Corbulon ce qu'il vous plaist nous promettre ; & permettez au moins que ie reconnoisse les soldats que vous auez amenez pour defendre ce Palais, & que ie satisface ensemble & au desir que i'ay d'honorer leur modestie, & à la parole que vous leur en auez donnée.

Cependant, poursuiuit Palamede, estant entré dans la ville par vne autre porte que Melinte, ie le cherchois par tout ; & passant pardeuant le Palais ie reconnus son Escuyer, qui en gardoit l'entrée auec les soldats qu'il luy auoit commis. Ie sçeus de luy qu'il estoit dedans & aussi tost i'y entray auec quelques vns de ma suitte. Les Princesses entendant du bruit, & voyant des person-

nes inconnuës, eurent peur que Melinte ne fust pas le plus fort & ne peust les garantir de violence. Mais il les rasseura, & leur dit que i'estois vn autre luy-mesme, & que sans doute i'aurois vne pareille passion que luy à les seruir.

Apres quelques complimens, par lesquels ie voulus leur confirmer ce que Melinte auoit dit de moy, ie consideray ces trois Princesses. Palamede s'arresta sur ces paroles & commença à resver. Continuez, luy dit Epicharis, vous considerastes donc ces trois Princesses. I'ay peur, dit-il, qu'insensiblement ie ne me sois engagé dans vn recit, d'où il me sera difficile de me démesler sans parler à mon desauantage; Quel desauantage, dit-elle, pouuez vous receuoir de vostre discours. Ie crains, reprit-il, de faire tort au dessein que i'ay de me faire aimer de vous. Non non, repartit Epicharis, ne feignez point de me dire le tout; & ne craignez point qu'aucune chose soit capable de faire tort à l'estime que ie fay de vous: ou bien si vous voulez ie diray cē que vous craignez de dire; vous deuinstes amoureux d'vne de ces Princesses; & si vous voulez encore ie deuineray de laquelle des trois. Ah! mauuaise Epicharis, dit-il, c'est assez de iuger par ce que vous auez connu de mon humeur, que ie deuins amoureux, comme il faut que ie l'auoüe; mais de deuiner de laquelle, c'est trop; & ie vous en deffie. Ie m'asseure pourtant, dit-elle en le regardant fixement, que ce fut de la plus ieune. Palamede rougit, & luy dit, sans doute c'est pource que vous regnez dans mon ame maintenant, & que vous y voyez toutes mes pensées, & tout ce qui s'est passé de ma vie; car sans cela iamais vous ne l'eussiez deuiné, puisque personne ne vous en parla iamais. Pala-

mede, respondit-elle, cen'est point que ie regne dans vostre ame; mais vostre ame mesme se descouure si facilement, que la moindre de vos paroles me fait connoistre tout ce qu'elle pense ; & croyez vous que quand vous m'auez dit que la plus ieune vous auoit appris qu'Araxie auoit conceu de l'affection pour Melinte, ie n'aye pas bien iugé que cela ne s'estoit dit que dans vne grande confidence, & que l'on ne va point conter de telles nouuelles d'vne sœur à vne personne indifferente. En cela au moins, dit Palamede, vous n'auez pas bien deuiné ; car il est vray que ie l'aimay, mais elle me traitta tousiours, non seulement auec indifference, mais encore auec mespris : car c'estoit la plus glorieuse Princesse qui fut iamais: toutefois elle estoit d'vne humeur fort libre, ce qui est bien rare aux orgueilleuses ; pource que de crainte de se communiquer, elles sont ordinairement les serieuses : le naturel de celle-cy estoit fort gay ; mais elle auoit conceu vne si haute opinion de la noblesse de son sang, qu'elle ne croyoit pas qu'aucun homme deust oser la rechercher, sinon ceux de son sang mesme : surquoy nous eusmes peu de temps apres quelques discours que ie ne feindray point de vous dire.

Ie iettay donc d'abord les yeux sur elle, car encore qu'Araxie fust sans doute la plus belle, & que Candace qui estoit la seconde semblast aussi la seconder en beauté; Zelinde auoit à mon goust quelque chose de plus riant & de plus picquant dans le visage, & la nature sembloit n'auoir fait ses yeux plus petits qu'aux deux autres qu'à fin de les rendre plus perçans. Ie remarquois aux aisnées vne tristesse modeste, & en Zelinde vne resolution temeraire, auec laquelle elle sembloit auoir tout à mespris dans son

infortune mesme, & cela s'accordoit plus à mon humeur. Me voila donc pris par elle aussi tost que ie l'eus veuë, & voyant qu'elles estoient occupées à se faire apporter quantité de vases d'or pour les distribuer aux soldats, ie m'employay à mettre à part ceux qui auoient esté touchez de la main de Zelinde; croyant, par ce petit office & par les regards que ie luy enuoyois, luy faire assez connoistre que c'estoit-elle à qui mes vœux s'adressoient.

Melinte fut d'auis que l'on fist venir tous les soldats les vns apres les autres, à chacun desquels ces Princesses feroient present d'vn de ces vases, puis qu'ils accompagneroient les Dames iusques au camp où estoit encore Corbulon, en portant chacun le present qu'on leur auoit fait. Il fut aussi d'auis que l'on mist à part vn grand buffet de vaisselle d'or que l'on chargeroit sur vn chariot doré pour en faire present à Corbulon; Melinte n'ayant autre dessein que d'obtenir la liberté de ces Princesses, & d'empescher qu'elles ne fussent menées captiues à Rome: Cela fut ainsi executé, & les Princesses s'estant fait amener de beaux cheuaux auec des housses riches, furent mises dessus par Melinte & moy. Cinquante soldats furent ordonnez pour aller deuant deux à deux, portant chacun en main le vase d'or qui leur auoit esté donné, à la teste desquels estoient deux de nos Escuyers: en suitte le chariot doré, chargé du grand buffet de vaisselle d'or, estoit traisné par six cheuaux blancs: Araxie & Candace alloient apres, ayant au milieu d'elles Melinte, dont la vertu sembloit estre menée en triomphe: Zelinde les suiuoit, & i'allois à cheual à costé d'elle, l'entretenant auec le plus de tesmoignages d'affection que ie pouuois: les filles de la suitte des Princesses alloient aussi à cheual deux

à deux apres nous, & apres elles les autres cinquante soldats marchoient en pareil ordre que ceux de deuant, & à leur queuë le reste de la suitte des Princesses & de la nostre.

Les troupes Romaines qui estoient espanduës par la ville, croyant que cette belle bande fust conduitte au General par son ordre, laisserent passer paisiblement ce petit triomphe, en admirant & la beauté des Dames & la grandeur des richesses qui estoient portées. Nous arriuasmes ainsi au camp où Corbulon tenoit alors son siege, pardeuant lequel passa tout cét ordre iusques à nous. Alors Melinte fit arrester deuant luy le chariot ; les soldats s'espandirent à l'entour du Tribunal des deux costez, tenant leurs vases ; & Melinte descendant de cheual en fit aussi descendre les Princesses, qui allerent s'incliner aux pieds de Corbulon auquel il adressa ainsi sa parole.

Ie vous presente, Seigneur, des Princesses qui ne doiuent point estre traittées comme captiues, mais comme amies du peuple Romain, puis qu'elles sont ennemies de ses ennemis; Ie vous presente les personnes les plus vtiles pour l'agrandissement de l'Empire, puisque par la haine qu'elles ont sujet de porter à Tiridate, non seulement elles sont cause que cette puissante ville est en vostre puissance, mais encore elles se promettent de vous rendre Maistre de la grande Tigranocerte, où elles ont plus de credit que le Roy mesme. Vous voyez deuant vous des Princesses du sang des Arsacides, filles du vaillant Prince Vonones Gouuerneur de Tigranocerte, beau frere des Rois Vologese, Pacore & Tiridate, que ce dernier a fait mourir auiourd'huy meschamment par vne ialousie. Elles sacrifient à l'honneur de l'Empire tout ce qu'elles possedent, & leurs

& leurs propres ressentimens, auec lesquels elles vous acquereront plus de villes que nous ne pourrions faire auec trente Legions. Elles vous demandent seulemenr cette grace, qu'en receuant ce present, vous permettiez que ces soldats ioüissent de celuy qu'elles leur ont fait ; & que Rome qui est assez riche de gloire, souffre que son tresor soit diminué de ce peu de richesses, en recompense desquelles elles luy promettent des Villes & des Prouinces. Corbulon l'ayant oüy parler, luy respondit. Si vn autre que Melinte me faisoit ce discours pour ces Princesses, ie pourrois craindre qu'il ne fust meslé d'artifice, & qu'il ne fust fait seulement à dessein de les rauir à mon triomphe : mais connoissant sa sagesse, & que sans doute il prefere l'honneur & le bien du peuple Romain à toute autre consideration ; ie veux croire tout ce qu'il me dit sans l'examiner. Princesses, ioüissez donc parmy nous pour l'amour de luy & pour vostre propre merite, & de voste rang & de la liberté que vous desirez : & si dans la condition où ie vous remets, il vous plaist donner quelque preuue de vostre affection au peuple Romain, nous en serons redeuables à vostre seule bonne volonté, & non à aucun seruice que nous vous ayons rendu.

Les Princesses ayant admiré l'adresse dont Melinte s'estoit seruy pour obtenir ce qu'elles desiroient, & voyant si bien reüssir son discours, se ietterent pleines de contentement aux pieds de Corbulon pour le remercier, & luy iurerent qu'elles satisferoient bien tost à ce qu'elles luy auoient promis par la bouche de Melinte. Elles le supplierent seulement de traitter humainement les habitans d'Artaxate, afin que cette douceur seruist à persuader ceux de Tigranocerte à se rendre aux Romains; & ainsi

en songeant à se vanger de Tiridate, elles songeoient encore à la conseruation de ceux de leur païs. Le General accorda leur priere, tant pour l'amour d'elles que pource qu'il se deuoit à luy-mesme, & adiousta qu'il receuoit pour le peuple Romain les richesses qu'elles luy offroient, non pas comme leur rançon, mais comme presens, & comme marques de leur liberalité: qu'il agreoit aussi que les soldats retinssent ce qu'elles leur auoient donné; & qu'elles possedassent paisiblement tout ce qui leur restoit & de biens & de suitte, pour la conseruation desquels & de leurs propres personnes, il leur alloit donner vne bonne escorte pour les conduire à Tigranocerte.

Ils se separerent ainsi tous extrémement satisfaits de Melinte, Corbulon croyant luy estre redeuable de ce qu'il leur auoit acquis ces Dames pour auancer leurs progrez; Les Princesses estimant luy estre obligees de la conseruation de tout ce qu'elles auoient de plus precieux au monde, les soldats pensant tenir de luy seul les presens qu'on leur auoit faits; puisque sans son adresse tout ce qui se prenoit dans les villes estoit acquis au tresor de Rome: Pour moy ie croyois que l'obligation que ces Dames auoient à Melinte, redondoit sur moy, & que dans la satisfaction qu'elles receuoient ie pourrois plus aisément m'insinuer aux bonnes graces de Zelinde. Mais ie croy que de tous nul n'estoit si satisfait que Melinte mesme; m'imaginant qu'il n'y a point de plaisir si parfait, que celuy qu'vne vertu sublime reçoit de ses propres actions.

Nous fusmes choisis Melinte & moy pour commander l'escorte qui leur fut donnée; le lendemain furent faites les funerailles de Vonones où nous assistasmes, & le iour d'a-

pres nous partiſmes auec elles pour les conduire iuſques à Tigranocerte. Le ſecond iour Araxie ſe trouuant ſeule dans le chemin auec Melinte, luy dit apres quelques diſcours ſur le ſuiet de ce qui leur eſtoit arriué. Ie veux croire, Seigneur, que vous ne m'eſtimez pas ſi deſpourueuë de ſentiment, que vous ne iugiez bien que ie me ſens extrémement voſtre redeuable : mais ie veux encore que vous croyez que iamais reſſentiment ne fut ſi vif que le mien, & que vous vous eſtes acquis par voſtre vertu non ſeulement tout ce que ie poſſede au monde, pour en diſpoſer comme il vous plaira, mais encore ma perſonne meſme & toutes mes paſſions, auec leſquelles ie veux vous ſeruir toute ma vie. Madame, luy reſpondit-il, ce que i'ay fait pour vous eſt ſi peu de choſe, & le moindre Cheualier eſt ſi obligé de ſeruir ainſi la moindre Dame du monde, que ie ne puis croire que voſtre reſſentiment ſoit bien grand, s'il n'eſt qu'eſgal au ſeruice que ie vous ay rendu : mais ie veux bien croire que voſtre cœur eſt ſi grand & ſi genereux, que la moindre aſſiſtance le picque ſenſiblement, & luy fait conceuoir des deſirs de ſe reuanger au delà meſme du merite de ceux qui ont eu l'honneur de vous ſeruir. Melinte, dit-elle, vous perdez le temps de me vouloir diminuer voſtre merite : ce que i'en ay connu me fait conceuoir en vous la plus belle image de vertu qui fuſt iamais : pardonnez moy ſi ie vous louë à vous meſme ; ie ſçay bien que vous le ſouffrez auec quelque peine : mais permettez moy de vous dire, qu'il n'y a point de Prince ſur la terre, quand meſme il ſeroit capable d'adiouſter de nouueaux Empires aux ſiens, à qui ie vouluſſe voüer ma vie comme à vous ; & ne croyez point que ie vous veüille recompenſer par les plus flatteuſes paroles que ie puiſſe inuenter,

mais que ie vous parle encore bien plus du cœur que de la bouche.

Il est vray, dit Palamede à Epicharis en poursuiuant son discours, que cette Princesse qui estoit fort vertueuse, & qui non seulement se sentoit obligée à Melinte de la conseruation de son honneur & de son rang, mais encore admiroit de moment en moment sa sagesse si noble & si releuée, conceuoit de plus en plus vne si ardente & si honneste passion pour luy, qu'elle ne pouuoit s'empescher de luy tesmoigner ses ressentimens par ces termes affectueux : mais elle se maintint si bien dans les loix de son honneur, que iamais elle ne s'emporta à vne declaration ouuerte d'amour ny à luy faire faire aucune proposition de mariage ; & aima mieux se laisser consommer peu à peu, que de faire aucune action, ny dire vne parole, qui peust blesser ny la vertu de Melinte ny la sienne propre : D'autre costé bien que Melinte ne manquast pas de courage pour porter ses desirs iusques à la recherche d'vne Princesse si belle, si noble & si sage ; toutefois soit que le Ciel ne l'eust pas destiné à auoir de l'amour pour elle, soit que mesurant toutes choses par la raison sans aucune ambition desreglée, il ne iugeast pas que ce fust vne alliance sortable que celle d'vn Gentil-homme Sicilien auec vne Princesse du sang des Parthes ; Iamais par ses discours il ne luy tesmoigna qu'vn desir honneste de la seruir ; & à tous ceux de la Princesse, qui bien que passionnez pouuoient s'interpreter pour marques d'vn extréme ressentiment, il ne respondoit que par des termes pleins de ciuilité.

Quant à moy, l'estat de mes affaires estoit bien d'vne autre sorte : car au contraire ie faisois toutes les auances,

& Zelinde reiettoit toutes ses offres. Sur le chemin, l'ayant destournée de toute autre compagnie, & voulant luy faire quelque proposition d'amour, ie commençay par quelques propos de ciuilité, ausquels elle respondit assez honnestement; mais quand impatient de luy descouurir le dessein que i'auois de l'aimer, ie m'expliquay plus ouuertement & selon mon humeur; ie vous prie de croire, me dit-elle froidement, que nous ne vous auons point abusez, quand nous vous auons dit ce qui estoit de nostre naissance : Ie suis Princesse, & comme telle il n'y a que des Princes de qui ie puisse escouter de semblables discours. Ie fus extrémement surpris de voir de quelle sorte elle se vouloit releuer, & m'abaisser au dessous de sa grandeur : toutefois mon humeur libre n'estant pas capable de rien dissimuler, ie voulus bien luy faire perdre cette opinion qu'elle auoit si haute d'elle & si basse de moy; de sorte que sans autre adoucissement, ie luy dis. Croyez vous, Madame, qu'vn Gentil-homme qui a pour ancestre le grand Thimoleon, exterminateur des Tyrans de la Sicile, n'ose s'esgaler à ce qu'il y a de plus grand parmy des peuples Barbares? & que ceux qui possedent l'honnesteté, le sçauoir, les arts, la politesse & la vraye generosité, au point que nous les auons par dessus le reste du monde, soient pour n'oser aspirer à ce qui a esté produit par certains Satrapes, qui sous vne pompe exterieure d'habits cachent des mœurs rudes, vne ignorance grossiere & vne valeur fuyarde? Non non, Madame, laissons à part nostre Noblesse, car la mienne ne cede à nulle autre qui soit sur la terre, & pardonnez moy si ie vous parle auec cette franchise : vous m'y auez vous mesme obligé, en me voulant faire perdre la hardiesse

de vous offrir mon affection: autrement, vous laiſſant dans l'opinion où vous eſtes, il m'euſt fallu faire mourir mes deſirs, ce qui m'eſt deſormais impoſſible.

Si ſes paroles m'auoient ſurpris, les miennes la ſurprirent bien autant, n'ayant ſans doute iamais eſprouué vne liberté de parler pareille à la mienne. Elle rougit & apres auoir demeuré quelque temps interdite, elle me repartit. Ie croiray de voſtre nobleſſe ce qu'il vous plaira, mais il vous ſera difficile de compter comme moy vingt Rois de rang parmy vos anceſtres; & qu'eſt-ce d'auoir deliuré vne Iſle de tyrannie en comparaiſon d'auoir acquis & conſerué vn Empire qui a touſiours diſputé de gloire auec celuy des Romains? car pour cette politeſſe, ces ſciences & ces arts dont vous vous vantez, les Princes des Parthes les banniſſent de leurs terres auec grande raiſon. C'eſt par là que les eſprits des peuples ſe ſubtiliſent de telle ſorte qu'ils en deuiennent rebelles & ambitieux, & cherchent mille inuentions pour ſecoüer le ioug de ceux qui les commandent; & cette valeur fuyarde que vous nous reprochez, eſt celle toutefois qui a ſurmonté les Craſſes & les Antoines. En fin ie vous prie que nous demeurions tous deux dans la ſaine opinion que chacun de nous doit auoir de ſoy, & n'attendez de moy que beaucoup de ciuilité & point d'amour. Ie voy bien, luy dis-ie, que la haute opinion que vous auez de voſtre nobleſſe, & le meſpris que vous faites de nous, eſt vne maladie qui ſe rendroit incurable, ſi ie n'employois pour la guerir des remedes vn peu violens, & qui peut-eſtre vous deſplairont: mais au lieu des ſubmiſſions & des reſpects dont il ſe faut ſeruir pour acquerir les autres; il faut au contraire releuer ſon merite auprès de vous, & faire enſorte que vous conten-

tant des qualitez particulieres qui sont en vous en vn haut degré, comme la beauté, la grace & les dons d'esprit, vous perdiez cette grande estime de vostre sang qui ne vous permet pas seulement de considerer ceux qui recherchent vostre affection. Croyez-vous, adioustay-ie, que Themistocle ce Capitaine Grec, qui n'auoit autre titre pour la naissance, que celuy d'estre Citoyen d'Athenes, quand il vint offrir son seruice à Xerxes, dont l'Empire estoit dix foix plus grand que celuy des Parthes, & qu'il receust de luy le reuenu de tant de villes pour le seul entretien de sa personne, auec le commandement d'vne puissante armée, eut esté estimé indigne d'auoir vne de ses filles en mariage, puisque c'est le partage ordinaire des Satrapes, dont les plus grands furent si ialoux de le voir tellement esleué au dessus d'eux? Vous aimeriez donc mieux estre l'espouse d'vn Satrape, c'est à dire l'Esclaue d'vn esclaue, puis qu'ils sont tous ainsi estimez de vos Princes, & partager auec cent autres femmes l'amitié d'vn Barbare, puis qu'ils font gloire d'é auoir vn tel nombre, que de vous voir seule aimee par vn homme de conditió noble & libre, qui possede assez de biens pour vous rendre heureuse, & qui a assez de courage pour acquerir par les armes vn rang qui pourra contenter vostre ambition? Vn simple Citoyen Romain s'estime plus que les Rois & les Princes de la terre, lesquels on void souuent à leur porte pour leur faire la cour; le moindre d'entr'eux estimeroit se faire tort de s'allier à vne Princesse estrangere, & vous auez peu sçauoir combien ils mespriserent Antoine de s'estre attaché à l'amour d'vne Reine d'Egypte: Cependant ce titre de Citoyen Romain ne nous peut estre refusé à Melinte ny à moy, pour les seruices que nous auons rendus aux Romains; & auec ce titre nous pouuons aspirer aux premie-

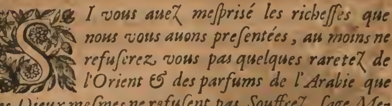
res Charges du monde & à des gouuernemens aussi grands que tout l'Empire des Parthes, & à l'Empire mesmes de Rome, puis qu'il se donne par élection. Ie voy bien, dit-elle, en m'interrompant, que vous me ferez seulement connoistre par vos discours que vous nous estimez indignes de vous, autant que nous vous estimons indignes de nous; & que chacun sur ce suiet se peut flatter autát qu'il luy plaist. Ie n'ay pas peu obtenu, repris-ie, si ie vous ay fait connoistre pour le moins, que cette opinion dont vous vous flattez, n'est pas receuë de tout le monde; & peut estre renuersée par d'autres toutes contraires. Ne croyez pas, repartit-elle, auoir rien obtenu; car il n'y a point de raison qui soit capable de me faire changer d'opinion, ny de vous faire iamais rien obtenir de moy. Entendistes vous iamais, belle Epicharis, vne plus plaisante façon de parler d'amour: aussi ne fus-ie iamais si estonné que de me voir reduit par elle à suiure des maximes toutes contraires à celles qui sont ordinaires aux Amans: car au lieu de l'humilité flatteuse, auec laquelle on a de coustume de s'abbaisser au dessous de ce qu'on aime, & dont on se sert à repousser les loüanges excessiues que l'on se donne l'vn à l'autre; chacun de nous au contraire cherchoit à parler auantageusement de soy & au desauantage de l'autre; & il sembloit plustost que i'eusse dessein de la quereller que d'acquerir son amour. Toutefois elle estoit d'vne humeur si libre qu'elle ne s'offensoit point de tous mes discours, au contraire elle en rioit souuent, & se contentoit de se maintenir dans son opinion, & de l'auantage qu'elle croyoit receuoir de n'auoir point esté persuadee. Nous eusmes ainsi sur le chemin plusieurs propos, & acquismes l'vn sur l'autre vne si grande liberté de nous parler, que bien

bien ſouuent nous nous emportions iuſques à nous dire des paroles aucunement iniurieuſes. Elle m'appelloit temeraire ambitieux, ie l'appellois orgueilleuſe barbare ; & nos diſcours s'eſchaufferent de ſorte quelquefois qu'ils furent en fin entendus ; ſi bien que ce nouueau procedé d'amour fut connu de Melinte & des deux autres Princeſſes, qui ſe meſlant dans nos entretiens ſe plûrent à nous aigrir l'vn contre l'autre ſur ce ſujet, & à nous faire tenir des propos dans nos agreables coleres qui ne leur donnoient pas peu de diuertiſſement.

Auec ces conuerſations ſi differentes, modeſte & reſpectueuſe entre Araxie & Melinte, & turbulente & gaye entre Zelinde & moy, nous arriuaſmes à Tigranocerte, où Araxie ayant fait voir à Melinte celuy des ſiens qu'elle luy enuoyeroit quand elle auroit pratiqué ſes intelligences dans la ville, auquel il pourroit prendre toute creance, & ayant fait pareſtre en cette ſeparation autant de douleur & verſé autant de larmes que pourroit faire la plus paſſionnée Amante du monde, nous les laiſſaſmes apres les ciuilitez de part & d'autre auec eſperance de bien toſt nous reuoir.

Quelques iours apres noſtre retour au camp de Corbulon, lors qu'il eſtoit preſt de faire partir d'Artaxate ſes troupes qui s'y eſtoient aſſez rafraiſchies, pour aller vers Tigranocerte, nous viſmes arriuer en noſtre logis vingt chameaux chargez qui eſtoient enuoyez à Melinte par les Princeſſes, auec vne lettre qui luy fut donnée par l'Homme de creance dont elle luy auoit parlé. Sa lettre eſtoit telle.

ARAXIE AV PLVS GENEreux de tous les hommes.



SI vous auez meſpriſé les richeſſes que nous vous auons preſentées, au moins ne refuſerez vous pas quelques raretez de l'Orient & des parfums de l'Arabie que les Dieux meſmes ne refuſent pas. Souffrez, ſage Melinte, que voſtre courage relaſche vn peu de ſa ſeuerité pour ſoulager nos reſſentimens; & croyez que c'eſt offenſer cruellement les perſonnes que l'on a ſenſiblement obligées, de ne permettre pas qu'elles ſe reuengent en aucune ſorte. Receuez donc ces petits preſens comme des hommages que nous offrons à voſtre vertu. Ie voudrois que tout ce que nous poſſedons fuſt de la nature de nos vœux & de nos affections, qui bien que vous les refuſiez, ne laiſſeront pas d'eſtre eternellement à vous.

Ie receus auſſi vne lettre de la part de la gentille & ſuperbe Zelinde où ie leus ces mots.

ZELINDE AV PLVS AVDAcieux qui viue.

SI ie n'eusse eu quelque crainte de combler vostre vanité qui n'est desia que trop grande, i'eusse fait mettre à part quelques presens pour vous, afin de satisfaire à quelques petites obligations que ie vous ay. Mais sçachant que Melinte vous aime plus que vous ne meritez, ie me suis asseurée qu'il ne vous feroit que trop bonne part de ce que nous luy enuoyons. Ne trouuez donc pas estrange si l'on retranche mesme les choses deuës, à ceux qui pretendent plus qu'ils ne doiuent.

Melinte apprit de l'homme de creance, qu'Araxie auoit fait en sorte que les Romains seroient receus dans Tigranocerte ; qu'il n'y auoit que ceux du Chasteau qu'elle n'auoit pû gagner ; mais que voyant l'armée Maistresse de la ville, ils se rendroient bien tost. Il alla soudain porter ces nouuelles à Corbulon; & pour satisfaire ensemble à son courage & à celuy de la Princesse, il tesmoigna à celuy qu'elle enuoyoit qu'il acceptoit ses presens: mais il les fit conduire au logis de Corbulon, à qui il les presenta de la part d'Araxie, & luy fit part des bonnes nouuelles. Corbulon estant bien satisfait & se doutant bien que ce present estoit plustost de sa liberali-

té, que de la Princeſſe enuers luy, tira à part l'homme de creance & apprit de luy qu'il auoit eſté adreſſé à Melinte. Alors il le loüa deuant tous des grands ſeruices qu'il rendoit à l'Empire & de ſa grande moderation pour les richeſſes : puis il adiouſta en ſouſriant, que c'eſtoit trop entreprendre que de faire de tels preſens à ſon General : que c'eſtoit meſme faire le General & le ranger à eſtre recompenſé par luy comme vn ſimple Cheualier : toutesfois qu'il vouloit bien que la gloire de Melinte allaſt iuſques à ce point; & que le treſor de Rome s'enrichiſt, non ſeulement des fruits de ſa valeur, mais encore de ceux de ſa liberalité : qu'au moins ils partageaſſent ces richeſſes, & qu'il en fiſt remener dix chameaux en ſon logis. Melinte apres auoir repouſſé toutes ces loüanges auec vne grande modeſtie, conſentit à ce qu'il deſiroit ; & ayant fait deſcharger ces chameaux chez luy, trouua dans de grands coffres ſix emmeublemens d'eſtoffes Perſiennes d'or & de ſoye, pluſieurs robes à la Medoiſe, vn nombre infiny de plumes Indiennes, & mille autres choſes rares & inconnuës encore aux Romains : mais quand il fit deſplier ce qui venoit d'Arabie, nous fuſmes tous remplis des odeurs les plus agreables que nous ſentiſmes iamais. Ie croy qu'il y auoit dans mille pacquets dequoy embaumer toute la terre, auec vne abondance de liqueurs & d'vnguents precieux, & vne quantité innombrable de peaux parfumées. Melinte me fit part de toutes ces choſes; puis en enuoya à tous les Chefs de l'armee, meſmes il n'y eut ſoldat à qui il ne donnaſt quelque piece de ce qui luy auoit eſté apporté, ſi bien qu'inſenſiblement il ne luy reſta rien, & il fut contraint d'en prendre de la part meſme qu'il m'auoit faite, afin qu'il gar-

dast quelque chose du present de la Princesse, à qui il fit cette responce.

MELINTE A LA PLVS LIBERale Princesse de la terre.

MAGNIFIQVE PRINCESSE,

Vos presens ont esté receus auec autant de satisfaction que vous le pouuiez desirer : mais pource que c'estoient des marques de vos ressentimens, & que Corbulon & ses troupes auoient part auec moy en la conseruation de vostre honneur, ils ont seruy de recompense à toute l'armée. Considerez iusqu'où estoit allée vostre liberalité, d'auoir voulu enuoyer à vn seul homme ce qui a esté suffisant pour en reconnoistre cinquante mille. Pour l'hōneur de vostre amitié qu'il vous plaist m'offrir, c'est ce que ie reserue à moy seul sans le vouloir partager auec personne. Vous ne trouuerez pas mauuais que ne m'attachant qu'à cette noble recompense, ie reiette tout le reste, qui pour riche qu'il soit, ne peut entrer en comparaison auec vne si precieuse chose, que ie cheriray toute ma vie, comme la plus grande gloire que la guerre me puisse iamais faire acquerir.

Pour moy i'escriuis celle-cy à Zelinde.

PALAMEDE, A LA PLVS ORgueilleuſe des Barbares.

BELLE PRINCESSE,

De quelque meſpris que voſtre lettre ſoit pleine, c'eſt pourtant vne lettre que vous auez fait tenir à celuy qui vous a offert ſon cœur, & qui eſt vne marque que vous l'aimez mal-gré voſtre fauſſe ambition. I'ay ſeulement reconnu que voſtre orgueil a eſcrit celle que voſtre amour vous forçoit de m'enuoyer. Continuez bien cette feinte, elle n'eſt pas mauuaiſe: mais prenez garde que celuy qui combattoit ſi rudement vos ridicules opinions, meſmes en recherchant voſtre affection, ne vous traitte bien plus rigoureuſement quand il s'apperceura que l'amour vous aura rangé à ſa mercy. Toutefois conſolez vous, & eſperez que i'auray pitié d'vne Barbare, qui n'a commencé à auoir du iugement, que depuis qu'elle a eu l'honneur de ma connoiſſance.

Nous renuoyaſmes celuy qui nous auoit eſté enuoyé auec ces lettres & quelques preſens que nous luy fiſmes; & Melinte luy dit de la part de Corbulon, qu'il aſſeuraſt Araxie que nous ſerions bien-toſt à Tigranocerte. L'armée

partit incontinent, & nous arriuasmes en peu de temps à cette grande ville, malgré les courses des Parthes qui voulurent trauerser nostre chemin. Nous y entrasmes par vne porte qu'Araxie nous fit ouurir, & incontinent nous allasmes en son Palais Melinte & moy: les Princesses vindrent au deuant de nous iusques à la porte, & ie ne vous puis representer les larmes de joye qu'Araxie respandit quand elle reuit Melinte. Pour Zelinde, elle se mit à rire aussi tost qu'elle me vit, & me dit. Voicy ce presomptueux, qui ne se contente pas d'aspirer à plus qu'il ne merite, sans adiouster à sa folie l'imagination d'estre aimé de celles qui le mesprisent. Ie me puis abuser, luy respondis-ie, si ce n'est pas vn tesmoignage d'affection, que de receuoir des lettres de celle que l'on aime. Si vous prenez, me dit-elle, des lettres de mespris pour des faueurs, vous pouuez pretendre d'estre tousiours ainsi fauorisé de moy. Ie commence à m'apperceuoir, luy dis-ie, que vous auez bien poly & subtilisé vostre esprit depuis que ie vous hante: Car est-il vne plus grande finesse, que de sçauoir cacher sous des mespris des tesmoignages de bonne volonté? pour me mespriser, au lieu de mescrire, il falloit plustost ne me point escrire: car quelque discours que contienne vostre lettre, c'est vne marque asseurée que vous pensiez bien en moy, quand vous pristes resolution de mettre pour moy la main à la plume; & si vne Dame m'escriuoit de propos deliberé la premiere, & me mandoit, Ie ne vous aime point, & ie vous deffends de vous trouuer à la promenade où ie me rendray ce soir; que pourrois ie penser autre chose sinon qu'elle pense tout le contraire de ce qu'elle me mande, c'est à dire qu'elle m'aime, & qu'elle desire que ie me rende au lieu qu'elle m'enseigne. Cét

exemple, me dit-elle, ne me conuient pas, car i'e-ſtois obligée de vous eſcrire, pour vous teſmoigner que ſi ie manquois d'affection pour vous, ie ne manquois pas au moins de ciuilité. Auec de pareils diſcours nous nous entretinſmes long temps: puis à cauſe que le Chaſteau ne ſe vouloit point rendre, bien que l'armee fuſt dans la ville, nous les laiſſaſmes pour aller à l'aſſaut. Araxie employa tout ce qu'elle pût de raiſons pour deſtourner Melinte de s'y trouuer; l'aſſeurant que c'eſtoit ſe hazarder pour vne choſe qui ne tarderoit pas vn iour à eſtre entre nos mains: mais elle ne pût iamais perſuader ce grand courage; & le voyant reſolu de la quitter, elle luy donna vne riche eſcharpe brillante de lames d'or & d'argent, afin qu'elle le peuſt au moins remarquer des feneſtres de ſon Palais, d'où elle voyoit les murailles du Chaſteau.

Nous nous ſeparaſmes ainſi d'auec elles, & nous armant de caſques & de rondaches, nous allaſmes planter les eſchelles, & montaſmes deſſus à l'enuy les vns des autres. Ie ne ſçaurois vous redire les actions particulieres de Melinte, pource que nous eſtions ſur differentes eſchelles: mais ie ſceus depuis qu'apres auoir monſtré de grandes preuues de ſa valeur, & telles que nul ennemy n'oſoit plus ſe preſenter deuant luy ſur la muraille, lors qu'il penſoit monter deſſus, l'eſchelle ſe rompit par la peſanteur de ceux qui le ſuiuoient, & il tomba tout froiſſé de la hauteur de plus de trente coudées. Ah! Dieux, s'eſcria Epicharis à ces paroles; Ie doute meſme comment il peût eſtre encore viuant. Puis Palamede pourſuiuit. Incontinent les ennemis recommencerent à paroiſtre ſur la muraille, & ietterent vne infinite de traits

& de pierres ſur ceux qui auoient eſté renuerſez, deſquels fut tué vn des Eſcuyers de Melinte, qui vouloit releuer ſon maiſtre lequel n'auoit aucun ſentiment. Ce fut alors vne choſe merueilleuſe, que de voir arriuer en ce lieu dangereux la Princeſſe Araxie qui l'auoit veu tomber, & qui ſans aucune crainte de la greſle continuelle de fleſches & de cailloux, vint couurir de ſon corps celuy de Melinte, & à l'aide de quelques-vns des ſiens qui l'auoient ſuiuie, ayant ſa robbe percée de trois fleſches, l'emporta iuſques dans ſon Palais.

Apres que nous fuſmes entrez de force dans la Place; ie ſceus l'accident qui eſtoit arriué à Melinte; & ie courus auſſi toſt pour le voir. Ie le trouuay entre les bras de la Princeſſe, qui fondoit en larmes de voir qu'il ne donnoit encore aucun ſigne de vie, & qui à force de remedes eſſayoit de le faire reuenir. Helas! diſoit-elle, mal-heureuſe que ie ſuis, d'auoir attiré en cette ville la plus grande vertu qui fut iamais pour la faire perir à ma veuë: c'eſt donc là la reſcompenſe que ie t'ay donnée, ô le plus genereux du monde, pour les ſenſibles & incomparables faueurs que tu m'as faites! faut-il que pour m'auoir ſauuée de mille outrages & d'vne captiuité honteuſe, ie ſois cauſe que tu perdes la vie? Dieux, s'eſcrioit-elle, rendez à la terre ce treſor qu'elle poſſedoit: rendez-moy ce qui m'a rendu toutes choſes; ou ne permettez pas que ie le ſuruiue. Araxie ſe plaignoit ainſi, perçant le cœur à tous les aſſiſtans par ſes pleurs & ſes ſanglots. Pour ma douleur, chere Epicharis, vous pouuez vous l'imaginer, ſçachant aſſez combien m'eſt cher cét incomparable amy. Les deux autres Princeſſes eſtoient auſſi autant affligées & le ſecouroient auec autant de ſoin

qu'elles eussent fait vn frere bien aimé ; & chacun dans ce Palais estoit outré d'affliction, & eust semblé aussi mort que luy, s'il n'eust esté resveillé par le desir de le reuoir viuant. Ie ne m'estonne pas, continua Palamede regardant Epicharis, de vous voir respandre de si grosses larmes ; moy mesme ie ne puis retenir les miennes, songeant aux viues douleurs que ie sentois alors. En fin le poux luy reuint. Ah ! dit Epicharis auec vn grand soupir, vous me rendez la vie en la luy redonnant. Et vn peu apres, adiousta Palamede, il ouurit les yeux, ce qui fit renaistre nos esperances : mais il fut plus de deux iours sans pouuoir parler. Ie ne vous diray point tous les accidens de cette longue maladie, qui nous firent cent fois desesperer de sa guerison, & qui ne sembloient arriuer, que pour faire admirer la vertu constante de Melinte, & son égale moderation & dans les maux & dans la bonne fortune : mais ie vous feray seulement sçauoir que la sensible Araxie l'assista auec des soins si assidus, que iamais elle ne partit d'aupres de son lit ; & en deux mois ne dormit pas dix heures.

Melinte mesme la coniuroit souuent de s'aller reposer, & luy tesmoignoit son desplaisir de voir qu'elle se feroit mourir : ses sœurs & moy nous y meslions encore nos prieres pour la vaincre : mais rien ne la pouuoit diuertir de ses veilles & de ses soins obstinez. Quoy ? disoit-elle, que i'abandonne la conseruation de la vie de celuy qui a eu tant de soin de la conseruation de mon honneur & de ma liberté ! Iamais ie ne seray si lasche ny si mesconnoissante ; & i'aime mieux mourir en l'assistant, que de viure auec ingratitude. Mais à mesure que Melinte se guerissoit, la santé d'Araxie diminuoit ;

& lors qu'il eut assez de force pour se leuer, la Princesse vaincuë de lassitude & de debilité se mit au lit, où sentant la langueur qui luy alloit faire perdre toute connoissance, & voyant Melinte qui l'assistoit auec autant de soin que luy pouuoit permettre sa santé en core foible & renaissante; d'vne voix douce & mourante elle luy parla ainsi en luy prenant la main. Melinte, croyez que ie meurs auec des contentemens que ie ne puis vous exprimer. Celuy d'auoir eu le bon-heur de connoistre le plus vertueux des hommes m'est extrémement cher : celuy d'auoir esté si heureuse que le Ciel m'ait fauorisée d'vn tel secours dans les plus grands dangers de ma vie, m'est infiniment sensible : l'adiousteray encore celuy de vous voir remis en estat de vous bien porter, qui m'est bien doux : mais rien ne peut égaler celuy que ie ressens d'auoir conceu pour vous vne amitié aussi vertueuse, si i'ose dire, que vous mesme ; puis qu'elle est égale au sujet où elle s'est attachée ; & si vous m'asseurez que ie meurs ioüissant de celle qu'il vous a pleu me promettre, ce sera le comble de tous mes contentemens.

Il n'y auoit personne autour du lit qui ne versast des larmes, entendant ces paroles, & Melinte essuya ses yeux pour luy respondre. Madame, si vous desiriez ioüir de cette amitié que ie vous ay promise & que vous auez si bien acquise par vostre vertu, pourquoy auez-vous tant prodigué vostre vie, & pourquoy n'essayez-vous pas encore de viure auec nous? Croyez, Madame, que si vostre contentement dépend de mon amitié, vous pourrez viure la plus heureuse du monde. Il vouloit continuer, mais elle luy dit en l'interrompant : Melinte, ie n'attendois plus pour mourir, que d'auoir oüy l'agreable son de ces che-

res paroles. Adieu, la vertu mesme, dit-elle en luy serrant la main, puis elle ferma les yeux & expira doucement. Helas ! dit Epicharis, il semble que i'expire moy-mesme doucement auec cette sage Princesse. Ainsi mourut Araxie, continua Palamede, pour auoir esté trop sensible aux obligations, & pour auoir conceu vne amour pour Melinte, qui n'estant point soulagée par vne ardeur reciproque, & n'osant sortir au dehors, retenuë par sa modestie, tourna sa violence contr'elle-mesme, & fit perir peu à peu celle qui l'auoit conceuë. Nous ressentismes tous vne grande affliction pour cette mort ; & toutes ces maladies ayant esteint les gayetez de Zelinde & les miennes, esteignirent aussi l'amour que i'auois pour elle : toutefois durant cette tristesse elle m'aima comme vn frere : nous communiquions ensemble auec vne grande confidence ; & ce fut dans ces entretiens qu'elle ne feignit point de me dire ce qu'elle auoit reconnu de la naissance & du progrez de l'affection de sa sœur pour Melinte.

Durant ce temps l'accord entre les Romains & Tiridate fut fait par l'entremise de Vologese, à condition que Tiridate iroit à Rome receuoir la Couronne de l'Armenie de la main de Neron ; si bien que les funerailles d'Araxie ayant esté faites auec toute la pompe qui se peut imaginer, & Melinte sentant sa santé assez bien confirmée, nous prismes congé des deux sœurs.

Epicharis qui sentoit ses yeux encore humides des larmes qu'elle auoit respanduës entendant le recit de la mort de cette Princesse, & voyant que Palamede auoit finy son discours, appella Melinte qui alloit deuant eux en resvant, & luy dit venez vn peu pleurer auec nous la

mort d'Araxie, & plus encore que nous mesmes, puisque vous en fustes la cause. Palamede, luy demanda Melinte en s'approchant, vous a-t'il entretenu de cette pitoyable histoire? Ie ne croy pas que l'on me puisse accuser de cette mort, ma maladie seule ayant produit sa compassion, qui fit qu'elle m'assista auec trop de soin. Il n'est pas raisonnable, dit Epicharis, d'accuser vn homme d'vne chose dont il n'est coupable que par trop de merite. Non, Melinte, tant s'en faut que ie vous accuse, ce que ie viens d'oüir ne fait que me faire admirer de plus en plus vostre grande sagesse, qui produit de si merueilleux effects; & ie m'estime infiniment redeuable à Palamede, qui m'a fait sçauoir des auantures si agreables, bien qu'elles soient meslées de tristesse, & qu'elles m'ayent fait respandre des larmes: mais ce sont des larmes bien douces que celles que l'on verse au recit des accidens pitoyables. Maintenant, Melinte, vous pouuez me continuer vostre discours & me parler de ce que vous fistes apres auoir laissé Tigranocerte, & si vous ne repassastes point par Athenes pour voir cette belle Eriphile, qui vous auoit aimez tous deux si vertueusement.

Ayant quitté l'armée, reprit Melinte, nous nous embarquasmes & vinsmes passer prés de la Grece. Ie voulois me destourner pour aller à Athenes, & reuoir encore Eriphile, mais Palamede qui l'auoit entierement oubliée, ne me le voulut iamais permettre, & ne songea plus qu'aux receptions qu'on nous feroit à Syracuse pour la victoire des jeux Olympiques, lesquelles furent plus honorables pour nous que nous n'eussions pû l'imaginer. I'ay sceu, dit Epicharis, cette reception de celle mesme qui vous fit les presens: mais bien qu'elle fust magnifique, ie puis dire

qu'elle ne ſurpaſſa point le merite des perſonnes que l'on receuoit. Voila donc, continua Melinte, ce que vous auez deſiré ſçauoir de nous, qui eſt bien peu de choſe pour les obligations que nous vous auons: mais il nous ſuffit que vous ſoyez ſatisfaite, quelque monnoye que nous vous donnions. Vous payez trop bien, dit Epicharis, & ie dois eſtre bien contente, puis qu'en vous ſeruant i'ay deſia beaucoup de plaiſir, & de plus vous m'en auez donné vne agreable recompenſe: car iamais ie n'entendis rien auec tant de ioye, comme voſtre belle & heureuſe inſtruction, la ſageſſe d'Eriphile, la tromperie que l'on fit à Palamede, & la naiſſance de voſtre amitié, auec tous vos honneurs, & vos gloires: mais ne trouuez pas mauuais ſi ie vous dy, que le diſcours que Palamede m'a fait de vous, m'a eſté encore plus agreable que le voſtre meſme; & que s'il n'eſt bien ſage, au moins ſçait-il bien remarquer les auantages de la ſageſſe, & luy donner les loüanges qu'elle merite. Ie vous iure que tant de beaux euenemens rempliſſent encore mon ame de ſatisfaction, & ſi ie paſſois ſouuent de pareilles heures i'eſtimerois ma vie bien-heureuſe.

Ils s'entretindrent long temps ſur toutes ces rencontres, & cheminerent en parlant ainſi iuſques à ce que le Soleil fuſt bien haut: alors ils ſe retirerent en vn lieu eſcarté. Palamede s'en alla ſeul au village le plus proche pour auoir quelque prouiſion, & laiſſa Melinte & Epicharis, qui diſcoururent quelque temps des gentilles qualitez de Palamede, auquel ils reconnoiſſoient beaucoup de choſes qui partoient d'vn eſprit aimable, & d'vne grande nobleſſe de courage: pour ſon humeur gaye & vn peu portée aux plaiſirs, ils confeſſoient que cela ſe

meuriroit bien toſt, & ne l'en eſtimoient pas moins; puis Melinte donna conſeil à Epicharis de ſe repoſer vn peu pour cheminer apres, ne croyant pas qu'il y euſt plus de danger d'aller de iour. Palamede arriuant, Melinte luy fit ſigne de ne la pas eſveiller, mais de dormir auſſi, pour aller enſemble apres plus gayement.

Fin du ſixieſme Liure de l'Ariane.





LE SEPTIESME LIVRE DE L'ARIANE.





VSSI tost que le sommeil eut abandonné Melinte, Palamede, & Epicharis, ils firent vn repas leger, & se mirent en chemin : puis au soir arriuerent à Cumes, où ils ne furent pas d'auis d'entrer, pource qu'ils fuyoient les villes le plus qu'ils pouuoient. Ils chercherent autour quelque lieu pour se retirer, & se cacherent en fin dans l'antre de la Sibylle Cumée auec leurs cheuaux. Epicharis auoit quelque frayeur d'y entrer, ayant oüy dire beaucoup de choses qui estoient arriuées en ce lieu, & que la Sibylle auoit conduit par là Enée aux enfers : Toutefois apres que Melinte l'eut asseurée, luy di-

ſant que ces choſes eſtoient fabuleuſes ; elle fut la plus hardie, & ſe mit le plus auant : mais elle ſe repentit de ce courage, pource que s'auançant dans la profondeur de cét antre, & eſtant eſloignée de Melinte & de Palamede, elle entendit quelques plaintes qui ſortoient des plus creux cachots de ce lieu : elle entreſſaillit de peur, & courut deuers Melinte, qu'elle prit par les bras, ſe croyant bien fortifiée : Elle luy dit le ſujet de ſa frayeur, ils s'approcherent pour oüyr ce que c'eſtoit, & entendirent quelque voix qui leur fit iuger que c'eſtoient peut-eſtre des voleurs qui ſe ſeroient là retirez : mais preſtant l'oreille plus attentiuement, ils oüyrent ces paroles. Ah ! fortune que tu es traiſtreſſe, & qu'il eſt plus auantageux d'eſtre mal-heureux au commencement, que non pas heureux, puis que tu es ſi changeante ! Que les faueurs que tu m'as faites eſtoient cruelles, puis qu'elles ne ſeruent qu'à me donner plus de regret : & que tu eſtois malicieuſe de me mettre en eſtat digne d'enuie, pour me reduire apres ſi miſerablement à faire pitié. Mais quelle pitié ? de qui la puis-ie attendre ? des hommes ? ils m'ont abandonné : des Cieux ? il n'en ont point : de la terre ? à peine me donne-t'elle cette retraitte ; & de la mer ? elle m'a refuſé le ſecours que i'eſperois d'elle, quand i'ay cherché la mort dedans ſon ſein. Helas amour ! que veux-tu que ie faſſe ? me laiſſes-tu viure pour auoir vn perpetuel ſouuenir du bien que i'ay poſſedé, & du mal-heur qui l'a ſuiuy, tous deux egalement faſcheux à ma memoire ?

Ie croy, dit Epicharis à Melinte, que cét homme eſt inſenſé de parler ainſi ſeul. Vous ne ſçauez pas, reſpondit-il, à quoy peut reduire vn deſeſpoir ; & ſi vous ſçauiez ce que c'eſt que l'amour, vous excuſeriez bien ces extra-

uagances: alors ils entendirent qu'il reprenoit : Mais puis qu'il faut que ie souffre, courage, remettons le fer dans nos playes. Cruels ressouuenirs, ie vous irrite, afin que vous me reblessiez de vos plus sensibles pointes. Doux entretiens, chere confidence, agreables plaisirs, autrefois les joyes, maintenant les bourreaux de mon ame; & vous, sermens d'amour qui deuiez estre inuiolables, venez à moy, traistres, & s'il me reste quelque lieu à meurtrir, n'y espargnez pas vos plus rudes coups : rongez-moy de rage, de despit & de honte; & rendez en moy la souffrance eternelle, comme l'amour qui la cause.

Epicharis admiroit le transport de ce mal-heureux, & la violence de son mal, qui le forçoit à se desesperer ainsi; & peu de temps apres il continua encore. Il semble que i'espere soulager mes douleurs par ces inutiles paroles: mais qu'elles sont impuissantes pour vn tel excez de maux; & à quoy ces plaintes, puis que toutes choses me sont sourdes? & que quand elles voudroient y apporter du remede, cela est desormais impossible? Ah! Dieux, que faites vous dans le Ciel? & comment abandonnez vous les hommes à tant de miseres? à quoy seruent nos encens & nos sacrifices, puis que les plus innocens sont les plus miserables? car ie ne veux plus croire que vous ayez soin de nous: quelle assistance visible nous faites vous receuoir? que sont deuenus les secours de vos Oracles pour les mal-heureux? Sommes nous plus meschans que nos peres, à qui vous donniez quelquesfois par vos aduis, ou du remede, ou au moins du soulagement. Et toy, saincte Sibylle dont i'occupe la demeure, s'il est vray que tu ne sois plus qu'vne voix, que ne la fais-tu parler en ma faueur, & que ne me fauorises-tu de quelqu'vne de tes propheties, pour m'en-

ſeigner quelle conſolation ou quelle fin ie dois eſperer.

Epicharis dit à Melinte, qu'elle auoit pitié de ce pauure Amant, & qu'elle eſtoit reſoluë de contrefaire la voix de la Sibylle pour le faire reſoudre d'aller retrouuer ſes parens, parmy leſquels il pourroit recouurer plus aiſément ſon bon ſens. Melinte approuua ſon inuention; mais elle luy dit qu'il falloit parler en vers, & qu'elle n'en ſçauoit pas faire. Melinte luy reſpondit; haſtez vous de prononcer tout haut ceux que ie vous diray en l'oreille, & dites chaque vers apres moy, ce qu'elle fit ainſi d'vne voix deliée.

Amant d'inuincible conſtance,
Tu verras finir ton tourment,
Si tu retournes promptement
Aux lieux où tu pris ta naiſſance.

Ce pauure homme ayant oüy cette voix, & ne doutant point que ce ne fuſt celle de la Sibylle, tomba ſur ſes genoux, & s'eſcria: Sacrée Sibylle, ie te rends graces de la pitié que tu as euë de mes maux: ie ſuiuray tes aduis, car ta ſainte voix fut touſiours veritable; & ſi par ton ſecours ma vie ſe trouue plus heureuſe, tu ſeras deſormais la ſeule Diuinité que i'adoreray. Souffre ſeulement que pour cette nuit ie demeure encore en ta grotte. I'y veux bien receuoir le ſommeil que i'en auois touſiours chaſſé, & demain ie me mettray en chemin pour aller chercher l'effect de ton Oracle.

Melinte & Epicharis furent bien aiſes que leur artifice euſt ſi bien reüſſi: mais Palamede leur dit; ſi vous deſirez qu'il croye entierement cét Oracle, il ne faut pas qu'il nous entende, ny qu'il nous trouue demain icy. Epi-

charis dit qu'elle estoit d'auis de sortir, ne se pouuant aussi bien resoudre de dormir dans cét antre; & qu'elle aimeroit mieux passer la nuit à l'ombre de quelques arbres, où elle eust moins de crainte. Ils suiuirent cette resolution, & apres estre sortis se mirent sous des peupliers, où ils lierent aussi leurs cheuaux. Le lendemain Palamede alla au port de Cajette, pour voir si quelque vaisseau ne partoit point qui les peust descendre en Sicile; Melinte & Eurylas veirent passer auprés d'eux vn homme fort pasle, & qui auoit la veuë esgarée; toutefois qui paressoit de bonne mine, & qui sembloit auoir quelque satisfaction en l'esprit, encore que l'estat où il estoit ne fist pas croire qu'il en eust beaucoup de sujet. Il venoit du costé de la grotte à eux, & ils iugerent que c'estoit celuy-là mesme qu'ils auoient entendu, & à qui Epicharis auoit donné l'Oracle, qui pouuoit estre l'occasion de son contentement. Eurylas eust bien voulu qu'il se fust arresté à eux pour sçauoir sa fortune : mais il s'en esloigna quand il les apperceut, fuyant la rencontre des hommes : & bien qu'Eurylas l'appellast pour luy parler, il continua tousiours son chemin d'vn pas assez foible. Que voulez-vous apprendre, luy dit Melinte ? le monde est plein de ces trauerses d'amour : il est si pressé de partir à cause de vostre Oracle, qu'il n'y a pas d'apparence qu'il retarde pour nous : & s'il est parfaitement amoureux, iamais il ne vous dira sa fortune; car ie iuge de luy par moy-mesme, qui en vne pareille occasion ne conterois pas mes affaires à tout le monde.

Epicharis regardant Melinte, luy demanda, Si vous aimiez, ne voudriez vous point auoir de confident ? Ie n'ay, dit-il, encore connu personne en qui i'osasse m'af-

ſeurer d'vn ſecret ſi important. Et ne croyez vous pas, reſpondit-elle, que Palamede vous aime aſſez pour ne vous pas tromper ? I'aurois tort, dit-il, d'en douter ; mais il pourroit bien eſtre trompé luy-meſme, & deſcouurir ſans y penſer ce que i'aurois bien de la peine moy-meſme à tenir caché. Et de moy, reprit-elle, penſeriez vous que iamais on en peuſt apprendre quelque choſe, ſi vous m'auiez confié vn ſecret qu'il falluſt couurir auec diſcretion ? Ie vous confeſſe, repartit Melinte, que vous eſtes la ſeule perſonne en qui i'oſerois m'aſſeurer pour vne choſe qui me ſeroit ſi chere. Ne ſoyez donc pas marry, dit-elle en luy prenant la main, que ie ſçache tout le ſecret de voſtre vie ; mais viuez auſſi bien aſſeuré, que ie ſouffrirois pluſtoſt la mort que l'on m'euſt arraché vne parole de ce que vous ne voulez pas que l'on ſçache. Et ſur-ce qu'il demeura fort eſtonné elle adiouſta : Melinte, ie ne vous aurois pas parlé ſi librement, ſi ie n'auois desſein d'employer ma vie pour vous ſeruir : mais ie vous prie de croire qu'il n'y a point d'homme que i'honore tant que vous, & que ie n'auray iamais l'eſprit content, que le voſtre ne le ſoit auſſi, puiſque vos intereſts ſont ſi meſlez auec ceux de ma Maiſtreſſe. Melinte voyant qu'elle en ſçauoit tant, luy dit ; Eſt-il poſſible, Epicharis, qu'elle vous en ait dit quelque choſe? de moy ie ne croy pas que vous en ayez rien appris, non pas meſme par mes yeux. Ne vous informez point, dit-elle, comment ie le ſçay: qu'il vous ſuffiſe que ie n'ignore point ny ce que vous eſtes, ny combien vertueuſement vous l'aimez; & ie n'ay point plus de ioye, que quand i'eſpere que ie ne vous ſeray pas inutile. Doncques, reſpondit Melinte, mon ame & ma vie ſont entre vos mains: mais ie n'en

ay point de regret, vous asseurant qu'apres elle n'y a personne que i'estime comme vous, ny de qui ie desire plus estre estimé. Melinte, repartit-elle, croyez que i'ay des affections pour vous qui ne sont point communes; & si ie ne vous rends de grands seruices, ce ne sera point faute d'y auoir employé tout ce que i'ay de pouuoir. Ie sçay bien, dit il, dequoy vous estes capable, & ie seray seulement bien-heureux que vous en ayez la volonté. L'arriuée de Palamede rompit ce discours, qui vint leur dire, qu'il n'y auoit point de vaisseau au port, & que l'on n'y en attendoit point, toutefois ils se resolurent de demeurer en ce lieu assez desert, iusques à ce qu'il en arriuast quelqu'vn. Sur le midy Epicharis se promenant, rencontra vne petite maison appuyée au dos de la montagne, en laquelle entrant, elle trouua vn vieil homme auec sa femme de pareil aage, qui gagnoient leur vie à faire quelques vstensiles de bois, qu'ils portoient vendre à Cumes. Apres s'estre enquise de leur façon de viure, elle apperceut qu'ils auoient deux ou trois lits, & leur demanda s'ils auoient des enfans. Incontinent les larmes vindrent aux yeux de ces bonnes gens, & Epicharis voulant sçauoir la cause de leur desplaisir, apprit qu'il ne leur estoit resté qu'vne fille dont le mary estoit mort depuis vn an, qui luy auoit laissé deux enfans; & qu'il y auoit enuiron vn mois que les ayant dans le bois auprés d'elle, vne louue les auoit emportez pour les deuorer, apres auoir estranglé la mere. Epicharis plaignit auec eux cét accident, & pour arrester leurs pleurs, leur donna quelque argent: puis elle leur demanda s'ils vouloient luy prester ce qui leur restoit de lits pour deux ou trois iours. Ils luy offrirent toute leur maison, & Epicharis bien contente d'auoir trouué de-

quoy loger, attendant qu'ils peussent partir, alla aduertir Melinte & Palamede de son aduanture, & les mena dans cette pauure maison, dans laquelle ils s'accommoderent le mieux qu'ils peurent. Ils vescurent de ce qu'ils apportoient de iour en iour de la ville de Cumes, & tantost Melinte, tantost Palamede alloient à cheual iusques au port, pour voir s'il n'y auoit point quelque vaisseau. Ils passerent ainsi huit ou dix iours auec beaucoup d'incommodité & d'ennuy : car ce retardement leur estoit bien fascheux, & differoit de grandes ioyes pour eux, & pour ceux qu'ils desiroient aller oster de peine en Sicile.

Vn iour que Palamede estoit au port de Caiette, il apperceut vn homme à cheual, qui le regardoit tout estonné : il reconnut que c'estoit Arcas, & approcha son cheual du sien pour l'embrasser. Le pauure Arcas estoit si esperdu, qu'il n'osoit encore s'asseurer que ce fust Palamede, & luy dit : Helas ! est-ce bien vous que ie cherche mort, & que ie trouue viuant? Ce n'est point, respondit Palamede, vne ombre que tu vois, mais le bon amy de ton maistre. Et qu'est-il deuenu, reprit Arcas ? Il n'est pas bien loin d'icy, repartit Palamede, & i'ay impatience qu'il ne te voye. Arcas ne pouuant sortir de son estonnement, Palamede le pria de venir trouuer Melinte. Que les Dieux, dit Arcas, fauorisent tous vos desseins pour les bonnes nouuelles que vous m'apprenez : Helas ! mon maistre vit donc encore, & les Dieux ont eu soin de vostre innocence ? il me tarde que ie ne le voye, & que ie n'embrasse ses genoux, apres tant de craintes & d'ennuis qui m'ont trauaillé pour l'auoir creu mort. Ils se mirent en chemin, pour aller où estoit Melinte : cependant Pa-

lamede sçeut que son pere & sa sœur estoient heureusement arriuez à Syracuse, & n'auoient eu autre mal que l'extréme desplaisir de le laisser en si grand danger. Mais Arcas reserua le recit du voyage qu'il auoit fait depuis leur abord à Syracuse, où il les auoit laissez aussi tost, pour retourner secourir son Maistre, s'il pouuoit estre si heureux que d'y venir à temps. Ils alloient auec vne telle diligence, qu'ils arriuerent bien-tost à la petite maison, à la porte de laquelle estoient Melinte & Eurylas, qui voyant venir vn homme de loin auec Palamede, ne sçauoient que iuger : mais lors qu'ils reconnurent Arcas, ils allerent de ioye au deuant de luy. Il se ietta aux pieds de son maistre, & luy embrassoit les jambes sans s'en pouuoir retirer. Helas! disoit-il, mon cher maistre, ie vous voy donc encore. Melinte se baissoit aussi pour l'embrasser, & d'excés de contentement luy tenoit la teste auec les mains: en fin il luy demanda comment on se portoit à Syracuse. Fort bien, respondit Arcas, & quand ils vous reuerront viuans, ils se porteront encore mieux: Mais, adiousta-t'il, auec vn grand souspir, comment est-il possible que vous soyez eschappez de la tour? Par l'assistance de ce ieune homme, dit Palamede en monstrant Eurylas, à qui nous deuons nostre vie. Helas! dit-il en le regardant, qu'il s'est bien acquis les Dieux & les hommes pour amis, en vne si heureuse action. Eurylas rioit de ce qu'Arcas ne le connoissoit point encore. Melinte & Palamede admiroient aussi son aueuglement; En fin Melinte luy demanda, s'il n'auoit iamais rien veu qui ressemblast à Eurylas, Non, dit-il, si ce n'est Epicharis; en mesme temps il la reconnut, & l'alla salüer : alors ils eurent impatience de sçauoir qu'elle auoit esté sa fortune. Aussi tost, dit-il, que ie fus arriué au

port de Syracuse, ie vis vn vaisseau qui partoit pour venir en Italie : Ie priay Aristide & Ariane de me permettre que ie retournasse pour vous secourir; ce qu'ils trouuerent bon, & à l'heure mesme ie me rembarquay, & en trois iours arriuay sans fortune au port d'Ostie : de là trouuant ce cheual, i'allay iusques à Rome suiuant la riuiere, & entrant dedás, ie vy beaucoup de peuple qui couroit pour voir quelque nouueauté. I'estois alors curieux de nouuelles, & cherchois à apprendre ce que vous estiez deuenus, & esperant que quelqu'vn parmy la confusion m'en diroit quelque chose, ie suiuis ceux qui alloient ainsi auec beaucoup de haste, mais i'en appris de bien plus malheureuses que ie ne les eusse desirées : car estant sur le bord du Tibre, auec les autres qui estoient accourus, on me dit que deux Siciliens qui deuoient estre condamnez ce mesme iour par le Senat, s'estoient precipitez dans le fleuue du haut de la tour, où ils estoient prisonniers. Iugez quel ie pûs deuenir alors ; mais quand i'appris vos noms, & que ie sceus mon mal-heur veritable, ie ne vous diray point ny mes plaintes ny mes desespoirs : en fin ie me resolus d'assister quelques-vns qui cherchoient les corps au fond de l'eau pour vous donner au moins sepulture : mais toutes nos peines se trouuant inutiles, & croyant que l'eau vous auroit emportez, i'entrepris de suiure le cours du fleuue, au long duquel i'ay erré quelques iours, pour voir si l'eau ne vous auroit point iettez à quelque bord.

Ie me rendis à Ostie sans apprendre aucunes nouuelles de ce que ie desirois, de sorte que desesperant de pouuoir trouuer vos corps, ie deliberay de retourner en Sicile, costoyant tousiours le bord de la mer, pour voir si dauanture vous n'auriez point esté iettez en

quelque riuage. Suiuant ce triste dessein, i'arriuay à Cajette, ou i'ay trouué Palamede, dont l'heureuse rencontre a changé ma tristesse en vn excés de contentement, Mais, continua-t'il, ne puis-ie point sçauoir comment ce beau garçon a esté si heureux que de vous sauuer? Alors Palamede luy conta ses gentilles inuentions pour entrer dans la prison, & les fortunes estranges de leur sortie, qu'Arcas escoutoit auec beaucoup d'admiration. En fin il fut arresté que l'on n'attendroit point en ce lieu : mais que l'on gagneroit le long de la mer le port de Regge, où l'on ne manqueroit point de trouuer des vaisseaux, & apres auoir pris congé de leurs hostes qu'ils laisserent apres les auoir bien recompensez, ils monterent sur leurs cheuaux, & ne craignirent plus de loger en quelques maisons, depuis qu'Arcas les eut asseurez qu'on ne les suiuoit point, & qu'on les croyoit morts.

Les lieux par où ils passoient estoient assez fascheux; pource que costoyant la mer, ils rencontroient quantité de montagnes & de vallées, & la plus part des chemins estoient d'vn circuit ennuyeux. Cela estoit cause qu'ils auançoient peu, pour le grand desir qu'ils auoient de sortir d'Italie, principalement Melinte, qui impatient de reuoir Ariane, maudissoit incessamment cette longueur de voyage; & vn iour entretenant ses resveries, sur ce sujet, il fit ces vers.

Chemins d'effroyables espaces,
Païs infiny, qui surpasses
L'ennuy des Lybiques sablons:
Cruelles mers qui me venez enclore,
Fascheux destours, que vous me semblez longs,
Allant reuoir ce que i'adore.

Monts qui me presentez vos cymes,
Vallons qui m'ouurez vos abysmes,
Pour m'arrester en ces deserts;
Ie ne veux pas, d'vn desir inutile,
Monter aux Cieux, ny descendre aux enfers,
Ie veux aller en la Sicile.

Amour, porte moy sur tes aisles,
Et soulage vn des plus fideles
Que tu sceusses iamais brusler.
Ie suis leger, n'estant plus rien que flame,
Mais las! ie croy qu'il ne sçait plus voler,
Depuis qu'il se loge en mon ame.

Pensers qui dressez vostre course
Vers celle où mes biens ont leur source,
Et reuenez en vn moment;
Faites d'vn coup finir tant de supplices,
Et m'emportez d'vn pareil mouuement,
Au doux sejour de mes delices.

Mais ces ingrats, qui dans l'absence
Font si bien valoir leur puissance,
Aiment mieux me voir en ces lieux;
N'ignorant pas qu'en cette autre demeure
Il faudra bien qu'ils cedent à mes yeux
Le bien de la voir à toute heure.

Soleil qui plein d'vn heur extréme,
Vois maintenant celle que i'aime,

Fais que par ton diuin pouuoir,
Je voye en toy par vn effet bien rare,
Cette beauté comme dans vn miroir,
Malgré tout ce qui nous separe.

Mais tout est sourd à ma priere:
Acheuons donc nostre carriere,
Suiuons le fil de nos trauaux:
O Dieux! ô Ciel! helas! est-il possible,
Que m'ayant fait sensible à tant de maux,
Tout soit à mes maux insensible?

Tous les entretiens de cette troupe estoient si agreables qu'ils les diuertissoient assez; & sans la passion extréme de Melinte, qui ne luy pouuoit permettre aucun contentement, estant absent d'Ariane, la gentille humeur de Palamede & d'Eurylas eust esté capable de chasser sa tristesse: & bien qu'il la couurist le mieux qu'il luy estoit possible, il ne laissoit pas de se plaire à entretenir souuent ses pensées, & se separoit exprés de la troupe durant le chemin; tantost les deuançant, tantost les laissant aller quelques pas deuant, n'ayant rien de plus cher que le souuenir des faueurs d'Ariane qu'il auoit receuës d'elle en luy enuoyant Epicharis; & il prenoit bon augure que sa Maistresse l'eust entretenuë de sa passion, & de ce qu'il estoit; y ayant apparence que ce discours ne s'estoit pas fait à son desauantage. Il s'estimoit encore fort heureux d'auoir cette fille affectionnée pour le seruir, puis qu'elle luy estoit si necessaire, & se promettoit à son retour vn grand changement en sa fortune, voyant

tant de choses contribuer à son contentement. Quand mesme ce voyage eust esté plus long, ces doux entretiens l'eussent diuerty assez agreablement, ayant tant de sujets d'esperance ; & lors qu'il trouuoit son ame en vn estat heureux, il vouloit bien l'y laisser, & venoit auec vn visage gay se mesler dans les discours des autres, ausquels il donnoit tousiours telle regle qu'il luy plaisoit, par la force des raisons que son esprit luy fournissoit. En fin ils arriuerent à Regge, où ils ne furent pas long temps sans trouuer vn vaisseau, dans lequel ils se mirent, & en peu d'heures perdirent la veuë de cette terre, où ils auoient couru tant de fortunes, contre laquelle ils firent mille imprecations.

Estant arriuez à Messine, ils baiserent leur terre natale, & la prierent de leur estre plus fauorable. Le lendemain ils partirent de bonne heure, & en trois iournées arriuerent assez prés de Syracuse; mais la nuit les surprit, & le iour d'apres passant prés de la maison que Dicearque auoit aux champs, Palamede demanda s'ils vouloient s'y arrester, pour reuoir les lieux où il auoit passé de si douces heures auec Epicharis. Melinte n'en fut pas d'auis, & dit qu'il ne falloit point perdre de temps pour se rendre à Syracuse. Ils continuerent leur chemin, & approcherent d'vne butte assez releuée, accompagnée d'vn bois; & de là ils commencerent à descouurir vne plaine où ils alloient descendre, & Syracuse mesme.

Melinte qui alloit enuiron trente pas deuant, apperceut trois hommes à pied, armez & masquez, qui faisoient marcher auec grande rudesse vn vieillard qui auoit les yeux bandez, & le contraignoient d'entrer dans ce bois. Il poussa son cheual pour voir ce qu'ils vouloient

faire de cét homme, & ſe rendit auprés d'eux lors qu'ils l'alloient tuer; auſſi toſt il mit l'eſpée à la main, & heurtant de ſon cheual celuy qui alloit donner le coup, il le renuerſa par terre: les deux autres l'attaquerent par derriere; mais ſe retournant deuers eux il fendit la teſte de l'vn d'eux d'vn coup de reuers, & l'eſtendit mort à terre. L'autre vint à luy auec aſſez de courage: mais Melinte n'en fit pas de conte, n'ayant que luy à combattre, & luy donna quatre ou cinq grands coups d'eſpée: cependant celuy qui auoit eſté renuerſé s'eſtoit releué, & euſt fait de la peine à Melinte, ſans Palamede qui ayant veu ſon amy partir au galop, s'eſtoient douté de quelque rencontre & l'auoit ſuiuy. Il arriua lors que ce dernier venoit à Melinte, & il n'eut pas beaucoup de peine à s'en deffaire: car l'ayant porté par terre pour la ſeconde fois, il le foula aux pieds de ſon cheual, & le perça de trois ou quatre coups d'eſpée, en meſme temps que ſon amy acheuoit de tuer l'autre. Melinte deſcendit auſſi toſt de cheual, & leur oſta leurs maſques, pour voir s'il ne les connoiſtroit point; & il fut bien eſtonné quand il vid que c'eſtoient Garamante & Toxaris leurs anciens ennemis, de qui ſans y penſer ils auoient puny les trahiſons; puis il alla deuers ce vieillard qui paroiſſoit fort venerable, & qui eſtoit ſi eſperdu, n'attendant que la mort, qu'il ne ſongeoit pas à ſe deſbander les yeux eſtant demeuré ſeul. Melinte & Palamede luy deffirent le linge qui luy couuroit le viſage, & furent dans vn extréme eſtonnement lors qu'ils virent que c'eſtoit Dicearque, qui eſbloüy de la lumiere qu'il voyoit tout à coup, & ayant encore l'image de la mort deuant les yeux, leur dit: Helas! voulez vous que ie me voye mourir? toutefois ſa veuë ſe raſſeurant,

il reconnut Melinte & Palamede qu'il croyoit morts ; ce qui le rendit encore plus plein de trouble : ne sçachant plus si luy mesme auoit desia esté tué, & s'il se trouuoit auec eux dans les champs Elizées, ou si leurs ames l'estoient venu secourir. Ce qui luy causoit ces doutes, c'estoit qu'eux mesmes estoient estonnez de leur costé, & ne luy parloient point : mais en fin Palamede luy dit. Hé Dieux ! mon oncle, en quelles mains estiez vous tombé? Dites moy plustost, respondit-il, en quelles mains ie suis à present : car ie ne sçay si ie suis parmy les morts, ou les viuans. Nous ne sommes point morts, dit Melinte, les Dieux ont conserué nostre vie pour sauuer la vostre aujourd'huy ; Et i'admire mon bon-heur de m'estre rencontré si à propos lors que l'on vous alloit plonger vn poignard dans le sein. C'est donc vous, reprit Dicearque, qui auez empesché ce mal-heur ? que les Dieux vous puissent rendre ce bien-fait : mais ie ne sçay si vous pourrez aussi bien secourir Ariane ma niece, qui est dans ce vallon entre les mains de plus de vingt soldats auec Erycine vostre sœur. Allons, s'escria Melinte, empescher que l'on ne leur fasse violence, & il vouloit partir en mesme temps, sans Dicearque qui luy dit; Attendez vn peu que nous auisions à ce qui est à faire : ie suis asseuré qu'ils ne leur feront aucun mal, pource qu'ils attendent le retour de ceux-cy que vous auez tuez ; & i'auray bien le loisir de vous dire le sujet de ce qui est arriué, afin que nous prenions conseil ensemble : alors ils se teurent, & il poursuiuit. Sçachez que celuy-cy, monstrant Garamante, voyant qu'Ariariane ma niece auoit assez de biens, estant demeurée seule heritiere d'Aristide & de moy, à cause de la mort de Palamede que l'on tenoit toute asseurée, fut si insolent

que

que de me la faire demander en mariage par cét autre qui se nomme Toxaris, & qui faisoit en mesme temps l'amoureux d'Ericine vostre sœur, dit-il, à Melinte. Ie m'en excusay le plus honnestemeut que ie pûs : mais eux attribuant ce refus à mespris, me firent dernierement menacer qu'ils s'en vangeroient : & ils en ont eu tel despit, qu'auiourd'huy, pour vous abreger, ayant sceu que ie deuois aller en ma maison des champs auec ma niece & Ericine qui l'accompagnoit, ils nous ont attendus dans ce vallon, où ayant arresté nostre chariot, ils m'en ont fait descendre auec vne extréme insolence, & ont resolu de me venir esgorger dans ce bois; pource, disoient-ils, que ie chercherois tousiours à me vanger d'eux, & que pour viure à leur aise il me falloit oster du monde. En ce dessein ils ont donné charge aux autres soldats qui les accompagnoient de les attendre, & de bien garder Ariane & Ericine, iusques à ce qu'ils fussent de retour d'icy. Voyons donc à present ce que nous auons à faire : car bien que vostre valeur soit grande, il vous sera difficile d'aller attaquer tant d'hommes. Il n'importe, ce dit Palamede, i'espere que nous les estonnerons, veu mesme qu'ils n'ont plus de Chefs. Ie médite, reprit Melinte, quelqu'autre chose qui ne sera point mal à propos : reuestons nous des cottes d'armes de ces morts, & prenons leurs masques & leurs fausses perruques ; puis nous irons les trouuer, sans qu'ils se puissent douter que ce soient d'autres que Toxaris & Garamante qu'ils attendent ; & nous meslant parmy eux, nous en auons tué beaucoup deuant qu'ils se soient apperceus de ce que nous sommes.

Palamede trouua cette inuention fort bonne; Dicearque l'approuua aussi ; & Arcas estant alors arriué, Melinte

luy dit, qu'il ſe veſtiſt d'vne de ces cottes d'armes, comme Palamede & luy, pour aller executer ce qu'ils auoient reſolu, cependant que Dicearque & Eurylas garderoient leurs cheuaux.

Ils s'habillerent ainſi tous trois en diligence, & prirent les maſques & les fauſſes perruques, & n'oublierent pas meſmes les brodequins: puis Dicearque les recommandant à la bonne fortune, les laiſſa aller, & s'alla mettre en vn lieu auec Eurylas, d'où ils pouuoient voir ce qui leur arriueroit ſans eſtre veus. Melinte eſtant au milieu de la deſcente du vallon, s'arreſta, & dit à Palamede: Iamais ie n'euſſe penſé à chercher vn autre moyen que celuy de la force, contre ceux que nous allons trouuer, ſi abandonnant noſtre vie, nous ne mettions auſſi au hazard celle de nos ſœurs, & leur honneur encore, qui eſt ce qu'elles ont de plus cher: mais ie ſuis d'auis qu'en leur conſideration nous laiſſions tout à fait repoſer noſtre valeur, & que nous les ſauuions par vn moyen plus doux, & qui eſt infaillible. Ceux que nous allons trouuer, ne pouuant ſe douter que nous ſoyons autres que leurs Chefs, nous leur commanderons ce qu'il nous plaira, & ie ſuis d'auis qu'approchant du chariot nous ayons nos eſpees nuës, qui ſont ſanglantes, comme ſi nous venions de tuer Dicearque: & les remettant au fourreau nous ferons ſigne aux ſoldats qu'ils nous attendent encore là: alors nous prendrons; vous, dit-il à Palamede, Erycine, puiſque vous auez les habillemens de Toxaris qui la vouloit rauir; & moy Ariane, puiſque i'ay ceux de Garamante. Nous teſmoignerons que nous voulons les emporter dans ce meſme bois, pour ne point differer nos contentemens, & nous laiſſerons les ſoldats en ce meſme

endroit, puis nous viendrons auec elles retrouuer Dicearque & Eurylas ; & aurons bien moyen de nous sauuer sur nos cheuaux dans la maison de Dicearque, auant qu'ils se doutent d'aucun artifice. Cette ruse, dit Palamede, est tres-bonne, & si ma sœur & Erycine font quelque resistance, nous n'aurons qu'à leur dire à l'oreille qui nous sommes. Au contraire, dit Melinte, il faut se laisser tourmenter par elles, pour rendre la feinte meilleure. Cela estant approuué, ils descendirent & s'approcherent auec asseurance de ces soldats, qui à leur abord se separerent, & les laisserent passer au chariot. Melinte se saisit d'Ariane, & Palamede d'Erycine, & ils dirent tout haut d'vne voix contrefaite, comme celle qui sort de dessous vn masque; Nous ne voulons pas differer dauantage à nous satisfaire, puisque nous en auons le moyen: ce bois prochain est bien commode pour vne telle occasion. Ariane se mit aux cris, & Melinte la prit de force, apres auoir fait signe aux soldats de l'attendre au mesme lieu: mais elle se debattant taschoit à luy deschirer le visage, & l'outrageoit autant que ses forces le pouuoient permettre: puis voyant qu'il luy tenoit les mains en sorte qu'elle ne pouuoit plus se deffendre ny l'offenser: Ah! cruel, dit-elle, ne te contentes-tu pas d'auoir tué mon oncle, sans vouloir m'oster encore par force ce que ie ne puis perdre sans la vie? tuë moy, barbare, aussi bien ne suruiuray-ie guere à mon honneur ; & tu ne ioüyras pas long temps des fruits de ton insolence. Erycine d'vn autre costé estoit emportée par Palamede: mais son humeur douce ne luy permettoit que les pleurs & les cris; & Arcas les suiuoit en les aydant, & defendant aux soldats qui vouloient faire cette office, de partir de là. Au milieu de

la montagne, Melinte s'arresta pour prendre haleine, & Ariane reprit de nouuelles forces pour le trauailler, & l'empescher de paruenir iusquês au haut; mais Melinte rendant tous ses efforts inutiles, elle ne pût s'empescher de crier: Ah! pauure Melinte, où es-tu maintenant? Si tu estois en vie, tu n'aurois pas manqué d'estre icy à mon secours, ou tu ne suruiurois guere à mon desastre: mais ie t'iray bien tost trouuer, sinon auec vn corps pur, au moins auec vne ame bien nette; & toy, bouc infame, asseure toy que les Dieux me vangeront, & ne laisseront pas ta faueur impunie. Que toutes ces paroles estoient douces à Melinte: iamais iniures ny outrages ne furent receus si agreablement. Cependant il se rendit au haut de la montagne, où Dicearque accourut; & Melinte l'ayant mise sur ses pieds, osta son masque, & se fit voir à elle.

L'estonnement d'Ariane seroit difficile à representer, tantost regardant Dicearque, tantost Melinte, deux personnes qu'elle croyoit mortes; & ne sçachant si elle se deuoit estimer sauuee, ou entre les mains de quelques démons qui eussent pris ces figures pour l'abuser, elle chanceloit entre la ioye & la peur. Dicearque luy dit: Ne doutez point ma niece de ce que vous voyez: Voila Melinte & Palamede que nous croyons morts, qui m'ont auiourd'huy sauué la vie, & à vous l'honneur. Ariane à ces nouuelles, fut saisie d'vn tel excés de ioye & d'estonnement, qu'elle perdit le peu de force qui luy restoit apres tous ses efforts: elle se laissa aller entre les bras de Melinte, & tomba doucement sur l'herbe: puis d'vne voix douce elle luy dit. Ah! Melinte, est-ce bien vous que ie voy, ou vostre démon qui prend soin de moy apres vostre mort

mesme? Madame, respondit Melinte, asseurez vous que ie suis encore en vie pour vous seruir; mais il ne faut pas tarder icy dauantage, si vous desirez vous garentir des mains de ces volleurs. Ariane regardant Palamede qui tenoit Erycine, l'appella, & luy dit: Mon cher frere, si vous desirez que ie ne doute point du bon-heur que l'on me veut persuader, venez au moins que ie vous embrasse. Alors Palamede s'approcha d'elle; & Dicearque voyant que leurs caresses duroient trop long temps, aduertit Melinte de se mettre à cheual, & de prendre Erycine. Pour luy il monta sur celuy d'Arcas; Palamede fit resoudre Ariane de s'esloigner de ce lieu, & de se mettre sur son cheual auec luy, & Arcas se mit en croupe derriere Eurylas.

Ils se resolurent d'aller au pas sans se precipiter, sinon au cas qu'ils fussent poursuiuis, & de gagner la maison de Dicearque, où ils se mettroient le plustost en seureté. Palamede demanda à sa sœur si elle connoissoit ce beau garçon qui estoit auec Arcas. Ie sçay bien, dit-elle, que c'est ma chere Epicharis: mais ie n'ose deuant mon oncle luy tesmoigner la ioye que i'ay de la reuoir: ie ne doute point qu'elle ne vous ait assistez auec beaucoup de soin. Helas! ma sœur, respondit Palamede, sans elle nous serions morts à present par vn honteux supplice. Comment cela, reprit-elle? vous pourriez bien me dire en chemin de quelle façon vous vous estes garantis: car chacun croit que vous vous soyez precipitez de la tour. Ils le croyent aussi à Rome, luy dit-il, & ie veux bien vous faire le recit de nostre heureuse, ou plustost miraculeuse sortie; mais auparauant dites moy pourquoy ie vous voy vestuë de dueil? Helas! mon frere, repartit-elle, les larmes luy

venant aux yeux, faut-il, pour le ſecours que i'ay receu de vous auiourd'huy, que ie vous donne de ſi triſtes nouuelles? Ma ſœur, reprit-il, que i'apprehende pour mon pere ſur le recit de ma mort. Vos apprehenſions, luy dit-elle, ſe doiuent tourner en aſſeurances : car il ne pût reſiſter aux deſplaiſirs qu'il reſſentit des nouuelles de voſtre mal-heur, eſtant principalement touché du regret de vous auoir laiſſé; & ſe diſant autheur de voſtre mort, puis qu'il vous auoit abandonné. Alors quelque temps fut donné aux pleurs, apres leſquels ils ſe firent le recit de tout ce qui leur eſtoit arriué, pendant qu'ils auoient eſté eſloignez l'vn de l'autre. Melinte entretenoit auſſi Erycine qui eſtoit rauie de voir ce frere qu'elle honoroit tant ; & il apprenoit d'elle ce qui s'eſtoit paſſé à Syracuſe, apres luy auoir dit en peu de mots comment il s'eſtoit ſauué. Arcas contoit auſſi à Dicearque vne partie de leurs auantures, allant à coſté de luy, & ils arriuerent ainſi en ſa maiſon, où ſe voyant en ſeureté, leurs eſprits reſſentirent entierement les ioyes, n'eſtant plus trauerſez de craintes. Melinte fût d'auis que les Dames ſe repoſaſſent, cependant qu'ils ſongeroient à aller charger ces ſoldats qui eſtoient demeurez, pour retirer le bagage qui eſtoit entre leurs mains. Dicearque ne vouloit point qu'ils ſe miſſent en ce danger, puiſque ces hommes n'en valoient pas la peine; les Chefs eſtant tuez, & que leur butin eſtoit peu de choſe. Toutefois Melinte ne changea point de reſolution, & cahant ſon deſſein à Dicearque ; il aſſembla auec Palamede quelques païſans, auſquels il fit prendre les armes, & ſe faiſant leur Chef ſe mit en chemin pour aller trouuer ces ſoldats, dont quelques vns impatiens de ce que leurs hommes tardoient tant dans ce bois, eſtoient allez voir

ce qu'ils y faisoient, & les ayant trouuez morts, ils reuenoient en aduertir leurs compagnons, lors qu'ils furent assaillis par Melinte & Palamede: quelques vns furent tuez, & ils en amenerent cinq ou six prisonniers dans le chariot mesme, & reuindrent trouuer Dicearque qui les receut comme triomphans, leurs captifs estant traisnez à leur suitte. Ariane & Erycine se leuerent de leur lit, pour voir ce qui entroit; & voyant par les fenestres Melinte & Palamede à la teste de cét equipage, elles admirerent leur courage, de n'auoir pas voulu que rien qui fust à eux, restast entre les mains de ces soldats: & ces prisonniers furent gardez seurement pour estre menez à Syracuse, lors qu'ils y retourneroient.

Dicearque reconnoissant l'obligation qu'il auoit à Melinte, le prit à part, & luy demanda s'il ne pouuoit rien desirer de luy, en recompense de la vie dont il luy estoit redeuable. Ie n'ay rien fait, respondit Melinte, à quoy ie n'aye esté obligé: toutefois ie ne veux pas mespriser ce qu'il vous plaist de m'offrir; & ie ne vous demande autre grace, sinon que vous ne me vouliez iamais de mal, quelque animosité que vous ayez euë contre mon pere. Ie vous confesse, repartit Dicearque vn peu honteux, que nous auons eu autrefois quelques differens Telephe & moy, à cause que nous estions de party contraire: mais à present les choses sont changées; & tant s'en faut que ie voulusse songer à vous vouloir du mal, ie vous promets d'employer ce que vous m'auez conserué pour vous seruir en tout ce que ie pourray. Ie vous supplie, reprit Melinte, de m'en faire serment entre les mains de Palamede. Ie le veux bien, repliqua Dicearque, & l'ayant appellé, Melinte luy dit. Dicearque me veut faire la faueur de me pro-

mettre qu'il n'aura iamais de mauuaise volonte pour moy, quelque mal qu'il ait voulu à mon pere. Ie m'estonne, reprit Dicearque, que vous en vouliez douter, apres l'obligation extréme que ie vous ay; mais puisque vous le desirez, i'en fais serment entre les mains de mon neueu, & prie les Dieux de me punir si i'y manque iamais. Palamede, adiousta, Melinte doit bien s'asseurer de ce que vous luy promettez; car il vous est impossible de me vouloir du bien sans l'aimer aussi, puisque ie ne veux iamais auoir de bien sans luy; & il a trop de merite pour luy refuser de la bonne volonté. Apres ces communes asseurances d'amitié, Dicearque les mena dans la chambre de sa niece; où entrant le premier à l'impourueu, il fut bien surpris de trouuer vn ieune homme sur son lit qui l'embrassoit, & qui le voyant descendit aussi tost, & s'en alla deuers le lit où estoit Erycine. Dicearque dit à Ariane: Hé quoy, ma niece, ce que i'ay veu est-il bien possible? Ariane sousrioit, toutefois honteuse, & ce ieune garçon aussi. Dicearque s'estonnant dequoy ils rioient ainsi, reprit. Qu'est-cecy, ma niece; qu'est deuenu cét honneur & cette vertu? Quoy, mon oncle, dit-elle, pour l'oster d'erreur, vous ne connoissez plus Epicharis; (car c'estoit elle encore desguisée, qui embrassoit sa chere Maistresse, laquelle ne se pouuoit saoûler de luy rendre ses caresses pour les agreables seruices qu'elle luy auoit rendus;) alors Dicearque la regardant, fut honteux luy-mesme de les auoir accusées, & dit qu'vn autre y eust esté trompé comme luy. Apres s'estre resioüy de la reuoir, & d'apprendre leurs fortunes, il s'enquit d'Ariane comment elle se portoit de la lassitude & de l'effroy qu'elle auoit eu; elle l'asseura que le retour de son frere

l'auoit

l'auoit guerie de tous ses maux. Ie veux bien, dit-il, vous laisser auec ce bon frere, & Melinte auec Erycine (qui estoit dans vn lit d'vn autre costé) car vous n'auez pas peu de choses à vous dire, & il sortit en mesme temps. Palamede dit à sa sœur, nous auons eu assez de loisir de nous parler en chemin, & pour moy ie trouue les entretiens des sœurs vn peu froids : il vaut mieux nous separer ; & il s'en alla aussi tost se ietter sur le lit d'Erycine, laissant Melinte auec sa sœur. Ariane pour se vanger luy dit. Mon frere, i'admire vostre humeur, d'estre si tost consolé de ce que vous auez appris : ce souuenir l'abbatit tout à coup, & arresta les libertez qu'il commençoit à prendre auec Erycine & Epicharis, qui auoient de la peine à s'en deffendre. Melinte prenant cette occasion, dit à Ariane; Madame, i'ay appris auec vne extréme douleur cette perte, qui vous aura esté bien sensible. Il ne falloit pas, dit-elle, que ie fusse exempte de mal-heurs, cependant que vous & mon frere estiez si cruellement poursuiuis de la fortune : mais ie vous iure que i'estois assez tourmentée des craintes que i'ay euës pour vous deux, sans que cét accident m'arriuast encore. Ie ne croy pas que mes yeux ayent seché depuis que ie vous laissay; vous voyez vn visage qui monstre assez la part qu'il a prise aux ennuys de mon ame : & mesme songez vn peu à quoy i'en estois reduite, lors que i'ay esté deliurée par vos mains, & quelles pensées ie pouuois auoir entre celles de ces volleurs : Apres auoir perdu vn frere comme ie croyois, dont la mort auoit esté suiuie de celle de mon pere, ie voyois qu'on estoit allé esgorger mon oncle, le seul support qui m'estoit resté, & moy delaissée de tout, & condamnée à souffrir la rage de ces bourreaux, sans

vostre secours, à qui ie suis redeuable de tout ce que i'ay de plus cher au monde. Madame, respondit Melinte, nous vous deuons premierement l'honneur & la vie, puisque vous nous auez sauué l'vn & l'autre par le moyen d'Epicharis, que vous nous auez enuoyée; & si depuis nous vous auons assistée, vous deuez vous remercier seule de vostre salut : mais ie ne sçay pas comment vous me pardonnerez iamais les frayeurs que ie vous ay données, en vous allant rauir parmy ces soldats. Mais plustost, reprit-elle, comment me pardonnerez vous les coups que ie vous ay donnez ? c'estoit ainsi que ie payois tant de peine que vous preniez pour me sauuer. Ah! Madame, repartit-il, que ces coups m'estoient agreables ! mais oseray-ie vous faire souuenir d'vne personne que vous auez appellée à vostre secours? Ariane rougit, & luy dit vn peu apres : ie m'en souuiens assez, & vous permets de prendre les paroles que i'ay dites, autant à vostre auantage qu'il vous plaira. Melinte luy prenant la main d'excés de ioye, poursuiuit. Sur cette asseurance, Madame, pourray-ie desormais, sans offence, vous dire mes pensées? Il dit ces mots d'vne voix tremblante, & auec vn visage si pasle, qu'Ariane connut bien l'extréme respect qu'il luy portoit, & la crainte qu'il auoit de luy dire quelque chose qui luy despleust : mais pour le r'asseurer elle luy respondit. Melinte, i'ay assez esprouué vostre amitié par vostre discretion ; ie ne veux pas que vous employez vne seule parole à m'en asseurer dauantage. Il fut si rauy, que se baissant, & mettant la bouche sur la belle main qu'il tenoit, il fut quelque temps ainsi sans rien dire tant il estoit transporté de contentement. Ariane estoit bien aise de le voir si saisi, mais en

fin il se releua ; & luy dit : Que penserez-vous de moy, Madame, de me voir muet apres vne telle faueur ? aussi est-elle si grande, qu'il n'y a point de paroles qui puissent vous exprimer ny l'excés de ma ioye, ny combien ie vous suis redeuable. Ariane luy respondit ; Melinte si nous mesurons les obligations, celles que ie vous ay sont sans doute beaucoup plus grandes : mais vous deuez estre satisfait de moy ; puisque pour m'acquitter ie vous donne mon ame, qui est tout ce que ie puis. Vostre ame, Madame, repartit Melinte ; osé-ie bien croire ces auantageuses paroles ? mais pourquoy ne les croirois-ie pas, puisqu'elles partent de vostre bouche qui ne peut estre que veritable : cette belle ame veut donc bien se donner à moy, pour animer vn corps si indigne d'elle ? & vous voulez bien receuoir la mienne en sa place ? Melinte, dit Ariane, ie ne l'entens pas ainsi ; cét eschange vous seroit trop desauantageux : mais au moins ie vous donne vne partie de mon ame, qui est ma volonté, de laquelle ie veux que vous disposiez desormais, en eschange de la vostre que ie sçay bien que ie possede.

Melinte estoit si rauy de ces cheres asseurances, que les esmotions de son cœur troubloient son ame, & estouffoient ses pensées ; & la connoissance de ce desordre asseuroit bien mieux Ariane de sa passion & de sa ioye, que n'eussent fait mille paroles. En fin il reprit : Il m'est impossible, Madame, de vous tesmoigner combien ces faueurs sont cheres à mon ame ; plus ie les ressens, moins ie vous le puis dire : mais il vous suffit de connoistre la grandeur de mon affection, pour estre asseurée combien elles me comblent de ioye, & vous sçaurez auec combien de soubmission ie les reçoy, par le respect inuiolable qui m'ac-

compagnera tousiours auprés de vous; lors que i'auray fait voir ce que ie suis, ie me souuiendray sans cesse de l'estat où i'estois, quand vous m'auez esté si fauorable. Melinte, interrompit Ariane, cette reconnoissance est à quoy desormais vous deuez penser; & ie suis d'auis que vous vous declariez à mon frere. Vous ne deuez point differer dauantage, si vous le iugez à propos: puis nous aduiserons ensemble aux moyens qu'il faudra tenir; pource que depuis la mort de mon pere, il est arriué de Corinthe Pisistrate fils de Callistene, qui estoit oncle d'Acidalie, par le seul moyen duquel mon oncle l'auoit espousée apres vne recherche de plusieurs années. Ce Pisistrate attiré plustost par la reputation de quelques biens, que d'aucune beauté qu'il die estre en moy, a apporté des lettres de son pere à Dicearque, par lesquelles il le prie de faire pour son fils enuers moy, ce qu'il auoit fait autrefois pour luy enuers sa niece Acidalie. Pisistrate appuyé de cette faueur ne croit pas auoir fait vn voyage inutile: mais qu'auec les deuoirs qu'il rend à mon oncle, & l'affection qu'il me tesmoigne, il m'espousera bien tost, & m'emmenera à Corinthe dans le mesme vaisseau qui l'a conduit icy, & qui l'attend encore à ce dessein. D'autre costé Diocles recherche mon oncle plus que iamais, & il les entretient tous deux d'esperance, ne sçachant à quoy se resoudre: car encore qu'il ait de grandes obligations à Callistene, il craint de m'esloigner de luy en me donnant à Pisistrate: aussi le voyant possesseur de grands biens, & d'vne maison bien plus illustre qu'Amyntas, il a de la peine à le refuser. Sur ces incertitudes, il sera bon que vous declariez premierement vostre naissance, puis apres vostre recherche. Madame, repartit Melinte, vous me faites vne fa-

ueur tres-grande de m'instruire de toutes ces choses; & ie suis bien aise que vostre conseil s'accorde au dessein que i'auois : mais i'eusse desiré qu'il n'eust point preuenu la permission que ie vous voulois demander de faire cette declaration. Elle sera bien receuë, comme ie l'espere; car les Syracusains ont sujet de m'aimer, & Dicearque s'est obligé par serment de ne me vouloir iamais de mal à cause de mon pere. La vie, dit Ariane, que vous luy auez sauuée, l'y doit bien plus obliger encore; & ie n'ay qu'vn regret que tout ce que nous resoudrons desormais à vostre aduantage, sera plustost estimé deuoir & reconnoissance, que non pas affection. Ie croiray tousiours, repliqua Melinte, que ce sera pure grace : car à peine tous mes seruices ont osé iamais me faire esperer vne seule des paroles dont vous me fauorisez.

Ces agreables entretiens cesserent par l'arriuée de Dicearque, qui vint prendre Melinte pour luy faire voir auec son neueu les beautez de sa maison, auant que la nuit arriuast : aussi estoit-elle rare pour ses merueilles : mais encore plus recommandable pour son ancienneté: car on tenoit que c'estoit la mesme dont les Syracusains firent present à Thimoleon, pour l'arrester parmy eux auec sa femme & ses enfans qu'il auoit fait venir de Corinthe, & laquelle il receut pour ioüir luy-mesme le reste de ses iours de la paix & de la liberté qu'il auoit acquises à toute la Sicile : mesmes pour marques de cette antiquité Dicearque auoit laissé en vn lieu reculé quelques ruines qu'il fit voir à Melinte, où estoient encore des colomnes entieres de ce bel ordre de Corinthe : mais depuis quelques années il auoit rendu luy-mesme cette maison la plus belle qui fust en la Sicile; car outre la richesse des bastimens,

la beauté des iardins & des promenoirs estoit si agreable, à cause de la quantité des fontaines & des canaux, que Melinte ne cessoit d'admirer ce beau lieu, & ne manquoit pas à remarquer ce qui estoit de plus estimable pour plaire à Dicearque : toutefois il ne pût s'empescher d'admirer plus que toutes choses les raretez d'vn grand parc, où reserué seulement que l'Art auoit dressé les allées, la Nature se faisoit voir en sa pure richesse. Les sources qui sortoient en plusieurs endroits, les petits ruisseaux qui en naissoient, & les belles prairies qui en estoient arrousées, flatterent tellement l'humeur de Melinte, que Dicearque connut bien qu'en ce lieu il auoit quitté la complaisance, pour estimer ce qu'il aimoit le mieux. Palamede l'ayant aduerty de laisser là Melinte, pource qu'il n'aimoit rien tant qu'à se perdre dans de si belles solitudes, peu à peu ils s'éloignerent de luy comme s'ils eussent eu à s'entretenir, & Melinte feignant de fauoriser leur entretien par discretion, se separoit d'eux auec beaucoup de ioye, pour s'entretenir auec ses pensées en l'estat heureux où il estoit.

Aussi-tost qu'il les eut perdus de veuë, il choisit vn lieu propre pour se reposer, & se coucha sur l'herbe prés d'vne source qui luy plaisoit ; & là son ame luy representa sa fortune au point le plus éleué & le plus doux qu'vn Amant la puisse souhaitter. Son cœur n'auoit pas assez de place pour contenir toutes les ioyes qui s'y assembloient. Les agreables paroles d'Ariane venoient encore frapper ses oreilles auec tant de douceur, qu'il n'y a point d'harmonie qui puisse causer tant de rauissement. Ce charme rendoit sa passion si contente, portoit ses esperances si haut, & mettoit son ame dans vn ciel de plaisirs si di-

uins qu'il faillit à mourir dans cét agreable extase. En fin se retirant de cét abysme de ioyes, pour considerer ses biens chacun en particulier, il n'en oublia vn seul, pour mieux voir en combien de sortes il estoit heureux; & apres s'estre long temps entretenu de si cheres imaginations, il employa le temps qui luy restoit à faire ces vers.

Cheres delices de mon ame,
Espoirs amis de mes desirs,
Qui flattez de si doux plaisirs
L'ardeur de mon heureuse flame:
Agreables auant-coureurs
Du bien pour qui dans mes fureurs
Je plaignois ma perseuerance;
Ne cessez de m'entretenir,
Ou changez-vous en asseurance,
Si bien-tost vous voulez finir.

Helas! à peine puis-ie croire
La felicité de mon sort:
Dieux! que ie sens vn doux transport!
Quel heur se compare à ma gloire!
Ses yeux, autrefois sans pitié,
Changent en regards d'amitié
Leurs influences rigoureuses;
Et se desarment librement
De leurs pointes plus dangereuses
Pour me blesser plus doucement.

Ce front dont la maiesté sainte
Donnoit à mes yeux de l'effroy,

Deuient plus doux, & met en moy
L'asseurance au lieu de la crainte.
Son ame, pour mieux s'admirer,
Qui paressoit se retirer
Dans vn rampart inaccessible,
Se laisse gagner dans ses Forts,
Et ne se rend plus inuincible
A mes respectueux efforts.

De nos volontez bien vnies
Le doux & le parfait accord,
Mesprise du temps & du sort
Les orgueilleuses tyrannies.
Son cœur plein d'vne chaste amour,
Choisissant en moy son sejour,
A mon souhait me fauorise ;
Et rend le mien trop satisfait,
Pourueu que le Ciel authorise
Le present qu'elle m'en a fait.

Belles sources, vertes prairies,
Ruisseaux dont le bruit est si doux !
Dieux ! qu'vn Amant auecques vous
Entretient bien ses résveries:
Mais adieu, ie vous vay quitter:
Le iour se va precipiter.
Heures, qui durez des iournées,
Hastez vous donc, filles du Temps ;
Iours qui me semblez des années,
Amenez moy l'heur que i'attens.

Melinte ayant acheue ces vers, quitta ce lieu pour retourner à ceux qu'il auoit laiſſez, leſquels il trouua dans vn grand parterre, qui l'attendoient pour le mener ſouper. Ariane & Erycine ſe leuerent pour leur tenir compagnie, s'eſtant accommodees de ſimples habits, qui dans la negligence ne laiſſoient pas de leur eſtre fort aduantageux. Plus Melinte auoit ſujet de s'approcher d'Ariane, pour iouïr de l'vnion parfaite où ils eſtoient, moins il l'oſoit; permettant à peine à ſes yeux de la regarder ſouuent; toutefois il ſçauoit bien gouuerner ſa diſcretion, pour ne teſmoigner pas ſa contrainte; & ne pas trop affecter la diſſimulation. Toutes leurs auantures leur fournirent aſſez d'entretien durant le ſouper; & apres qu'ils furent ſortis de table, Dicearque qui commençoit d'admirer l'eſprit de Melinte, & qui ne pouuoit aſſez à ſon gré l'entendre parler, le ſepara des autres pour l'entretenir; & voulant eſſayer s'il eſtoit capable de manier auſſi bien les affaires publiques, comme de traitter d'autres diſcours où il paroiſſoit habile, il tourna inſenſiblement tous ſes propos ſur ce ſujet: mais Melinte ſembloit ne s'eſtre meſlé d'autre choſe toute ſa vie, & non ſeulement ſatisfit Dicearque ſur ce qu'il luy demandoit, mais encore ſur chaque propoſition adiouſta de ſi belles conſiderations qu'il n'auoit iamais euës, qu'il fut contraint d'auoüer, qu'vn ſi puiſſant Genie meritoit plus qu'vn gouuernement public, & ſembloit eſtre né pour ſouſtenir vne Couronne & vn Sceptre. En fin ils ſe ſeparerent tous pour s'aller coucher, & les Dames s'eſtant retirées, Melinte fut conduit en vne chambre ſuperbement meublée. Il demanda à Dicearque ſi c'eſtoit celle où couchoit ordinairement Palamede, pource qu'ils auoient fait ſerment de ne cou-

cher iamais separément, quand ils se trouueroient en mesme lieu. Apres quelques ciuilitez, Dicearque les laissa en leur liberté: puis estant demeurez ensemble, & s'estant mis au lit, lors qu'ils furent seuls, Melinte demeura quelque temps sans parler, & vn peu aprés vint embrasser Palamede, & luy dit: Il est temps, cher amy, que vous sçachiez le secret de ma vie, que vous auez ignoré iusques icy. Est-il possible, dit Palamede, que vous m'ayez caché quelque chose? Vous confesserez, reprit Melinte, que i'ay deu vous le taire, & n'en serez point marry, quand vous sçaurez que l'excés de l'affection que vous me portez m'y a obligé. Mon cher Melinte, respondit Palamede, hastez vous donc de me le dire, & asseurez vous que quand ie vous pourray seruir, ie ne songeray pas à vous faire des reproches. Alors Melinte luy declara tout ce qui estoit de sa naissance; ce que Palamede escoutoit auec tant de contentement, qu'il n'eust pas si bien ressenty vn pareil bon-heur qui luy fust arriué. Il ne cessoit d'admirer vne fortune si peu ordinaire, & ne doutoit point que Diocles ne se trouuast conuaincu par les moyens qu'ils en auoient: qu'en fin s'il estoit besoin de violence, il ne seroit pas homme pour leur resister. C'est, reprit Melinte, ce qui m'a empesché iusques icy de me descouurir à vous, car l'amitié que vous me portez, vous eust fait desirer de faire cette reconnoissance, auant peut-estre qu'il en eust esté besoin; & maintenant vous confesserez qu'il est bien plus à propos. Melinte passa tout ce discours auec assez d'asseurance: mais quand il eut dessein de luy descouurir l'affection qu'il auoit pour sa sœur, à peine osa-t'il prononcer le beau nom d'Ariane. Palamede cognoissant apres quelques mots, d'où luy venoit cette difficulté de parler, le

voulut soulager, & luy dit: Mon cher Melinte, il n'est pas besoin que vous me disiez ce que ie sçay aussi bien que vous; & vous auez sceu de moy-mesme, combien ie souhaitte ce bon-heur autant pour mon contentement que pour le vostre: Si ie me pouuois lier à vous par vne alliance encore plus estroite, ie la rechercherois, tant i'ay peur que nous ne soyons pas assez vnis: permettez donc que dés cette heure le nom de frere nous soit commun: nous sommes desia freres de volontez, & i'espere que nous le serons bien tost en effet. Ie ne doute point que ma sœur ne reconnoisse vostre merite, & le reconnoissant, qu'elle ne vous aime, outre les obligations qu'elle vous a; Et pour mon oncle il m'a fait tantost vn discours, lors que nous vous auons quitté dans le parc, qui m'a tesmoigné que son dessein se pourra rencontrer auec les nostres. Obligez-moy, dit Melinte, de me faire sçauoir ce qu'il pense de moy. Vous ne sçauriez croire, repartit Palamede, combien l'assistance qu'il a receuë de vous auiourd'huy, luy donne de ressentiment; & il ne souhaitte autre chose que de vous rendre vn iour, s'il se peut, vn plaisir aussi grand. L'occasion, interrompit Melinte, s'offre à luy, pource qu'il pourra de mesme m'obliger de la vie. Il n'en est pas éloigné, respondit Palamede, pource que n'ayant point de plus grand dessein que de se conseruer l'authorité qu'il a dans Syracuse, il m'a dit, que bien que Telephe ne luy eust pas esté amy, il ne voyoit personne plus propre que vous pour appuyer le credit que nous y pourrions auoir; pource que desia l'amour du peuple estoit grande enuers vous, & que nous auions vn beau moyen de nous lier ensemble pour iamais par vne personne qu'il semble que vous mesme ayez ac-

quise, l'allant rauir entre les mains de ces soldats: & qu'il croyoit aussi qu'elle n'y resisteroit pas ; pource qu'il luy estoit eschappé certaines paroles lors qu'elle vous a reconnu , qui luy faisoient iuger qu'elle ne vous haissoit point , & que vous auiez aussi de l'amour pour elle. Qu'il estoit bien aise de ne s'estre point engagé dauantage auec Diocles,ny auec Pisistrate de Corynthe, qui est venu icy , attiré par la reputation de ma sœur ; & de ce qu'il se trouuoit encore libre pour deliberer sur nostre bonheur & sur le vostre, qu'il rechercheroit autant qu'il luy seroit possible , pour satisfaire à ce qu'il vous doit.

Peu s'en falloit que tout ce discours ne fust aussi agreable à Melinte, que l'entretien mesme d'Ariane : en fin il sceut qu'il ne restoit en l'esprit de Dicearque qu'vne difficulté, sur ce que ses biens n'estoient pas si grands que ceux d'Ariane: mais Palamede adiousta que les nouuelles qu'il luy venoit d'apprendre, feroient que rien ne pourroit plus empescher leur commun contentement. Melinte s'estima bien heureux de l'opinion que Dicearque auoit conceuë de luy ; & apres auoir passé vne grande partie de la nuit en cés discours qui leur estoient si chers , ils s'endormirent tous deux , & ne s'esueillerent point qu'il ne fust assez tard.

Mais au lieu qu'ils auoient donné le commencement de la nuit à leur entretien, Ariane & Erycine qui s'estoient couchées ensemble, y donnerent la fin : elles se mirent à parler s'estant esueillees deuant le iour, & lors qu'il parut, Erycine apperceut Ariane qui auoit eloigné le drap de dessus elle, à cause de la chaleur , & qui luy fit voir tant de merueilles , qu'elle ne pût s'empescher de dire : Qui sera vn iour l'homme heureux qui possedera toutes ces beau-

tez? Ariane en sousriant luy respondit : Peut-estre vne personne où vous auez de l'interest. Erycine rougit, croyant qu'elle voulust parler d'Amyntas qu'elle aimoit, & de qui elle estoit aimée ; & voulant faire la fine luy dit: Ie ne prens point d'interest en ceux qui n'en prennent point en moy. Ariane cognoissant qu'elle s'abusoit, reprit; Et de qui pensez vous que ie veuille parler? d'Amyntas, repartit-elle, pource que vous auez oüy dire qu'il m'auoit aimée. Asseure-toy, chere Erycine, dit Ariane, que ie suis bien éloignée de penser à luy: c'est vn homme à qui ie ne parlay iamais, & que ie ne veux connoistre de ma vie. Toutefois, repliqua Erycine, ces iours passez on croyoit vostre mariage resolu. Iamais, dit Ariane, on n'en est venu iusqu'à ce point, pource que ie ne prens pas ainsi mes resolutions; & quand i'eusse peu y consentir, le retour de mon frere & du vostre me donne bien à present d'autres pensées. Mais, continua t'elle, comment Amyntas a-t'il pensé à ma recherche, apres vous auoir aimée? d'où venoit ce refroidissement? estoit-ce de vostre costé ou du sien? Ny de l'vn ny de l'autre, respondit Erycine, & si vous m'asseurez que vous n'espouserez iamais Amyntas, ie ne feindray point de vous dire tout ce qui s'est passé entre nous. Ie puis bien vous le iurer, reprit Ariane ; & si vous auez quelque dessein l'vn pour l'autre, soyez certaine que i'empescheray bien que nous ne soyons tous trois mal-heureux : mais vous me ferez vn extréme plaisir de m'apprendre vn peu de vostre vie ; & ie vous prie d'y employer le temps qui nous reste auant qu'il nous faille leuer. Cette asseurance, dit Erycine, & vostre amitié, m'obligent à ne vous celer aucune chose : alors elle commença ainsi son recit.

HISTOIRE D'AMYNTAS, & d'Erycine.

LEs affections qui naissent auec nous, & que nous auons presque succées auec le laict se tournent en habitudes si fortes, & prennent des racines si profondes, qu'on ne les peut arracher qu'auec des violences qui sont autant de coups mortels; & ie croy plustost qu'il est impossible de s'en deffaire; pource que la passion se trouuant accreuë auant la naissance de la raison, se void auec tant de force lors que celle-cy paroist, qu'elle la maistrise tousiours, non seulement comme aisnée, mais comme superieure. Ie vous confesse que c'est ce qui est cause que i'ay souffert beaucoup d'ennuis auec opiniastreté, malgré les trauerses que les affectons d'Amyntas & de moy ont receuës, & pour vous dire leur commencement, il faut que ie vous die celuy de ma vie.

Depuis la naissance de mon frere Melinte, Hyperie ma mere auoit esté grosse plusieurs fois de quelques enfans qu'elle ne pût mettre au monde en vie : mais en fin ayant fait quelques vœux à Lucine, elle accoucha de moy. Ce fut vne resioüissance bien grande en la maison; & Diocles qui estoit le principal amy qu'eut Telephe mon pere, vint se resioüir auec luy, & amena son fils Amyntas, qui en ce temps-là n'auoit que cinq ou six années; on luy dit par maniere de passe-

temps que ie ferois sa Maistresse, à quoy il s'accorda, & demanda à me baiser. Ie croy que pour lors il ne me pût faire vne offre de seruice bien eloquente ; aussi ne luy donnois-ie pas grand sujet d'amour ; pource que i'estois vne Maistresse bien desagreable & bien importune, n'ayant que des cris pour tout entretien. Son pere l'instruisoit des deuoirs qu'il auoit à me rendre, & quelquefois rioit auec Telephe de la façon dont il s'y prenoit ; tous les matins il enuoyoit sçauoir de mes nouuelles, puis il me venoit voir, & me baisoit la main : tantost il m'apportoit vn bouquet, tantost vne plume de couleur que l'on m'attachoit à la teste, en esperance qu'vn iour ie luy ferois ainsi porter de mes faueurs. Lors que ie commençay à parler il tesmoigna du contentement, n'ayant plus à entretenir vne muette ; & voyant que ce qu'il aimoit commençoit à s'animer, il sembloit en augmenter son affection : aussi le trouuant complaisant à tout ce que ie desirois, i'auois de l'amitié pour luy ; pource que les enfans se plaisent auec ceux qui ne les contredisent pas. Nous auions mille sortes de jeux, où ie faisois la maistresse, & luy le seruiteur : Ie luy commandois auec douceur, il m'obeïssoit auec ioye, & les plus tendres de nos années se passerent ainsi auec mille plaisirs innocens. Ie ne puis vous redire tous nos discours d'enfans, mais lors qu'il eut dix-sept ou dix-huict ans, l'aage qui a accoustumé de changer toutes choses, n'eut pas ce pouuoir sur luy : car au lieu de diminuer peu à peu cette affection qui n'auoit eu aucun fondement, l'accoustumance luy seruit de matiere d'amour, & luy fit poursuiure le dessein de m'aimer. Pour moy, acquerant vn peu plus de

connoiſſance, ie reconnus que ces petites libertez n'eſtoient point honneſtes, & voulus me retirer de luy. Il ne s'en eſtonna pas trop, pource qu'il eſt d'vne humeur qui ne s'afflige & ne s'eſmeut de rien, comme vous le verrez par la ſuitte; & il ſe contenta de me dire vn iour: Il ſemble, ma belle Maiſtreſſe, que vous n'aimez plus voſtre ſeruiteur. I'eus bien alors aſſez de iugement pour luy reſpondre: ie vous prie de quitter ces noms qui ne ſont plus propres ny pour l'vn ny pour l'autre. Luy, ſans m'accuſer de changement, ny ſe mettre aux plaintes, me dit: Il eſt deſormais impoſſible que nous perdions ces qualitez, puis que ie n'en ay ny la volonté ny le pouuoir. Si cela ne vous eſt pas poſſible, luy dis-ie, il eſt bien poſſible à moy; & dés cette heure ie veux quitter le nom de voſtre Maiſtreſſe. Cela, reſpondit-il, ne dépend pas de vous. Et de qui donc? repartis ie. De moy, pourſuiuit-il; pource que demeurant touſiours voſtre ſeruiteur, il faut de neceſſité que vous demeuriez ma Maiſtreſſe. Et ſi ie vous le deffends, repliquay-ie. Vous pretendez donc, reprit-il, quelque pouuoir ſur moy, & ainſi vous demeurez d'accord vous meſme d'eſtre ma Maiſtreſſe. Interpretez, luy dis-ie, mes paroles comme il vous plaira; mais ie ne veux plus que vous traittiez ainſi auec moy. Puiſque vous me permettez, reſpondit-il, de donner à vos paroles tel ſens que ie voudray; ie veux qu'elles ſignifient que vous m'aimez, mais que vous ne deſirez pas en rien faire pareſtre. Voyez vous, repris-ie, ie vous ay aimé comme enfant; mais les choſes ſont changées. Ie ne me plains pas, repartit-il, de ce changement: car dans ce premier aage vous diſiez deuant tous que vous m'ai-
miez,

miez, & il n'en estoit rien ; & à present vous voulez m'aimer en effect, & n'en rien dire. Flattez vous, luy dis-ie, tant qu'il vous plaira, pour moy ie sçay bien ce que i'ay resolu : ainsi ie le quittay, & m'allay mesler parmy d'autres filles, pour euiter ses reparties ; pource que mon ieune aage ne me fournissoit pas des raisons assez fortes pour le vaincre, & ma foiblesse le rendoit plus hardy.

Quelque temps apres, Diocles qui s'estoit peu à peu enrichy sans faire bruit, se declara possesseur des grands biens qu'il auoit acquis ; & Amyntas croyant que rien ne luy pouuoit estre refusé auec les aduantages qu'il auoit, paressoit plus asseuré que iamais de mon affection. Ie creus que mon honneur m'obligeoit à luy tesmoigner encore plus de froideur, de peur qu'il ne semblast que ie le cherchois à cause de ses richesses ; de façon que ie me retiray de luy entierement, ne voulant point permettre qu'il me parlast en particulier. Ie croy qu'il s'apperçeut bien de mon artifice ; car sans s'estonner de ma resolution, il voulut m'escrire. Vn iour qu'il me vint voir, lors que i'estois en compagnie, ie ne sçay comment il pût mettre vne lettre dans ma poche, & s'en estant allé i'y mis la main par hazard, & fus bien surprise sentant cét escrit qui n'y deuoit point estre. Toutefois ie dissimulay ce qui estoit arriué, & ayant impatience que ie fusse seule pour voir ce que c'estoit, ie sortis, & trouuant vne lettre ie l'ouuris, & vis qu'il y auoit ainsi.

Vu

AMYNTAS A ERYCINE.

SI ie me ſentois coupable, ie ne ſerois pas ſi hardy à vous demander la raiſon de vos rigueurs; mais vous ayant touſiours ſeruie auec fidelité, i'oſe bien vous dire qu'il eſt impoſſible que vous me vouliez du mal, quelque feinte que vous y apportiez. Peut-eſtre voulez-vous m'eſprouuer; mais ſi vous auez deſſein de receuoir mon ſeruice apres beaucoup de temps & de peines, ie vous prie de le faire dés à preſent, & nous deliurer tous deux des ſoins & des tourmens que vous nous preparez. Ie n'aſpire point à la triſte gloire de ſçauoir bien ſouffrir, & lors que i'aurois enduré vos plus cruels tourmens, vous ſeriez en fin obligée de vous fleſchir. Faites maintenant par affection ce que vous feriez alors par iuſtice; & me rendant ſi heureux, vous me forcerez à vous ſeruir encore par iuſtice, ce que ie ne ferois alors que par affection.

Ie le blaſmay vn peu en moy-meſme, de ſa hardieſſe de m'auoir eſcrit, & des libertez qu'il prenoit dans

ſa lettre : toutefois cette humeur de prendre ainſi toutes choſes à ſon auantage, ne m'eſtoit point deſagreable : quelquefois i'accuſois ma facilité, qui eſtoit cauſe qu'il ne me pouuoit croire ſi mauuaiſe : d'autre coſté i'eſtois bien aiſe, qu'il ne ſe rebutaſt point pour ces feintes rigueurs, pource que ie faiſois ainſi ce que ie deuois, & cela ne l'éloignoit point de m'aimer. En ce temps i'acquis encore l'affection de Miſandre, ſi ie dois nommer ainſi le deſir qu'il me teſmoignoit de me voir & de me parler ; car ſans doute vous rirez de l'humeur de cét homme. I'ay oüy dire, interrompit Ariane, qu'il eſt de Regge, & qu'il vient ſouuent à Syracuſe, mais qu'il eſt fort melancholique. Il eſt impoſſible, reprit Erycine, que vous vous ſoyez iamais imaginé qu'il le ſoit à vn tel degré. Il me vint voir vn iour en la compagnie d'Amyntas de qui il eſtoit amy, lors qu'Hypetie ma mere fut fort malade, & en danger de mourir : mon affliction qu'il trouua auoir quelque ſympathie auec ſon humeur triſte, fut cauſe, comme ie croy, de la bien-veillance qu'il eut pour moy. Ses diſcours eſtoient pluſtoſt pour me faire voir que i'auois ſujet de m'affliger, que non pas pour me conſoler ; ſon eſprit ne luy fourniſſant aucunes raiſons pour vaincre les ennuys ; & apres auoir employé quelques paroles pour me teſmoigner qu'il prenoit part à ma douleur, il creut m'auoir aſſez declaré ſon affection, puiſque peut-eſtre eſtois-ie la premiere qu'il euſt obligée par cette complaiſance. Penſant donc auoir acquis aſſez de familiarité auec moy par cette premiere rencontre, il me vint reuoir lors que ma mere ſe porta mieux, & que ie me rejoüiſſois de ſa gueriſon : ma gayeté ne fit pas

à la verité mourir mon affection, que ma tristesse a-uoit fait naistre : mais demeurant muet à tous les discours par lesquels ie luy tesmoignois auoir de la satisfaction, il vouloit peut-estre me faire croire que son silence procedoit d'amour ; & quelques iours apres voyant que ie le receuois auec quelque douceur, comme i'ay accoustumé de traitter tous ceux que ie voy, il prit la liberté de se plaindre de moy, voulant me faire croire que ie luy faisois iniustice de ne pas reconnoistre l'affection qu'il me portoit, encore qu'il ne m'en eust rien fait parestre, soit par discours, soit par aucun deuoir. Pour moy n'ayant pas sujet de le satisfaire, il ne m'estoit pas mal-aisé de l'entretenir en cette humeur plaintiue : & toutes les fois qu'il me voyoit, il sembloit auoir obtenu ce qu'il desiroit lors que ie le traittois auec rigueur ou auec mespris ; il se mettoit à discourir qu'il estoit le plus mal-heureux des hommes : que celles qui auoient de la douceur pour tous les autres, n'auoient pour luy que des desdains ; que sa rencontre estoit si infortunée, qu'à mesme instant qu'il paressoit, il inspiroit les refus & les rudesses à celles de qui il desiroit le plus estre estimé : qu'en sa presence mesme on affectoit de fauoriser les autres, pour luy donner plus de desplaisir : En fin sur le sujet du mal-heur de sa vie, c'estoit vn torrent de paroles qu'il estoit impossible d'arrester. Ie riois en moy-mesme de ce qu'il se satisfaisoit ainsi, en me faisant toutes ces plaintes & ces reproches ; son ame n'aimant à se repaistre que de ces mauuaises nourritures. Vous me representez vn homme, interrompit Ariane, d'vn naturel bien estrange, & toutefois assez plaisant. Ie ne

puis, reprit Erycine, vous exprimer assez cette miserable humeur : pource que i'ay remarqué qu'il est impossible de le satisfaire, donnant vn sens à toutes choses qui luy confirme l'opinion d'estre mal-heureux. Si ie le traittois auec quelque sorte de doûceur, il croyoit que c'estoit feinte : si i'vsois de froideur, c'estoit veritable mespris : si ie luy parlois, c'estoit, disoit-il, d'vne certaine façon qu'il connoissoit bien le peu d'estime que ie faisois de luy : si ie me taisois, c'estoit pour luy faire sentir qu'il m'importunoit, & pour luy donner congé : En fin i'ay trouué fort vray ce que i'auois oüy dire de luy à mon frere, qu'il croyoit que de toutes les passions il n'auoit que les mal-heureuses & les desplaisantes ; comme la tristesse, la crainte, la ialousie, le desespoir, la deffiance, & les autres : Et sur ce sujet il faisoit vne remarque que i'ay trouuée fort belle, & que i'auray peut-estre retenuë ; que la plusspart des choses ont deux faces, qui diuersement regardees font des effects diuers: comme en vn combat, vn homme de courage ne considere que la gloire de vaincre, & la tient toute asseurée ; vn poltron ne regarde que la mort, qui luy fait horreur & le trouble. Aussi Misandre, ayant le dedans gasté de cette humeur noire, ne regardoit que le mauuais sens de toutes choses, & interpretoit toutes mes actions à son desauantage. I'auois donc deux seruiteurs bien differens ; l'vn qui se plaignoit incessamment sans en auoir aucun sujet ; l'autre qui se satisfaisoit tousiours quelque rigueur qu'il receust. Ie vous confesse qu'Amyntas ne me desplaisoit point ; pour l'autre vous pouuez iuger s'il estoit aimable : toutefois encore qu'il fust personne que ie deusse bannir de moy, iamais la doûceur

de mon naturel ne me permit de luy desplaire assez pour le chasser. Amyntas reconnoissant au traittement que ie luy faisois, qu'il n'estoit point mal auec moy, ne cessoit de me voir ; & n'eust pas manqué d'entreprendre beaucoup, si ie ne l'eusse retenu en son deuoir : mais ma modestie l'arrestoit entierement. Misandre a-uoit vne melancholie si contagieuse, qu'il ennuyoit tous ceux qu'il approchoit. Amyntas m'auoit donne sa connoissance, mais il s'en repentit assez pour l'amour de moy, & plus encore à cause de luy-mesme ; pource que Misandre ne m'abandonnoit point, & il ne pouuoit m'entretenir comme il l'eust desiré. Il est vray que si i'a-uois vne ennemie, ie luy souhaitterois d'auoir à souffrir l'amour d'vn homme de cette humeur : car ie ne croy pas qu'il y ait rien de plus insupportable. Si vous demeurez au logis, ils vous assiegeront cruellement, sans dire quelquefois vn seul mot en vn iour, & lasseront les plus opiniastres, qui penseroient attendre leur sortie pour parler auec liberté : si vous auez affaire dehors, ils vous accompagneront incessamment sans vous donner vne heure seulement de tréve : cependant ils voudront que leurs souspirs soient receus pour les plus doux entretiens d'amour ; leur silence pour vne discretion admirable, & leur importunité pour des seruices qui ne se peuuent assez recompenser.

Ie me souuiens qu'vn iour Amyntas vint chez nous, feignant de se sauuer d'vne pluye qui l'auoit surpris, comme il auoit tousiours quelque plaisante excuse pour y venir souuent ; & y trouuant Misandre dont la presence l'importunoit assez, sans que son humeur triste adioustast quelque chose à son ennuy, il ne pût souffrir

cette contrainte, & sortit pour s'en deliurer, malgre la pluye qui continuoit tousiours : mais lors qu'il fut dehors, l'orage s'augmenta de telle sorte, qu'il fut contraint de nous reuenir trouuer, où nous passasmes vne iournée aussi noire qu'il est possible, tant à cause du temps, que de l'humeur de Misandre. Sur le sujet de cette pluye Amyntas me donna le lendemain ces vers.

Hier, belle Erycine, assailly d'vn orage,
Ie me croyois chez vous garantir de naufrage,
Comme en vn port heureux par le Ciel octroyé :
Vos yeux de leurs rayons aussi tost me secherent :
Mais quand iusques au cœur leurs flames me toucherent,
Faut-il, dis-ie, brusler de peur d'estre noyé ?

Ie les souffris long temps, pource que ie les aime:
Mais en fin surmonté par leur ardeur extrême,
Ie pris congé de vous, euitant ce danger :
Ie recourus à l'eau pour chercher mon remede,
Bien que i'eusse despit d'implorer à mon aide
Celle qui peu deuant me vouloit submerger.

Lors le Ciel dessus moy versa de cent nuages
Tout ce qui luy restoit de tempeste & d'orages,
Pour rauir à vos yeux l'honneur de mon trespas.
Ie reuins donc à vous, bel Astre de mon ame,
Aimant mieux, vous voyant, mourir dans vostre flame,
Que perir dans les eaux en ne vous voyant pas.

En fin Amyntas ne sçachant comment se deffaire des importunitez de Misandre, & connoissant son humeur,

s'aduisa d'vne ruse aussi bizarre, comme il sçauoit que son esprit estoit rare en son espece : aussi nous discourions quelquefois de luy, Amyntas & moy, & demeurions d'accord qu'il s'engageoit par les mespris, & se rebuttoit par les faueurs : il luy arriuoit quelquefois de me dire qu'il ne pouuoit estimer la moindre liberté que prenoit vne fille de tesmoigner de la bonne volonté à vn homme : iugez s'il me persuadoit à luy en faire parestre.

Amyntas escriuit donc vne lettre en mon nom, & ayant mis au dessus l'adresse à Misandre, il me fit accroire estant chez nous, qu'il l'auoit receuë de Regge auec quelques autres, & pria vne fille que i'auois de la luy porter (pource qu'il logeoit fort prés de nous) sans qu'elle luy dist d'où elle l'auoit euë. I'ay sceu depuis qu'elle estoit telle.

ERYCINE A MISANDRE.

VOstre respect a vaincu ma froideur, & vostre modestie vous a acquis toute l'estime que vous pouuiez esperer de moy: mais pource que la retenuë dont vous vsez ne vous permet pas assez de liberté ; i'ay voulu vous preuenir de celle-cy, & vous asseurer que i'auray fort agreable, que vous me fassiez sçauoir par les vostres la qualité de vostre affection.

Amyntas ayant sceu qu'il l'auoit receuë, voulut voir

com-

comment reüssiroit son artifice ; il alla le trouuer, & l'abordant auec vne familiarité d'amy, luy dit qu'il venoit de me quitter : qu'il croyoit que ie le ferois mourir d'amour, sans qu'il luy fust possible de me toucher par son affection ny par aucun deuoir. Misandre luy respondit ; Vous autres aussi qui estes d'humeur si gaye, ne sçauez pas comment il faut seruir les Dames : croyez vous que toutes vos libertez luy soient fort agreables ? il faut de la discretion, & non pas encore de la commune, mais d'vne aussi parfaite que celle auec laquelle ie la sers. Quoy, dit Amyntas en riant, croyez vous que vostre tristesse & vostre silence luy plaisent ? ce seroit aimer la chose du monde la plus ennuyeuse. Il vouloit ainsi l'obliger à luy faire sçauoir sa bonne fortune ; & Misandre n'y faillit pas, pource qu'auec vn ris qui sembloit se mocquer de l'autre, il luy respondit : Toutefois cette tristesse & ce silence m'acquierent des faueurs que vos gayetez ne doiuent iamais pretendre. Amyntas pour l'engager encore poursuiuit ; Et quelle connoissance auez vous iamais euë qu'Erycine approuue vostre humeur ? il luy respondit en se promenant, & marchant d'vn pas superbe ; Par les asseurez tesmoignages que i'en ay receus. Vous, reprit Amyntas ? il faut que vous l'ayez résvé cette nuit, pource que ie luy ay entendu parler de vous d'vne façon qui ne vous est point aduantageuse. Il luy repartit : Elle cache ainsi le bien qu'elle me veut : mais lisez cela, dit-il en luy presentant la lettre, & vous en sçaurez la verité si vous en connoissez l'escriture. Alors Amyntas prit les tablettes, & apres les auoir leuës, il feignit d'entrer en rage de le voir fauorisé à son preiu-

dice : il effaça ce qui estoit escrit, puis ietta au feu les tablettes, afin qu'elles ne me peussent nuire s'il les eust monstrées à d'autres ; & en suitte il luy dit mille choses contre moy, comme estant transporté d'amour & de fureur. Misandre se vouloit fascher de ce qu'il auoit ainsi traitté sa lettre. Quoy ? dit Amyntas, pouuez vous estimer les faueurs de celle qui vous escrit la premiere, & qui prend vne liberté qui ne se peut pardonner à vne fille ? pour moy, ie vous la laisse de cette humeur ; elle a bien enuie que l'on voye de ses lettres puis qu'elle n'attend pas d'en receuoir, & ne se contente pas d'en escrire à vn seul. Ie voulois faire le fin auec vous, croyant estre le seul qu'elle obligeoit de cette faueur. Voyez, continua-t'il, tirant de sa poche vne lettre de pareille escriture, si ie n'auois pas sujet de me croire en ses bonnes graces ; mais ie mesprise bien vne chose qu'elle rend si commune, & iure de ne la voir de ma vie : puis il ietta la lettre au feu comme l'autre, & deuant que de partir rangea tellement Misandre à ce qu'il desiroit, qu'ils protesterent l'vn à l'autre de ne me plus voir. Ie trouue, interrompit Ariane, qu'il mettoit vn peu vostre reputation en danger, pour s'acquerir seulement la liberté de vous voir plus à son aise. Il est vray, reprit Erycine, & lors qu'il m'en fit le conte ie m'en plaignis à luy, mais il me dit que quand il arriueroit à Misandre de se vanter que ie luy auois escrit ; pour peu que l'on me connust & luy aussi, iamais on ne le croiroit.

Ie perdis ainsi cet aimable Misandre : mais Amyntas ne ioüit pas long temps de son artifice, & n'eut pas beaucoup de peine à se cacher de luy pour venir chez nous, pource qu'il fut forcé de s'en priuer par vn mal-heur qui

arriua. Diocles & mon pere eurent quelque contestation, en suitte de laquelle il fut deffendu à Amyntas de venir chez nous, & à moy de le receuoir. Vn peu apres ie sceus la recherche que Diocles faisoit de vous pour luy; & lors qu'vn iour il s'approcha de moy au Temple, & me voulut tesmoigner le regret qu'il auoit, du mal-heur qui l'empeschoit de me voir, ie luy dis; Ce ne sont pas là les paroles que vous deuez estudier pour la belle Ariane; il vous faut plustost faire prouision de premieres offres de seruice. Il me respondit: Ie sçay bien qu'Ariane est le souhait de tous ceux de Syracuse, & que vous auez sujet de croire que ie l'estime, sçachant qu'elle est des plus parfaites que nous voyons: mais asseurez vous que ie ne tourneray iamais les yeux deuers son merite, pour manquer à la fidelité que ie vous ay iurée. Ie luy dis; Comment osez vous me parler ainsi, puis que ie sçay que vous la recherchez? Dites s'il vous plaist, reprit-il, que mon pere la recherche: mais encore qu'il croye que ie ne m'oppo-seray point à son dessein, i'espere beaucoup de choses auant qu'il obtienne ce qu'il desire. Dicearque ne l'aime pas, & n'y voudra point consentir: Ariane a le courage trop releué, & ne fera iamais estime de moy, principalement ne recherchant point à luy rendre des deuoirs; & quand toutes choses seroient arrestées, asseurez vous que ie m'en irois si loing que l'on ne me reuerroit plus que la belle Ariane ne fust mariée: Elle merite bien pour le moins vn cœur entier, & le mien ne peut estre iamais qu'à Erycine. Ie fais serment deuant ces Dieux que nous adorons, & veux qu'ils me punissent comme pariure, si ie quitte iamais vne affection que i'ay maintenuë depuis ma naissan-

ce, & que ie sçauray bien conseruer encore iusqu'au tombeau.

Il me dit ces paroles auec tant d'asseurance, que i'eus opinion qu'il ne me trompoit pas; & ie luy respondis, qu'il n'y auoit que le temps qui me peust faire iuger s'il estoit veritable. Depuis il m'a tousiours continué les mesmes protestations, & quelque bruit qui ait couru de vostre mariage, iamais ie n'ay trouué sa passion refroidie. Iugez, belle Ariane, continua Erycine, si ie n'auois pas sujet d'estimer que ie luy estois bien redeuable : car lors qu'il se vid auec beaucoup plus de biens, le changement de sa fortune ne changea point son affection; mais depuis, quelle fidelité n'eust point cedé à l'esperance de posseder cette diuine Ariane? Cette parole la fit rougir, & l'obligea de la prier qu'elle la traittast auec moins de flatterie. Permettez, reprit Erycine, que i'en parle ainsi; car il n'y a point de doute que ce changement luy eust esté trop auantageux: toutefois i'estois asseurée qu'il ne m'abusoit pas, sçachant qu'il ne vous voyoit point : aussi vous ne sçauriez croire combien de tourmens i'ay ressentis durant ces trauerses: car les occasions de l'aimer continuoient tousiours, & ie voyois moins d'apparence que iamais que nostre mariage se pûst faire. Considerez à present quel contentement ie reçoy, par l'asseurance que vous me donnez, que vous estes encore plus esloignee d'y penser que luy; & vous voyant en pouuoir de n'estre plus contrainte contre vostre desir, puis que vous n'auez plus de pere.

Il n'y a point de doute, repartit Ariane, que vous estes obligée d'aimer Amyntas: car ie vous puis asseurer que iamais il n'a recherché à me rendre vn seul tesmoignage d'af-

fection ; & au lieu de luy ſçauoir mauuais gré d'auoir fait peu d'eſtime de ma recherche, ie le loüe extrémement de ne vous auoir point manqué de foy. De la façon que vous me l'auez repreſenté, il faut qu'il ait le cœur en bon lieu ; & i'eſpere que vos affections auront la fin que vous deſirez : Tant s'en faut que ie l'empeſche, ie voudrois eſtre aſſez heureuſe pour vous y ſeruir, & ſatisfaire à l'obligation que ie vous ay de ne m'auoir point celé vos ſecrets. Mais, reprit Erycine, qui peut donc eſtre la perſonne où i'ay intereſt, qui vous pourra vn iour poſſeder ? Chere Erycine, dit Ariane, ie te permets de le deuiner, mais tu ne le ſçauras point de ma bouche. Vrayement, reſpondit-elle, vous me payez bien de la franchiſe auec laquelle ie vous ay dit les plus cheres penſées de mon ame. Puis elle continua ; Mon frere ſeroit-il bien ſi heureux ? cela peut eſtre, repartit Ariane, & toutefois iamais mon mary ne ſera ton frere. Ie ne comprens point, dit Erycine, ce que vous voulez dire. Il y a bien encore d'autres ſecrets, reprit Ariane, qui t'importent, & meſmes à Amyntas autant qu'à moy : mais la parole m'eſt interdite ſur ce ſujet, & dans peu de iours rien ne te ſera caché : contente toy ſeulement que i'eſpere trouuer moyen de nous rendre toutes deux heureuſes.

Lors qu'elles acheuoient ce diſcours, Epicharis qui s'eſtoit leuée les vint trouuer, & Ariane luy tendant les bras, la fit approcher pour l'embraſſer encore, & luy dit : Ma chere fille, eſt-il poſſible que ie te reuoye, & qu'auec toy tu m'ayes ramené tant de contentemens ? te pourray-ie iamais aſſez aimer pour tant de ſeruices que tu m'as rendus ? Madame, reſpon-

dit Epicharis, la satisfaction que i'ay d'auoir fait quelque chose qui vous plaise, me tient lieu d'vne assez grande recompense : toutefois ie ne refuse pas l'honneur de vostre amitié, sans laquelle ie confesse que ie ne pourrois viure. Erycine dit aussi qu'elle luy estoit bien redeuable, à cause du salut de son frere; Et pource qu'il estoit desia tard, elles furent surprises dans cét entretien par Palamede, qui entra dans la chambre, amenant Melinte; & ouurant les rideaux les appella paresseuses d'estre encore au lit. Melinte qui estoit plus retenu, dit qu'elles auoient souffert le iour de deuant assez de peine, pour se reposer encore toute la iournée. Il n'est pas raisonnable, dit la belle Ariane, que vous soyez tous seuls à vous promener auiourd'huy; & encore que mon Oncle ait monstré à Melinte tout ce qu'il croyoit d'estimable en sa maison, ie m'asseure que ie luy feray remarquer des beautez qu'il ne peut voir si ie n'y suis. Il n'y a point de doute, repartit Melinte, qu'où vous n'estes point, beaucoup de beautez y manquent. Ce n'est pas ainsi, dit Ariane, que ie l'entens : mais il y a des lieux ceans dont la beauté n'est connuë qu'à moy; & ie veux vous y menet pour voir si vous serez de mon aduis. S'ils vous plaisent, reprit Melinte, ie ne doute point qu'ils ne me soient agreables, & ils me le seront encore plus quand vous y serez. Laissez nous donc habiller, dit Erycine, puis qu'il est resolu que nous nous leuions, & allez nous attendre au jardin, où nous vous irons bien tost trouuer. Il fallut leur donner ce loisir, & ces deux amis sortirent à regret de ce lieu, où tant de beautez

n'eſtoient pas ſi ſoigneuſement cachées, qu'il ne s'en deſcouuriſt touſiours quelqu'vne, qui ſembloit n'auoir iamais veu le iour, tant elle pareſſoit blanche & delicate. Ils ſceurent que quelques gens les demandoient dans la court du Chaſteau, & impatiens de ſçauoir ce que c'eſtoit, ils allerent les trouuer, cependant que ces belles filles s'habillerent auec toute la curioſité qu'elles peurent y apporter.

Fin du ſeptieſme Liure de l'Ariane.







LE HVICTIESME LIVRE DE L'ARIANE.



L'Accident qui eſtoit arriué à Dicearque le iour precedent, auoit eſté ſceu dés le ſoir meſme dans Syracuſe; & chacun ſe réjoüit qu'ils fuſſent tous eſchappez de ce danger : mais lors que l'on apprit que cela s'eſtoit fait par le ſecours de Melinte & de Palamede qui eſtoient viuans, ce fut vne réjoüiſſance publique ſi grande, que iamais peuple n'en teſmoigna vne pareille. Telephe & Hyperie pouuoient à peine croire vne ſi heureuſe nouuelle, apres auoir pleuré Melinte comme mort, & reſſenty ſa perte auec autant de douleurs que ſon merite & leur bon naturel leur en pouuoit cauſer. Telephe n'euſt pas manqué de le venir trouuer, s'il euſt eſté en maiſon d'amy : mais il ſe contenta de luy man-

der qu'il vinſt promptement les voir, & qu'il ne leur déniaſt pas dauantage ce contentement. Les principaux amis de Dicearque vindrent de Syracuſe ſe réjoüir auec luy de ſon bon-heur: Ceux de Melinte & de Palamede accoururent auſſi pour les voir & les embraſſer. Diocles ne manqua pas d'enuoyer ſçauoir des nouuelles de Dicearque & de ſa niece: mais Piſiſtrate y vint luy meſme, eſtant en peine d'Ariane, dont il eſtoit fort amoureux; & c'eſtoit luy auec quelques autres, qui ayant veu Dicearque, demandoit à ſalüer Palamede & Melinte. Apres les embraſſemens des plus chers amis; & les ciuilitez accouſtumées des autres, Melinte ſçeut que les Deputez meſmes de la ville arriuoient pour le voir. Il alla au deuant d'eux iuſques dehors le logis, & eux l'ayant apperceu deſcendirent de cheual, & le ſalüerent ſeparément: puis l'vn d'entr'eux luy dit, que l'amour ſi grande qu'il auoit teſmoignée à ſa Patrie, ne pouuoit eſtre reconnüe que d'vn ſoin pareil pour tout ce qui le toucheroit, & particulierement pour la conſeruation de ſa vie; de laquelle ils ſe venoient réjoüir auec luy: que la mort l'euſt priué d'vne aſſez belle recompenſe qu'il receuroit, comme ſeroit celle de ſe voir beny le reſte de ſes iours de tout le peuple: Qu'autrefois dans Piſe il auoit acquis vne victoire glorieuſe pour luy & pour Syracuſe: mais que celle qu'il auoit obtenuë dans Rome, ſurpaſſoit beaucoup l'autre, eſtant honorable pour luy, & vtile pour ſon païs; qu'il ſembloit qu'il ne fuſt né que pour vaincre, & pour le ſalut de tous; n'eſtant pas pluſtoſt entré dans la Sicile, qu'il auoit trouué nouuelle occaſion d'acquerir de l'honneur, & de ſauuer celuy des autres auec leur vie. Il le pria en ſuitte de venir bien toſt receuoir

les loüanges & les souhaits de tant de personnes heureuses par son moyen ; & l'asseura que si les Dieux accordoient la moindre partie des vœux qui se faisoient tous les iours pour luy, il seroit sans doute le plus content des hommes. Melinte respondit qu'il receuoit trop d'honneur pour si peu de merite : que les seruices que l'on rend à son païs sont simplement deuoirs : qu'il n'y en auoit pas vn d'entr'eux, qui n'eust recherche le mesme bien pour Syracuse ; & qu'il estoit seulement plus heureux que tous, d'en auoir trouué l'occasion : toutefois si les Syracusains desiroient l'obliger, qu'il leur demandoit, non point par reconnoissance, mais par grace, qu'il peust estre oüy en public sur vn sujet qui luy estoit de consequence, & qu'il auroit dequoy esprouuer l'amour du peuple, en vne iustice qu'il auoit à luy demander. Non seulement les oreilles, dirent-ils, mais encore les bouches & les volontez des Syracusains vous sont acquises ; & s'ils trouuent occasion de vous rendre le bien-fait qu'ils ont receu de vous, ils mettront ce iour là entre les plus heureux de leur vie. Il les pria de s'en souuenir, & de là il les conduisit à Dicearque, qui les receut honorablement ; & fut bien aise qu'ils eussent rendu cét honneur à Melinte, faisant dessein dés lors de luy donner Ariane.

Cependant que Dicearque estoit empesché auec eux, & Palamede auec Pisistrate & les autres, Melinte s'eschappa de tous pour aller trouuer Ariane, & ne pas perdre le temps qu'il pouuoit passer aupres d'elle. Il vid Erycine & Epicharis qui acheuoient de l'habiller auec tant d'aduantages, qu'il en demeura tout interdit. Elle feignoit d'auoir besoin de ces ornemens, ayant à receuoir tant de personnes de condition qui estoient arriuées : mais

le principal ſujet eſtoit pour donner plus d'amour s'il ſe pouuoit, à Melinte: auſſi en eſtoit-il ſi rauy, qu'il faillit à oublier de luy faire le recit des Deputez qu'il venoit de receuoir. Il luy dit en ſuite, qu'ils ſeroient obligez de s'en retourner tous dés le meſme iour; pource que le peuple les vouloit voir: qu'il ne pouuoit auſſi dauantage retarder le contentement de Telephe & d'Hyperie, & meſme que Dicearque vouloit remener les Deputez dans la ville. Ariane voyant qu'ils auoient ſi peu de temps à demeurer enſemble, prit Melinte & Erycine par la main, & donnant charge à Epicharis de les ſuiure, deſcendit auec eux par vn petit eſcalier deſtourné, qui conduiſoit dans le parc ſans paſſer par les iardins, & leur dit qu'il falloit prendre ce temps pour ſe promener en liberté, cependant que l'on pouuoit croire qu'elles s'habilloient encore. Lors qu'ils furent dans les grandes allées, Epicharis qui vouloit fauoriſer ces Amans, feignit de vouloir monſtrer à Erycine les lieux qui luy plaiſoient le plus, & s'eſloigna d'eux. A peine peut-on repreſenter le contentement de Melinte, quand il ſe vid ſeul auprés de ſa belle Maiſtreſſe: à meſure qu'il les perdoit de veuë, il ſe ſentoit eſleuer à vn degré ſi haut de ioyes, que luy meſme n'euſt ſceu les exprimer. Ariane connoiſſant que ſon ſilence venoit d'excés de plaiſir, le voulut ſoulager en parlant la premiere, & luy dit; Ie vous ay promis de vous faire voir icy des endroits que vous n'auez point veus, & que ie trouue les plus beaux de cette maiſon: ie veux vous mener icy prés, en vn lieu que i'ay ſouuent viſité depuis les mal-heureuſes nouuelles de voſtre mort & de celle de mon frere: Vous trouuerez que la Nature ſemble l'auoir fait ainſi, pour entretenir à ſouhait quelques penſées que

l'on puiſſe auoir: mais comme autrefois il a eſté teſmoin de mes ennuis, ie veux qu'il le ſoit à preſent de mes contentemens. Madame, reſpondit Melinte, ſi voſtre ſatisfaction eſt auſſi parfaite que la mienne, ie vous eſtime la plus heureuſe du monde: mais ie doute bien qu'elle puiſſe eſtre égale, eſtant impoſſible que vous ayez les beaux ſujets de rauiſſement qui ſe preſentent à mon ame. Melinte, reprit Ariane, il ne m'eſt pas ſeant de vous teſmoigner l'excés de ma ioye: toutefois il faut que la honte cede à la verité, & que ie vous confeſſe qu'il eſt difficile que la voſtre la ſurpaſſe: au moins eſtes vous priué de ce plaiſir qui m'eſt extréme, de vous voir viuant apres auoir pleuré voſtre perte: car vous ne pouuez ſentir ce contentement, n'ayant point eſté tourmenté pour moy d'vne pareille douleur. Ie deuois, repartit Melinte, encore moins eſperer l'honneur de voſtre affection, que vous de me voir viuant; & ce bon-heur me doit eſtre bien plus ſenſible, pource que ma vie ne vous peut pas eſtre vn ſi grand bien qu'à moy les teſmoignages de voſtre bonne volonté. Acheuant ce diſcours il arriua au lieu où Ariane le conduiſoit. On y voyoit quatre belles ſources d'eau qui ſortoient auec bruict, & s'égaroient dans des lieux ruſtiques: au milieu eſtoit vne touffe d'arbres pliez, qui faiſoient vn ombrage fort agreable; au deſſous deſquels dormoit vne Diane de marbre blanc, qui ſembloit au retour de la chaſſe auoir choiſi la fraiſcheur de ce lieu pour ſe repoſer. Melinte aduoüa qu'il n'auoit iamais rien veu de ſi delicieux; & eſtant entrez ſouz ces fueillages, Ariane s'aſſit aux pieds de la Diane, & Melinte ſe coucha ſur l'herbe aux pieds d'Ariane ſans quitter ſa main. Vn peu apres elle luy dit; Confeſſerez

vous pas que ie vous ay amené en vn lieu bien plaisant? Il m'est encore bien plus agreable, respondit Melinte, que vous ne pouuez vous l'imaginer: & ie suis bien certain qu'il ne le fut iamais tant qu'à cette heure. Mais, Madame, poursuiuit-il en luy baisant la main, puis-ie assez estimer l'heur que ie possede? & seroit-il bien possible qu'vn iour il me fust si bien confirmé, que ie fusse garanty des apprehensions qui me trauaillent? Melinte, repartit-elle, diminuez vos craintes, & receuez les asseurances de mon amitié aussi puissantes que mon honnesteté le peut permettre: apres auoir esprouué vostre amitié en tant de sortes, & vous estant obligée comme ie suis, vser de feinte & de froideur, ce ne seroit plus modestie, mais ingratitude. Ah! Madame, dit-il, si ie puis croire ce que i'entens, rendez ie vous supplie mon bon-heur entier: faites que rien iamais ne nous separe. Ie vous en coniure par mon affection qui n'eut iamais d'esgale, par vostre beauté pour laquelle i'ay tant de saincts desirs, & par cette belle main que ie tiens, & que ie coniure aussi par ces ardens baisers, de n'en toucher iamais d'autre que la mienne pour luy donner la foy. Ariane respondit; Ie promets que ie ne seray iamais qu'à Melinte: i'y suis obligée par son merite, encore plus par son affection; & luy estant redeuable de l'honneur & de la vie, ie remets l'vn & l'autre en ses mains, comme choses qu'il a acquises, & dont il peut mieux disposer que moy mesme. Ie parle ainsi à present que ie n'ay plus de pere, de qui la puissance absoluë pouuoit contrarier mes desirs. I'ose donc bien faire choix de voùs, & le faisant, asseurez vous que ie sçauray bien le maintenir. Madame, reprit Melinre tout confus, arrestez ie vous prie le cours de ces obli-

geantes paroles: mon ame n'eſt pas capable d'en ſuppor-ter la douceur; & les plaiſirs qui entrent en foule par mes oreilles la vont eſtouffer, ſi mes autres ſens n'en reçoiuent vne partie. Ariane voyant qu'il paſliſſoit en prononçant à peine ces mots, ſe baiſſa, croyant qu'il allaſt eſvanoüir; & Melinte luy tendant ſes bras amoureux, elle laiſſa poſer ſa teſte iuſques ſur la ſienne. Ce fut alors qu'il eſprouua, que les plus chers plaiſirs de l'amour ne ſont pas ceux qui ſe reſſentent le mieux: car il entra en vne paſmoiſon qui endormit tous ſes ſens; & reuenant de cét aſſoupiſſement, l'amour & le reſpect combattirent en luy long temps, pour luy faire deliberer s'il entreprendroit dauantage, ou s'il ſe contenteroit de ces faueurs. Ariane connoiſſant le doute où il eſtoit, anima ſon viſage d'vne rougeur, & ce teint la rendit encore plus maieſtueuſe, de ſorte que Melinte s'eſtant releué, & ayant vn genoüil en terre, n'oſa conceuoir vn ſeul deſir deshonneſte, la voyant ſi pleine d'eſclat; toutefois apres luy auoir pluſieurs fois baiſé la main, il voulut luy porter la bouche iuſques au ſein; mais elle le repouſſant doucement de ſon autre main: Contentez vous, luy dit elle, de ces mains, qui vous ſeront touſiours fauorables, quand vous ne vous adreſſerez qu'à elles. Cette Diane ne dort pas ſi bien qu'elle ne ſoit teſmoin de vos actions: toutefois ie ne veux pas croire que vous ayez vne ſeule penſée contre mon deſir, de peür d'eſtre obligée de diminuer l'affection que ie vous porte. Madame, reſpondit-il, la Diuinité viuante que ie voy me donne aſſez de retenuë, & ie fay encore ſerment à cette belle main, de ne rechercher que ſes faueurs; puiſque c'eſt d'elle que i'attens tout mon bon-heur: mais i'eſpere luy donner tant

de baiſers, qu'en fin elle s'en laſſera, & ſe voudra ſoulager de ces ennuyeuſes careſſes, me permettant d'en donner vne partie au reſte. Ariane luy prenant doucement la teſte auec ſes mains, le baiſa au front, & luy dit; Vous receurez pluſtoſt ainſi des faueurs, quand vous ne les rechercherez point : puis elle ſe leua, & dit qu'il eſtoit temps d'aller retrouuer Erycine & Epicharis qui ſeroient en peine d'eux. Melinte luy reſpondit; Si elles ont auſſi peu penſé en nous que i'ay penſé en elles, ie ne croy pas qu'elles ſoient en grand ſoin de ce que nous ſommes deuenus. Si ie n'eſtois aſſeurée, reprit Ariane, qu'elles nous cognoiſſent bien, ie n'euſſe pas permis qu'elles m'euſſent laiſſée : mais allons nous rendre auec elles dans ma chambre, & nous donnerons le reſte du iour aux ceremonies, apres auoir donné ce matin à la liberté de nos penſées. Melinte quittant à regret ce beau ſejour, où il auoit paſſé de ſi agreables momens, luy dit, que ſa vie ſeroit trop heureuſe, s'il pouuoit ſouuent trouuer des heures auſſi douces. Auec ces diſcours ils reprirent le chemin de la grande allée, où ils trouuerent ces deux filles, dont la diſcretion fut telle, qu'elles ne s'enquirent point où ils auoient tant demeuré; & iugeant tous qu'il falloit s'en retourner, les Dames allerent regagner le meſme eſcalier, par lequel elles ſe rendirent dans la chambre; & Melinte prit vn autre chemin, pour oſter l'opinion qu'ils euſſent eſté enſemble.

Palamede ſe promenoit dans le grand parterre qui eſtoit oppoſé à la face du logis, auec Piſiſtrate, qui auoit grand deſir d'acquerir les bonnes graces du frere, pour paruenir à celles de ſa ſœur : & voyant venir Melinte du coſté du parc, il alla au deuant de luy, & luy dit,

qu'il

qu'il estoit bien aise qu'il eust trouué des lieux assez beaux dans cette maison, pour le conuier à les voir plus d'vne fois, & quitter pour eux la compagnie des hommes. Il est vray, respondit Melinte, que ie laisserois souuent les hommes pour vne compagnie que ie viens de quitter. Celle de vos pensées, dit Pisistrate, vous doit estre bien agreable. I'aurois tort, reprit Melinte, d'abandonner les hommes pour entretenir mes pensées : mais on les peut bien quitter pour les Deesses; & ie vous confesse que si i'eusse osé prolonger mon contentement, ie serois encore auprés d'vne Diane qui est dans ce bois. Le lieu, dit Palamede, est assez plaisant, & la figure est bien des plus belles qui soient en toute la Sicile. Ie vous auouë, continua Melinte, que mes yeux ont esté charmez auprés d'elle, & ie ne sçay encore comment i'ay pû m'en retirer. Plus on a de connoissance aux beaux ouurages, dit Pisistrate, plus on les admire: Ie ne nie pas, respondit Melinte, que mon admiration ne vienne de quelque connoissance : mais ie suis asseuré que iamais homme ne sortit d'auprés d'elle plus satisfait que moy. Ie suis marry, repartit Palamede, qu'il faille si tost prendre le chemin de Syracuse, puisque vous vous plaisez tant icy; mais i'espere que nous y retournerons souuent. Cependant qu'ils se parloient ainsi, Dicearque venoit de rencontrer sa niece au bas du grand escalier, par lequel elle estoit descenduë auec Erycine & Epicharis; & l'amenant dans le jardin elle parut si belle, auec vne rougeur qui se mesla parmy l'esclat de sa blancheur, à cause qu'elle voyoit Melinte qui venoit de la quitter, qu'elle augmenta encore la passion de Pisistrate, & satisfit extrémement celle de Melinte, qui esperoit de se voir bien tost possesseur

de tant de beautez. Pisistrate la salüa, & Melinte qui auoit ses heures bien plus commodes ; luy laissa la liberté de s'enquerir de sa santé, & de ses apprehensions du iour precedent. Il luy tesmoigna le regret d'auoir esté si mal-heureux que de ne s'estre point trouué à son secours: que ne cedant à personne en affection ny en courage, il auoit despit de leur ceder en bonne fortune. Ariane receut toutes ses honnestetez, & ses asseurances d'affection, auec vne froideur assez douce : ne voulant faire naistre en luy, ny l'esperance, ny les ressentimens de mespris ; & incontinent elle fut deliurée de cét entretien, pource qu'il fallut aller disner.

Dicearque fit esclatter son ambition & sa somptuosité, dans l'or dont la salle estoit pleine ; & la magnificence du festin descouuroit son naturel superbe, qu'il cachoit d'vne courtoisie affectée. Apres que le repas fut finy, il fallut penser à retourner à Syracuse, & pour rendre cette entrée plus agreable au peuple, il fut arresté que les prisonniers seroient menez deuant, liez dans vn chariot ; les Dames suiuroient apres dans vn carrosse, & le reste de la compagnie iroit en suitte à cheual. Ce fut en cét ordre qu'ils partirent de cette maison, que Melinte laissoit à regret, à cause du contentement qu'il y auoit receu. Apres auoir mis Ariane dans le carrosse auec Erycine, Epicharis, & quelques filles, il monta à cheual, & se messa auec Dicearque, les Deputez, & les autres, qu'il entretenoit dans le chemin ; & quelquefois il alloit au carrosse auec Pisistrate & Palamede, se monstrant aussi agreable parmy les Dames, qu'il estoit serieux & habile auec les plus vieux qui le suiuoient.

Telephe qui auoit esté aduerty dés le matin par Melin-

te, vint à sa rencontre hors la ville ; & descendant tous deux de cheual, ils ne pouuoient quitter les embrassemens que l'vn & l'autre donnoient & receuoient, pleins d'vn plaisir extréme de se reuoir : toutefois il fallut suiure la troupe. Tout le peuple estoit preparé pour le receuoir, & remplissoit les ruës par où il deuoit passer : de sorte qu'à leur entrée ils furent estonnez de voir tant de monde. Les Deputez auoient mis Melinte au milieu d'eux, Dicearque alloit apres luy auec Telephe, Palamede, Pisistrate & les autres amis, & il marchoit comme en triomphe, & entendoit auec plaisir les cris de ioye, & les souhaits que luy faisoient les Syracusains, en l'appellant Pere de son païs, & luy donnant mille loüanges. Ariane croyoit participer à cét honneur, & sentoit mille delices en son ame, de voir tant aimé celuy qu'elle aimoit tant.

En fin cette troupe se separa au logis de Dicearque, où Ariane fut laissée auec luy & Palamede; Telephe mena chez luy Melinte & sa fille Erycine; & les Deputez auec Pisistrate & les autres se quitterent pour se retirer chacun chez soy ; quelques Officiers de Iustice se saisirent des prisonniers, dont la condemnation & la mort suiuirent quelques iours apres.

Lors qu'Hyperie eut fait à Melinte toutes les caresses qu'vne vraye mere pourroit donner à son fils qu'elle auoit creu mort. Telephe le prit à part, & luy fit present de deux escrits ; dont l'vn estoit vne attestation signée d'Hermocrate, par laquelle il reconnoissoit qu'il auoit mis entre les mains de Telephe, vn sien fils né à Lylibée nommé Melinte, qui à l'endroit du cœur estoit marqué d'vn autre cœur, pour luy seruir si par hazard il

en auoit besoin vn iour. L'autre estoit vne lettre de Diocles escrite à Telephe, lors qu'il estoit encore à Lylibée, par laquelle il se resioüissoit de la naissance de ce fils d'Hermocrate, & disoit que ce cœur dont il estoit marqué, signifioit qu'il aimeroit son païs, & acquerroit le cœur de tous ceux qu'il desireroit auoir pour amis. Telephe adiousta qu'il auoit heureusement trouué ces escrits, dont il ne luy auoit point voulu parler, croyant les auoir perdus ; & que maintenant auec ces asseurances, il ne doutoit point que Diocles ne fust conuaincu. Melinte se resioüit d'auoir trouué ces moyens à son arriuée, & luy declara sa resolution d'accuser Diocles en public: & qu'à ce sujet il auoit demandé vne audience du peuple, aux Deputez qui luy auoient esté enuoyez.

On celebroit tous les ans à Syracuse vne feste bien ancienne, pour remercier les Dieux de la ruine des Tyrans, & c'estoit tousiours vn de la race de Thimoleon, qui presidoit aux jeux qui se faisoient, & vne fille de la mesme famille, qui presentoit les sacrifices, & donnoit les prix des jeux. Cette feste approchoit, & les Syracusains ayant sceu que Melinte desiroit quelque chose d'eux, voulurent qu'il fist sa demande ce iour-là, & dirent qu'estant deliurez non seulement de la tyrannie ancienne, mais encore par son moyen de tous subsides, ils ne pouuoient receuoir vn plaisir plus agreable le iour de cette feste que de recompenser Melinte en quelque sorte du bien qu'il leur auoit obtenu. Il en communiqua auec Ariane & Palamede, & dit qu'il craignoit qu'ayant à faire vne accusation & non pas vne demande, Diocles n'eust sujet de dire que les festes n'estoient pas des iours pour des iugemens. Il leur proposa s'il ne seroit point plus à propos de

parler premierement à Diocles, que peut-estre on obtiendroit tout de luy par douceur, luy monstrant les tesmoignages infaillibles qu'ils auoient. Contre ces considerations il fut allegué qu'il falloit se seruir de la bonne volonté des Syracusains, & qu'en l'humeur où ils estoient, ils passeroient pour l'amour de luy par dessus les formes ordinaires; qu'il estoit dangereux de parler à Diocles, pource qu'il n'y auoit pas d'apparence qu'il se dessaisist que par force de ses biens; & qu'il iroit chercher quelques inuentions contre les moyens qu'ils auoient: que s'il estoit surpris, le trouble de cette nouueauté & de sa conscience luy ostant le moyen de repartir, le feroit condamner sur le champ: & qu'il ne falloit point traitter doucement vn homme qui auoit vsé de malice & de trahison: mais la raison d'Ariane fut trouuée la meilleure: que Melinte, pour se faire connoistre fils d'Hermocrate, & du sang de Pyrrhe & d'Achille, auoit besoin que cette verité fust connuë en public, & qu'il ne suffisoit pas qu'vn particulier l'eust auoüée. Melinte reconnut bien que s'interessant dans l'honneur de sa maison, elle vouloit que son choix fust approuué de tout le monde; & confessa qu'en cét aduis, elle auoit tesmoigné beaucoup de sens & de courage. Palamede adiousta, que puis que cela estoit resolu, il vouloit prier son oncle, de permettre qu'il présidast aux jeux; afin qu'estant ce iour-là le Chef de toute la ieunesse de Syracuse, il peust auoir la force en main, pour faire comparoistre Diocles, & l'arrester s'il vouloit fuir le iugement. Tout estant ainsi resolu, ils attendirent ce iour auec impatience.

Cependant Melinte voyoit souuent Ariane, & receuoit auprés d'elle autant de douceurs qu'il en pouuoit res-

sentir, estant asseuré de son affection. Iamais deux personnes ne firent vne si grande estime l'vne de l'autre, & iamais deux ames ne se rencontrerent auec tant de sympathie. Ils auoient tous deux vne grandeur de courage si parfaite, vn esprit si sage, vne viuacité si brillante dans la conuersation, & vne modestie si maiestueuse, outre les beautez dont la Nature les auoit si liberalement partagez, que iamais couple ne se rencontra auec tant de perfection & d'égalité: aussi admirant les belles qualitez l'vn de l'autre, ils formoient en eux-mesmes vne amour si releuée, que toute autre chose ne leur eust esté que sujet de mespris, s'ils n'eussent encore plus mesprisé la presomption. Pisistrate voyoit aussi souuent Ariane, & son amour croissant tous les iours, il ne cessoit de luy en rendre de nouueaux tesmoignages: mais elle les receuoit si discrettement, qu'il n'auoit sujet, ny de s'en loüer ny de s'en plaindre; & Pisistrate croyant que sa vertu & sa modestie luy ordonnoient de le traitter ainsi, ne s'estimoit pas si esloigné qu'il estoit de ses esperances. En fin ce iour arriue, & Palamede ayant obtenu de son oncle qu'il presideroit, se fit Chef de tous ceux qui vouloient se presenter aux jeux. Melinte se rangea sous sa conduitte, Pisistrate aussi, qui auoit fait dessein de se monstrer ce iour-là digne d'Ariane: Amyntas qui estoit des plus accomplis de Syracuse se joignit à eux, auec quelques autres, & Misandre mesme, qui voulut bien mesler son humeur triste à la réjoüissance publique.

Ariane fut conduite au Temple dés le matin par son frere, & les filles de sa suitte par Melinte, Pisistrate & les autres. Elle estoit vestuë d'vne robe blanche, dont le corps estoit ioint au sien, & faisoit parestre sa belle taille: sur

les hanches, elle s'eslargissoit en mille plis; & traisnant iusqu'en terre la rendoit fort maiestueuse. Elle estoit couronnée d'vn chapeau de fleurs, & ses beaux cheueux ondez tombant sur vn col de neige, accompagnoient si bien les beautez de ce diuin visage, auec la blancheur de sa gorge, dont l'esclat esbloüissoit la veuë, qu'il n'y eut personne qui peust supporter sans blesseure la veuë de tant de merueilles. Elle presenta les sacrifices sur l'Autel de la liberté, & fit les vœux ordinaires : mais ses beaux yeux se mocquoient des paroles que prononçoit sa bouche, & alloient auec leurs diuins rayons, rauir à tous ceux qui la regardoient, cette mesme liberté qu'elle leur souhaittoit perpetuelle. Melinte estoit si rauy en la voyant, & croyant que cette ceremonie seroit bien tost suiuie d'vne autre, qui le mettroit au comble des felicitez, que ces cheres pensées luy seruoient d'vn doux entretien. Pisistrate la regardoit aussi plein d'admiration, & de desirs accompagnez d'esperances, & les autres faisoient des souhaits qu'ils confessoient eux mesmes inutiles, & qui estoient aussi tost estouffez par le peu d'espoir.

Apres que les sacrifices furent acheuez, & les festins qui les suiuirent, elle fut menée sur vn eschaffaut qui auoit esté dressé dans vne grande prairie hors la ville, & toutes les Dames se mirent autour d'elle, en la mesme sorte qu'elles auoient esté au Temple. Les Iuges ordinaires de Syracuse, qui deuoient aussi iuger des prix, estoient plus bas; entre lesquels estoit Diocles, qui ne s'attendoit pas d'estre ce iour-là iugé luy-mesme.

Melinte s'estoit paré de la mesme escharpe, & estoit monté sur le mesme cheual dont Ariane luy auoit fait present autrefois : mais outre cela ce iour-là mesme elle

luy auoit donné vn braſſelet de ſes beaux cheueux, qu'elle luy auoit attaché au bras. Palamede auoit deſiré vne faueur de la gentille Epicharis, qui le rendoit de plus en plus amoureux, & elle ne voulant pas luy refuſer ce contentement en cette occaſion, auoit pris la peine de luy cordonner tous ſes cheueux, auec des rubans de ſoye de ſes couleurs, pource qu'ils alloient tous la teſte nuë : les autres s'eſtoient accommodez autant à leur auantage qu'il leur auoit eſté poſſible. Le premier exercice fut de la courſe à cheual, où la pluſpart ſe preſenterent ; & apres auoir fait le tour de la place auec mille paſſades, ſe rangerent à l'entrée de la barriere. En meſme temps que les trompettes ſonnerent, il arriua qu'vne alloüette pourſuiuie d'vn oubereau, ſe vint ſauuer entre les mains d'Ariane : là deſſus il s'eſleua vn cry de tout le peuple, & Melinte tournant la teſte, & conſiderant auec plaiſir les actions d'Ariane, tardoit à partir auec les autres : mais s'apperceuant de ſa faute, & pouſſant ſon cheual auec furie, il paſſa bien toſt les derniers, & voyant Miſandre qui eſtoit bien monté, & qui eſperoit arriuer le premier, il le heurta par le coſté, & le renuerſa auec ſon cheual par terre. Piſiſtrate qui le ſuiuoit, ne pût empeſcher que ſon cheual ne tombaſt auſſi, rencontrant celuy de Miſandre. Ce deſordre arreſta la courſe des autres qui alloient en ſuitte, dont la pluſpart tomberent auſſi, ne pouuant ſe retenir en l'ardeur où ils eſtoient ; & ce nombre d'hommes & de cheuaux eſtendus, faiſoit vn ſpectacle aſſez ridicule. Cependant Melinte qui ne voyoit plus que Palamede auſſi auancé que luy, allentit la fougue de ſon cheual, voulant ceder cette victoire à ſon amy : mais la fortune voulut reconnoiſtre cette generoſité : car

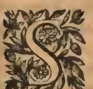
vn

vn des rubans de la teste de Palamede se desnoüant, vola, & vint enuironner celle de Melinte qui couroit apres au petit galop, & le ceignit en façon d'vn Diademe: comme si Palamede voyant que Melinte luy cedoit la Couronne de la victoire, eust voulu en recompense couronner son amitié: Quelques vns aussi interpreterent, que cét accident prédisoit à Melinte, qu'il paruiendroit vn iour à vne grandeur souueraine. Incontinent suiuirent les applaudissemens, de ce que cette action auoit esté reconnuë, & d'Ariane mesme qui en son ame admiroit le gentil courage de Melinte. Palamede ayant eu le premier honneur, & Melinte le second; les autres pour se remettre de la honte qui leur estoit arriuée, songerent à parestre encore à diuers jeux, où les vns & les autres acquirent quelque gloire. Melinte eut le prix d'auoir mieux lancé le jauelot, Amyntas celuy de l'arc, & Pisistrate celuy de la course à pied: pour reparer la honte de celle du cheual, qui luy auoit esté mal-heureuse.

La belle Ariane donna tous les prix qui auoient esté ordonnez, & Melinte estant monté le dernier sur l'eschaffaut, pour receuoir de sa main celuy qu'il s'estoit acquis, tout le champ retentit des voix du peuple qui auoit pour luy vne affection nompareille. Ariane luy dit d'vne voix assez basse, en luy presentant le prix; Courage, Melinte, il est temps que l'on sçache ce que vous estes. Ce dessein fut suiuy de celuy du peuple, pource que Melinte tournant la teste, lors qu'il estoit encore sur l'eschaffaut, le plus ancien des Iuges luy dit: Genereux Melinte, vous auez promis aux Syracusains de demander auiourd'huy ce que vous desirez d'eux: ils vous prient de ne leur point differer dauantage ce contentement, afin que

ces passe-temps puissent finir par vne chose bien iuste & bien agreable, comme sera quelque recompense à vostre vertu.

Palamede estoit remonté à cheual auec ceux de sa troupe, & enfermoit les Iuges auec le reste du peuple: de sorte qu'il estoit impossible à Diocles de sortir. Alors Melinte estant à coste d'Ariane, fit signe qu'il s'accordoit au desir de tous, & chacun luy donnant silence il commença ainsi.


YRACVSAINS, *Si ie n'estois pressé par vos desirs, ie m'empescherois bien de troubler vos jeux, n'ayant pas à faire vne demande, mais vne accusation : toutefois estant forcé par vous mesmes & par mon iuste ressentiment, ie declare que c'est Diocles que i'accuse, & qui doit sortir d'entre les Iuges, pour estre condamné par eux, apres auoir esté conuaincu des crimes dont il ne se peut deffendre.*

Alors il s'esleua vn grand bruit, chacun regardant Diocles, & luy mesme fut bien troublé, ne s'attendant pas que cette affaire le deust toucher: puis se remettant de son estonnement, il representa que c'estoit le surprendre, & qu'ils n'estoient pas en vn iour qui permist d'accuser les Citoyens; toutefois le peuple voulant que Melinte continuast son accusation; Diocles fut contraint de se retirer d'entre les Iuges, & de se mettre à part, attendant le discours de Melinte, sur lequel il pourroit former sa deffen-

ſe : ces conteſtations eſtant appaiſées auec le bruit, Melinte reprit ainſi.

LEs *Dieux me ſont teſmoins, ſi ie n'aime pas mon païs à vn tel point, que i'ay eu peine à me reſoudre de deſplaire à vn de nos Citoyens, en luy redemandant les biens qu'il me retient; & ie croy que ſi mon honneur n'euſt eſté meſlé à mon intereſt, i'euſſe abandonné mes pretentions, pour me contenter de la fortune où ie ſuis. Mais ces meſmes Dieux me iugeroient indigne des faueurs qu'ils m'ont faites, ſi ie les laiſſois perdre; & mon ſilence ſeroit pluſtoſt eſtimé laſcheté que patience.*

Chacun de vous s'eſt eſtonné d'où venoit la richeſſe de Diocles; n'eſtant point vn homme qui ait quantité de vaiſſeaux pour le traffic, ou qui ait pris à ferme aucune choſe publique; qui ſont les moyens ordinaires pour paruenir de peu de biens à de grandes facultez; la fortune recompenſant quelquefois ceux qui ſe ſont entierement donnez à elle. Les biens de la terre ne tombent pas du Ciel en vn moment ſans eſtre veus; ce n'eſt pas là leur origine : mais eſtant de la poſſeſſion des hommes, ils ne peuuent arriuer à perſonne ſans l'ordre de ſucceſſion ou d'acquiſition. Ie ne ſçay pas par quelle ſucceſſion les biens d'Hermocrate pouuoient eſcheoir en partage à Diocles; auſſi qu'il les ait acquis, il ne peut le iuſtifier par aucun tiltre. Mais puis qu'il faut pour ſçauoir le ſe-

cret de ses affaires, que ie vous declare celuy de ma vie; ie ne veux rien cacher à ceux qui me tesmoignent tant d'affection; & ie ne doute point qu'apres auoir reconnu la verité, vous ne rendiez la iustice à qui elle est deuë.

Syracusains, la plusspart d'entre vous se peut souuenir d'Hermocrate, qui par vn mal-heur fut banny de cette ville; il croyoit Diocles tellement son amy, qu'il ne craignit point de luy remettre entre les mains tout ce qu'il possedoit dans Syracuse, & au reste de la Sicile, pour en auoir le gouuernement iusques à son retour: mais Hermocrate s'estant perdu par vne auanture qui n'a point esté sceuë; Diocles qui n'en auoit plus de nouuelles, se resolut en fin de dire sien tout ce qui estoit à Hermocrate. Cette vsurpation eust esté pour iamais cachée, sans qu'vn autre dépost fust donné à vn amy plus affectionné & plus fidelle que luy. Diocles auoit accompagné Hermocrate à vne iournée seulement de cette ville lors qu'il s'en alla: mais Telephe le suiuit iusques au port de Lylibée, où il deuoit s'embarquer pour passer à Carthage, & Euphrosyne qui estoit partie de Syracuse fort grosse, estant surprise en ce lieu des douleurs de l'enfantement, accoucha d'vn fils qu'Hermocrate ne voulut point mettre sur la mer, mais pria Telephe de l'apporter à Syracuse, & le nourrir comme sien iusqu'à ce qu'il fust de retour. Diocles n'a pas ignoré cette verité, car Hermocrate luy en manda la nouuelle, &

Telephe aussi, ausquels il fit response pour se resiouir auec eux. Ie ne craindray point, Syracusains, de vous dire que ie suis ce fils d'Hermocrate, que vous auez creu iusques icy fils de Telephe.

(Tout le peuple battit des mains d'excés de resioüissance, entendant cette nouueauté ; & Melinte continua.)

Hermocrate vous auoit tousiours aimez, & vous en auez chery la memoire, & ie sçay que son bannissement mesme fut vn tesmoignage de vostre affection enuers luy. Ie ne doute donc point que vous ne receuiez auec ioye ces nouuelles, puis que vous l'auez aimé, & que vous me voulez aimer aussi. Il ne me reste qu'à vous donner les preuues de ce que ie vous dis, qui paresftront si claires, que vous ne mettrez point en doute, ny ma naissance, ny l'infidelité de Diocles : car outre que ie pourrois faire voir plusieurs tesmoins ; Hermocrate donna en partant à Telephe vn escrit signé de sa main, par lequel il reconnoissoit luy auoir mis vn sien fils entre les mains, qui à l'endroit du cœur estoit marqué d'vn autre cœur.

(Telephe qui estoit present donna cét escrit aux Iuges, & Melinte poursuiuit.)

Diocles mesme faisant response à Telephe, luy escriuit à Lylibée qu'il se resioüissoit de la naissance de ce

fils d'Hermocrate, & que ce cœur dont il estoit marqué signifioit qu'il gagneroit le cœur d'vn chacun, & aimeroit bien son pais.

(Telephe mit encore cette lettre entre les mains des Iuges, laquelle ayant esté leuë tout haut, Melinte ouurit son habit, & descouurant son estomac, dit en fortifiant sa voix.)

Maintenant, Diocles, regarde ce cœur, qui accuse le tien de la plus lasche perfidie qui fust iamais. C'est ce cœur qui te reproche d'auoir manqué de foy à ton amy ; encore ne sçay-ie si à ce crime tu n'as point adiousté vne trahison encore plus grande : ostant du monde Hermocrate, pour estre plus asseuré de ses biens. Toutefois ie ne te veux pas croire si meschant : Mais quelles raisons peux tu alleguer, pour couurir l'vsurpation de ce qui estoit à luy? car si tu ne le voulois pas garder, pourquoy te mocquois tu de Telephe, quand il t'auertissoit de ne point aspirer à la fille d'Aristide par le support de ces richesses, pource que le fils d'Hermocrate viuoit ? & si tu ne le voulois pas croire, pourquoy ne rendois-tu pas ces biens à ceux de la race d'Hermocrate, puis qu'ils n'estoient point à toy ? Voila donc ces tresors que tu as acquis, sans courir fortune ny sur mer ny sur terre : voila le gain excessif que tu as fait, ne donnant en eschange de tant de possessions, que ta foy & ta conscience que tu as abandon-

nées. Ce trafic se faisoit en toy-mesme, & tu n'auois qu'à deliberer, si pour acquerir ces biens tu trahirois ton ame. Ton auarice disputoit contre ta fidelité, & l'arrest que ton iugement donna pour elle, est le seul titre de tes nouuelles acquisitions. Mais c'est abuser des oreilles des Iuges & du peuple de chercher d'autres preuues apres vne chose si claire: il faut donc que tu desauouës l'escriture d'Hermocrate, & la tienne mesme: puis apres que tu rapportes les tiltres de tout ce que tu possedes; & tout cela estant impossible, ie demande aux Syracusains, qu'ils te condamnent à me rendre les biens que tu me retiens iniustement, pour soustenir desormais le rang de ma naissance; & qu'ils ordonnent à ton infidelité la peine qu'elle a meritée.

Melinte ayant ainsi parlé, tout le peuple commença à battre des mains, & à crier que l'on condamnast Diocles: mais les Iuges ayant faict cesser le bruict, luy commanderent de parler. Alors il demanda du temps pour penser à sa iustification, & dit qu'il ne pouuoit pas respondre sur le champ aux impostures de Melinte: qu'il sçauroit bien s'en deffendre: mais qu'il luy falloit du loisir, pour faire voir la faussété de ce qu'il auoit dit. On luy presenta les escrits que Telephe auoit donnez, & on luy demanda s'il les reconnoissoit. Il ne peût desaduoüer son escriture, ny celle d'Hermocrate; mais il dit que cela n'empeschoit pas qu'il n'eust acquis les biens qu'il auoit, d'Hermocrate mesme auant son départ. Les Iuges s'enquirent de luy, s'il en auoit les contracts de vente passez entr'eux. Il respondit qu'ils

estoient chez luy, & qu'il demandoit seulement du temps pour les faire voir. On luy ordonna d'enuoyer Amyntas son fils qui estoit present pour les apporter : mais il dit qu'ils n'estoient pas en lieu où il les peust trouuer, & que luy mesme auoit besoin de terme pour les mettre par ordre. Toutes ces responses n'estant que des fuittes, & le peuple ne cessant de crier contre luy, les Iuges s'assemblerent pour deliberer, & apres auoir long temps parlé ensemble, les vns excusans Diocles, qui auoit iusques-là ignoré ce que Melinte estoit : les autres se monstrans plus seueres, & disans qu'en toute façon il auoit voulu retenir ce qui ne luy appartenoit pas. En fin le Magistrat prononça ce iugement. Que Diocles estoït condamné, non seulement de remettre entre les mains de Melinte tous les biens qu'il tenoit d'Hermocrate : mais encore de luy payer le reuenu du temps qu'il les auoit possedez ; & que pour l'infidelité qu'il auoit commise, on le bannissoit pour trois ans.

Le peuple tesmoigna estre bien satisfait de ce iugement par ses applaudissemens, & Melinte faisant signe de la main qu'il vouloit encore parler, chacun se teut, & il dit. Ie vous ay demandé seulement iustice, & maintenant ie vous demande vne grace, qui est de reuoquer le bannissement de Diocles en ma faueur, & pour le reuenu de mes biens du temps qui est passé, ie le donne à Amyntas, dont i'estime les bonnes qualitez, & de qui ie veux estre amy.

Chacun ayant admiré la generosité de Melinte enuers le pere, & sa liberalité enuers le fils, il obtint tout ce qu'il desiroit, & cette derniere action finit l'assemblée. Melinte

linte prit la main d'Ariane, qui estoit pleine de satisfaction pour l'heureux succés de leurs desirs, & la ramena chez elle, auec Palamede & leurs amis. Diocles plein de tristesse & de honte, se retira chez luy, ne sçachant s'il deuoit se plaindre ou se louër de Melinte, duquel en si peu de temps il auoit receu tant de desplaisirs & de graces.

Dicearque qui n'auoit point assisté aux jeux, à cause de sa place qu'il auoit quittée à son neueu, apprit cette nouuelle par vn de ses amis, qui alla aussi tost l'en aduertir, pour auiser ensemble comment ils auroient à viure auec Melinte, puis qu'il estoit reconnu pour fils d'Hermocrate. Lors qu'ils estoient sur ce doute Melinte entra amenant Ariane : Palamede fit le recit à Dicearque de ce qui s'estoit passé, & tellement à l'aduantage de Melinte, qu'il fut obligé de luy tesmoigner, qu'il se resioüissoit de ce bon-heur: Mais apres que chacun se fut retiré, lors que Palamede dit à son oncle qu'ils se deuoient estimer bien-heureux, de ce que rien desormais ne se trouueroit à redire en Melinte, pour luy donner sa sœur, puisque sa naissance & ses biens estoient aussi grands qu'ils les pouuoient desirer ; Dicearque respondit que cela meritoit bien d'y penser à loisir, & pour cette fois n'en pût tirer autre chose. Cette reconnoissance de Melinte pour fils d'Hermocrate, fut cause de la mort de deux personnes: Diocles, soit qu'il se fust saisi de regret & de honte, de se voir decheu de si grands biens, soit de repentir d'auoir commis vne si grande infidelité, fut trouué mort le lendemain dans son lict; & Hyperie qui auoit creu iusques-là pòsseder vn bien inestimable, ayant vn fils si accomply que Melinte, receut vne plus grande affliction

quand elle sceut qu'elle n'estoit pas sa mere, que lors mesme qu'on luy apporta la nouuelle qu'il estoit mort, & ne pouuant resister à cette douleur, perdit la vie quelques iours apres.

Melinte ayant ressenty la perte d'vne personne qui luy tenoit lieu d'vne mere fort affectionnée, ne pût pas toutefois garder long temps en son ame ce desplaisir, estant trop diuerty par ses esperances; & se voyant remis en la possession de tout ce qui luy pouuoit appartenir, il ne croyoit pas que rien desormais peust retarder ses contentemens, s'asseurant de l'affection d'Ariane, de Dicearque & de Palamede. Il venoit tous les iours les visiter, & se fust estimé trop heureux, receuant à tous momens de nouueaux tesmoignages de l'amitié d'Ariane, sans quelque froideur que Dicearque luy faisoit parestre, & que toutefois il taschoit à cacher d'vne feinte courtoisie. Pisistrate rendoit aussi beaucoup de deuoirs à Ariane; & Melinte voyant que Dicearque faisoit plus d'estat de luy que de coustume, croyoit que ce n'estoit que pour luy faire vn refus plus honneste : toutefois ils furent bien estonnez, quand Palamede ayant prié son oncle de resoudre le mariage de Melinte, il luy respondit, qu'il falloit auparauant qu'il allast auec sa sœur & luy à Corinthe, pour voir leurs parens, & en auiser auec eux : qu'à ce dessein ils s'en iroient dans le vaisseau de Pisistrate qui s'en retournoit, & qu'ils se preparassent tous deux à ce départ. Palamede voulut opposer quelques raisons à cette resolution; mais elles furent inutiles, & ayant appris cette nouuelle à Melinte & à sa sœur, il les remplit tous deux de confusion. Melinte fit prier Dicearque par Palamede, qu'il peust les accompagner en ce voyage, pour se faire

connoiſtre de leurs parens à Corinthe : mais il dit que cela n'eſtoit pas à propos, & qu'il ſembleroit qu'il leur allaſt parler d'vne affaire reſoluë, s'il eſtoit parmy eux. Cette reſponſe troubla Melinte encore dauantage, ne ſçachant à quel deſſein il entreprenoit ce voyage & faiſoit ces difficultez : car il croyoit l'auoir aſſez obligé en luy ſauuant la vie, & par ſon ſerment encore, pour luy faire oublier les vieilles inimitiez.

Toutefois tout ſe prepare au départ, & Melinte trouuant vn iour Ariane eſtonnée de cette neceſſité de partir, luy dit plein de douleur. Madame, que ſignifie ce mal-heureux voyage ? Ie ne ſçay quelle en ſera la fin, mais ſon commencement eſt trop triſte, pour me promettre rien de bon. Lors que ie me croyois le plus heureux des hommes, ie trouue que le bon-heur s'eſloigne le plus de moy, & me deffend meſme de le ſuiure. Melinte, reſpondit Ariane, ie ne ſçay pas quels ſont les deſſeins de mon oncle : mais les miens ſeront touſiours pareils aux voſtres ; & me trouuant ſecondée par mon frere, il n'y a point de force qui me puiſſe vaincre. Viuez ie vous prie en repos autant que vous le pourrez durant cette abſence ; & ſi mon eſloignement vous cauſe de la douleur, que l'aſſeurance de mon amitié la diminuë. Madame, reprit Melinte, que ces teſmoignages me rendent heureux en vne occaſion ſi mal-heureuſe ? mais puis-ie m'aſſeurer que iamais aucune contrainte ne changera en vous cette volonté ? Non ſeulement, dit-elle, vous le deuez croire, mais encore vous m'offencez d'en douter : car il ſemble que vous me iugiez capable de legereté & d'ingratitude. Pardon, Madame, dit-il, iamais ie n'ay creu que ces deffauts peuſſent auoir lieu en voſtre ame : mais perdant

tant de biens par voſtre eſloignement, il me ſemble que iamais rien ne me les redonnera. Que puis-ie plus eſperer, apres la perte des aſſeurances trompeuſes qui m'ont flatté ces iours derniers; voulez vous que ce mal-heur de ne vous plus voir me promette quelque bien, puis que mes plus grands contentemens ne m'ont apporté qu'vne ſi cruelle fortune? Melinte, dit-elle, les contentemens ſont ſuiuis de deſplaiſirs, & les triſteſſes de ioyes: les choſes contraires ſuccedent les vnes aux autres: nous aurons vn peu à ſouffrir eſtant eſloignez: mais apres auoir enduré, le retour en ſera plus glorieux & plus agreable: ne m'affligez point, ie vous prie, de vos ennuis, les miens me ſuffiront; & lors que ie ſçauray que vous ſupporterez cette ſeparation auec conſtance, i'auray bien aſſez de courage pour vous imiter. Il me ſemble, repartit-il, que c'eſt auoir peu d'amour, que d'auoir tant de courage: car quelle force pourra reſiſter aux deſplaiſirs de mon ame, eſtant priué du bon-heur de vous voir? la reſolution ne peut rien pour le ſoulagement d'vn mal, que le iugement trouue plus grand, plus il cherche dequoy ſe conſoler: pour perdre l'ennuy, il faudroit que ie perdiſſe voſtre ſouuenir, & ie ne le puis qu'auec la vie. Melinte, dit Ariane, ie ſçay bien que noſtre mal-heur eſt grand: mais vous en plaignez vous à moy, afin que par mes raiſons ie taſche à vous conſoler? ou afin que le connoiſſant, ie ne manque pas à le ſouffrir autant que vous? pour le premier vous confeſſez que la raiſon n'y peut rien, & pour l'autre vous ſeriez cruel de vouloir augmenter ce que i'endure. Soulageons nous pluſtoſt de part & d'autre; & comme ie trahis ma douleur pour vous teſmoigner de la conſtance, feignez auſſi d'en auoir, afin qu'eſtant contans de nos maux,

nous soyons au moins deliurez de ceux que nous verrions souffrir l'vn à l'autre. Ces paroles qui partoient de l'excés d'vne belle amitié firent venir les larmes aux yeux de Melinte ; & il eut de la peine, tant il estoit saisi, à former ces mots. Madame, que i'aye dessein d'accroistre vostre douleur, cela est impossible, ayant pour vous tant d'amour : mais ie me voy reduit à ne sçauoir comment vous parler; car si ie vous tesmoigne ce que ie souffre, vous vous en plaignez ; & si ie ne vous le tesmoigne pas, que penserez vous de mon affection ? Ariane voyant sa difficulté de parler, l'interrompit pour le soulager, & luy dit : Ie ne veux plus de tesmoignages de cette affection : si i'en auois encore besoin, vous n'en auriez pas desia tant receu de la mienne. Non, mon cher Melinte, ie suis plus asseurée de vous que de moy-mesme; mais ces mutuelles asseurances ne seruent qu'à nous faire plus ressentir cét accident : si nous nous aimions moins, nous serions moins touchez de cette separation : estimons donc nostre douleur bien glorieuse, puis qu'elle a vne si belle cause ; & ne nous en plaignons point, puisque nous ne voudrions pas auoir moins d'affection, pour souffrir moins de peine. Melinte plein de saisissement, & touché encore de ces cheres paroles, n'en pouuoit prononcer aucune, & baisoit seulement les mains d'Ariane, qui estoient toutes humides des grosses larmes qui luy tomboient. Il fut quelque temps ainsi, & Ariane cedant à vn obiect si sensible, laissa couler aussi quelques pleurs de ses beaux yeux, qu'elle essuya voulant cacher son affliction à Melinte, qui s'adressant en fin à ce qu'il tenoit, dit sans se releuer. Belles mains, faut-il que ie vous quitte, & que i'abandonne les douceurs dont vous me fauorisez? au moins

promettez moy de n'en receuoir iamais d'autres en la place des miennes. Iurez-le moy, belles mains, par vos douces estraintes ; ie veux croire que vous ne me serez iamais infidelles : car vous estes trop delicates pour entreprendre de me faire mourir, & trop blanches pour n'estre pas innocentes. Ariane respondit : Ie vous promets pour elles tout ce que vous desirez, & veux bien (dit-elle en les luy presentant) que vous les baisiez encore, pour gage de leur fidelité : puis elle se leua pour se diuertir de sa douleur, & n'estre pas surprise auec ce trouble par quelqu'vn qui fust suruenu. Aussi Palamede arriua quelque temps apres, auec lequel ils deuiserent sur le sujet de ce voyage, dont ils ne pouuoient connoistre les vrayes causes. Il promit à Melinte de l'aduertir par ses lettres de tout ce qui se passeroit, & de reuenir luy-mesme à Syracuse s'il estoit besoin. Car d'oser resister à leur oncle, entre les mains duquel Aristide auoit remis Ariane en mourant, ils ne le iugeoient pas à propos.

Depuis ce iour iusques au départ, Melinte ne pût entretenir Ariane en particulier ; seulement il luy fit voir ces vers, ausquels il donna vn nom emprunté pour pouuoir estre leus deuant tous.

Quel sort ennemy de ma flame,
Et quel deuoir imperieux,
Esloignant Cloris de ces lieux,
Rauit la moitié de mon ame ?
Donques ie la verray partir,
Et ie pourray bien consentir
A ceste absence si cruelle ?
Destins ialoux, Cieux inhumains,

Faites moy partir auec elle,
Ou laissez ma vie en ses mains.

Fut-il iamais telle iniustice ?
Et faut-il iusqu'à son retour,
Que plus i'ay pour elle d'amour,
Plus on m'ordonne de supplice ?
Desia l'effroy, le desplaisir,
Les soins qui n'osoient me saisir
Deuant sa diuine presence,
A son départ me viennent voir,
Et menacent mon innocence,
De leur tyrannique pouuoir.

Cloris, estes vous resoluë,
Mesprisant le Dieu de nos cœurs,
De ceder aux tristes rigueurs,
D'vne force moins absoluë ?
Ie ne puis vous faire pitié
Par l'ardeur de mon amitié,
Ny par la source de mes larmes ;
Sortez, pleurs ; ie vous veux punir :
Iettez, mes yeux, ces foibles armes
Qui ne la sçauroient retenir.

Doncques ceste humeur si constante
A subir les loix du deuoir,
Peut songer à ne me point voir,
Et pretendre le nom d'Amante ?
Cloris, i'ayme autrement que vous ;
Mon cœur doit bien estre ialoux

De ce froid repos de vostre ame :
Car si ie ne verse en vos yeux
La plus viue ardeur de ma flame,
Ie sens que i'estouffe en tous lieux.

Hé bien, vous me laissez, cruelle,
Rien ne vous sçauroit empescher :
La pitié ne vous peut toucher,
Vous n'auez point de lieu pour elle.
Adieu donc, seuere Beauté,
Adieu, cœur plein de dureté :
Qu'vn vain espoir ne nous console :
Ne pretendons rien desormais :
Ie perds la vie & la parole,
Et vous me perdez pour iamais.

A peine peut-on dire les douleurs que ressentit Melinte à ce départ, celles d'Ariane n'estoient pas moindres ; mais elle les cachoit si bien, que Dicearque ne connut point le regret qu'elle auoit de partir. Ils furent accompagnez par leurs amis au vaisseau de Pisistrate, & Melinte ne peût dire Adieu que des yeux à la belle Ariane : mais cét Adieu leur fut si sensible, qu'elle s'en alla auec Epicharis dans vne des chambres du nauire se mettre sur vn lict, où elle se noya de pleurs ; & Melinte apres auoir pris congé de Dicearque, & quitté les chers embrassemens de Palamede, ne la voyant plus, & le vaisseau s'esloignant, se laissa tellement saisir à la douleur, qu'il tomba entre les bras d'Arcas, & fut long temps à reuenir de son évanoüissement.

Sa recherche & son amour estoient desia diuulguées dans

dans Syracuſe, & plus il eſtoit aimé, plus ſa douleur cauſoit de pitié : en fin ſaiſy de deſplaiſir & de foibleſſe, il fut reconduit chez luy, pource qu'il ne logeoit plus chez Telephe, depuis qu'il auoit eſté remis en ſes biens ; & ſes amis taſcherent à le diuertir de ſon ennuy, duquel autre que luy ne pouuoit reconnoiſtre la grandeur.

Piſiſtrate croyant auoir le vent d'amour auſſi fauorable comme celuy qui enfloit ſes voiles, s'en alloit à Corinthe, glorieux de la deſpoüille qu'il s'imaginoit emporter, & de la conqueſte qu'il ſe promettoit. Dicearque luy donnoit de grandes aſſeurances ; la diſcretion d'Ariane ne luy deffendoit point d'eſperer, & la courtoiſie de Palamede luy faiſoit croire, qu'il n'auroit point ſon alliance deſagreable.

Il ne s'eſtonnoit point de ce qu'Ariane fuyoit ſon entretien, iugeant qu'en ces occaſions de recherche, les filles veulent pareſtre modeſtes ; Dicearque qui le receuoit auec plus de franchiſe, eſtoit ſa compagnie ordinaire ; & Ariane n'auoit autre conſolation, qu'en parlant de Melinte auec ſon frere & ſa chere Epicharis. Palamede qui deuenoit de plus en plus amoureux de la beauté de cette fille, ne ceſſoit de luy rendre des teſmoignages honneſtes de ſa paſſion : mais entendant à toute heure les reproches de tant de legeretez, il ſe reſoluoit à ſe faire cognoiſtre deſormais fidele, & ſe ſoubmettoit à toutes les eſpreuues qu'elle pourroit deſirer. Ayant paſſé l'Iſle de Cephalenie, ils entrerent dans le Golphe de Corinthe, auquel on auoit depuis peu donné le nom de Lepante. Ils arriuerent en fin à Corinthe, où Sebaſte, qui eſtoit couſin de Dicearque, les vint receuoir pour

les mener chez luy, & ils y furent receus, ainsi que le vouloit la qualité de Dicearque, & la magnificence de Sebaste. Ce vieillard estoit renommé pour son authorité dans la ville, & plus encore pour estre des plus sçauans de la Grece: Il fit salüer à Palamede & à Ariane vne ieune fille qu'il auoit nommée Cassiope, qu'ils trouuerent fort modeste & bien agreable: mais quand Ariane entendit parler des merueilleuses qualitez d'vne autre sœur qu'elle auoit, nommée Cyllenie, qui estoit parmy les filles qui seruoient au Temple de Iunon, elle eut vn grand desir de la cognoistre. Sa beauté luy auoit acquis le prix par dessus toutes celles de Corinthe: mais son esprit s'estoit encore rendu plus recommandable; & l'amour extréme que luy auoit porté le vertueux Lepante, ne luy auoit pas moins donné de reputation. Ariane eut de l'impatience que le lendemain fust arriué pour l'aller voir, & Cyllenie qui entendit parler de cette diuine Ariane, n'eut pas vn moindre desir de iuger de tant de perfections.

Pisistrate estant venu dés le matin les voir, conduisit au Temple Ariane & Palamede; & apres les sacrifices faits, ces deux belles filles s'aborderent auec tant de rauissement de part & d'autre, qu'il n'y eut iamais de satisfaction pareille. Leur veuë estoit si occuppée à iuger de leurs beautez, qu'elles ne songeoient pas à se parler. Ariane auoit vn esclat qui surpassoit de beaucoup celuy de Cyllenie, mais la douceur & la modestie estoient bien pareilles en elles: les admirations qu'elles firent alors l'vne de l'autre, furent depuis suiuies de mutuelles protestations d'amitié; & au lieu d'auoir de la ialousie des aduantages que chacune recognoissoit en sa compagne, la cognoissance de ces merites fit naistre en elles plus d'esti-

me & d'affection. Bien tost les feintes ciuilitez furent bannies d'entr'elles, pour faire place à vne franchise qui ne leur permit plus de se rien celer. La ressemblance de leurs beautez & de leurs esprits lia leurs ames, & incontinent apres, celle de leur fortune rendit cette amitie parfaite.

Dicearque qui vouloit mettre en effect la promesse qu'il auoit faite à Pisistrate, declara en fin à Palamede qu'il ne les auoit amenez à Corinthe, que pour en faire le mariage auec Ariane : qu'il ne consentiroit iamais qu'elle espousast Melinte fils de son plus grand ennemy, & que c'estoit vne resolution qu'il falloit prendre. Palamede estonné de ce discours, tascha de le diuertir de son dessein : luy representa les obligations qu'il auoit à Melinte, l'amour de son amy pour sa sœur, & en suitte les sermens par lesquels il auoit promis de ne luy vouloir iamais de mal à cause de son pere ; & que s'il y manquoit les Dieux ne luy pardonneroient pas. Dicearque luy respondit, que son intention n'auoit esté que de penser à Telephe, & non point à Hermocrate, en faisant ce serment ; & quand il seroit obligé de le tenir, qu'il ne s'estoit pas pour cela engagé de luy donner sa niece. Palamede employa toute l'eloquence dont il fut capable, pour le ramener à la raison ; luy reprochant la vie que Melinte luy auoit conseruée, & combien il se feroit de tort de tesmoigner tant d'ingratitude : mais rien ne peût fleschir cét esprit opiniastre & vindicatif, qui voulut encore que Palamede en aduertist sa sœur, pour prendre ses resolutions.

Ces cruelles nouuelles la surprirent tellement, qu'elle en perdit la parole : mais Palamede voyant que cette bel-

le sœur s'emportoit à la douleur & abbattoit son courage, releua le sien, pour l'asseurer qu'il ne souffriroit point cette tyrannie : que leur oncle deuoit auoir sur eux vne douce authorité, mais non pas vn iniuste empire : qu'il sçauroit bien se garantir & elle aussi de cette oppression, & que mesmes quand il ne seroit point si redeuable à Melinte, la façon de faire de Dicearque l'obligeoit assez à ne luy pas ceder. Ariane vn peu remise par cette resolution, pria son frere d'essayer premierement à gagner l'esprit de son oncle par douceur: mais elle fut bien estonnée lors que Dicearque mesme luy tesmoigna, que iamais rien ne le diuertiroit de ce dessein ; & ne sçachant comment se deliurer des cruautez de son oncle, & des importunitez de Pisistrate, elle s'auisa de s'enfermer auec Cyllenie dans le Temple de Iunon, emmenant seulement Epicharis auec elle, cependant que Palamede retourneroit à Syracuse aduertir Melinte de ce qui se passoit, pour resoudre ensemble comment elle auroit à se conduire. Le lendemain elle pria son oncle de trouuer bon qu'elle fust quelques iours auec Cyllenie, lequel croyant qu'il s'en pourroit mieux asseurer dans ce Temple, y consentit ; & Palamede feignant qu'il alloit à Athenes voir ses amis, partit, & s'embarqua secrettement, pour prendre le chemin de Syracuse.

Aussi tost qu'Ariane fut seule auec Cyllenie, elle luy fit part de sa douleur, & apres ne luy auoir celé aucune chose de Melinte & d'elle, luy demanda conseil de ce qu'elle auoit à faire. Vous auez raison, dit Cyllenie, de vous adresser à moy en cette occasion : il vous estoit impossible de trouuer vne personne plus sçauante que moy sur ce sujet, pour vous dire ce qui est necessaire en cette

conduite, & fuir ce qui eſt à craindre ; & puiſque l'experience m'a ſi bien appriſe, ie veux vous dire la plus grande partie de ma vie, qui ſera la meilleure inſtruction que vous puiſſiez receuoir. Ariane l'ayant priée de luy faire vn diſcours ſi vtile & ſi agreable, Cyllenie luy parla ainſi.

HISTOIRE DE LEPANTE, & de Cyllenie.

BElle Ariane, vous auez conceu vne ſi bonne opinion de moy, qu'il me faſche de la diminuer par le recit que ie vay vous faire : car vous ſçaurez de ſi triſtes accidens, qui me ſont arriuez par ma ſeule faute, que vous aurez de la peine à croire que i'aye iamais peu tomber en vn tel aueuglement : toutefois pour le ſoin que i'ay de voſtre bon-heur, i'aime mieux preferer voſtre ſalut à ma reputation enuers vous : afin que vous receuiez par mon exemple les conſeils qui vous ſeront vtiles. Ie ne craindray point de r'ouurir mes playes pour l'amour de vous, & pour vous en faire horreur, afin que vous euitiez les meſmes precipices où ie ſuis tombée. I'auray encore quelque conſolation dans mes malheurs, s'ils peuuent au moins ſeruir à empeſcher que vous ne ſoyez mal heureuſe.

Sçachez que Lepante de qui vous auez oüy parler eſtoit de Naupacte, qui eſt vne ville aſſez proche d'icy,

assise à l'embouchеure du Golphe de Corinthe, lequel ayant perdu son pere & sa mere, ne se contenta pas des soins qu'ils auoient pris de le faire instruire en toutes les estudes & les exercices qui luy estoient necessaires: mais apres auoir marié vne sœur qu'il auoit à vn des premiers d'Athenes, il vint en cette ville, attiré par la reputation du grand Philosophe Arthemidore, qui estoit particulier amy de Sebaste mon pere, pour apprendre de luy les sciences les plus cachées & les plus releuées. Bien que cette occupation fust fort serieuse, & qui demandoit vn esprit tout entier, il ne laissoit pas encore de se diuertir à toutes sortes d'arts & de gentillesses, où il reüssissoit auec autant de gloire, comme sa naissance luy fournissoit de bon-heur pour tout ce qu'il entreprenoit. Artemidore admiroit cét excellent Genie, & quelquefois en entretenoit mon pere auec admiration: bien souuent il venoit chez nous, où ils conferoient ensemble de leurs estudes; & estant plein de courtoisie, souuent il s'eschappoit d'eux pour me venir parler, comme se deslassant des discours sublimes qu'ils traittoient; & il me diuertissoit de propos si agreables, qu'il m'eust semblé que son seul aduantage estoit d'entretenir les Dames, si ie n'eusse sceu combien il estoit estimé pour choses de plus grands poids: aussi en faisois-ie beaucoup plus d'estat, & l'honorois comme vne personne esloignée du commun: Il tesmoignoit aussi qu'il prenoit vn grand plaisir à m'entretenir, pource que i'aimois à quitter les discours ordinaires des filles, & taschois à rendre mon esprit capable de choses que nous auons coustume d'ignorer: de sorte que s'accommodant à la suffisance de mon iugement, il me faisoit auoir de belles considerations, par des moyens

fort intelligibles ; & lors qu'il s'esleuoit vn peu, & qu'il voyoit que ie l'atteignois, il me fortifioit en cet estat de pensées plus releuées, & me faisoit naistre le desdain de nos amusemens ordinaires, auec le desir de polir mon ame, & de la rendre plus parfaite. Il sembloit qu'il formast luy-mesme ce qu'il auoit entrepris d'aimer : & de mon costé luy estant extremement redeuable de cette peine, ie m'estudiois à luy plaire, & à faire en sorte que ie fusse digne d'estre estimée de luy. I'auois quelque sorte de ialousie, quand i'entendois dire que chacun le cherissoit, ou qu'il se plaisoit en quelque compagnie ; ayant peur que les caresses de quelques Dames ne me le rauissent, ou qu'il n'en rencontrast quelqu'vne, dont il trouuast l'esprit plus esgal au sien. Il sembloit que ce fust à dessein, que ceux qui me venoient voir me parloient de Lepante, & m'estimoient heureuse de le voir quelquefois, comme si toutes choses eussent conspiré pour me le faire aimer; & s'il arriuoit chez nous, en mesme temps que l'on luy auoit donné ces loüanges, ie voyois qu'elles n'estoient point affectées, pource que chacun luy deferoit auec tant d'honneur, & approuuoit ce qu'il disoit auec si grand plaisir, que ie ne pouuois faillir apres tant de personnes, de faire des iugemens à son aduantage. I'eusse desiré qu'il me vist plus souuent, & depuis voyant qu'il se passoit peu de iours qu'il ne vinst chez nous, & le trouuant dans vne tristesse qui ne luy estoit point ordinaire, i'allay m'imaginer qu'il aimoit quelque Dame, dont il estoit mal traitté, ou qu'il ne pouuoit voir facilement, & qu'il venoit diuertir auec moy ses ennuis. Tantost ie voulois du mal à cette Belle, pour la douleur qu'il en receuoit : tantost ie n'estois pas fasché qu'il en eust si peu de satisfaction, pour l'interest

que i'y auois ; & pour quelque ſujet que ce fuſt, i'eſtois bien aiſe de le voir plus ſouuent. Il auoit la reputation d'eſtre aimé de quelques Dames : mais celles-là ne trauailloient point mon eſprit ; pource qu'il me diſoit tous les defauts qu'il y trouuoit ; tantoſt elles eſtoient trop faciles ; tantoſt elles n'auoient autre gloire que d'acquerir quantité d'Amans, & de les conſeruer tous par differens moyens ; & ſçachant que les vanitez, & les affetteries luy eſtoient inſupportables, i'eſtois aſſeurée qu'il n'auroit iamais de la paſſion pour ces ſujets. Ie m'enquerois des lieux où il hantoit le plus, mais ie ne trouuois rien qui meritaſt de l'arreſter, & en mon ame ie me doutois qu'il m'approuuoit autant que perſonne. En fin vn iour que nous eſtions ſeuls, ie luy monſtray quelques vers que l'on m'auoit donnez, & en recompenſe il m'en fit voir d'autres qu'il auoit faits, qui eſtoient ainſi.

Doncques ie ſouffriray qu'vn eternel ſilence,
De mes triſtes ennuis cachant la violence,
Eſteigne de mes iours la plus belle ſaiſon?
Doncques cette Beauté que mon penſer adore,
Me peut bien de la voix rauir l'vſage encore,
Apres m'auoir oſté celuy de la raiſon?

Doncques touſiours l'ardeur de ma ſecrette flame
D'inutiles deſirs allumera mon ame,
Sans iamais allentir l'excés de ſa rigueur ?
Et cét œil ſans pitié, me perçant de ſa foudre,
Touſiours fera voler mon eſperance en poudre,
Au meſme temps qu'en cendre il reduira mon cœur ?

Où ſuis-

Où ſuis-tu, mon courage? ay-ie perdu l'enuie
Qui nous porte à cherir ſon plaiſir & ſa vie?
Iuſtes reſſentimens, qu'eſtes vous deuenus?
Quel magique poiſon, quelle ruſe ennemie
Retenoit au beſoin voſtre force endormie,
Quand ie receus chez moy des traiſtres inconnus?

Helas! où me conduit ma fureur inſenſée?
Le frein reſpectueux d'vne crainte glacée
Me fait deſaduoüer ces mots de mon tranſport?
Ie cheris les tourmens de mon ame abbatuë,
Et veux bien careſſer l'ennemy qui me tuë;
Si ie ſuis ſans raiſon, me plains-ie pas à tort?

C'eſt à tort, il eſt vray; mes chaiſnes ſont trop belles:
Me plaindre ſans ſujet me rend indigne d'elles:
De m'en tirer iamais, ce n'eſt pas mon deſſein:
L'honneur de l'oſer voir me ſert de recompenſe,
Et ie ſuis trop heureux de pouuoir ſans offence
Porter inceſſamment ſon image en mon ſein.

Que dis-je, ſon image? helas! c'eſt-elle meſme;
Ie la ſens là dedans d'vne rigueur extréme
R'allumer le braſier qui nourrit mon tourment:
Ie la ſens; ſon pouuoir la fait aſſez connoiſtre,
Qui ſe plaiſt en l'ardeur qu'elle meſme fait naiſtre,
Et qui vit dans le feu comme en ſon element.

Toy qui vis en mon cœur, Beauté trop inhumaine,
En vain ie parlerois, tu vois aſſez ma peine:

Veux tu point establir la paix en ton sejour?
Quoy ! l'horreur de mes maux ne te rend point sensible?
Mais si tu n'es que glace, helas! est-il possible
Que tu n'esteignes point l'ardeur de mon amour?

Est-il possible, dis-ie, en luy rendant ses vers, que Lepante demeure muet deuant celle qu'il aime? Non seulement muet, respondit-il, mais tellement plein de respect & de crainte, que iamais vn seul regard ne luy a donné tesmoignage de mon amour. Il faut, luy dis-ie, que vous la craigniez extrémement; pource que ie n'en connois gueres qui ne receussent auec plaisir l'offre de vostre seruice. Ie m'estonne, reprit-il, que vous trouuiez cela estrange, puis que vous estes de celles qui ne peuuent souffrir d'estre aimées. Ne parlez point de moy, luy repartis-ie; pource que i'ay raison de ne pas croire que l'on me puisse aimer: mais celle qui vous donne de l'amour, estant sans doute fort aimable, peut croire ce que vous luy diriez de vostre affection. Au contraire, poursuiuit-il, ie ne l'aime, que pource qu'elle vous ressemble, & c'est ce qui me fait craindre, redoutant d'esprouuer d'elle cette mesme seuerité, que beaucoup d'autres ont ressentie de vous. Ie luy repliquay, ce n'estoit pas Lepante qui me faisoit ces offres; & n'estant pas satisfaite de ma beauté, ie ne pouuois croire les effects bien grands d'vne si petite cause; puis ie vous diray qu'encore que ie ne vaille pas la peine d'estre aimée, ie n'ay point iusques icy trouué personne digne de mon courage; & quand il s'en presenteroit quelqu'vn, ie le traitterois comme l'estimant le moindre des hommes, & me croyant des plus parfaites. Cette responce le surprit, & l'in-

terdit pour quelque temps : puis reprenant la parole, il me dit. I'ay donc quelque ſujet de craindre, que cette Belle vous reſſemblant, ne me banniſt de ſa veuë, ſi i'oſois luy declarer mon amour, ou du moins qu'elle ne s'eſtimaſt offenſée de moy; & ſes yeux irritez me ſeroient inſupportables. Toutes, luy dis-ie, ne ſont pas ſi mauuaiſes, & ie voudrois la connoiſtre pour la perſuader à vous vouloir du bien. Pleuſt aux Dieux, dit-il, que vous euſſiez autant de volonté de me ſecourir, que vous auez de connoiſſance d'elle. Ie luy iuray que ie m'y employerois de bon cœur, s'il me la faiſoit connoiſtre. Ce ſeroit, reſpondit-il, vous parler d'amour, & vous ne le voulez pas ſouffrir. Ce qui ne me touche point, luy dis-ie, ne m'offenſera iamais. Si elle vous reſſemble, reprit-il, & en beauté & en humeur, elle aura vn pareil ſentiment que vous; & pour eſſayer par vous meſme le traittement qu'elle me feroit, ie veux vous dire, Cyllenie, ie vous aime : que me reſpondriez vous? Mais, luy dis-ie, cela n'eſt point, & ie ne vous puis faire la reſponſe que ie vous ferois. Il n'eſt rien, continua-t'il, de plus veritable, & tout le diſcours que ie vous ay fait, n'eſtoit que pour en venir à cette declaration. Ie rougis, & honteuſe de l'auoir ainſi obligé à ſe deſcouurir, ie luy dis: Lepante, ſi la franchiſe dont i'vſe auec vous, eſt cauſe de cette hardieſſe, vous n'en abuſerez pas long temps : car vous deuez perdre cette liberté ou ma veuë. Luy ſans s'eſtonner, me reſpondit : Vous me confeſſerez donc que i'ay ſujet de tenir mon affection cachée à celle qui vous reſſemble : car i'en apprehende vne reſponſe auſſi cruelle, que celle que i'ay tirée de voſtre bouche. Ie fus encore plus honteuſe qu'auparauant, d'auoir eſté ainſi trompée ; & ſans la ſuruenuë de

quelques personnes, ie m'allois plaindre à luy de se ioüer ainsi de moy : toutefois ie me flattois de la creance que son discours pourroit bien estre veritable ; & toute la nuit ie ne fis que me fortifier en cette opinion, qu'il auoit voulu me sonder de tous costez, redoutant mon humeur ; & que si ma response eust esté plus douce, il eust laissé les feintes pour me parler plus ouuertement. C'estoit vne estrange resolution que la mienne : i'auois souhaitté qu'il m'aimast, & croyois aimer sans estré aimee, & lors que ie le vy sousmis à moy sans qu'il sceust mon dessein, ie pris vne authorité sur luy si absoluë, que ie luy voulus faire souffrir mon empire aussi rigoureux, que si ie l'eusse haï, pour en tirer les plus rudes espreuues.

Depuis il viuoit auec moy comme auparauant, croyant que i'eusse receu son excuse : toutefois ie ne voulois point en demeurer là ; & mon enuie estoit admirable. Ie desirois qu'il se declarast à moy, & estois pourtant resoluë de luy oster toute esperance. I'en recherchois donc l'occasion autant que luy : & vn iour que ie luy parlay de quelque songe que i'auois fait, il me dit qu'il en auoit mis vn des siens en vers, qu'il me fit voir à l'heure mesme, & ils estoient tels.

Insensé, qu'ay ie fait ? ah ! malheureuse audace !
I'ay donc osé rompre la glace
D'vn respect gardé tant de mois ?
En fin donc ma fureur a pris cette licence ;
I'ay dit que ie l'aimois,
Et i'en suis pour iamais banny de sa presence ?

Ces beaux yeux sans pitié, trop prompts à la iustice,
Ont adiousté pour mon supplice,

La colere à la maiesté.
Ie sens leur feu vangeur : elle fuit, l'inhumaine,
Dans vn bois escarté ;
Et ie pers pour la suiure, & la force & l'haleine.

Cruelle, arrestez vous ; ie vay vous satisfaire ;
Si ma bouche a pû vous desplaire,
Mes mains sçauront bien vous vanger.
Mais quoy ? tout est obscur, & mon bras que i'allonge,
Ne prend qu'vn vent leger :
Dieux ! ie suis en mon lit, & mon mal n'est qu'vn songe.

O bien-heureux résveil, qui cheris l'innocence !
Quoy ! son corrroux, & mon offense
Se sont en l'air esvanoüis ?
Mon respect triomphant se rit de ces chimeres ;
Et mes sens resioüis
Sont sauuez de la peur de ces vaines miseres ?

Va, songe, la terreur des ames amoureuses,
Porteur de visions affreuses,
Frere des fantosmes ombreux,
Va, cruel imposteur, te plonger aux abysmes
Des Enfers tenebreux,
Dans le triste sejour des monstres & des crimes.

Vous estes donc encore, luy dis-ie, sur cette retenuë de n'oser vous declarer ? Ah ! Madame, respondit-il, vous m'auez bien appris à ne me pas mettre en ce hazard. Toutes, luy dis-ie, ne sont pas faites comme moy. Ie vous ay dit, reprit-il, que celle-là, sans vous offenser

est faite tout ainsi que vous. Ie vous prie de ne me point persuader de courir cette fortune ; & qu'aspirant à des biens que ie n'ose esperer, ie ne me priue point par imprudence de ceux dont ie iouïs. Ie la voy, ie luy parle, & me contente de l'estime qu'elle fait de moy, puisque ie ne puis pretendre d'en estre aimé. Mais, repartis-ie, qu'esperez vous que deuienne vostre affection, si elle n'en a cognoissance? Il me respondit : Puis qu'elle ne veut pas en oüir parler auant qu'elle la cognoisse, il faut qu'elle la cognoisse auant que d'en oüir parler. Que sçauez vous, luy dis-ie, si desia elle ne la cognoist pas, & s'il ne tient plus qu'à vous en asseurer ensemble? Promettez moy, me dit-il, qu'elle ne s'en faschera point, & ie prendray cette liberté. Ie vous le promets, luy dis-ie, par le pouuoir que i'ay sur elle. Il me respondit ; Vous pouuez tout sur vous mesme ; c'est pourquoy i'ose encore vne fois vous dire, que c'est vous que i'aime ; & que vous en deuez estre toute asseurée, puisque vous sçauez bien qu'il n'y a personne au monde que vous que ie puisse aimer. Vous pensez, luy dis-ie froidement, me faire encore parler au nom de celle que vous aimez, & m'essayer vne seconde fois. Non, reprit-il, il n'y a point de feinte en ce que ie vous dis, & quelque rigueur que ie puisse esprouuer, ie suis forcé de vous le dire par l'excés de mon affection, & par l'asseurance que vous m'auez donnée de ne vous en point offenser. Ie ne veux pas, luy dis ie, me fascher contre vous, puisque ie m'y suis obligée, mais ie vous deffends de me parler iamais de cette affection : si vous m'aimez, vous craindrez de me desobeïr ; & si vous ne m'aimez pas, ie ne veux point entendre vos feintes. Alors pallissant comme s'il eust re-

ceu vn arrest de mort, il n'osa plus souffrir ma veuë, & baissant les yeux, il me dit: Madame, dés cette heure ie ne suis coulpable que pour vous auoir obeï; & puis que c'est faillir que de faire vos commandemens, ma desobeïssance à ce que vous voulez m'ordonner, ne sera pas vn crime. Il faut pourtant, luy respondis-ie, vous y resoudre, ou ne me voir iamais. Ce dernier coup l'abbatit entierement, & luy fit perdre la parole: quelques personnes qui suruindrent nous trouuerent dans vn grand silence, qu'il ne rompit point, sinon en sortant qu'il me dit: I'aime mieux me priuer de vous parler ainsi, que de vous voir; & puisque vous estes si cruelle, ie promets de vous obeïr toute ma vie. Toutefois il ne pût s'empescher de reprendre ce discours vne autre fois, surquoy ie luy alleguay la promesse qu'il m'auoit faite, & ne le voulus plus entendre. Le lendemain il me fit voir ces vers.

Ouy, ie te l'ay promis, & le veux bien tenir,
Cruelle, dont le souuenir
Conserue seulement ce qui sert à ma peine;
I'ay promis de souffrir, & me taire à iamais:
Inhumaine, inhumaine,
Tien donc ainsi que moy tout ce que tu promets.

Ces beaux yeux, qui cachoient vne ame sans pitié
Dessous vn voile d'amitié,
M'asseuroient, pour oser à ta grace pretendre:
Ie les voy deuenus mes cruels ennemis,
Au lieu de me deffendre:
Pourquoy ne tiennent-ils ce qu'ils m'auoient promis;

Alors que ie laiſſay conduire en ta priſon
Mon cœur auecques ma raiſon,
Ta beauté leur promit vn ſi plaiſant ſeruage.
Sous ces conditions aux fers ils furent mis;
Et tu leur fais outrage!
Eſt-ce ainſi que tu tiens ce que tu m'as promis?

Il eſt vray qu'vn eſprit ſans amour comme toy,
Peut bien auſſi viure ſans foy:
Seul ie feray donc voir ma promeſſe certaine:
Et le Ciel qui ſe rit des pariures d'Amour,
Ne ſera point en peine,
De pardonner les miens, & s'en mocquer vn iour.

Ie fay vœu derechef de me taire à iamais:
Que ſi i'y manque deſormais,
Ie veux de tes deſdains ſentir touſiours l'attainte.
Tout parlera pour moy: ma peine inceſſamment,
Sur mon viſage peinte,
Te dira les ennuis que ie ſouffre en t'aimant.

Mon ſilence eloquent, bien plus que mes diſcours,
Viendra s'offrir à mon ſecours,
Pour te faire ſçauoir les maux qui m'enuironnent:
Et cét eſtonnement, que tes perfections
Deuant tes yeux me donnent,
Te dira mieux l'excés de mes affections.

Quand tu conſulteras ton miroir au matin,
Ces deux Aſtres de mon deſtin,

Si dignes

Si dignes d'estre aimez, te diront que ie t'aime.
Et sans que ie repugne à tes seueres loix,
Ta belle bouche mesme
Te le dira, cruelle, au deffaut de ma voix.

Ie vous confesse que ie m'estois faict vn grand effort, pour le traitter si cruellement : car il n'y auoit rien au monde que i'estimasse tant que luy, ny à qui ie desirasse plaire dauantage : toutefois sçachant qu'il ne prisoit rien tant qu'vne vertu separée du commun, & qu'il m'en aimeroit beaucoup mieux de resister ainsi à ses premieres attaques, i'auois creu qu'il falloit viure auec luy de cette sorte. Mais iugeant alors que ie l'auois assez esprouué, & pleine de ioye de le voir si touché d'amour, il me fallut ceder ; & changeant de visage, ie luy dis auec vn sousris : Lepante, ie veux que vous m'obeïssiez toute vostre vie, en ne me parlant iamais de vostre affection : car i'en veux estre toute asseurée ; vous estimant trop vertueux pour estre vn trompeur. Il fut si surpris de ce discours, ne s'attendant pas à vne si heureuse fortune, que me prenant la main il ne sçauoit que me respondre. En fin il me dit : Il suffit que vous ayez cognoissance de vous & de moy, pour sçauoir ce que vous en deuez croire ; Et vous auez raison de ne vouloir pas des paroles pour vous en asseurer : puisque toutes les actions de ma vie ne vous diront autre chose. Lepante, repris-ie, vous auez assez cognu combien ie vous estime : si ie dois aimer quelque chose, ce ne peut estre que vous : ie vous permets de le croire ; & ne vous prescris aucune loy pour viure desormais auec moy ; estant certaine que la vertu regle tous vos desirs. Madame, me dit-il en me baisant la main, ma

passion a pour objet vne chose trop parfaite, pour me permettre vne pensée qui soit indigne de sa cause, & ie ne reçoy pas vne petite ioye de l'asseurance que vous en voulez auoir, qui me fait croire que vous la iugez aussi grande qu'elle est, encore qu'il soit bien difficile. Cessons, luy dis-ie, ces communes protestations, & viuons sans douter l'vn de l'autre : ce ne sont pas vos paroles, qui m'ont enseigné ce que ie dois croire de vous ; & vne des miennes vous doit asseurer de mon amitié, puisque i'ose le dire. Il ne reste donc plus, repliqua-t'il, qu'à m'ordonner comment il vous plaist que ie viue : si vous desirez que ie me declare, ou que ie tienne encore mon affection cachée. Il vaut mieux, luy dis-ie, ne se pas descouurir si tost (pource qu'en ce temps-là Callias me recherchoit) vous sçauez, adioustay-ie, ce que mon pere souhaitte, & il faut que ie rompe ce coup, auant que l'on connoisse que i'ay vn autre desir : cependant viuez si discrettement, que l'on ne se puisse apperceuoir de vostre dessein. Ie reçoy, repartit-il, cette ordonnance pour vne faueur extréme, & vous verrez de quelle sorte ie l'obserueray. Depuis ce temps-là nous vescusmes dans vne confidence tres parfaite, que nous cachions d'vne discretion merueilleuse ; & il y en auoit fort peu qui peussent nous soupçonner d'intelligence : ce qui faisoit que tous deux separément, nous estions estimez insensibles à l'amour, comme ne trouuant rien digne de nous. Ie l'aduertissois de tout ce qui se passoit ; surquoy il me donnoit conseil, & le receuoit aussi de moy en ce qui le touchoit : Ie luy faisois de bons contes de ceux qui entreprenoient de m'aimer, comment ils s'y prenoient, & de quelle sorte ils estoient receus ; il en plaignoit les vns, &

ſe rioit des autres. S'il m'arriuoit quelque choſe, i'auois impatience de le voir, pour luy en faire le recit : auſſi me rendoit-il conte ſi exactement de ſa vie, & ſatisfaiſoit à tout ce que ie deſirois de luy, auec tant de ſoin & de reſpect, que i'eſtois trop aſſeurée du pouuoir que i'auois ſur luy. Mais ie vous iure que rien ne m'eſtoit ſi agreable que ſa diſcretion : rien ne ſembloit ſi eſloigné que luy du deſſein de m'aimer : Il ne feignoit point en preſence de tous, & de mon pere meſme, de parler de ce qu'il auoit à me dire, ou à ſçauoir de moy, ſous des termes ſi plaiſans, & auec tant de dexterité, ſoit en me faiſant quelque conte, ou à propos de ce qui ſe diſoit, que ſans eſtre entendus de perſonne, nous nous entendions auſſi bien que ſi nous euſſions parlé ouuertement.

L'eſpace d'vn an nous veſcuſmes de cette ſorte : mais à la fin ayant rompu le mariage de Callias auec beaucoup de peine, & voyant qu'il me ſeroit difficile de faire ſouuent vn pareil effort ſur ce que ie deuois à mon pere, puis qu'il teſmoignoit n'auoir autre deſir que de me voir bien toſt mariée à vn des premiers de Corinthe, ie conſeillay Lepante de ne plus perdre de temps à ſe deſcouurir, encore que ie preuiſſe beaucoup de difficultez : car bien que mon pere l'eſtimaſt autant qu'il ſe pouuoit, & viſt ſa condition auſſi releuee que la ſienne, ſi eſtoit-il bien eſloigné de penſer en luy, ne voulant point s'allier hors de Corinthe. Nous conſultaſmes donc enſemble des moyens qu'il faudroit tenir, & encore que Lepante receuſt auec grande ioye la permiſſion de me demander, il ne laiſſoit pas d'apprehender extrémement, voyant que ſi la fortune luy eſtoit contraire, il perdoit non ſeulement le bien de m'auoir, mais encore les commoditez

qui luy estoient acquises, comme de me voir, & de m'entretenir auec tant de facilité. Toutefois il falloit se resoudre, & ie luy promis de tesmoigner en sa faueur tout ce que mon honneur me pourroit permettre : mesme ie luy donnay autant d'asseurances de mon amitié qu'il en pouuoit souhaitter ; & sur ce que ie le voyois triste, ie luy dis : Lepante, n'estes vous pas content des paroles que ie vous donne ? dites de quelle sorte vous les desirez, & vous verrez si ie n'ay pas dessein de faire pour vous tout ce que ie puis. Madame, me respondit-il, l'honneur que vous me faites est si grand, que mon silence vient en partie de ne sçauoir comment vous en rendre graces. Ie n'ay rien à desirer de vous, que ce qu'il vous plaira ordonner de moy : i'aime mieux desormais estre redeuable à vostre bonne volonté, des faueurs que ie receuray de vous, qu'à la promesse que i'en auois tirée : mais permettez vn peu que i'apprehende la fortune hazardeuse que ie vay courir : il n'y a point de milieu pour moy ; il faut que ie sois le plus heureux du monde, ou que ie meure : car soyez asseurée que si ie me voy priué de viure auec vous, la mort la plus prompte me sera la plus secourable. Lepante, luy dis-ie, la fortune ne nous sera pas peut-estre si cruelle, & deuant que vous perdiez l'esperance, il faut que ie perde toutes sortes de moyens de vous rendre content. Le pouuoir, reprit-il, que vous auez en cecy est si grand, que si vous l'employez ie ne doute point de mon bonheur : vous auez vn pere qui vous aime, & qui n'a point sujet de me haïr : i'ose dire que nos conditions sont esgales : mais vne legere difficulté ruine souuent des considerations importantes. Ce n'est pas icy comme des mariages ordinaires, dont la proposition estant suiuie d'vn re-

fus, le peu d'engagement fait que chaque chose demeure en son estat : mais aussi tost que l'ouuerture en sera faite de ma part, il faut que i'employe tout ce que i'auray de puissance & de vie, pour m'acquerir vn bon-heur, sans lequel ie ne puis estre au monde. Ie luy repartis : Faites de vostre costé ce qui depend de vous, & de ma part ne doutez point que ie ne fasse encore plus que vous n'osez esperer : ie veux croire que les Dieux auront soin de nous, & ne permettront pas que nous soyons long temps separez. Il me prit la main, & me la baisa long temps plein de saisissement & de ioye ; & pour le retirer de ce trouble, ie luy dis qu'il falloit songer aux moyens que nous deuions tenir. Nous auisasmes qu'encore qu'il eust des parens à Corinthe, il valloit mieux que la proposition se fist à mon pere par Artemidore, estant personne pour en ouurir le propos comme amy commun, & capable puis apres de persuader par la force de ses raisons ; & que s'il estoit besoin, les autres se pourroient ioindre : toute la difficulté estoit d'auoir des nouuelles l'vn de l'autre, au cas que l'affaire se rendist difficile, pour se donner aduis de tout ce qui se passeroit, & remedier aux desordres qui pourroient suruenir. Ie ne pouuois me resoudre à me fier en personne, & ce me fut vn bon-heur ; pource que sans doute i'eusse esté trahie. En fin ie luy dis, que i'auois vn cabinet qui respondoit sur vne ruë, par laquelle peu de personnes passoient ; que la nuit ie laisserois couler vne corde, à laquelle il feroit attacher les lettres qu'il m'enuoyeroit, & que le lendemain il auroit ma response. Cela fut donc ainsi arresté, & il se separa de moy auec beaucoup de regret, ayant peur de ne me reuoir de long temps : toutefois ie le vis encore vne fois, mais en presence de quel-

ques perſonnes, & il eut ſeulement le loiſir de me dire qu'Artemidore ſe porteroit pour luy d'vne affection extréme, & qu'il en deuoit parler le lendemain.

I'attendis ce iour auec vne grande inquietude, & le matin ie me preparois à faire bonne mine, lors qu'Artemidore viendroit chez nous : mais ie fus preuenuë, pource que mon pere reuenant au logis pour diſner, ie le vy qui auoit le viſage aſſez triſte, & qui ſe promenoit à grands pas, ayant quelque penſée qui le tourmentoit. Ie ſceus qu'il venoit de chez Artemidore, & ne doutay plus de ce qui le rendoit ſi penſif. Nous diſnaſmes ſans dire vn ſeul mot; & apres diſner il entra dans le cabinet de ſes liures, où il me fit appeller. I'allay le trouuer auſſi tremblante que ſi l'on m'euſt conduite au ſupplice : toutefois en entrant ie me r'aſſeuray, & comme il auoit accouſtumé de me parler auſſi toſt que quelque party ſe preſentoit, il me dit : Ma fille, i'ay ſceu ce matin que vous eſtes recherchée d'vn homme dont le merite vous eſt aſſez connu & à moy auſſi : il y a des difficultez qui me pourroient diuertir de penſer à luy, & des raiſons auſſi qui me feroient l'agréer : mais auant que d'eſcouter aucune propoſition, i'ay voulu ſçauoir ſi vous pourrez vous reſoudre à le receuoir. Ie voulus faire la fine, & le preuenant ie luy dis; Mon pere, ie vous ſupplie de ne me nommer perſonne, & de croire que tel qu'il puiſſe eſtre, ie le receuray, pourueu qu'il vous ſoit agreable. Il m'auoit parlé ainſi doucement à deſſein, ſe doutant bien que i'eſtois aduertie de tout, & il reconnut auſſi toſt mon artifice; puis il pourſuiuit. Non, non, ma fille, c'eſt à vous à choiſir celuy auec qui vous deuez viure, & ie verray apres ſi voſtre choix eſt raiſonnable, pource que vous deuez vous rapporter à moy de ce

iugement; & ie vous veux bien dire que c'est Lepante qui vous recherche. Ie ne pûs m'empescher de rougir : toutefois croyant que tout dependoit de la declaration que ie ferois en sa faueur, ie luy respondis. Mon pere, Lepante a trop de bonnes qualitez, & ie vous ay trop de fois oüy l'estimer, pour y rien trouuer à redire : s'il vous est agreable, ie vous tesmoigneray que ie n'ay autre dessein que de vous plaire. Cette response, encore qu'elle semblast honneste, luy fit trop parestre ma satisfaction : il iugea que la demande ne s'estoit point faite sans que ie l'eusse desiré, outre qu'il s'estoit auparauant deffié de nostre intelligence, & il n'y eut rien qui nous nuisist dauantage que la connoissance de cette confidence entre nous sans son congé : & bien qu'il n'eust autre suiet de se plaindre de Lepante, cela l'anima assez pour me dire d'vn visage enflammé, Ie voy bien qu'il ne vous deplaist pas : mais i'ay peur que ce qui vous agrée le plus en luy, soit ce qui m'offence dauantage; Allez, i'y penseray, & cependant ie vous deffends de le voir. Ces paroles m'estonnerent extrémement, & ie sortis aussi confuse, comme i'auois esté auparauant pleine d'esperance.

Le soir ie sçeus par les lettres de Lepante, qu'Artemidore auoit proposé nostre mariage à mon pere, & luy auoit remonstré toutes les considerations qui l'y deuoient porter, lesquelles il auoit escoutées auec vn peu de froideur, & auoit promis d'y songer. Ie luy conseillay d'employer tous les amis qu'il pourroit, pour persuader mon pere auant qu'il fist vne response à son desauantage, pource que i'auois recognu qu'il s'estoit fort offensé de nostre affection : de façon qu'il ne se passoit iour, que ceux qui auoient pouuoir sur luy ne

luy en parlassent, surquoy il ne donnoit aucune resolution.

Lepante estoit fort aimé dans Corinthe, & si tost que l'on sceut son dessein, il n'y eut personne qui ne desirast qu'il y reüssist: chacun faisoit des souhaits pour luy, voyant à regret le tourment qu'il enduroit, à cause de l'auersion de mon pere : Et pource que i'estois aussi en quelque estime, on ne croyoit pas qu'il y eust rien de mieux assorty que nous deux : aussi ie croy que iamais humeurs ne furent si esgales, non seulement il aimoit tout ce qui estoit honneste, mais il s'y estoit rendu tellement accomply, que toutes les belles qualitez que l'on a peine d'acquerir, sembloient estre nées auec luy : pour moy ie ne veux pas dire que ie fusse ainsi parfaite, mais ie ne pouuois approuuer que ce qui l'estoit. Nous faisions ordinairement vn iugement semblable de toutes choses, nos courages s'esleuoient au mesme degré, & nous aimions vne mesme sorte de vie. Voyez quel bon-heur i'eusse possedé, si nous eussions pû viure ensemble. Tous blasmoient mon pere de s'opposer à nos desirs, n'y ayant aucun qui ne iugeast bien que cette affection s'estoit nourrie entre nous de long temps, & qu'il n'auoit rien entrepris sans ma permission.

I'auouë que i'auois vn despit que l'on creust que ie l'aimasse, & estois marrie que son merite fust si connu de tous, qu'il estoit impossible qu'il ne le fust aussi de moy. I'eusse desiré qu'il eust esté moins accomply, afin que l'on peust douter si ie l'estimois; & ne sçachant comment me vanger de cette commune opinion, quelquefois i'estois resoluë de l'abandonner, & consentois à me rendre malheureuse & luy aussi, pour ruïner cette creance à nos despens.

pens. Il eſt vray qu'il a payé bien cher cette vertu glorieuſe & altiere qu'il m'auoit enſeignée ; & que ie me ſuis bien ſeruy contre luy-meſme, de cette grandeur de courage où il m'auoit eſleuée, qui me perſuadoit qu'il valloit mieux perdre tous les contentemens de ma vie, qu'il fuſt dit que i'euſſe de l'amour : cependant ie ne conſiderois pas qu'il n'y a rien de ſi permis, que de choiſir par les moyens honneſtes celuy auec lequel on s'eſtimeroit heureuſe de viure ; & quand ce bon-heur eſt arriué, on ne peut eſtre eſtimée que ſage : cette erreur m'a fait commettre des fautes que ie pleureray toute ma vie.

Encore que mon pere euſt fait ſçauoir à Artemidore, que Lepante ne deuoit point penſer à moy, il ne laiſſoit pas de le remettre quelquefois ſur ce diſcours, & luy repreſentoit quelle faute il faiſoit, de refuſer ce bon-heur pour ſa famille : qu'il meſpriſoit en Lepante les qualitez que les autres peres euſſent deſiré rencontrer pour leurs filles ; que s'il m'aimoit auec tant de paſſion, c'eſtoit pluſtoſt vn bon-heur, qu'vne choſe qui le deuſt rendre coulpable : que toute la ville luy ſeroit obligée d'arreſter parmy eux vne perſonne de tel merite ; pource que la pluſpart de ſon bien eſtant autour de Corinthe, il offroit de s'y eſtablir, & de n'abandonner iamais mon pere ; mais tout cela ne gagnoit rien ſur luy. Ce qui rendoit Lepante recommandable, c'eſtoit ce qui luy nuiſoit le plus ; mon pere ayant cette mal-heureuſe opinion, qu'il falloit pluſtoſt choiſir vn gendre moins habile, & plus ſoigneux de ſes affaires. Toutefois ie croy que la plus forte raiſon eſtoit, que mon pere (encore que ſçauant) eſtant du naturel des vieilles gens, qui veulent faire paſſer toutes leurs opinions auec authorité, eſtoit enuieux du ſçauoir de Le-

pante, & ne vouloit point auoir ordinairement chez luy vne personne qui le peust contredire; bien que Lepante sceust d.ferer à tout ce qu'il disoit auec beaucoup de discretion. Mon pere n'auoit pas tant de raison de le refuser, que i'en auois de l'aimer ; & il connoissoit bien le desir que i'auois; pource que ie ne pouuois souffrir qu'on me parlast au desauantage de Lepante, & reiettois bien loing les partis qui se presentoient. Ie sçay bien que si i'eusse declaré à mon pere que ie ne pouuois consentir à autre recherche, il se fust en fin laissé fleschir à la tendresse qu'il auoit pour moy, & au merite de Lepante: mais craignant qu'vne resolution si absoluë vinst à estre sçeuë dans Corinthe, iamais ie n'eus cette asseurance.

Cependant i'estois tourmentée des ennuis de Lepante & des miens. Ie le voyois au Temple, mais rarement, & auec vn visage si changé, que la mort n'en a pas vn plus deffait. Ses lettres n'estoient plus remplies que du malheur de sa vie, & modestement il me sommoit de mes promesses. Ie reconnoissois qu'il auoit raison, & que son bon-heur estoit entre mes mains, mais ie ne me pouuois resoudre : & cette seuerité qui me rendoit insensible à ses douleurs & à ses prieres, à la fin me rendit aussi insensible à son affection.

Tous ceux qui m'approchoient, estoient instruits pour me parler au mespris de Lepante, & pource que ie le connoissois trop pour les croire, s'ils me disoient quelque chose qui fust contraire à la verité, ils desguisoient seulement ses vertus, & les faisoient passer pour autant de vices. Ainsi les charmes qu'il auoit pour se faire aimer des plus habiles, & respecter des moindres; n'estoient plus qu'vn empire & vne authorité tyrannique qu'il vsurpoi

ſur tous ceux qui le hantoient: ſa diſcretion eſtoit diſſimulation, & ſa courtoiſie artifice: toutes ſes belles qualitez à leur iugement eſtoient autant de deffauts. Ie vous confeſſe que ie commençay peu à peu à ceder à leurs raiſons. L'abſence de Lepante effaçoit chaque iour quelqu'vne de ſes perfections de ma memoire. Ie diſois que peut-eſtre mon affection m'aueugloit, & me faiſoit imaginer en luy des merites qui n'eſtoient pas: que ceux qui eſtoient ſans paſſion en iugeoient autrement: en fin croyant eſtre bien plus clair-voyante, & iuger plus parfaitement, ie ne m'apperceuois pas que ie deuenois aueugle & ſans iugement. Toutefois il me reſtoit encore vn certain reſpect pour Lepante, que ie n'oſois l'offencer en luy teſmoignant mon refroidiſſement. I'auois honte de donner ce deſplaiſir à celuy à qui il n'eſtoit iamais arriué de me deſplaire. Ses lettres eſtoient touſiours pleines d'amour & de regret de ne me plus voir, & pource qu'il ſçauoit que les gentilleſſes & les pointes d'eſprit qu'il m'eſcriuoit m'eſtoient fort agreables, il en meſloit touſiours quelques vnes, malgré la cruauté de ſa fortune & des tourmens qu'il enduroit, & ſouuent il ſe forçoit tellement, que laiſſant à part ſes douleurs, elles eſtoient toutes remplies de douceurs & de mignardiſes, & à toute autre qu'à moy elles euſſent ſemblé partir d'vn eſprit bien ſatisfait.

Pour moy ie connoiſſois bien ſa contrainte, & l'en plaignois: mais lors que mon affection diminua, ie changeay d'auis, & ie iugeois que s'il auoit beaucoup d'amour, il ne s'amuſeroit pas à ces gentilleſſes: ſi ſa paſſion l'emportoit à me teſmoigner quelque deſeſpoir, ie diſois qu'il ſortoit du reſpect qu'il me deuoit: S'il me donnoit quelque aduis, ie ne trouuois pas bon qu'il ſe meſlaſt de me

conseiller, & qu'il se deffiast de ma conduitte: si ie le rencontrois, & qu'il me parust auec vn visage fort deffait, ne trouuant plus en luy ce qui me sembloit autrefois si agreable, ie croyois auoir raison d'en retirer mon affection: & si quelque esperance luy faisoit reprendre son teint ordinaire, ie disois qu'il n'estoit pas fort tourmenté d'amour. En l'humeur où i'estois il eust esté difficile qu'il eust composé son visage, & ses actions en sorte que ie n'y eusse pû trouuer à redire. Il iugeoit assez que la cause deuoit estre bien mauuaise, qui produisoit vn si grand changement, pource qu'autrefois il ne faisoit rien que ie n'eusse approuué. Toutefois sa discretion se maintint tousiours si parfaite, que iamais il ne se plaignit de moy, quelque sujet qu'il en eust: Iamais il ne fit sçauoir aucune des asseurances qu'il en auoit receuës, pour tesmoigner combien i'auois tort. Il dissimuloit donc sa douleur, ne m'osant accuser, & esperant que ie traitterois mieux son affection: mais la bonne volonte que i'auois euë pour luy commença du tout à s'esteindre.

Ie faisois au commencement response à ses lettres, & luy donnois de nouuelles asseurances, auec des instructions pour se conduire: depuis ie me mis à luy representer les difficultez: peu apres ie receuois ses lettres sans luy respondre, & à la fin ie luy renuoyay vne des siennes sans la voir, & fermée comme ie l'auois receuë. Cette mesme nuit que ie fis cét outrage à son affection, & qu'il receut ce traittement si indigne de luy, i'ay sçeu qu'il faillit à mourir: son affliction le saisit de telle sorte que l'on crût qu'il estoufferoit sans les remedes que l'on apporta pour le soulager. I'auois crû que ie ne pouuois plus receuoir ses lettres, depuis que ie souffrois la recherche que Callias renouuelloit. Ie me laissois aller aux opinions

communes; que toutes les femmes qui viuent au monde n'ont pas des maris si parfaits, & n'en sont pas moins contentes : qu'il falloit plustost obeïr à son pere, que satisfaire aux desirs d'vne personne qui estoit auparauant inconnuë ; & s'il me restoit quelque consideration pour Lepante, ie disois qu'ayant l'esprit fort & constant, il sçauroit prendre resolution en me perdant; & deffendois de cette mauuaise raison la cruauté qui luy enuoyoit la mort dans le sein.

I'ay souuent songé à l'excés de son respect & de son amour, qui ne luy permit iamais de faire vne seule plainte de moy, & les resolutions qu'il prit depuis m'ont bien fait connoistre que ce silence ne venoit pas de peu de ressentiment. En fin ie consens au mariage de Callias, & il est receu chez nous : chacun s'estonne de ma resolution, & comment Lepante m'auoit si peu engagée à l'aimer. Callias n'estoit pas fort vitieux, & n'auoit aucune imperfection remarquable ; mais il estoit de ces mediocres pour lesquels ceux qui ont de l'esprit & du courage ont tant de mespris. Du commencement ie le comparay à la pluspart de ceux que ie connoissois qui estoient mariez, & ie trouuois qu'il les pouuoit esgaler. Mais tout à coup voila que ma memoire traistresse, qui m'auoit caché quelque temps Lepante, me le va representer auec toutes ses perfections; & faisant comparaison de Callias auec luy, i'y trouuay vne si grande difference, que i'eus honte de la faute que i'allois faire. Au lieu d'vne taille adroite, & d'vne mine majestueuse, ie voyois vn corps pesant & sans grace : au lieu de cét esprit releué qui traittoit de si beaux sujets auec tant de facilité, & me diuertissoit si agreablement, ie trouuois vn entretien languissant, qui n'a-

uoit pour ſujet que les moindres choſes : au lieu de cette courtoiſie & de cette honneſteté ſi naturelle, ie voyois vn homme qui n'obſeruoit de ciuilité que ce qu'il voyoit faire aux autres. Ie commence à le regarder auec froideur: puis auec dégouſt ; & en fin auec vn meſpris qui m'eſtoit plus cruel qu'à luy: toutefois i'auois laiſſé reſoudre toutes choſes, & ne me pouuois plus deſdire.

Le iour que Lepante ſceut que les concluſions ſe deuoient ſigner, lors que i'allois au Temple, il s'approcha de moy ſans eſtre veu, & me dit. Iamais il ne m'arriuera de vous faire aucun reproche en ma vie: mais la mort que ie vay chercher ne vous laiſſera iamais de repos. En meſme temps il s'eſloigna de moy : auſſi bien ie n'euſſe ſceu que luy reſpondre, tant ſa veuë & ſes paroles me troublerent ; & ne le voyant plus, vne horreur me ſaiſit, & vn friſſonnement ſi grand, qu'à peine me pouuois-ie ſouſtenir : Toutefois r'appellant ce qui me reſtoit de reſolution, ie creus encore que c'eſtoit le dernier effort de noſtre amitié mourante.

I'eſloignois donc autant que ie pouuois Lepante de mon imagination, & reiettois l'exacte conſideration de ce que i'allois faire : mais quand tout fut arreſté, meſme de ma main, & que i'eus fermé les yeux pour prendre ce poiſon; venant à les r'ouurir, ie m'apperceus que tous ceux qui aimoient Lepante ne pouuoient plus ſouffrir ma veuë : la pitié du mal dont il ne pouuoit guerir, faiſoit qu'ils m'auoient en horreur, & m'eſtimoient indigne d'auoir eſté ſi bien aimée de luy : au lieu d'vne commune reſioüiſſance, c'eſtoit vn ſilence general, & il n'y auoit que les plus meſpriſables perſonnes qui teſmoignaſſent quelque ioye. Tout cela m'eſtonnoit ; tantoſt

Lepante se presentoit à mon imagination, me reprochant mon infidelité : toutes ses belles qualitez venoient m'attaquer l'vne apres l'autre ; & voyant Callias en la place qu'il auoit accoustumé de tenir, ie destournois les yeux, & ne le pouuois supporter. Chacun recognoissoit mes résveries : mais on les attribuoit à mon humeur, que l'on estimoit vn peu glorieuse & particuliere. En fin ce iour arriue auquel ie fus menée au Temple du grand matin ; & ayant sceu que Lepante estoit sorty de la ville, pour n'estre pas tesmoin d'vne action si honteuse pour moy & si mal heureuse pour luy, iamais ie ne desiray tant sçauoir de ses nouuelles, pour apprendre ce qu'il vouloit deuenir. Apres que i'eus esté espousée i'apperceus à la sortie du Temple vn homme que l'on ne cognoissoit point, que ie sçauois bien qui estoit à Lepante, & iugeant qu'il n'estoit là que pour luy porter ces nouuelles, ie luy dis en passant : Va dire à ton Maistre ce que tu as veu, & à quelque heure que se puisse estre, reuien auiourd'huy me dire ce qu'il aura fait apres t'auoir oüy. Iugez, belle Ariane, quel soin ie pouuois auoir de luy, apres l'action que ie venois de faire. Le reste de la iournée ie fus si pleine de trouble, que l'on creut à voir mon visage que i'estois malade. Il sembloit que les plus cruelles pensées eussent entrepris de m'attaquer toutes ensemble, pour me mettre plus en desordre ; & quelques fois elles me poussoient en telle fureur, que sans la retenuë à quoy nostre sexe nous oblige, ie croy que ie me fusse abandonnee au desespoir. Desia mon ame estoit pleine de ces confusions, quand sur le soir ie sçeus que l'on demandoit à parler a moy. Ie iugeay aussi tost que c'estoient des nouuelles de Lepante, & allay en grand'

haste, & toutefois tremblante, sçauoir ce que c'estoit. Ie vis ce mesme homme, qui m'ayant tirée à part, me dit les larmes aux yeux ; qu'ayant passé dans vn esquif iusqu'à Naupacte, il auoit trouué Lepante qui l'attendoit sur le bord de la mer, auquel il auoit dit ce qu'il auoit veu, auec ce qu'il auoit oüy de moy ; & que Lepante luy auoit respondu : Ne tarde pas vn moment à luy aller redire ce que tu vas apprendre ; qu'aussi tost il auoit gaigné le Promontoire qui auance dans la mer, duquel il s'estoit precipité dans le Golfe, sans qu'il le peust atteindre pour l'en empescher. Apprenant cette mal-heureuse nouuelle, ie m'escriay. Ah! Dieux, ie l'ay fait mourir ; & sans m'arrester dauahtage à cét homme, ie luy dis qu'il se retirast, & ie r'entray dans la salle toute troublée, auec les yeux égarez. On s'enquit de ce que i'auois, mais incontinent ie tombay en foiblesse : Mon pere, Callias & les autres estonnez de cét accident, tascherent à me faire reuenir : & à force de remedes i'ouuris les yeux : puis ie fus portée dans mon lict, où ie fus saisie d'vne fiévre si violente, qu'elle me troubla le iugement & me rendit furieuse. Ie perdis tout respect & toute connoissance, & lors que Callias s'approchoit de moy, ie criois. Ostez moy ce monstre, qui me veut deuorer: Ah! le vilain animal : ie suis perduë, il m'empoisonnera de son venin ; & ie me retirois autant qu'il m'estoit possible. Si mon pere venoit pour me remettre l'esprit auec douceur, ie luy disois : Ah! bourreau de ton sang, va cruel ; ne me pense pas mettre entre les griffes de ce dragon, ie me tueray plustost. Non, non, tu ne m'y porteras pas ; voicy Lepante qui vient à mon secours : puis me retournant, ie disois : Genereux Lepante, comment

ment me venez vous deffendre, puisque ie vous ay fait mourir? Quoy, vous auez assez de pitié de moy pour l'aller attaquer? mais bien, allez, tuez ce monstre, & vous gardez bien qu'il ne vous enueloppe: courage, mon cher Lepante, voila desia vne patte abbatuë, courage, il perd tout son sang: Lepante, encore vn coup, le voila, le voila mort: puis ie me réjoüissois, & croyois embrasser Lepante comme victorieux, & luy demandois pardon de l'auoir fait mourir, auec mille prieres, qui estoient suiuies d'vn torrent de larmes. Ie ne vous sçaurois redire toutes mes résveries, n'en sçachant que ce que l'on m'en a conté depuis: mais mon transport ne cessoit, que quand Callias & mon pere s'ostoient de ma presence. Alors reuenant à mon sens ordinaire, ie ne pouuois croire ce que l'on me disoit de ma fureur, encore que ie sentisse de grands tourmens en mon ame pour la perte de Lepante & le desplaisir de mes fautes; & ie considerois en quel mal-heur ie m'estois engagée, quand i'auois preferé d'estre mal-heureuse, plustost que l'on sçeust que ie l'aimasse; puis qu'alors i'estois mal heureuse, & reconnuë amoureuse. Toutefois ma fiévre & ma fureur me reprenoient aussi tost qu'ils reuenoient me voir: De sorte que trois ou quatre iours apres, voyant que ie courois fortune de la vie, & qu'il n'y auoit pas apparence que ce mariage s'acheuast, à cause de ce que i'auois tesmoigné pour Lepante, & contre Callias, on se resolut en fin de m'asseurer qu'il ne seroit point mon mary: alors ma fiévre diminua fort; & apres que tous les accords furent rompus entierement, à cause de mon auersion, peu à peu ie reuins en santé: mais il me resta vne si grande douleur de la mort de Lepante, que depuis ie n'ay iamais eu de contente-

ment. A tous momens ses belles qualitez & les obligations que ie luy auois, me reuiennent en l'esprit : la faute de l'auoir fait mourir m'est vn souuenir si cruel, qu'il ne me donne aucun repos, & i'ay trouué trop veritable ce qu'il m'auoit prédit. En fin ie me resolus de me mettre dans ce Temple, pour employer mes iours au seruice des Dieux ; puis que i'auois sceu si mal me seruir du bon-heur qu'ils m'auoient offert parmy les hommes. Voila, ma chere Ariane, ce que i'ay à vous dire de ma vie, afin de vous seruir d'exemple, & vous empescher de tomber aux mesmes fautes qui m'ont tant causé d'ennuis : car ie voy que vos affaires prennnent vn mesme chemin que les miennes, & si vous n'estes plus sage que moy, vous vous rendrez aussi mal-heureuse.

Ariane qui auoit donné vne extréme attention à ce discours, rompit alors son silence, & dit : I'ay eu beaucoup de contentement d'oüir le particulier de vostre vie, mais beaucoup aussi de desplaisir d'en apprendre le mal-heur. Ie trouue qu'en quelque chose vous estes blasmable, & en d'autres excusable : pource que vous auez eu tort d'oublier le merite de Lepante, & d'estre changeante en effect : mais d'vn autre costé l'authorité d'vn pere est bien grande, & ie ne sçay pas comment i'eusse pû moy-mesme y resister. Autrefois, respondit Cyllenie, i'ay crû que cette authorité n'auoit este donnée aux peres, qu'afin que nous ne doutassions point de rendre le respect que nous deuons à la sagesse de leurs conseils : mais depuis examinant toutes choses, & considerant que la pluspart n'ont pas vne pieté solide enuers leurs enfans, & preferent leurs passions particulieres au bon-heur de ce qu'ils ont mis au monde, i'ay trouué qu'il n'y auoit rien

de si tyrannique; & qu'ils cachent seulement leurs fantaisies, de ce manteau de bonté, & d'amitié pour nous. Ariane, asseurez vous que nos parens ont leurs desseins entierement differens des nostres: apres que nous auons bien songé à choisir vne personne vertueuse, accomplie, & conforme à nostre humeur, pour passer la vie auec honneur & repos, ils viennent la regarder d'autres yeux; ils veulent estre seuls satisfaits, & que rien ne les blesse: nostre bon-heur est la moindre chose qu'ils considerent: s'ils ont quelque petit sujet de haine contre ce que nous desirons, ou quelque interest qui les oblige à desirer ce que nous fuyons; pour cacher le veritable sujet de leurs passions, ils blasmeront les nostres: ils nous representeront l'obeïssance que nous leur deuons, & quelle honte c'est de faire parler de nous, se seruant de nos vertus mesmes pour nous rendre mal-heureuses: ils employent alors leur puissance contre nostre foiblesse: car il n'y a point de doute, & vous trouuerez que sur ce sujet ie me suis renduë bien sçauante à mes despens; que si nostre entendement n'est bien fortifié par la raison, il chancelle souuent en l'execution d'vne entreprise; & est poussé hors des considerations sur lesquelles il s'est fondé, par d'autres quelquefois fort legeres. Il ne faut rien faire que nous n'ayons bien pensé & approuué; & que rien apres ne soit capable de nous faire repentir, par la legereté de nostre iugement: car le repentir rend la chose mauuaise, qui d'elle mesme estoit bonne; & l'eslection qui est fondée sur vne certaine science & vn ferme discours de raison, ne se doit changer iamais. Ainsi lors que nous auons reconnu vne personne d'vne heureuse naissance, auec toutes qualitez honnestes; & que

pour ces iustes causes nous l'auons trouué digne de nostre amitié; que nous luy auons voulu tesmoigner cette estime ; que nous auons receu ses asseurances , & donné les nostres; il n'y a plus de consideration qui nous doiue degager ; nostre ame s'est donnée à luy quand nous auons receu la sienne : le Ciel nous a liez ; les ceremonies de la terre sont puis apres peu de chose : nostre vertu ne peut plus consentir à s'en desdire; & les pensées qui nous suruiennent pour songer à d'autres sujets, sont toutes criminelles contre l'honneur de nostre sexe , qui ne peut souffrir qu'il reste vn homme à qui en effect nous ayons donné nostre ame , cependant qu'vn autre possedera le corps : cette seule pensée nous est vn bourreau perpetuel , quelque mine que nous fassions , & quelque pretexte que nous prenions pour excuser nostre legereté.

Ie voy bien, interrompit Ariane, que vous auez bien estudié ces considerations , & i'aurois sujet de me deffier de mon courage , puisque le vostre estant appuyé d'vn si bon sens, a peu ceder aux difficultez. A la verité , reprit Cyllenie , peut-estre ne deuez vous pas tant craindre de tomber en de pareilles erreurs que moy: pource que l'authorité d'vn oncle n'est pas si puissante que celle d'vn pere , & vous auez plus de force que moy en l'esprit : mais sur tout ne vous persuadez iamais , que l'affection que vous auez pour Melinte se puisse aneantir , soit par la resolution , ou par le temps: de peur que sur cette esperance vous n'abandonniez tout le bon-heur de vostre vie. Sçachez, Ariane, que quand par vne grande cognoissance de vertus & de merites, deux volontez se sont rencontrées pareilles, alors ce n'est

plus vne passion, c'est la raison qui aime : il ne faut point esperer que iamais ces affections se separent de nostre ame ; Il arriue quelquefois des accidens qui nous troublent, & nous font receuoir de fausses opinions : mais lors que ces fantaisies sont dissipees, les premieres impressions qui ne se peuuent destacher, paressent aussi grauées que iamais, & se font sentir auec toute leur force ; & iugez en quel estat on demeure, si pendant le trouble du iugement, on a fait vne faute si grande, qu'on ne la puisse plus reparer. Il faut que nous confessions, respondit Ariane, que les hommes ont bien plus de force que nous aux resolutions : car lors qu'ils ont conceu vn dessein qui importe au bien de toute leur vie, ils le maintiennent iusques au dernier souspir, & font toutes choses possibles pour le mettre en effect : au contraire nostre esprit se relasche au moindre obstacle ; nous ne sçauons plus que deuenir ; & nostre foiblesse nous empesche de franchir le moindre passage, pour paruenir aux suprémes felicitez. Il est vray, poursuiuit Cyllenie : mais pourquoy ne s'en trouuera-t'il pas vne entre nous qui tesmoigne quelque force, & qui releue l'honneur de nostre sexe ? Belle Ariane, si i'ay manqué ainsi de courage, n'en faites pas de mesme : acquerez vous auec beaucoup de gloire, beaucoup de contentement. La Nature nous a donne de secrets desirs, non seulement de conseruer nostre vie ; mais encore de la rendre heureuse : pour le premier elle nous a donné l'amour de nous mesmes ; & pour le second, elle veut que nous aimions quelque autre chose : mais pource que l'amour de nous mesmes est la premiere, plus la chose que nous aimons nous ressemble, plus nous sommes heu-

reuſes quand nous pouuons la poſſeder. Ainſi lors que deux ames ſe rencontrent pareilles en bonté, en douceur & en vertu, c'eſt vn treſor qui ne ſe peut eſtimer ; & cette rencontre ne ſe fait qu'vne fois en vn ſiecle : auſſi doiuent-elles meſpriſer tous les empeſchemens qu'elles trouuent de s'vnir enſemble, afin de ioüir des contentemens parfaits d'vne ſi belle amitié : car apres qu'elles ſe ſont vne fois cognuës & aimées ; s'il arriue qu'elles ſoient ſeparées, cela ne ſe peut ſans vne violence inſupportable, & ſans ſouffrir apres des ſupplices auſſi cruels, comme elles s'eſtoient promis de plaiſirs à conuerſer enſemble eternellement. Il faut croire, reprit Ariane, que ces felicitez ſont bien grandes, puiſque la ſeule eſperance que i'ay de viure vn iour auec Melinte, me rauit: car pour vous dire le ſecret de mes penſées, ie ne croy pas que rien que la mort de l'vn de nous, m'en puiſſe iamais empeſcher : il me tarde qu'il ne ſoit deſia arriué icy auec mon frere, afin que vous iugiez ſi i'ay raiſon de l'aimer, & que nous prenions tous enſemble conſeil comment nous deſtournerons les deſſeins de mon oncle, pour fauoriſer les noſtres. Ie ſeray bien aiſe, repliqua Cyllenie, de donner mon aduis dans ces conferences, & aſſeurez vous que mes reſolutions ne ſeront pas des moins genereuſes.

Ces belles filles s'entretenoient ſouuent ainſi, pendant l'abſence de Palamede, & attendant auec impatience ſon retour & celuy de Melinte: quelquefois la gentille Epicharis y meſloit ſes conſeils, eſtant aimée de tous deux, autant que ſon eſprit & ſa diſcretion le meritoient.

Dicearque venoit ſouuent les voir, & pourſuiuoit ſa

niece de consentir à son dessein, surquoy elle remettoit à se resoudre au retour de son frere. Pisistrate ne manquoit pas aussi de luy rendre ses deuoirs, esperant acquerir par le tesmoignage de son affection, ce que Melinte auoit desia gagné par vn si grand nombre de merites & de seruices, que la mescognoissance d'Ariane eust de beaucoup surpassé celle de son oncle, si elle eust mis seulement en doute de satisfaire aux promesses qu'elle luy auoit si solemnellement iurées.

Fin du huictiesme Liure de l'Ariane.







LE NEVFIESME LIVRE DE L'ARIANE.



DEPVIS le cruel départ d'Ariane, Melinte auoit banny de ſon ame toutes ſortes de ioyes, & ſembloit auoir perdu en l'eſloignant de veuë, tant de belles qualitez qui le rendoient admirable. Cét eſprit ſi genereux, ſi ſage & ſi courtois, languiſſoit abbatu d'ennuy, ſans aucune apparence de vertu, receuant les deuoirs de ſes amis ſans leur en teſmoigner de reſſentiment, & meſpriſant le ſoin de les rendre. Il haïſſoit autant que ſon mal meſme, les diuertiſſemens qui le pouuoient ſoulager, & ne cheriſſoit que la triſteſſe profonde qui le conſommoit. Il n'auoit point de contentement

que lors qu'il redemandoit à sa memoire le cher gage qu'elle auoit en garde, la diuine idée de sa belle Ariane, qui ne se presentoit iamais à son imagination qu'auec vne pompe digne d'elle, accompagnée de lumieres qui la rendoient esclatante, pleine de graces & de charmes, & qui sembloit luy enuoyer des regards amoureux, pour le consoler en cette absence, & l'asseurer de sa fidelité. Toutefois ce plaisir estoit troublé de beaucoup de tourmens: aussi tost naissoit vn souhait de voir ces beautez autrement que par idée: puis suiuoit vn desir impatient, sinon de les posseder au moins de ioüir des faueurs qui luy estoient promises autrefois: mais ce desir mal-heureux estant reconnu impuissant, & abandonné de tout secours, le replongeoit encore dans l'excés de ses afflictions.

Il n'y a que les insensez qui puissent estre heureux par fantaisie; pource que leur iugement n'agissant point, & ne pouuant discerner le faux d'auec le vray, ils reçoiuent & ressentent leurs biens imaginaires comme veritables. Melinte au contraire n'estoit miserable que pour auoir trop de sens: la solidité de son iugement repoussoit malgré luy ces vaines illusions; & luy faisoit voir & sentir la verité de sa disgrace, auec tous les mal-heurs qui l'accompagnoient. Si quelquefois il taschoit à se releuer par les sentimens de la vertu, qui enseigne à mespriser les accidens humains, comme choses hors de nous, & dont nous ne gouuernons pas les ressorts; & si son courage faisoit vn effort pour trouuer de la consolation dans cette absence, considerant qu'elle deuoit finir, & que les maux qui ont vn terme reçoiuent du soulagement de l'esperance; aussi tost mille soupçons cruels renuersoient ses resolutions. Il trouuoit que le voyage precipité de Di-

cearque n'auoit aucun ſujet apparent qui luy peuſt eſtre aduantageux : il conſideroit la proſperité de Piſiſtrate, qui ſembloit triompher de luy, ayant eu le pouuoir d'emmener en ſon vaiſſeau, & d'auoir en ſa diſpoſition ſa chere Ariane, auec ceux qui diſpoſoient d'elle: l'aduantage de ce Riual, d'eſtre en ſon païs, aſſiſté de ſes amis, fauoriſé de mille moyens, ayant Dicearque preſent, Ariane & ſon frere, leſquels il taſcheroit de vaincre par tous moyens cependant qu'il eſtoit eſloigné, incertain de toutes choſes, en vain pourueu d'amis, en vain chery & honoré de tout vn peuple, & en vain remis dans ſon illuſtre & opulent heritage, puiſque toute cette puiſſance luy demeuroit inutile. Ces meurtrieres penſées, ſouſtenuës de mille raiſons importunes, dont ſon eſprit n'eſtoit que trop fertile, pourſuiuoient cruellement ſon eſperance, & le priuoient du ſeul remede capable d'adoucir ſes ennuis. Son corps participant aux douleurs de ſon ame, euſt ſans doute ſuccombé ſouz les coups d'vne fortune ſi ennemie, ſans le dernier preſeruatif qui luy reſtoit en l'aſſeurance de l'affection d'Ariane, & de l'amitié de Palamede, dont il ne pouuoit douter. Palamede eſtoit vn amy eſprouué par trop de rencontres pour en auoir le moindre ſoupçon ; & ſe deffier d'Ariane, c'eſtoit adiouſter vn crime à ſon mal-heur, que la fidelle amour de cette Belle n'euſt iamais pardonné, & que tout l'Ocean n'euſt peû lauer.

Combien de fois pourtant diſoit-il, preſſé de ſes craintes, & balançant entre l'aſſeurance & le doute. Belle Ariane, dont la reſolution bonne ou mauuaiſe pour moy me donnera la vie ou la mort, pardonnez

vn peu d'apprehension à celuy qui vit dans l'ignorance de tout ce qui vous arriue. Si ie crains, c'est que ie doute de moy, & non pas de vous: quand ie m'imagine la force de vostre diuin esprit, ie sens arriuer en mon ame vne puissance qui en chasse toutes les deffiances: mais de croire que ie puisse estre le sujet d'vne constance inuincible, ce seroit vne presomption qui me rendroit mesme indigne de vous. Peut-estre qu'à present la cognoissance de beaucoup de merites en vn autre, esbranle vostre courage; & vous fait auoüer qu'ils ont plus d'égalité auec la grandeur de vostre vertu : peut-estre aussi qu'à cette heure vous resistez genereusement aux attaques d'vne violente poursuite: Il me semble que i'entens d'vn costé les humbles supplications & les promesses aduantageuses; & de l'autre le conseil plein de feinte affection, soustenu d'vne authorité tyrannique, de colere & de menaces : si ce dernier est veritable; Ah! que ie vous enuie vne espreuue d'amour si glorieuse ; & que ie cherirois l'heur d'estre exposé à des violences encore plus cruelles, pour faire voir ma passion victorieuse du Ciel & de la Terre. Que ie suis heureux, si vous m'auez pour seul obiect en ces occasions, & que ie vous estime heureuse aussi de l'aise que vous receuez, triomphant de leurs efforts & de leurs artifices. C'estoit ainsi que Melinte flattoit sa passion, & fortifioit ses cheres esperances; & si quelquefois vn peu de doute se mesloit dans ses résveries, c'estoit si modestement, & reiettant tousiours sur luy le deffaut qui pouuoit causer son mal-heur, qu'Ariane mesme n'eust peû s'en offenser. Mais le bien qu'il esperoit, flottant encore dans vne mer si pleine d'orages & d'escueils, & ses maux presens se faisant sentir auec toute

leur force, il retomboit tousiours dans son ennuy. Ses amis estoient contraints de l'arracher souuent de sa solitude, & de l'emmener aux passe-temps publics, & quelquefois à la chasse, où il se déroboit tousiours des autres, & n'auoit autre contentement, que lors qu'il estoit en lieu où il peust penser librement qu'il n'en auoit point.

Si les honneurs eussent esté capables de le satisfaire, les Syracusains eussent guery sa melancolie, l'establissant Chef de leur conseil, & luy esleuant vne statuë de bronze en la place publique, auec cette honorable inscription: AV GENEREVX MELINTE, QVI AIMA PLVS SON PAÏS QVE SOY-MESME. Mais toutes ces faueurs estoient vn puissant appareil à son mal: son visage tesmoignoit bien les desplaisirs de son ame, tant il estoit changé; & son corps ne pouuoit tantost plus resister, estant priué de nourriture & de repos. Ses iours estoient des nuits, pource qu'il ne ioüissoit plus de la clarté, tant il auoit la veuë chargée & affoiblie par les veilles; & ses nuits estoient des iours longs & ennuyeux, puis qu'il ne goustoit plus la douceur du sommeil.

Sur la fin d'vne nuit qu'il auoit ainsi passée sans dormir, apres auoir roulé en son esprit mille pensées differentes sur le sujet de ses soucis, il occupa le reste du temps qu'il auoit à demeurer au lit, à faire ces vers sous le nom de Cloris, qu'il supposoit ordinairement.

Tristes & mal-heureuses nuicts,
Qui resueillez tous mes ennuis,
Pendant que vous donnez repos à toute chose,
Me plaindray-ie tousiours ainsi?

C'est assez souspiré, souffrez que ie repose,
Et ne me dites plus, Cloris n'est point icy.

Desia la Lune en paslissant,
Fuit deuant le Soleil naissant,
Et le sommeil encor n'a fermé ma paupiere.
Pour moy seulement sous les Cieux,
La nuict est sans repos, & le iour sans lumiere,
Aussi-tost que Cloris s'esloigne de mes yeux.

Messagere de la clarté,
Deesse, de qui la beauté
Emprunte mille attraits de celle que i'adore,
Viens-tu m'annocer son retour?
Tu cours en vain pour moy, retourne, belle Aurore,
Si tu viens seulement pour annoncer le iour.

Pourquoy, courriere d'Oriant,
Verses-tu des pleurs en riant?
Pleures-tu de pitié, voyant ce que i'endure?
Et si tu ris en mesme temps,
N'est-ce point que tu veux me donner vn augure,
Que ie verray bien tost les Beautez que i'attans?

Helas! que ce penser est doux;
Le Ciel de mon bien trop ialoux,
Me deffend d'esperer l'heur que tu me proposes.
Mais toy qui redonnes le iour,
Et qui rends à nos yeux toutes les belles choses,
Que ne rameines-tu l'objet de mon amour?

Melinte paſſoit ainſi ſa vie miſerablement, ayant l'ame troublée d'ennuis, d'impatiences, de ſoupçons & de craintes; plein d'incertitudes & de doutes, qui eſt l'eſtat le plus mal-heureux où vn Amant ſe puiſſe voir. C'eſt ordinairement entre deux extrémitez que conſiſte la vertu, le bon-heur & le repos: mais il n'y a rien de ſi cruel en amour, que ce milieu qui eſt entre l'eſpoir & la crainte: c'eſt vn eſpace remply de confuſion, de deſpit & de rage. L'eſprit veut touſiours agir, connoiſtre & iuger: ſi les ſens ne luy rapportent rien touchant ce qu'il aime, il ne ſçait à quoy s'employer; il ſe trouble & ſe perd, & tourne ſes forces contre luy-meſme pour ſe tourmenter & ſe deſtruire.

En fin l'arriuée de Palamede qui vint de Corinthe, le retira de tous ces doutes: mais ce fut par l'aſſeurance qu'il luy donna du mal-heur qu'il craignoit. Il apprit la reſolution tyrannique de Dicearque, la violente pourſuitte de Piſiſtrate, les cruelles perſecutions que ſouffroit Ariane pour ne luy manquer pas de fidelité. Toutefois il eſtoit plus content d'eſtre aſſeuré d'vn mal qui n'eſtoit pas ſans remede, que de viure inceſſamment dans l'incertitude & la crainte. Son courage ne luy permettoit pas de deſeſperer, & la fidelle aſſiſtance d'Ariane & de Palamede, eſtoit vn appuy bien puiſſant à ſes reſolutions. Mais la lettre qu'il receut de la part d'Ariane, l'aſſeura entierement, & l'obligea de ne pas differer dauantage pour partir de Syracuſe: elle eſtoit telle.

ARIANE A MELINTE.

A La fin nous auons sceu le sujet de nostre voyage : on veut que i'espouse Pisistrate: mais pour y consentir il faudroit que i'eusse perdu le souuenir de vous. Toutesfois ie ne sçay que deuenir, si vous ne m'aßistez de conseil & de secours; n'ayant plus pour me deffendre que l'amitié que ie vous porte, qui est vne raison inuincible, mais qui n'est pas pour estre alleguée. Venez donc le plustost que vous pourrez; & afin que vous ne doutiez point de moy ny de vostre pouuoir, sçachez que ie vous permets tout ce que vous voudrez entreprendre.

Il falloit peu de telles paroles à Melinte, pour le faire aller aux extrémitez de la terre; aussi tost il resolut auec Palamede, d'équiper vn vaisseau de toutes choses necessaires, pour leur seruir à tous euenemens; & pource qu'ils se doutoient bien qu'il faudroit employer la force, ils se pourueurent des plus belles & des meilleures armes qu'ils peurent choisir. Mais bien que l'amour de Melinte l'occupast entierement, il ne laissoit pas de songer aux choses plus esloignées; & sçachant bien que tost ou tard Neron sçauroit qu'ils estoient viuans, il se resolut d'enuoyer Arcas à Rome, pour apprendre s'il ne se parloit point d'eux, & luy donna charge de s'adresser à Maxime,

xime, auquel il enuoya de riches presens, pour le recompenser des pertes qu'il auoit souffertes à leur occasion. Ayant donné ordre de ce costé, il pria Telephe d'auoir soin de tous les biens qu'il laissoit en Sicile; & lors qu'il voulut partir auec Palamede, Amyntas se vint offrir à luy de si bonne grace, pour l'accompagner & le seruir en ce voyage, qu'il ne le pût refuser. Erycine mesme qui aimoit tousiours Melinte comme son frere, le pria de le receuoir; ayant voulu qu'Amyntas qui continuoit à l'aimer passionnément, luy rendist ce tesmoignage de son affection, de l'aller seruir en son entreprise qui ne luy estoit pas inconnuë. Melinte, Palamede & Amyntas, accompagnez de la plus courageuse ieunesse dont ils se peurent asseurer, partirent, & prirent la route de Corinthe. Le vent leur fut fauorable du commencement: mais incontinent il s'esleua vn vent du Midy, qui les contraignit d'aller bien loin prendre terre en Italie, quelque art que le Pilote peust employer. Ce destour & ce reculement de voyage estoient bien cruels à Melinte, qui à tous momens croyoit que ce fust l'heure fatale que l'on contraignoit Ariane d'espouser Pisistrate: toutefois il fallut passer ainsi plus d'vn mois auant que le vent fust change: mais aussi tost qu'ils l'eurent propre ils se remirent en mer. Le second iour qu'ils estoient partis, ils virent venir à eux vn vaisseau leger, qui sembloit auoir dessein de les attaquer. Melinte pour n'estre pas surpris, mit vn casque en sa teste, prit vne espée & vne rondache, & aduertit Palamede, Amyntas & les autres d'en faire autant, & de se tenir prests pour combattre. Ils connurent incontinent que c'estoit vn brigantin de pyrates, qui fut bien tost à eux, pource qu'ils estoient trop courageux pour fuir; & lors

qu'ils furent accrochez, Melinte sauta le premier dans le brigantin, & fut aussi tost suiuy de Palamede & d'Amyntas, ce qui estonna grandement les Corsaires, pource qu'ils n'auoient pas accoustumé d'estre preuenus, ny de combattre seulement pour se deffendre. Cét estonnement qu'ils receurent fut suiuy de mille coups, que Melinte & ses vaillans amis leur porterent en vn moment. Melinte auoit desia abbatu à ses pieds cinq ou six soldats, & tout fuyoit deuant luy, mais il fut arresté par la valeur d'vn ieune Corsaire extrémement beau, qui portoit vn armet doré, couuert de plumes qui ombrageoient son visage; & qui luy donnoient ensemble de la fierté & de la grace : auec cela il faisoit parestre tant de force & d'adresse, que Melinte iugea que c'estoit là vn ennemy digne de luy; aussi tost il l'attaqua, mais il s'estonna de voir qu'en quelque lieu qu'il adressast ses coups, il y trouuoit tousiours ou son bouclier ou son espée. Cependant il falloit aussi qu'il songeast à parer les atteintes d'vn si vaillant & si adroit ennemy, qui ne luy donnoit point de repos, & pour se bien deffendre ne laissoit pas aussi de bien attaquer. Toutefois Melinte auoit de l'auantage, pource que peu à peu il le faisoit reculer, & en fin parant vn coup il coula entre les armes, & passant sur luy le perça au bras gauche. Alors ils vindrent aux prises; Melinte apres plusieurs efforts le ietta par terre, & ayant retiré son espée, alloit le tuer, sans que l'on luy arrestast le bras. Il regarda celuy qui le tenoit, & vid vn homme de bonne mine qui n'auoit point d'armes, & qui le coniuroit de donner la vie à vn si gentil & si valeureux Capitaine. Melinte se contenta de luy oster son espee, & aduertit qu'on luy estanchast le sang : il regarda en mesme

temps ce que faisoient Palamede, Amyntas & les autres, & il vid qu'ils auoient tué la pluspart des pyrates, & que le reste demandoit la vie, voyant leur vaillant Capitaine vaincu. Ce ieune Corsaire ayant quelque temps tenu la veuë en terre, pource qu'il estoit honteux de sa deffaite, la releua pour regarder Melinte, & luy dit : Iamais ie n'eusse esté si lasche que de vous rendre mon espée, & de vouloir vous estre redeuable de la vie, si ie n'auois dessein d'employer l'vne & l'autre à vous seruir : car il faut que vous soyez le plus vaillant de tous les hommes, pour m'auoir mis en cét estat; n'ayant iamais trouué personne qui m'ait resisté. Ie vous prie donc de me receuoir pour vn soldat qui sçaura bien vous obeïr, puis que ie ne vous ay sçeu vaincre. Melinte touché de ces paroles, qui partoient d'vn cœur bien genereux, & sentant quelque émotion en luy qui le conuioit à l'aimer, soit pour la grace qui accompagnoit son visage & son parler, soit pour vne secrette affection que tous les vaillans hommes ont les vns pour les autres, luy tendit la main, & l'ayant embrassé l'asseura de son amitié; & luy tesmoigna seulement qu'il s'estonnoit, comment estant si honneste & si vaillant, il s'adonnoit à vne vie de pyrate. Eurymedon luy dit (car il se nommoit ainsi) que lors que le trouble seroit cessé dans le vaisseau, il luy rendroit telle raison de sa vie, qu'il esperoit n'estre condamné par luy d'aucune de ses actions. Melinte luy respondit, qu'il seroit bien aise d'apprendre sa fortune, & pource que ce vaisseau estoit plein de morts, il repassa dans le sien auec ses amis, & y fit entrer le bel Eurymedon, & celuy qui auoit empesché qu'il ne fust tué, ausquels il dit qu'il seroit bien aise de n'arriuer que de nuit à Corinthe. Euryme-

don qui auoit souuent couru toutes ces mers, & qui voyoit desia parestre de loing le Promontoire de Naupacte, & le Golfe auquel on auoit depuis peu donné le nom de Lepante, depuis que ce mal-heureux Amant se fut precipité dedans, luy dit qu'ils en estoient assez prés, & qu'il falloit ietter l'ancre pour s'arrester en ce lieu. Son aduis fut suiuy, & les deux vaisseaux se separerent, pour ne se pas heurter. Eurymedon ayant veu que sa blessure n'estoit pas bien grande, y appliqua d'vne drogue auec laquelle il s'asseuroit que le lendemain la playe seroit refermée. Alors Melinte le pria de leur faire sçauoir sa fortune, estant impossible de mieux employer le temps qui leur restoit iusques à la nuit; & s'estant tous retirez dans vne chambre, il commença ainsi l'histoire de sa vie.

HISTOIRE D'EVRYMEDON & de Pasithée.



E ne croy pas qu'il y ait personne au monde, qui puisse mieux tesmoigner que moy, combien la rencontre que l'on fait pour estre nourry & esleué, est importante à la vie des hommes : car si i'ay fait de bonnes actions iusques icy, i'en suis entierement redeuable à cette nourriture, & si i'en ay fait de mauuaises, ie pense aussi en estre excusable par elle. Vous confesserez cette verité, lors que ie vous auray dit à quoy ie me suis em-

ployé, depuis que i'eus acquis quelque cognoiſſance; car de ce qui m'eſt arriué auparauant, iamais ie n'en ay peû apprendre aucune choſe.

Dans la mer Ionienne il y a vne Iſle nommée Corcyre, à l'vn des coſtez de laquelle regardant l'Epire, eſt vne retraite de pyrates, où il eſt impoſſible de les aller attaquer. Ie fus eſleué en ce lieu parmy eux, ſans iamais auoir eu cognoiſſance de quels parens ie ſuis né: ſeulement ils m'ont touſiours fait croire que i'eſtois d'vn Sang illuſtre. Ie ne ſçay s'ils m'ont deſrobé à quelque Roy eſtant enfant, ou ſi c'eſtoit pour me donner plus de courage; toutefois i'ay touſiours remarqué qu'ils m'ont porté vn grand reſpect, & que dés mon plus ieune âge, ils auoient ordonné quelques vns d'entr'eux pour me ſeruir: depuis encore, auſſi toſt que ie fus capable de porter les armes, ils ſe ſouſmirent volontairement à mon obeïſſance; & croyoient leurs conqueſtes toutes aſſeurées, lors qu'ils me pouuoient auoir pour leur Chef. Ie ne puis dire d'où venoit l'opinion qu'ils auoient conceuë de moy, ou ſi quelque deuin leur auoit promis quelque grande fortune, ſi ie leur commandois: en fin ie les ay recognus touſiours prompts à m'obeïr, excepté ſeulement en ce qui me touchoit le plus, qui eſtoit de ſçauoir en quel lieu ils m'auoient trouué. Toutefois ie les eſtimois excuſables de me refuſer ce contentement, lors que ie penſois qu'ils auoient crainte de me perdre, & qu'apres que ie me ſerois rendu en mon païs, ie ne recherchaſſe leur ruine, au lieu de ſeruir à leur fortune. Ie croy que ce qui les fit eſperer quelque choſe de mon courage, fut vne action que ie fis, n'ayant pas encore neuf ans ac-

complis. Quelques Corsaires auoient fait vne prise, & venant à la partager deuant moy, deux d'entr'eux prirent querelle contr'vn; & pour luy faire quitter ce qu'il auoit, mirent l'espée à la main contre luy. Ie ne peûs souffrir ce combat inegal, voyant que celuy qui estoit seul alloit estre tué, bien qu'il employast toute son industrie & son courage à se deffendre; & sans songer à mon âge, ny au danger, ie mis la main à vne petite espée que i'auois, & allay attaquer l'vn de ces deux. Ie ne sçay s'il craignit de m'offenser, & si me mesprisant il me donna plus de facilité de le frapper, mais ie luy portay vn coup dans le ventre qui le fit mourir à l'heure mesme. Incontinent ceux qui estoient presens, vindrent m'embrasser; & me donnerent mille loüanges, de n'auoir peu souffrir la lascheté de ces deux, qui en attaquoient vn seul. Aussi tost que i'eus l'aage de douze ans, ils commencerent à me mener sur la mer, & quelque soin qu'ils prissent pour m'empescher de sortir du vaisseau, lors qu'ils en alloient attaquer vn autre, ils me trouuoient tousiours au milieu du combat l'espée à la main, & ayant quelque ennemy sous mes pieds. En fin lors que i'eus enuiron quinze ans, il arriua que celuy qui commandoit à tous les Pyrates mourut: ils m'esleurent pour leur Chef; se resioüissant, comme ils disoient, de ce qu'ils obeïroient desormais à vn Prince: les ceremonies qui leur sont ordinaires en ces eslections furent obseruées, & ils me firent serment d'vne obeïssance inuiolable, pourueu que ie conseruasse leurs priuileges. Peu de temps apres, pour me monstrer digne de cette charge, ie montay sur mer auec deux vaisseaux seulement, & allay aux costes de l'Egypte: ie fus

ſi heureux que de prendre cinq grands vaiſſeaux chargez de marchandiſes, auec leſquels ie reuins en Corcyre, où ie fis part de mon butin à tous mes compagnons, qui ne ceſſoient de me loüer, & de m'appeller leur bon & leur vaillant Prince. En deux ans ie les rendis plus riches que leur dernier Capitaine n'auoit fait en toute ſa vie : toutefois ie ne vous rediray point toutes les priſes que ie fis, ny tous les accidens que ie courus, pour venir à ce qui m'a eſte le plus ſenſible de ma vie.

I'acquerois auec l'aage plus de connoiſſance ; & ayant touſiours veſcu parmy eux en cette erreur, que plus le maſſacre & le butin auoient eſté grands, la gloire eſtoit auſſi plus grande, peu à peu ie commençay à changer d'opinion : pource qu'il me sembloit plus glorieux de pardonner aux vaincus, que de les tuer cruellement ; & ie prenois bien plus de plaiſir à donner ce que i'auois acquis que d'en faire des treſors. Cela me fit penſer que la vie de ces Pyrates eſtoit mal-heureuſe, & que leurs actions repugnoient à celles que deuoient pratiquer les genereux courages. Ce qui acheua de me les faire auoir en horreur, fut que pour mon bon-heur, eſtant allez bien loin en courſe dedans l'Helleſpont, nous fuſmes ſurpris de l'Hyuer au retour, & fuſmes contraints de nous arreſter à vn port de la Grece, iuſques au Printemps. Cependant que ceux qui eſtoient auec moy contrefaiſoient les marchands, pour eſtre ſeurement en ce lieu, & vendoient ce qu'ils auoient pris, ie ne perdis point le temps, & allay par toutes les plus belles villes de la Grece, demeurant quelque temps en chacune, où i'appris legerement les exercices qui ſont propres à ceux qui ſuiuent les armes, & les ciuilitez que ie voyois obſeruer par les plus nobles. En ces

escoles, ie connus bien que celle où i'auois esté nourry estoit fondée sur de meschantes maximes, & que ce que les nostres appelloient vaillance & gloire, estoit proprement assassinat & brigandage. Toutefois apres auoir demeuré plus de six mois à m'instruire ainsi, ie ne laissay pas de me remettre en mer auec mes compagnons, pour nous en retourner en Corcyre.

Le second iour que nous fusmes partis, nous apperceusmes vn grand vaisseau qui venoit des costes de l'Asie, & qui sembloit prendre la mesme route que nous. Aussi tost nous nous resolusmes de l'attaquer, & l'ayant quelque temps costoyé, nous l'inuestismes, & entrasmes dedans. Le combat fut assez bien disputé par ceux qui y estoient, entre lesquels il y eut le Chef qui se deffendit long temps contre moy : toutefois ie luy fis en fin demander la vie, & pardonnay en sa faueur à tout le reste. Ie l'auois blessé en plusieurs endroits, & i'eus soin de luy faire accommoder ses playes; puis ie l'emmenay auec son vaisseau & ses gens en Corcyre. Mon retour fut extrémement agreable aux Pyrates, tant à cause qu'il y auoit long temps que l'on ne m'auoit veu, que pour les grandes richesses que i'amenois, auec ce prisonnier, qui estoit vn Prince Armenien, lequel s'en alloit Ambassadeur à Rome, de la part de Vologese Roy des Parthes, & de Tyridate Roy d'Armenie. La cognoissance que i'eus qu'il estoit Prince, me fit auoir vn soin particulier de luy; ie le visitois assez souuent, attendant que sa rançon arriuast; mais ie le trouuois dans vne si profonde melancholie, que rien ne le pouuoit consoler. En fin l'ayant pressé beaucoup de fois de me dire le sujet de sa tristesse; ce Prince qui se nommoit Araxés, trouuans

uant en moy quelque ciuilité, & vne grande franchise, se resolut de me dire quelle estoit sa douleur, & me parla ainsi. Quand ie n'aurois que ce seul desplaisir de manquer à mon Roy, de qui les affaires souffrent vn grand preiudice par le séjour que ie fay icy, vous me confesserez que i'ay raison de m'affliger: mais bien que l'ennuy que i'en ay soit extréme, il est bien surpassé par vn autre tourment que i'endure. Ie ne veux point, continua-t'il, vous celer ce qui me cause tant de peine; & bien que vous soyez le seul sujet de la prison où ie suis, ie reçoy de vous tant de courtoisies dans mon mal-heur, que ie veux bien vous faire part de ma fortune, comme au meilleur amy que i'aye au monde. Sçachez, poursuiuit-il, que Tyridate mon Maistre, est le legitime successeur du Royaume d'Armenie par le partage qui fut fait entre luy & ses freres Vologese & Pacore; dont le premier qui estoit l'aisné, se reserua le Royaume des Parthes, & donna à Pacore & à Tyridate, les Royaumes de Medie & d'Armenie. Mais les Romains s'estant sous la conduite de Corbulon rendus les plus forts dans l'Armenie, en chasserent Tyridate, & firent venir de Rome Tygranes, vn Prince estranger, petit fils de l'ancien Archelas, Roy de Cappadoce, & neueu d'Archelas Roy de la Troade, qui auoit tousiours demeuré en ostage auprés des Empereurs, & l'establirent Roy d'Armenie. Ce changement estoit bien triste à la pluspart des Armeniens, qui regrettoient leur Roy naturel de la race du grand Arsaces: d'autre costé plusieurs aimoient mieux Tigranes, esperant que les Romains, de la main desquels ils le receuoient, les sçauroient mieux maintenir en paix, que Tyridate qui ne pouuoit se restablir & se conseruer,

qu'en combattant continuellement contr'eux. Toutefois Vologese ayant assemblé toutes ses forces pour remettre son frere en son Royaume, apres qu'il y a eu de l'auantage & de la perte de part & d'autre, nous auons fait en sorte que Corbulon est demeuré d'accord, que Tigranes abandonneroit la pretention d'Armenie, & que Tyridate en demeureroit paisible possesseur, pourueu qu'il allast à Rome receuoir le Diademe de la main de Neron. Attendant que ce voyage se peust faire, i'estois enuoyé deuers l'Empereur, pour l'asseurer de la fidelité de mon Maistre, pour gage de laquelle il a laissé sa fille entre les mains de Corbulon; mais i'ay eu charge de passer par la Troade, pour voir le Roy Archelas, sur quelques conditions qui le touchoient, à cause de son neueu Tygranes; & en ce lieu i'ay rencontré tout le bonheur & le mal-heur, que ie dois esperer ou craindre en ma vie. Ce Roy n'a point de fils, mais cette disgrace est bien recompensée par l'heur qu'il a d'auoir vne fille nommée Pasithée, qui est sans doute la plus belle & la plus aimable Princesse de l'Vniuers. Apres auoir parlé au Roy, ie fus conduit deuant elle pour la saluër; & aussi tost que ie la vis, vn tremblement me surprit, qui me presageoit, comme ie croy, les mal-heurs qui me doiuent arriuer pour l'auoir veuë. Ie ne laissay pas de me r'asseurer; mais apres luy auoir parlé quelque temps, ie me sentis tellement touché de son amour, que de saisissement la voix me manquoit à chaque propos. Ie ne pouuois finir cette entreueuë pour le contentement que receuoit ma passion naissante en la regardant: d'autre costé i'estois honteux d'estre deuant elle, & de ne pouuoir l'entretenir. Toutefois en fin ie la laissay, de peur de luy estre

importun ; & m'estant retiré au logis que l'on m'auoit donné, ie commençay à résver profondément sur ce qui m'estoit arriué. Ie considerois la beauté & toutes les graces de la Princesse, qui me forçoient à l'aimer, & dont ie ne trouuois rien capable de me desgager : d'autre part ie regardois le peu d'espoir d'estre iamais heureux auec elle ; pource qu'elle estoit destinée à Tygranes son cousin, qui seroit tousiours bien plus considerable que moy à Archelas, bien que ie fusse de la race des Arsacides, à cause qu'il estoit seul resté de son sang. Ces cruelles pensées estoient bien assez puissantes pour ruiner mes esperances, mais non pas pour estouffer mon amour ; & sa violence croissant de moment en moment, ie ne pouuois soulager mon ardeur, qu'en recherchant à la voir : & tant s'en faut que cette veuë m'apportast quelque remede, ie sentois en la voyant mille desirs qui entroient en foule dans mon ame, auec dessein de n'en partir iamais, & de me rendre le plus miserable des hommes. Ie sçauois bien que plus ie la voyois, plus ie ressentois mon mal, & rien toutefois ne m'estoit si cruel que d'estre obligé de la laisser pour acheuer mon voyage. Tout ce que ie pûs faire, fut qu'estant auprés d'elle pour luy dire adieu ; Madame, luy dis-ie, ie m'en vay à Rome, d'où ie voudrois bien reuenir aussi heureux que Tigranes, mais ie n'en voudrois pas rapporter les qualitez qu'il y a acquises. Elle me demanda ce que ie voulois dire. C'est, luy respondis-ie, qu'il en est reuenu auec l'esperance de vous posseder, mais il en a rapporté vn esprit bas & seruile, qui le rend indigne d'vne si haute fortune. Ie n'eusse pas pris la hardiesse de mespriser ainsi son cousin, si ce n'eust esté vne chose connuë, que son esprit s'estoit rendu abject ayant

esté retenu long temps en ostage à Rome. Elle rougit m'entendant ainsi parler, & sans se fascher elle me dit. Si cette esperance est si haute, elle peut donner du courage à ceux qui en manquent, & en faire perdre à ceux qui en ont trop. I'eus seulement loisir de luy repartir. Ce n'est pas perdre le courage quand on ne le perd qu'auec la vie; & c'est la resolution que ie prens en la recherche que ie veux faire de l'honneur de vos bonnes graces. Elle ne pût me respondre, pource que quelques personnes s'approcherent de nous; & ie fus assez content de luy auoir tesmoigné mon affection, & le peu d'estat que l'on faisoit de Tygranes, auant que de me separer d'elle. Ie partis de la Cour d'Archelas en dessein de venir à Rome, & de retourner le plustost que ie pourrois en Armenie, pour m'acquitter de ma charge, où apres auoir demeuré le moins qu'il me seroit possible, i'auois resolu d'aller aussi tost reuoir Pasithée, dont la priuation m'estoit si cruelle, que tous les momens que ie passois sans la voir, m'estoient des années de supplices insupportables. Iugez, Eurymedon, continua-t'il, quel mal-heur ce m'a esté d'auoir esté pris par vous, lors que mon voyage mesme m'estoit assez ennuyeux; & quelle doit estre ma vie en ce lieu, où ie pers peut-estre la fortune de mon Maistre, & mes plus cheres esperances? Alors quantité de larmes luy tomberent des yeux, desquelles ie fus touché; mais plus encore de sçauoir que i'estois la cause d'vn si grand trouble aux affaires de Tyridate, & aux amours de ce Prince: ce qui m'obligea de luy dire. Ie croy que vostre plus grand ennuy vient de n'oser esperer aucune courtoisie de nous; mais ie veux vous faire voir que mon ame ne tient rien de la cruauté des pyrates.

Ie pense que les Dieux vous ont enuoye icy pour mon salut, & peut-estre aussi qu'ils m'ont fait naistre pour vous seruir. Dés à present ie vous donne la liberté sans attendre dauantage vostre rançon, & vous rends tous ceux qui sont demeurez des vostres, auec les richesses que vous auiez, qui sont encore entieres: mais c'est à condition que vous m'accorderez la priere que ie veux vous faire. Il y a long temps, continuay-ie, que ie veux quitter la vie de ces pyrates, parmy lesquels i'ay esté nourry malgré moy, & sur cela ie luy contay tout ce que vous auez entendu touchant l'incertitude de ma naissance, & comment i'auois vescu iusques alors. Maintenant, adioustay-ie, vous pouuez faire vostre voyage de Rome, & partir quand vous voudrez : ie vous demande seulement que nous puissions viure eternellement amis, & que vous me disiez où ie vous pourray trouuer à vostre retour, soit en Armenie, soit en la Troade ; pource qu'apres auoir abandonné cette Isle pour iamais, ie me rendray deuers vous en equipage digne d'vn Prince pour ne nous plus separer.

Araxés au commencement de ce discours ne sçauoit s'il deuoit croire ce que ie disois: mais voyant en fin que ie parlois serieusement, il se ietta à genoux deuant moy, & me dit. Qu'il ne doutoit point que ma naissance ne fust des plus illustres, puis que ie faisois des actions qui n'appartenoient qu'aux Dieux, & aux plus grands Princes du monde: que s'il receuoit de moy vne grace si grande, il m'auroit vne obligation dont tous ses seruices ne le pouroient iamais acquitter ; & que s'il estoit si heureux que de me voir vn iour en Armenie, ie reconnoistrois quel ressentiment il auoit d'vne faueur si signalée. En fin

il me fit mille ſermens, pour m'aſſeurer que iamais homme ne fut ſi redeuable à vn autre qu'il me ſeroit, apres auoir receu vn office ſi important à ſa vie. Ie le releuay, & l'ayant embraſſé pour luy iurer encore vne eternelle amitié, nous conſultaſmes enſemble, & trouuaſmes qu'il luy falloit pour le moins deux mois pour ſon voyage: il me demanda ce terme, dans lequel temps il ſe rendroit ſans faillir en la Troade, aupres de la Princeſſe Paſithée, s'il ne luy arriuoit vn ſecond mal-heur: que toutefois il ne deuoit pas nommer ainſi la rencontre qu'il auoit faite de moy, puis qu'il auoit plus acquis en cette infortune, qu'il ne pouuoit iamais gaigner dans les plus heureux accidens de ſa vie. Ie fis equiper ſon vaiſſeau le mieux que ie pûs, dans lequel ie fis remettre tous ſes hommes auec ce qu'il auoit perdu: meſme i'y adiouſtay quelques preſens, afin qu'il ſe ſouuinſt de moy, cependant que ie diſpoſerois mes affaires, pour abandonner ſecrettement ceux qui m'auoient nourry, ſans qu'ils ſe doutaſſent de mon deſſein. Mes compagnons auoient bien du regret de ſe voir enleuer tant de richeſſes; mais ils me portoient tant d'honneur, que iamais ils n'oſerent m'en rien teſmoigner. En fin ie fis partir Araxés de noſtre Iſle, apres mille embraſſemens, accompagnez d'autant de proteſtations d'amitié. Depuis ie fus quelque temps parmy les Corſaires, viuant plus que iamais à leur mode, & approuuant toutes leurs actions, afin qu'ils ne ſe deffiaſſent point de moy. Mais lors que ie vis approcher le temps qu'Araxés m'auoit donné, ie commençay à choiſir ceux qui m'eſtoient les plus affectionnez, pour me ſuiure en mon entrepriſe. Vn iour les ayant aſſemblez, ie leur repreſentay quel deſſein eſtoit le noſtre, d'acquerir in-

cessamment des richesses, sans sçauoir à quoy les employer. Car, leur disois-ie, dans la vie ordinaire des hommes, ie trouue excusables ceux qui taschent d'amasser des biens, pour subuenir à leurs familles, ou pour satisfaire à leur ambition, ce qui ne se peut faire sans leur secours. Mais nous n'auons point d'enfans, pour lesquels nous ayons sujet de trauailler ; & pour les degrez d'honneur, nous ne les donnons pas entre nous aux plus riches, mais aux plus vaillans. Quelle furie donc nous possede pour nous porter incessamment dans le peril, & nous faire troubler le repos & le commerce de tous les hommes. Cette mesme valeur par laquelle nous surmontons les autres, nous peut faire acquerir dans la guerre auec gloire, ce que nous rauissons auec infamie. Si tout le monde nous redoute, nous redoutons aussi tout le monde ; & mesurant nostre nombre à celuy du reste des hommes, nous auons bien plus d'ennemis. Les autres ont encore cét aduantage par dessus nous, qu'estant en nostre pouuoir, ou ils en sortent par rançon, ou ils reçoiuent la mort auec innocence ; & nous sommes asseurez, estant pris, de mourir par le plus honteux supplice dont on puisse punir les meschans. Outre cela ie ne croy pas que les Romains nous laissent dauantage en repos : il n'y a point de doute qu'au retour de la guerre des Parthes, Corbulon nettoyera la mer de pyrates aussi facilement que fit autrefois Pompée. Plus nous auons esté vaillans depuis quelque temps, plus nous auons esmeu de plaintes contre nous ; & plus nous nous sommes rendus redoutables, on nous viendra attaquer auec plus de puissance & d'opiniastreté. Pourquoy continuërons nous à viure de cette sorte, puis que nous

pouuons estre parmy les autres hommes auec plus d'honneur & de seureté, & auec autant d'auantage? Ie ne croy pas ceder en valeur à aucun Capitaine qui soit au monde, & ie suis asseuré qu'il n'y a point de soldats en l'armée de Corbulon plus courageux que vous : cependant nous leur laissons emporter les despoüilles de toute la terre, & les loüanges de tous les hommes, & nous nous amusons laschement à courir la mer pour attendre vn Marchand au passage. Allons, mes compagnons, en lieu où nous puissions acquerir des biens accompagnez de gloire : soyons amis des Romains ou leurs ennemis ; prenons part à leurs victoires, ou bien ioignons nous à ceux qu'ils attaquent pour empescher leurs conquestes. C'est là que nous serons inuincibles, quand toutes nos actions seront authorisées du droict de la guerre. Si ie suis Prince, comme l'on me veut faire croire, ie veux faire des actions dignes de ma naissance ; & si vous auez encore ce grand courage que i'ay reconnu en tant de rencontres, vous ne douterez point de me suiure dans le dessein que i'ay de rendre nostre bon-heur parfait, & nostre gloire immortelle.

Lors que i'eus acheué de parler, ils me crierent tous qu'ils estoient resolus de viure & de mourir auec moy, en quelque lieu que ie les voulusse conduire. Ie prix d'eux vn serment different de celuy qu'ils m'auoient fait autrefois, & les priay de tenir nostre entreprise secrette : cependant qu'ils missent à part ce qu'ils auoient de plus precieux, & se tinssent prests pour me suiure, lors que ie feindrois de les choisir pour aller en course. I'auois peur d'arriuer en la Troade plustost qu'Araxés : de sorte que ie laissay encore couler vn mois, apres lequel ie pris con-

ge du

gé du reste des pyrates, en dessein de ne les reuoir iamais. Ie vous confesse que ma ioye fut extréme, lors que ie me vis eschappé d'entre leurs mains ; & ie ne songeois qu'à la nouuelle façon de vie que i'allois suiure, dans laquelle ie me promettois toute sorte de contentement & d'honneur. Mais il est bien difficile à ceux qui sont accoustumez au vice, de le quitter entierement, & ne retomber pas dans leur premiere façon de viure, quand l'occasion s'en presente d'elle mesme. Deux iours apres que nous fusmes partis, lors que nous eusmes fait le tour du Peloponese, & qu'apres auoir passé les Cyclades nous entrasmes dans la mer Egée, vn vaisseau vint à nous, qui se trouua de si belle prise, qu'il me fut impossible d'empescher ceux qui estoient auec moy de l'aller attaquer. Ie leur disois assez, est-ce là cette genereuse resolution que nous auons faite ? est-ce là ce serment qui deuoit estre inuiolable ? Ils me prierent de leur donner cette derniere satisfaction, & que c'estoit seulement pour prendre congé de leur mestier. Cependant ils m'emportoient malgré moy deuers ce vaisseau, quelque remonstrance & quelque commandement que ie leur fisse ; & l'ayant ioint ils entrerent pesle-mesle dedans : pour moy ie demeuray les bras croisez dans le brigantin, sans vouloir auoir part à cette action, qu'il me falloit souffrir malgré moy: seulement ie les priay qu'ils ne tuassent personne. Quelque temps apres ie les vy retourner chargez de quantité de belles estoffes, que l'on portoit à Rome, & qui venoient du Leuant : ils firent passer dans nostre vaisseau de ieunes enfans fort beaux, des cheuaux rares, & quantité de marchandises precieuses, qui auoient esté destinées pour seruir au luxe estrange, qui regnoit alors

dans la premiere ville du monde : ils ne prirent que ce qui estoit le plus riche, & laisserent le reste auec la vie, à ceux qui estoient dans ce vaisseau, auquel ils donnerent la liberté. La pluspart des miens se ietterent à genoux deuant moy, pour me prier de leur pardonner cette desobeïssance, & me promirent que desormais ils suiuroient inuiolablement tout ce que ie leur commanderois. Ie fus contraint de faire tout ce qu'ils voulurent, puis nous poursuiuismes nostre chemin.

Nous auions dessein d'aller descendre en la Troade; & nous descouurions desia l'Isle de Lesbos, lors qu'il nous parut vn autre vaisseau qui venoit de partir de l'Isle: mes compagnons m'asseurerent que ie connoistrois en cette occasion qu'ils me vouloient tenir desormais ce qu'ils m'auoient promis, & se resoluoient de le laisser passer : mais lors qu'il fut prest de nous, i'entendis la voix d'vne fille qui crioit ; sauuez la Princesse, mes amis, sauuez la Princesse. Ie dis à ceux de mon vaisseau, que c'estoit là vne occasion digne de nostre courage, & qu'il falloit attaquer ces rauisseurs. Incontinent nous allasmes les inuestir : c'estoit vn brigantin pareil au nostre, dans lequel ie sautay auec mes compagnons : i'y trouuay peu de resistance, encore que ceux du vaisseau fussent bien armez, & nous mismes tout au fil de l'espée : puis i'entray dans vne des chambres, où ie trouuay vn homme laid & contrefait, assisté de quatre ou cinq soldats, qui tenoit vne ieune Princesse, la plus belle qu'il est possible de voir. Ie donnay trois ou quatre grands coups d'espée à ces mal-heureux, & aussi tost ce vilain se ietta à genoux deuant la Princesse, & luy dit, que si elle faisoit en sorte que ie luy sauuasse la vie, il luy apprendroit

quelque chose qui luy estoit de grande importance. Elle escouta ce qu'il vouloit dire, & apres qu'il luy eut quelque temps parlé en secret, elle s'adressa à moy, & me pria de me preparer pour combattre vn autre vaisseau qui deuoit bien tost l'attaquer : puis elle me dit. Sçachez, braue guerrier, que l'homme du monde que ie hay le plus, auoit dessein de m'enleuer bien loin hors de mon païs, & auec vn assez plaisant artifice : car pour faire mesme que ie luy en eusse de l'obligation, il faisoit tenir deux vaisseaux prests ; le premier estoit celuy-cy, qu'il auoit fait cacher derriere vn rocher, le long de la coste de la mer, où ie deuois me promener auec les filles de ma suite, & dans lequel estoient ceux qui m'ont enleuée & que vous auez deffaits : Le second est encore au port ; & il doit se mettre dedans, feignant de venir à mon secours ; afin qu'apres auoir attaqué celuy-cy, ie croye qu'il m'aura sauuée des mains de cét homme, qu'il auoit choisi le plus laid qu'il auoit peû, afin que i'en eusse plus d'horreur, & que ie creusse luy estre extrémement redeuable, de ce qu'il m'en auroit deliurée : puis il deuoit me conjurer par son affection de le receuoir pour mon mary, en recompense d'vn seruice si signalé ; sinon il auoit resolu de m'enleuer de force en son païs. Maintenant, poursuiuit-elle, si vous desirez acheuer de m'obliger, ie vous supplie de ne le point espargner quand il nous abordera, comme il a dessein de le faire incontinent ; afin qu'il reçoiue de vos mains la peine que sa trahison a meritée. Elle parloit auec tant de grace, que ie ne cessois d'admirer la douceur de son discours, & ie luy respondis. Madame, quand le deuoir qui nous commande de seruir toutes les Dames, ne m'ordonneroit pas

de vous obeïr, vostre naissance, & tant de belles qualitez que ie voy, m'obligent trop de vous donner le contentement que vous souhaittez ; & il me tarde que ce traistre ne paroisse, pour le punir deuant vos yeux d'vne si grande meschanceté : mais afin qu'il ne manque point à nous ioindre, ie suis d'auis que nous passions dans mon brigantin, qui est semblable à celuy-cy, & mieux fourny de tout ce qui nous est necessaire : puis apres auoir mis ces mesmes estendars, nous coulerons celuy-cy à fonds, auec ce qui reste de ces miserables ; & il ne manquera point de nous prendre pour le mesme vaisseau qui vous emmenoit. Cette proposition fut trouuée fort bonne par la Princesse qui sousrit entendant cette inuention, & en mesme temps me fit dans l'ame mille blessures. Ie la pris par la main, & la fis passer dans mon brigantin : aussi tost ie fis faire diuerses ouuertures à celuy d'où nous estions sortis, par lesquelles il prit eau de tous costez, & vn peu apres il n'en parut aucune chose sur la mer. I'auois impatience que cét autre vaisseau n'arriuast, tant ie desirois plaire à cette belle Princesse, de qui la douce maiesté me lioit desia le cœur de mille chaisnes. En fin ie le voy parestre, aussi tost ie donne ordre que l'on fist feinte de fuir lentement, & que lors qu'ils nous auroient abordez, on en laissast entrer vne partie : ie pris seulement vn casque, & abaissay la visiere de peur qu'ils feignissent d'entrer, voyant des visages inconnus. Le Capitaine de l'autre vaisseau estoit armé de mesme, lors qu'il sauta dans le nostre, & il dit en entrant ? Ah! traistres, ie vous puniray bien de vouloir enleuer vne telle Princesse ; mais il trouua ce qu'il n'attendoit pas, pource que ie le receus auec de si grands coups, qu'il recon-

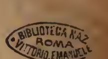
nut auec estonnement que l'on ne l'espargnoit point. Ie vous iure que i'estois honteux d'vne victoire si facile: toutefois ayant promis à la Princesse de le punir deuant ses yeux, ie l'abbatis à mes pieds, & voulant luy trancher la teste ie la fis appeller, afin de le faire mourir en sa presence: mais ayant arraché le casque à ce mal-heureux qui estoit à mes pieds, ie demeuray tout immobile de voir que c'estoit Araxes. Alors mon esprit fut troublé de mille confusions, d'auoir ainsi traitté celuy que i'allois chercher en la Troade: & d'autre costé i'auois promis à la Princesse de ne le point espargner; dequoy elle s'estonnant, ie la regarday tout triste, & m'estant ietté à ses pieds, ie luy dis. Ah! Madame, que ie suis mal-heureux! il faut que ie vous desobeïsse, ou que ie tuë mon amy. Elle m'embrassa pour me releuer, & me dit. Comment est-il possible que vous soyez amy d'vn si meschant homme, estant si genereux que vous estes? toutefois ie veux estre satisfaite pour l'amour de vous de la punition qu'il a receuë, & veux bien que vous luy laissiez la vie. Ie la remerciay de cette grace qu'elle nous faisoit à tous deux, & allay pour faire estancher le sang d'Araxes qu'il perdoit de tous costez. Il estoit si honteux & si estourdy de ce qu'il voyoit, estant encore à peine desabusé, qu'il n'osoit leuer les yeux sur moy, ny sur la Princesse, qui estoit la belle Pasithee sa Maistresse: toutefois il se laissa accommoder ses blessures, & cependant i'allay demander à la Princesse, si elle ne desiroit pas que ie la remenasse à Lesbos. C'est, me dit-elle, dequoy ie vous supplie. Aussitost ie fis remettre Araxes dans son vaisseau, & le recommanday à ses gens, en leur ordonnant de suiure le mien. Ayant donné l'ordre par tout, ie n'eus plus au-

tre soin que d'entretenir cette belle Princesse : & bien que l'amitié que i'auois promise à Araxés s'efforçast d'empescher la naissance de mon amour, elle ne faisoit pas si bonne garde, qu'il n'entrast peu à peu beaucoup de passion dans mon ame : moy mesme ie destournois ma pensée de cette amitié, pour fauoriser la surprise, & la trahissois pour me laisser prendre moy-mesme. Cette Princesse me faisoit de si grands remercimens, que ie ne sçauois comment respondre à ses obligeantes paroles ; & plus elle tesmoignoit m'estre redeuable du secours que ie luy auois donné si à propos, plus elle me reduisoit à auoir besoin du sien. Apres l'auoir asseurée de mon seruice, & qu'elle pouuoit disposer de ma vie, ie la priay de ne point declarer Araxés pour autheur de son enleuement; ce qu'elle me promit.

En fin nous arriuasmes au port de Mitylene, où desia beaucoup de peuple estoit accouru, auec le Roy Archelas son pere, qui estoit alors en cette Isle, & estoit bien empesché à faire partir des vaisseaux, pour aller apres ceux qui venoient d'enleuer sa fille vnique. Nous descendismes, & le Roy venant embrasser sa chere fille, luy demanda comment elle auoit esté sauuée. Voila, luy dit-elle en me monstrant, celuy à qui ie dois l'honneur & la vie, que sa valeur m'a conseruez. Le Roy me vint embrasser, & m'asseura que ie pouuois disposer de tous ses Estats, en eschange d'vne si chere assistance. Il nous demanda qui pouuoient estre ceux qui l'auoient voulu enleuer ; & ie reconnus bien qu'elle vouloit m'obliger, lors qu'elle respondit. Ie croy que c'estoient quelques escumeurs de mer, dont il n'en est pas resté vn seul, pource que le vaisseau a esté coulé à fonds. Araxés, reprit le Roy, ne vous

a-t'il point rencontrez ? Non, repartit-elle, & peut-estre aura-t'il pris vne autre route.

Mais, continua Eurymedon, il faut que ie vous conte les resioüissances du peuple pour le salut de Pasithee : ce n'estoient que cris de ioye autour de nous, & vne foule si grande, que nous faillismes à estre estouffez. Ie cognus bien qu'elle estoit infiniment aimée, mais ie vous en diray la cause incontinent. Ie commanday à ceux de mon vaisseau de retourner en mer le long de la coste, pour rencontrer celuy d'Araxés, qui ne paressoit point encore ; & de l'aduertir qu'il ne feignist point de reuenir à la Cour pour se faire penser ; & que le Roy n'auoit aucun soupçon de luy : ie retins seulement deux ou trois des miens, auec lesquels i'accompagnay le Roy & la Princesse au Palais, où ils voulurent que ie fusse logé, tandis que ie voudrois demeurer en ce païs. Archelas me demanda s'il n'y auoit point moyen de sçauoir à qui ils auoient vne si grande obligation. Ie luy dis que l'on me nommoit Eurymedon : pour ma naissance, que ie ne la sçauois pas moy-mesme, & que ceux qui m'auoient esleué me vouloient faire croire que i'estois d'vn sang Royal. Ils se contenterent alors de cela, puis ils me conduisirent dans vne chambre, où ils me prierent de me reposer : mais ie leur dis que mon trauail n'auoit pas esté si grand qu'il m'obligeast à prendre le repos deuant la nuit. Ie les reconduisis dans leurs appartemens ; & cependant i'admirois le nombre de Seigneurs qui venoient baiser la robbe de Pasithée, & qui tesmoignoient vne extreme ioye de la reuoir : Aussi les qualitez de cette Princesse estoient admirables, comme ie sçeus depuis. Outre sa beauté merueilleuse, elle auoit tant de charmes en toutes ses actions



ſoit en la douceur de ſes regards, ſoit en l'obligeante familiarité dont elle vſoit enuers tous ceux qui l'approchoient, qu'elle acqueroit non ſeulement la bien-veillance, mais l'amour paſſionnée de tous ceux qui pouuoient la voir ou luy parler. Tous les Princes eſtrangers qui venoient à la Cour de ſon pere, ne pouuoient plus partir d'auprés d'elle : ceux du païs qui la connoiſſoient de plus long temps, gardoient en leurs cœurs de vieilles bleſſeures, & les Gentils-hommes qui eſtoient ordonnez pour la ſeruir, eſtoient tous paſles & languiſſans, ſe ſentant conſommer d'vne amour ſans eſperance. Si toſt qu'elle deſiroit quelque choſe, tous ceux qui eſtoient autour d'elle couroient pour auoir l'heur de luy rendre ſeruice : s'il luy arriuoit quelque indiſpoſition, c'eſtoit vne affliction generale : & ſi les Dieux euſſent deſiré des victimes humaines pour luy redonner la ſanté, il n'y euſt pas eu vn homme en l'Iſle, ny en toute la Troade, qui ne ſe fuſt ſacrifié pour elle. Ce n'eſt pas qu'elle affectaſt de ſe faire aimer, ny qu'elle employaſt aucun artifice pour s'acquerir ainſi tous les cœurs : mais il luy eſtoit ſi naturel de plaire à chacun, que ſans y penſer elle produiſoit touſiours ces effects; & quelquefois elle ſe faſchoit d'vn ſi rare don de nature, qui contre ſon deſir faiſoit des bleſſeures à ceux meſmes qu'elle vouloit obliger. Ce ne fut donc pas vne grande merueille, ſi eſtant ſi generalement aimée, elle le fut auſſi de moy : mais c'en fut vne bien grande pour moy d'acquerir ſans peine l'honneur de ſa bien-veillance, que tant de Princes recherchoient depuis ſi long temps auec mille deuoirs; & par le plus eſtrange hazard qu'vn homme puiſſe iamais rencontrer. Car Araxés eſtant ſorty de noſtre Iſle par la grace que ie luy fis,

estoit allé en diligence à Rome, puis estoit retourné en Armenie; & aussi tost il s'estoit rendu en la Troade, n'ayant pas employé plus de deux mois en tous ces voyages, tant il estoit pressé du desir de reuoir Pasithée; & le Roy Archelas desirant passer vne partie de l'Esté en l'Isle de Lesbos qui luy appartenoit, il les auoit suiuis pour ne point abandonner la Princesse, dont il taschoit d'acquerir les bonnes graces par toutes sortes d'artifices : En fin ne pouuant obtenir d'elle aucune faueur, qui luy donnast esperance d'y paruenir, il s'estoit resolu de l'enleuer, lors qu'elle se promeneroit sur la coste en la compagnie de ses filles seulement: pource qu'elle auoit certaines heures où elle vouloit estre libre sans vn seul homme : Mais considerez quel mal-heur fut celuy d'Araxés, & quelle fortune fut la mienne; il vouloit que la Princesse luy eust obligation de sa deliurance artificieuse, & mon bon-heur voulut que ie luy donnay vn veritable secours, qui m'acquit entierement son affection. Ie reconnus sa bonne volonté; pource qu'estant dans sa chambre, apres que le Roy se fut retiré, elle dit, qu'elle se vouloit promener dans les iardins deuant le souper, & me donna la main pour me tesmoigner qu'elle vouloit estre conduite par moy. I'estois si rauy de cet honneur, que ie ne sçaurois vous redire mon transport. Ie vous confesse que ie n'auois encore rien aimé, & que i'estois assez nouueau à l'entretien des Dames : i'estois ieune, & sans experience des ciuilitez qu'il faut obseruer, ayant tousiours esté sur la mer, & parmy des pyrates : ie me souuenois seulement de ce que i'auois veu dans la Grece durant le sejour que i'y fis. Quantité de personnes passerent deuant nous, & les autres nous suiuirent auec les filles, iusques dans les iardins, où la

Princesse se separant des autres, qui s'esloignerent par respect, me mena dans vne allée où nous demeurasmes seuls: alors desirant l'entretenir de quelque chose, comme elle sembloit m'y conuier, ie luy dis. Madame, quelle fortune plus grande me pouuoit arriuer, ayant dessein de voir cette Cour, que d'en auoir eu l'entrée par vn moyen si fauorable? Elle me respondit: Cette rencontre est heureuse seulement pour moy, pource que sans me trouuer en mer, vous eussiez tousiours esté icy le bien venu; & si ie ne vous eusse trouué, ie serois à present la plus mal-heureuse de la terre. Madame, repris-ie, il n'y a point de iuge qui n'auouë que vostre rencontre estant infiniment plus agreable que la mienne, ie n'aye esté en cette occasion le plus heureux; si ce n'est que la veuë d'vne si belle chose ne me rende plus mal-heureux que ie ne puis encore le preuoir. Ie puis bien, me dit-elle, vous oster cette crainte, & vous asseurer que si ma veuë ne vous est heureuse, au moins ne vous sera-t'elle iamais mal-heureuse, tandis que vostre bon-heur dépendra de ma volonté. La plus grande gloire, poursuiuit-elle, que i'aye au monde, c'est de n'estre haïe de personne; & il faudroit que ie la fusse beaucoup de vous, si apres tant de satisfactions que vous m'auez données, vous en receuiez peu de moy. I'estois bien rauy de ces obligeantes paroles, & il sembloit qu'elles me donnassent sujet de la presser dauantage, pour receuoir de plus grands tesmoignages de sa bonne volonté: mais se contentant de ce qu'elle m'auoit dit, elle rompit ce discours, pour me demander d'où venoit la connoissance que i'auois d'Araxés. Madame, luy dis-ie, ie ne vous puis rien dire sur ce sujet, que ie ne vous conte toute ma vie: & pource

que ie ne vous en veux celer aucune chose, permettez que ie remette à vous en entretenir lors que vous aurez plus de loisir: seulement ie vous supplie de croire, que ie l'ay trop peu connu pour auoir iamais participé à aucune de ses malices. Souuenez vous donc, me dit-elle, de la promesse que vous me faites: car i'espere receuoir vn grand plaisir à entendre vostre fortune; elle ne doit pas estre ordinaire; & ie m'attens d'oüir de vous des actions bien contraires à celles d'Araxés. Vous deuez sçauoir, continua-t'elle, que la premiere fois qu'il me vit, ce fut lors qu'estant enuoyé à Rome par Tyridate, il passa par la Troade pour voir le Roy mon pere. Ie ne sçay quel dessein il eut pour moy: mais apres m'auoir voulu tesmoigner de l'affection par quelques souspirs, il fut si insolent en me disant Adieu, que de me parler au mespris de Tygranes mon cousin, croyant fort auancer ses affaires, s'il reculoit celles de Tygranes, duquel on parloit pour me le faire espouser. I'eus assez de retenuë pour ne le pas offencer, en repartant à cette indiscretion, comme il sembloit raisonnable. Mais ne croyant pas le reuoir iamais, ie voulus bien le laisser aller sans mescontentement. Enuiron deux mois apres ie le vy reuenir en la Troade, ayant pouuoir de traitter encore quelque chose auec le Roy mon pere, cependant que Tyridate estoit allé à Rome pour receuoir la Couronne d'Armenie des mains de l'Empereur. Ie ne sçaurois vous redire les artifices & les meschancetez dont il vsa, pour acquerir quelque aduantage sur ma volonté. La douceur que ie tesmoigne à tous ceux que ie voy, le rendit si insolent, qu'il ne feignit point d'entreprendre toutes choses sur mon esprit, qu'il estimoit peut-estre foible, &

ſuſceptible de beaucoup d'impreſſions. Pour m'abuſer, il pratiqua des Sacrificateurs & des Deuins, qui me voulurent faire croire, que par leur ſcience, & par les victimes immolées, ils connoiſſoient que mon bon-heur ne pouuoit venir que du coſté de l'Armenie; qu'vn Prince du ſang le plus illuſtre de ces Prouinces, deuoit me poſſeder; ſur tout que ie me gardaſſe bien de ce qui venoit des Romains, & de ce qu'ils auoient nourry: pource que de ce coſté il ne me pouuoit arriuer que du mal-heur. Outre cela il gagna par preſens vne femme qui couchoit dans ma chambre, laquelle fut ſi meſchante que de m'eſpouuanter la nuit, & de me faire entendre des voix auec des accens pitoyables, comme ſi c'euſt eſté la Reine ma mere, qui eſtoit morte vn peu auparauant, laquelle m'aduertiſſoit de fuir Tygranes, & de choiſir Araxés pour mon mary. Meſmes il fut ſi laſche & ſi traiſtre, qu'il dreſſa des embuſches pour aſſaſſiner ſon riual, dequoy ſa bonne fortune ſeule le preſerua. Toutes ces trahiſons me furent deſcouuertes vn iour ſeulement auant qu'il me fiſt enleuer; & il ne ſçait point encore que i'en aye rien ſçeu. Ie me ſouuiens que quelques iours auparauant il oſa bien dire à Tygranes en ma preſence, qu'il eſtoit vn Roy ſans Couronne, & qu'il ſeroit bien toſt vn ſeruiteur ſans Maiſtreſſe: ie ne pouuois iuger alors ce qu'il vouloit dire: mais depuis i'ay reconnu qu'il meditoit deſia mon enleuement, auquel il s'eſtoit reſolu voyant qu'il n'acqueroit rien par ſes meſchantes pratiques. Son mal-heureux deſſein fut aſſez bien conduit, & i'euſſe eſté enleuée par deux fois, ſi ie n'euſſe eſté deliurée par vous ſeul de ces deux mal-heurs. Voyez à preſent s'il fut iamais vn homme plus meſchant que

celuy-là, & si i'ay sujet de le détester plus que toutes choses. Pasithée acheua ainsi de parler, continua Eurymedon, & i'estois si estonné d'entendre tant de malices que ie demeurois immobile en la regardant: en fin ie luy dis: Madame, ie ne connoissois point ce Prince pour vn homme si traistre, ne l'ayant iamais veu que quelques iours en vn lieu où il estoit retenu prisonnier, d'où ayant esté deliuré par mon moyen il me promit son amitié pour iamais: ie l'asseuray aussi de la mienne, & ie ne l'auois pas veu depuis. Ie l'estime bien meschant, sur ce que vous m'auez appris, mais ie le trouue bien peu fin, ou bien mal-heureux, de ce que taschant d'acquerir vostre affection, il a acquis vostre haine, auec laquelle il se peut croire haï de tout le monde. Pour moy ie l'abandonne, & pour l'amour de vous, & pour moy-mesme: confessant qu'il n'y a rien de si dangereux que l'amitié d'vn traistre. Nous nous rencontrasmes alors à vn destour d'allée, où nous trouuasmes quantité de personnes: elle eut seulement loisir de me dire: Si vous perdez d'vn costé, vous pourrez plus gagner d'vn autre; n'y ayant icy personne qui ne soit bien aise de vous auoir pour amy. Ie ne pûs repartir, pource qu'il fallut nous ioindre aux autres, & le reste de la iournée se passa en ciuilitez & en ceremonies.

Lors que ie fus retiré, i'estois bien en peine comment ie traitterois auec Araxés: mais il me deliura luy mesme de cette inquietude, pource que mes gens me venant retrouuer, apres auoir esté long temps en mer, me dirent qu'ils n'auoient rien veu paraistre, quelque soin qu'ils eussent pris, & que sans doute Araxés se seroit retiré autre part. Ie ne songeay donc plus qu'à bien conduire la

fortune de mes affections, puis qu'elles auoient vn si heureux commencement. Le lendemain i'allay au leuer du Roy, qui me fit encore toutes sortes de caresses, puis il me mena dans la chambre de la Princesse, que nous surprismes, lors qu'elle ne venoit que de sortir du lict: mais cette surprise fut bien auantageuse pour elle, & bien agreable pour moy; pource qu'elle auoit toute la gorge descouuerte, qui estoit d'vne blancheur extréme. Tout ce qu'elle peût faire, fut de mettre au deuant ses belles mains, qui bien qu'elles fussent ialouses de la merueille de ce sein, & qu'elles semblassent disputer auec luy de beauté, laissoient toutefois eschapper la victoire par l'ouuerture des doigts qui ne pouuoient pas le cacher entierement. Mon contentement finit par le moyen d'vn linge qu'on luy apporta, qui la couurit entierement, & desroba tous ces tresors à ma veuë. Le Roy me laissa auec elle, luy ordonnant de m'entretenir: il ne pouuoit pas me faire vne grace plus grande; & desirant m'en preualoir, ie dis à la Princesse. Madame, pardonnez si ie ne puis vouloir de mal au plus grand ennemy que vous ayez, puis qu'il est la seule cause du bon-heur que i'ay de vous voir. Ce bon-heur, respondit-elle, n'est pas assez grand pour luy estre fort redeuable. Elle me demanda là dessus où il estoit. Ie luy dis, qu'ayant enuoyé mes gens le chercher en mer, ils n'en auoient eu aucunes nouuelles. Que les Dieux, reprit-elle, ne nous le renuoyent iamais, pour mon repos & pour le vostre. Mais, continua-t'elle, ne puis-ie point sçauoir comment il vous auoit obligé à venir icy? C'est, luy dis-ie, dequoy ie ne vous puis entierement esclaircir, que ie n'aye le loisir de vous apprendre toute ma vie. Ie veux, dit-elle, dés cette heure vous en donner la com-

modité, pource qu'il me tarde trop que ie ne sçache de vos nouuelles; & s'estant fait apporter vne simarre Persienne, elle se fit remettre sur son lit; & m'ayant fait approcher seul, me commanda de m'asseoir, & de m'acquitter de la promesse que ie luy auois faite le soir precedent. Alors ie luy recitay tout ce que ie vous ay appris de ma fortune, pensant que c'eust esté infidelité de reseruer aucune chose à dire, à celle à qui i'auois donné mon cœur. Elle m'escoutoit auec vn excés d'estonnement & de ioye: mesmes il sembloit que desia elle prenoit part aux accidens de ma vie. Il me restoit seulement à luy dire ce que i'auois fait depuis mon départ de Corcyre, pour venir en la Troade, lors qu'on la vint aduertir, que Tygranes qui arriuoit des confins de l'Armenie la venoit voir. Elle rougit, & se mit hors du lit; en mesme temps ie souspiray assez haut, & ce souspir alluma encore dauantage le feu des iouës de Pasithée, qui pour couurir le sujet de sa rougeur, dit tout haut. Ie suis vrayement bien honteuse, de ce que Tygranes me trouuera en ce desordre. En mesme temps il entra pour la salüer, & luy fit quelques complimens: puis il s'adressa à moy, & me dit qu'il venoit de sçauoir du Roy l'obligation que tout son Royaume m'auoit, en laquelle il prenoit plus de part que personne, ayant vn grand interest au salut de la Princesse. Ie luy respondis que nul ne m'estoit redeuable d'vne chose que m'on deuoir seul m'auoit ordonné de faire: toutefois que ie m'estimois bien-heureux de m'estre rencontré à propos sur la mer pour la secourir, & pour estre la cause de leur contentement. Ie remarquay à son port & à ses discours, que c'estoit vn homme comme Araxés me l'auoit dépeint, qui paressoit plustost né pour ser-

uir que pour commander ; ne monstrant aucune grandeur de courage, & n'affectant que certaines ciuilitez, qui se pratiquent entre les honnestes Citoyens d'vne ville. Vn peu apres quantité de Princes & de Seigneurs arriuerent, & il ne se parla plus que de sacrifices & de réjoüissances pour le salut de Pasithée.

Le lendemain fut choisi par le Roy pour certains esbats que ces Princes renouuelloient souuent en la place publique, pour disputer à l'enuy quelques prix ; leur dessein n'estant en ce païs que de plaire à la Princesse, & d'entrer en ses bonnes graces. I'accompagnay Pasithée au Temple, où les sacrifices se firent auec beauçoup de ceremonie & de ioye : pour moy ie me perdis dans la presse, & ayant fait signe à mes gens de me suiure, & m'estant rendu à mon vaisseau ie m'en allay en plaine mer. La Princesse s'estonna de ne me voir plus, & creut que i'estois allé trouuer Araxés. Le Roy commanda que l'on me fist chercher, & ne pouuoit sçauoir pourquoy ie les auois quittez sans prendre congé d'eux. Cependant ils ne laisserent pas de continuer le dessein qu'ils auoient pris de se resioüir, & toutes choses furent preparées pour les jeux du lendemain. Ie sçeus depuis que Tygranes mena la Princesse en la place publique, & l'ayant laissée auec le Roy sur leur eschaffaut, il monta à cheual & s'alla mesler auec sa troupe parmy les Princes qui vouloient ce iour là faire parestre leur adresse en faueur de Pasithée. Apres auoir disputé quelques prix, on planta au milieu de la place vn pilier de bois, auquel on attacha des armes en façon de trophée, qui representoient vn homme armé. Les Princes venoient à cheual à l'entour en courant ; & lançant leurs jauelots, c'estoit à

qui

qui adresseroit le plus beau coup dans ces armes. Lors que tous eurent donné differentes atteintes, on entendit vingt trompettes au bout de la lice : cela fit tourner la veuë à chacun de ce costé, & la barriere estant ouuerte, les trompettes entrerent, & se placerent à l'entour du camp. Incontinent apres cinquante hommes parurent à pied, vestus superbement, chacun le iauelot en la main & le bouclier au bras gauche, au milieu desquels estoit vn ieune guerrier, armé legerement sur vn beau cheual Arabe, lequel apres que ses compagnons eurent tous lancé leurs iauelots sur le trophée, vint en galoppant, & planta le sien dans la visiere du casque. Chacun battit des mains pour tesmoignage que c'estoit là le plus beau coup : mais ce bruit cessa, à cause des mesmes trompettes qui sonnerent encore; & ces guerriers s'estant rangez à l'entour du camp, la barriere fut ouuerte; l'on vid auancer peu à peu vn grand pauillon, d'vne estoffe fort fine & grandement legere, dont le bas estoit porté tout à l'entour par vingt-quatre ieunes enfans fort beaux, vestus de casaques de soye incarnate, bordées d'argent, auec de petits habillemens de teste de mesme liurée, d'où pendoient des plumes incarnates & blanches. Lors que cette machine fut paruenuë iusques au milieu de la place, deux de ces enfans qui portoient les bords du deuant, ouurirent le pauillon : en mesme temps on en vid sortir vn grand aigle qui emporta le pauillon dans les nuës, & le fit perdre de veuë. Ie parus alors sur vn beau cheual blanc, marqué de taches rouges naturelles. I'auois la teste couuerte de plumes de differentes couleurs : i'estois vestu d'vne superbe casaque de broderie d'or & d'argent, & faisois manier mon che-

ual qui estoit assez bien dresse. Les enfans s'allerent ranger à l'entour de l'eschaffaut de la Princesse, & cependant apres auoir fait faire quelques passades à mon cheual, ie luy fis prendre la course deuers le trophée, & lançay mon jauelot dans le casque de si grande roideur, que non seulement il y demeura attaché ; mais encore le pilier qui peut-estre estoit desia esbranlé, en fut renuersé par terre auec les armes. Ma force fut admirée de tout le peuple, & des Princes mesmes, mais plus encore lors que ie descendis de cheual, & qu'allant deuers les armes ie les pris auec le pilier sur vne espaule : & les portay deuers l'eschaffaut du Roy. Ie les presentay à la Princesse, & les ayant mises à ses pieds, ie receus d'elle vn brasselet de grosses perles qui estoit le prix, que ie baisay, puis le passay dans mon bras. Elle estoit pleine d'vne grande satisfaction de me reuoir, & de l'honneur que i'auois acquis en presence de son pere, qui me donna mille loüanges, & me conuia de parestre encore au passe-temps qui restoit.

Permettez, dit alors Palamede, que ie vous interrompe, & faites nous sçauoir, s'il vous plaist, comment vous auiez pû trouuer dequoy faire vne entrée si merueilleuse. Ie suis bien aise, respondit Eurymedon, que vous m'en ayez fait souuenir, car ie l'eusse peut-estre oublié. I'auois trouué heureusement, reprit-il, toutes ces choses dans le premier vaisseau que mes soldats auoient pris ; ce pauillon, ces enfans ainsi vestus, ce grand aigle, le cheual sur lequel i'estois, & celuy de mon Lieutenant qui estoit ieune soldat, fort vaillant & adroit ; lequel auoit paru au milieu de ces cinquante qui entrerent les premiers & qui estoient l'eslite de mes compagnons.

Pour moy ayant trouué cét aigle fort grand, ie luy attachay au pied vne corde, dont l'autre bout tenoit au haut du pauillon, qui estoit soustenu par dedans de la pointe d'vn grand jauelot que i'auois en la main, & ie le portois ainsi moy mesme auec les enfans qui le soustenoient par les bords. Ie tenois l'aigle cependant, & lors que le pauillon fut ouuert, ie le laissay aller, & il emporta auec luy ce pauillon qui estoit d'vne estoffe extrémement legere. Cette inuention fut fort approuuée de Melinte, de Palamede & des autres, puis Eurymedon reprit. Le dernier passe-temps estoit, que tous ceux qui auoient part aux autres exercices, se mesloient ensemble, & se frappoient auec des jauelots dont la pointe estoit émoussée, pour faire voir seulement l'adresse & la grace, ce qui estoit plustost vne maniere de dance que de combat. L'on me donna vn de ces jauelots, & remontant sur mon cheual, i'allay me mesler parmy les autres; mais ce fut vn jeu qui troubla bien la ioye de cette iournée. Deux Armeniens s'estoient mis de la partie, auec des dards bien aigus, dont l'vn frappa Tigranes, & le blessa à mort; l'autre s'adressa à moy, duquel heureusement i'euitay le coup, plustost pource qu'il est naturel de destourner le corps d'vn dard que l'on void venir à soy, que pour la crainte que ie deusse auoir d'en estre blessé: toutefois ie ne pûs empescher que le coup ne me portast dans le bras. Incontinent Tigranes s'escria qu'il estoit blessé; celuy qui auoit fait le coup, vouloit s'enfuir auec son compagnon, & leur fuite seule les accusa, pource qu'on eust esté en doute d'où venoit le coup s'ils fussent demeurez parmy nous; tout fut à l'instant en allarme & en desordre; Archelas accourut auec quelques vns de ses officiers qui l'as-

sistoient, & aussi tost qu'il fut arriué, Tygranes expira; ce qui fit faire au Roy mille regrets. Mais ce qui estonna tout le monde, fut qu'vn vieillard, des premiers d'aupres Archelas, se ietta sur le corps mort de Tygranes, & l'embrassant fondoit en pleurs, & remplissoit tout de ses plaintes. Le Roy luy demanda quel sujet il auoit de se tourmenter si particulierement de cét accident. Ah! Sire, dit-il, que le sujet de mon extréme douleur serue à la diminution de la vostre: Ie veux bien vous dire que celuy cy estoit mon fils, que ie menay auec le petit Tygranes vostre neueu, lors que vous l'enuoyastes par moy en ostage à Rome. Vostre neueu mourut sur la mer, & voyant qu'il estoit du tout important au bien de vos affaires que cét enfant allast à Rome: pource qu'il ne vous restoit aucun de vostre sang pour donner en ostage; ie supposay mon fils en sa place, qui fut receu pour luy, & depuis il a tousiours esté nourry comme s'il eust esté le vray Tygranes. Ie ne croy point estre blasmable d'auoir fait cette supposition, n'ayant eu alors autre dessein que l'affermissement de vos Estats; & si depuis i'ay laissé chacun en cette erreur, c'estoit de peur que les Romains ne creussent que vous eussiez esté autheur de la tromperie: mais puisque ie n'ay osé pendant sa vie luy rendre aucun deuoir de pere, permettez que ie luy rende au moins ce dernier tesmoignage de mon affection; & là dessus il se mit à l'embrasser & à pleurer comme auparauant. Chacun estoit immobile d'estonnement: mais le Roy plus que tous, qui ne laissa pas d'auoir soin du corps de Tygranes, & de consoler ce bon-homme qu'il auoit tousiours esprouué tres-fidelle. Cependant on auoit arresté les deux Armeniens, qui apres quelques tourmens,

confesserent qu'ils auoient esté enuoyez par Araxes, pour se deffaire de Tygranes & de moy, & qu'ils n'en auoient pû trouuer vn meilleur moyen. I'eus alors en horreur Araxes, qui auoit voulu me faire assassiner apres auoir receu de moy tant de bons offices, & remerciay les Dieux de m'auoir preserué de ce danger. Le Roy & la Princesse n'eurent plus autre soin que de moy: ils me contraignirent de garder le lit à cause de ma blessure, encore qu'elle fust petite: toutefois ie n'en estois pas fasché, pource que i'estois visité par la Princesse, qui me dit la premiere fois qu'elle fut seule auec moy. Hé bien, Eurimedon, voila des presens de vostre bon amy: Ie luy respondis: Madame, encore que son dessein fust tres-meschant, ie ne sçaurois me plaindre de luy; de ce que pensant m'oster du monde il en a osté aussi celuy qui m'eust bien tost remply de mal-heurs, & qui vous eust aussi renduë infortunee, estant indigne de vous: Mais puis qu'il n'est plus, permettez moy, Madame. La voix me faillit alors: dequoy elle sousrit, & m'ayant regardé quelque temps, elle me dit: Vous pouuez continuer. Ie repris la parole, mais en tremblant; & luy dis. Permettez moy, Madame, d'esperer. Ma langue s'arresta pour la seconde fois; & elle sousriant encore, me dit. Ie ne veux point que vous acheuiez: car ie vous permets d'esperer toutes choses. Ah! Madame, luy dis-ie, que vous me rendiez heureux: mais quand vous considererez que ie suis vn Estranger & vn inconnu, i'ay bien peur que mon bon-heur ne se change. Vos actions, respondit-elle, font trop connoistre ce que vous estes; & tout ainsi que Tygranes ne pouuoit faire que des actions basses, n'estant pas Prince; il est impossible aussi que

vous ne soyez Prince, reconnoissant que vous en faites toutes les actions. Ie luy repartis. Iamais mon ambition ne m'a fait affecter ce titre, bien que i'aye esté nourry en l'opinion de le posseder : mais ie veux bien le retenir, puisque c'est luy seul qui me peut faire pretendre quelque chose auprés de vous; encore que ma passion extréme veüille prendre beaucoup de part en l'entreprise d'acquerir l'honneur de vos bonnes graces. Elle me dit; Ie veux croire de vostre passion tout ce qu'il vous plaist : mais ie vous commande de vous qualifier Prince desormais, en attendant que vous puissiez verifier vostre naissance, pour fortifier cependant, & faire reüssir vn iour le chois que ie veux faire de vous. Ie pris alors vne de ses belles mains, qu'elle me laissa long temps baiser; & ie ne pouuois la quitter, ne sçachant de quelle autre sorte luy exprimer ma ioye. Toutefois il fallut nous separer, & elle s'en alla apres m'auoir ordonné de faire en sorte que ie sceusse ce que i'estois. Ie luy promis d'employer tout mon soin à cette recherche, puisque de là dépendoit tout le bon-heur de ma vie. M'estant leué le iour d'apres, ie l'allay voir, pour la remercier des soins qu'elle auoit pris de moy. A mon abord elle vint au deuant de moy, & me dit; I'ay d'estranges nouuelles à vous dire: le Ciel en fin nous a deliurez d'Araxés. Vn homme de sa part vient de me faire sçauoir qu'il est mort de ses blessures : mais auant que de mourir, voyez quelle impression il m'a voulu laisser de vous. Alors elle me presenta vne lettre qu'elle en auoit receuë, où ie leus ces mots.

ARAXES A LA PRINCESSE Pasithée.

BELLE PRINCESSE, *ie vay mourir pour vous, & ayant tousiours eu ce dessein, ie n'aurois pas regret de quitter la vie, si ie ne la perdois par la main d'vn traistre. Le soin que i'ay eu de vous seruir, continuë mesme apres ma mort; & ie vous aduertis que celuy que vous cherissez, & qui se dit Prince, est le plus fameux & le plus infame Corsaire, qui ait iamais couru la mer. Les blessures que i'ay receuës de luy, ont esté la recompense de luy auoir donné le bon-heur de vous voir, & vous n'en deuez attendre qu'vne trahison pareille. Si vous luy faites iustice, vous luy ferez plustost sentir la main d'vn bourreau, que de luy faire esperer l'honneur de toucher vn iour dans la vostre.*

Ah! le meschant, m'écriay-ie apres l'auoir leuë: voyez quelle est sa rage? La Princesse me dit? Si vous ne m'auiez fait sçauoir vostre vie, & si ie n'auois esté tesmoin de quelle sorte vous estes cause de sa mort, il me pourroit peut-estre faire croire quelque chose contre la verité:

encore faudroit-il que ie ne le cognusse pas pour vn méchant & vn artificieux. Mais comme ses autres malices ont tourné à vostre auantage, celle-cy augmentera encore ma bonne volonté pour vous. Le reste de nos discours se passa en admirations de l'estrange fureur de cét Armenien, & en communes asseurances de nostre amitié.

Depuis elle ne pût si bien cacher l'affection qu'elle me portoit, que le Roy ne s'en apperceust : il luy tesmoigna que cela ne luy estoit pas agreable ; & en fin il entra en vne extréme colere contr'elle : mesme il me fit sçauoir couuertement qu'il seroit bien aise que ie me retirasse ; mais j'estois sourd aux propositions que l'on m'en faisoit, estant trop cherement engagé en ce païs. Ie voyois bien que le Roy me receuoit plus froidement que de coustume, & en fin me faisoit vne mine qui témoignoit vne grande auersion contre moy : mais ce qui nous perdit, fut qu'vn iour il me surprit seul auec elle dedans son cabinet, lors que ie luy baisois la main. Alors il entra en vne telle furie, qu'il tira son espée, & m'en eust tué, si ie ne me fusse eschappé. Ie sortis du cabinet, & vn peu apres du Palais, n'estant arresté de personne, pource que i'estois assez aimé : toutefois voyant qu'il n'y auoit point de seureté pour moy dans Mitylene, i'entray dans mon vaisseau, auec tous mes soldats, qui s'estoient aussi tost rendus aupres de moy : & fus quelque temps en pleine mer à l'entour de l'Isle, ne pouuant m'en esloigner : mais en fin impatient de sçauoir ce qui estoit arriué à la Princesse, ie mis à terre vn des miens, pour aller apprendre de ses nouuelles : il me rapporta qu'elle estoit retenuë prisonniere, mais d'vne façon bien estrange.

eſtrange. Le Roy apres luy auoir teſmoigné tout le courroux qu'vn pere offenſé peut faire paroiſtre, ſe reſolut de la tenir en ſeure garde : toutefois pour executer ce deſſein, il ſe trouua bien empeſché, pource qu'elle eſtoit ſi generalement aimée, qu'il ne ſçauoit à qui s'en fier. Neantmoins apres auoir beaucoup réſué en ſon eſprit, il s'auiſa de la mettre dans vn chaſteau, en la garde d'vne quantité de femmes qui ſeroient incapables de reſſentir ſes charmes, & qui furent enfermées auec elle, ayant prouiſion de viures pour plus de ſix ans : puis il fit venir des extrémitez de la Paphlagonie ſix mille Barbares, qui furent diſperſez alentour du Chaſteau, lequel eſtoit enuironné de hautes murailles, en ſorte qu'ils ne pouuoient la voir. Cét ordre ayant eſté donné, les Princes qui eſtoient amoureux d'elle, ayant deſſein de la ſeruir, & eſtimant impoſſible de la deliurer, s'ils n'eſtoient puiſſamment aſſiſtez, partirent pour aller chacun en leur païs, & en ramener des forces qui leur donnaſſent l'honneur de ſa deliurance, & leur acquiſſent ſon affection ; comme ils croyoient que ie l'auois auparauant iuſtement poſſedée, pour l'auoir ſauuée d'entre les mains d'Araxés. Celuy que i'auois enuoyé me rapporta toutes ces choſes : auſſi toſt ie conſulte en moymeſme ce que ie pourrois faire, ne pouuant ſouffrir qu'vn autre que moy deliuraſt la Princeſſe, qui eſtoit priſonniere à mon occaſion. I'appelle au conſeil mes compagnons, & leur dis que i'eſtois reſolu de retourner deuers les pyrates, pour amener toutes leurs forces en l'Iſle, & auec elles deliurer Paſithée : qu'il falloit feindre que nous auions eſté long temps retenus en quelque lieu ; & que pour eſtre mieux receus, il falloit en-

core faire quelque prise. Ils s'accorderent à ce que ie desirois ; alors nous trauersasmes la mer Egée ; & nous auions costoyé tout le Peloponese sans rien trouuer, iusques icy prés, où nous auons rencontré vn vaisseau de marchands, parmy lesquels estoit ce braue Grec (ce dit Eurymedon monstrant celuy qui auoit empesché que Melinte le tuast) auquel, poursuiuit-il, ie ne puis rendre autre recompense, pour estre cause que vous ne m'auez pas osté la vie, dit-il à Melinte, sinon de vous dire qu'il m'a semblé le plus vertueux homme que i'aye iamais connu ; tant au mespris qu'il a fait de la mort, lors que mes compagnons l'ont attaqué, qu'aux sages propos qu'il nous a tenus depuis : de sorte qu'en l'admirant ie l'ay embrassé, & l'ay prié qu'il demeurast mon amy : ie luy ay conté vne partie de mes auantures pour prendre son conseil ; & lors que noùs nous entretenions ensemble auec beaucoup d'affection, vostre vaisseau a paru, que nous auons attaqué à nostre dommage. Ie vous auouë que iamais rien ne m'a tant estonné, que de vous voir sauter dans mon brigantin, n'ayant encore iamais esté attaqué en ma vie : & ie n'ay point à present de plus grand desir que de sçauoir qui vous estes, pour me voüer à vous en qualité de soldat, ou d'esclaue, si vous le voulez.

Eurymedon finit ainsi son histoire, & le genereux Melinte ayant admiré sa grace, & la naïueté de son discours ; & ne doutant point de sa valeur ny de sa noblesse, luy promit non seulement son amitié, & celle de ses compagnons, mais encore leur assistance pour l'entreprise de Pasithée. Nous sommes, continua-t'il, Siciliens ; & nous allons à Corynthe pour vn mesme dessein que le vostre : car i'ay là vne belle Maistresse, sœur de Palamede

que voila, dit-il en le monſtrant, qui m'eſt iniuſtement retenuë. Nous en ſommes ſi proches, que ſi vous voulez m'aſſiſter pour l'auoir, nous nous ioindrons puis apres à vous, pour aller en l'Iſle de Leſbos. Eurymedon s'eſtima bien-heureux de trouuer ſi toſt vne occaſion de le ſeruir: & apres s'eſtre tous embraſſez pour eſtre amis, Eurymedon commanda aux ſiens de le ſuiure dans leur brigantin. Ils continuerent leur chemin, en conſultant ce qu'ils auoient à faire, & arriuerent la nuit à Corynthe.

Fin du neufieſme Liure de l'Ariane.







LE DIXIESME LIVRE DE L'ARIANE.



LA nuit sembloit ouurir tous ses yeux, pour voir les actions d'vne troupe si genereuse; & prestoit autant qu'il falloit de lumiere, pour faire qu'ils se reconnussent, & qu'ils ne fussent pas reconnus. Aussi tost Melinte sortit du vaisseau auec Palamede, apres auoir laissé la conduitte de ce qu'ils auoient resolu, à ce sage Grec, de qui il faisoit desia vne grande estime, à cause des prudens aduis qu'il auoit donnez au conseil qu'ils auoient tenu ensemble; & ayant prié Eurymedon & Amyntas de se tenir prests auec les soldats, s'ils auoient besoin de leur secours, ils entrerent dans Corynthe, & allerent deuers le Temple de Iunon. Palamede y ayant conduit Melinte, le fit retirer sept ou huict pas, atten-

dant qu'il eust parlé aux gardes du Temple, & apres qu'ils eurent ouuert, il leur demanda s'il ne pourroit point dire vn mot à Epicharis, de la part de Sebaste & de Dicearque. Ces gens qui l'auoient veu autrefois auec son oncle, ne feignirent point d'aller querir Epicharis, qui estant sortie pour voir qui la demandoit, fut bien estonnée de reconnoistre Palamede : aussi tost il la mena où estoit Melinte, & elle fut rauie de ioye de les reuoir. Melinte luy demanda comment se portoit Ariane. Fort bien, respondit-elle, pourueu qu'elle vous voye : & asseurez vous que iamais vous ne vinstes si à propos, car nous sommes reduites à vne grande extremité. Ariane a tousiours remis à se resoudre au retour de son frere ; & Dicearque ne pouuant souffrir dauantage cette longueur, luy a donné seulement trois iours de terme, qui expirent demain : & n'esperez point, dit-elle à Palamede, de le pouuoir fleschir par aucune raison : pource qu'il a tellement arresté en son esprit de la donner à Pisistrate, que toutes les puissances du Ciel & de la terre, ne luy feroient pas changer cette resolution. Melinte demeuroit muet d'entendre cette cruelle opiniastreté ; mais Palamede & Epicharis luy dirent, qu'il n'y auoit point d'autre remede que d'emmener Ariane en vn lieu où Dicearque n'eust point de pouuoir, & où elle peust disposer d'elle mesme. Dés cette nuit, continua Epicharis, il faut partir, pour euiter les violences de demain. Ariane, dit Melinte, pourra-t'elle se resoudre à cette fuite ? Vous estes trop respectueux, reprit Epicharis, & elle trop vertueuse : il faut quitter pour vn temps cette seuerité de sagesse, & laisser faire à l'Amour & au courage. N'esperez pas que vostre vertu surmonte iamais la fureur de Dicearque : il faut

oppoſer voſtre paſſion à la ſienne ; & la voſtre eſtant plus noble, ſe rendra ſans doute maiſtreſſe de l'autre. Souuenez vous ſeulement que les heures de cette nuit ſont cheres, & que ſi vous les perdez, vous ne les recouurerez peut eſtre iamais. Melinte leur demanda conſeil de ce qu'il falloit faire : & c'eſtoit vne choſe eſtrange, de voir vne perſonne ſi pleine de ſageſſe & de courage, reduitte en cette occaſion à implorer le conſeil & l'aſſiſtance d'vne fille, & de Palamede qui auoit eu beſoin tant de fois de ſa prudence, pour remedier à ſes ieunes erreurs. Toutefois Melinte ſe défioit alors de ſa vertu qui ſe relaſchoit, & qui alloit ceder à ſa paſſion, pour luy laiſſer conduire cette entrepriſe qui luy ſembloit vn peu violente ; & il demandoit le conſeil des autres, ſe croyant incapable en cét eſtat de ſe conſeiller luy-meſme. Epicharis luy dit, qu'elle alloit premierement aduertir Ariane & Cyllenie de leur arriuée ; qu'apres auoir pris leur aduis, elle reuiendroit les trouuer, & qu'alors ils pourroient reſoudre toutes choſes. Auſſi toſt elle les quitta, puis eſtant rentrée elle alla porter cette nouuelle à Ariane & à Cyllenie, qui attendoient auec beaucoup d'apprehenſion de ſçauoir ce que vouloit Dicearque à Epicharis : mais elles changerent bien de paſſion au retour de cette fille, quand elles ſceurent que Melinte eſtoit ſi prés d'elles. Cela eſmeut extrémement Ariane, qui ſentit en meſme temps de la ioye, de la crainte & de l'eſperance. Epicharis & Cyllenie la raſſeurerent, & apres beaucoup de raiſons alleguées de part & d'autre, la firent reſoudre de s'en aller auec Melinte. Ce qui la fortifia le plus en ce deſſein, fut la reſolution que prit Cyllenie de s'en aller auec elle ; n'ayant eu,

disoit-elle, aucun bon-heur depuis la mort de Lepante, que celuy de son amitié, duquel elle vouloit ioüir toute sa vie, & pour ce sujet qu'elle vouloit suiure sa fortune. Ariane pouuoit à peine croire ce qu'elle disoit: mais elle l'asseura que c'estoit sa resolution. Elles renuoyerent Epicharis, pour amener Melinte au lieu où elles estoient, & trouuerent bon que l'on apportast des eschelles, auec lesquelles elles peussent se sauuer; pource qu'il estoit impossible de sortir toutes par la porte, à cause des gardes du Temple qu'elles ne vouloient point faire tuer, encore que cela eust esté assez facile.

Melinte ayant sceu la resolution d'Ariane & de Cyllenie, pria Palamede de retourner au vaisseau, pour en apporter vne eschelle de corde, & d'amener auec luy le sage Grec: qu'Eurymedon & Amyntas vinssent aussi armez, auec cinq ou six soldats pour fauoriser leur retraitte; & que tout cela fust conduit au lieu de la muraille qu'Epicharis leur monstra. Palamede promit de ne pas manquer à cét ordre, puis il s'en alla. Melinte se laissa conduire tout tremblant par Epicharis, pour aller voir sa chere Ariane, dont l'absence luy auoit esté si cruelle. Les portes furent fermees aussi tost qu'ils furent entrez, & Melinte fut mené dans vne chambre, où Ariane allant au deuant de luy, ne pût s'empescher d'ouurir les bras pour receuoir son cher Melinte, & aussi tost estant honteuse d'auoir fait cette action deuant Cyllenie, elle le quitta sans parler, pour luy laisser salüer cette chere amie. Cyllenie admirant la façon maiestueuse de Melinte, bien qu'il fust fort interdit, l'asseura qu'il estoit le bien venu. Il luy respondit; que d'auoir esté receu seulement en cette chambre, c'estoit vne faueur qui luy estoit

trop

trop ſenſible pour en pouuoir exprimer le reſſentiment. Auſſi toſt elle le fit aſſeoir auprés de ſa belle Ariane, ce qui luy vint aſſez à propos, pource qu'il ne pouuoit plus ſe ſouſtenir dans le ſaiſiſſement où il eſtoit. Ils ſe ſentoient tous deux ſi eſmeus, qu'eſtant l'vn deuant l'autre, & ſe tenant les mains, ils ne ſe pouuoient parler. Melinte pour ſoulager ſon eſtomac qu'il ſentoit preſſé, laiſſa aller vn grand ſouſpir, lequel Ariane receut, reſpirant en meſme temps, puis en ſouſpirant elle le renuoya à Melinte ; & il ſembloit que leurs ames ſe viſitaſſent ainſi l'vne l'autre : ou pluſtoſt qu'ils ne ſe ſeruiſſent que d'vne ame pour animer leurs corps. En fin Cyllenie qui ne s'eſtonnoit pas de ce ſilence, pour auoir ſceu ce que c'eſtoit que d'amour, les voulut ſoulager, & leur dit que les ſouſpirs ne les ſauueroient pas, & qu'il ne falloit point perdre de temps. Melinte alors prit la parole, & s'adreſſant à Ariane, luy dit. Mais, Madame, puis-ie croire que vous vouliez me ſuiure? Elle reſpondit. Melinte, ie ſuis à vous, & ſans vous ie ne puis viure : Voyez en quel endroit du monde vous voulez me retirer ; ie m'eſtimeray bienheureuſe d'y mourir auec vous : Voila Cyllenie, continua-t'elle, qui me veut ſuiure ; & ie ne croy pas faillir puis qu'elle veut prendre part à cette action. Cyllenie leur dit : puiſque la reſolution eſt priſe, voyons à choiſir les plus neceſſaires de nos hardes, & nous en allons. Epicharis qui ſongeoit deſia à les amaſſer, dit qu'elles ſeroient bien toſt preſtes. Alors Cyllenie ayant pris vn coffret où eſtoit ce qu'elle auoit de plus precieux, le mit encore auec ce qu'Epicharis enueloppoit : & tout eſtant preſt ils ſortirent de la chambre ſans faire bruit, & ſe rendirent au pied de la muraille, où ils n'attendirent pas

long temps qu'ils virent tomber vne eſchelle de cordes à leurs pieds. Melinte monta le premier, & prit la main d'Ariane qu'il ſouleuoit pour la faire monter apres luy, & l'ayant tirée iuſques au haut, il la donna à Palamede, qui la deſcendit, & Melinte alla querir les deux qui reſtoient, l'vne apres l'autre. Cyllenie voulut qu'Epicharis ſortiſt la premiere, eſtant plus dangereux qu'elle demeuraſt qu'elle, toutefois en fin elles ſe ſauuerent toutes trois. Auſſi toſt Melinte prit Ariane entre ſes bras, & l'emporta le plus viſte qu'il pût: Palamede ſe ſaiſit de ſa chere Epicharis, & le Grec prit Cyllenie. Eurymedon & Amyntas, auec quelques ſoldats, fauoriſoient leur fuitte; mais ils furent eſtonnez qu'ils entendirent vn grand bruit dans la ville, & beaucoup de gens qui venoient à eux. La ſortie hors de la maiſon n'auoit pû eſtre ſi ſecrette, que les ſeruiteurs ne s'en apperceuſſent auſſi toſt, & ils en auoient aduerty les gardes du Temple qui coururent apres les rauiſſeurs; & quelques vns allerent chez Dicearque & Piſiſtrate pour leur donner aduis de l'enleuement. Eurymedon & Amyntas furent contraints d'arreſter ceux qui les ſuiuoient, en leur fermant le paſſage d'vne ruë, cependant que les Dames pourroient eſtre portées dans le vaiſſeau: ils ſe fuſſent contentez de les ſouſtenir; puis de faire leur retraitte, ſans qu'ils virent que le nombre croiſſoit, de ſorte qu'ils ſe reſolurent d'en tuer quelques vns, pour donner de la peur aux autres. Auſſi toſt ils en eſtendirent cinq ou ſix ſur la place; cela refroidit le courage de ceux qui ſuiuoient, & il leur fut aiſé de faire leur retraitte ſans danger. Ils ſe rendirent dans vn eſquif qui les attendoit pour les mener dans le vaiſſeau, & arriuerent en meſme temps que les Dames eſtoient portées par Melin-

te & les deux autres, dans les chambres pour se reposer: mais en y entrant ils virent vn estrange spectacle. Il y auoit des flambeaux dans le vaisseau, qui furent cause que Cyllenie voyant celuy qui la portoit, fit vn grand cry, & s'efforçant auec violence, sortit d'entre ses bras: puis toute effrayée s'enfuit deuers Ariane, regardant derriere elle, en tremblant, s'il ne la suiuoit point. D'vn autre costé le Grec qui la tenoit, l'ayant veuë, tomba de sa hauteur, & ne donna plus aucun signe de vie. Ariane demanda à Cyllenie le sujet de cette grande peur, & elle luy dit. Chere Ariane, sçachez que i'ay esté enleuée par l'ame de Lepante, qui auoit repris son corps pour me rendre cét office, & m'ayant mise dans le vaisseau, elle a laissé ce corps qui est retombé mort. Incontinent on alla deuers ce corps. Melinte & Eurymedon dirent que c'estoit vn Grec qu'ils auoient amené auec eux, & qui meritoit bien que l'on en eust soin. Alors à force de remedes on luy fit reuenir le poux, puis la veuë, & vn peu apres la parole: Ah! Dieux, dit-il, qu'ay-ie veu? Eurymedon prit soin de luy, & Melinte retourna deuers Cyllenie, qui estoit toute espouuantée, pour luy dire que ce n'estoit point vn corps mort, mais vn homme viuant. Non, non, respondit-elle, c'estoit l'ame de Lepante. Melinte ne pouuoit iuger ce qu'elle vouloit dire: mais Ariane qui sçauoit sa vie, luy dit. Ne seroit-ce point aussi Lepante luy-mesme, qui peut-estre n'est pas mort? D'vn autre costé le Grec disoit à Eurymedon: Ah! i'ay veu Cyllenie. Il luy respondit, Hé bien, haïssez vous si fort Cyllenie, que vous ne la puissiez voir sans tant d'horreur & de saisissement? Helas! au contraire, reprenoit-il, ie ne la puis voir, pource que ie l'ay trop aimée. Hé quoy! re-

partir Eurymedon, fuyez-vous ce que vous aimez ? En l'estat qu'elle est, respondit-il, ie ne la puis voir sans mourir. D'autre part Ariane disoit à Cyllenie; Allons voir si c'est Lepante. Ie n'y veux point aller, respondoit-elle, car il est mort · mais peut-estre reprenoit Ariane, il est viuant. Mort ou viuant, disoit-elle, ie ne puis souffrir sa veuë. Ainsi tous deux ne se vouloient point voir : Lepante, pource qu'il la croyoit mariée; & Cyllenie, pource qu'elle le croyoit mort; & quand il eust esté viuant, pource qu'elle luy auoit esté infidelle. En fin Ariane alla voir Lepante, & l'asseura que Cyllenie n'estoit pas mariée : ce qu'il ne vouloit point croire; puis elle reuint à Cyllenie luy dire que Lepante n'estoit point mort. Il fallut faire ainsi plusieurs voyages vers l'vn & vers l'autre, auant que de les pouuoir asseurer; & Ariane fut contrainte de dire à Lepante, de quelle sorte le mariage de Cyllenie auec Callias auoit esté rompu, & que les desplaisirs qu'elle auoit receus depuis, l'auoient assez punie de son infidelité. Elle alla dire en suitte à Cyllenie, que Lepante auoit esté garanty de la mort, & auoit tousiours conserué son affection aussi parfaite, que si elle ne luy eust iamais manqué de constance, & elle la pria de se resoudre à le voir. Lepante & Cyllenie furent à la fin amenez l'vn deuant l'autre; Cyllenie conduitte par Ariane & Epicharis, & Lepante par Melintre & Eurymedon. Cyllenie se ietta à ses pieds, & en pleurant luy demanda pardon de sa faute. Lepante mit vn genoüil en terre pour estre aussi bas qu'elle, & en la releuãt luy dit, qu'il voyoit à present que les Dieux ne luy auoient point esté menteurs, & qu'en luy sauuant la vie, ils auoient voulu luy conseruer le plus fidelle seruiteur qu'elle peust auoir au monde. Apres que ces deux Amans

se furent plusieurs fois embrassez, pleins d'estonnement & de ioye, ils se retirerent tous dans les chambres; & pource qu'il ne faisoit pas seur pour eux de demeurer si prés du port, les deux vaisseaux partirent & se mirent en pleine mer. Ils consulterent en quel lieu ils se deuoient retirer, ne voulant point aller à Syracuse, où sans doute ils seroient suiuis: Et pource que Melinte auoit promis d'assister Eurymedon pour l'entreprise de Pasithee, ils se resolurent d'aller descendre à vn port de l'Epyre, où ils pourroient attendre qu'il fust allé en Corcyre pour amasser les forces, & que cependant Melinte espouseroit Ariane, & Lepante Cyllenie. Prenant cette route, ils virent passer vn vaisseau bien armé qui s'en alloit à Corynthe : mais ne songeant qu'à leurs ioyes, ils prierent les vents de leur estre fauorables, & allerent à pleines voiles. Le temps estoit fort serain, & Melinte prenant Ariane par la main, la mena se promener sur le tillac, où l'ayant long temps entretenue; & Palamede suruenant, qui auoit quelque chose à dire à sa sœur, il se mit cependant à resver sans quitter sa main, & en peu de temps fit ces vers.

Flots heureux, qui portez la Beauté que i'adore,
Dont la terre a senty l'empire rigoureux :
Souffrez auec respect qu'elle vous dompte encore;
Caressez ce vaisseau de baisers amoureux :
Infidelle Element, sçache qu'au moins pour elle
Tu dois estre fidelle.

Hé quoy! flots, vous grondez? escumez vous de rage,
De sentir son pouuoir qui triomphe de vous?

Rebelles, gardez bien d'esmouuoir quelque orage:
Si vous auiez des yeux, vous seriez bien plus doux.
Bien-tost de ses regards l'aimable violence
Vaincroit vostre insolence.

Mais quoy? vous en auez, & plus que de coustume
Vous vous pressez pour voir cette Diuinité.
Non, ce n'est pas Venus fille de vostre escume,
Celle que vous voyez a plus de maiesté;
Et la saincte pudeur qui luit sur son visage
Montre qu'elle est plus sage.

Ne laissez pas pourtant de nous estre propices;
Conduisez seurement ce vaisseau dans le port.
Mais si quelqu'vn nous suit, ouurez vos precipices:
Vastes mers, sauuez-nous, & leur donnez la mort.
I'ay fié sur vos eaux celle que i'ay rauie,
Ayez soin de sa vie.

Lepante qui estoit aussi venu sur le tillac auec Cyllenie & les autres, entendit reciter à Melinte ces vers qu'il venoit de faire. En mesme temps il en composa à l'enuy & y fit vn air: puis ayant trouué vn Luth, il y accorda sa voix, & chanta ces vers.

Mon ame, ne sois plus aux tourmens asseruie.
Quitte l'ennuy, mon cœur, & fay place aux plaisirs:
Ie voy que mon bon-heur surpasse mes desirs:
Où i'ay cherché la mort, i'ay retrouué la vie.

Aux lieux où ie conceus vne funeste enuie,
La croyant dans les bras d'vn espoux bien-heureux,

Ie l'eus, sans y penser, dans les miens amoureux :
Où i'ay cherché la mort, i'ay retrouué la vie.

Quand de trop de fureur ma douleur fut suiuie,
La mer ne me pût perdre y cherchant le trespas :
Et i'ay trouué mon heur en ne l'y cherchant pas :
Où i'ay cherché la mort, i'ay retrouué la vie.

Apres que Lepante eut acheué de chanter, & que l'on eut grandement estimé sa voix, & la grace qu'il auoit à toucher le Luth; on le pria de dire comment il auoit esté sauué de la mer, & quelle auoit esté sa vie depuis; pource qu'Ariane auoit desia conté vne partie de ce qui luy estoit arriué auparauant. Il voulut bien leur donner ce contentement, & voyant que chacun s'estoit assis, & se preparoit pour l'escouter, il quitta le Luth pour se mettre au milieu d'eux, & commença ainsi.

SVITTE DE L'HISTOIRE de Lepante.

POVR euiter les reproches qu'il sembleroit que ie voulusse faire à Cyllenie, ie ne vous rediray point les ressentimens que i'eus de me voir peu à peu abandonné d'elle : toutefois ie vous feray seulement sçauoir, que ie me flattois tousiours d'vne creance, qu'elle vouloit esprouuer à quelle extremité de

douleur ma fidelité pourroit resister. Car ie ne pouuois m'imaginer que son esprit, qui m'auoit semblé si releué par dessus l'ordinaire des filles, & qui m'auoit honoré d'vne si parfaite confidence, peust oublier l'estat où nous auions esté ensemble, & mettre vn rideau deuant ce qui s'estoit passé, pour en perdre à iamais le souuenir: mais à la fin i'appris que pour rendre Callias heureux, elle auoit signé l'arrest de ma mort. Iusques-là i'auois creu que toutes ses froideurs enuers moy n'estoient que des feintes; & mesmes apprenant mon malheur, ie ne pouuois encore le croire; mon esprit ne se pouuant si tost desabuser: peut-estre aussi que ie le croyois, n'en pouuant plus douter, mais que mon ame estonnée d'vn si grand coup de mal heur, estoit dans vn estourdissement qui luy empeschoit de sentir si tost son mal. Ie fus en fin forcé de connoistre vne verité si visible, & de sentir les pointes de douleur qui accompagnerent vn si cruel accident. Ne sçachant que deuenir, ie me mis dans vn esquif, & m'enfuis à Naupacte, croyant soulager mon mal en fuyant la demeure de ceux qui en estoient la cause: mais il m'eust fallu pouuoir eschapper de moy-mesme, qui estois alors mon plus cruel ennemy; mon esprit produisant continuellement des pensées furieuses, pour se desesperer luy mesme. Ie ne me contentay pas de me voir en vn estat si miserable: mais pour augmenter encore ma fureur & mon desespoir, ie renuoyay vn des miens à Corynthe dans le mesme esquif, pour aller au Temple où Cyllenie deuoit estre espousée, & me rapporter de quelle sorte elle se seroit gouuernée en cette action. I'attendis ces nouuelles auec autant d'inquietude, que si i'en eusse esperé le plus grand conten-

contentement de ma vie : mais apres qu'il fut de retour, & que ie sceus qu'apres m'auoir donné la mort, elle adioustoit des coups qui sembloient partir d'vne extréme inhumanité, comme de vouloir sçauoir ce que i'aurois fait apres auoir oüy qu'elle estoit mariée ; mon ame ne pût souffrir cette douleur ; elle chassa ma raison, & receut en sa place le desespoir, qui s'estant rendu le maistre, m'ordonna de dire à celuy qui me parloit. Va, & ne manque pas à luy aller redire ce que tu vas apprendre : aussi tost ie gagnay le haut d'vn grand rocher qui auance dans la mer, & me precipitay dedans en sa presence.

Mais qui peut douter, apres ce que ie vay vous dire, du soin continuel que les Dieux ont de nous ? car il est impossible d'attribuer à la fortune, qui est aueugle & imprudente, quelques assistances que nous receuons aux plus grands hazards de nostre vie, qui ne peuuent estre données que par vne meilleure & plus sage main. Au lieu de me perdre, ie tombay, ie puis dire à present, heureusement, dans vn grand filet de pescheurs, qui estoient auec des nacelles sous ce rocher. Ma cheute fut si subite deuant les yeux de ces hommes, que ie fus plustost au fonds de l'eau qu'ils n'eurent iugé ce que c'estoit ; & eux croyant que ce fust quelque monstrueux poisson, qui se fust ainsi eslancé hors de l'eau, puis qui estoit retombé dedans, tirerent leur filet auec beaucoup d'attention & d'esperance. Lors que ie vins à parestre, ils ne pouuoient encore connoistre ce que c'estoit, pource que i'estois embarassé parmy les filets & quantité d'herbes qui m'enueloppoient : mais en fin apres auoir tout démeslé auec bien de la peine, ils connurent auec vn grand

regret que c'estoit vn homme. Toutefois leur esperance se tourna en pitié; & apres m'auoir fait vuider l'eau que i'auois beuë, ils m'estendirent sur leurs manteaux, & tascherent par toutes sortes de soins à me faire reuenir. I'ouuris en fin les yeux, & quand i'eus reconnu le lieu où i'estois, ie fus bien estonné: toutefois apres auoir appris de quelle sorte i'auois esté garenty de la mort, & que i'eus long temps résvé sur cét estrange accident, ie connus que les Dieux ne vouloient pas que ie mourusse. Cette consideration me toucha de pieté & de crainte tout ensemble, & me fit connoistre quelle faute i'auois commise contr'eux, lors que i'auois suiuy les aueugles transports de mon desespoir. Cela me donna la resolution de viure, mais non pas de me consoler; & ie priay ces gens de me conduire dans leurs nacelles en quelque endroit esloigné, où ie les recompenserois de leurs peines: Ils mirent alors vne petite voile, & pource que le vent donnoit à propos pour aller à Cyrrhe, qui est vne ville de la Phocide, assez proche de là, nous y arriuasmes incontinent. Ie trouuay qu'ils ne m'auoient rien osté de ce que i'auois sur moy, & eus assez dequoy les rendre contens. I'auois encore de reste quelques diamans, que i'auois heureusement à la main, auec lesquels ie creus que ie pourrois faire quelque voyage: de sorte que i'entrepris de marcher, ne sçachant enco-en quel lieu ie deuois choisir mon sejour, & n'ayant autre dessein que de fuir les enuirons de Corynthe. Toutefois ie ne trouuois aucun endroit de la terre où ie peusse viure sans tristesse; & i'eusse esté bien-heureux si en quelque lieu i'eusse pû quitter mon amour & mon

ſouuenir. Mais ma fidelité auoit des racines trop profondes pour pouuoir eſtre eſbranlée, & l'inconſtance ne m'eſtoit agreable qu'au changement continuel des lieux, qui donnoit quelque diuertiſſement à ma conſtance malheureuſe. I'erray ainſi par toute la Grece, euitant les lieux où i'auois quelque connoiſſance ; c'eſt pourquoy ie ne voulus point voir Athenes, qui eſt la ville qui euſt le plus diuerty ma douleur, à cauſe d'Eriphile ma chere ſœur, qui eſt mariée à vn des premiers de cette grande ville. Quoy, interrompit Melinte; eſtes vous frere de la vertueuſe Eriphile, femme d'Ephialtes ? Ouy, reprit Lepante. Permettez, continua Melinte, que ie vous embraſſe, puiſque vous eſtes frere d'vne des plus ſages que i'aye iamais connuës, chez laquelle i'ay long temps eſté nourry, & à qui i'ay mille ſenſibles obligations. Alors ils ſe firent beaucoup de careſſes, & Palamede qui auoit eu part en l'amitié de la ſage Eriphile, voulut auſſi ſe meſler à leurs embraſſemens. Puis Melinte remettant à vne autre fois de luy dire tous les ſujets qu'il auoit de l'aimer, & de le ſeruir à cauſe de ſa ſœur, le pria de continuër ſon hiſtoire. Lepante reprit : En fin ie me reſolus de partir de la Grece, & de paſſer en Aſie. I'arriuay en Eolide; de là i'allay en la Lydie, & en la Phrygie : mais il ne m'arriua rien de remarquable qu'en la Galatie, où ie courus grande fortune de perir d'vne mort infame.

Eſtant prés d'arriuer dans la principale ville, ie paſſay dans vn bois où quelque meurtre s'eſtoit commis. Ie me vis enuironné de quantité de gens à cheual, qui me prirent pour vn des meurtriers, & m'emmenerent en la ville, quelque innocence que ie ſceuſſe alleguer. Ceux

quiauoient faict le meurtre, furent pris incontinent apres, & mis en prison auec moy ; & lors qu'ils sceurent que i'estois accusé de leur crime , ils se mocquerent de moy entr'eux, & iurerent qu'ils ne me deschargeroient point, encore qu'ils ne me cognussent pas, afin que ie leur fisse compagnie à la mort. I'estois bien empesché, n'ayant aucun moyen de me iustifier que par eux, & auois bien du desplaisir de ce qu'il me falloit mourir honteusement, comme vn voleur & vn meurtrier. Vn iour que ie croyois que l'on nous vinst querir pour nous mener au supplice, ie vis entrer vn Officier de Iustice , qui ayant fait assembler tous les criminels, leur declara que chacun eust à choisir son Aduocat pour plaider leur cause deuant le Roy Polemon : afin que le plus eloquent de tous emportast pour son client la grace qui estoit accordée tous les ans. Ie m'enquis de ce que c'estoit que cette grace , & i'appris que du temps de Iule Cesar, Deiotare estoit Roy de Galatie, qui apres auoir suiuy le party de Pompée, & ayant esté receu en grace par Cesar, fut accusé de luy auoir dressé des embusches , lors qu'il estoit chez luy en Galatie. Pour ce sujet il estoit prest d'estre iugé à mort par Cesar & le Senat, sans le secours de la merueilleuse eloquence de Ciceron, laquelle eut tant de force qu'elle fit changer ce dessein à Cesar, & luy fit pardonner à Deiotare. Ce Roy, pour se souuenir de ce bien-fait receu par l'eloquence, ordonna que tous les ans à certain iour, les criminels choisiroient des Aduocats, entre lesquels celuy qui seroit iugé le plus eloquent, emporteroit pour son client la grace de la vie, outre le prix de l'Aduocat, à qui l'on donnoit vne Couronne de grande valeur. Apres auoir appris cela,

ie sceus que les plûs celebres Aduocats estoient retenus dés long temps auec grand prix d'argent, & ie vis qu'il me seroit bien difficile d'esperer cette grace, n'ayant aucuns moyens, ny aucune connoissance dans ce païs. Toutefois ie pris courage, & dis tout haut à cét Officier, que ie demandois à me pouuoir deffendre moy-mesme. Chacun se prit à rire escoutant ma proposition, pource que l'on me voyoit en vn estat trop miserable, pour croire que i'eusse aucune science: mais ie ne laissay pas de donner mon nom, afin que ie fusse oüy deuant le Roy comme les autres. Pendant huict iours, qui estoient donnez pour preparer les harangues qui se deuoient faire, i'eus assez de loisir de penser à la mienne: & lors que le temps fut arriué, on nous mena tous au Palais. Nous fusmes mis dans vne grande salle, à l'entour de certains barreaux, qui empeschoient que l'on n'approchast du Roy, lequel estoit au dedans sur vn siege releué de quatre ou cinq degrez, & auoit à costé de luy les principaux Officiers qui estoient les Iuges. Lors que l'on voulut commencer à oüir les plaidoyers, on ouurit les barreaux pour faire entrer le premier Aduocat qui deuoit parler, lequel demeurant debout deuant le Roy, commença vne harangue fort estudiée, par laquelle il taschoit à deffendre vn criminel qui estoit present entre nous. Quand il eut finy, il s'esleua vn petit bruit des iugemens differens qui se faisoient de luy: puis on ouurit à vn autre qui discourut auec beaucoup de vehemence; & ainsi plusieurs furent oüis. Ie m'estonnois de voir tant d'Aduocats, mais on me dit qu'il en estoit venu de tous les costez de l'Asie, & de la Grece mesme, les vns recherchez par les criminels, & les autres attirez par l'ambition de faire

pareſtre leur ſçauoir, & d'emporter le prix. Ce nombre m'ennuyoit fort, toutefois on auoit ordonné que les harangues fuſſent courtes, pource qu'vn iour n'euſt pas eſté ſuffiſant pour oüir tous ceux qui ſe preſentoient. En fin, l'on dit qu'il n'y auoit plus d'Auocats à parler. Polemon vouloit deſia demander les aduis aux Iuges, & ie penſois m'auancer, pour prier que l'on m'eſcoutaſt; mais vn Heraut me preuint, qui dit au Roy qu'il ne reſtoit plus qu'vn pauure criminel nommé Lepante, qui ſe vouloit deffendre luy meſme. Hé bien, reſpondit Polemon, ne luy deſnions pas ceſte iuſtice. Alors i'entray dans le barreau, & eſtant deuant le Roy, ie dis en peu de mots ce que i'auois premedité, auec le plus d'aſſeurance & de modeſtie que ie pûs. Braue Lepante, interrompit Melinte, ne nous priuez pas ie vous prie du recit de cette harangue; nous auons aſſez de temps pour l'entendre, & puis qu'elle eſt courte, cela ne vous doit pas eſtre ennuyeux. Au moins donnez cela au deſir de la belle Cyllenie, qui eſcoute auec tant d'attention les accidens de voſtre vie pendant ſes ennuis. C'eſt me commander, repartit Lepante, que de me prier ainſi; & puis que vous le voulez, ie vous reciteray ce que ie dis alors, & ie commençay ainſi.

GRAND ROY, *& vous, Iuges equitables, Ie ne ſçaurois plus me plaindre de la fortune, pour l'eſtrange accident où ie ſuis tombé, puis qu'elle me donne le bon-heur d'eſtre eſcouté de vous; Et pourquoy me plaindrois-ie d'elle, puiſque deuant & apres mon mal-heur, elle m'a pourueu de moyens pour me*

ſecourir ? Auſsi toſt que ie ſuis entré dans ce païs, elle m'a rendu criminel ſans que ie fuſſe coulpable : mais en vn temps auquel vne grace eſt donnée qu'elle me fait eſperer, m'ayant fait inſtruire dés mon enfance en toutes ſortes de ſciences & d'arts, preuoyant le beſoin que i'aurois de leur aßiſtance. Auſsi les Dieux euſſent eſté iniuſtes & cruels, de ſouffrir l'auanture qui m'eſt arriuée, s'ils n'euſſent connu de quelle ſorte ie me pourrois garantir. Ne m'accuſez point de preſomption, ſi ie ſuis aſſeuré d'emporter auiourd'huy le prix qui ſe donne au plus eloquent : il eſt impoßible que vous me le refuſiez, puis qu'il n'y a rien qui ſçache mieux perſuader que l'innocence.

Tout ce que peut faire l'art de l'eloquence pour couurir vn crime, c'eſt de faire naiſtre vn doute, pour oſter la connoiſſance ſi l'accuſation eſt vraye ou fauſſe, puis elle taſche d'émouuoir la pitié des Iuges, pour les faire incliner vers la meilleure part : mais la verité n'a point beſoin d'artifice, ny de deſguiſement ; elle ſe deſcouure toute nuë ; & produit alors d'elle-meſme vne infinité de preuues puiſſantes & inuincibles. C'eſt cette verité qui me va deffendre, & qui va ſortir ſi pure de ma bouche, que vous n'aurez point de peine à la reconnoiſtre.

Ce n'eſt point vn crime, Roy tres-iuſte, qui m'a fait ſortir de mon païs : & ie ne ſuis point entré par vn crime dans celuy-cy. Vn mal-heur m'a chaßé des

terres de ma naissance, & i'en ay trouué vn autre dans vostre Royaume. Le premier m'auoit fait perdre mes plus cheres esperances, & l'autre me veut rauir les seules choses qui me restent, qui sont l'honneur & la vie. Pour ma vie, ie l'abandonnerois volontiers comme la plus mal-heureuse du monde; ce n'est point la crainte de la perdre qui me fait parler deuant vous: i'ay tasché de la quitter quand il me sembloit honorable de mourir: mais puisque le crime dont on m'accuse est honteux, & le supplice qui le menace; cét accident a rendu ma vie attachée à mon honneur: & ie suis obligé de deffendre l'vne pour conseruer l'autre.

Depuis que i'ay quitté la Grece, i'erre d'vne Prouince en vne autre, pour soulager vn ennuy qui me trauaille; & passant par vn bois pour arriuer en cette ville, ie me suis veu enuironné de personnes qui m'ont pris, sans me dire pour quel sujet: Depuis i'ay sçeu que l'on auoit tué vn homme en ce lieu là, & que les meurtriers auoient esté aussi emmenez en la mesme prison, lesquels sçachant que i'estois accusé de leur crime, se sont mocquez de moy quand ils m'ont veu, & ont iuré qu'ils ne me declareroient point innocent.

Mais il est aisé de verifier si ie suis coulpable. Que l'on les interroge separément de quelle sorte ils me connoissent, & l'on sçaura que ie ne les vis iamais: Il n'y a qu'vn mois que ie suis passé en Asie;

& en

& en ce temps i'ay trauersé l'Eolide, la Lydie, & la Troade: il n'y a que deux iours que ie ſuis entré dans la Galatie; & le iour que ie fus pris, i'eſtois party d'vn lieu ſi eſloigné d'icy, qu'il m'a eſté impoßible de prendre aucune habitude auec eux. Tout cela ſe peut ſçauoir de ceux chez leſquels ie ſuis paßé dans mes voyages, qui ne dénieront pas de teſmoigner ce que ie dis.

Voila, Grand Roy, & vous Iuges, toute l'eloquence dont ie me veux ſeruir: c'eſt la verité qui parle par ma bouche: Elle veut que vous luy donniez la victoire de ceſte iournée; c'eſt elle qui pretend le prix & non pas moy. Elle ſe monſtre à vous toute nuë, pour vous monſtrer que l'eloquence des autres, en comparaiſon d'elle, n'eſt qu'vne beauté fardée. La Iuſtice qui eſt aßiſe à vos coſtez luy tend les bras, & ſous ſon bandeau ne laiſſe pas de la bien cognoiſtre. Cette ſeuere Deeſſe eſt ſans doute à preſent bien ſatisfaite, de ce que les Dieux ont mis entre les accuſez vn innocent, de peur qu'elle ne fuſt contrainte auiourd'huy de laiſſer aller vn coulpable. Grand Roy, prenez pitié d'vn Eſtranger, qui n'a pour appuy auprés de vous que cette iuſtice: mais cét appuy eſt bien puiſſant, puis que c'eſt luy ſeul qui ſçait maintenir les Royaumes. Ie ne crains point la mort, mais l'infamie. Si ie ne puis meriter le prix de l'eloquence par deſſus tant de rares eſprits, ordonnez au moins dés à preſent que i'aille employer ma vie à deffendre vos frontieres

contre les Barbares; ie m'estimeray heureux de mourir en homme de courage. Si ie ne puis euiter la mort, au moins que i'euite la honte : ou si vous voulez rendre ce iour celebre par le plus memorable iugement qui fut iamais, que pas vn de nous ne remporte la victoire; mais donnez en ma faueur le prix de l'eloquence à la verité, & la vie à l'innocence.

Ie finis ainsi auec quelque sorte d'esperance, pource que i'auois esté oüy auec vne grande attention. Incontinent le Roy se leua, & apres auoir pris les aduis de tous les Iuges, il se remit dans son siege, puis il prononça. Le Grec Lepante est declaré par nostre iugement innocent & victorieux. Aussi tost on me vint querir parmy les criminels, entre lesquels i'auois esté remis; & me faisant approcher du trosne où estoit Polemon, ie mis vn genoüil sur l'vn des degrez, & receus de sa main la Couronne qui estoit ordonnée pour le vainqueur. Le Roy ne se contenta pas de cette grace, qu'il auoit donnée à mon innocence, plustost qu'à mon eloquence; mais se leuant il me prit par le bras, & me commanda de l'accompagner, pource qu'il vouloit sçauoir ce que i'estois. Il me fit cette faueur de s'appuyer sur moy iusques dans sa chambre, où s'estant enquis de moy de quelques particularitez de la Grece, il donna charge à quelques vns de ses Officiers d'auoir soin de moy tandis qu'il disneroit, & me commanda de le reuoir incontinent apres.

Ie fus conduit à l'heure qu'il m'auoit donnée, dans son cabinet, où il me fit salüer la Reine Berenice sa femme, qui est vne tres-belle Princesse; & en presence d'elle, de

luy & d'vn ſien confident, il me commanda de luy dire le particulier de ma vie ; à quoy ie ſatisfis le mieux que ie pûs, & ne luy celay aucune choſe de mes amours infortunées. Ie fus eſcouté d'eux auec vn grand ſilence, & des teſmoignages qu'ils prenoient part à mon affliction & qu'ils faiſoient quelque eſtime de moy. En fin le Roy me pria de me conſoler, & me fit tant d'honneur que pour diuertir ma douleur il voulut bien me conter l'hiſtoire des amours de la Reine & de luy, & commença ainſi ſon diſcours.

Bien que voſtre fortune, fidelle Lepante, paroiſſe ſans reſſource ; & que rien au monde ne ſemble capable de la reſtablir ; ne trouuez pas eſtrange ſi ie vous exhorte à rejetter les pernicieux conſeils que donne le deſeſpoir, & à croire que tout ainſi que les Dieux vous ont deſia preſerué d'vn accident d'où auec apparence il vous eſtoit impoſſible d'eſchapper ; ils peuuent encore guerir voſtre douleur par des remedes qui nous ſont maintenant inconnus ; & par la premiere aſſiſtance vous inuitent à attendre la ſeconde. Si vous n'eſtes pas encore aſſez perſuadé par vous meſme, eſcoutez de quelle ſorte le Ciel m'a aſſiſté, & vous confeſſerez que ſi ie me fuſſe abandonné au deſeſpoir lors qu'il ſembloit que ie ne deuſſe plus rien eſperer, ie ne iouïrois pas maintenant auec Berenice de toutes les douceurs que puiſſent gouſter deux ames parfaittement vnies.

Ie croy, Lepante, pourſuiuit-il, que vous n'ignorez pas les changemens qui ſe ſont faits par l'ordre de l'Empereur Claude dans les Royaumes de la Comagene, de l'Iberie, de l'Armenie, de la Galatie, de la Cilicie, du Boſphore de Thrace, & de quelques autres icy aux enui-

rons; & qu'au lieu que ie commande içy maintenant, ie regnois en cette partie du Bosphore qui est du costé de l'Asie; car de si grandes reuolutions d'Estats ne peuuent estre ignorées : mais peut-estre n'en sçauez vous pas les causes; & ie vous puis dire que la beauté de cette Princesse que vous voyez, me dit-il en regardant la Reine, à causé la pluspart de ces estranges bouleuersemens. Cotys, Roy de cette partie du Bosphore qui est du costé de l'Europe & dont Bysance est la capitale, estoit son pere; & estant ma voisine la reputation de sa beauté arriua bien tost à mes oreilles : mais ie ne la pûs voir qu'apres la mort de ce Prince, lors qu'Irene sa mere promenant le ieune Cotys son fils par ses Estats & par la mer du Bosphore, arriua prés de mes terres. Ie montay sur mer, & pris occasion d'aller à sa rencontre, & de luy offrir mon seruice par ma bouche mesme, l'ayant desia fait par vn Ambassadeur. Là ie vis Berenice; il suffit de vous dire que ie la vis, pour vous tesmoigner que ie conceus aussi tost pour elle des passions bien violentes; & ma condition flattant mon amour, ie creus que quand ie tesmoignerois mon desir à la Reine, il luy seroit difficile de me refuser, puisque difficilement pouuoit-elle rencontrer vn Roy dont l'alliance luy fust plus vtile. La proposition que ie luy en fis faire fut receuë par elle auec de grands tesmoignages d'approbation : toutefois elle en remit la resolution, lors que son affliction recente, & le trouble inopiné de ses affaires, luy auroient donné quelque relasche.

Cependant ie voyois la Princesse, & dans le séjour que ie fis auprés d'elle, ie ne manquay pas à luy tesmoigner par mes discours & par toutes sortes de deuoirs qu'elle

s'estoit renduë Maistresse de mon cœur. En fin elle me fit connoistre par la reception qu'elle commença à me faire, qu'elle ne me iugeoit pas indigne d'elle ; & nous nous separasmes pour cette fois auec de grandes esperances de part & d'autre. Depuis ie sceus que Mithridate, qui estoit descendu de ce grand Mithridate contre qui les Romains combattirent si long temps, & qui estoit fils de ce grand Achemenes qui auoit possedé tant d'Estats, faisoit vne grande leuee de gens de guerre pour venir attaquer Bysance ; pretendant de grands droits sur le Royaume du ieune Cotys : mais rien ne l'animoit tant que Berenice qu'il auoit veuë, allant inconnu dans Bysance, où il vouloit pratiquer quelques intelligences ; & pour la possession de laquelle il offroit à la Reine d'abandonner tous ses droicts. Incontinent i'armay en diligence pour aller au secours d'Irene ; & fus si heureux qu'ayant equipé vne flotte pour secourir Bysance, ie deffis l'auant-garde de celle de Mithridate, auant que les Romains sous la conduitte d'Aquila, & les autres Rois voisins qui tous auoient pris le party du ieune Cotys, entre lesquels Eunones Roy des Adorses estoit le plus puissant, fussent prests pour luy resister. I'entray victorieux dans Bysance & fus receu d'Irene & de Berenice auec de grandes satisfactions. Cette guerre fut assez longue & eut diuers retours ; pource que Mithridate eut quelquefois de grands aduantages, & mesmes eut tant de courage que pour auoir le tiltre de Roy, il attaqua à l'impourueu le Royaume des Dandarides, qui est vn peuple entre les Sarmates, s'empara de quelques places, puis reuint victorieux deuant Bysance ; ce qui estoit cause qu'Irene ne vouloit rien resoudre auec moy, afin qu'en tout euenement elle eust moyen de

terminer cette guerre en luy donnant Berenice. Ie connoissois assez la cause de ces retardemens qui me faisoient mourir d'ennuy, & estoient aussi bien desagreables à Berenice qui tesmoignoit m'auoir en estime & Mithridate en horreur. En fin ie parlay vn iour ainsi à la Reine. Madame, ie veux laisser à part les dissimulations qui sont accoustumées entre les Princes, & vous parler à cœur ouuert & de mes interests & des vostres : car à quoy sert de dissimuler, si ce que ie desire vous est autant auantageux qu'à moy? Ie croy que quand vous pensez d'vn costé à Mithridate, & de l'autre à moy, vous faites vne grande difference entre nous ; considerant que l'vn est vostre ennemy, l'autre vostre amy ; que l'vn vous veut destruire, & que l'autre vous deffend de toutes ses forces ; que l'vn est vn Roy estably, & que l'autre n'a qu'vn bien imaginaire où il ne peut s'establir qu'en vous ruinant. Aussi veux-ie croire que sans quelques considerations qui vous tourmentent, vous satisferiez aussi tost à l'esperance qu'il vous a pleu me donner. Mais si ie vous monstre que le retardement que vous apportez à mon bonheur retarde le repos de vostre Royaume, ne confesserez vous pas que vous estes coulpable de tous les maux que souffrent vos subiets en differant mon contentement? Le seul amour de la Princesse a fait resveiller en Mithridate ses pretentions imaginaires. La seule esperance de la posseder l'anime ; pour elle seule il fait plus que ses forces mesmes ne peuuent permettre ; Et il n'y a point de doute que si vous accomplissez ce que vous m'auez promis, vous verrez son armée dissipée aussi tost que son esperance. Si Mithridate entre victorieux dans Bysance, non seulement il sera maistre de la Princesse, mais enco-

re du Royaume, dont il vous chassera comme son ennemie, & peut-estre massacrera vostre fils comme celuy qui luy peut disputer la Couronne; & alors qui aurez vous pour amy? car vous seriez honteuse de venir chercher du refuge vers celuy que vous auriez mesprisé apres vous auoir assistée : Et si vous permettez que ce qui est accordé entre nous se termine, vous terminez cette guerre en le desesperant; & du moins vous vous asseurez vne retraitte chez moy quand il vous arriueroit quelque accident : car de croire que Mithridate se puisse rendre par les armes paisible possesseur de vos Estats, les Romains estant pour vous, c'est vne vaine crainte. Voyez donc, Madame, si vous estes resoluë de nourrir la guerre en me donnant la mort par vos retardemens, ou de vous en voir deliuree en me rendant heureux. La Reine qui m'auoit escouté patiemment me respondit. Bien qu'auec peu de paroles i'eusse pû aller au deuant de tout ce que vous me venez de dire, ie n'ay pas voulu le faire, pour vous donner au moins toute la satisfaction que vous pouuez receuoir maintenant, qui est celle de vous plaindre en toute liberté, & de ne garder en vostre ame vne seule des choses que vous auiez à me dire : mais quand ie vous asseureray que non seulement ie ne songe point à differer vostre contentement, mais encore que ie cherche à l'auancer autant que ie puis; ne confesserez vous pas que vous deuez vous loüer de moy, au lieu de vous en plaindre? Il est vray qu'au commencement de cette guerre, ie n'ay pensé qu'aux moyens de me deffendre; & i'ay crû aussi que vous en vouliez attendre la fin auant que de songer à des resioüissances; mais si tost que ie me suis apperceuë que l'impatience de vostre amour n'en

pouuuoit souffrir la longueur; I'ay enuoyé vers l'Empereur, sans le vouloir duquel ie ne puis disposer d'aucun de mes enfans, pour luy demander la permission de vous donner Berenice. C'est ce que i'attends maintenant auec autant de desir que vous mesme; & ne croyez point que iamais i'aye eu la moindre pensée de la donner à Mithridate, à qui ie donnerois plus volontiers la mort pour tous les mal-heurs dont il nous a esté la cause. Moderez donc vn peu vostre ennuy iusques au retour de celuy que i'ay enuoyé; & croyez que ce retardement ne fait qu'augmenter mon desir aussi bien que le vostre.

Ainsi m'appaisa la Reine pour quelque temps, & cependant à l'aide des Romains nous fismes quitter à Mithridate tout ce qu'il auoit enuahy pendant cette guerre: toutefois ie sçauois qu'il ne manquoit point d'entre-metteurs enuers elle, & ie m'emportay tellement dans ma passion, ne voyant que luy qui me peust disputer Berenice, que ie luy offris de le combattre seul à seul, ou de vaisseau à vaisseau : que s'il me vainquoit ie luy abandonnois & la Princesse & mon Royaume; & que si ie le surmontois il abandonneroit seulement la pretention de Bysance & de la Princesse; iugez auec quel desauantage ie faisois cette partie, hazardant des biens solides contre des imaginaires. Mais les Romains qui ne vouloient point que nostre valeur decidast nos differens, & qui en vouloient estre les seuls arbitres, rompirent tous nos desseins; & ie ne pûs m'empescher de leur en tesmoigner vn furieux mescontentement. Aquila qui les commandoit me dit qu'ils m'estonneroient bien s'ils se mettoient du party de Mithridate. Ie luy respondis que celuy qui estoit en estat de ne refuser pas la mort mesme, n'estoit pas capable de s'estonner

ner d'aucune chose; Ie me retiray ainsi d'auec eux, ayant quelque soupçon qu'Irene & eux voulussent s'entendre auec Mithridate, & méditassent desia de me faire vn mauuais party.

Lelendemain au matin, estant dans Bysance vn des miens me vint dire tout effrayé, que Mithridate auec des troupes Romaines alloit entrer dans la ville. Cette nouuelle me surprit extrémement; & ie ne doutay point que ie ne fusse trahy & par les Romains & par la Reine mesme, sans le consentement de laquelle celuy qui estoit auparauant son ennemy n'entreroit pas dans Bysance. Incontinant craignant d'estre liure entre les mains de Mithridate mon riual, ou du moins d'estre enuoyé prisonnier à Rome, comme d'autres Rois auoient esté; ie me fis descendre dans vn esquif par les fenestres de ma maison, le bas de laquelle estoit laué de la mer, & de là ie gagnay vn de mes vaisseaux qui estoit seul en ce lieu, auec lequel ie deliberay de regagner en haste mon Royaume.

Quand nous commençasmes à voguer, vne telle douleur me saisit de me voir reduit à quitter mes plus cheres esperances, que ie regrettay mille fois de ne m'estre pas ietté dans la mer, au lieu de m'estre ietté dans l'esquif: car mes gens qui me voyoient dans le desespoir, taschoient d'appaiser alors mes transports, & ne m'abandonnoient point de peur que ie ne me precipitasse. I'accusois Irene d'ingratitude, les Romains de tyrannie, & tous ensemble de m'auoir fait la plus lasche trahison dont il se parla iamais. I'estois dans cette confusion d'esprit lors qu'on m'aduertit qu'vn vaisseau bien armé nous poursuiuoit. Ie receus cette nouuelle auec vne certaine

creance que c'eſtoient mes ennemis qui ne vouloient pas me laiſſer eſchaper; toutefois auec ioye, eſperant me vanger d'eux dans le combat, ou du moins y trouuer la mort ou par leur main ou par la mienne. Ie commanday à mes ſoldats de ſe tenir preſts pour combattre, & de ne point fuir, mais d'accrocher le vaiſſeau le pluſtoſt qu'ils pourroient. Cela fut fait auſſi toſt; i'entray dedans l'eſpée à la main, eſtant ſi troublé par mes ennuis, que i'en auois la veuë eſgarée, & ne pouuois diſcerner ce qui ſe preſentoit deuant moy. En fin i'entendis vne voix qui me dit. Quoy? Polemon, voulez vous tuer celles qui viennent implorer voſtre ſecours, & qui n'ont eſperance qu'en vous. Ie reconnus la voix de Berenice, pluſtoſt que ſon viſage: puis ma veuë ſe râſſeurant, & commençant à voir ce qui me donnoit tant d'amour. Ie me iettay à ſes genoux, & luy dis en les luy embraſſant: Eſt-ce vous, ma Princeſſe? ou quelque illuſion qui me trompe, pour me liurer viuant à mes ennemis? Non, reſpondit-elle, aſſeurez vous que c'eſt moy-meſme qui me viens liurer à vous; & que voila la Reine ma mere, qui vous vient demander vn aſyle dans vos Eſtats, pour elle, pour le Roy mon frere & pour moy. Alors ie les reconnus tous, & apres les embraſſemens, ie luy demanday quelle fortune, mauuaiſe pour eux & bonne pour moy, auoit cauſé leur départ. I'appris qu'ils s'eſtoient eſchappez de Byſance, pour auoir ſceu comme moy que Mithridate arriuoit dans la ville, accompagné des Romains meſmes, ſans que la Reine euſt ſceu aucune choſe de leur intelligence ſi ſoudaine, & ne pouuant douter qu'ils ne vinſſent en intention de les ſurprendre, pour diſpoſer mal-gre elle & de ſon fils & de ſa fille: ce qui l'auoit fait reſoudre de ſe

ſauuer auec ce qu'elle auoit de plus cher au monde, & de ſe mettre entre mes mains. Nous iugeaſmes qu'il ne falloit point perdre de temps pour gagner mes Eſtats ; où nous arriuaſmes ſans eſtre ſuiuis ; & la Reine de peur d'eſtre contrainte par quelque ordre de Rome, de ſatisfaire au deſir de ſes ennemis ; & pour obliger celuy de qui elle attendoit tout ſecours, conſentit que i'eſpouſaſſe Berenice : ce que ie fis auec toutes les magnificences que ie pûs inuenter, mal-gré les craintes de la guerre que i'attendois du coſté des Romains.

Vous voyez donc, Lepante, pourſuiuit le Roy, comment de l'abyſme des mal-heurs ie me vis eſleué à vn haut comble de ioyes ; & que le bon-heur ſuit ſouuent de bien prés les plus grandes infortunes. Il me reſte à vous dire ce qui ſe paſſoit cependant à Byſance ; & vous iugerez que les plus grands eſtabliſſemens de nos fortunes naiſſent quelquefois de cauſes fort legeres. L'Empereur Caligula auoit fait venir à Rome vn Roy d'Iberie nommé Mithridate, & l'auoit fait mettre aux fers. Claude ſon ſucceſſeur voulant reparer les deſordres & les violences qui auoient eſté commiſes par ce Tyran, s'eſtoit reſolu de le retirer de ſa miſere, & de le renuoyer en ſon Royaume auec eſcorte ; & c'eſtoit ce Mithridate & non pas noſtre ennemy qui alloit paſſer dans Byſance auec des Romains, retournant en ſon païs. N'admirez vous pas comment la fortune ſe iouë des hommes, d'auoir fait rencontrer cét autre Mithridate prés de Byſance, en meſme temps que la Reine & moy commençions à nous deffier que les Romains vouluſſent prendre le party de celuy contre qui nous combattions? Non ſeulement nous y fuſmes trompez, mais encore tous les Byſantins, qui

dans cét effroy laisserent entrer ces troupes comme celles à qui ils abandonnoient leurs biens & leurs vies.

Ce Mithridate d'Iberie & ceux qui l'escortoient, furent bien estonnez de voir vn peuple qui les fuyoit de tous costez, & eurent bien de la peine à en rasseurer quelques vns afin qu'ils leur donnassent à loger. Ils furent long temps sans se pouuoir entendre les vns les autres: en fin quelques vns de l'intelligence de nostre ennemy, luy manderent qu'il vinst en diligence sur l'erreur où l'on estoit, & que les portes luy seroient ouuertes. Ainsi il s'empare de Bysance: toutefois les Romains ne luy donnant pas loisir de s'establir, l'attaquerent si viuement, que non seulement il fut contraint d'abandonner la ville, mais encore la pluspart de ses forces; & ne sçachant à qui auoir recours, il alla se jetter aux pieds du Roy Eunones qui auoit esté vn de ses plus grands ennemis, & luy dit qu'il voyoit ce Mithridate que les Romains auoient tant cherché par mer & par terre, qui venoit de son bon gré se rẽdre à luy: qu'il eust pitié du fils du grãd Achemenes, qui estoit la seule qualité qui luy fust restee. Eunones en eut pitié, & pria l'Empereur par ses lettres de luy pardonner: Incontinent apres il fut enuoyé à Rome, où ayant tesmoigné beaucoup de courage aux responses qu'il fit à Claude, encore qu'il courust fortune de la vie, non seulement il n'eut aucun mal, mais encore l'Estat de Bysance luy fut donné; & il fut ordonné qu'Irene & son fils seroient recompensez du Royaume de Galatie. Mais ayant sceu ces changemens, & voyant que la Reine auoit vn regret extreme de quitter le Bosphore pour s'en aller en Asie; i'escriuis à l'Empereur que pour obliger Irene ie luy cederois mon Royaume pour prendre celuy de Galatie, & Clau-

de confiderant ma generofite qui me faifoit abandonner mon intereft, en faueur de ma belle mere ; car encore que le Royaume de Galatie foit de plus grande eftenduë, il n'eft pas fi confiderable que le Bofphore de Thrace, qui a tant de mer, & femble lier l'Europe auec l'Afie, il me donna encore la Lycaonie, & vne grande partie de la Cilicie, n'en referuant que les parties maritimes. Voila comment la beauté de Berenice a caufé tous ces changemens, qui ont bouleuerfé la fortune de tant d'hommes : car les fubiects par la mutation des Rois en ont fenty leurs eftabliffemens renuerfez : la plufpart qui auoient leurs biens dans les terres ne pouuant fuiure leurs Princes, defquels ils receuoient des faueurs & des aduantages. Ainfi, Lepante, la fortune difpofe des humains ; & en vn moment nous transporte de la felicité dans la mifere, & de la mifere dans la felicité. Et c'eft ce qui donne quelque forte de bon-heur dans l'infortune mefme : car les mal-heureux par l'efperance ont continuellement dans l'efprit la veuë du bien qu'ils attendent ; & les heureux, par la crainte ont la confideration du mal qu'ils redoutent.

Voyant que le Roy auoit finy fon difcours, continua Lepante, i'admiray ces eftranges euenemens, & luy dis que ie n'auois fceu que la moindre partie de toutes ces chofes : que les mariages qui fe font par des accidens fi merueilleux, font des ouurages du Ciel ; & non feulement font heureux, mais encore font naiftre ordinairement des merueilles. Sur ce propos la Reine defira que ie viffe le ieune Prince leur fils, qui auoit enuiron douze ans. Le Confident l'alla querir, & cependant le Roy me fit plufieurs queftions politiques & morales, aufquelles ie fatisfis aucunement à leur gré. Puis ie vis arriuer le petit Prin-

ce, qui auoit fort bonne grace & auoit la mine d'auoir beaucoup d'esprit. Le Roy desira qu'il me rendist conte de ses estudes, tandis que son Precepteur estoit malade, lequel, à ce que ie sceus depuis, estoit vn Sophiste qui auoit reputation d'estre sçauant, mais qui n'auoit ny iugement ny vertu. Ie luy demanday auec la permission du Roy & la sienne mesme, ce qu'il auoit appris. Il me respondit qu'il sçauoit la langue Romaine & la Grecque, & qu'il auoit estudié quantité de discours pour parler sur toutes sortes de sujets. Ie m'enquis de luy si l'on ne luy auoit point enseigné à estre iuste, magnanime, clement, temperant, patient, liberal. Il me respondit qu'il sçauoit bien la définition de tous ces mots. Mais, luy dis-ie, ne vous a-t'on point exercé à pratiquer ces vertus? comme de vous faire iuger quelque differend, pour apprendre à estre iuste: de vous proposer quelque fascheux accident où vous pourriez tomber, pour voir si par magnanimité vous pourriez vous resoudre à vaincre ou à souffrir la fortune: de vous faire endurer quelque honte ou quelque peine legere pour vous instruire à la patience, & ainsi des autres vertus. Il me dit qu'il n'auoit fait autre chose que d'apprendre continuellement du Latin & du Grec: en fin ie sceus qu'on auoit fort exercé sa memoire, sans auoir eu aucun soin de son iugement. Ie consideray quelle perte on faisoit d'instruire de cette sorte ce ieune Prince, dont le naturel estoit vif & genereux; & ie l'admiray en vne repartie qu'il me fit: Car luy ayant dit qu'il falloit sur toutes choses qu'il apprist les vertus Royales, & l'art de bien regner, qui estoit le plus grand & le plus beau de tous les arts; Il me repartit, qu'il y auoit vn art qui estoit encore plus grand & plus beau que ce-

luy-là, & qu'il voudroit bien apprendre. Et lequel? luy demanday-ie: l'art, me dit-il, que ſçait l'Empereur de Rome, qui eſt de ſçauoir donner & oſter les Royaumes à qui l'on veut. Nous admiraſmes tous le deſir releué qu'auoit conceu cét enfant. Et depuis il ne nous parla plus que de la paſſion qu'il auoit d'aller à Rome pour apprendre cét art. Ie luy dis qu'il falloit qu'il en appriſt vn autre auparauant, qui eſtoit celuy de regler ſes deſirs.

Toute l'apreſdiſnée ſe paſſa en ces agreables entretiens; & ſur le ſoir le Roy me prit à part, & auec beaucoup d'affection m'offrit le gouuernement de ſon fils & vne des premieres charges de ſa Iuſtice, ſi ie voulois demeurer auprés de luy. Ie luy reſpondis, que luy eſtant redeuable de tant de graces, il pouuoit diſpoſer de la vie qu'il m'auoit donnée: mais que me ſentant incapable de me gouuerner moy-meſme, il me ſeroit impoſſible de gouuerner ny ſon fils ny ſon peuple ſous ſon authorité. Que s'il vouloit adiouſter vne faueur extréme à tant d'autres, ie le ſuppliois qu'il me permiſt de m'en retourner en mon païs. Il taſcha de me retenir encore par quelques raiſons; mais voyant que quand ie luy cedois, c'eſtoit pour n'oſer le contredire; & que mon deſir ſe portoit entierement à ſortir de ſon Royaume, il me fit pluſieurs preſens, auec leſquels il me laiſſa aller. Ie me mis en quelque equipage pour reuenir, & m'eſtant pourueu de gens & de cheuaux pour ne courir plus vne fortune ſi honteuſe, ie repaſſay par les meſmes lieux que i'auois veus en allant; puis ie trauerſay la mer Egée, & deſcendis en la Macedoine, en laquelle ayant demeuré quelque temps, ie me rendis en l'Epire où nous allons à preſent. Mais pource que les ennuis eſtoient ma plus agrea-

ble compagnie, ie commençay à me laſſer de mes gens, & me reſolus d'aller viure en quelque ſolitude. En ce deſſein ie les laiſſay en Epire, auec charge de m'y attendre, iuſques à ce que i'euſſe fait vn voyage en Italie. Ie paſſay la mer ſans aucun des miens, & arriuay à Brunduſe : ie trauerſay l'Apoüille ſans rencontrer aucun endroit qui me fuſt agreable; de là i'arriuay à Cumes, où ayant trouué vn lieu pour y demeurer ſeul autant que ie voudrois, ie pris quelque petite prouiſion pour manger, que ie portay dedans; & là i'accuſois les Dieux autant qu'il me plaiſoit; ie me tourmentois à mon gré de cruels ſouuenirs; & plus ie me donnois de peine, plus ie m'imaginois receuoir de ſatisfaction. Ce lieu eſtoit l'antre de la Sybille Cumée, & vne nuit apres auoir fait mille plaintes, ie m'auiſay d'implorer le ſecours de ſa voix que l'on diſoit eſtre reſtee au monde, pour me fauoriſer d'vn Oracle. Cette ſacree Sybille eut en fin pitié de mes maux, & i'entendis cette voix diuine qui me dit ces vers;

Amant d'inuincible conſtance,
Tu verras finir ton tourment,
Si tu retournes promptement
Aux lieux où tu pris ta naiſſance.

Epicharis, Melinte & Palamede interrompirent ce diſcours, en ſe prenant à rire, & dirent tous emſemble. Ce fut donc vous, Lepante, à qui nous rendiſmes cét oracle? Voila, continua Melinte, en monſtrant Epicharis, voſtre Sybille qui prononça les vers ſur le champ. Lepante eſtoit ſi eſtonné qu'il ne ſçauoit que dire, ayant creû iuſques

ques là auoit esté assisté diuinement ; dequoy estant demeuré tout interdit, Cyllenie, Eurymedon & les autres qui ne sçauoient point cette rencontre, prierent Epicharis de leur dire ce que c'estoit. Elle leur conta comment s'estant eschappez eux trois des prisons de Rome, & fuyant cette ville, ils se cacherent vne nuict dans cét antre, où ayant entendu vn homme qui se plaignoit, & imploroit le secours de la voix de la Sybille, elle s'estoit resoluë de contre-faire cette voix, & de renuoyer ce mal-heureux chez ses parens. Lepante reuenant de son estonnement luy dit. Belle Epicharis, ce que vous dites est-il bien possible ? Cela est ainsi, repartit-elle, & ie vous remets encore en mon souuenir; pource que ie reconnois à present que ce fut vous mesme qui passastes auprés de nous le lendemain au matin. Il est vray, respondit Lepante, que ie vis quelques personnes qui vouluvent m'arrester ; mais i'estois si satisfait de mon Oracle, & de l'assistance des Dieux, que rien n'estoit capable de me retenir. Cependant, dit Epicharis, voyez comment sans y penser i'ay esté veritable : car vous auez trouué icy par mon moyen, vostre fortune entierement changée, & vous m'estes redeuable de tout vostre bon-heur. Il est vray, repartit Lepante, que vous estes ma Sybille, & la seule Deesse que ie dois adorer, puis que ie tiens de vous seule tous les contentemens de ma vie; & que sans vous ie serois encore dans cette grotte. Chacun admira cette rencontre ; & comment fortuitement ils s'estoient trouuez en ce lieu, & auoient esté inspirez de luy rendre cét Oracle, qui auoit esté le plus veritable & le plus salutaire que les Dieux mesmes eussent peu luy donner. Lepante rendit mille graces à Epicharis, & aux Dieux

qui luy auoient parlé par sa bouche, puis il poursuiuit.

Bien que ie creusse que les Dieux prenoient soin de moy, & qu'ils vouloient me deliurer de cette mal-heureuse vie, ie ne pouuois pourtant m'imaginer qu'ils me peussent guerir autrement que par l'oubly de mon amour: de sorte que bien que ie suiuisse le commandement de cét Oracle, c'estoit sans aucune esperance de bon-heur, pource que ie ne voulois point guerir de cette façon. Ie repris le chemin de mon païs auec assez de langueur & de desdain, me sentant forcé d'y aller par vne puissance qui me sembloit redoutable, & abhorrant toutefois les lieux que ie cherchois. Cela estoit cause que ie ne me pressois pas trop d'auancer mon chemin; & estant arriué à Regge apres plusieurs iours, ie fus bien content de ne point trouuer de vaisseau qui partist pour Corynthe; pource que plus i'en approchois, plus ie craignois d'y arriuer. Dans Regge i'auois vn hoste fort ancien amy de feu mon pere, que ie me resolus d'aller trouuer, ne croyant pas qu'il peust auoir connoissance de mes mal-heurs, afin que ie peusse sejourner quelque temps en ce lieu. Ce bon-homme qui se nommoit Menandre, ayant sceu de moy qui i'estois, me fit toutes les caresses que l'on puisse receuoir, & sçachant que i'estois arresté à Regge attendant qu'vn vaisseau partist pour Corynthe, il me pria de demeurer chez luy autant de temps qu'il me plairoit, & me tesmoigna qu'il ne pouuoit receuoir vn contentement plus grand, que de voir le fils de son bon amy. Ie fus dans cette maison fort long temps, pource que l'on ne s'ennuyoit point de moy, & ie ne songeois point à partir, ne pouuant encore me resoudre.

Menandre connoiſſoit bien que mon eſprit eſtoit affligé, & ayant taſché pluſieurs fois d'en ſçauoir la cauſe, iamais il ne la pût apprendre, ſurquoy ne voulant point me preſſer dauantage, il eſſayoit ſeulement à me diuertir. Il auoit vne fille qui eſtoit mariée chez luy, nommée Melicerte, qui eſtoit fort agreable, & d'vn eſprit fort gentil; il luy auoit commandé de ne me point laiſſer ſans entretien, & elle s'en acquittoit auec beaucoup de ſoin, & encore auec plus de grace. Tous les iours ie ſçauois les nouuelles de la ville, dequoy elle eſtoit bien informée; & lors que le temps n'en fourniſſoit pas de luy-meſme, elle me contoit les choſes qui s'eſtoient paſſees auparauant, & faiſoit ſi agreablement ſes recits, qu'elle rendoit mon eſprit attentif à ſes diſcours, & ne luy permettoit pas de penſer à ſa melancholie. Mais puiſque nous auons du loiſir, il faut que ie vous faſſe part encore d'vne hiſtoire qu'elle m'apprit, qui m'occupa tellement, lors que ie l'entendis d'elle, & me diuertit de telle ſorte pource qu'elle ſembloit me toucher, que ie croy que ie vous apporteray encore quelque plaiſir en vous la rediſant.

Vn iour ie vis venir chez elle vne Dame nommée Ardanie qui la venoit viſiter; & par les careſſes qu'elles ſe firent, ie connus qu'elles eſtoient intimes amies. Cette Dame auoit vn grand eſclat : mais ſa beauté ſembloit auoir eſté attaquee par vne grande maladie; pource que ſon teint, bien que fort delicat, eſtoit paſle & deffait, & ſes yeux qui eſtoient bien ouuerts, & d'vne groſſeur agreable, n'auoient aucune viuacité, & eſtoient ſi languiſſans, qu'ils ſembloient regretter la perte de leurs traits & de leurs charmes. Ie m'apperceus que ma pre-

ſence rendoit les diſcours indifferens, & les empeſchoit de ſe parler librement; de ſorte que ie pris à part Charés, qui eſtoit le mary de Melicerte, & l'entretins pour leur donner toute liberté. Ie vis bien que ie leur auois fait plaiſir, pource qu'elles furent plus d'vne heure à ſe parler en ſecret; & en fin Ardanie ſe reſolut de s'en aller. Charés voulut la conduire chez elle, pource qu'il eſtoit aſſez tard, & me laiſſa ſeul auec Melicerte, qui me dit peu de temps apres. Voila vne Dame qui a eſté bien plus belle qu'elle ne paroiſt à preſent : mais ſes ennuis ſont cauſe de ce changement. I'attribuois, luy dis-ie, cette paſleur a quelque maladie; pource qu'il n'y a point de doute qu'elle garde encore les marques d'vne grande beauté. Ie ne veux point vous celer, continua Melicerte, que voila vne inconſtante la mieux punie qui ſoit au monde; & quand ie conſidere les accidens qui ſont arriuez à trois ou quatre perſonnes de ma connoiſſance, ie trouue que l'amour eſt bien iuſte: Quand il ſe meſle de ſe vanger, il s'auiſe quelquesfois de punir les infidelitez d'vne plaiſante ſorte; & bien qu'Ardanie ſoit ma plus chere amie, ie me fie tellement en voſtre diſcretion, que ie ne craindray point de vous en conter toute l'hiſtoire.

Il y a trois ou quatre ans, pourſuiuit-elle, qu'entre les plus accomplis de cette ville, eſtoit vn nommé Polydamas, qui auec pluſieurs excellentes qualitez, auoit vne diſcretion ſi grande, qu'elle le faiſoit aimer de tout le monde. Il eſtoit parent d'Ardanie, & cette conſideration faiſoit qu'ils ſe voyoient ſouuent : Ils faiſoient vne eſtime fort grande l'vn de l'autre; & leur affinité leur donnant encore ſujet de s'aimer, ils ſe cheriſſoient auec

beaucoup d'affection, & communiquoient ensemble auec vne grande confidence. I'estois dés ce temps-là celle qui sçauoit tous les secrets d'Ardanie, & ie voyois que rien ne luy plaisoit tant que Polydamas; pource qu'elle me faisoit tousiours des contes à son aduantage, & s'il ne luy donnoit alors de l'amour, au moins luy faisoit-il auoir du mespris pour tous les hommes. Il estoit engagé il y auoit plus de deux ans, en la recherche d'vne fille nommée Elusine, qui l'aimoit auec tant de constance, qu'elle souffroit pour son amour toutes les cruautez qu'vn pere furieux peut faire sentir, lors qu'il void la passion d'vne fille contraire à ses desseins. Ardanie sçauoit de Polydamas tout ce qui se passoit en cette affection: mais pource qu'il estoit bien plus aimé qu'il n'aimoit, il poursuiuoit auec assez de froideur cette entreprise, & ne secondoit pas les efforts que faisoit Elusine pour paruenir à ce qu'ils desiroient: seulement il se contentoit de luy rendre des deuoirs, qu'il ne pouuoit luy desnier sans tesmoigner beaucoup d'oubly & de mespris. Ardanie luy faisoit quelquefois des reproches deuant moy du peu de soin qu'il auoit d'Elusine; & il confessoit à elle mesme qu'elle estoit cause qu'il n'aimeroit iamais personne d'amour. A la fin la constance d'Elusine ceda aux violences de son pere; elle se resolut de luy obeïr, & en demanda la permission à Polydamas, pour se deliurer des tourmens qu'on luy faisoit endurer. Il fit alors vne action qui sembloit partir d'vne affection bien sincere; mais qui estoit en verité vn tesmoignage de sa froideur. Il luy escriuit, que ne pouuant la voir endurer eternellement, il auoit resolu de la prier de la mesme chose dont elle luy demandoit congé: que perdant toute esperance, elle deuoit donner

contentement aux siens, pour se garantir de misere ; qu'il la prioit de l'oublier s'il luy estoit possible, pour n'estre pas toute sa vie mal-heureuse : que pour cét effet, il luy renuoyoit tous les gages qu'il auoit de son amitié, & luy remettoit tous les sermens qu'elle luy auoit faits, afin que cét engagement n'empeschast point son repos. Sur cela elle se maria, & laissa Polydamas libre, qui eut peu de ressentiment de ce mal-heur. Ardanie, continua Melicerte, a vn frere nommé Misandre, qui entre beaucoup de basses qualitez, est pourueu d'vne si pesante melancolie, qu'il ennuye tout le monde. Lepante fut interrompu là-dessus par Amyntas, qui luy dit. I'ay assez connu Misandre à mes despens. Ariane, adiousta : C'est peut-estre ce Misandre dont Erycine m'a parlé. C'est celuy-là mesme, repartit Amyntas, de qui l'humeur nous a fait long temps souffrir tous deux. A ce que ie voy, reprit Lepante, vous le connoissez mieux que moy de veuë, mais peut-estre sçay-ie plus que vous des effects de cette triste fureur qui le trauaille, & qui a bien donné du tourment à d'autres. Polydamas, continua Melicerte, encore qu'il mesprisast l'humeur de Misandre, ne laissoit pas de faire semblant de le cherir, pour estre souuent aupres d'Ardanie, dont la compagnie luy estoit fort agreable. Vn iour Misandre sceut que l'on parloit de mariage pour Polydamas ; & lors qu'ils furent tous trois ensemble, il apprit cette nouuelle à sa sœur, comme leur deuant estre fort agreable ; dequoy Ardanie rougit. Polydamas remarqua cette action ; pource qu'il n'y a rien qui s'apperçoiue si tost que les choses qui se passent à nostre aduantage, & il iugea qu'elle s'interessoit beaucoup en luy. Cela le fit penser à vne chose, dont il ne s'estoit

point encore aduisé, qui estoit de rechercher son affection, n'ayant iusques-là desiré que son amitie. Ardanie estoit bien plus belle qu'Elusine, & il fut bien aise d'allumer du feu, apres le commencement de chaleur qui estoit entr'eux. Il n'y auoit eu que la consideration de leur parenté qui auoit empesché Polydamas de jetter les yeux sur elle pour l'espouser: mais alors il connut, que puis qu'elle n'en faisoit point de difficulté, il ne deuoit pas estre plus scrupuleux qu'elle. Le voila donc resolu de luy tesmoigner vne grande passion: & sans faire semblant de s'estre apperceu de son inclination, afin qu'elle n'eust pas la honte de l'auoir preuenu, il iugea qu'il falloit feindre de l'aymer depuis long temps d'vne affection cachee. Pour ce sujet il fit plusieurs vers, par lesquels il disoit qu'il luy estoit au moins permis de mettre par escrit ce qu'il souffroit, sans en dire le sujet, & de soulager son ame de cette sorte, de tant de pensées cruelles qui la tourmentoient, & qui en vouloient sortir. En mesme temps il rendoit plus de soins que de coustume à Ardanie, & luy tesmoignoit par ses souspirs, & par quelques mots interrompus, qu'il mouroit d'amour pour elle. Au premier tesmoignage qu'elle en eut, elle m'apprit la nouuelle que Polydamas l'aymoit, comme vne chose extrémement desirée d'elle, & qui la combloit de ioye: ie me trouuay chez elle lors qu'il luy monstra ces vers; & elle fut bien aise qu'il les leust deuant moy, afin que ie connusse combien il auoit de passion. Il attribuoit toutes ses froideurs pour Elusine, à cette amour secrette qu'il auoit pour vne autre depuis long temps, & feignoit d'auoir fait beaucoup de choses par necessité qui auoient esté alors sans dessein. Nous luy fismes quantité de questions sur cette amour se-

crette, qu'il ne declaroit point encore, ausquelles il satisfaisoit fort bien; & Ardanie y prenoit vn grand plaisir. Il cognoissoit bien que nous entendions tout ce qu'il vouloit dire; & dés lors nous prismes vne coustume de nous parler ainsi sans rien declarer ouuertement; & nous ne laissions pas de dire toutes choses aussi intelligiblement, que s'il nous eust dit le nom de celle qu'il aymoit. Ie le trouuois bien-heureux de traitter ainsi: pource que sous la couuerture de la parenté, il prenoit des libertez qui ne luy eussent pas esté permises s'il se fust declaré pour Amant; comme d'approcher souuent la bouche de la sienne, & de baiser sa main incessamment. Ce fut ainsi qu'il donna naissance à la plus violente passion qui fut iamais; pource que cette belle cousine ne luy refusant point ces caresses, & l'obligeant d'vne estroitte confidence, il se sentoit si redeuable enuers elle, & si touché en mesme temps de sa beauté, qu'il allumoit vn feu pour ne se pouuoir de long temps esteindre. Misandre ne voyoit pas bien volontiers cette grande intelligence; toutefois il ne pouuoit iuger encore que ce fust autre chose qu'vne simple amitié. Polydamas voyant qu'il auoit besoin de ce melancolique, luy rendoit cependant toutes sortes de deuoirs; pource qu'Ardanie n'auoit plus que sa mere qui estoit fort vieille; & tout le pouuoir de la maison estoit entre les mains de ce Misandre, qui bien que d'vn esprit foible & pesant, ne laissoit pas d'auoir l'authorité, à cause de la rudesse de son humeur à qui l'on craignoit de desplaire. Ardanie & Polydamas luy persuadoient la pluspart du temps ce qu'ils vouloient par souplesse d'esprit: mais ils le craignoient, lors qu'il auroit connoissance de leur amour; pource qu'il auoit d'autres desseins pour

sa

ſa ſœur. Vn iour Miſandre, ſoit par ſimplicité, ſoit par deſſein, pria Polydamas de porter l'eſprit d'Ardanie à vn mariage auquel elle reſiſtoit. Polydamas ſe trouua obligé de luy en parler, & il ſe rencontra que ce fut en ma preſence. Il luy repreſenta toutes les conſiderations qui la deuoient toucher pour choiſir ce mary, auſquelles elle repliqua du commencement en riant, comme ſi elle euſt creu qu'il ſe mocquoit; mais il la preſſa tellement, en parlant ſerieuſement de cette affaire, à deſſein, comme ie croy, de l'eſprouuer, qu'elle ſe faſcha en fin, & luy dit, qu'elle trouuoit cela mauuais de luy, plus que de tout autre. Elle ſe deſcouurit ainſi, & ce fut la premiere parole qu'elle laiſſa aller, par laquelle elle monſtra qu'elle approuuoit ſon affection. Alors il l'appaiſa, & luy voulut faire croire qu'il auoit ainſi parlé pour ſçauoir ſes ſentimens, & les dire à ſon frere. Elle ne feignoit point de dire ſouuent à Polydamas, qu'elle ſeroit la plus mal-heureuſe du monde, ſi le deſſein qu'elle auoit ne reüſſiſſoit: mais bien qu'il conneuſt qu'il eſtoit bien aimé d'elle, il ne le ſçauoit pas encore ſi bien que moy; à qui Ardanie diſoit mille choſes touchant ſon affection, qui me faiſoient voir que iamais fille ne fut plus amoureuſe.

Depuis il ſe preſenta vn party pour elle qui leur donna bien des craintes & des tourmens. L'affaire auoit eſté concertée entre les parens auant que d'en communiquer auec Ardanie, pource que l'on ne vouloit pas douter de ſa volonté: de ſorte que tout eſtoit fort auancé lors qu'elle en apprit la nouuelle. La voila dans les apprehenſions, & tout ce qu'elle pouuoit faire, c'eſtoit de repreſéter quelques difficultez. Elle en aduertit Polydamas qui ne ſceut quel re-

mede il pourroit trouuer; & leur affection n'osant encore éclater, tous deux se trouuoient en grande peine. Vn iour il entra chez Ardanie, lors que des amis de part & d'autre estoient assemblez, pour vuider quelques difficultez touchant ce mariage. Misandre vint au deuant de luy, auquel Polydamas tesmoigna qu'il s'en vouloit aller, puis qu'ils estoient empeschez. Non, non, dit Misandre, vous demeurerez, s'il vous plaist, pource que vous auez autant d'interest en cette affaire, que pas vn de ceux qui sont icy. Pour le moins, disoit Polydamas en luy-mesme, puis il se laissa conduire au lieu où estoient ceux qui debattoient les differens. Ardanie estoit presente, aussi passe que si elle eust esté preste à estre iugée à mort, mais lors qu'elle vid entrer Polydamas, elle conceut quelque esperance, & reprit vn peu de courage. Il estoit en l'estime d'vne si grande vertu & d'vn si bon iugement, qu'incontinent on luy proposa les difficultez, pour les considerer, & les iuger luy mesme. D'abord il tesmoigna qu'il vouloit accorder toutes choses; n'ayant toutefois autre dessein que de rompre cette assemblée; & dit qu'il se falloit relascher de part & d'autre, & que de petites considerations ne deuoient pas empescher vne affaire de grande importance. Il s'insinua ainsi dans la creance des vns & des autres; mais sur ce que l'on vouloit precipiter le mariage, il dit que cela n'estoit pas raisonnable, & que ce qui regardoit toute la vie meritoit bien d'y penser plus à loisir. En fin il sceut si bien manier les esprits qu'il rompit cette assemblée, & fit remettre la resolution au lendemain. Ardanie du commencement ne sçauoit que penser de Polydamas en l'entendant parler: mais voyant qu'il auoit si bien conduit son dessein, elle en demeu-

ra bien satisfaicte. Alors estant demeuré seul auec Misandre & sa mere, il leur representa qu'il falloit se défier de ceux qui vouloient les esbloüir par vne si prompte resolution qu'ils vouloient les obliger de prendre : qu'il y auoit quelque grand deffaut caché là dessous, & qu'il falloit du temps pour le reconnoistre. Apres les auoir mis dans ces soupçons, ils firent tant de remises, qu'ils donnerent despit aux autres, & en fin tout fut rompu, au grand contentement d'Ardanie & de Polydamas, qui iugerent qu'ils ne pourroient pas tousiours destourner ainsi les orages qui se presenteroient, & qu'il estoit temps de se declarer. Le secours que Polydamas auoit donné à Ardanie en cette derniere occasion, l'auoit tellement obligée, qu'elle se lia entierement à luy, & luy donna tout ce que l'amour peut accorder d'honnestes asseurances. Ils consulterent les moyens qui estoient à tenir, & se pourueurent de personnes qui pouuoient faire consentir sa mere. Il n'y auoit que ce fascheux Misandre qui estoit vne beste trop farouche pour pouuoir estre aisement gouuernée ; de sorte qu'il se trouuoit peu de personnes capables de le persuader. Polydamas qui auoit pris vn empire sur son esprit, eust esté seul suffisant de le porter à tout ce qu'il eust voulu en luy parlant pour vn autre ; mais pour se seruir luy-mesme, il demeuroit sans force. Sur ces entrefaites la mere deuient malade & meurt. Ardanie apres luy auoir rendu les derniers deuoirs, ne receut consolation que de la fidelle compagnie de son cher Polydamas, qui ne croyoit pas que rien fust capable d'empescher leur bon-

heur, puis qu'elle estoit demeurée maistresse d'elle-mesme. Il y eut entr'eux vn renouuellement d'asseurances; ils viuoient en vne si estroitte vnion, & auoient des soins aussi particuliers l'vn pour l'autre, que s'ils eussent esté desia mariez ensemble. Alors plus de partis se presenterent pour elle, de sorte qu'ils se resolurent de conclure leurs affaires, & d'en faire la proposition à Misandre, à qui elle auoit deliberé de declarer son vouloir absolu, & le prier d'y consentir, sinon de passer outre. Polydamas choisit vn de ses amis pour en parler à Misandre; & il s'en acquitta si bien, luy representant mille considerations qui deuoient l'obliger à desirer ce mariage; que s'il eust eu quelque iugement, il ne deuoit point refuser de consentir à vne chose si desirée de tous. Il receut cette ouuerture auec beaucoup de tristesse; toutefois il promit d'en parler à sa sœur: mais en son ame il conceut vne haine furieuse contre Polydamas, au lieu de l'estroite amitié qui estoit entr'eux; & il creut, comme il y auoit apparence, que Polydamas ne luy auoit tesmoigné de l'affection que pour ce dessein. Aussi les ames basses ne laissent pas de reconnoistre leurs deffauts & le merite des autres au trauers des tenebres qui les enueloppent: & au lieu de cherir la vertu de ceux qui les surpassent, ils les haïssent & les fuyent, de peur d'en estre maistrisez. Misandre estant de retour chez luy, fait le malade, & refuse de manger: on luy demande quel est son mal, il se fasche & se despite; il ne sçait à qui se prendre pour descharger sa colere; & tout son dessein n'est que de faire le furieux & l'enragé, pour

tesmoigner à sa sœur son auersion pour son dessein. Ardanie se doutoit bien que tous ses transports venoient de la declaration qui luy auoit esté faite, dont elle estoit bien aduertie, & ne sçauoit comment l'aborder en cette fureur inquiette. En fin il se couche, puis il enuoye prier sa sœur de le venir trouuer, & estant demeurez seuls, il luy dit. Hé bien, ma sœur, i'ay sceu à la fin le sujet de vos froideurs, & de tous les refus que vous auez faits des partis qui se sont presentez; i'ay trouué mes soupçons bien fondez, lors que ie ne pouuois approuuer tant de secrets auec Polydamas. Ie sçay bien que c'est de vostre aduis qu'il vous fait demander en mariage: voyez si c'est vne chose que vous ayez resoluë: ie ne puis plus empescher vos desseins, & ie vous vay signer tel consentement que vous voudrez: mais asseurez vous, que ie ne viuray pas deux iours apres. Ouy, ie mourray, & le feray mourir aussi, pour s'estre mocqué de moy toute sa vie, & auoir abusé de ma franchise pour me deceuoir & vous aussi. Ce fut en suitte vn torrent de paroles enragées contre Polydamas & Ardanie; & apres que sa fureur eut pris quelque relasche, elle luy dit, qu'elle ne sçauoit pas pourquoy il s'emportoit ainsi; qu'elle auoit ignoré le dessein de Polydamas: mais que puis qu'il auoit de la bonne volonté pour elle, il luy faisoit honneur: qu'elle vouloit bien luy dire, que s'il y vouloit consentir, il luy feroit plaisir; ne pouuant estre iamais heureuse qu'auec luy. I'aimerois mieux, luy dit-il, m'estre precipité, & vous auoir donné d'vn poignard

dans le sein. Non, non, i'empescheray bien l'effet de vos fantaisies, ou l'on verra bien du sang se respandre. Ardanie voyant que son transport luy faisoit dire d'estranges folies, le laissa, sans tesmoigner vn grand soucy de ses paroles, & ils passerent tous deux vne nuit qui ne leur donna pas beaucoup de repos. I'auois esté choisie, continua Melicerte, par ces deux Amans, pour estre leur confidente pendant les trauerses qu'ils auoient bien preueuës, & il leur estoit impossible de se voir apres cette declaration, Misandre ayant fermé toutes les auenuës: de sorte que le lendemain Polydamas me vint voir, pour sçauoir ce qui s'estoit passé. Ie luy dis que les affaires estoient bien broüillées, & qu'il y auoit bien de la rumeur au logis; que Misandre faisoit le furieux, & Ardanie resistoit le mieux qu'elle pouuoit à sa rage.

Mais ce fut vne chose estrange que le peu de force d'Ardanie. Elle ne pût souffrir la colere de son frere, & voyant qu'il ne vouloit point manger, elle l'alla supplier de ne se point fascher, & qu'elle ne feroit rien contre sa volonté. Ie n'osois dire cette foiblesse à Polydamas, voyant à quel point de tristesse il estoit reduit, pource qu'Ardanie n'auoit point parlé auec vne si grande resolution qn'il auoit esperé. Elle d'vn autre costé voyant son frere appaisé, reprenoit ses forces, & tesmoignoit de l'affection pour Polydamas: Misandre faisoit alors l'enragé comme auparau. nt, & contraignoit sa sœur de luy ceder. Ce combat de l'amour d'Ardanie contre la rage de Misandre dura long temps, & quand celle-cy estoit refroidie, l'autre re-

prenoit l'auantage. Cependant Polydamas ne voyant plus Ardanie, qui ne mettoit point en effet ce qu'elle luy auoit promis, estoit tourmenté d'vne infinité d'inquietudes & d'ennuis ; & plus il voyoit de facilité à executer leurs desseins, plus il auoit de douleur, de voir qu'elle ne pouuoit se resoudre à mespriser son frere. Mais pour venir aux infidelitez dont ie vous ay parlé, disoit Melicerre, qui se sont punies les vnes par les autres, ie laisseray à vous dire tous les efforts que fit Ardanie ; puis les foiblesses qui la firent relascher, & toutes les plaintes & les reproches que luy fit Polydamas ; qui fut toutefois si discret, que iamais il ne se plaignit d'elle qu'à elle mesme & à moy. Il auoit esté infidele à Elusine sans qu'elle le sceust, & elle luy auoit esté aussi infidele, en l'abandonnant pour se deliurer de mal-heur, bien qu'elle creust qu'il l'aimoit encore. Amour pour vanger Polydamas d'Elusine, fit qu'estant mariée elle eut son mary en tel mespris, qu'elle ne feignit point de rechercher Polydamas qui la mesprisa. Puis pour vanger Elusine de Polydamas, il fit qu'Ardanie mit en oubly la plus grande affection qui fut iamais ; & ie croy que ce qui la rendit infidele, ce fut la fidelité de son miroir, qui luy representant son teint effacé par les ennuis. Hé quoy ! dit-elle, ie perdray ma beauté, qui m'acqueroit tant de vœux & de loüanges, pour maintenir mon amour qui me donne tant de maux ? Non non, quittons plustost cette amour, le trouble de mon ame, & la ruine de mes plus chers tresors ; & l'oubliant pour iamais laissons reuenir cette Beauté,

qui pour vn Amant perdu m'en acquerra plus de mille. La voila donc qui se delibere de reuenir belle, & qui pour reprendre son embon-point, ne veut plus entendre parler de Polydamas. Ie m'estonnois d'vn si estrange changement; & lors que ie luy reprochois sa legereté, elle auoit bien l'asseurance de me denier toutes les choses qu'elle m'auoit dites, lors qu'elle aimoit Polydamas; iusques-là mesme qu'elle me vouloit faire croire, que iamais elle n'auoit eu d'amour pour luy. En ce temps-là vn ieune homme nommé Cyllare la rechercha; il auoit aimé Danaïde, qui estoit vne femme à qui il estoit redeuable de tout ce qu'il sçauoit de ciuilité parmy les Dames: pource qu'elle auoit pris la peine d'instruire sa ieunesse; dequoy Cyllare estant ingrat, renonça à son amitié, & poursuiuit l'affection d'Ardanie. Amour qui s'estoit desia vangé d'Elusine & de Polydamas, se vangea d'vn seul coup de deux infidelles; assemblant par mariage Cyllare auec Ardanie pour les punir l'vn par l'autre. Cette Belle qui estimoit ses charmes si puissans, ne pût arrester ce volage; qui ne fut pas plustost marié, qu'il retourna deuers Danaïde, & sans songer aux desplaisirs qu'il donneroit à sa nouuelle espouse, rechercha de rentrer en ses bonnes graces par toutes sortes de moyens. Danaïde pour se vanger, se mocqua long temps de luy, dequoy il receuoit tant d'ennuis qu'il ne pouuoit les cacher deuant Ardanie. Elle d'vn autre costé se voyant mesprisée, se mit à regretter son fidele Polydamas, qu'elle auoit abandonné; de sorte qu'estant tous deux dans

dans le lit, ils s'esloignoient le plus qu'ils pouuoient l'vn de l'autre & souspiroient chacun à part, l'vn pour Danaïde, l'autre pour Polydamas. Mais depuis quelque temps, Cyllare a trouué moyen de renoüer auec Danaïde, & c'est ce qu'Ardanie me contoit à present, disoit Melicerte, au moins elle a cette opinion, soit que cela soit vray, ou que sa ialousie luy fasse croire qu'il soit ainsi. Voyez, Lepante, me dit-elle, quel repos Ardanie peut esperer à present : car soit que son mary se trouue en grace ou en disgrace auprés de Danaïde, elle en reçoit vne egalle affliction : elle se desespere de le voir souspirer pour elle ; d'autre costé elle se meurt, lors que Danaïde le rend heureux ; & en quoy ie la trouue bien malheureuse, c'est que plus elle s'afflige, plus elle se met en estat de ne pouuoir plus regagner l'affection de Cyllare. En fin tous ces desplaisirs luy ont causé la perte de cette beauté qu'elle auoit tant cherie, & pour laquelle elle auoit quitté celuy qui auoit eu tant d'amour pour elle. Polydamas la rencontrant par hazard ces iours passez, & voyant ce beau visage si changé, a fait des vers sous vn autre nom, qu'il m'a enuoyez ; & ie m'asseure, Lepante, adiousta Melicerte, que vous les trouuerez assez gentils. Elle les tira de sa poche, & me les monstra, & i'en pris vne copie, que i'ay encore à present. Lepante la fit voir à Melinte & aux autres, & il y auoit ainsi.

Philis que vous estes changée :
Que sont deuenus tant d'appas ?

Ah! que mon amour est vangée :
Mes yeux ne vous connoissent pas.
Vostre beauté veut-elle au changement
Imiter vostre iugement?

Helas! vous n'auez plus de charmes
Pour rendre quelqu'autre amoureux.
Vos yeux sont priuez de leurs armes;
Ils ne sont plus si dangereux.
Leurs traits si vifs ont perdu la vigueur
De passer iusques dans le cœur.

Lors que vous bannistes la flame
Dont vostre esprit estoit atteint,
Sortant de fureur de vostre ame
Elle deuora vostre teint.
Ce teint si doux n'estoit pas assez fort
Pour resister à cét effort.

Vostre beauté me fut fidelle,
Quand vostre ame n'eut plus de foy :
Voyant que ie mourois pour elle,
Elle ayma mieux mourir pour moy.
Sa belle fleur, passant si promptement,
Fut constante en son changement.

Helas! disoit l'ame affligée,
Beauté, pourquoy nous quittez vous?
Cét Amant m'a trop obligée,
Luy respondit - elle en courroux;

Si vous changez pour le faire mourir,
Ie veux changer pour le guerir.

Lepante repliant ces vers, reprit. Melicerte auoit ainsi finy cette histoire, que i'auois escoutée fort attentiuement, songeant continuellement à Cyllenie; à laquelle toutefois ie ne pouuois souhaitter qu'elle se trouuast punie de mesme sorte, ayant tousiours gardé pour elle vn si cher souuenir, que bien souuent lors que ma memoire la representoit á mon imagination, & qu'elle me la faisoit voir comme infidelle, il sembloit que i'en destournois la veuë; mais i'auois vn regret de vouloir en mesme temps & ne vouloir point penser en elle. C'est ainsi que i'ay tousiours vescu pendant mes ennuis, que Melicerte seule estoit capable de soulager par ses agreables recits. Mais à la fin ie pensay que c'estoit trop long temps negliger le bonheur que les Dieux m'auoient promis : ie songeay à partir; & ayant trouué la commodité d'vn vaisseau, ie pris congé de Menandre, de Charés & de Melicerte, & estant en mer nous fusmes rencontrez par Eurymedon. Ses compagnons ayant tué quelques vns de ceux qui estoient auec nous, ie m'attendis à receuoir la mort de leur main, & ie crûs que c'estoit le soulagement à mes maux que les Dieux m'auoient promis, ne pouuant m'en imaginer vn autre. Cela fut cause que ie me presentay sans armes auec beaucoup d'asseurance deuant leurs espees. Ils s'estonnerent de me voir si resolu de mourir; & Eurymedon qui me vit en cette action, creut que c'estoit par

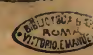
grandeur de courage : de sorte qu'il me sauua, & m'embrassant me tesmoigna qu'il vouloit que ie fusse son amy. Depuis ie fus present lors que les Corsaires allerent attaquer le braue Melinte ; & ie fus si heureux que de rendre à Eurymedon ce qu'il m'auoit presté, obtenant de Melinte qu'il ne le tuast pas. En fin suiuant vne troupe si courageuse, i'ay trouué entre mes bras ma chere Cyllenie, aussi pure, aussi belle, & auec autant d'affection pour moy que iamais, & par le plus estrange hazard que la fortune puisse produire. C'est dequoy ie m'estimeray toute ma vie redeuable à la belle Epicharis, que i'appelleray desormais ma Sybille : & bien que l'on puisse attribuer cette rencontre à la fortune, ie croy plustost que les Dieux luy sont extrémement amis; qui m'ont voulu rendre bienheureux par son entremise. Lepante finit ainsi, & chacun ayant admiré ces rencontres ; Melinte le pria qu'ils iurassent ensemble vne eternelle amitié, tant à cause de sa vertu, que de ce qu'il estoit frere de la sage Eriphile. Ils se conterent alors toute leur vie ; & les rencontres que tous ceux de la troupe auoient euës, leur fournirent assez d'entretien pendant leur voyage iusques en Epire, où ils descendirent. Eurymedon prit congé de Melinte & de toute la troupe auec mille embrassemens, pour aller retrouuer les pyrates ; & il les asseura qu'il repasseroit au mesme lieu, pour les voir auant que d'aller en l'Isle de Lesbos auec ses forces ; & que s'il ne les trouuoit point, & qu'ils eussent besoin de son seruice, ils auroient de ses nouuelles en l'Isle, qui estoit le lieu de ses plus chers desirs. Il

entra dans ſon vaiſſeau auec ce qui reſtoit de ſes compagnons ; & Melinte, Ariane, & tous leurs amis, allerent dans Nicopolis, qui eſt la premiere ville de l'Epire, auec eſperance d'y demeurer ſans crainte de leurs ennemis, & d'y ioüir de tous les contentemens qu'ils ſe pouuoient promettre.

Fin du dixieſme Liure de l'Ariane.





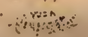


LE VNZIESME LIVRE DE L'ARIANE.





A fortune qui auoit donné tant de trauerſes à ces Amans, ſembloit eſtre laſſée de les trauailler; & ils ſe reſolurent de donner fin à leurs peines. Melinte deuoit le lendemain eſpouſer Ariane, & Lepante Cyllenie: Palamede s'offroit de retourner à Corynthe vers ſon oncle, feignant de reuenir encore de ſon voyage d'Athenes; & faiſant l'ignorant de tout ce qui eſtoit arriué, deuoit taſcher à l'appaiſer, & en ſuitte Sebaſte pour Cyllenie, & de moyenner ainſi leur paix & leur retour. Lepante auoit trouué ſes gens dans cette ville, qui l'attendoient au meſme lieu où il les auoit laiſſez, lors qu'il partit de l'Epire pour paſſer en Italie. Ils eſtoient logez aſſez commodément: de ſor-



ce qu'ils choisirent tous cette maison, pour estre le lieu heureux, où tant de beaux & de violens desirs deuoient receuoir vne entiere satisfaction. Melinte estoit si rauy de se voir à la veille de gouster tant de delices, qu'il ne pouuoit luy mesme mesurer la grandeur de sa ioye : mais plus Ariane approchoit du comble de ses souhaits, plus sa modestie faisoit d'effort pour reprimer les tesmoignages de son contentement. Lepante & Cyllenie ne sentoient pas moins de douceurs en leur ame. Amyntas se promettoit que son bon-heur suiuroit celuy de Melinte, duquel il esperoit beaucoup de secours auprés de Telephe : & Erycine deuoit estre satisfaite de luy, pour luy auoir si bien obeï lors qu'elle luy auoit comandé de seruir Melinte. Il n'y auoit que Palamede, à qui l'amour pour Epicharis donnoit assez de desir & d'impatience : mais la sagesse de cette fille le moderoit, laquelle cognoissant qu'il feroit vne grande faute de l'espouser, estant esclaue, luy en auoit deffendu l'esperance, tandis qu'elle seroit en cette condition. Palamede toutefois en cette occasion ne pouuant souffrir de voir tant de personnes heureuses, & d'estre si reculé de ioüir des mesmes plaisirs, luy dit. Belle Epicharis, iusques à quand voulez vous remettre à satisfaire la passion que i'ay pour vous ? desirez vous que i'attende vn temps infiny, & que ie demeure cependant auprés de vous le plus mal-heureux des hommes ? ne craignez point que ie fasse rien indigne de moy en vous espousant ; vostre merite recompense assez le deffaut de vostre liberté ; & mon oncle ne pourra pas refuser de vous la rendre, quand vous serez mon espouse. Quelle occasion plus fauorable pouuons nous esperer ? Maintenant que toutes choses sont icy en desordre,

fordre, si nous faisons quelque faute à peine sera-t'elle considerée. Pouuez vous faillir imitant les actions d'Ariane & de Cyllenie? & faut-il que ma condition, que vous iugez plus releuée que la vostre, soit la seule chose qui me rende miserable? Palamede, respondit Epicharis, si vous pouuiez iuger combien i'estime vous estre obligée de vostre affection, ie vous croy si raisonnable que vous auriez sujet d'estre satisfait de moy: mais pardonnez moy si ie ne puis consentir à ce que vous souhaittez. Ie connois bien la difference de nos affections. C'est vne passion vn peu aueugle qui fait que vous m'aimez, & c'est la raison seule qui est cause que ie vous honore. Vous ne considerez pas bien ce que ie suis, quand vous me tesmoignez tant d'amour; & vous destournez sans doute la pensée d'vn deffaut qui m'accompagne, lors que vous m'estimez digne de vous: au contraire plus i'ouure les yeux pour voir ce que vous valez, plus ie trouue de sujet de vous aimer, & plus i'estime vous estre redeuable. Mais vous aimant auec raison, i'aime vostre honneur autant que vostre personne, & il faudroit que i'en eusse peu de soin, si ie me rendois heureuse à son preiudice. Ce qui est bien seant & à la belle Ariane & à Melinte, ne l'est pas à nous; & la mesme raison qui leur permet de se marier contre le desir de Dicearque, est celle qui m'ordonne de demeurer encore fille contre le vostre. Palamede, ie vous supplie de moderer vos desirs; & asseurez vous que si les Dieux ont nos affections agreables, ils feront en sorte que l'honneur & la bien-seance ne seront point separez de nos contentemens. C'estoit ainsi que cette fille pleine de sagesse & de courage, arrestoit les transports de l'amour de Palamede, lequel plus il

se trouuoit esloigné de contenter ses desirs, plus il admiroit la vertu & la generosité d'Epicharis, & en augmentoit sa passion. Melinte fit apporter de son vaisseau beaucoup de richesses dont il l'auoit pourueu pour rendre ce iour le plus celebre & le plus magnifique qu'il pourroit en vn lieu esloigne de leur connoissance. Il en fit tirer beaucoup de meubles somptueux, de la vaisselle d'or & d'argent, & tout ce qu'il auoit iugé necessaire pour se faire voir digne d'Ariane, si Dicearque le receuoit en grace à Corynthe. Ariane & Cyllenie qui deuoient estre le plus bel ornement de ce iour heureux, ne manquerent pas de preparer pour le lendemain tout ce qui pouuoit faire paroistre leur beauté plus esclatante : mais rien ne pouuoit rendre leurs charmes plus rians, que l'excés de leurs contentemens, qui ne se pouuant plus contenir dans leurs cœurs, venoient se descouurir sur leurs visages. Chacun apportoit le plus de soin qu'il pouuoit, pour n'estre pas sans pompe & sans grace; & en fin ce matin arriua si desiré de tous.

Lors que toutes choses furent prestes, & qu'ils se voulurent mettre en chemin pour aller au Temple, on entendit des trompettes sonner dans la ville. Ariane creut que Melinte les auoit fait venir de son vaisseau pour la conduire au Temple auec plus de solemnité : mais pour luy il en demeura estonné, & ayant enuoyé sçauoir ce que c'estoit, on luy rapporta que l'on venoit de faire vn cry public, par lequel on ordonnoit à tous ceux qui estoient subjets de l'Empire, de se saisir de Melinte & de Palamede Siciliens, en quelque lieu qu'ils fussent trouuez, & d'enuoyer leur testes à Rome; pource qu'ils estoient ennemis de Cesar & du peuple Romain; & pour les pou-

uoir connoistre on en donnoit toutes les marques.

Ces cruelles nouuelles troublerent toutes leurs ioyes, & remplirent leurs ames d'estonnement & de tristesse. Ils n'oserent plus sortir de peur d'estre reconnus ; & ils ne sçauoient quel conseil prendre dans vn tel excés de mal-heur. Lors qu'ils fuyoient la fureur de Dicearque, les voila tombez dans vne bien plus grande misere, ayant les Romains pour ennemis, de qui l'Empire estant d'vne si grande estenduë, ils ne pouuoient esperer d'en sortir sans estre reconnus sur les chemins. Ils fermerent leur maison le plus soigneusement qu'ils peurent, attendant qu'ils peussent penser à quelque remede, encore qu'ils eussent peu d'esperance d'en trouuer. Ariane se mit aux pleurs de voir vne persecution si cruelle contre son cher Melinte & son frere; Cyllenie accompagnoit ses larmes par compassion; les autres taschoient à fortifier le courage de ces Belles contre ce mal-heur : mais ceux qui se mesloient de les consoler n'estoient pas moins affligez qu'elles. Lepante & Amyntas s'offrirent d'aller sçauoir ce qui se disoit par la ville : mais pource qu'ils estoient estrangers en ce lieu, on auoit peur qu'ils ne donnassent quelque soupçon de ceux qui demeuroient au mesme logis. Tout ce iour se passa auec beaucoup de tristesse & de crainte, & le lendemain encore sans qu'ils peussent trouuer aucun expedient.

Epicharis qui auoit l'esprit plein de mille inuentions, leur dit, qu'elle voyoit bien qu'il n'appartenoit qu'à elle de leur sauuer la vie, comme elle auoit desia fait dans Rome : qu'elle vouloit aller parmy la ville pour voir ce qui se passoit; & pour ce sujet qu'il falloit qu'elle se desguisast en homme, pource que cét habit estoit fatal pour

leur salut. Toutefois qu'ils ne s'asseurassent point tellement en ses inuentions, qu'ils n'essayassent encore à trouuer quelqu'autre moyen. Melinte dit qu'il n'en trouuoit point de meilleur, que d'enuoyer quelqu'vn en Corcyre, pour aduertir Eurymedon du danger qu'ils couroient; afin qu'en passant auec ses forces il les deliurast. Amyntas voulut y aller pour leur rendre ce seruice, & ne voulant point prendre leur vaisseau, de peur qu'ils n'en eussent besoin, il partit dans vn esquif, & alla en l'Isle. Epicharis ne feignit point d'vn autre costé de se faire couper encore les cheueux; & s'estant accommodée d'vn habit d'homme, auec vne espée à son costé, sortit vn matin du logis; ayant dessein d'aller gagner le portier de la ville, pour les laisser sortir la nuit. Elle s'estoit deffiée de la conduitte d'vn autre en cette occasion, craignant qu'il donnast du soupçon, & estant pris qu'il ne les descouurist: Mais elle estoit asseurée de la souplesse de son esprit, & ne doutoit point de son courage, au cas qu'elle fust prise, pour ne dire iamais où ils estoient. Son dessein reüssit heureusement, car apres auoir sondé ce portier de toutes façons, elle trouua que c'estoit vn homme qui pour peu d'argent eust fait entrer mesme les ennemis dans la ville. Elle luy mit quelques pieces d'or dans la main, & le pria qu'il les attendist sur le minuit: de là elle alla à leur vaisseau pour donner ordre que tout fust prest à la mesme heure, afin qu'ils ne manquassent point à partir. Mais lors qu'elle fut au port, il y eut vn ieune homme qui se mit à crier en la voyant: Voila mon esclaue fugitif, mes amis, prestez moy secours que ie l'arreste. Incontinent il voulut mettre la main sur elle; mais Epicharis se reculant d'vn pas, mit l'espée à la main, & luy en donna vn coup sur le bras.

Toutefois elle fut auſſi toſt arreſtée, & menée deuant des Romains qui venoient d'arriuer. Ce ieune homme ayant le bras ſanglant, ne laiſſa pas de venir au meſme lieu, & pria ces Romains de ne laiſſer point aller ſon eſclaue qui ſe nommoit Eurylas, & qu'il luy fuſt rendu. Alors Epicharis connut que c'eſtoit le fils du Geolier de Rome, auquel elle s'eſtoit venduë autrefois : mais ſans s'eſtonner, elle s'adreſſa à celuy qui ſembloit auoir le plus d'authorité, & luy dit. Ie vous fay iuge du different qui peut eſtre entre cét homme & moy, & ie m'aſſeure qu'il ſe condamnera luy-meſme ; puis elle ſe tourna deuers luy, & luy dit ; ie confeſſe que ie me ſuis vendu à vous ; mais ne fut-ce pas à condition que ie me pourrois racheter pour le meſme prix? Il eſt vray, reſpondit-il : Elle pourſuiuit. Lors que vous me vouluſtes donner l'argent, dont nous eſtions demeurez d'accord, ne vous le laiſſay-ie pas pour me le garder? Il eſt vray, dit-il encore. I'ay donc pû, continua-t'elle, m'en aller d'auec vous quand bon m'a ſemblé, puiſque vous auez le meſme prix entre vos mains, pour lequel ie me puis racheter. Ce ieune homme demeura ſans repartie ; & celuy deuant qui cette cauſe ſe plaidoit, dit qu'Eurylas auoit raiſon, & qu'il s'en pouuoit aller libre. Epicharis fit vne reuerence, & prit congé d'eux : mais ce ieune homme reuenant de ſon eſtonnement, s'eſcria : Ne laiſſez pas de l'arreſter, pource que ce fut luy qui fit ſauuer de nos priſons Melinte & Palamede. On ſe ſaiſit ainſi pour la ſeconde fois de la pauure Epicharis qui s'en alloit ; & elle fut ramenée deuant celuy qui l'auoit iugée, qui ſe nommoit Trebace. Il y auoit auprés de luy vn ieune Romain dont le viſage pareſſoit fort delicat, qui dit. Sans doute il nous apprendra des nouuel-

les de ceux que nous cherchons : entrons dans cette ville, & faisons tout enuironner de soldats, de peur que rien ne puisse escapper. Epicharis fut outrée de douleur, lors qu'elle vit cette resolution, & accusa son extréme mal-heur, pour le regret qu'elle eut d'auoir si bien acheminé iusques-là son dessein, & la crainte qu'elle seroit peut estre cause de la mort de Melinte & de Palamede. Toutefois elle dissimula le mieux qu'elle pût le trouble où elle estoit, pour ne donner point de soupçon par vn estonnement; & connoissant que l'on sçauoit asseurément dans Rome que Melinte & Palamede estoient viuans, tant à cause du cry qui s'estoit fait, que pour voir le fils du Geolier qui parloit ainsi, & les autres qui les cherchoient, elle leur dit. Ie suis seul de ma connoissance dans ce païs, & ie ne sçay aucunes nouuelles de Melinte ny de Palamede, auec lesquels ce Geolier m'auoit enfermé dans vne chambre de la prison. Ie vous confesse bien que lors qu'ils se sauuerent par la cheminée, & de là par le haut de la tour, i'estois endormy, & ie croy mesme qu'ils m'auoient assoupy de quelque façon : mais à la fin estant esveillé & ne les trouuant plus, pource qu'ils auoient laissé de la lumiere dans la chambre, ie me trouuay bien estonné, & ie ne sçauois si ie debois aller aduertir qu'ils s'estoient sauuez : en fin ayant peur d'estre accusé de leur fuite, pour n'en auoir pas eu assez de soin ; ie me resolus de me sauuer comme eux par les mesmes moyens. Mais estant descendu par la corde, vn creneau de la tour s'abbattit qui faillit à m'accabler : m'estant démeslé de ces ruines, ie m'en allay le plustost que ie peus, & ie n'ay iamais eu depuis de leurs nouuelles. Elle entretenoit de ces raisons Trebace, & ceux qui l'accompagnoient, en entrant dans

la ville: mais bien qu'elles eussent quelque vray-semblance, l'on ne s'en contentoit pas encore. Trebace enuoya deuers ceux qui estoient dans vn autre vaisseau, pour les aduertir qu'ils descendissent; & qu'ils auoient esperance d'auoir en ce lieu des nouuelles de ceux qu'ils cherchoient. Cependant ils s'allerent reposer dans le plus apparent logis qui fust en toute la ville, comme estant venus de la part de l'Empereur. Epicharis en mesme temps estoit interrogée de tous costez, & satisfaisoit le mieux qu'il luy estoit possible à toutes les demandes qu'on luy faisoit: mais en fin ceux de ce second vaisseau arriuerent, entre lesquels elle fut bien estonnée de recognoistre Dicearque & Pisistrate: alors elle se iugea perduë. Dicearque s'approchant d'elle; dit en la regardant fixement. Si ie ne me trompe, c'est icy Epicharis desguisée; & ce n'est pas la premiere fois qu'elle a pris cét habit: Elle auoit bien eu l'asseurance d'entrer ainsi dans la prison, & de faire sauuer ceux que vous cherchez; & ce Geolier a eu raison de la recognoistre. Chacun demeura estonné de la resolution & de l'esprit de ceste ieune fille. Mais, continua-t'il, en s'adressant à elle, si vous n'estes l'esclaue de celuy-cy, au moins, ma mignonne, ne pouuez vous pas nier que vous ne soyez la mienne. Vostre esclaue, respondit-elle en se reculant d'vn pas, & le regardant auec mespris, ie ne la suis point: mais bien d'Ariane vostre niece, à qui vous m'auez donnee. Non, non, reprit-il, vous estes mon esclaue, & par le droit que i'ay sur vous de la vie & de la mort; ie vous commande de me dire où sont Melinte & Palamede, que l'Empereur fait chercher. Va, repartit-elle, bourreau de ton sang, qui ne crains point de sacrifier ton neueu pour satisfaire à ta vangeance con-

tre Melinte : Va, furieux & enragé, qui veux perdre le seul espoir de ta maison, pour plaire à ta passion brutale : Asseure-toy que les Dieux te puniront. Ouy, ie te confesse que ie sçay bien en quelle terre ils sont à present : mais sois certain que ie ne le diray iamais, ny à quel dessein ils m'ont enuoyée par mer en Epire : & ie feray voir aux plus cruels bourreaux, que i'ay plus de constance encore que tu n'as de rage. Dicearque rougit oyant ces sensibles reproches, & ne luy pût respondre : toutesfois Trebace ne laissa pas de commander que l'on la mist aux fers, iusques à ce qu'elle eust declaré ce qu'elle sçauoit. Epicharis luy respondit en sortant de sa presence, qu'il s'attendist donc à demeurer long temps en ce lieu, ou de la faire bien tost mourir. Elle fut ainsi conduite dans vn lieu obscur, & en y allant elle vit vn de ceux qui la menoient qui se fit connoistre à elle. C'estoit Arcas le fidelle affranchy de Melinte, qui luy dit à l'oreille. Faites moy sçauoir où sont ceux que l'on cherche, afin que ie les aille aduertir de se sauuer s'il est possible. Elle luy dit le lieu si habilement, que l'on ne s'apperceut point de ce secret, pource que l'on ne se défioit point d'Arcas : lequel incontinent qu'Epicharis fut enfermée, s'eschappa d'entre ceux de cette troupe ; & alla trouuer Melinte & ceux de sa compagnie, qui ne sçauoient rien de tout ce qui s'estoit passé. Melinte fut bien content de reuoir son cher Arcas, & en espera beaucoup de secours en la necessité où ils estoient : Mais il fut bien estonné, lors qu'il apprit qu'Epicharis estoit prise, & qu'elle auoit esté reconnuë par Dicearque & Pisistrate, qui estoient arriuez en cette ville, auec des Romains qui cherchoient de la part de l'Empereur à les faire

faire mourir. Arcas leur dit qu'Epicharis tesmoignoit assez de resolution pour ne dire iamais le lieu où ils estoient; qu'elle leur auoit voulu faire croire fort adroitement, qu'ils estoient en vne terre bien esloignée, & qu'ils l'auoient enuoyée en ce lieu par mer à quelque dessein; mais qu'il voyoit peu d'esperance d'eschapper, pource que toute la ville estoit enuironnée de soldats: Toutes ces cruelles nouuelles accablerent de douleur leurs esprits, qui estoient desia bien auant dans la crainte. Helas! disoit Ariane, il semble que la furie de nostre mal-heur assemble des forces de tous les costez de la terre, pour nous oster tout espoir de salut. Quel crime, bons Dieux, auons nous commis, pour permettre que les hommes nous poursuiuent auec tant de rage? & de qui pouuons nous esperer du secours, puisque celuy mesme qui nous seruoit de pere est le plus animé pour nous perdre? Helas! que ie suis mal-heureuse de viure. Sans moy, Melinte ny mon frere ne seroient pas à present icy; & sans moy, mon oncle ne poursuiuroit pas ainsi leur vie. Iustes Dieux, si ie suis cause de leur mal-heur, faites donc que seule ie sois aussi punie: donnez fin à ma vie qui leur est si fatale, & par mon sang appaisez vostre courroux. Mais quoy? mon sang est trop peu de chose, pour esteindre tant de colere: vous ne voulez pas qu'vn seul de nous eschappe. Hé bien, Dieux, ne differez point de nous faire perir. Sommes nous si puissans & si redoutables, qu'il faille amener tant de gens contre si peu de personnes? Amassez icy toutes les forces de l'Empire; ioignez nos amis mesmes à nos ennemis: sousleuez encore contre nous tout le reste de la Terre auec le Ciel & les Enfers. La valeur de Melinte & de mon frere est donc bien redoutable, puis qu'elle se fait

craindre mesme de vous; & que vous auez besoin de l'amas de tant de puissances pour les vaincre. Ariane dans sa douleur, iettoit contre le Ciel toutes ces plaintes; & si elle eust creu quelque chose de plus reuere encore que les Dieux, qui eust le pouuoir de conduire les ressorts de la fortune; dans le transport où elle estoit, elle n'eust point eu de crainte de l'attaquer. Melinte la consoloit le mieux qu'il luy estoit possible, & luy disoit qu'ils estoient encore tous en estat ou de se sauuer par artifice ou de se deffendre par valeur. Au pis aller, que la mort n'estoit pas vne chose si mal-heureuse; & qu'il y auoit dans la vie des choses bien plus à craindre: sur tout qu'il la prioit de ne point accuser les Dieux de leur mal-heur. Il se faut garder, disoit-il, d'offenser ceux de qui l'on peut attendre du secours. Ils nous ont tirez de plus grands perils; & s'ils permettent à present que nous soyons reduits à vne telle extremité, c'est peut-estre afin que nous reconnoissions que nous ne tenons nostre salut que d'eux. Melinte taschoit ainsi d'adoucir les ennuis de sa chere Ariane, de qui la douleur luy estoit plus insupportable que son mal-heur mesme. Lepante employoit aussi tout l'art de son eloquence, & toute la force de sa vertu, pour trouuer du remede, ou au moins de la consolation au danger où ils estoient. Il n'y auoit que Palamede qui estoit transporté de fureur, de sçauoir de quelle sorte Epicharis estoit traittée, & qu'elle estoit en hazard de sa vie; & il vouloit partir à l'heure mesme pour trouuer les moyens de la deliurer. Quoy, disoit-il, que ie la laisse mourir afin qu'elle me fasse viure? & que ie sois si lasche que de garentir ma vie par la perte de la sienne? Ie tueray plustost tous ceux qui la retiennent, & mon Oncle mes-

me. Rien n'eſt capable de reſiſter à mon amour & à mon courage quand ie l'auray entrepris. Il faiſoit ainſi plusieurs menaces dans ſa fureur, & rien ne luy ſembloit impoſſible: mais il eſtoit retenu par les autres, qui luy repreſentoient qu'en ſortant il les mettroit tous en danger: qu'il failloit vn peu conſulter ce qui eſtoit à faire; & que s'il en falloit venir à la force, il viendroit bien mieux à bout de ſon deſſein, quand il ſeroit aſſiſté de toute leur troupe. Ces conſiderations appaiſerent vn peu l'agitation de ſon eſprit; & le ſoin que l'on prit de luy le mit hors d'eſpoir d'eſchapper de leurs mains. Cependant Melinte & Lepante demandoient à Arcas qui eſtoient ceux qui auoient interrogé Epicharis, & qui eſtoient deſcendus au port auant Dicearque; pource qu'il eſtoit beſoin de ſçauoir tout, & comment il s'eſtoit rencontré auec eux, afin que ſur cela ils peuſſent voir de quels ennemis ils auoient à ſe deffendre; & quel remede ils pourroient trouuer aux mal-heurs qui les menaçoient. Arcas leur dit que le recit qu'il auoit à leur faire ſur ce ſujet eſtoit vn peu long; qu'il falloit qu'il retournaſt deuers ceux auec leſquels il eſtoit venu, afin qu'ils n'entraſſent point en ſoupçon de luy s'ils ne le voyoient point; mais qu'il reuiendroit incontinent, & paſſeroit la nuict auec eux: meſme qu'il vouloit apprendre la reſolution qui auoit eſté priſe depuis qu'il auoit quitté Epicharis. Ils le laiſſerent aller, & l'ayant attendu auec beaucoup d'impatience, il reuint ſur le ſoir: & apres qu'ils eurent vn peu mangé, il les aſſembla tous en vn lieu, où s'eſtant mis au milieu d'eux, il commença ainſi ce qu'il auoit à leur dire.

HISTOIRE D'ARCAS, de Trebace, & d'Emilie.

IL faut bien confesser que l'on ne perd iamais vn bien-fait, & que quand l'on sçait reconnoistre vne obligation receuë, on en attire ordinairement vne seconde: car sans le soin que prit Melinte mon Maistre de m'enuoyer à Rome auec des presens pour Maxime, qui le peussent recompenser des pertes qu'il auoit souffertes à nostre occasion, ie ne serois pas à present icy pour vous aduertir de ce qui se prepare contre vous, & pour vous secourir de ce qui me sera possible.

Lors que i'arriuay à Rome ie m'enquis où demeuroit Maxime, pource que son logis qui auoit esté consommé par le feu, n'estoit pas encore reparé. Ie le sceus en fin, & ayant esté receu de luy plus courtoisement que ie n'esperois à l'abord, il apprit auec beaucoup de ioye de vos nouuelles; pource qu'il auoit creu iusques-là que vous estiez morts, & accepta auec grande difficulté les presens que ie luy apportois; les estimant, disoit-il, trop riches pour le peu de seruice qu'il vous auoit rendu. Ie luy demanday s'il ne se disoit rien de vous; il me dit, qu'il n'en auoit oüy parler en aucune façon: mais deux iours apres on nous vint rapporter, qu'il s'estoit fait vn cry public, par lequel il estoit ordonné que Melinte &

Palamede qui s'estoient eschappez des prisons de Rome, fussent tuez en quelque lieu qu'ils seroient trouuez : pource qu'ils estoient ennemis de Cesar & du peuple Romain. Cette nouuelle me transit d'effroy : aussi tost ie priay Maxime d'aller au Palais de Neron pour sçauoir de quelle sorte il se parloit d'eux. Il me rapporta qu'il auoit appris que Trebace Tribun des gardes de l'Empereur auoit commandement d'aller auec trois compagnies de soldats, chercher Melinte & Palamede à Syracuse, & par tout ailleurs où l'on croiroit les trouuer, & qu'il equippoit vn vaisseau à ce dessein.

Bien que i'eusse vn grand trouble en l'esprit, ie ne laissay pas de penser à ce que ie pourrois faire pour vous seruir : ie me resolus de me faire vn des soldats des gardes de Neron, & d'entrer dans les compagnies qui deuoient suiure Trebace. Maxime me donna connoissance d'vn Centurion, auquel ie fis vn present honneste : incontinent il me receut, & me fit parestre beaucoup d'affection. Ie fis la reuerence à Trebace, qui me trouuant prompt à seruir, me regarda assez fauorablement, & commença à prendre confiance en moy ; il me fit en suitte plusieurs fois des commandemens, & en fin il me donna la charge de Mareschal des logis de ma compagnie.

Lors que nous nous embarquasmes ie remarquay auprés de luy vn ieune Romain fort beau, auquel il portoit vn grand respect, & de qui il auoit vn extréme soin : il auoit vn armet en teste qui luy donnoit de la grace, & ie voyois que toutes ses actions estoient accompagnées d'vne grande delicatesse. Ie m'imaginois auoir veu son visage autrefois ; mais ie ne pouuois dire

quel il estoit. Trebace m'auoit donné charge de prendre garde à quelques hardes, parmy lesquelles ie m'estois couché pour les garder plus seurement. Ce ieune Romain vint s'asseoir auprés de moy sans me voir, pource que i'estois couché. Trebace qui ne le perdoit point de veuë, vint incontinent auprés de luy; & ne croyant pas qu'il y eust personne qui les vist ny qui les peust escouter, il mit vn genoüil en terre deuant luy, & prenant sa main, luy dit. Il semble que vous me fuyez, & quelque soin que ie prenne pour vous seruir, ie ne remarque en vous que froideur pour moy, pour ne pas dire mespris. Trebace, luy respondit-il, excusez la violence des pensées qui m'occupent: ie ne laisse pas de bien reconnoistre la peine que vous prenez de me satisfaire; & ie sçauray bien vn iour vous tesmoigner combien vous m'obligez. Ah! Madame, dit-il. Ie fus bien estonné, poursuiuit Arcas, d'entendre ce mot, n'ayant point encore iugé que ce fust vne femme. Cela me fit escouter plus attentiuement. Ah! Madame, dis-ie, continua-t'il, qu'auez vous donc ordonné de moy? & s'il arriuoit que ie ne peusse trouuer ce que vous cherchez, serois-ie tousiours miserable? Trebace, respondit-elle, apportez-y le plus grand soin que vous pourrez: car asseurez vous que ie ne vous rendray iamais content que ie ne sois vangée. Ah! dit-il, que vous m'estes cruelle. Que voulez vous, Trebace, reprit-elle, vne passion empesche l'autre; tandis que i'auray la vangeance dans l'esprit, ie n'y puis auoir de l'amour. Mais, repartit-il, ne puis-ie point sçauoir quel sujet vous auez d'vne haine si grande contre Melinte? obligez moy en me le disant

de prendre part à voſtre paſſion, afin que ie vous oblige puis apres de prendre part à la mienne. Dites moy, belle Emilie, ce que Melinte vous a fait. Quoy! c'eſtoit Emilie, interrompit Melinte. Hé! n'eſt-elle pas morte? Ce nom reprit Arcas, me ſurprit bien autant que vous, & ie me remis auſſi toſt en la memoire que c'eſtoit elle meſme qui s'eſtoit deſguiſée d'vn habit d'homme. Cela me fit apprehender d'eſtre reconnu par elle; toutefois n'eſtant point tombé iuſques-là dans cét accident, ie me reſolus d'euiter ſa preſence le plus que ie pourrois: puis ie me fiois au changement qui eſtoit en moy; pource qu'elle ne m'auoit connu qu'eſtant eſclaue & raſé, & depuis que ie fus affranchy par vous, i'auois laiſſé croiſtre mon poil qui me changeoit entierement. Il eſt donc bien vray, reprit Melinte tout eſtonné, qu'elle eſt viuante! Laiſſez moy, reſpondit Arcas, pourſuiure le reſte; & vous ſçaurez ſi c'eſt elle meſme. Ah! Dieux, dit encore Melinte, il ne reſtoit plus que de faire reſſuſciter les morts contre nous, & ie ne croy pas qu'il y ait aucune choſe à preſent qui n'ait coniuré noſtre ruine. Arcas pourſuiuit ainſi. Emilie reſpondit à Trebace: Puiſque vous deſirez ſçauoir le ſujet que i'ay de haïr Melinte, ie veux bien vous donner cette ſatisfaction, ſi vous en pouuez receuoir quelqu'vne, d'apprendre combien i'ay eu d'amour pour luy: car il faut que ie vous confeſſe, que c'eſt le ſeul homme qui a eu le pouuoir de faire naiſtre cette paſſion en moy. Mais il m'a bien fait payer auec vſure le temps que i'auois differé de la receuoir dans mon ame; & il a bien vangé ſur moy les meſpris que i'auois faits iuſques-là de vous & de quelqu'autres. Sçachez, continua-t'elle, que ce traiſtre ſe gliſſa dans mon eſprit

par vne apparence tres-grande de vertus & de merites; obseruant vne modestie dissimulée, qui sçait cacher aussi souuent le vice que la vertu. Ie ne nie pas qu'il n'ait des qualitez qui le rendent admirable; mais il faut de necessité qu'il ait vne presomption, qui luy persuade qu'il n'y a rien au monde digne de luy: d'vn autre costé, il affecte vn si grand mespris de la gloire & des loüanges, qu'on a de la peine à croire qu'il ait de la vanité. Ie vous iure que depuis que i'ay sujet d'estre son ennemie, songeant à toutes ses qualitez, ie ne sçay ce que ie dois penser de luy: car s'il estoit vertueux, pourquoy me tesmoignoit-il de l'amour sans en auoir? & s'il ne l'estoit pas, pourquoy refusoit-il les offres de ma bonne volonté? Il me tesmoigna donc de l'amour; & ie l'aimay. Depuis ayant esté blessé deuant mon logis, & laissé pour mort, ie le fis porter chez moy; où ie l'assistay auec plus de passion qu'vne mere n'eust peu faire le plus cher de ses fils. Cet insensible commença de receuoir mes deuoirs & mes assistances auec froideur & desdain; & ie recognoissois que ma presence luy estoit tousiours ennuyeuse. Du commencement ie croyois que la douleur de ses blesseures causoit sa mauuaise humeur, ou que c'estoit l'ennuy d'vne longue maladie: mais depuis qu'vne certaine Ariane sœur de Palamede vint de Sicile, quelque mal qu'il eut, il ne parla plus que de se retirer d'auprés de moy pour l'aller trouuer. Ie reconnus alors qu'il ne m'auoit iamais aimée, & fus trauaillee d'vne cruelle ialousie qui ne me donnoit point de repos. Ie voyois bien que ie n'auois point sujet de le retenir, puis qu'il ne m'aimoit point: toutefois ie ne pouuois souffrir qu'il me quittast. Iamais ie n'auois esprouué les troubles de tant

de

de passions qui m'agitoient ; mais ie confesse, qu'il ne se peut imaginer vn tourment plus cruel. L'amour, la haine, les ressentimens du mespris, & la ialousie me mettoient en tel desordre, que mon esprit estoit en perpetuelle fureur. Il me restoit pourtant ie ne sçay quelle esperance, que le croyant fort courageux, il ne pouuoit qu'il ne s'estimast extrémement redeuable enuers moy de tant de deuoirs que ie luy auois rendus : toutefois cét ingrat & ce perfide me pria en fin de luy permettre qu'il se retirast. I'attendois ce coup auec beaucoup de crainte, & le receuant ie me contraignis quelque temps pour le persuader de demeurer encore auec moy : mais le voyant resolu de s'en aller, ie sentis qu'il n'y a rien de si sensible que le mespris & l'ingratitude de ce que l'on aime. Ie ne pûs me contenir dauantage, & luy fis tous les reproches que peut faire vne Amante outragée, en l'appellant traistre, meschant, ingrat, & tout ce que l'on peut dire dans vne colere furieuse. Cét artificieux ayant donné toute liberté à ma rage pour luy faire perdre sa force, commença de m'appaiser peu à peu, par les plus flatteuses paroles que pourroit inuenter la tromperie mesme. Il me persuada tout ce qu'il voulut, estant si affoiblie par les agitations de mon ame, qu'en cét estat il fut aisé de me vaincre. Puis il taschoit à me faire croire des choses qui estoient si cheres à mes desirs, & qui flattoiẽt de telle sorte mes esperances, que ie conspirois encore auec luy pour m'abuser moy mesme. Iamais il ne m'auoit tant tesmoigné de passion qu'il fit alors : Il n'espargna ny les protestations, ny les sermens pour m'asseurer de son amour & de sa fidelité ; & feignant quelques iours de ne se pouuoir esloigner de ma presence, il obtint insensiblement
AAAa

congé de s'en aller, en me faisant esperer qu'il se rendroit chez moy à toute heure. S'estant ainsi eschappé de mes mains, il contrefit alors le malade, pour n'estre point obligé de me reuoir, iusques à ce qu'il peust retourner en Sicile. I'enuoyois sçauoir souuent de ses nouuelles, & i'estois aduertie de tout ce qui se passoit chez eux, par le moyen d'vn ieune garçon nommé Damis esclaue de Maxime, qui me contoit que rien n'estoit si agreable à Melinte que les cheres assistances de cette belle Ariane. Cela me rongeoit le cœur de ialousie & de despit, de ce qu'il m'auoit ainsi trompée pour sortir d'auec moy. I'attendis encore beaucoup de temps; & plus il s'en passoit, plus il me faisoit perdre l'esperance de le reuoir iamais. Cét outrage me saisit tellement que ie deuins malade, & voulant esprouuer à quel point iroit son ingratitude, ou si la pitié ne feroit point ce que l'amour ne pouuoit obtenir; ie fis dire par tout que i'estois à l'extremité, pour essayer s'il ne voudroit point au moins me rendre quelque deuoir aux derniers momens de ma vie. Mais ce cruel, ce barbare, ne fut iamais touché d'aucun accident qui me peust arriuer; & eut moins de soin de moy, que s'il ne m'eust iamais connuë. N'estant pas encore contente de cette espreuue, ie fis dire que i'estois morte, pour voir s'il ne viendroit point visiter Camille, & pour entendre, estant cachée, ce qu'il luy diroit sur le regret de ma mort; & ie veux bien vous dire quelle estoit alors ma fureur. I'auois resolu s'il venoit, de sortir de mon embusche apres l'auoir oüy quelque temps, & de le deschirer en pieces auec mes dents & auec mes ongles: mais tout cela ne l'esmeut non plus que s'il eust esté sans ame; & ie sçeus mesme qu'il auoit empesché Palamede de venir voir ma

ſœur, ſur l'accident que l'on penſoit qui me fuſt arriué. Ie ne ſçauois plus dans mon extréme douleur de quel artifice me ſeruir, ny quelle reſolution prendre, lors que la paſſion des autres faillit à ſecourir la mienne, & à ſuppléer au deffaut de mes inuentions. Marcelin, comme ie ſçeus de Damis, pour ſe vanger de ces Siciliens de qui il eſtoit ennemy, entreprit de les bruſler tous vne nuit dans leur maiſon, ou s'ils ſortoient, de tuer Melinte & Palamede, & d'enleuer Ariane dans ce deſordre pour la donner à l'Empereur. Cette entrepriſe, à ce que ie ſçeus depuis, ne ſucceda pas bien pour Marcelin, qui fut tué hors la ville par Melinte, & Ariane ſe ſauua par ie ne ſçay quel moyen: mais le lendemain Palamede & Melinte furent pris & amenez priſonniers à Rome. Iamais, pourſuiuit Emilie, ie n'eus tant de ioye que d'apprendre qu'ils eſtoient deſtinez à la mort, eſtant accuſez d'auoir mis le feu à la ville: & lors que ie fus aduertie qu'on les deuoit mener au Senat pour les iuger, ie me deſguiſay au meſme eſtat que ie ſuis à preſent pour voir leur contenance, & à quel ſupplice ils ſeroient condamnez; & m'eſtant coulée dans le Senat parmy la foule; ie fis en ſorte que i'eus vne place, d'où ie les pourrois voir à mon aiſe. Ie vis ce traiſtre qui ſe preſenta ſans s'eſtonner, & en le voyant, ie deuins paſle, & vn friſſonnement me ſurprit qui m'oſta toutes les forces. Le tremblemét qui m'auoit ſurpriſe, ne me quitta point tandis que ie le vis: mais quand il commença à parler ie me ſentis preſque eſuanoüir, tant ie fus ſaiſie par les paſſions differentes qui m'agiterent. A la fin ie repris vn peu de force & de courage, & voyant de quelle ſorte il ſe deffendoit: Ah! ce diſois-ie en moy-meſme, voila com-

ment ce trompeur me parloit quand il me vouloit abuser. Voyez comment il ſçait bien deſguiſer les cauſes de leur mal-heur & ſon amour par Ariane. Il n'oſe pas prononcer ce nom de peur de ſe troubler. Toutefois ie vous confeſſe que ie me ſentois moy-meſme touchée des choſes qu'il diſoit, & ma haine n'eſtoit pas aſſez puiſſante pour reſiſter à la force de ſon diſcours. Ie voulois que l'on le iugeaſt à mort, & ie voyois bien qu'il eſtoit impoſſible de le condamner. I'attendis ſon iugement auec autant de trouble que ſi c'euſt eſté le mien meſme; & bien que ie deſiraſſe qu'il mouruſt, ie me ſurprenois quelquefois moy-meſme en vn eſtat, que i'auois de la crainte pour ſa vie. Ie voyois bien pourtant que l'on l'alloit abſoudre, & i'en eſtois faſchée & contente en meſme temps: mais lors que l'on vint dire de la part de Neron, que l'on ſurſiſt le iugement, & qu'il vouloit declarer ſa volonté ſur ce ſujet, ie ne ſçaurois vous dire commét ie demeuray. Ie voyois bien que l'Empereur auoit eu crainte que l'on ne les renuoyaſt abſous, & que cela ſignifioit vne mort ineuitable; mais ie ne pouuois me reſioüir de l'aſſeurance de leur mal-heur. Toutefois lors que Melinte fut remené dans la priſon, & que ie ne le vis plus, me voila rentrée en fureur contre luy. Ie m'accuſois de n'auoir pas animé les Iuges à les punir, ou de n'auoir pas inuenté quelque crime qui les euſt fait condamner à l'heure meſme: Ie me repreſentois tous les meſpris & tous les outrages qu'il m'auoit faits, & auois impatience que Neron ne l'enuoyaſt eſgorger dans la priſon. Tout le iour ie ne fis que me tourmenter ſur ce ſujet; & la nuit ie ne pûs dormir. Ie me forgeois en l'eſprit que ie voyois les ſoldats de Neron qui en-

troient dans la priſon, & qui maſſacroient de mille coups ce perfide. Ie m'imaginois y arriuer en meſme temps, & mē reſioüir de le voir aux abois de la mort; puis lauer mes mains dans ſon ſang. Apres auoir paſſé la nuit dans ces reſveries, i'enuoyay ſçauoir à la priſon ſi deſia ils n'eſtoient pas morts: mais on me rapporta que tout eſtoit en grande rumeur en ce lieu-là, & que l'on croyoit qu'ils s'eſtoient precipitez du haut de la tour dans le Tybre, ayant trouué moyen de ſortir par la cheminée de la chambre où ils eſtoient; qu'vne grande quantité de peuple eſtoit autour du fleuue, & beaucoup d'hommes dans des batteaux pour chercher les corps morts que l'on iugeoit ou noyez ou aſſommez, pource qu'auec eux il eſtoit tombé vn creneau de la tour. Ma fureur me donna vne eſtrange curioſité: ie voulus aller iuſques au lieu où l'on cherchoit les corps, pour repaiſtre ma veuë de ce ſpectacle; & ie croy que ſi celuy de Melinte euſt eſté trouué, ie fuſſe morte de ioye en le voyant. Mais tout le ſoin que prirent beaucoup de perſonnes, & moy-meſme qui donnois de l'argent pour chercher dans l'eau, ſe trouua inutile: la nuit arriua, & ie fus contrainte de laiſſer cette recherche, comme tous les autres qui auoient trauaillé vainement. Ie ne laiſſois pas d'auoir ſatisfaction, mais non pas entiere, croyant qu'ils eſtoient morts, & que l'eau les auoit emportez. Quelques iours apres me faiſant promener ſur l'eau, ie me fis conduire bien loin hors la ville, pour voir ſi dauanture ces corps n'auroienr point eſté iettez par le fleuue en quelque bord. Vn ieune garçon qui nous menoit, voyant vn batteau vuide à la riue, nous dit ſans y penſer. Voila vn batteau qui eſt demeuré ſans maiſtre. Ie luy de-

manday ce qu'il vouloit dire : Il me respondit. Vn ieune homme l'auoit achepté, mais ie croy que ce n'estoit pas pour se faire battelier ; & il me le donna en garde la nuit que les prisonniers se sauuerent. Puis il adiousta vn peu apres. On auoit beau chercher dans l'eau l'autre iour : ie pense qu'ils sont bien loin à cette heure. Ie fremis, poursuiuit Emilie, l'entendant ainsi parler ; & ie le pressay de me dire ce qu'il en sçauoit. Ie vous le diray, me dit-il, à la charge que vous ne me descouurirez pas ; ce que luy ayant promis, il continua qu'il auoit veu les prisonniers se sauuer dans ce batteau, apres auoir esté long temps à descendre de la tour par vne corde, & qu'il les auoit veus passer, pource qu'il veilloit cette nuit sur la riuiere. Ie fis semblant, adiousta Emilie, de me resioüir qu'ils se fussent sauuez ; mais en mon ame, ie me resolus de ne les laisser pas ainsi impunis ; & qui m'eust bien considerée il eust veu que ie ne pouuois m'empescher d'auoir le visage tout en feu d'excés de colere. Quoy, disois-ie en moy-mesme, ce Babare sera maintenant en Sicile auprés de sa belle Ariane : & n'aura point de plus chers entretiens auec elle, que de luy conter les mespris qu'il a faits de mon affection ? & il se vantera toute sa vie d'auoir triomphé impunément de toutes mes passions ? Non, ie ne mourray pas ainsi sans estre vangée : il n'est pas si bien sauué qu'il pense l'estre. Ie le veux poursuiure en quelque part de la terre qu'il se retire ; & si ie ne suis assez puissante, i'animeray plustost contre luy la fureur de tout le monde, pour empescher qu'il ne m'eschape. Ie reuins dans la ville, roulant en mon esprit mille moyens pour le perdre : mais pour estre plus asseurée s'il estoit viuant,

ie me resolus d'enuoyer exprés vn des miens à Syracuse, qui se peust enquerir si Melinte y estoit arriué. Cét homme me rapporta toutes les resioüissances qui s'estoient faites à leur retour; les sacrifices & les jeux, auec la gloire de Melinte & d'Ariane, que l'on croyoit bien tost voir mariez ensemble. Toutes ces choses m'animerent tellement de la jalousie, de honte & de despit, que ie deliberay de preuenir leur bon-heur par la mort de ce meschant. Ie m'auisay de me seruir de la puissance de l'Empereur pour ne point faillir en mon entreprise. Ie vous voyois alors plus que de coustume, dit-elle à Trebace, pource que ie commençois à reconnoistre que vous m'auiez tousiours aimée d'vne affection veritable, qui auoit resisté à tant de mespris; & i'auois regret d'auoir choisi ce traistre & ce parjure, au lieu de vous qui ne m'eussiez iamais manqué: ie me resolus de n'estre plus ingrate enuers vous, & de contenter vos iustes desirs; mais à condition qu'auparauant vous feriez en sorte que ie fusse vangée de Melinte. Vous me promistes de satisfaire à ma passion, auant que de me presser de contenter la vostre. Ce fut alors, continua Emilie, que ie vous donnay aduis d'aller declarer à Neron, que Melinte & Palamede ses ennemis estoient viuans; & de luy demander la commission de les aller faire mourir. Puis ie desiray encore qu'il fust publié par Rome, & par toutes les villes de l'Empire, qu'on eust à les tuer en quelque lieu qu'ils seroient trouuez, & i'ay voulu moy-mesme vous assister en cette commission en me desguisant ainsi, pour faire s'il est possible, que ie tuë moy-mesme ce perfide de ma main: car ie vous confesse que c'est la plus grande ioye que ie puisse espe-

rer en ma vie. Emilie finit ainsi, poursuiuit Arcas ; & Trebace luy respondit. Hé bien, Madame, ie voy bien qu'il faut qu'il meure, où ie n'auray iamais contentement de vous : Maintenant que ie sçay combien vous auez de sujet de rechercher sa mort, ie ioindray le desir de vanger vos outrages, à celuy que i'auois seulement de vous obeïr. Ils eurent encore apres ensemble, dit Arcas, quelques autres discours. O Dieux ! interrompit Melinte, faut-il que cette femme viue encore pour mon tourment ? Voyez quelle est sa rage. Arcas le pria de le laisser continuer, & il reprit. Ie fus bien estonné d'auoir appris toute la fureur d'Emilie : toutefois i'eus quelque opinion que les Dieux auoient permis que ie fusse aduerty de toutes ces choses, pour me donner le moyen de vous seruir. Ie n'eus autre soin que de ne me point laisser cognoistre à Emilie; & nous arriuasmes ainsi à Syracuse. Ie sçauois bien que vous n'y estiez pas : de sorte qu'en ce lieu ie n'auois point de crainte pour vous. Nous descendismes sur le soir, & logeasmes dans la ville. Incontinent i'allay voir Telephe, à qui ie contay la recherche que l'on faisoit de vous ; ce qui le troubla extrémement. Nous ne laissasmes pas d'auiser, qu'il falloit faire courir la nuit mesme des billets par toute la ville pour prier tous ceux de Syracuse, s'ils aimoient Melinte, de se bien garder de dire aux Romains où il estoit allé, pource qu'ils cherchoient à le faire mourir. Cela fut fait ainsi, & l'amour du peuple fut si grand enuers vous, dit-il à Melinte, que Trebace & Emilie furent plus de huit iours à s'enquerir de vous de tous costez, sans en pouuoir apprendre aucunes nouuelles. Pour moy, i'auois resolu de me mettre en mer cependant, & de vous aller

trouuer

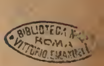
trouuer à Corynthe pour vous aduertir de vous sauuer: mais ils auoient fait arrester tous les vaisseaux du port: de sorte que tout cela me fut impossible. A la fin ie ne sçay de quelle façon ils sçeurent où vous estiez allé : incontinent on nous fit remonter dans le vaisseau, & ie partis auec eux apres auoir dit Adieu à Telephe & Erycine, que ie laissay en pleurs : ie maudissois les vents de nous estre si fauorables : pource que nous arriuasmes à Corynthe en moins de temps que l'on ne le pouuoit esperer : & au port nous trouuasmes tout en trouble. Trebace demanda ce que c'estoit ; & on luy dit que l'on auoit enleué quelques filles dans des vaisseaux qui estoient partis il n'y auoit pas vne heure. Nous descendismes, & ie fus bien estonné de rencontrer Dicearque & Pisistrate, qui estoient empeschez à preparer vn vaisseau, pour aller apres les rauisseurs. Trebace luy demanda quelle affliction il auoit. Seigneur Romain, dit-il, i'auois vne niece dont la conduitte m'auoit esté laissée par mon frere en mourant : Ie l'auois promise à Pisistrate que voila, dit-il en le monstrant, & vn traistre, nommé Melinte, est venu de Syracuse, qui me l'a rauie. Ah! le meschant, s'escria Emilie, c'est celuy que nous cherchons de la part de l'Empereur, pour le faire mourir. Consolez vous, bon homme, continua-t'elle, nous vous vangerons. Ie croy, reprit Trebace, qu'ils sont dans l'vn des deux vaisseaux que nous auons rencontrez, qui vont deuers les costes de la Grece : il ne faut point perdre de temps à partir pour les suiure ; si vostre vaisseau est prest, dit-il à Dicearque & à Pisistrate, accompagnez nous, & ioignons nos querelles ensemble. Iamais ie ne vis rien de si animé que Dicearque, qui

hasta le plus qu'il pût son embarquement auec Pisistrate ; & lors que Trebace & Emilie démarerent, ils les suiuirent.

Apres auoir passé le Promontoire de Naupacte, nous prismes à main droite le long des costes de la Grece, & abordasmes en tous les ports les vns apres les autres, où nous ne faisions que demander si deux vaisseaux n'estoient point arriuez depuis peu de temps: nous allasmes ainsi en diuers lieux sans pouuoir apprendre de vos nouuelles. En fin nous sommes arriuez icy; où estant descendus, Epicharis qui estoit au port desguisée en homme, a esté si mal-heureuse, que d'estre reconnuë par le fils du Geolier qui vous auoit retenus prisonniers à Rome. Il nous auoit accompagnez ayant sceu le dessein de Trebace; pource que son pere ayant esté mis aux fers pour n'auoir pas eu assez de soin de vous, il esperoit de l'en faire deliurer lors qu'il auroit aidé à vous faire mourir ; & c'est pour cela qu'il s'est embarqué auec nous. Voila de quelle sorte tant de personnes se sont rencontrees pour chercher ensemble vostre ruine : & c'est dequoy nous deuons tascher maintenant de vous deffendre. Depuis tantost que ie vous ay quittez , i'ay appris qu'ils ont mis estroite garde par toutes les portes & au long des murailles de la ville : de là ie m'en suis allé marquer les logis pour ceux de ma compagnie : i'en ay retenu vn pour moy assez commode , afin qu'il vous puisse seruir , au cas que vous en ayez affaire, puis ie vous suis venu trouuer, & il faut auiser à present comment nous nous deuons conduire , & de quelle sorte ie vous pourray secourir. Arcas finit ainsi, & il fut escouté de tous auec beaucoup

d'estonnement & de crainte, apprenant par son discours tant de choses qui s'apprestoient pour rendre leur mort ineuitable.

Melinte rompit alors son silence & dit. Hé bien, ie voy qu'ils ne demandent tous que ma vie : ils ne cherchent ny Palamede, ny pas vn de vous : en mourant, ie les rendray tous satisfaits, & vous deliureray tous du danger où vous estes pour moy seul. Ouy, ie m'iray presenter deuant eux : ie m'ouuriray le sein d'vn poignard en leur presence, pour contenter d'vn seul coup la vangeance de l'Empereur, d'Emilie & de Dicearque. Vaut-il pas bien mieux que ie fasse voir, que nul ne me pouuoit faire mourir que moy-mesme, que de tomber laschement entre leurs mains, & d'en receuoir vne mort indigne ? Ce n'est point vne fureur qui m'emporte. Si ie voyois quelque apparence de me garentir & vous aussi, par valeur ou par quelque autre moyen, ie m'empescherois bien de vouloir perdre la vie auant l'esperance, mais nous voyant enuironnez de gens de guerre de tous costez, il vaut bien mieux que ie meure tout seul auec courage, que de tenter des moyens qui ne reüssiroient pas, & qui vous enseueliroient tous dans ma ruine. Le sage Lepante arresta ce discours de Melinte, en luy mettant la main sur le bras, & luy dit. Pardonnez moy, si ie ne vous estime pas exempt de transport en la resolution que vous prenez. Ceux qui ont le courage grand comme vous, lors qu'ils s'offrent à mourir, se laissent emporter souuent à ce desir, plustost pour vn plaisir qu'ils trouuent à mespriser la mort, que pour vne necessité qui les oblige à la desirer. Mais nous ne sommes iamais excu-



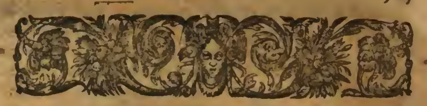
ſables d'auoir auancé noſtre deſtin, tandis que l'eſprit ou la force ſont encore capables de ſurmonter la rigueur de la fortune. Il faut eſſayer toutes choſes auant cette extremité, & ne point negliger la moindre eſperance qui puiſſe demeurer de reſte. Vn moment de temps peut changer l'eſtat de tout le monde; & cette meſme fortune qui fait aſſembler tant d'ennemis pour vous deſtruire, peut d'vn reuers les ruiner eux meſmes, & renuerſer tant d'accidens par vn ſeul. L'on ne ſçait point encore où nous ſommes : Arcas eſt en eſtat de nous donner des aduis à toute heure; & s'il faut mourir, attendez au moins que vous ne puiſſiez plus viure. Pour moy, ie ſuis d'auis que nous changions de logis, & que nous allions dés cette heure dans celuy qu'Arcas s'eſt fait marquer dans la ville, comme ſi nous eſtions des Romains meſmes : pource que ce logis eſtant marqué pour eux, on ne nous y viendra point chercher. Puis il faut qu'Arcas aille aduertir ceux de noſtre vaiſſeau, qu'ils ſe retirent à vn abry que i'ay veu proche d'icy, de peur qu'ils ne nous deſcouuriſſent ſi l'on s'enqueroit d'eux : nous trouuerons apres quelque moyen de deliurer Epicharis. Ces raiſons & ces aduis appaiſerent Melinte, & donnerent vn peu de conſolation à toute la troupe : Auſſi toſt on ſe reſolut de ſuiure les propoſitions de Lepante, & de ſortir de cette maiſon pour aller en celle qu'Arcas auoit retenuë. Cela fut fait dés la nuit meſme, & tout ce qu'ils auoient de plus precieux fut tranſporté en cét autre logis qui eſtoit aſſez commode : La maiſon où ils eſtoient fut laiſſée à ceux à qui elle appartenoit, deſquels ils prirent congé, feignant de s'aller embarquer ; ils les laiſſerent aſſez

bien recompensez, & les obligerent par leurs presens, à ne point dire qu'aucun d'eux eust demeuré en ce lieu. Arcas alla deuers le vaisseau, qu'il fit partir pour aller en cét abry, auec charge si on les trouuoit, de ne point dire à qui ils estoient, & de feindre toute autre chose.

Fin de l'vnziesme Liure de l'Ariane.







LE DOVZIESME LIVRE DE L'ARIANE.



E lendemain de ce iour cruel, auquel tant de mal-heurs estoient arriuez, au lieu de tant de ioyes esperées, Trebace & Emilie firent faire vne exacte recherche par toute la ville, excepté dans les maisons où estoient les soldats Romains, qui auoient tous asseuré qu'il n'y auoit aucun Citoyen logé auec eux. Arcas faisoit plus que tous l'empesché, à bien fureter tous les coins des logis, estant asseuré que l'on n'iroit pas dans le sien. Sur le soir il ne manqua pas de s'y rendre, où il asseura son bon Maistre & tous les autres, qu'il esperoit d'empescher qu'ils ne fussent descouuerts; & qu'Epicharis estoit admirable en sa resolution de ne les point deceler; mesme qu'elle auoit entierement esloigné

la creance qu'ils fussent en ce païs: qu'il craignoit seulement que l'on ne luy fist quelque peine. Cette parole transporta tellement Palamede qu'il se resolut de mourir ou de la sauuer. Il s'enquit d'Arcas en quel lieu du logis de Trebace elle estoit enfermée, & combien de personnes estoient commises pour sa garde ; & apres auoir appris toutes les particularitez qu'il desiroit sçauoir, il feignit de ne penser pas à elle dauantage, & se coucha. Mais lors qu'il creut que chacun estoit endormy, il descendit auec ses draps par la fenestre, & se mit dans la ruë, n'ayant pour toutes armes que son espée. Il s'en alla au logis de Trebace, à la porte duquel estoit vn corps de garde, où estant entré sans peine, pource que l'on croyoit que ce fust vn des soldats, il voulut gagner la descente du lieu obscur où estoit enfermée Epicharis; & trouuant vn soldat qui en gardoit l'entrée, il luy ietta son manteau à l'entour de la teste de peur qu'il ne criast, & en mesme temps luy enfonça l'espée deux ou trois fois dans le corps, & ne se retira point de là que le soldat n'eust expiré. Il descendit apres sans crainte dans cette obscurité ; & paruint iusques à la porte du cachot, où estoit vn autre soldat auec les clefs ; & auprés de luy vn peu de lumiere. Ce soldat surpris, luy demanda qui il estoit, mais Palamede ne luy voulant point donner le loisir de se reconnoistre, l'attaqua auec de grands coups d'espée, & incontinent l'estendit mort à ses pieds. Alors il prit les clefs, & auec l'aide de la petite lumiere, ouurit la porte du cachot. Epicharis croyoit que l'on la vinst querir pour luy faire encore quelques demandes, ou pour luy faire confesser quelque chose par tourment : mais lors qu'elle se sentit embrasser par Palamede, elle creut

que c'estoit quelque soldat indiscret, & le repoussa rudement. Toutesfois Palamede se faisant connoistre à elle, & luy tesmoignant mille ioyes de la reuoir, elle fut fort estonnée, & luy demanda comment il auoit pû paruenir iusques en ce lieu. Il luy conta tout ce qu'il auoit fait: puis il luy dit qu'il ne falloit point perdre de temps, & la pria de se haster de sortir auec luy. Ie suis retenuë, dit-elle, par les pieds; & i'ay bien peur que toute vostre peine n'ait esté inutile, & que vous ne soyez icy en grand danger pour auoir tué mes gardes. Toutesfois cherchant parmy les clefs, ils furent si heureux que de trouuer celles de ses fers. Palamede ouurit le ressort, & plein de rauissement de deliurer sa Maistresse, baisa ses beaux pieds, & maudit mille fois ceux qui auoient tant fait endurer de mal à vne personne si delicate. En fin Epicharis apres auoir esprouué quelque temps si elle pourroit bien marcher, se resolut de sortir. Palamede fut d'auis qu'elle s'en allast seule, comme il estoit entré seul; qu'il la suiuroit incontinent apres: & de peur qu'elle ne fust reconnuë, il luy fit prendre la cotte d'armes, & le casque d'vn des deux soldats qu'il auoit tuez, afin qu'on la laissast passer sans difficulté. Elle vouloit qu'il s'en allast seul le premier: mais il fallut qu'elle cedast à l'amour de Palamede. Elle passa donc sans crainte ainsi desguisée au trauers du corps de garde, & s'estant eschappée attendit quelque temps en vn lieu pour s'en aller auec Palamede, la fortune duquel auoit esté bien differente; pource qu'ayant laissé passer quelque temps, il voulut sortir aussi apres auoir pris le casque & la cotte d'armes de l'autre soldat mort: mais lors qu'il s'en falloit peu qu'il ne fust dehors, vn soldat l'arresta par le bras, & luy demanda où il alloit.

Il luy respondit en langage Romain, qu'il sortoit par le commandement de Trebace : mais lors qu'on luy demanda le mot, il ne le sceut dire ; & bien qu'il mist l'espée à la main pour eschapper par sa valeur, on ne laissa pas de l'enuironner, & de se saisir de luy. Incontinent apres les soldats morts furent trouuez, & on sceut qu'Epicharis estoit eschappée. Palamede fut gardé iusques au lendemain, attendant le resveil de Trebace, & on l'amena de grand matin deuant luy : mais lors qu'on eut esté querir Dicearque pour le recognoistre ; il ne se peut representer vn estonnement pareil à celuy de ce viellard, qui poursuiuoit la mort de Melinte, ne croyant pas que son neueu fust auec luy ; mais qu'il estoit encore à Athenes, où il pensoit qu'il fust allé. En fin reuenant à luy, il pria Trebace de sauuer la vie à son neueu, qui n'estoit en aucune sorte coulpable de tout ce qu'auoit fait Melinte : mais Trebace voulant satisfaire au commandement qu'il auoit receu de l'Empereur, & vanger la mort de ses soldats en punissant l'entreprise hardie de Palamede, commanda que l'on le mist en la place d'Epicharis, & s'il ne vouloit dire où estoit Melinte, que dans deux iours on le fist mourir. Palamede dit qu'il y auoit long-temps qu'il n'auoit veu Melinte, & que son oncle en estoit tesmoin, auec lequel il estoit party de Syracuse pour aller à Corinthe, & de qui depuis il auoit pris congé pour aller à Athenes : qu'il auoit eu enuie de voir en suitte toutes les villes de la Grece & de l'Epire ; & qu'estant arriué en celle-cy, il auoit appris qu'Epicharis estoit retenuë prisonniere, laquelle il aymoit assez pour entreprendre de la deliurer : que puis qu'il auoit esté si heureux que de le

faire, il ne se soucioit plus de ce qui pouuoit arriuer de luy. Trebace dit, que cette rencontre de luy & d'Epicharis, luy faisoit croire qu'il ne disoit pas vray, & que l'on pourroit bien auoir des nouuelles en ce païs de l'autre personne qu'ils cherchoient, puis qu'ils en auoient desia vne en leur puissance. Asseurez vous, poursuiuit-il, que si vous ne me declarez où est Melinte, les tourmens vous le feront bien dire. Il n'y a point de tourment, respondit-il, qui soit capable de me faire dire ce que ie ne sçay pas. I'ignore où il est, & pour quel sujet vous le cherchez: vous ne deuez point differer à me faire mourir pour auoir tué vos soldats, si vous ne me prolongez la vie qu'en esperance d'apprendre des nouuelles de Melinte, duquel ie ne vous puis dire autre chose, sinon que ie l'ay laissé à Syracuse. Arcas estoit present, qui estoit accouru dés le matin chez Trebace: pource que Palamede n'ayant point esté trouué dans son lit, ils auoient tous iugé qu'il auroit fait quelque estrange entreprise pour Epicharis, dequoy il consideroit le mal-heureux euenement, plein de tristesse & de desespoir. Palamede fut conduit en la prison d'où il auoit tiré Epicharis, quelque priere que sceust faire Dicearque pour le garantir; & Arcas alla conter ces malheureuses nouuelles à Melinte & à Ariane, & leur dit que l'on ne sçauoit ce qu'Epicharis estoit deuenuë.

Cette affliction renouuella les pleurs d'Ariane, & fit perdre toute patience à Melinte, qui ayant suiuy iusques-là les sages conseils de Lepante, ne pût souffrir de voir la douleur d'Ariane pour son frere, & le danger où estoit son amy. Il tira à part Arcas, & luy fit iurer qu'il obeïroit inuiolablement à ses commandemens: puis il luy dit, qu'il estoit resolu de deliurer Palamede; mais

quelque mal-heur qui luy arriuaſt en cette entrepriſe, qu'il luy deffendoit de ſe declarer pour eſtre des ſiens; afin qu'il conſeruaſt Ariane auec leurs amis, & qu'ils ne vinſſent iamais au pouuoir de Trebace & d'Emilie. Ce fidelle ſeruiteur taſcha de luy faire changer cette funeſte reſolution : mais Melinte l'eſtonna, en luy iurant, que s'il s'oppoſoit dauantage à ſon deſſein, ou s'il en aduertiſſoit Ariane & Lepante, qu'il ſe donneroit de ſon eſpée dans le corps. Il luy recommanda ſur tout d'auoir ſoin toute ſa vie d'Ariane, dont il remettoit le ſalut entre ſes mains. Arcas ne ſceut que dire voyant le deſeſpoir de ſon Maiſtre, qui luy commanda encore de ſortir du logis à l'heure meſme, & de l'aller attendre chez Trebace, où il ſeroit teſmoin de ce qu'il vouloit faire. Ce fut ainſi que Melinte empeſcha qu'Arcas ne declaraſt ſon deſſein : auſſi toſt il choiſit huict ieunes ſoldats qui l'auoient ſuiuy depuis Syracuſe, leſquels il auoit eſprouuez pleins de grand courage, & qui admirant ſa vertu luy teſmoignoient vne affection paſſionnée. Il leur fit part de ſon deſſein, & trouuant qu'ils receuoient auec ioye cette occaſion de mourir en le ſeruant, il les fit armer ſous des caſaques, & ſans parler à ſa chere Ariane ny à Lepante, ſortit armé comme eux. Il ne voulut ſe ſeruir que de ſa valeur en cette entrepriſe, ſans employer autre artifice. Auſſi toſt qu'il fut arriué deuant la porte de Trebace, il ſe ietta genereuſement dans le corps de garde auec ſes compagnons, & apres auoir tué plus de ſix ſoldats auant que les autres ſe fuſſent recognus, il ferma la porte ſur luy de peur qu'il ne vinſt du ſecours à Trebace. L'alarme fut incontinant par tout le logis; & plus de trente perſonnes s'aſſemblerent pour les ſouſte-

nir : ils ne laisserent pas de poursuiure & mettre en pieces tout ce qui se presentoit dauant eux, & iamais Melinte ne donna tant de preuue de sa vaillance, ayant à deffaire les plus aguerris d'entre les soldats Romains. Ses compagnons qui taschoient à l'imiter, sembloient acquerir de nouuelles forces en voyant les grands coups qu'il donnoit, & ne croyoient pas que rien les peust vaincre en la compagnie d'vn si valeureux homme. Déja plus de vingt des Romains auoient esté tuez, quand Trebace luy mesme accourut auec Emilie, Dicearque & Pisistrate ; & voyant ce carnage des siens, & de si vaillans hommes qui les poursuiuoient, il ne pouuoit s'imaginer quels ils estoient, ny d'où leur venoit vn dessein si furieux : toutefois voyant qu'il falloit qu'il s'en meslast, il pria Emilie de se retirer, & d'aller regarder leur combat d'vne fenestre. Ce fut elle qui recognut Melinte la premiere, & le monstra à Trebace : Dicearque le remarqua aussi, & s'estant retiré auec Emilie dans vne des chambres, ils virent que Trebace s'estant fait armer, s'estoit attaché au combat auec eux. Arcas pour n'estre point obligé de frapper son Maistre, ny ses compagnons, auoit rompu son espée, & se meslant parmy les soldats de Trebace, paressoit des premiers à le combattre, pour empescher par ce moyen les plus ardans de les approcher. Melinte ayant reconnu Trebace qu'il connoissoit, ne songea plus qu'à l'attaquer; esperant que s'estant deffait de luy, le reste perdroit courage & seroit facilement deffait. Trebace d'autre costé ne refusa point le combat, estant desesperé de voir vn si grand nombre des siens sur la place, & Melinte commençoit à bien esperer de son entreprise, vo-

yant tant de morts autour de luy, & qu'il estoit encore assisté de six des siens contre peu qui restoient. Mais par mal-heur vn Romain s'auisa d'aller querir par vne sortie de derriere, ceux qui gardoient les portes de la ville, qui accoururent aussi tost : de sorte que Melinte se trouua enuironné de tous costez. Les six qui restoient auec luy, furent incontinent mis au fil de l'espée, & Emilie le voyant seul, cria d'en haut à Trebace que l'on ne luy ostast pas la vie. Melinte alloit estre bien tost accablé de la foule de ceux qui l'attaquerent : toutefois il ne laissoit pas encore de joncher la place de morts en la fureur où il estoit, & on craignoit de l'aborder à cause des grands coups qu'il donnoit de tous costez : mais en fin il fut pris par le moyen d'vn soldat Romain, qui en mourant s'attacha de rage à ses jambes, & le fit tomber. Ce fut ainsi que cette valeur prodigieuse fut contrainte de ceder à vne fortune si cruelle, & aussi tost il fut mis dans vn cachot separé, & chargé de fers par l'ordre d'Emilie.

Pendant ce tumulte, Dicearque songeant au salut de Palamede, estoit allé deuers le lieu où il estoit; & ayant donné de l'argent à vn soldat qui estoit demeuré seul pour en garder l'entrée, pource que les autres estoient accourus à la deffense de Trebace, il luy persuada de le laisser aller, pouuant s'excuser sur le desordre qui estoit arriué. Cét homme ayant esté ainsi gagné, Dicearque conduisit son neueu par vne porte de derriere, sans luy dire le sujet de la rumeur qu'il entendoit, pource que sans doute il eust voulu secourir Melinte ; & luy ayant donné aduis de se sauuer, il s'en retourna deuers Trebace, qui songeoit alors à faire emporter les corps de tant de morts qui estoient dans

la court du logis, & ne pouuoit assez s'estonner du grand courage de Melinte, & de sa resolution pour sauuer Palamede. Emilie estoit bien contente d'auoir Melinte entre ses mains, & deliberoit en son esprit de quelle sorte elle le feroit mourir, ayant resolu de le tuër de sa main. Alors on leur vint dire que Palamede s'estoit sauué, & il y eut vn soldat qui accusa Dicearque d'auoir esté deuers le cachot : auec cela ceux qui le gardoient ne se trouuant point, on coniectura que Dicearque les auoit gagnez ; dequoy Trebace indigné, le fit mettre au mesme cachot où estoit auparauant son neueu, proche de celuy où Melinte auoit esté mis, & se resolut de le faire mourir; pour auoir osé corrompre les siens, & faire sauuer les ennemis de Cesar, & en mesme temps il fit chasser d'aupres de luy Pisistrate.

D'vn autre costé Palamede estant sorty, ne sçauoit que iuger de voir toute la ville en rumeur : toutefois ne songeant alors qu'à son salut, il regagna le logis d'Arcas, sans s'enquerir de ce que c'estoit. Mais il fut bien estonné lors qu'il apprit que Melinte estoit sorty auec huit soldats, & il ne sçauoit iuger à quel dessein il s'estoit desrobé de sa troupe en cét equipage. Aussi tost il voulut partir, pour l'aller chercher & le secourir, mais il en fut empesché par l'arriuee d'Arcas, qui leur apprit ce qui s'estoit passé. La belle Ariane qui commençoit à essuyer ses larmes pour le retour de son frere, sentit alors vne nouuelle affliction qui en r'ouurit la source. Chacun estoit si desesperé de ce mal-heur, pour l'affection que l'on portoit à Melinte, qu'au lieu de la consoler ils luy tesmoignoient encore par leur extréme douleur, qu'elle auoit vn grand sujet de s'affliger. Palamede voyant de quelle

ſorte il eſtoit obligé à Melinte, d'auoir conceu vne ſi genereuſe entrepriſe pour le ſauuer, eſtoit bien reſolu de luy rendre la pareille : mais il n'en trouuoit point encore le moyen, & il meſloit ſeulement ſon deſpit parmy les extremes deſplaiſirs de ſa ſœur, de Lepante & de Cyllenie.

Cependant Emilie qui ne penſoit qu'aux moyens de ſatisfaire entierement ſa vangeance, ayant entre ſes mains le ſujet de toutes ſes paſſions furieuſes, ſongea que ſi elle pouuoit auoir Ariane en ſon pouuoir, elle auroit dequoy la punir d'eſtre cauſe de ſes tourmens, & vn ſujet pour agrandir les ſupplices de Melinte, par les reſſentimens qu'il auroit de ce qu'elle feroit ſouffrir à Ariane, auant que de le faire mourir ; & ſe doutant qu'elle eſtoit au meſme lieu, puiſque Melinte s'y eſtoit rencontré, auec Palamede & Epicharis, elle la fit encore chercher de toutes parts pour l'auoir entre ſes mains. Mais Arcas ſceut ſi bien diuertir la recherche qui ſe pouuoit faire en ſa maiſon que iamais elle n'en pût auoir aucunes nouuelles. Pluſieurs iours ſe conſommerent ainſi à la recherche dans la ville & en quelques lieux à l'entour : en fin ne pouuant plus differer à ſe vanger, & Trebace la preſſant de mettre fin à la vie de Melinte pour donner commencement à ſon bon-heur, elle ſe reſolut vn matin de l'aller elle meſme tuer de ſa main. Elle prit vn poignard, & ſe fit conduire au cachot : puis eſtant aſſeurée que Melinte ne pouuoit ſe deffendre d'elle, pource qu'il auoit les mains attachées par derriere, & les fers aux pieds, elle renuoya ceux qui eſtoient auec elle pour entrer ſeule dans cette obſcurité auec vn flambeau à la main ; ayant encore quelque honte de commettre cette

action

action en presence d'autruy. Quoy ? dit elle en elle mesme en entrant, il semble que ie tremble, & que mon corps craigne d'executer ce que mon esprit a si resolument entrepris ? puis-ie douter encore si ie dois me vanger, apres auoir couru tant de mers pour en trouuer l'occasion? Non, non, que ce cruel sente la fureur d'vne femme iustement irritée, & paye la peine de tous les tourmens qu'il m'a fait endurer. Elle s'incitoit ainsi elle mesme, pour fortifier son cœur, qui ne luy sembloit pas trop asseuré ; & s'en alla deuers Melinte, conduite par la lumiere du flambeau, en dessein de luy faire bien sentir la mort.

Melinte la connut aussi tost ; & voyant qu'elle le cherchoit parmy les ombres, il la voulut preuenir, & luy dit. Venez, Emilie, ce que vous m'apportez m'est bien agreable. Ces paroles la troublerent ; pource que cette voix autrefois tant aimée la surprit, & elle ne pensoit pas que Melinte la peust connoistre, la croyant morte, & la voyant en cet habit. Ah! traistre sorcier, dit-elle en fin, quel demon t'a donc appris que ie suis Emilie? Oüy, ie suis cette Emilie, l'obiect de tes mespris & de tes ingratitudes, qui suis sortie des enfers pour te rauir ton ame perfide, & l'abandonner aux furies. Hé bien, reprit-il doucement, acheuez donc, Emilie ; faites ce que vous auez entrepris : voila mon estomac descouuert, enfoncez-y le poignard, & asseurez vous que la mort que vous m'allez donner, sera receuë de moy, non pas comme vne punition de vous auoir offensée, mais comme vne recompense de vous auoir bien seruie. De m'auoir bien seruie ? reprit-elle incontinent. Ah! meschant, appellois tu me bien seruir, quand tu te mocquois de

mon amour, & quand tu payois mes ſoins de deſdain & d'ingratitude? appellois tu, cruel, me bien ſeruir quand apres t'eſtre eſchappé de moy par artifice, tu ne voulus plus ſonger qu'il reſtoit au monde vne Emilie, à qui tu eſtois ſi obligé? Appellois-tu, ingrat, me bien ſeruir, quand ny le mal qui m'eſtoit arriué du regret de ne te plus voir, ny ma mort prochaine, ny ma mort meſme ne peurent t'obliger à rendre chez nous vne ſeule viſite, Emilie, repartit Melinte, que ſert d'en venir à ces reproches, puiſque vous auez reſolu de me faire mourir? Acheuez Emilie, voila l'eſtomac, donnez le coup, & croyez que vous ne m'auez iamais tant obligé que vous ferez à cette heure en m'oſtant la vie. Non, reſpondit-elle, ie veux ſçauoir auparauant, en quoy, traiſtre, tu m'as ſeruie. Ah! Emilie, dit Melinte, voulez vous que pour voſtre honte, ie vous remette deuant les yeux de ſi faſcheux reſſouuenirs? Ne vous ay-ie donc point bien ſeruie, lors que voyant que cette Emilie, de qui i'admirois auparauant l'eſprit & la vertu, ſe laiſſoit aller à des deſirs peu honneſtes, i'ay taſché de r'allentir cette ardeur par mes froideurs, de peur qu'elle ne pleuraſt toute ſa vie la faute de peu de iours? Ne vous ay-ie point ſeruie; lors que deplorant en moy-meſme l'égarement de voſtre ame, & faiſant comparaiſon de voſtre abbaiſſement auec l'honneur de voſtre vie precedente, ie n'ay point voulu me preualoir de voſtre aueuglement, & vous ay maintenuë, au moins pure de mauuais effects, puiſque ie ne pouuois pas empeſcher l'impureté de vos deſirs & de vos penſées? Doncques ne vous ay-ie point ſeruie, lors que voyant que ma preſence allumoit pluſtoſt voſtre paſſion,

que mes raisons n'auoient de pouuoir pour l'esteindre, i'ay fait vn effort par artifice pour sortir d'auec vous, esperant qu'en vous ostant l'obiect qui vous portoit à l'impudicité, peu à peu la raison reuiendroit en vous, & vous feroit cognoistre en quel mal-heur vous auiez esté preste de tomber ? Emilie, Emilie, si i'eusse esté tel que vous le souhaittiez alors, que seriez vous à cette heure ? quels repentirs d'auoir fait vne faute si honteuse ? quels regrets vous saisiroient à present d'auoir perdu cét honneur qui rendoit auparauant vostre front si plein d'asseurance? & de vous voir contrainte à tenir les yeux abaissez, comme complices de vostre honte & de vostre mal-heur ? Que vous ay-ie donc fait, Emilie, pour me poursuiure auec tant de fureur ? Vous me voulez faire mourir, pource que ie suis cause que vous pouuez encore vous vanter d'estre honneste; que vous ne craignez point les reproches, ny des hommes, ny de vostre conscience, & que vous trouuez encore des personnes qui entreprennent pour vous toutes choses. Voyez, Emilie, si ie vous ay bien seruie; & iugez à present, si ie vous aurois plus obligée en satisfaisant alors à vostre desir, qu'en ne le faisant pas.

Emilie en qui il restoit encore des semences de vertu & de bon courage, fut si touchée de ces veritables & sensibles reproches, & demeura si pleine de honte, que sa passion furieuse & desreglée ne pouuant soustenir la force d'vne si grande vertu, l'abandonna, & elle fut contrainte insensiblement de laisser tomber le poignard qu'elle tenoit. Elle demeura long temps muette, ne sçachant que luy respondre: En fin elle s'assit à costé de luy, & luy dit.

Melinte le plus ſage de tous les hommes, tu m'as deux fois vaincuë: la premiere fois tu n'auois acquis que mon cœur & mes affections; mais à preſent tu ſurmontes mon ame, & ma raiſon meſme, qui confeſſe qu'il n'y a point de vertu au monde comparable à la tienne. Ie me ſoubmets à toutes les peines que tu voudras m'ordonner pour les tourmens que ie t'ay fait ſouffrir; & ie confeſſeray par tout, que ie te ſuis redeuable du deſſein que ie fay de ſuiure toute ma vie les aduis de ta merueilleuſe ſageſſe.

Emilie rendoit ainſi les hommages deus à la vertu de Melinte, lors que Trebace qui auoit ſoin d'elle, & qui eut peur que Melinte, tout enchaiſné comme il eſtoit, n'euſt trouué moyen de ſe deffendre contre elle, pour ce qu'elle demeuroit long temps, la vint trouuer ſeul, & fut bien eſtonné quand il la vid auprés de Melinte, pluſtoſt en eſtat de ſuppliante, que d'vne perſonne qui cherchaſt à ſe vanger. Qu'eſt-ce là, dit-il à Emilie? que voy-ie? Trebace, luy dit-elle, vous auez ſujet de vous eſtonner: mais ſi vous euſſiez oüy les ſages propos de Melinte vous ſeriez auſſi vaincu que moy. Voila, pourſuiuit-elle, l'homme le plus vertueux du monde, à qui ie ſuis redeuable de la pureté que i'ay iuſques icy conſeruée, & de la vertu que ie ſuiuray toute ma vie: ie vous demande que vous luy ſauuiez la vie pour l'amour de moy, ou que vous me faſſiez mourir en ſa place. Madame, reprit Trebace, vous ſçauez que ie n'ay entrepris la ruine de Melinte, que pour vous ſatisfaire, n'ayant aucun ſujet de le haïr. Si vous auez admiré ſa ſageſſe à preſent, i'ay n'aguere admiré la grandeur de ſon courage & de ſa force; & c'eſtoit auec beaucoup de regret que ie vous auois per-

mis de deffaire vn si vaillant homme. Melinte interrompit ce discours, pour leur dire qu'il n'auoit, ny tant de vertu, ny tant de courage; que ce qu'il auoit fait contre les soldats Romains, estoit plustost vn effect de desespoir que de valeur, pour auoir sceu que son amy estoit en danger de la vie; & qu'Emilie appelloit en luy sagesse, la cognoissance qu'il luy auoit donnée du transport de sa fureur, qui luy faisoit faire des choses mal-seantes à son sexe: que puis qu'ils auoient commandement de l'Empereur de le faire mourir, ils ne laissassent pas pour cela de le faire, de peur qu'ils n'en fussent en peine. Non, non, dit Emilie, ie mourray plustost que cela vous arriue de la part de Trebace; & ie sçay qu'il n'est icy que pour m'obeir. Trebace confirma ce qu'elle disoit, & alors Melinte reprit. Puisque vous voulez que ie vous aye obligation de la vie, ie veux donc m'acquiter enuers vous en quelque sorte; vous conseillant, dit-il, s'adressant à Emilie, de considerer à present les merites de Trebace, sa fidelle affection, & tant de seruices qu'il vous a rendus, qui vous obligent ensemble à le receuoir pour vostre espoux. Et vous, dit-il, se tournant vers Trebace, receuez de ma main Emilie, de qui vous n'ignorez pas les belles qualitez, & qui s'estant laissée surprendre par la passion de se vanger, sera desormais la plus vertueuse du monde puis qu'elle l'a sçeu vaincre. Emilie donna la main à Trebace pour l'amour de Melinte, & luy ayant permis de la baiser pour gage qu'elle le receuoit pour mary, le rendit tout transporte de ioye. Trebace se trouuant si redeuable à Melinte, luy demanda ce qu'il desiroit encore de luy. Que vous deliuriez, respondit-il, Palamede; il n'est plus en nostre pouuoir, dit Trebace; &

sur cela il luy conta comment Dicearque l'auoit fait sauuer, mais qu'il auoit fait mettre ce vieillard en sa place dans vn cachot proche de celuy où ils estoient, & qu'il estoit resolu de le faire mourir pour auoir osé conceuoir cette entreprise, & qu'à present il y estoit encore plus porté, pource qu'il estoit ennemy de Melinte. Ah! Trebace, dit Melinte, ie vous demande donc la vie de Dicearque, au lieu de celle de Palamede. Trop genereux Melinte, reprit Trebace, si vous sçauiez de quelle sorte il est animé contre vous, vous ne desireriez pas qu'il demeurast en vie. Il n'importe, dit Melinte, il est oncle d'Ariane & de Palamede; & bien qu'il me soit tres-cruel, ie ne souffriray iamais qu'il meure. Ie vous donne donc sa vie, dit Trebace, & veux qu'il ne la tienne que de vous. Melinte le remercia de cette grace: & alors Emilie luy demanda où il auoit pû se cacher dans la ville pendant qu'elle le faisoit chercher. Il luy respondit que ç'auoit esté par le moyen d'Arcasson affranchy, qui s'estoit mis parmy eux estant à Rome, & luy conta tout ce qu'il auoit fait depuis pour secourir Palamede & luy, estant dans Nicopolis: qu'ils auoient tousiours esté auec Ariane & le reste de leur troupe dans le logis qu'il auoit fait marquer pour luy; & que c'estoit là sans doute où Palamede se seroit retiré. Trebace & Emilie loüerent fort la fidelité & la resolution de cét affranchy, & Emilie qui se souuenoit de ce qu'il auoit fait autrefois à Rome auec Nise, estant esclaue, afin de mourir pour son Maistre, adiousta que ce n'estoit pas la premiere fois qu'il auoit tesmoigné vn grand courage & vne extréme affection pour luy. Melinte interrompit ce discours, pour leur dire que voyant son salut asseuré & celuy de Dicearque, il ne restoit plus

qu'à songer à celuy de Trebace ; & que c'estoit à quoy il falloit bien pouruoir : pource que si l'Empereur sçauoit qu'il l'eust laissé eschapper, il ne luy pardonneroit pas. Ils songerent quelque temps là-dessus, puis Melinte reprit. Ie suis d'auis que pour oster à tous ceux qui sont auec vous la connoissance de la grace que vous me faites, vous sortiez tous deux d'icy, comme si vous veniez de me tuer, & Dicearque encore, puis qu'il est dans vn cachot proche de celuy-cy ; & que vous commandiez à tous vos soldats & à tous ceux qui vous seruent, d'aller chercher Palamede dans tous les vaisseaux du port, afin que ie puisse eschapper quand ils seront tous sortis, & qu'il n'y ait personne qui puisse estre tesmoin que vous m'aurez laissé aller. Vous leur direz que Dicearque esperant sauuer sa vie en descouurant où estoit son neueu, vous a declaré auant que de mourir qu'il estoit caché dans quelque vaisseau. Vous pourrez retenir seulement Arcas auec vous, pour vous seruir & pour ayder à ma fuitte. Trebace approuua cét aduis, & se resolut de le suiure : il sortit auec Emilie du cachot où ils estoient descendus, sans estre suiuis de personne, & aussi tost qu'ils furent en haut & parmy les soldats, Trebace tesmoigna estre fort eschauffé, & dit qu'il venoit de tuer Melinte & Dicearque ; mais qu'il falloit encore auoir Palamede qui estoit caché au port dans quelque vaisseau, & que Dicearque l'auoit confessé auant que de mourir. Aussi tost il commanda à tous ses soldats de l'y aller chercher, & leur deffendit de reuenir qu'ils ne l'eussent trouué. Il ne rencontra personne dans le logis qu'il n'y enuoyast, feignant de le faire par vne grande passion d'auoir Palamede entre ses mains. Il garda seulement auprés de luy Arcas, qui fondoit

en pleurs, croyant que son Maistre fust mort. Mais quand ils furent seuls, Trebace luy commanda de fermer les portes, & luy dit qu'il se consolast, & que son Maistre estoit viuant. Arcas fut bien estonné de ce que Trebace sçauoit que Melinte estoit son Maistre, & demeura en suspens, ne sçachant s'il deuoit croire qu'il fust en vie, & ne pouuant s'imaginer de quelle sorte Trebace auoit appris de ses nouuelles par Melinte : mais Emilie l'asseura en luy disant comme elle le connoissoit, & comment Melinte & eux estoient deuenus amis. Arcas se ietta à leurs pieds d'excés de ioye pour les remercier, & aussi tost ils s'en allerent ensemble au cachot pour faire sortir Melinte. Ce pauure affranchy voyant à la lumiere du flambeau qu'Emilie auoit laissé, son Maistre qui luy tendoit les bras, pensa mourir de ioye de le voir encore viuant; & en tesmoignant son extreme satisfaction luy deffit les fers des pieds : en mesme temps Trebace & Emilie le prirent des deux costez pour le souleuer ; & pource qu'il auoit les pieds engourdis, ils voulurent le soustenir iusques à ce qu'il fust dans la court du logis, & qu'il peust marcher, & ils le menoient ainsi comme triomphant de la rage qu'ils auoient auparauant conceuë contre luy. Quand il se vid en estat de marcher librement, il voulut prendre congé d'eux, & les pria qu'ils renuoyassent Dicearque apres : mais Emilie desira l'accompagner auec Trebace iusques en son logis, pource qu'elle vouloit voir Ariane, & luy demander pardon des ennuis qu'elle luy auoit fait souffrir en poursuiuant la mort de celuy qu'elle aimoit. Melinte les pria de ne point prendre cette peine, de peur que quelqu'vn ne les vist ensemble par la ville, & que cela ne fist accuser Trebace. Elle respondit

qu'ils n'auoient qu'à mettre chacun vn casque en leur teste & en abbattre la visiere, & qu'ainsi pas vn d'eux ne pourroit estre descouuert: Qu'Arcas iroit cependant querir Dicearque dans le cachot, & l'emmeneroit auec ses liens mesmes en leur logis, afin qu'il ne receust la grace de la vie que de Melinte. Il fallut donner ce contentement au desir qu'auoit Emilie de reuoir Ariane, & de la rendre son amie. Ils mirent chacun vn casque en leur teste, & sortirent apres auoir donné charge à Arcas d'aller deliurer Dicearque, & de l'amener tout lié au logis où ils alloient.

Ils trouuerent les ruës vuides de peuple, pource que la plus part auoient suiuy les soldats au port par curiosité, pour voir ce qu'ils y alloient faire : de façon qu'ils furent veus de peu de personnes, iusques au logis où ils alloient. Ariane & Cyllenie eurent grand effroy, quand elles sceurent que trois hommes armez demandoient à entrer. Palamede qui estoit déja desesperé de ne sçauoir ce qu'estoit deuenu son amy, se resolut de soulager ses ressentimens en se vangeant sur ces trois hommes qu'il iugeoit estre des soldats Romains, & apres s'estre armé auec Lepante, il commanda que l'on ouurist, & que l'on les laissast entrer. Melinte alloit le premier, & fut bien estonné de se voir en vn instant attaqué par Palamede: il reconnut l'erreur de son amy; toutefois il fut contraint de mettre l'espée à la main pour parer les coups qu'il luy portoit; en fin prenant son temps il haussa la visiere, & en parlant se fit cognoistre à luy. Palamede ietta aussi tost son espée, & se ietta à ses genoux pour luy demander pardon. Melinte l'embrassa, & en le releuant luy dit, qu'il s'estonneroit encore bien plus, quand il sçauroit qui estoient ceux

qui l'accompagnoient. Trebace & Emilie haufferent alors la visiere de leurs casques : dequoy Palamede eut vn estonnement aussi grand que s'il eust veu des enchantemens. Lepante qui ne les connoissoit pas, se réjoüissoit seulement de voir Melinte viuant, & il courut aussi tost aduertir Ariane & Cyllenie de cette bonne nouuelle. En mesme temps Melinte entra dans la chambre, & Ariane vint le receuoir à bras ouuerts, & ne pût de long temps parler, tant elle estoit transportée de ioye. Trebace & Emilie la saluërent apres, & elle estoit si confuse de ce qu'elle voyoit, & de ce qu'elle entendoit d'eux, qu'il fallut luy donner quelque temps pour estre asseurée que ce n'estoit pas vn songe. Les pleurs de ioye couloient par tout en abondance, de voir vn changement si heureux. Trebace & Emilie leur faisoient beaucoup d'excuses, & taschoient à leur faire oublier leurs maux par de continuelles caresses. En fin Melinte dit, qu'il ne restoit plus qu'à auoir Dicearque. Incontinent apres il entra tout chargé de chaisnes, Arcas le tenant par derriere; & estant amené deuant eux, il fut bien estonné, lors qu'il haussa la veuë, & qu'il vid Melinte, Ariane & Palamede auprés de Trebace, auec des visages bien contens. Il ne pouuoit iuger ce qui auoit causé vn tel changement : mais il fut bien plus confus lors que Trebace luy dit. Vieillard, vous auiez mieux merité la mort que ces personnes-cy, pour auoir corrompu les miens en ma maison; & ie vous auois destiné au supplice : mais i'ay esté contraint de donner vostre vie à la priere de Melinte, le plus vertueux des hommes; & vous ne la tenez desormais que de luy. Dicearque estoit tout honteux d'auoir encore vne fois obligation de la vie à vne personne de qui

il poursuiuoit la mort : mais Melinte connoissant son desordre le voulut soulager & l'alla embrasser ; puis mettant vn genoüil en terre, commença à luy deffaire ses fers, & luy demanda pardon de luy auoir donné beaucoup de desplaisir, ayant esté forcé par son amour d'enleuer sa niece. Ariane en mesme temps s'estoit mise à genoux deuant son oncle, & luy demandoit sa grace pour la faute qu'elle auoit faite de s'en aller de Corynthe ; & c'estoit vne action qui tiroit des larmes aux assistans, de voir vn captif en mesme temps suppliant & supplié, & que les mesmes personnes demandoient la grace & la donnoient: Dicearque pleurant aussi, ne sçauoit que leur dire : seulement il embrassoit tantost Melinte & tantost Ariane. En fin Trebace luy dit, qu'il receust Melinte pour l'espoux d'Ariane, & pour le plus signalé bon-heur qui peust iamais arriuer à sa famille : qu'il le reconnoissoit pour le plus vaillant & le plus vertueux homme de la terre, & qu'il s'estonnoit comment il auoit eu tant d'animosité iusques-là contre vne personne qui auoit tant d'admirables qualitez. Viuez, dit-il, desormais heureux ensemble, estant obligez les vns aux autres, par beaucoup de seruices importans ; & cherissez le repos que la fortune vous enuoye. Les embrassemens redoublerent alors, pour tesmoignage qu'ils confirmoient les aduis de Trebace ; & vn peu apres ils consulterent ce qu'ils auoient à faire. Trebace dit qu'il s'en alloit trouuer ses soldats qui cherchoient encore Palamede dans les vaisseaux, & ausquels il estoit resolu de dire que Palamede auoit esté trouué dans la ville, & mis à mort : qu'à l'heure mesme il les feroit embarquer, & s'en retourneroit à Rome auec Emilie, en la compagnie de laquelle il esperoit de passer

heureusement ses iours. Pour eux, qu'il leur conseilloit, tant pour leur seureté, que pour la sienne, de changer de noms, & de se retirer en quelque lieu de l'Asie, où l'Empereur n'entendist iamais parler d'eux : encore ne deuoient-ils pas se retirer aux lieux commandez par les Gouuerneurs Romains, mais chez quelques Rois, ou de la Troade, ou de Commagene, ou de Galatie. Ces aduis ayant esté approuuez, ils prirent congé les vns des autres, auec mille embrassemens, & autant de souhaits, qu'ils peussent viure tous en bon-heur & en repos le reste de leur vie.

Il ne restoit plus qu'à trouuer Epicharis, & ils iugerent qu'elle s'en seroit retournée au premier logis qu'ils auoient : pource qu'elle n'auoit pû sçauoir qu'ils en eussent changé; mais elle n'y fut point trouuée : toutefois le lendemain ayant sceu que Trebace estoit party auec toute sa troupe, ils voulurent se remettre dans ce logis qui estoit fort grand, attendant qu'ils en eussent des nouuelles, & enuoyerent le fidelle Arcas qui estoit demeuré parmy eux, pour faire venir ce qu'ils auoient transporté dans l'autre maison; afin de celebrer en ce lieu-là les nopces de Melinte auec Ariane, & de Lepante auec Cyllenie, qui auoient esté si cruellement differées, & qui furent alors resoluës par le consentement mesme de Dicearque, qui estoit si honteux d'estre tant de fois redeuable à Melinte, qu'à peine osoit-il leuer les yeux deuant luy. Palamede s'en alla cependant à l'abry où s'estoit caché le vaisseau, pour le faire reuenir, & voir si Epicharis ne seroit point le long de la coste de la mer, mais tout son soin fut inutile. Dés le iour mesme on tira du vaisseau tout ce qui leur estoit necessaire, pour s'en al-

ler par terre gagner l'Hellespont, & de là passer en Asie; pource que le chemin estoit beaucoup plus court & plus seur; & auec cela on esperoit trouuer Epicharis. Puis apres on renuoya le vaisseau à Syracuse, auec charge d'aller aduertir secrettement au logis de Dicearque, de Melinte & de Telephe, de ce qui leur estoit arriué, & de leur apporter le plus de commoditez qu'on pourroit amasser de leur bien, afin de pouuoir viure en la Galatie auprés du Roy Polemon, où ils se vouloient establir, Lepante se promettant qu'ils y seroient bien receus: & qu'ils reuinssent par le mesme chemin qu'ils tenoient, afin qu'ils ne manquassent pas à les rencontrer : mesmes ils donnerent des marques pour se trouuer, & des instructions de tout ce qu'ils auoient à faire.

Sur le soir, lors que chacun recommençoit les apprests pour la ceremonie du lendemain, on leur dit qu'il y auoit depuis quelques iours dans ce logis vne femme malade, qui auoit esté mise à bord en ce lieu, & qui paressoit fort venerable. Ils eurent la curiosité de l'aller voir pour luy offrir l'assistance qu'ils pourroient luy donner: mais lors qu'ils furent entrez dans la chambre, & qu'ils s'approcherent de son lit, elle s'escria ayant apperceu Dicearque. Ah! Dieux, qui me presente ce bourreau & ce traistre? & continua mille paroles outrageuses contre luy, en sorte qu'ils creurent que son mal estoit quelque fiévre chaude, & l'ayant recommandée à ceux qui la seruoient ils la laisserent. Vn peu de temps apres, Dicearque repassa de hazard par la chambre de cette femme, qui recommençant ses iniures & ses maledictions, se fit en fin connoistre à luy pour estre la sage Euphrosyne, femme d'Hermocrate & mere de Melinte. Dicearque

alors plein de confuſion de ſe ſentir coulpable de tous les mal-heurs qui eſtoient arriuez à Hermocrate & à elle, ne ſçauoit que deuenir, ſoit qu'il la regardaſt, ſoit qu'il retournaſt deuers Melinte, duquel il ne pouuoit ſouffrir la veuë, pour l'auoir tant offenſé, & pour luy eſtre ſi redeuable. En fin il ſe reſolut de s'approcher d'elle de plus prés, & luy dit, que pour ſatisfaire à tant de mal-heurs & de deſplaiſirs qu'il luy auoit cauſez, il s'eſtimoit heureux d'auoir vn moyen pour luy donner à l'heure meſme autant de contentement qu'il luy auoit donné d'ennuis & de douleurs. Euphroſyne ne pouuant iuger ce qu'il vouloit dire, luy demanda s'il ne vouloit point encore continuer ſes tromperies & ſes trahiſons, & l'aſſeura que les Dieux la vangeroient vn iour de toutes ſes meſchancetez. Dicearque ne laiſſa pas de ſortir, & allant trouuer Melinte, luy dit d'vn cœur touché de repentir, qu'il s'eſtimoit en fin bien-heureux, d'auoir trouué dans ſon mal-heur, dequoy le payer d'vne partie de tant d'obligations qu'il luy auoit; non ſeulement en luy accordant Ariane pour eſpouſe, mais encore en luy faiſant vn preſent ineſtimable, & dont il auroit ſans doute vne extréme ioye. Melinte l'ayant remercié, & ne pouuant s'imaginer quelle choſe il luy pouuoit donner, ſe laiſſa conduire par luy en la chambre où eſtoit Euphroſyne, à laquelle il preſenta Melinte pour ſon fils, & dit à Melinte qu'il luy donnoit Euphroſyne pour ſa mere, & qu'il ſe reſioüiſſoit de ce que les Dieux luy auoient offert ce moyen pour leur ſatisfaire. Euphroſyne & Melinte ne ſçauoient encore s'ils le deuoient croire, & demeuroient eſtonnez ſans parler. Non, non, reprit Dicearque, ne doutez point de ce que ie dis,

Euphrosyne sçait ce qu'elle est, & pour vous, dit-il à Melinte, descouurez luy vostre estomach, afin qu'elle voye la marque du cœur, qui luy fera connoistre que vous estes son fils. Melinte luy monstra cette marque, & alors Euphrosyne dit en ouurant les bras. Ah! mon fils, est-ce bien vous de qui i'ay tant desiré la veuë, & de qui ie n'auois pû iamais sçauoir de nouuelles? Ah! Dicearque, que de bon cœur ie vous pardonne tant de tourmens que vous m'auez fait souffrir, & si Hermocrate estoit auec nous, que ie m'estimerois à present heureuse. En mesme temps vn ruisseau de larmes luy moüilla tout le visage. Melinte auoit le cœur si serré, de se sentir embrasse par cette vertueuse mere, de qui il auoit tant de fois regretté la perte, qu'il ne pût se soulager qu'en laissant aller aussi beaucoup de larmes. Cét obiect si tendre & si pitoyable, meslé de regrets & de satisfactions, de tristesse & de ioye, ne pouuoit estre veu qu'auec des pleurs, qui seruoient à deux vsages, estant capables de representer, & les ressentimens de douleur, & les excés de contentement. Melinte presenta puis apres Ariane à sa mere; & luy ayant dit vne partie de ses vertus & de leurs aduantures, luy fit sçauoir qu'elle estoit destinée pour estre son espouse pourueu qu'elle l'eust agreable. Alors elles s'embrasserent auec beaucoup de rauissement; & Euphrosyne dit, qu'apres tant de bon-heur, elle n'auoit plus à regretter que la perte d'Hermocrate. Melinte luy tesmoigna que son plus grand desir estoit de sçauoir quelle auoit esté leur fortune depuis leur exil de Syracuse, & de quelle sorte elle s'estoit rencontrée en ce lieu. Elle leur fit connoistre qu'elle vouloit bien leur donner ce

contentement, croyant alors auoir assez de force pour le faire ; mais Dicearque preuoyant que ce discours ne se pourroit pas faire, sans qu'il receust des atteintes de beaucoup de reproches, se retira auec Palamede, laissant Melinte, Ariane, Lepante & Cyllenie en estat d'escouter Euphrosyne, qui commença ainsi son discours, tenant la main de Melinte.

HISTOIRE D'HERMOCRATE, & d'Euphrosyne.

MON cher fils, si vous desirez sçauoir l'origine de nos mal-heurs, & quel a esté le grand Hermocrate vostre pere, il faut que ie prenne mon discours vn peu de loin, pour vous faire voir que lors que ie l'espousay, iamais la fortune n'assembla deux personnes qui deussent esperer d'estre plus heureuses, & iamais n'en rendit de plus mal-heureuses. Sous l'Empire de Tybere, Hermocrate, de qui ie ne vous diray point l'illustre naissance, pource que ie croy que vous ne l'ignorez pas, voulut aller à Rome estant fort ieune. Son pere & sa mere n'ayant autre enfant que luy, auoient bien de la peine à l'esloigner de leurs yeux : mais en fin il obtint congé. Apres s'estre embarqué, il eut du commencement le temps sur la mer assez fauorable : mais incontinent il se changea ; & le vaisseau fut surpris d'vne si furieuse

rieuse tempeste, qu'apres auoir esté deux iours entiers agité par les vents, en fin il s'alla briser contre le Promontoire d'vne Isle. Hermocrate qui sçauoit nager, chercha son salut sur les mesmes rochers qui auoient causé son naufrage; & apres auoir long temps regardé les flots, & ne voyant parestre aucun qu'il peust aider à se sauuer comme luy, il se resolut de tourner à l'entour de ces rochers, & de voir où il pourroit se garantir de la mort. En montant auec peine sur ces pointes, il paruint à vn lieu assez vny, où il oüit vne voix; & escoutant plus attentiuement, il entendit ces mots. En fin, ma Princesse, (Hermocrate fut bien estonné d'apprendre qu'il y auoit des Princesses parmy ces rochers.) En fin, ma Princesse, entendit-il, malgré tous les jaloux de mon bon-heur, me voicy seul auec vous: i'appelle seul, puisque Lucie est toute en nous, & prend autant de part que nous dans nos satisfactions. Mon cher Pollion, dit cette Princesse, i'ay eu bien de la peine à me deliurer de tant d'importuns, qui semblent n'estre nez que pour trauerser les Amans: mais ne considerez vous point que leur persecution n'est pas tant à detester que nous pourrions bien croire, puis qu'elle sert à aiguiser les desirs & les rendre plus violens; & à faire mieux sentir les delices de l'amour, quand on pense qu'auec le contentement que l'on reçoit, on a encore celuy de triompher de tous leurs soins. Pour moy, dit ce Pollion, ie ne trouue point estrange que l'Enuie ouure tous ses yeux pour essayer à trauerser ma felicité; car quel bon-heur merita mieux iamais d'estre enuié que le mien? Estre aimé de la plus grande Princesse qui soit sous le Ciel, & non seulement les plus grands du monde en naissance, mais encore de qui la beauté semble estre

Princeſſe de toutes les beautez de la terre : auoir le bonheur de la voir, de luy parler, d'eſtre en ſecret auec elle, de toucher ſa belle main, & de luy donner des baiſers que les Dieux meſmes doiuent enuier. Adiouſte encore, mon cher Pollion, interrompit la Princeſſe, d'eſtre aimé d'elle auec des tranſports qui ne ſont pas imaginables : car ie veux bien que tu ſçaches que iamais paſſion ne fut ſi violente que la mienne. I'admire ta gentilleſſe, ta grace, ton courage, qui a oſe aſpirer iuſques à moy, & dont l'heureuſe audace t'a rendu digne de ma grandeur; & plus ie deſcens de degrez pour te receuoir en mon affection, plus ie ſens de plaiſir à t'obliger. Croyez, ma Princeſſe, dit Pollion, que ce n'eſt point voſtre grandeur que i'aime, mais voſtre beauté, laquelle i'euſſe aimée quand vous feriez née d'vne Eſclaue : toutefois quand ie voy de ſi beaux yeux, vn ſi beau teint, vne bouche ſi belle, vne gorge ſi merueilleuſe, des mains ſi dignes d'eſtre baiſées, & vne taille ſi legere, & que ie conſidere que tant de beautez ſont honorées d'vne ſi illuſtre naiſſance, ie confeſſe qu'vn certain aiguillon ſe meſle encore à toutes ces graces, qui les rend plus piquantes, & adiouſte aux contentemens de les poſſeder des rauiſſemens inexprimables. Il eſt vray que voſtre grandeur eſt à mon eſgard vn bien dans l'imagination, & que voſtre beauté qui ſe void & qui ſe touche, me deuroit cauſer vne felicité bien plus ſenſible : toutefois puiſque les plaiſirs de l'imagination ſont les plus delicats, iugez quel eſt mon tranſport, puis qu'à des biens veritables qui ſont ſi parfaits, i'en puis adiouſter d'imaginaires qui ſont ſi releuez. D'où vient donc, dit la Princeſſe, que mes plaiſirs ne ſont pas moindres que les voſtres,

puisque ie m'abaisse au dessous de mon rang en vous fauorisant, au lieu que vous vous esleuez en portant vos desirs iusques à moy, & que vos plaisirs s'esleuent à proportion? C'est, respondit Pollion, que nous sortons tous deux hors de nous mesmes, & tout ce qui transporte est agreable. Vous quittez vostre grandeur en vous abaissant iusques à moy, & ie quitte ma mediocrité en m'esleuant iusques à vous. Chacun se plaist à sortir quelquefois de sa condition, & à se desguiser. Quand les Princes montent sur les Theatres, ils se plaisent à representer des Bergers; & quand des Bergers se desguisent, ils aiment à faire les Princes: Mais ces plaisirs sont en eux bien imparfaits; pource qu'ils n'embrassent pas veritablement la condition sous laquelle ils se desguisent; & pour nous, par l'entremise de l'Amour, nous goustons encore auec les plaisirs du desguisement ceux de la verité: car en m'aimant vous embrassez en effet ma condition sans quitter la vostre; & portant mon amour iusques à vous, i'embrasse la vostre sans quitter la mienne, & sans perdre les plaisirs de me voir si heureux dans ma mediocrité mesme. Mon cher Pollion, dit la Princesse, ie croy qu'outre cela, l'egalité que donne l'Amour entre tout ce qu'il assemble, meslée auec l'inegalité qui est entre nos conditions, cause cette pointe de plaisir qui ne se sent pas aux autres Amours: car les dons de Nature que nous aimons l'vn de l'autre, & qui peuuent faire comparaison les vns auec les autres, s'entr'aiment & se cherissent ardemment, & semblent en mesme temps se rire de la fortune, qui par nostre inegalité pretendoit nous separer l'vn de l'autre.

Ah! ma chere Lucie, s'escria tout d'vn coup la Princesse, que ie sens encore de plaisir quand ie repete ces

mesmes propos que ie dis à mon cher Pollion, & que tu me redis les mesmes discours qu'il me tint, cette bien-heureuse & mal-heureuse nuit qu'il fut surpris auprés de moy & tué entre mes bras. Hermocrate fut encore bien estonné, ayant creu iusques-là entendre vn homme & vne femme de condition inegale, qui se parlassent d'amour auec tant de liberté, & d'apprendre alors que c'estoient deux femmes seulement, qui se redisoient de tels discours, dont il n'auoit pas perdu vne parole, pource qu'elles ne craignoient point d'estre oüyes en vn tel lieu. Lucie reprit ainsi, Ma bonne Princesse, vous retombez tousiours dans vos ennuis; & vous m'auiez promis de ne plus tourner vostre pensée vers le souuenir de vos mal-heurs, mais seulement vers vos contentemens passez, ou vers l'esperance d'estre bien tost restablie en vos grandeurs quand Germanicus ioüira de l'Empire; & si vous voulez souffrir que ie vous diuertisse souuent ainsi, ie m'asseure que ma memoire vous redira tous les agreables entretiens de Pollion & de vous, puisque i'ay esté presente à tous, & que la part que mon affection me faisoit prendre en tous vos contentemens, me rendoit assez attentiue pour n'en auoir rien oublié. Que veux-tu que ie fasse, respondit la Princesse, mes maux presens & les accidens qui les ont causez se font bien mieux sentir, & reuiennent bien plus souuent en ma memoire, que les plaisirs passez; & ie te puis encore asseurer que la solitude où ie suis reduite ne m'est point tant ennuyeuse, que le souuenir de la mort de cet agreable & mal-heureux Amant. Alors elles se teurent pour s'en aller de ce lieu; & Hermocrate qui vouloit les voir pour en estre secouru, & pour sçauoir en quelle terre il estoit,

les voulut suiure: mais il ne les pût trouuer, & il découurit seulement vn Palais, & vn grand enclos de jardins, à qui d'vn costé ces seuls rochers seruoient de closture, & des autres il estoit fermé de hautes murailles. Cependant qu'il consideroit ce lieu, il entendit ces femmes qui reuenoient vers l'endroit où il estoit; & voulant leur donner à cét abord de la pitié plustost que de la peur, afin qu'elles eussent soin de luy, il se resolut de se coucher le long du chemin où elles venoient, & de feindre qu'il estoit demy mort, comme vn homme ietté là par les vagues apres vn naufrage.

Aussi tost que la Princesse l'apperceut, elle s'estonna de voir vn corps en ce lieu, puis elle se baissa pour voir s'il estoit mort. Elle sentit bien au poux & à la chaleur qu'il auoit, qu'il estoit encore viuant; & le considerant, elle dit. Chere Lucie, ne remarques-tu point qu'il a beaucoup des beaux traits du visage de Pollion, & que sa taille est pour le moins aussi belle? O Venus, s'escria-t'elle, voudrois-tu bien m'estre si fauorable pour les vœux que ie t'ay faits auiourd'huy, que de m'enuoyer des plaisirs veritables, au lieu des imaginaires que ie sétois n'agueres des propos de Lucie? Va, ma chere Lucie, va querir quelques vnes de mes femmes au Palais, pour l'emporter d'icy, & le mettre par nos soins en estat de nous voir.

Lucie courut aussi tost pour satisfaire au desir de la Princesse, laquelle cependant consideroit Hermocrate, dont la beauté commençoit à luy donner de l'amour, & peu à peu luy faisoit perdre le souuenir de Pollion. En fin se voyant seule auec vn homme qui sembloit priué de sentiment, elle luy donna des baisers, lesquels plus ils luy sembloient imprimez auec ardeur, plus ils luy fai-

ſoient conceuoir de meſpris pour cette perſonne qui s'abandonnoit ſi librement à l'amour, quoy qu'il ſe peuſt imaginer de ſa beauté qu'il n'auoit point encore veuë. En fin Lucie arriue auec d'autres femmes; & la nuit s'approchant on l'emporte au Palais, dans lequel il n'y auoit vn ſeul homme: mais il eſtoit ſoigneuſement gardé par dehors en ſorte qu'il n'y en peuſt entrer. La Princeſſe deffendit expreſſément que l'on parlaſt aux gardes, de ce corps qu'elle auoit trouué; & le fit mettre dans vne chambre proche la ſienne, où eſtant ſur vn lit, il ſe reſolut d'ouurir les yeux, & feindre d'eſtre eſtonné de ſe voir où il eſtoit.

Il vit la Princeſſe aſſiſe ſur ſon meſme lit, ayant la gorge & les eſpaules toutes deſcouuertes, les bras retrouſſez iuſques aſſez prés du coude, les cheueux liez derriere la teſte auec des rubans blancs, & tombans par boucles des deux coſtez de ſes ioües aſſez bas; veſtuë d'vne eſtoffe blanche fort legere, & aucunement tranſparente; qui ne couuroit ſon corps qu'autant qu'il le falloit pour dire qu'il ne fuſt pas nud, & laiſſoit voir au trauers & ſa blancheur & les proportions de ſa taille. Elle receuoit de l'eſclat par la quantité des flambeaux qui eſtoient allumez dans la chambre, & eſtant aſſiſtée de trois filles aſſez agreables pareſſoit vne Venus accompagnée des trois Graces. Auſſi lors qu'Hermocrate eut teſmoigné ſon eſtonnement de ſe trouuer en vn ſi beau lieu, elle luy voulut d'abord faire croire qu'il eſtoit entre les mains d'vne Deeſſe, de l'amour de laquelle il auoit eſté iugé digne. Ie ne vous rediray point toutes les careſſes qu'elle luy fit, & les propos qu'elle luy tint pour luy faire accepter ſon affection, ny tous les artifices dont il vſa pour

la refuser honnestement sans l'irriter & pour sortir de ses mains. En fin elle l'appella cent fois ingrat, insensible; & sur ce qu'il luy tesmoigna vn iour qu'il n'auoit autre passion que de se voir aupres du grand Prince Germanicus, dont la vertu luy estoit en admiration, & lequel il desiroit suiure à la guerre qu'il alloit faire en Asie, apres auoir mis fin à celle d'Allemagne; Estes vous encore de ces simples, dit-elle, qui ne sçauent pas que ceux qui ont estably les Loix dans le monde, ont donné aux inclinations les noms de vertus & de vices, selon que cela pouuoit seruir à leurs interests? pource qu'ils estoient les plus forts, estant ou Rois, ou les premiers des Republiques, & qu'ils pensoient à leur conseruation, ils ont persuadé aux hommes que leur plus grande vertu estoit de s'exposer à toutes sortes de perils dans la guerre, & que leur plus grand vice estoit d'aimer leur vie: ils ont mis la gloire dans la peine & dans la mort mesme, & la honte dans le plaisir & dans le repos; & pource qu'ils estoient ialoux de leurs femmes, & qu'ils leur enuioient les aduantages qu'elles ont sur eux en amour; ils ont estably leur vertu à s'abstenir de leurs plaisirs, & ont appellé vitieuses celles qui s'adonnent à aimer, qui est la seule chose toutefois pour laquelle la Nature semble les auoir creées. Hermocrate voyant qu'elle suiuoit de si dangereuses maximes, voulut l'oster de son erreur pour la rendre plus sage, & luy dit. Madame, ne croyez point que des interests particuliers ayent esté capables d'establir des Loix dans le monde, mais que les plus sages des hommes y ont mis la main, & n'ont consideré que le repos public. Celuy qui fit celles de Sparte fut si peu interessé, qu'ayant esté creé Roy au preiudice de son neueu

qui estoit encore enfant, il luy rendit le Royaume aussi tost qu'il fut en aage, n'ayant consideré que le bien de son païs en l'acceptation qu'il fit de cette grandeur. La force n'a pû non plus establir des choses si vniuersellement receuës, mais la raison. Contre la force on se reuolte tost ou tard; & si les corps sont asseruis par elle, les ames qui sont libres gardent leurs opinions, & ne se rangent iamais à ce qui est iniuste. La raison seule maistrise les hommes de leur consentement mesme; & si quelques vns se rebellent contr'elle par le déreglement de leurs desirs; ce n'est pas que les passions sçachent mieux persuader qu'elle, mais que l'on ne la veut pas entendre; pource qu'il n'y a rien que ses conseils ne puissent vaincre, pourueu qu'on les escoute. Mais iugez combien la valeur aux hommes & la chasteté aux femmes sont choses necessaires pour la paix de la terre; puisque sans ces deux vertus tout seroit en vn tel desordre, que le genre humain seroit destruit en peu de temps. Les brigandages, les outrages, les embrasemens, les violemens & les meurtres, s'exerceroient continuellement, sans la valeur qui les reprime, & qui s'expose aux perils pour maintenir le repos des innocens; & si indifferemment il estoit permis aux femmes de receuoir les hommes selon leurs desirs, & aux hommes de s'adresser à celles qui leur plairoient; combien d'assassinats, de seditions & de guerres suruiendroient pour la libre possession des plus belles? & qui voudroit penser à l'education des enfans dont les peres seroient si douteux? He bien, interrompit la Princesse, il en arriueroit comme des bestes, qui se laissent purement conduire à la Nature, & se meslent indifferemment auec peres, meres, enfans & autres, sans toutes

tes ces diſtinctions de degrez que nous auons inuentez, & toutes ces ceremonies de mariages; & toutefois on ne voit point entr'elles de ſi grands deſordres. Il n'eſt pas des beſtes, reprit Hermocrate, comme des hommes, dont les appetits ſe trouuent ſecondez par leur eſprit, qui eſt capable de fournir des inuentions quelquefois furieuſes, & qui ſouuent pour vn ſeul deſir voudroit voir la moitié des hommes exterminée: mais les beſtes n'ont qu'vn certain inſtinct qui les porte à deſirer, & n'ont autre intention que d'aller vers ce qu'elles deſirent, & de combattre quelquefois ce qu'elles trouuent à la rencontre qui les trauerſe. Encore trouuerez vous quelque ordre entre les animaux: les femelles ne ſe portent à l'amour qu'en certains temps, & les maſles ne les recherchent qu'en ces meſmes temps, hors deſquels tous leurs deſirs ſont eſteints. En cela, dit la Princeſſe, ils monſtrent bien qu'ils ne ſont que des beſtes. Mais par vos raiſons meſmes ie vous veux conuaincre. Ne me refuſez donc pas ce qu'vne beſte ne refuſeroit pas à vne autre. Voicy le temps que ie deſire voſtre amour; il y a aſſez long temps que ie vy dans la ſolitude: Et puiſque vous auez tant de ſoin de la conſeruation & du repos du monde, vous ne deuez point craindre icy que ma poſſeſſion cauſe ny meurtres, ny ſeditions, ny guerres. Il n'y a aucun homme dans ce Palais: Il n'y a icy ny pere qui ait ſoin de moy, ny mary qui en ſoit jaloux, ny riual que vous puiſſiez craindre. Madame, repartit Hermocrate, il y a trop peu de temps que nous auons connoiſſance l'vn de l'autre, pour lier vne affection entre nous. Ie ne ſçay pas ſi vous eſtes fille, ou mariee. Ny l'vne ny l'autre, interrompit-elle. Vous ne ſçauez pas, reprit-

il, ſi moy-meſme ie ne ſuis point marié. Quoy que vous ſoyez, dit-elle, ie vous aime. Ie ne le ſuis pas à la verité, pourſuiuit-il, mais ſi i'ay promis la fidelité à vn autre, ie ne puis plus m'engager. C'eſt peut-eſtre, dit-elle, comme ſe ſentant offenſée, que ie ne merite pas qu'on en quitte vne autre pour moy. Ie ne ſuis pas aſſez belle ou aſſez grande Princeſſe. Puis voyant qu'il deſtournoit la veuë, ce qu'il faiſoit ne pouuant plus regarder vne perſonne qui auoit ſi peu de pudeur, elle dit en hauſſant ſa voix, & eſtant toute rouge pluſtoſt de fureur que de honte. Sçache que tu vois la plus grande Princeſſe & la plus mal-heureuſe de la terre, & plus mal-heureuſe encore de ce que dans ma miſere, ayant trouué ce qui pouuoit l'adoucir, i'ay rencontré vn cœur qui ne ſe plaiſt qu'à l'accroiſtre. Alors elle ietta quantité de larmes; & vn peu apres ne pouuant ſupporter ce meſpris, elle ſe ſaiſit tellement de douleur, qu'elle tomba eſuanoüye. Hermocrate appella ſes femmes au ſecours, leſquelles l'emporterent dans ſa chambre.

Le lendemain elle le vint trouuer, plus modeſtement veſtuë que de couſtume; & s'eſtant aſſiſe auprés de luy elle luy parla ainſi. Ie connois que vous eſtes vertueux, & que comme tel ie me puis fier en vous du ſecret le plus important de ma vie. Vous voyez deuant vous cette miſerable Princeſſe Iulie, petite fille du grand Auguſte, & dont la bonne fortune a eſté renuerſée par la calomnie, qui fut ſi puiſſante auprés de l'Empereur, qu'elle luy fit croire mille choſes inuentees par Liuie ma belle mere, qui auoit deſſein de deſtruire la maiſon de ſon mary, pour eſtablir la ſienne, & mettre Tybere ſon fils au Trône où il eſt maintenant. Elle fit maſſa-

crer vn ieune homme trouué par hazard auec moy, comme s'il eust esté mon adultere; me fit releguer en cette Isle, m'ordonnant vn pareil supplice qu'elle auoit fait souffrir à ma mere; & mesmes fit qu'Auguste deffendit que l'on nourrist l'enfant dont i'accouchay icy quelques mois apres que i'y fus arriuée, comme s'il eust esté engendré d'vn autre que de Paulus mon mary; ce qui monstroit bien qu'elle n'auoit pas tant d'animosité contre moy que contre la race, puis qu'elle se contenta de l'exil pour moy & voulut faire donner la mort à mon enfant. Helas! vous le doy-ie dire? toutefois, pourquoy craindray-ie vne infidelité de celuy qui a mesme refusé mon affection pour ne manquer pas de fidelité? Ouy, ie vous diray que cét enfant a esté nourry, malgré le commandement qu'auoit fait Auguste qu'on le fist mourir: car ayant sceu cette cruelle ordonnance, ie fis en sorte que l'on en presentast vn autre aux bourreaux qui furent enuoyez, & donnay mon fils à nourrir secrettement. Puisque vous n'auez point eu pitié de la mere, dit elle auec des larmes, au moins ayez pitié de l'enfant. Si vous n'auez autre desir que d'aller trouuer Germanicus qui est son oncle, Agrippine sa femme estant ma sœur, ie vous presente vne fauorable occasion pour le connoistre: Portezluy en secret mon fils, afin qu'il en ait soin, & qu'il l'establisse au rang qu'il doit tenir, aussi tost que par la mort de Tybere il ioüira de l'Empire. Si vous auez quelque ressentiment du secours que ie vous ay donné, faites moy ce plaisir au lieu de tous ceux que i'ay desirez de vous & que vous m'auez refusez. Hermocrate entendant ce discours, fut bien estonné d'apprendre qu'il estoit entre les mains de cette Iulie, laquel-

le il sçauoit auoir esté releguée pour son impudicité en vne Isle prés l'Apoüille ; & ne douta point, tant par ce qu'il auoit sceu des discours qu'il auoit oüy d'elle & de Lucie, que de ceux qu'elle auoit tenus à luy-mesme, que ce qu'elle appelloit calomnie ne fust vne accusation veritable : toutefois en partie esmeu de pitié, en partie pour le desir qu'il auoit d'estre hors d'auec elle, il luy promit de faire de son fils tout ce qu'elle desireroit. Elle luy donna vne lettre pour presenter à Germanicus en luy presentant son fils ; & pource que le Palais estoit soigneusement gardé par des hommes establis par Tybere, comme auoit fait Auguste auparauant, pour empescher qu'elle ne vist vn seul homme ; il fut resolu qu'Hermocrate, qui n'auoit point encore de barbe, seroit vestu en fille, & sortiroit auec quelques autres femmes pour tromper les Gardes ; ce qui fut fait heureusement : Lucie le mena en vn logis dans l'Isle où elle luy mit vn enfant de sept ou huit ans entre les mains, puis luy donna dequoy faire son voyage iusques à Rome, & ainsi le laissa dans cette maison.

Hermocrate estant demeuré seul auec cét enfant, fut en peine long temps de ce qu'il en deuoit faire. D'vn costé il s'estoit engagé de parole pour le mener à Germanicus : d'autre il doutoit que ce present luy deust estre peu agreable, voyant vn petit fils d'Auguste, & enfant de celle qui estoit aisnée de sa femme Agrippine ; lequel pourroit quelque iour oster l'Empire à ses enfans. Toutefois il considera que Germanicus estant desia adopté par Tybere, par l'ordre mesme d'Auguste, l'Empire deuoit estre asseuré dans sa maison. En fin il resolut en tout euenement, puis qu'il y estoit engagé de parole de le presen-

ter à Germanicus, lequel en feroit puis apres ce qu'il luy plairoit. Il s'embarque auec luy, & dans quelques iours arriue à Rome: Incontinent il cherche les moyens de parler à Germanicus: mais cela estoit fort difficile, pource qu'il estoit empesché à faire les apprests pour son voyage d'Asie. En fin il luy parla vn iour, luy donna la lettre de Iulie, & luy dit qu'il auoit vn enfant à luy presenter, dont la veuë ne luy seroit pas desagreable. Germanicus le pria de le venir trouuer le lendemain à la mesme heure, & de luy amener cét enfant. Hermocrate ne manque pas à l'heure, & luy meine ce dépost qui luy auoit esté commis. Apres luy auoir dit ce qu'il auoit à luy faire sçauoir, ce Prince caressa vn peu l'enfant; & cependant qu'il interrogeoit Hermocrate de plusieurs particularitez; Tout à coup, voila plusieurs personnes qui sortent du derriere des tapisseries de la chambre, entre lesquelles estoit l'Empereur mesme, qui d'abord dit à Hermocrate; Voicy encore vn fourbe qui veut viure d'vn pareil artifice que celuy qui se disoit estre le posthume Agrippa: mais ie confesse que celuy-cy a appuyé son inuention sur vne chose plus vray-semblable: car il y a plus d'apparence qu'on ait voulu sauuer vn enfant destiné à la mort, que de faire ressusciter vn homme qu'on auoit veu mourir en l'Isle de Planasie. Vous pouuez iuger quel fut l'estonnement d'Hermocrate, se voyant entre tant de gens, & deuant Tybere mesme, accusé comme le plus meschant & le plus artificieux de la terre: toutefois ayant beaucoup d'esprit & de courage, il se rasseura, & allegua plusieurs raisons pour sa deffense, lesquelles ne seruirent qu'à le faire iuger vn homme hardy & ingenieux, & capable de

grandes entreprises : il fut en mesme temps enuoyé en prison, & destiné à la mort pour le lendemain.

Toutefois Germanicus, qui d'abord n'auoit osé s'opposer à la colere de l'Empereur, & qui auoit apperceu de l'innocence dans la naïueté des discours d'Hermocrate, & vne vertu courageuse dans la force de ses raisons, demanda la grace à l'Empereur de le faire venir encore vne fois en sa presence auant que de le faire mourir; & luy dit qu'il auoit plus d'interest que Tybere mesme à empescher la creance de cette supposition; mais qu'il croyoit qu'Hermocrate fust innocent. On l'ameine deuant eux, & Hermocrate ayant iugé dans la prison, que la retenuë qu'il auoit gardée en n'osant parler librement deuant tant de personnes des poursuittes de Iulie, de peur d'offenser Agrippine sa sœur, pourroit bien luy causer la mort, auec l'infamie d'estre creu vn imposteur; il pria Tybere & Germanicus de l'oüir tous deux en particulier, & alors il leur fit recit de son naufrage, des propos qu'il auoit entendus de Iulie & de Lucie, de tout ce qu'auoit fait & dit cette Princesse pour l'attirer à son amour, de ses refus honnestes, & des sages aduertissemens qu'il luy auoit donnez pour la retirer de ses opinions desreglees : puis adiousta qu'il estoit d'vne maison assez illustre & assez riche, pour donner suiet de se cōtenter de sa fortune, sans songer à des artifices si pernicieux; & anima son discours de tant de grace, de force, & de sentimens vertueux, que Germanicus l'ayant fait retirer, dit à l'Empereur qu'il l'estimoit innocent; & que les lettres que Iulie leur auoit escrites à tous deux quelques iours auparauant, pour faire prendre cét homme qu'elle accusoit de promener par les villes vn enfant qu'il disoit estre d'elle, & celuy qu'Augu-

ſte penſoit auoir fait mourir, n'eſtoient ſans doute qu'vne inuention de la rage de cette Princeſſe, pour ſe vanger de ſes refus, & l'enuoyer à Rome receuoir vn ſuplice. Tybere meſme, malgré ſon cruel naturel, fut contraint de confeſſer qu'il croyoit la meſme choſe. On enuoya à Syracuſe s'enquerir de ſes parens, de ſes mœurs, & de ſon naufrage ; & Eryx ſon pere, d'vn coſté reſioüy de ſçauoir qu'il n'eſtoit pas mort, & de l'autre extrémement en peine d'apprendre dequoy il eſtoit accuſé, & de la fortune qu'il couroit, alla luy-meſme à Rome pour penſer à ſa deffenſe, & y porta de grandes richeſſes pour faire voir la condition dont il eſtoit, & remettre ſon fils en equipage au cas qu'il fuſt abſous. Les informations qui furent faites ſur les lieux ne firent autre choſe que rendre des teſmoignages de la vertu du pere & du fils, & les meſchans artifices de Iulie qui n'auoit donné à Hermocrate cét enfant ſuppoſé & qui n'eſtoit point à elle, qu'à fin de l'enuoyer perir à Rome, pour ſatisfaire au deſir furieux qu'elle auoit de ſe vanger de luy, ne ſeruirent qu'à luy donner plus aiſément la connoiſſance & l'amitié de Germanicus, qui eſtoit alors le refuge de tout ce qu'il y auoit de vertueux ſur la terre. Hermocrate qui entr'autres excellentes qualitez auoit vne ſageſſe admirable, le ſuiuit quelque temps en ſes voyages de l'Aſie, & l'aſſiſta de ſes conſeils pour pacifier l'Armenie & accorder les differens des Romains auec les Parthes : mais tandis que ſa prudence agiſſoit, ſa valeur ne voulut pas demeurer oyſiue, & ayant oüy parler de la guerre qui s'eſtoit eſmeuë en Affrique ſous la conduitte de Tacfarinas, il demanda congé à Germanicus d'y aller, où il donna tant de preuues de ſon grand courage & de ſa prudente conduitte,

que Camille qui commandoit les Romains, luy donna de grands commandemens dans l'armée, & l'honora à diuerses fois de Couronnes & de loüanges aduantageuses. Apres que cette guerre eut esté acheuée par la deffaite entiere de Tacfarinas, Hermocrate vint retrouuer Germanicus qui estoit alors à Nicopolis, duquel il fut receu auec grande ioye, ayant adiousté à l'estime qu'il faisoit de luy pour sa sagesse, celle d'estre vn des plus vaillans de la terre. Il admiroit tellement la vertu de ce grand Prince qu'il ne le pouuoit quitter : Germanicus d'autre costé, aimant cherement Hermocrate, luy donnoit beaucoup de sujet de ne le point abandonner ; & connoissant sa noblesse & ses vertus, croyoit que luy seul estoit digne de son amitié. Ils furent long temps de cette sorte inseparables ; & si les Dieux voulant punir la terre par les cruels Empereurs qu'ils ont donné depuis, n'eussent si tost osté du monde cet aimable Prince, que l'on nommoit à iuste titre les Delices du genre humain, ie croy que iamais ie n'eusse connu Hermocrate, & que ie n'eusse pas esté la cause de tous ses mal-heurs. Mais Germanicus ayant esté empoisonné par Pison & Plancine en la Syrie, Hermocrate ne pût souffrir de reuoir Rome, où estoit vn Empereur si execrable, qui enuiant la vertu de son fils adoptif, & l'amour que toute la terre luy portoit, l'auoit priué cruellement de la vie ; de sorte qu'il reuint à Syracuse, mais auec vn tel regret de la mort de Germanicus, que sa tristesse paressoit visiblement sur son visage, & le faisoit aimer de le voir fidelle à vn Prince si regretté de tout le monde. I'estois en ce temps-là des plus considerables de Syracuse, encore que ie n'en fusse pas originaire : mais on ne laissoit pas de sça-

uoir

uoir la noblesse de ma naissance ; pource que mes ayeuls qui sortirent de Carthage, lors qu'elle fut destruite par les Romains, estoient de la race des Princes Hamilcar & Hannibal ; auec cela i'auois des biens esgaux, s'il se peut dire, à ma noblesse ; & il ne m'estoit reste que ma mere, de qui tous les soins ne tendoient qu'à me choisir vn party qui me fust auantageux.

Dicearque venu depuis plusieurs siecles de Thimoleon, & qui auoit des biens pour soustenir le rang que luy donnoit sa naissance, se presenta des premiers. Il n'espargna aucun soin ny aucun artifice, pour faire en sorte qu'il me pûst espouser, & tascha par mille moyens de donner à ma mere de grandes impressions de sa probité, pource qu'il la cognoissoit d'vne vertu si grande qu'il voyoit bien qu'elle seroit imprenable, si ce n'estoit par ce costé. Mais Hermocrate arriuant dans Syracuse, acquit sans y penser ce que l'autre essayoit à gagner par mille subtilitez : car chacun estant déja preuenu de la grande reputation qu'il auoit acquise, ayant fait tant de belles actions, & ayant esté honoré de l'amitié d'vn si grand Prince, on reconnut que ce n'estoit pas sans cause que la renommée l'esleuoit si haut, pource que sa noblesse estoit accompagnee de tant de vertus, & qu'il adioustoit à ses bonnes qualitez vne modestie si honneste, auec sa tristesse qui luy donnoit encore de la grace, qu'il n'y auoit personne qui n'eust pour luy de l'amour & du respect.

En mesme temps ayant esté esleuée sous la conduitte de la plus sage mere qui fust au monde, ie me faisois aussi assez estimer par vne grande retenuë que ie gardois, taschant de suiure sa vertu, & de luy donner tous les conten-

temens qu'elle pouuoit esperer d'vne fille. Ie ne sçay ce qu'Hermocrate remarqua en moy qui luy plût, soit vne apparence de vertu ou quelque autre chose, mais il me tesmoigna auec beaucoup de grace & de respect le dessein qu'il auoit de me seruir. Pour moy qui n'auois pas enuie de faire vn chois, & qui voulois le laisser au iugement de ma mere, ie feignis tousiours de n'entendre point ce qu'il me vouloit dire : toutefois ie n'estois pas marrie lors qu'il s'approchoit de moy, & ie prenois peine à l'entretenir des plus honnestes discours qu'il m'estoit possible. Dicearque n'estoit pas en telle estime auprés de moy : pource que ie le connoissois pour vn homme violent & artificieux, & ie iugeois que mon humeur ne s'accorderoit pas bien auec la sienne. Ma mere connut aussi tost le dessein d'Hermocrate, & en fut bien contente : de sorte qu'elle n'eut iamais desagreable qu'il me parlast, & la premiere fois qu'il trouua l'occasion de venir chez nous, elle luy tesmoigna que l'entree de sa maison luy seroit tousiours ouuerte. Il receut cette permission auec beaucoup de respect, & s'en seruit fort discrettement : mais Dicearque ne peût souffrir de voir vn riual si bien traitté, & de se trouuer si esloigné de nos bonnes graces ; & croyant n'en auoir esté reculé que par l'auancement d'Hermocrate, il eut recours à mille artifices, & en fin contrefit vne lettre, qu'il enuoya à ma mere, comme si Eryx pere d'Hermocrate, la luy eust escritte, par laquelle il l'aduertissoit de ne plus receuoir son fils chez elle, & qu'il auoit d'autres desseins pour luy ; que si elle n'empeschoit d'elle-mesme ces frequentes visites d'Hermocrate, il seroit contraint de le faire, par vn moyen qui esclatteroit, & dont le bruit ne luy seroit

pas agreable. Voyez quelle ruse ; voila donc ma mere bien estonnée, & encore plus offensée. Aussi tost qu'Hermocrate la vint voir, elle le pria de ne plus venir chez elle : toutesfois auec tant de retenuë, qu'elle ne luy tesmoigna point de mescontentement, croyant qu'il n'auoit aucune part en ce que luy auoit escrit son pere. Hermocrate, bien que ma mere ne l'eust point mal traitté, fut toutesfois bien surpris, & la supplia mille fois de luy dire quelle faute il auoit pû commettre contre le respect qu'il nous deuoit. Elle ne luy en vouloit apprendre aucune chose : mais elle luy dit en fin qu'Eryx n'auoit pas agreable qu'ils fussent amis. Il confessa que son pere luy auoit bien proposé quelque mariage, mais que c'estoit vne chose si esloignée, qu'il ne croyoit pas mesme qu'il y songeast plus. Non non, Hermocrate, reprit-elle, il m'a deffendu par escrit de vous plus receuoir ceans : mais ie trouue qu'il pouuoit tesmoigner son auersion pour nous, vn peu plus honnestement. Ah ! Madame, dit-il, ce que vous me dites est-il bien possible ? Il est tellement vray, respondit-elle, que sans contreuenir à son desir & à mon honneur, ie ne puis pas vous souffrir ceans dauantage. Alors il s'en alla outre de deplaisir, & ne sçachant plus comment il deuoit viure : pource que comme il auoit beaucoup de respect & d'amour pour son pere, il auoit aussi beaucoup de ressentiment de l'iniure qu'il croyoit en auoir receuë, tellement que la pietie & la colere faisoient dans son ame vn combat qui ne luy donnoit point de repos. Lors qu'il estoit chez luy, il n'osoit leuer les yeux sur Eryx, de peur de l'offenser par vn mauuais regard : pource qu'il luy eust esté impossible de le voir sans douleur. Il ne vouloit pas desirer du mal à

ſon pere, & ne pouuoit toutefois luy vouloir du bien: de ſorte qu'ayant veſcu quelque temps dans ce trouble d'eſprit, qu'il ne pouuoit luy-meſme démeſler, en fin il tomba malade ; & plus Eryx luy rendoit de ſoins, plus ſon mal augmentoit. Ce bon pere plein de douleur de voir en ce danger ſon fils qu'il auoit raiſon de cherir, tant pource qu'il eſtoit aimable, que pource que c'eſtoit le ſeul qu'il eut, lequel encore ne donnoit aucun ſoulagement à ſon ennuy, ne pouuant ſouffrir ſa veuë, & refuſant de ſa main les remedes qu'il luy preſentoit, ne ſçauoit iuger d'où venoit l'auerſion qu'il auoit pour luy, & verſoit vne infinité de larmes. Hermocrate d'vn autre coſté voyant ſon pere dans ces reſſentimens, s'accuſoit luy-meſme comme vn meſchant fils, de luy donner tant de tourmens; & ne ſçauoit s'il ſe deuoit deſirer ou mort ou viuant, ſçachant bien qu'en mourant il empliſſoit d'ennuis & de regrets la vieilleſſe de ceux qui l'auoient mis au monde, & en viuant il ne pouuoit eſperer de contentement, ny leur en donner. Mais en fin Eryx pria ſa femme de luy demander quel ſujet il auoit de ne le point aimer, & ſi iamais il luy auoit donné aucun ſujet d'eſtre mal content de luy : qu'ayant receu des Dieux vn fils ſi vertueux & ſi obeïſſant, il s'eſtimeroit bien ingrat enuers eux & enuers luy-meſme, ſi iamais il luy eſtoit arriué de luy donner du deſplaiſir. Sa mere taſcha de tirer de luy ce ſecret, mais iamais il ne pût eſtre perſuadé d'accuſer ſon pere ; & il ſe reſoluoit pluſtoſt de mourir, que de laiſſer aller vne parole qui teſmoignaſt peu de reſpect. Elle s'efforça pluſieurs fois de luy faire declarer la douleur, qu'elle ſe doutoit bien qu'il cachoit,

encore qu'elle n'en connust pas la cause ; mais il luy fut impossible d'en rien tirer. A la fin ce bon pere outre d'affliction, ne pût se contenir dauantage : mais s'approchant du lict de son fils, il se mit à genoux deuant luy, & plein de larmes le pria de luy dire si iamais il luy auoit desplu en quelque chose. Hermocrate honteux de cette submission, & croyant receuoir plustost vne iniure qu'vn honneur, se mit à genoux sur son lict, & se courbant deuers son pere, le pria en l'embrassant de se releuer, & de ne point faire cette honte à sa pieté, par vn abbaissement indigne de luy. Non, luy dit Eryx, iamais ie ne me reueleray que vous ne m'ayez dit en quoy ie vous ay donné du desplaisir. Ah! mon pere, dit-il, faut il que ie sois si mal-heureux que de n'auoir pas inuiolablement suiuy toutes vos volontez? & que mes ressentimens ayent repugné à vos desirs? Que voulez vous dire, reprit Eryx, parlez, mon fils, plus clairement ; car ie ne pense point que iamais vous ayez resisté à ce que i'ay desiré de vous, & ie vous promets aussi de n'estre iamais contraire à ce que vous desirerez. Non, non, mon pere, repartit Hermocrate, soyez bien asseuré que ie ne vous seray iamais desobeissant, & que ie m'empescheray bien pour l'amour de vous de penser à Euphrosyne ; mais. Alors il s'arresta, & son pere luy dit. Acheuez, mon fils, & ne craignez point de me dire ce que vous souhaittez ? vous m'apprendrez ce que ie ne sçay point encore, & ce que ie desire peut-estre autant que vous. Ah! mon pere, dit Hermocrate, s'il m'est permis de vous faire quelque reproche, vostre lettre n'a pas tesmoigné que vous le desiriez. Quelle lettre? respondit-il. Mais pour ne

vous pas ennuyer, continua Euphrosyne, ce bon pere sceut en fin que l'on auoit enuoyé à ma mere de sa part vne lettre supposée, & sans tarder dauantage il vint chez nous, & supplia ma mere de la luy monstrer, & luy dit qu'il falloit qu'elle eust esté enuoyee par quelque demon, qui auoit failly à faire perdre la vie à son fils. Lors qu'il l'eut veuë, il tesmoigna de telle sorte qu'il estoit innocent de cette lettre, & luy fit tant de satisfactions, qu'elle ne pût auoir aucun soupçon de luy, & fit parestre qu'elle auoit beaucoup de regret du mal d'Hermocrate, de qui elle faisoit vne grande estime. Cela fut cause qu'ils conclurent ensemble nostre mariage auant que de se separer; & recherchant d'où pouuoit estre venuë cette lettre, on iugea que ce deuoit estre de Dicearque, qui depuis ce temps-là m'auoit plus tesmoigné de passion que iamais. Voila comment Dicearque voulant empescher nostre mariage, l'auança; faisant assembler par son inuention, ceux qui eussent eu peut-estre de la peine à le pouuoir faire autrement. Si tost qu'Hermocrate apprit ces bonnes nouuelles, il sembla qu'on luy redonnoit la vie, & nous l'allasmes souuent visiter iusques à ce qu'il fut du tout guery. Alors nous fusmes mariez ensemble auec mille resioüissances, & passasmes trois ou quatre années auec tous les contentemens qui se peuuent imaginer, sans toutefois auoir encore d'enfans. Cependant Dicearque n'ayant pû supporter que nostre mariage se fist lors qu'il seroit à Syracuse, s'en estoit allé à Corynthe, où il fut enuiron deux ans; au bout desquels il reuint en Sicile auec Acidalie qu'il auoit espousée. Incontinent apres il se declara ennemy d'Hermocrate, qui ayant

alors perdu ſon pere, ſembloit tenir le premier lieu dans la ville : il pratiqua de tous coſtez des factieux, pour faire vne ligue contre luy, & ne ſembloit auoir autre but en toutes ſes actions que de luy deſplaire, & de le ruiner s'il eſtoit poſſible. En fin il chercha tant de moyens pour paruenir à ſon deſſein, qu'il y en eut vn qui reüſſit. Vous ſçauez, peut-eſtre, pourſuiuit Euphroſyne, comment il fit porter de nuict des armes par deſſus les murs de noſtre maiſon ; & les fit ranger comme pour eſtre preſtes en vne occaſion : en meſme temps il alla aduertir les principaux de la ville, qu'Hermocrate ſe vouloit faire Tyran, & que cela ſe reconnoiſtroit chez luy. On vint chez nous la nuict meſme, & on me rauit d'entre les bras mon cher Hermocrate, pour le mener priſonnier. Vous pouuez iuger quel fut le trouble qui me ſurprit : toutefois en ce mal-heur ie receus quelque conſolation de l'innocence de mon mary ; & lors que les amis de Dicearque ſolliciterent d'vn coſté pour le faire condamner à la mort, ie fis ce que ie peus pour faire voir la meſchanceté de cét artifice, & quelle apparence il y auoit qu'vn particulier ſe vouluſt faire Tyran d'vne ville qui eſtoit de l'Empire Romain. Mais tout ce que ie pûs obtenir, fut de moderer la condamnation à vn banniſſement pour cinq ans, & qu'il nous fuſt donné quinze iours pour mettre ordre à nos affaires. Toutefois ce temps ne ſeruit qu'à noſtre mal-heur : pource que Dicearque ayant ſceu que nous nous deuions retirer à Carthage, qui eſtoit le lieu de mon origine, & ne ſe contentant pas de noſtre banniſſement, eut loiſir de pratiquer des Corſaires, qui firent paction auec luy, moyennant beaucoup d'ar-

gent, qu'ils nous enleueroient en passant de Lylibée à Carthage ; puis apres, qu'ils nous iroient vendre separément à quelques Barbares, de peur que nous ne peussions iamais nous reuoir, ny retourner en nostre patrie ; & pource que i'estois fort grosse, en mesme temps il leur fit promettre qu'ils feroient mourir tout ce qui naistroit de moy, iusques à ce que nous eussions esté vendus. Apres que nous eusmes donné le maniment de tout nostre bien à Diocles nostre amy pour l'administrer durant les cinq années du bannissement, nous partismes, accompagnez de Telephe, ne sçachant point les mal-heurs que Dicearque nous auoit preparez : mais ie fus si heureuse que d'accoucher de vous à Lylibée, dit Euphrosyne à Melinte, où ie demeuray plus de quinze iours, attendant que ie peusse souffrir la mer ; & il sembloit que vous aurez voulu sortir en ce temps-là, pour retarder autant qu'il vous estoit possible le mal-heur qui deuoit arriuer à vos parens. Nous nous auisasmes heureusement de vous laisser secrettement dans la Sicile, & de vous donner à Telephe; pource que si nous vous eussions emporté, vous ne seriez pas viuant à cette heure : puis nous prismes congé de nostre païs auec beaucoup de larmes, & allasmes pour entrer dans le vaisseau : mais il m'arriua vn mal-heur qui nous fut vn augure que ce voyage nous seroit bien funeste : car pensant entrer dans le nauire le pied me faillit, & ie tombay dans la mer : l'affection d'Hermocrate fut telle qu'il se ietta aussi tost apres moy, & en nageant me sauua, & me remit à bord. Apres nous estre vn peu sechez, nous ne laissasmes pas de partir ; & pource que le traject n'est pas grand, nous apperceusmes inconti-

nent vn vaiſſeau leger qui eſtoit party des coſtes, & qui nous attaignit en peu de temps. Hermocrate iugea que c'eſtoient des Corſaires, & pria ceux qui eſtoient auec luy, de prendre les armes & de ſe bien deffendre. Mais ils eſtoient fort peu, & encore n'eſtoient-ils pas en eſtat de combattre, ne s'attendant pas qu'on les deuſt attaquer en ſi peu de chemin qu'ils auoient à faire. Toutefois ils ne laiſſerent pas de ſe deffendre courageuſement, & Hermocrate ne fut point pris qu'il n'en euſt mis plus de ſix à ſes pieds. Sa valeur fut eſtimée des Pyrates, qui en ſa conſideration pardonnerent à ceux qui eſtoient auec nous, & prenant ce qu'il y auoit de meilleur dans noſtre vaiſſeau, nous firent entrer dans le leur. Apres nous auoir fait paſſer beaucoup de mer, ils nous menerent iuſques au lieu de leur retraitte; & ce fut vne choſe eſtrange de la fidelité que ces Pyrates garderent à Dicearque en ce qu'ils luy auoient promis, pource qu'ils pouuoient eſperer de nous vne plus grande rançon que ce qu'ils auoient eu de luy, & cependant ils ne manquerent point à ce qu'ils luy auoient iuré. Toutefois ils nous firent quelque grace, pource que nous eſtions en honneur parmy eux, & accommodez de tout ce qui nous eſtoit neceſſaire. Ils differerent trois ans entiers à nous vendre, pendant leſquels i'accouchay de deux enfans, qu'ils firent mourir comme ils l'auoient arreſté: puis apres allerent vendre mon mary en vn lieu bien eſloigné. Mais pour moy ils me voulurent retenir, quelque priere que ie leur fiſſe de ne me point ſeparer d'auec Hermocrate, pource qu'ils m'auoient auparauant apporté à nourrir vn fils de Roy fort ieune qu'ils auoient pris en quelque endroit, & auquel i'auois mis toute mon affection, me conſolant par la nourriture que ie faiſois, de noſtre cruelle captiuité & de nos enfans

morts, attendant que la fortune se changeast. Ces cruels ne furent iamais touchez, ny des supplications & des promesses aduantageuses d'Hermocrate, ny de mes larmes, & l'emmenerét malgré moy en vn lieu où ie croy qu'il a maintenãt finy ses iours. Tout mon entretien & ma consolation dans les cruels ennuis que ie souffrois, n'estoient qu'en la nourriture que ie faisois du petit Prince qui fut nommé Eurymedon, lequel me portoit aussi beaucoup d'affection, & en croissant donnoit des tesmoignages non seulement de la grandeur de son extraction, mais encore d'vn cœur bien genereux. Lors qu'il me voyoit affligée, il taschoit à m'appaiser, & me consoloit de l'esperance qu'il me donnoit, que si tost qu'il auroit quelque pouuoir, il me rendroit la liberté, & tascheroit de descouurir où estoit Hermocrate pour me le redonner. Toutefois quand il eut le commandement sur tous les pyrates, il ne pût si tost effectuer ce qu'il m'auoit promis, estant retenu par eux de le faire, pour ne point contreuenir à leurs loix. Il y a enuiron vn an, que voulant aller en mer, il me promit qu'il m'emmeneroit auec luy: mais ie tombay si malade qu'il luy fut impossible. Depuis quelques iours il est reuenu pour assembler toutes les forces des pyrates en dessein d'aller à vne grande entreprise, de laquelle ayant peur de ne point retourner, & me voulant deliurer sans que les pyrates le sceussent, il pria vn nommé Amyntas qui l'estoit venu trouuer dans vn esquif de la part de quelques vns de ses amis, de me sauuer secrettement auec luy, lors qu'il reuiendroit icy pour trouuer des personnes qu'il cherchoit. Cét Amyntas eut soin de moy comme de sa mere, & m'amena en cette ville, où ne rencontrant point ceux qu'il pensoit trouuer, il m'a laissée auec les personnes que vous voyez,

pour me seruir & m'accompagner iusques à Syracuse: Amyntas sçachant qu'Eurymedon estoit prés d'icy pour assister ceux-là mesmes dont il estoit en peine, s'est allé trouuer, & ie croy qu'ils s'en sont allez ensemble, n'en ayant pû auoir de nouuelles. Pour moy en attendant que ie fusse guerie du mal qui m'est arriué, & de la peine que i'ay enduree en ma fuitte, ie suis demeurée en ce logis, où i'ay esté bien estonnee de voir ce Dicearque, autheur de tous nos desplaisirs, de qui i'auois appris toutes les meschancetez par le moyen d'Eurymedon; & à qui toutefois ie ne sçaurois plus vouloir de mal, puis qu'il m'a redonné mon cher Melinte, & qu'il me fait conceuoir quelque esperance, estant deuenu nostre amy, de nous aider à trouuer Hermocrate vostre pere.

Euphrosyne finit ainsi, & Melinte luy conta comme ils sçauoient qui estoient Eurymedon, & Amyntas, & qu'il esperoit d'apprendre bien tost par le moyen d'Eurymedon, ce qu'estoit deuenu son pere; à quoy il employeroit toute la diligence qui luy seroit possible. Il pria en suitte cette vertueuse mere, de pardonner à Dicearque pour l'amour de sa chere Ariane, ce qu'elle promit, & elles s'embrasserent encore auec beaucoup d'affection. Il luy dit alors la pluspart de ce qui leur estoit arriué, & entr'autres choses la fidelle amitié de Telephe & l'infidelité de Diocles, & comment il auoit esté reconnu fils d'Hermocrate. Puis ces discours estans finis, chacun se retira pour s'aller coucher, & pour attendre auec repos les ceremonies & les resioüissances du lendemain.

Fin du douziesme Liure de l'Ariane.



C Vignon inu Bosse sculp. Auec Priuilege



LE TREIZIESME LIVRE DE L'ARIANE.



CEPENDANT que la sage Euphrosyne entretenoit ainsi Melinte; Palamede, à qui la perte d'Epicharis ne donnoit point de repos, ne voulut pas perdre le temps qu'il pouuoit employer à la chercher : il prit vn cheual, & sortit de Nicopolis, & alla par tout aux enuirons pour voir si elle ne se seroit point retirée en quelque lieu hors de la ville. Il passa inutilement en cette recherche tout le soir, & vne grande partie de la nuit qui estoit fort obscure, & lors qu'il se retiroit vers la ville, il entendit deux hommes à cheual venir à luy, qui parloient de Melinte & d'Ariane, en tesmoignant beaucoup d'animosité contre

eux. Il ne les pût reconnoistre, pource que l'obscurité estoit si grande qu'il ne les voyoit pas mesme. Mais lors qu'ils furent passez il voulut sçauoir dauantage de leur secret, & apres auoir lié son cheual à vn arbre il les atteignit à pied le plus promptement qu'il pût : puis allant d'vn pas leger auprés d'eux sans se faire entendre, il escouta leurs discours quelque temps, sans pouuoir encore rien apprendre : mais en fin l'vn des deux reprit ainsi. Quoy? i'auray amené de Syracuse auec tant de respect & de soin ce traistre & ce pariure vieillard? ie luy auray si long temps fait la cour dans Corinthe? & depuis ie l'auray suiuy par tous les ports de la Grece pour vanger ses iniures; & lors qu'il sera satisfait, il n'aura plus de soin si ie le suis aussi? Palamede reconnut alors par ce discours, & par la voix, que c'estoit Pisistrate, qui adiousta. Donc ie souffriray que Melinte espouse celle qui m'est promise, de qui l'amour me donne tant de desirs & d'inquietudes? ils s'en iront ensemble contens, & me laisseront icy plein de despit, de honte, & de rage? Cependant ie parestray sans cœur, & ne leur feray pas sentir ce que peut vn homme de ma condition trahy de la sorte, & qui ne manque pas de ressentiment? Non, non, s'ils sont eschappez des mains de Trebace, ils ne sont pas sauuez des miennes? & s'ils s'arrestent encore vn iour icy pour s'espouser, ie suis asseuré de rendre leurs nopces bien funestes. Mais, respondit celuy qui l'accompagnoit, estes vous bien asseuré qu'ils sont encore viuans? I'ay veu ce soir, reprit Pisistrate, Arcas l'affranchy de Melinte qui menoit Dicearque lié, & qui l'a fait entrer dans vne maison. I'ay enuoyé vn des miens pour les suiure, & luy ay commandé qu'il sçeust ce que l'on faisoit dans ce logis, feignant d'y

auoir quelque affaire. Il m'a rapporté qu'il a veu Trebace, Melinte, Palamede, Ariane & Dicearque qui estoient bien d'accord ensemble, & que ce n'estoit que resioüissance parmy eux, & ie ne doute point de ce qu'il m'a dit, pource qu'il les connoist tous aussi bien que moy. Mais, repartit celuy à qui il parloit, quand vous aurez dit au Gouuerneur de l'Epire, qu'il fasse mourir Melinte & Palamede, pource qu'ils sont ennemis de l'Empereur, & que Trebace auoit esté enuoyé de la part de Neron pour les mettre à mort, pensez vous qu'il vous croye ? Pisistrate respondit, Vous ne sçauez donc pas qu'ils ont desia esté publiez par toutes les Prouinces pour ennemis de Cesar, & que l'on a ordonné de les tuer en quelque lieu qu'ils soient trouuez? Non, non, Maxence ne peut differer de les faire mourir, pource qu'il est aduerty de l'Ordonnance de l'Empereur, & s'il en fait quelque difficulte, ie le menaceray de l'accuser luy-mesme deuant Neron. Palamede connoissant de quelle sorte Pisistrate se vouloit vanger, se resolut de le preuenir en le tuant luy-mesme : il mit aussi tost l'espée à la main, & l'arrestant par les resnes de son cheual, de peur qu'il ne luy eschappast, il luy porta vn grand coup dans le corps. Pisistrate s'escria que l'on l'assassinoit; celuy qui estoit auec luy prit la fuitte, & Pisistrate n'eust iamais eschappé de ce danger, sans vn malheur qui arriua à Palamede : car le pied luy glissa, lors qu'il vouloit redoubler, & il fut contraint de quitter la bride du cheual, qui emporta son Maistre si loin qu'il ne le pût iamais attaindre. Palamede fut contraint de reuenir sur ses pas, & ayant retrouué son cheual s'en retourna dans la ville, lors que le iour commençoit à poindre. Estant arriué au logis il conta son auanture à Melinte & aux autres,

& leur conseilla que sans s'amuser à faire leurs nopces, ils s'en allassent le plus promptement qu'ils pourroient: pource que Pisistrate s'estant eschappé de ses mains ne manqueroit pas d'aller trouuer Maxence, si ses blessures ne l'en empeschoient. Ces nouuelles apporterent encore vn trouble bien grand aux contentemens qu'ils esperoient. Ariane alors supplia Melinte de ne plus desirer que leur mariage se fist, qu'ils ne fussent en vn lieu plein de repos & de seureté, & luy dit qu'il songeast premierement à son salut, & qu'elle tascheroit apres à luy rendre la vie la plus heureuse qu'il luy seroit possible. Melinte fut contraint de luy obeïr, & Euphrosyne approuuant la sagesse d'Ariane, fut de son aduis. Aussi tost ils songerent tous à la retraitte, & ils eurent bien du regret d'auoir fait partir le vaisseau; pource qu'ils se fussent sauuez plus seurement par mer, encore que le chemin fust plus long: toutefois ils se resolurent d'aller par terre, & de mettre leur bagage dans des chariots, & crurent, qu'estant plus de cinquante de leur troupe en contant leur suitte, il faudroit vne armée pour les attaquer. Ils s'encouragerent ainsi de partir pour sortir de l'Epire auant que Maxence qui en estoit Gouuerneur, fust aduerty par Pisistrate, & ayant acheté des cheuaux autant qu'il leur en falloit, ils se mirent en chemin, se confiant aux Dieux & en leurs courages. Cette troupe si belle & si persecutée des hommes, eut le bon-heur de passer l'Epire en trois ou quatre iournées, & se trouua en fin dans la Thessalie sans aucune fortune: Ils ne manquoient pas de diuertissemens & de plaisirs, ayant au moins auec eux ce qu'ils cherissoient le plus; dequoy ils s'estimoient si heureux qu'il sembloit qu'ils ne desirassent que la continuation de cette sorte de vie. Toutefois

Melinte ne laissoit pas de s'estonner ; de ce que le malheur le persecutoit auec tant d'opiniastreté, & ne leur permettoit pas seulement vn iour de repos, pour les laisser ioüir d'vn bien qu'ils desiroient, & qui leur eschappoit tousiours quand ils pensoient l'auoir attaint ; & sur cette pensée vn iour il fit ces vers.

Fortune incessamment cruelle,
Source eternelle de mal-heurs,
Pourquoy d'vne atteinte nouuelle
Nous remets tu dans les douleurs ?
O Dieux, par quel arrest seuere
Soudain rentrez vous en colere
Quand nous vous croyons appaisez ?
Pour moy, ie suis las de me plaindre :
Penseriez vous me faire craindre
La mort que vous me refusez ?

Ie croy qu'vne immortelle enuie
Faict que les Astres coniurez
Troublent les plaisirs que ma vie
A plus ardamment desirez.
Ces cruels poussez de leur rage
Tousiours excitent quelque orage
Quand ie pense arriuer au port ;
Puis forcez par mon innocence,
Ils arrestent leur violence,
Et n'osent me donner la mort.

Aussi le bien que ie desire
Est il trop grand pour des mortels :

Ie prefere l'heur où i'aſpire
A celuy d'auoir des Autels.
Ciel, ne ſois pas ialoux encore
Si ie la vois & ie l'adore;
Ie borne là tous mes plaiſirs:
Modere doncques ta colere,
Puis que dans ce bien ie modere
L'ardeur de mes autres deſirs.

Le deſplaiſir en ſa preſence
N'oſeroit s'attaquer à moy:
Le deſpit & l'impatience
S'eſloignent lors que ie la voy;
Le deſeſpoir perd ſon audace,
Il s'enfuit, & cede la place
Aux ris, aux plaiſirs innocens;
Et l'Amour quittant ſes malices,
M'offre les plus cheres delices
Dont il puiſſe rauir nos ſens.

Mais vne choſe m'eſpouuante:
Ie parle trop imprudemment;
Si le Ciel ſçait que ie me vante,
I'auray quelque nouueau tourment.
Mon ame, cache ceſte ioye,
Fay que ce jaloux ne la voye,
Si tu veux long temps en ioüir:
Ou bien-toſt cét inexorable
Pour te rendre encor miſerable,
La pourroit faire eſuanoüir.

La presence d'Ariane donnoit ainsi beaucoup de soulagement à l'amour de Melinte : mais il n'y en auoit point en toute la troupe de plus affligé que Palamede, qui regrettoit Epicharis, & qui ne rencontroit aucun passant à qui il n'en demandast des nouuelles. Il estoit encore en quelque contrainte auprés de Dicearque, n'osant faire parestre deuant luy cét amour, & estoit priué de la consolation de pouuoir au moins se plaindre librement. Euphrosyne n'auoit point de plus grand plaisir que de se faire reciter par Arcas ou par quelqu'autre, la vie admirable de son fils, & de combien de merueilleuses qualitez le Ciel l'auoit pourueu ; dequoy elle ne cessoit de remercier les Dieux, & de s'estimer bien-heureuse. Elle auoit desia des soins passionnez pour la belle & vertueuse Ariane, de qui elle receuoit les deuoirs respectueux auec beaucoup de contentement. Lepante & Cyllenie n'apportoient pas peu d'ornement à cette belle compagnie, & la diuertissoient par leur belle humeur, & par la gentillesse de leur esprit, & tous ensemble faisoient vne troupe des plus agreables voyageurs qui se pussent rencontrer en toute la terre.

Desia ils auoient trauersé toute la Thessalie, & approchoient de Larisse qui est proche de la mer, lors qu'ils entrerent dans vn village où ils virent tous les habitans en grand trouble. Ils couroient de tous costez ne pouuant trouuer de seureté dans leurs maisons, & ne sçachant en quel endroit se retirer. Melinte s'adressa à quelques vns de ces hommes esperdus, & leur demanda ce qui causoit cette frayeur & ce desordre. Ils luy conterent qu'vn nombre effroyable de Scythes, apres auoir trauersé le Bosphore de Thrace & passé la mer Egée, estoit venu

prendre terre en Theſſalie, & rauageoit toutes ces coſtes en tirant vers Lariſſe. Melinte les raſſeura le mieux qu'il pût, & fut d'auis qu'ils ſe retiraſſent tous dans cette ville le plus promptement qu'ils pourroient : que pour eſtre mieux receus ils y portaſſent la plus grande quantité de bled & d'autres viures qu'ils auroient : il leur promit de leur ſeruir d'eſcorte, & les pria de n'auoir point de crainte. Cette reſolution eſtant priſe entr'eux, il raſſembla tous ceux qui eſtoient eſpars, & leur ayant fait charger dans des chariots tout ce qu'ils auoient de prouiſions, il fit armer les plus forts, qui faiſoient iuſques à trois cens hommes, ſans ceux qui eſtoient auec luy : puis il fit faire bonne garde toute la nuit ; & le lendemain dés le matin il diſpoſa les vieilles gens auec les femmes & le bagage au milieu, & mit ceux qui pouuoient ſeruir à combattre, partie à la teſte, partie aux coſtez, & le reſte à la queuë. Il donna l'auant-garde à conduire à Lepante, l'arriere-garde à Palamede, & il ſe reſerua le gros pour auoir l'œil par tout. Il vouloit deferer le commandement à Dicearque : mais ce vieillard ſe ſentoit alors indiſpoſé, pource qu'il eſprouuoit mille ennuis & mille regrets en ſon ame, & ne pouuant employer ſon eſprit à donner l'ordre, il pria Melinte de prendre cette charge. Cependant Palamede & Lepante s'eſtoient armez auec Melinte, des belles armes qu'ils auoient dans leur bagage, & ſe preparoient à bien deffendre les perſonnes qu'ils conduiſoient, contre toutes les puiſſances qui les pourroient attaquer ; & ils partirent ainſi en bon ordre en s'acheminant vers Lariſſe. Ils n'eurent pas ſi toſt quitté le village de deux mille pas, qu'ils apperceurent vn gros de Scythes d'enuiron deux mille hommes qui ve-

noient à eux. Melinte anima ses soldats à combattre vaillamment, & redoutant la lascheté qui est ordinaire à des païsans, les enflamma par la consideration qu'ils auoient à deffendre non seulement leurs personnes, mais encore leurs parens, leurs femmes, leurs enfans & leurs biens: que s'ils fuyoient, ils les abandonnoient tous à la mercy des ennemis; & que s'ils monstroient auoir du cœur, ils ne trouueroient rien de si lasche que ces Barbares, qui sçauent bien poursuiure cruellement ceux qui les fuyent, mais qui ne manquent point aussi à fuir ceux qui osent les attendre. Apres les auoir encouragez, il donna ordre à Lepante d'aller charger les Scythes, qui pensant qu'ils fussent beaucoup plus de gens à cause du bagage qui tenoit beaucoup de lieu, se deffendirent seulement comme ayant à combattre vn nombre esgal d'ennemis: toutefois ils ne laisserent pas de receuoir courageusement Lepante, & tirerent grande quantité de traits sur sa troupe. Melinte s'auança vn peu apres, & ses g ns voyant vn Chef si hardy, ne manquerent point à le suiure. Il auoit commandé à ses soldats de ioindre les ennemis le plustost qu'ils pourroient, esperant que les Scythes n'ayant plus l'estenduë qui est necessaire pour tirer leurs flesches, seroient contraints d'en venir au combat de l'espee, auquel ils n'estoient nullement adroits. Cette ruse reüssit comme il l'auoit esperé: pource que les Scythes ayant esté attaquez de prés par Melinte, & ne pouuant plus se seruir de leurs arcs, ne sçeurent soustenir les grands coups d'espée auec lesquels il les assaillit: par tout où Melinte se portoit, les Barbares faisoient iour: toutefois ne fuyant que luy, ils faisoient du desordre d'vn autre costé, & tenoient ainsi la victoire en balance. Mais Palamede

de, suiuant l'aduis que leur auoit donné Trebace, & se fit appeller Alcydamas, & Palamede Polydore. On les logea dans vne des plus apparentes maisons de la ville, où Dicearque se mit au lit aussi tost, se sentant malade, & pouuant à peine souffrir le iour pour les ennuis qui le saisissoient : Euphrosyne, Ariane & Cyllenie se delasserent du trauail du chemin, & leurs craintes furent vn peu appaisées. Les premiers de la ville vindrent receuoir l'ordre d'Alcydamas, qui ayant sceu que les habitans pouuoient bien faire iusques à cinq mil hommes de guerre, creut qu'auec ce nombre ils pourroit se bien deffendre : puis ayant pris Lepante & Polydore, il alla auec eux & les principaux de la ville visiter tout autour de quelle sorte elle estoit deffenduë de murs & de fossez, & quels endroits estoient les plus foibles. Apres s'estre asseuré de tous costez, il disposa des gens aux portes, & aux lieux qu'il iugea importans, & pour les soldats qui n'estoient point de garde, il les obligea de faire vn continuel exercice des armes, afin de les aguerrir, & qu'il s'en peust seruir lors qu'il en auroit besoin, & en mesme temps il despescha vn des siens pour aller trouuer Eurymedon en l'Isle de Lesbos, & l'aduertir qu'ils auoient besoin de secours.

Apres auoir passé huict iours à faire faire seulement vne seure garde, & à instruire ses gens, il iugea qu'il estoit temps de faire quelque sortie : ayant voulu laisser couler ce temps sans se monstrer aux Scythes, afin de leur faire allentir leur premiere fureur, & qu'ils creussent que ce fust par vne grande crainte que l'on auoit d'eux, que l'on se tenoit enfermé. Cela les rendit plus negligens, & les fit espandre en diuerses troupes, pour aller fourrager à l'en-

tour, attendant qu'ils se resolussent de donner vn assaut. Alcydamas prit son temps, & laissant Lepante pour commander dans la ville, sortit auec Polydore à la teste de quinze cens hommes, & alla charger les Scythes diuisez & en desordre, desquels il laissa plus de quatre mil sur la place: puis voyant vn gros de plus de dix mille hommes qui venoit les charger, il fit sa retraitte, n'ayant pas fait perte de plus de trente hommes en ce combat.

Alcydamas fut receu dans la ville, auec les cris de ioye de tout le peuple, qui le regardoit comme son Dieu protecteur: mais rien ne luy estoit si agreable que les caresses de la belle Ariane, qui au retour de ses sorties dont il reuint souuent ainsi plein de gloire, le receuoit victorieux, & prenoit la peine de le desarmer, se trouuant dans vn excés de ioye de le reuoir, & d'estre deliurée des craintes qu'elle auoit lors qu'il estoit dehors. Alcydamas estoit alors dans vn rauissement nompareil, bien qu'il fust honteux de la peine que prenoient ces belles mains qui estoient trop delicates pour manier le fer: il les baisoit à chaque fois qu'elle les portoit, ou pour deffaire son hausse-col, ou ses brassals; & lors qu'il estoit entierement desarmé, il se pasmoit de plaisir en luy donnant de plus estroits & de plus libres embrassemens. Ces caresses se faisoient en presence de la sage Euphrosyne, qui estoit transportée de ioye, considerant l'vnion parfaite de ces belles ames, ausquelles elle souhaittoit vn prompt repos, dans vn lieu plein de seureté. C'estoient là les contentemens qu'Alcydamas donnoit à ses amis par ses frequentes victoires, faisant ainsi souuent succeder la ioye de le voir vainqueur, à la crainte de le voir en danger. Mais en fin il fallut qu'il cedast l'authorité qu'il auoit dans la ville à vn nommé Arimin, qui fut

enuoyé par Flauian Gouuerneur de la Macedoine & de la Theſſalie: toutefois Arimin ayant appris les grands exploits qu'auoit fait Alcydamas, le pria de continuer auec luy les ſoins qu'il auoit pris de la ville, & d'employer touſiours ſa valeur pour ſa deffence. Alcydamas & Polydore firent encore quelques ſorties qui le mirent en telle eſtime auprés d'Arimin, que rien ne ſe faiſoit que par leurs aduis. Ils ſe maintindrent long temps ſans que les Scythes oſaſſent approcher des murs, pour eſcalader vne ville d'où ſortoient de ſi vaillans hommes: Mais en fin leur grand nombre ayant effrayé toute la Theſſalie & les Prouinces voiſines, obligea Flauian & le Preteur qui gouuernoit l'Epire de ſe ioindre auec ce qu'ils auroient de troupes pour les aller combattre. Ils auoient enſemble dix mille hommes, & Alcydamas & Polydore ayant eu aduis qu'ils vouloient donner bataille, demanderent congé à Arimin pour s'y trouuer, & ſortirent à la teſte de deux mille Gentils-hommes Theſſaliens, & de trois mille hommes de pied qu'Arimin enuoyoit. Leur arriuée fut extrémement agreable à Maxence & à Flauian, qui leur voyant vne ſi bonne mine, & ayant eſte aduertis de leurs valeureuſes actions, les receurent au conſeil de guerre, auquel il fut propoſé en quel lieu on deuoit combattre les ennemis. Chacun demeura d'accord qu'a cauſe de l'inegalité du nombre, il falloit chercher des lieux aduantageux, ce qui fit que Maxence & Flauian furent d'auis que l'on taſchaſt à les attirer dedans les lieux couuerts de la Theſſalie, entre le mont Olympe & le fleuue Penée, afin qu'ils ne peuſſent eſtendre leurs troupes dans ce lieu eſtroit, & qu'eux ne peuſſent eſtre enueloppez. Ce conſeil alloit eſtre ſuiuy: mais Alcydamas dit qu'il ſe falloit bien gar-

der d'attirer les Barbares au milieu du païs : pource que n'y ayant point de retraittes, ils s'obstineroient sans doute à vaincre, & le grand nombre pourroit ainsi l'emporter sur le moindre. Qu'il estoit d'auis qu'on les allast attaquer le plus prés de leurs vaisseaux que l'on pourroit ; qu'entre les rochers ils trouueroient les mesmes auantages des lieux estroits pour combattre, & que les Barbares ayant les retraittes si proches, ne manqueroient point à les aller chercher à la moindre frayeur qu'ils auroient : que puis qu'ils n'auoient dessein que de les chasser, il falloit faciliter leur fuitte, & non pas les reduire en vn lieu où l'on seroit oblige de tuer iusques au dernier pour les vaincre. Pour luy, qu'il trouuoit plus à propos de les aller combattre au lieu mesme où ils auoient assis leur camp, qui estoit entre la ville de Larisse & la coste de la mer ; pource qu'en cas que les Romains n'eussent pas du meilleur, ils auroient la ville pour retraitte, & ce lieu estoit serre à cause des rochers, & tel qu'ils le pouuoient desirer. Ces considerations furent trouuées tres-prudentes, & chacun ayant suiuy cét aduis, on se resolut de les combattre le lendemain, & d'aller loger aux enuirons de la ville pour estre prests dés le matin. Cependant ils ordonnerent ainsi leur bataille. Il fut arresté que les Romains seroient à la pointe, commandez par Maxence, les Macedoniens marcheroient à costé droict auec Flauian en vn bataillon, & que les Epirotes & Thessaliens seroient au costé gauche, conduits par vn Cheualier Romain nommé Milon : la cauallerie des Thessaliens fut ordonnee pour estre sur les deux aisles, dont il y auroit mille hommes sur la droite commandez par Alcydamas, & autant sur la gauche dont Polydore seroit le Chef. Toutes ces choses ayant esté ainsi disposées, & cha-

cun estant encouragé à bien faire, on se retira aux enuirons de Larisse: mais la Caualletie fut logée dans la ville, auec commandement de se rendre au poinct du iour au corps de l'armée. Alcydamas & Polydore y ramenerent leurs troupes, dont le premier se retira en son logis, & l'autre ayant eu charge de garder les portes du costé des Scythes, s'alla reposer au corps de garde.

Alcydamas à ce retour trouua Dicearque fort malade, lequel sçachant qu'il estoit arriué, l'enuoya prier de le venir trouuer, & luy dit qu'il se resioüissoit de ce qu'il le pouuoit voir auant que de mourir, & ayant fait venir encore Euphrosyne & Ariane, il les pria de le vouloir escouter, & leur parla ainsi.

HISTOIRE DE DICEARQVE & d'Acidalie.



PVIS que mon mal me reduit à l'extremité, ie ne veux pas sortir du monde auec la reputation d'vn homme si meschant & si cruel que vous auez sujet de me croire; & pour empescher que ma memoire ne vous soit si odieuse, ie suis contraint de vous reciter toute ma vie, que ie puis appeller vn desastre continuel, & de ne vous taire aucune chose, soit des accidens honteux qui me sont arriuez, soit des violentes & furieuses resolutions que la cruauté de ma fortune m'a forcé de prendre.

Ie confesse que l'ambition a esté la passion forcenée

qui m'a tousiours agité, à laquelle celle d'amour se meslant encore, ces deux furies ensemble m'ont tourmenté si cruellement, que ie n'ay point esté maistre de mes actions, & me suis laissé conduire à elles sans appeller en aucune façon la raison à mon secours. Euphrosyne sçait de quelle sorte s'est passee ma ieunesse: car ie ne doute point qu'elle n'ait connu que dés mon ieune aage il m'estoit impossible de souffrir vn esgal dans Syracuse, croyant que ma noblesse & mon courage me donnoient des aduantages, que nul que moy ne pouuoit pretendre. Viuant ainsi i'eus beaucoup de querelles à demesler auec les premiers des ieunes hommes de la ville, sur lesquels il falloit tousiours que i'emportasse le dessus, ou bien ie n'auois aucun repos. Lors que i'eus enuiron l'aage de vingt ans, voyant qu'Euphrosyne estoit la premiere de celles qui estoient en consideration dans Syracuse, ie creus que ce deuoit estre là le but de mes desirs. Du commencement ie ne fus attiré à la rechercher que par la crainte que i'eus que si vn autre venoit à la posseder, ce seroit vn tesmoignage qu'il seroit plus estimé que moy : mais depuis trouuant en elle des qualitez excellentes, ie ioignis de telle sorte l'amour à mon ambition, qu'il n'y auoit moyen que ie n'eusse alors entrepris pour paruenir à ses bonnes graces. Elle sçait les seruices que i'ay tasché de luy rendre, & de combien d'artifices ie me suis seruy pour auancer mon dessein : tantost employant la magnificence, pour monstrer la grandeur de mes biens & de ma naissance; tantost vsant d'vne extréme modestie pour gaigner le cœur de sa mere, qui n'approuuoit pas les despences superfluës : en fin ie me suis tourné en mille sortes pour la vaincre, me trouuant engagé par l'hon-

neur & par l'amour, pour l'emporter sur tous les autres; toutefois ie n'acquerois aucune chose sur l'esprit d'Euphrosyne, ny de sa mere. Mais quand Hermocrate reuint de ses voyages où il auoit suiuy Germanicus, ie me trouuay bien plus reculé encore de ce que ie pretendois: pource qu'Hermocrate ayant preuenu les Syracusains par vne grande reputation, en laquelle il estoit auant mesme que d'estre de retour, chacun tourna sur luy les yeux aussi tost qu'il parut; & il sembloit que l'on ne prenoit pas la peine de me regarder. Ce mespris anima tellement mon ambition ialouse, que ie ne craignis point de me declarer son ennemy; n'ayant alors aucun sujet de haine contre luy, sinon qu'il estoit plus honoré que moy; & plus il se rendoit aimable à tous, plus ie le voyois à regret. Mais quand il entreprit d'aimer Euphrosyne, ce fut alors que ma ialousie eut vn visible fondement, & ie pratiquay toutes choses ouuertement & secrettement, pour faire perdre l'opinion que l'on auoit de luy. Toutefois ne pouuant rien acquerir de cette façon, & voyant qu'à mon exclusion il estoit receu chez Euphrosyne, ie ne sçaurois vous dire quelle rage ie sentis en mon cœur; en fin ie trouuay l'inuention de le chasser de cette maison, par le moyen d'vne lettre contrefaite d'Eryx pere d'Hermocrate à la mere d'Euprosyne, par laquelle il la prioit de ne plus souffrir son fils chez elle, pource qu'il le destinoit ailleurs. Cette ruse reüssit pour quelque temps, chacun estant prompt à ressentir ce qui touche à l'honneur, & vous sçauez qu'vne offence de cette façon surprend tellement, qu'il est impossible que l'on pense alors à douter si la chose est vraye ou fausse. La mere d'Euphrosyne bannit aussi tost Hermocrate de sa maison, sans

le vouloir escouter en sa deffense. Et pour moy sçachant ce qui luy estoit arriué, ie fis tous mes efforts pour acquerir Euphrosyne dans ce ressentiment d'iniure, esperant que pour faire despit à Eryx, ils tourneroient les yeux sur moy. Mais Eryx & Hermocrate s'estant esclaircis ensemble, mon artifice fit son effect contre moy-mesme, & en peu de temps le mariage d'Hermocrate & d'Euphrosyne se resolut, & incontinent apres s'accomplit. Ie conceus vn tel despit du mespris que l'on auoit fait de moy, & du bon-heur d'Hermocrate, que cent fois ie me resolus de le faire mourir: mais voyant qu'il n'y auoit plus de remede à vne chose faite, ie ne pûs souffrir de demeurer dauantage à Syracuse, où i'eusse esté contraint de voir continuellement vn ob et qui m'estoit si fascheux, & m'en allay pour long temps à Corynthe.

Lors que i'y fus arriué, tous ceux de ma connoissance tascherent de me diuertir, & ie ne songeois aussi à autre chose pour dissiper l'ennuy qui me tourmentoit: ie voyois souuent les compagnies, & en fin voulant chasser les passions qui me trauailloient, par vne qui pourroit estre plus heureuse, i'eus dessein de faire vne autre amour, & iettant les yeux sur Acidalie qui estoit la plus belle de Corynthe, i'entrepris de l'aimer. I'auois voulu d'abord esbloüir ceux de Corynthe, par vn superbe appareil d'habillemens & de suitte, qui me rendoit honoré par toutes les compagnies. Toutes les filles qui aiment ces ornemens exterieurs, me regardoient auec desir, & attendoient auec inquietude le choix que ie ferois de l'vne d'elles: de sorte que lors que ie m'adressay à Acidalie, elle me receut auec beaucoup de contentement, & ie m'apperceus aussi tost des artifices de quel-

ques autres filles, qui tascherent à me destourner de cette affection, par mille malices qu'elles inuenterent contre Acidalie: mais ces atteintes ne firent point d'effect sur moy; au contraire, la connoissance que i'eus de leur dessein, fut cause que ie m'engageay plus auant auec elle; & pource qu'elle estoit fort belle, peu à peu ie me trouuay dans vne passion bien violente. Elle vsa de froideur du commencement, pour s'asseurer dauantage de moy, & ne confessa point qu'elle me vouloit aimer qu'apres beaucoup de temps: mais lors qu'elle me vit entierement soubmis, elle prit quelque empire sur moy; toutefois elle m'obligeoit d'vne grande confidence; & ainsi meslant les faueurs à quelques rigueurs affectées, elle me rendit si amoureux, que ie ne pouuois viure qu'auprés d'elle. En ce temps vn ieune homme nommé Attale frequentoit parmy nous, qui estoit d'assez bon lieu; mais qui se rendoit si agreable par beaucoup de plaisantes actions & de traits de raillerie, que l'on ne croyoit pas se pouuoir bien réjoüir s'il n'estoit en la compagnie. Il est vray qu'il estoit d'vne humeur si gaye, & tellement né à la boufonnerie, que lès traits de son visage, ses bras, ses iambes & tout le reste de son corps, ne manquoient point à executer toutes les soupplesses que son esprit leur ordonnoit de faire. Il n'y auoit aucune personne ridicule qu'il n'imitast, aucune subtilité qu'il ignorast: mais il s'estoit tellement estudié à contrefaire les discours des impertinens & des stupides, qu'il luy eust esté difficile de parler serieusement. Ie m'apperceus qu'Acidalie prenoit vn peu plus de plaisir qu'elle ne deuoit en tout ce que faisoit Attale. Aussi tost qu'il parloit, elle admiroit la viuacité de son esprit: s'il tournoit vn pied ou vne main, elle faisoit

remarquer les gentillesses de ses postures, & donnoit tousjours aduis la premiere de ce qu'il faisoit, de peur qu'il perdist la loüange d'vne seule de ses actions. Ie me faschois de ce qu'elle s'emportoit vn peu trop à l'estimer, iugeant que cela prouenoit d'vn esprit foible, qui iugeoit grandement loüable, ce qui estoit simplement ridicule. Ie taschay à luy faire perdre peu à peu cette bonne opinion qu'elle auoit d'Attale, luy faisant recognoistre qu'il auoit raison de contrefaire ainsi le sot & le niais, pource qu'il ne pourroit iamais faire vn discours qui tesmoignast qu'il fust habile en quelque chose : que ces esprits n'estoient propres que pour faire rire, & qu'il falloit bien se garder de leur fier vn secret, ou d'esperer d'eux vn conseil sur vne chose d'importance : qu'aussi voyoiton ordinairement que les femmes & les filles aimoient ces personnes en public pour en rire : mais de les estimer dignes de leur affection, qu'elles s'en donnoient bien de garde ; pource que ces sortes de gens ne peuuent auoir les conditions necessaires pour entretenir long temps vne amitie : Car, luy disois-ie, le respect, la discretion & la fidelité sont des qualitez trop serieuses pour des esprits si esueillez : ils sont si libres & si volages, qu'ils ne peuuent souffrir aucune contrainte ; & pour ne pas perdre vn bon mot ou vne action plaisante, ils quitteroient toutes considerations de tenir vne affection secrette. Acidalie connoissoit bien que ie parlois comme interessé, & cela luy faisoit douter que mes raisons fussent bonnes : toutefois elle fut quelque temps à me croire. Mais en fin Attale s'estant apperceu de son inclination, commença à ne plus estre si liberal enuers tous de sa bouffonnerie, & luy tesmoigna qu'il

qu'il ne se seruoit de ces actions que pour luy plaire. Cela l'obligea entierement, & Attale connoissant le progres qu'il faisoit dans ses bonnes graces, s'auançoit à prendre des libertez auec elle sans se beaucoup hazarder: pource que si elle ne le vouloit pas souffrir, cela estoit pardonné à l'humeur libre d'Attale, & si elle le souffroit, il sçauoit se seruir assez souuent de cette faueur. Ie voyois toutes ces choses auec beaucoup de despit, ne sçachant quel remede y trouuer, & ne laissois pas de l'aimer esperduëment; & mon amour croissant augmentoit ma rage, luy voyant prendre des faueurs que ie n'osois pretendre. Acidalie se laissa tellement emporter à cette folle amour d'Attale, qu'elle ne la pouuoit plus cacher: s'il estoit en quelque lieu, il falloit incontinent qu'elle quittast toute autre personne pour l'aller trouuer; & estoit tellement aueuglée en admirant tout ce qu'il faisoit, qu'elle ne s'apperceuoit point de la visible connoissance qu'elle donnoit à chacun de sa passion. Ie luy representay aussi discrettement que ie pûs, quel tort elle se faisoit, & luy faisois sentir qu'elle me deuoit estimer autrement que luy: mais elle ne me pût souffrir dauantage parler de la sorte, & ie voyois qu'elle commençoit à me fuir, de peur que ie ne l'importunasse de ces discours, & n'auoit plus de soucy que de son Attale.

Il faut en fin que ie vous conte mes plus cruelles douleurs, & le sujet de toute ma honte. Vn iour i'allay chez elle l'apresdisnée assez tard, & sçachant qu'elle s'estoit allé promener, ie me resolus de l'attendre dans sa chambre, & me mis sur vn lict, où insensiblement ie m'endormis. Ie m'esueillay toutefois lors qu'elle reuint, & vis Attale seul auec elle dans la chambre: elle

ne ſçauoit point que ie fuſſe dans la maiſon, de ſorte que ie me reculay deuers la ruelle du lict le plus que ie pûs dans l'obſcurité, de peur d'eſtre apperceu, & d'où ie pouuois voir ce qu'ils feroient. Elle oſta le mouchoir qui luy cachoit le ſein, & incontinent Attale ſe mit à le baiſer aſſez librement, pource qu'elle prenoit plaiſir à ces careſſes, & aux cajolleries auec leſquelles il admiroit la beauté de ce ſein, & ſe confeſſoit redeuable de la liberté qu'elle luy donnoit: puis il adiouſta par mocquerie. Mais vrayement, Madame, vous deuriez accorder de pareilles faueurs à Dicearque qui vous aime ſi ſerieuſement; & elle luy reſpondit, quand ie luy en donnerois la permiſſion, il ne les prendroit iamais de ſi bonne grace que vous. Ie fus bien outré de ces paroles, mais ie ſouffris encore des coups bien plus ſenſibles. Ils ſe mirent ſur des ſieges qui eſtoient au pied du lict, où à la verité ie ne les pouuois pas voir, mais ie pouuois aiſément entendre ce qu'ils diſoient. Apres quelques diſcours qui teſmoignoient qu'elle luy permettoit de grandes priuautez, i'oüy qu'elle dit. Ah! Dieux, Attale, laiſſez moy: n'eſtes vous pas encore ſatisfait? & quelque temps apres elle adiouſta. Hé bien! eſtes vous content? Ie croy à preſent qu'elle luy permettoit ſeulement quelques libertez, qui toutefois ne ſe doiuent point ſouffrir: mais alors ma ialouſie me força de croire que ces paroles teſmoignoient qu'il auoit obtenu d'elle les dernieres faueurs; & ſans mettre en doute que cela ne fuſt, i'entray en vne telle fureur, que ie regrettay cent fois de n'auoir pas vn poignard pour les tuer tous deux: mais ne pouuant me vanger alors, ma honte & mon deſpit me contraignirent de me taire, de peur qu'ils ſceuſſent que i'a-

uois esté tesmoin de leurs caresses. Ils s'en allerent assez tost pour n'estre point surpris ; & pour moy ayant demeuré quelque temps plein de confusion & de rage, ie me retiray le plus secrettement que ie peus, ayant plus de crainte d'estre descouuert, que si moy-mesme i'eusse fait vne action bien honteuse.

Lors que ie fus chez moy ie m'enfermay seul, & là mon amour irritée d'vne offense si cruelle, me fit abandonner à la fureur & au desespoir : ie m'arrachay les cheueux, ie m'outrageay de coups, & fis toutes les actions qu'vne rage vehemente force de faire. Ie voyois bien que ie pouuois mespriser cette Acidalie, & la laisser libre auec son Attale: mais i'estois engagé si puissamment à l'aimer, que ie croyois auoir receu d'elle vn aussi grand outrage que si desia elle eust esté ma femme. Ie la considerois dans sa faute, & l'auois alors à mespris : puis aussi tost ie me l'imaginois toute belle, & ne pouuois souffrir seulement la pensée qu'vn autre en eust la possession. Mais quoy? disois-ie, ie l'aimeray encore, & n'auray point à desdain vne personne soüillée, la honte de son sexe & les restes d'Attale? ie continuëray encore à desirer ce que ie dois auoir en horreur, & m'estimeray mal-heureux d'auoir esté tesmoin de ce qu'elle a souffert, au lieu de me resioüir d'auoir connu sa legereté & sa foiblesse? Non, non, soyons plus sages, & chassons de nostre esprit cette beauté qui cache tant de deffauts; & qui n'a offencé mon amour qu'en se perdant elle mesme. Ie demeurois quelque temps en cette resolution, & peu apres cette Acidalie reuenoit en mon ame auec plus de charmes que iamais; & il sembloit que mon imagination se pleust à me la representer plus esclattante, afin de m'empescher de l'oublier, & pour me mettre en

vn plus grand trouble. Alors ie reprenois ainsi. Quoy donc, ie la laisseray en la possession d'vn autre, & cependant que i'auray bien de la peine à me deliurer d'vn si doux & si cruel souuenir, Attale ioüira paisiblement d'Acidalie, & goustera autant de delices que i'esprouueray de tourmens? où fuiray-ie, miserable? demeureray-ie à Corinthe pour voir continuellement mon mal-heur, & pour le mieux sentir? ou bien retourneray-ie à Syracuse, pour voir d'vn autre costé Hermocrate heureux auec Euphrosyne, dont les contentemens me renouuelleront à toute heure le souuenir de ceux d'Attale auec Acidalie : Acidalie, cruelle, ingrate, folle, impudique, te puis-ie aimer encore? Mais aussi, Acidalie pleine de beauté, de graces & de charmes, puis-ie ne te point aimer? Esprit indigne d'estre aimé de moy : mais Beauté digne de tous les vœux de la terre. O despit! ô amour! que dois-ie faire? l'aimeray-ie, ou ne l'aimeray-ie point?

Mon ame estoit ainsi agitée de mille pensées furieuses & extrauagantes, & ma rage me transporta tellement, que ie conceus vne resolution dont vous vous estonnerez, ne croyant pas qu'en tous les siecles personne en ait peu prendre vne pareille. Non, ce dis-ie, il est certain que ie ne la dois point aimer; & qu'il faut au contraire que ie poursuiue d'vne haine mortelle, celle qui m'a fait vn si cruel outrage : mais il faut aussi que i'empesche qu'vn autre la possede. Ie veux l'espouser, afin que i'aye ce pouuoir de la rendre aussi malheureuse, qu'elle rend ma vie pleine de desastre. Ie ne la toucheray iamais, ne pouuant plus m'approcher d'vne personne soüillée ; mais i'empescheray bien que personne n'en approche; & ainsi ie n'auray que les desplaisirs

de n'en ioüir point, qui me sont aussi bien ineuitables.

Apres auoir passé la nuit à me ronger l'esprit de ces furieuses resueries, ie me fortifiay si bien en cette estrange resolution, que le lendemain i'allay trouuer des le matin vn de ses oncles pour le prier de parler de nostre mariage à sa mere, sçachant bien qu'ils me receuroient aussi tost ; & pour l'obliger à dépescher cette affaire, ie luy fis present d'vn diamant de grande valeur. I'auois remis mon visage le mieux que i'auois peu, pour feindre vne grande affection ; & quelque temps apres i'eus vne response aussi fauorable que ie l'auois esperee. Acidalie mesme ne repugna point à la volonte de ses parens, sçachant bien qu'ils n'eussent iamais consenty qu'elle espousast Attale. Elle tesmoigna me receuoir auec beaucoup de contentement pour m'abuser ; & ie feignois aussi de desirer auec impatience le iour de nostre mariage, faisant parestre le plus de ioye que ie pouuois ; encore que plus ie la voyois alors, plus ie me fortifiois pour l'auoir en haine. Attale se fit voir quelques iours chez elle en ce temps-là, & ie remarquay bien quelques regards qu'ils s'enuoyerent, l'vn enuiant mon bonheur, & l'autre faisant parestre qu'elle me receuoit à regret ; & ils ne sçauoient pas que ie sceusse tant de choses de leur intelligence : mais ie gardois en mon cœur d'estranges desseins.

En fin le iour de nostre mariage arriue, & toutes les ceremonies estant acheuées, sur le soir on nous mena coucher ensemble, mais ce fut vne nuit estrange : pource que si tost que l'on nous eut laissez seuls, ie luy dis. Acidalie, croyez vous que ie sois à present ce Dicearque autrefois si amoureux de vostre beauté, & si prompt à obeïr à

vos commandemens? Non, non, ſçachez que ie ſuis voſtre plus cruel ennemy, & que ie ne vous ay eſpouſée que pour vous rendre la plus miſerable perſonne du monde. Elle ſe mit à pleurer, & me demanda pourquoy ie luy parlois ainſi. Allez, luy dis-ie, ſale & impudique, pleurez ſeulement voſtre faute, & n'eſperez pas de m'eſmouuoir iamais. Souuenez vous de ce qu'Attale a obtenu de vous, dequoy i'ay eſté teſmoin, & croyez que ie ne vous ay pas eſpouſée pour ioüir de ſes reſtes; mais pour l'empeſcher de ioüir de vous, & pour vous faire tous les iours ſentir la punition de l'outrage que vous m'auez fait. Elle nia long temps qu'elle euſt iamais permis aucune choſe à Attale, mais en fin voyant que ie ſçauois trop de nouuelles de ce qu'ils auoient dit enſemble, elle fut reduite à me confeſſer qu'elle luy auoit ſeulement accordé quelques petites libertez, dequoy elle me demanda pardon auec vn torrent de pleurs: toutefois ie ne la voulus point croire, & elle ne me pût iamais fleſchir; de façon que toute la nuit ſe paſſa en reproches, en deſeſpoirs, en ſanglots & en larmes. Le lendemain ceux qui nous vindrent viſiter, s'eſtonnerent bien de la voir en l'eſtat d'vne perſonne deſeſperée, & on ne ſçauoit qu'en iuger. Ie voyois bien qu'elle auoit enuie de chercher du refuge deuers ſa mere, & en luy faiſant ſes plaintes, faire en ſorte que ie ne l'emmenaſſe point à Syracuſe, & qu'elle la retiraſt chez elle; mais ie la preuins: pource que dés le iour meſme i'auois fait preparer vn vaiſſeau auec tout mon equipage, & ayant pris congé de mes amis dans Corynthe, ie la contraignis de partir auec moy.

Iugez vn peu quel eſpoir ie pouuois auoir de ioüir iamais d'aucun contentement: ie prenois pour ma compa-

gne ordinaire vne perſonne qui eſtoit la peſte de ma vie, & de qui i'auois reſolu d'eſtre le fleau perpetuel, ayant entrepris de ne la laiſſer ioüir d'aucun repos, puis qu'elle me rendoit le plus mal-heureux des hommes. Mais lors que nous fuſmes arriuez à Syracuſe, ie fus bien empeſché, me trouuant obligé de veiller continuellement ſur celle que ie ne pouuois regarder qu'à regret, & laquelle ie craignois meſme d'irriter par trop, de peur qu'elle ne ſe portaſt à m'oſter encore vne fois l'honneur, & peut-eſtre la vie. Toutefois elle n'eſtoit pas d'vn naturel violent, & n'euſt pû conceuoir vne reſolution hardie: ſeulement lors que i'eſtois ſeul, elle venoit quelquefois me trouuer, & ſe iettant à mes pieds elle imploroit ma pitié, & me demandoit pardon en verſant vne infinité de larmes, m'embraſſant les genoux & faiſant mille ſoubmiſſions. Ses pleurs & ſa beauté m'eſbranloient vn peu: mais auſſi toſt ie deſtournois la veuë, & plein d'vne cruelle reſolution ie luy diſois. Madame, ſi vous pouuiez recouurer la pureté que vous auez perduë, vous auriez quelque ſujet d'eſperer mon amitié: mais puis qu'il eſt impoſſible, croyez que i'ay touſiours voſtre faute preſente à mon ſouuenir, qui vous deffend d'attendre que iamais ie vous pardonne. Elle me faiſoit alors mille ſermens, que la faute qu'elle auoit faite n'eſtoit point telle que ie la croyois: mais les Dieux meſmes n'euſſent pas eſté capables de m'en faire perdre l'opinion. Ah! diſoit-elle alors, puiſque vous le voulez croire, oſtez moy donc du monde: faites que ie meure de voſtre main, pour finir vne ſi cruelle miſere. Il faudroit, luy reſpondois-ie, que ie me tuaſſe en meſme temps, pource que ie ſuis aſſeuré de ne guerir iamais du reſſentiment de voſtre offenſe que par la mort, & ie ne puis me ſoulager que par

la vangeance que ie prens de vous. Alors elle se mettoit aux iniures contre moy, m'appellant cruel, barbare, tygre, & me faisant mille reproches que sa douleur la forçoit de me dire. Mais, ny ses soubmissions, ny ses pleurs, ny sa rage, ne me purent iamais flefchir. Tout le relasche que ie luy donnois, c'estoit lors que ie la laissois quelque temps viure separément sans la voir; m'estant asseuré de sa continence, pource que de desplaisir elle s'estoit bannie de toutes sortes de compagnies. Toutefois donnant ainsi du tourment à autruy, ie n'en estois pas exempt; & ie croy que i'auois l'esprit pour le moins aussi agité qu'elle, estant contraint de resserrer mes douleurs dans mon ame de peur d'en donner tesmoignage, & elle soulageoit les siennes par les pleurs qu'elle ne craignoit point de respandre.

Me voyant reduit à vne vie si mal-heureuse que ie m'estois moy-mesme procurée, & ne rencontrant dans ma maison que des objets pitoyables & funestes, ie me resolus pour soulager vn peu mon esprit par les occupations du dehors, de m'employer aux affaires publiques; & me sentant rongé d'ennuis ie pris vne haine contre tout le mõde, & eusse voulu voir tous les hommes aussi mal-heureux que moy. Hermocrate fut le premier object de ma fureur: la vieille inimitié que i'auois conceuë contre luy, fit que ie me trouuay entierement disposé à le vouloir destruire, esperant que si ie satisfaisois ainsi ma passion de me vanger de tous costez, ie ne serois pas au moins priué de tout plaisir. Ie pratiquay toutes sortes de moyens pour le perdre, & ayant fait vne ligue contre luy, ie mis en mon esprit le plus de desseins que ie pouuois sur ce sujet, afin qu'il fust du tout occupé en ces pensées, & que ie songeasse moins

se moins à mes mal-heurs domestiques. Cette ligue me rendit puissant, & ie me trouuay en estat de resister à toutes les choses qu'il proposoit dans les assemblées publiques, & de renuerser tous ses desseins : mais trouuant qu'il l'emportoit quelquefois sur moy par l'authorité qu'il auoit acquise, & l'amour que l'on luy portoit, ie me laissay aller plus que iamais au desir de le ruiner entierement. Ie me seruis à ce dessein de la ruse de faire croire aux Syracusains qu'il affectoit la tyrannie; & par les armes que ie fis trouuer chez luy ie donnay fondement à mon accusation, qui toutefois eust esté trouuée fausse aisément, sans les artifices que i'employay pour rendre le Preteur Romain iuge de cette cause ; mais les Syracusains qui l'aimoient me preuindrent ; & n'osant aussi l'absoudre entierement, le bannirent seulement pour cinq ans selon leur ancienne Loy.

Ie n'estois point content de ce iugement, au contraire i'estimois qu'il estoit aduantageux pour Hermocrate, auquel les Syracusains ayant tesmoigné tant d'affection, ie craignois qu'ils ne le rappellassent bien tost de son exil, & ne le missent en plus grande authorité que iamais. De fortune vn peu auparauant quelques Corsaires auoient esté pris sur les costes, & Hermocrate poursuiuant leur punition, i'entrepris de les sauuer, seulement pour luy contredire. Ie fus visité secrettement par quelques Pyrates leurs compagnons, qui taschoient de corrompre les Iuges; & qui ayant appris le dessein que i'auois de les obliger, m'offrirent tout ce que ie pourrois desirer d'eux pour le salut de ceux qui estoient pris. Ie refusay tous leurs presens; mais en mesme temps Hermocrate estant condamné

à eſtre banny, & ſçachant qu'il auoit reſolu de s'en aller à Carthage, ie les enuoyay querir, & les fis obliger par ſerment d'executer fidellement tout ce que ie deſirerois d'eux, & que ie leur remettrois entre les mains leurs compagnons. Ils me promirent de me ſeruir contre tout le monde, & auſſi toſt ie fis deliurer de ma ſeule authorité, ceux qui auoient eſté pris, pource que ie gouuernois tout alors; & les ayant tous fait venir chez moy, ie les priay de ioindre leurs querelles aux miennes, & de faire en ſorte qu'ils priſſent Hermocrate leur ennemy & le mien, lors qu'il s'en iroit à Carthage, & qu'ils l'emmenaſſent ſi loin auec ſa femme qu'il n'en fuſt plus parlé dans la Sicile; qu'il falloit pour ce ſujet qu'ils les vendiſſent à quelques Barbares, & ie deſiray d'eux encore que ce fuſt ſeparément, afin de deſlier ainſi ceux dont l'vnion m'auoit donné tant de ialouſie & de tourment.

Ils receurent tous cette priere auec beaucoup de ioye, tant pour auoir occaſion de me teſmoigner de quelle ſorte ils deſiroient me ſeruir, que pour ſe vanger ſur Hermocrate de ce qu'il auoit pourſuiuy leur mort, & ils me iurerent tous qu'inuiolablement ils executeroient ce que ie deſirois d'eux. Ie les priay encore, que ſi Euphroſyne qui eſtoit fort groſſe, accouchoit dans le temps qu'elle ſeroit auec eux, ils iettaſſent dans la mer ce qui en naiſtroit, pour eſteindre à iamais cette race. Apres qu'ils m'eurent promis de faire exactement tout ce que ie leur recommandois, ie leur fis encore quelques preſens; i'en receus auſſi d'eux, pour ne leur pas teſmoigner de meſpris, & apres beaucoup de mutuelles proteſtations, ils s'en allerent attendre Hermocrate au paſſage aupres du

port de Lylibée. Ils ne faillirent point d'accomplir fidelement ce qu'ils m'auoient promis; car ils enleuerent Hermocrate & Euphrosyne, mais ils manquerent seulement en cela, qu'ils ne vendirent pas Hermocrate si tost quils m'auoient asseuré, & le garderent quelque temps auec sa femme. parmy eux.

Ie n'eus point de nouuelles de ce que tous estoient deuenus, sinon enuiron quatre ans apres, pendant lequel temps n'ayant plus Hermocrate, qui m'occuppoit l'esprit auparauant, ie tombay dans le vif ressentiment des maux de ma maison; & pour les soulager en quelque sorte, i'entrepris de bastir vne maison superbe aux champs, & fis en mesme temps construire vne tour, en intention d'y renfermer Acidalie pour le reste de ses iours. Mais au bout de ces quatre années ie sceus que quelques hommes demandoient à parler à moy. Ie les fis venir, & les reconneus pour ces mesmes Pyrates, qui venoient me rendre compte de ce qu'ils auoient fait. Ils me dirent qu'ils auoient pris Hermocrate & Euphrosyne, lesquels ils n'auoient peu vendre encore en lieu d'où ils ne peussent reuenir; que lors qu'ils auoient eu Euphrosyne, elle s'estoit déja deliurée de l'enfant dont elle estoit grosse : mais que depuis estant parmy eux, elle auoit accouché d'vne fille qui leur auoit semblé si belle qu'ils n'auoient peu se resoudre de la faire mourir: toutefois que pour ne point manquer à ce qu'ils m'auoient promis ils me l'auoient amenée pour en disposer comme bon me sembleroit. Alors ils me presenterent cette ieune fille, aagée d'enuiron deux ans, de qui la beauté me surprit: mais lors qu'elle ouurit ses petits bras pour m'embrasser en me fa-

lüant, ie fus touché d'amour & de pitié pour elle, & me resolus plustost de la nourrir, que de luy estre si cruel que i'auois resolu. I'ay bien du regret, poursuiuit Dicearque, en s'adressant à Euphrosyne & à Melinte, de ne pouuoir vous presenter à cette heure cette nourriture que i'ay faite; c'est la gentille & courageuse Epicharis, qui est fille d'Euphrosyne, & vostre sœur, dit-il à Melinte. Euphrosyne ne sçauoit point qui estoit cette Epicharis : toutefois elle estoit bien resioüye que son enfant eust esté conserué : Mais Melinte & Ariane s'escrierent en mesme temps. Melinte dit : Quoy, Epicharis est ma sœur ? & Ariane, Helas ! Melinte, ma chere Epicharis est donc vostre sœur ? Ah ! que cette nouuelle donnera de ioye à mon frere qui l'aime si passionnément, & en mesme temps qu'il en receura de douleur pour ne sçauoir où elle est. Dicearque fit vn peu cesser toutes ces admirations & ces ioyes, en continuant ainsi. Il est vray que cette ieune fille se rendit tousiours si agreable, que ie fus contraint de l'aimer malgré la haine que i'auois pour ceux qui l'auoient mise au monde. Elle auoit vn esprit si vif & si gentil, qu'elle me contraignoit souuent de rire, lors que i'en auois peu de sujet en la presence d'Acidalie ; & quand elle fut plus auancée en aage, ie fus pressé par quelques vns de mes amis de la marier, pensant qu'elle fust esclaue, à vn nommé Asylas qui estoit vn serf, ne dans ma maison : mais i'eus en horreur cette proposition ; comparant la noblesse de son sang, auec la bassesse d'Asylas ; & ne pûs m'empescher de dire, que les Dieux ne me pardonneroient iamais de mesler son sang illustre

auec cét autre si indigne d'elle. Cette parole fut bien remarquée, & plusieurs fois depuis ie fus pressé par plusieurs, & par Palamede mesme, de leur dire de quels parens elle estoit née. Iamais ie ne leur en voulus rien dire, voulant me reseruer tousiours à disposer de sa fortune, & la rendre telle qu'il me plairoit. En ce temps Acidalie mourut, soit qu'elle se fust donné la mort par poison, ou qu'elle luy fust arriuée de desplaisir, ne pouuant plus supporter sa misere, & mesme voyant que cette tour estoit preparée pour elle : mais auant que de mourir elle me fit tant de sermens, qu'elle n'auoit point commis la faute que ie m'estois imaginée, que ie pense à present que la creance que i'en auois eue n'auoit eu que ma ialousie pour fondement. Elle se voüa aux furies pour la tourmenter eternellement dans les enfers, si cela estoit veritable ; & ne desira autre satisfaction de moy en mourant, sinon que ie perdisse cette opinion. Ie voulus bien laisser partir son ame auec ce contentement, & depuis i'eus autant de regret de l'auoir traittée cruellement, comme i'y auois pris de plaisir autrefois ; & ie fus tourmenté d'vne nouuelle sorte de supplice ; pource qu'auparauant i'estois picqué du ressentiment de l'outrage que ie croyois en auoir receu ; & depuis sa mort ie fus persecuté du regret de ceux que ie luy auois fait souffrir.

I'auois tousiours tenu Epicharis auprés d'elle, mais à sa mort ie la donnay à ma niece Ariane, pource qu'elle l'aimoit. Depuis ayant sceu que Melinte auoit esté reconnu fils d'Hermocrate, ce fut vn renouuel-

lement de ma fureur contre ce ſang que ie haïſſois : i'auois reſolu vn peu auparauant de luy donner ma niece en mariage, croyant qu'il fuſt fils de Telephe, & voyant la grande affection que luy portoient les Syracuſains : mais lors que ie ſceus la verité de ſon extraction, la connoiſſance de ſa condition beaucoup plus releuée, au lieu de ſeruir à ce qu'il deſiroit, me fit non ſeulement perdre l'affection que ie commençois à luy porter, mais encore iurer ſa ruine; & voyant qu'il falloit premierement m'aſſeurer d'Ariane qui l'aimoit, ie l'emmenay à Corinthe, eſperant apres l'auoir mariée à Piſiſtrate, retourner à Syracuſe pour perdre Melinte. Il me preuint par la reſolution qu'il prit d'enleuer ma niece ; & lors que i'eſtois dans les reſſentimens de cét affront qui rendoit ma haine irreconciliable, ie me trouuay aſſiſté de Trebace pour le pourſuiure, & ne refuſay point ſon ſecours, encore qu'il cherchaſt à faire mourir mon neueu auſſi bien que luy. A la verité ie croyois alors qu'il fuſt à Athenes, & ne penſois en aucune façon qu'il fuſt auec Melinte : mais quand i'euſſe ſceu qu'ils euſſent eſté enſemble, ie n'euſſe point douté en l'eſtat où i'eſtois, de ſacrifier Palamede & Ariane encore, pourueu que ie fuſſe vangé. Ie ſuiuis Trebace à ce deſſein ; & ie l'animois autant qu'il m'eſtoit poſſible, afin que Melinte ne nous eſchappaſt point : mais les Dieux ont rendu tous les efforts de ma rage inutiles, & les graces que i'ay receuës tant de fois de luy, m'ont forcé de reconnoiſtre, non ſeulement qu'il eſtoit aimé d'eux & en leur protection, mais encore que mal-

gré ma haine, ma fureur & tous mes ressentimens, il falloit que ie luy eusse obligation de la vie, & que ie l'aimasse.

Il sembloit qu'ayant chassé de mon ame les passions qui la tourmentoient, par la reuerence que ie commençois à porter aux secrettes ordonnances des Dieux, ie deusse viure desormais en quelque repos: mais sentant de continuels saisissemens de repentirs qui m'attaquent & me tuent, ie voy bien que les Dieux m'ont ordonné vne vie entierement tragique, & ne veulent pas que ie suruiue à mes mal-heurs. Ils veulent à present que ie meure: mais puisque la mort doit estre la fin de ma misere, ie vous prie qu'elle soit aussi la fin de la haine que vous auez sujet de me porter. Vous, sage Euprosyne, & vous, genereux Melinte, ie vous coniure par tout ce qui vous reste de plus cher au monde, de me pardonner tant de maux que ie vous ay fait souffrir: plaignez plutost les continuelles fureurs de ma miserable vie, que d'accuser mes actions & d'en garder le souuenir pour m'auoir en horreur. Vous, ma chere niece, qui auez quelquefois senty des effects de mes mal-heurs, pardonnez moy aussi, & obtenez de Melinte & d'Euphrosyne qu'ils me pardonnent; que i'emporte au moins cette consolation là bas, que si i'ay vescu ennemy de tout le monde; ie meure au moins dans la grace de ceux que i'ay les plus affligez.

Dicearque finit ainsi en pleurant; & interrompant souuent ses mots de sanglots, qui procedoient de son repentir. Euphrosyne & Ariane ne peurent

retenir leurs larmes ; mais Melinte qui auoit le cœur plus constant, luy parla ainsi. Mon pere, car ie vous veux appeller ainsi, puis que vous seruez de pere à ma chere Ariane ; cessez, ie vous prie, de vous affliger, & nous aussi, par vos pleurs & vos regrets, qui nous tesmoignent trop que vous auez vn bon naturel, mais que le seul mal-heur de vostre vie vous a forcé de nous haïr, & que le nostre seul aussi nous a rendus l'object de vostre haine. Dicearque, nous cognoissons tous les iours la force des destinées, qui nous maistrisent & nous forcent à faire souuent des actions ausquelles nous repugnons de nature. Mais puis que ces mesmes destins vous permettent à present de vous recognoistre, & vous laissent, comme vous l'esprouuez, en vostre liberté, il faut à cette heure agir de vous mesme auec courage, pour chasser la suitte de ces premieres passions furieuses, qui sont la honte, le regret, & le repentir. C'est le seul mal que vous sentez à present, & auquel laissant prendre force, sans doute il vous donneroit la mort. Dicearque, monstrez en cette occasion de quel sang vous estes sorty : domptez genereusement ces petits saisissemens, & ioüissez desormais auec nous du repos que les destins nous preparent. Ce mesme grand courage que vostre cruelle fortune a contraint de seruir à vos fureurs, se fust employé auec honneur à de plus nobles actions, si vostre vie eust esté plus heureuse. Iusques icy vous ne l'auez fait agir que contre vous mesme, maintenant faites le seruir pour vous. Perdez le regret de ce qui s'est passé ; puis que nous en voulons perdre le souuenir. Euphrosyne

ſyne vous l'ordonne, Ariane vous en prie, & ie vous en coniure. Alors elles confirmerent ce que Melinte diſoit, en l'embraſſant & le priant de prendre courage: Mais Dicearque ſentant ſon mal creu à tel point qu'il ne pouuoit plus le vaincre, les aſſeura qu'ils ne deuoient point eſperer qu'il peuſt viure dauantage: qu'il mouroit toutefois auec beaucoup de ſoulagement, puis que de ſi bon cœur ils luy pardonnoient.

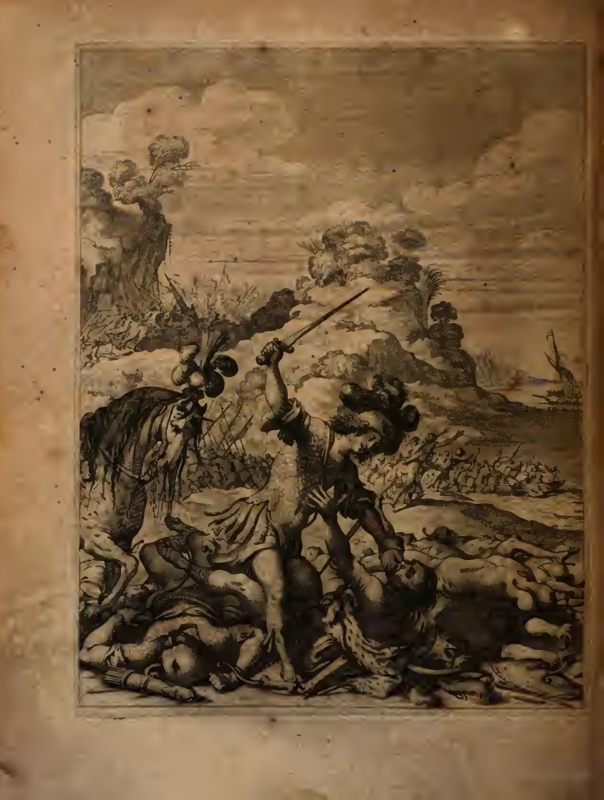
Apres quelques autres diſcours on ſe reſolut de le laiſſer en repos, & chacun ſe retira pour s'aller coucher, Melinte ayant iugé qu'il luy falloit vn peu dormir, pour bien faire ſon deuoir en la bataille qui ſe deuoit donner le lendemain. Dicearque mourut trois ou quatre heures apres: Melinte ayant ſceu cét accident, ſe leua pour aller conſoler Ariane, & apres auoir employé quelque temps à ce deuoir, recommanda ce ſoin au ſage Lepante, & la garde de ce qu'ils auoient tous deux de plus cher dans la ville, cependant qu'il ne ſongeroit qu'à combattre. Alors il voulut prendre congé d'Ariane, qui eſtoit bien triſte de la mort de ſon oncle; mais dont l'affliction eſtoit bien augmentée par les craintes qu'elle commençoit d'auoir pour Melinte; conſiderant que plus il eſtoit courageux, plus il s'alloit mettre auant dans les perils; & elle luy dit en pleurant, Helas! que la vie eſt mal-heureuſe, puis qu'il faut ſi ſouuent s'expoſer à la perdre pour la conſeruer, & pourquoy le Ciel a-t'il ordonné que les plus genereux ſeruiſſent de rempart aux plus laſches? & que la vie des plus vertueux fuſt prodiguée, pour guarantir celle de ceux qui ſont les plus indignes de viure? Chere Ariane, luy dit Melinte, quelle diſtinction feroit-on entre les courageux & les laſches, ſi iamais il

n'y auoit de peril ? mais au moins on se doit consoler, de ce que dans les combats plus on est valeureux, moins on court de fortune; car il est bien plus auantageux d'aller au deuant des dangers en attaquant & en donnant la peur & la mort à son ennemy, que de combattre foiblement, ou de fuir auec lascheté en receuant l'vne & l'autre. Il y en a qui attribuent la timidité à vne prudence, qui sçait reconnoistre la grandeur d'vn peril & s'empesche de s'y hazarder: mais tant s'en faut, elle ne prouient que de la foiblesse du iugement, qui ayant reconnu le peril, ne sçait pas ce qu'il faut faire pour le repousser; & dans cette ignorance se trouble, & fait que l'on abandonne & l'honneur & la vie mesme, pour la crainte que l'on a de la perdre. Consolez vous, ma chere Ariane, asseurez vous en la faueur des Dieux Protecteurs de l'Empire de Rome & de la Grece; & ne croyez point que ie sois destiné à mourir de la main d'vn Barbare. Estant aimé de vous ie n'ay rien à craindre: car ie suis certain que les prieres & les vœux que vous ferez pour moy seront exaucez du Ciel, partant d'vne bouche si belle & d'vne ame si pure. Adieu, luy dit-il, en luy donnant vn baiser. Ariane tomba en s'affoiblissant, entre les bras de Lepante, lequel il pria d'en auoir soin: puis il partit auant le iour pour aller trouuer Palamede, auquel il donna en mesme temps des nouuelles bien tristes, luy apprenant la mort de Dicearque, & d'autres bien agreables, luy recitant comme Epicharis estoit sa sœur. Cette reconnoissance luy fit perdre l'ennuy de la mort de son oncle, & il fut si rauy de sçauoir ce bonheur pour sa chere Epicharis, auquel il participoit extrémement, qu'il embrassa mille fois Melinte, & le pria de luy promettre qu'elle seroit son espouse. Melinte s'estima

bien-heureux d'auoir dequoy s'acquitter enuers luy pour l'assistance qu'il luy auoit donnée auprés d'Ariane; & apres quelques autres propos sur cette réjoüissance, & quelques regrets sur ce qu'Epicharis estoit perduë, ils laisserent cét entretien pour songer à mettre leurs troupes en bon ordre, & pour estre en estat de faire ce iour-là des actions dignes de la grande reputation qu'ils auoient acquise.

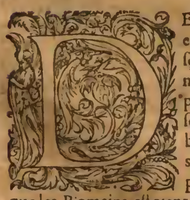
Fin du treiziesme Liure de l'Ariane.







LE QVATORZIESME LIVRE DE L'ARIANE.



DESIA les coureurs auoient esté enuoyez de toutes parts pour sçauoir quelle contenance tenoient les ennemis ; & ils rapporterent que les Scythes faisoient mine d'attendre le combat : pource que n'osant plus s'escarter en diuerses troupes pour aller fourager, à cause que les Romains estoient en corps d'armée, ils auoient mis ensemble toutes leurs forces, qui paressoient enuiron quarante mille hommes de pied, sans aucune caualerie.

La ville de Larisse est assise entre deux collines, dont le vallon s'eslargit peu à peu deuers la mer, & fait en fin en

s'estendant vne campagne assez spatieuse. Cette situation donnoit la commodité de choisir la iuste estenduë qui estoit necessaire pour contenir le front de l'armée, & cela fit qu'apres auoir occupé cét espace, on se resolut d'aller attaquer les ennemis par quelques escarmouches de cauallerie, pour les attirer en ce lieu, feignant de fuir, afin d'auoir alors la commodité des lieux telle qu'ils l'auoient desirée pour le combat. Alcydamas & Polydore s'estoient armez ce iour-là de riches armes, dont ceux de Larisse leur auoient fait present, & n'auoient pas oublié à se parer d'escharpes superbes, & à se couurir de plumes pour se faire bien remarquer à ceux qu'ils commandoient, & pour estre en vn estat qui fust digne des belles actions qu'ils esperoient de faire.

L'armée occupa incontinent le lieu destiné pour la bataille, & les troupes estant rangées, les Chefs commencerent à se promener par les rangs, pour animer leurs soldats. Le valeureux Alcydamas sembloit ce iour-là plus haut que de coustume, & auoit ie ne sçay quoy d'estincelant dans les yeux, & de resplendissant sur le visage, qui le faisoit parestre quelque Dieu descendu en terre pour le secours de la Grece & de l'Empire Romain. On voyoit flotter ses plumes blanches & incarnates par dessus les rangs qu'il surpassoit de toute la teste, & sa seule mine sembloit inspirer vne partie de son grand courage à ceux qui alloient combattre sous sa conduitte. En fin voulant parler aux siens, auant que d'en enuoyer vne partie pour aller à l'escarmouche, il fit faire silence, & d'vne voix agreable & asseurée, il leur parla ainsi.

MES compagnons, Si ie vous parle, ce n'est pas que ie doute de vos courages, ny que ie desire dauantage les animer, mais au contraire pour vous tesmoigner le contentement que ie reçoy de me voir assisté de troupes si genereuses; i'espere faire auoüer auiourd'huy aux Romains, quel est leur bon-heur d'auoir les Thessaliens pour gardes de leur Empire: car ie suis asseuré voyant l'ardeur de combattre qui paroist sur vos visages, qu'ils nous seront redeuables de la victoire de cette iournée. Souuenez vous que nous sommes dans cette Thessalie, qui a tousiours esté fatale aux grands exploits de guerre, & qui a veu décider autrefois la querelle pour l'Empire de l'Vniuers, entre les deux plus grands Capitaines du monde. Faisons parestre auiourd'huy autant de valeur que ces fameux guerriers, en combattant pour des causes bien plus iustes. Ils ruinoient le monde pour en demeurer les Maistres, & vous combattez pour conseruer vostre païs de la fureur des Barbares. Ils n'estoient poussez que d'vne ambition forcenée; & vous estes animez d'vne genereuse pieté, desirant conseruer vos Autels, vos parens, & vostre chere Patrie. Allons donc, mes compagnons, allons nâger dans les ruisseaux de sang que nous ferons respandre à ces Nations brutales, dont le nombre ne seruira que pour augmenter nos trophées & nostre gloire. Faisons leur sentir à grands coups d'espées, vn regret

d'auoir voulu attaquer vne Prouince si belliqueuse. Suiuez-moy, compagnons. Mais quoy? desia vous voulez partir : ie vous suiuray donc, & tascheray en vous imitant de seruir auiourd'huy aux valeureux Thessaliens pour leur faire acquerir vne gloire immortelle.

Alcydamas ayant ainsi parlé, tous ses compagnons leuerent en haut leurs espées, pour luy tesmoigner l'enuie qu'ils auoient qu'il les menast au combat : aussi tost il donna commandement à quelques vnes de ses troupes d'aller attaquer les Scythes, & de feindre peu à peu de fuir pour les attirer au lieu où ils estoient. Les Barbares les receurent auec de grands cris, & les voyant si peu de gens, les poursuiuirent à coups de flesches auec tout le corps de leur armée, qui s'approcha des Romains de la portée de leurs traits. Alors Maxence enuoya faire commandement à Alcydamas & à Polydore de les aller charger, afin que les Barbares n'eussent pas l'honneur d'auoir choqué les premiers. Ils partirent tous deux à la teste de leurs troupes, & fondirent de telle furie sur les Scythes, qu'ils enfoncerent les deux cornes de leur bataillon qu'ils auoient formé en croissant. Alcydamas ayant preueu qu'il luy faudroit faire vn grand carnage, auoit pris vn large coutelas de fine trempe, auquel il n'y auoit point d'armes qui peussent resister : de sorte qu'estant manié par vn bras puissant & adroit, il tranchoit tout ce qu'il attaignoit ; & tout le camp estoit semé de testes, de bras, de jambes & de corps tronçonnez. Polydore ne donnoit pas aussi de son costé de petites preuues de sa vaillance,

lance, & les Theſſaliens ſuiuoient courageuſement des Chefs ſi valeureux, & tailloient en pieces tout ce qui ſe preſentoit deuant eux. Les Romains voyant vn ſi heureux commencement, auancerent leur pointe, & s'allerent attacher à ce qui leur eſtoit oppoſé de l'armée des Scythes, pour ſeconder les heureux ſucces de la caualle-rie. Alcydamas cependant continuoit ſes grands coups, & mettoit tout ce qu'il rencontroit ou au fil de l'eſpée ou en deſordre : en fin auec l'aſſiſtance de ſes compagnons, il paruint iuſques au milieu de la corne gauche des ennemis, d'où il commença d'apperceuoir vn peu plus loing vne troupe de Scythes qui ſe tenoit ſerrée à l'entour d'vn qui les ſurpaſſoit de toute la teſte, & qui auoit toutes les marques d'eſtre leur Roy. Ce fut là qu'il attacha tous ſes deſſeins, & pource que ſon cheual commençoit à s'affoiblit eſtant tout percé de fleſches, il monta ſur vn de ceux qu'on luy tenoit preſts, & ayant animé ſes compagnons pour le ſuiure, il pouſſa vers ce gros, qu'il ouurit incontinent à force de coups, & penetra auec deux ou trois de ſes compagnons ſeulement iuſques au lieu où eſtoit le Roy, accompagné des plus forts de ſon armée. Alors ſon eſpée fit des exploits merueilleux, pource que ces grands corps s'oppoſerent au deuant de leur Roy, & il luy en fallut tuer beaucoup auant que de paruenir iuſques à luy. Mais en fin il en abbatit tant à ſes pieds qu'il s'attacha au Roy, qui ne refuſa point le combat : Il ſe deffendit long temps auec vn grand courage, & porta pluſieurs coups à Alcydamas, qui luy firent ſentir la peſanteur de ſon bras : toutefois le vaillant Alcydamas apres l'auoir affoibly par pluſieurs playes, luy donna tant de coups ſur le caſque qu'il le mit en pieces ; puis il ſepara

en deux la teste de ce Prince Barbare, qui tomba à ses pieds. Le reste des compagnons d'Alcydamas suruindrent en mesme temps, & admirerent le grand carnage qu'il auoit fait: alors les Barbares ne les purent plus soustenir, & prirent la fuitte. Alcydamas se mit à les poursuiure, tuant incessamment ceux qu'il pouuoit atteindre. Il les chassa iusques à la mer, où vne partie des Scythes s'estoit sauuée dans leurs vaisseaux, & cét Element fut la seule borne de sa victoire.

La fortune de Polydore auoit presque esté pareille, pource qu'ayant aussi enfoncé ceux de la pointe qui luy estoit opposée, il en auoit fait vne tuerie estrange, & poursuiuoit encore le reste qui fuyoit deuers la mer, où ils furent receus par Alcydamas & taillez en pieces. Ces deux amis s'estant rencontrez ensemble, se lierent de leurs bras victorieux, & se tindrent long temps embrassez; se réjoüissant de se reuoir, & remerciant les Dieux d'vne si grande victoire. Polydore auoit seulement vne blessure d'vne flesche qui l'auoit attaint à la cuisse, dont ils estancherent le sang, & incontinent apres ils rallierent tous ceux qui les auoient suiuis, & trouuerent qu'ils n'auoient pas perdu cinquante hommes de la cauallerie qu'ils conduisoient: mais ils ne se virent accompagnez que d'enuiron trois mille hommes de pied qui les auoient suiuis; & s'estonnerent de ne voir aucun des Romains parmy eux. Ils se resolurent de retourner au champ de bataille, où ils trouuerent bien vn grand nombre de Scythes morts, mais aussi la pluspart des Romains tuez, de qui la fortune auoit esté bien differente de la leur: car ils apprirent de quelques soldats laissez pour morts, que lors qu'ils vainquoient de leurs costez, le bataillon

des Scythes qui estoit au milieu auoit enfoncé celuy des Romains, & apres en auoir tué la pluspart, poursuiuoit encore le reste dans la ville. Ce fut alors qu'Alcydamas plaignit le mal-heur de ce que l'ardeur l'auoit emporté à vouloir tuer de sa main le Roy des Scythes; pource que sans cette rencontre, iamais il n'eust laissé le soin du gros de la bataille, & il n'eust pas manqué d'aller secourir les Romains, ayant tousiours pris garde auparauant à tout ce qui se passoit. Aussi tost il pria ceux qui restoient de le suiure, & en peu de temps se rendit auec sa petite armée dans la ville, où les barbares estoient entrez pesle-mesle auec les fuyans, & commençoient à piller de tous costez, apres auoir tué tout ce qui auoit resisté à leur fureur: il n'y auoit plus que le chasteau qui tenoit encore, dans lequel Arimin s'estoit enfermé. Alcydamas commença à mettre au fil de l'espée tous les Scythes qu'il rencontra, & en fit vne furieuse boucherie, pource qu'ils ne songeoient plus qu'à piller. Il jonchoit les ruës des corps de ces Barbares, qui sentant des ennemis si peu attendus, se mirent à fuir de toutes parts. Ceux-là mesme qui tenoient Arimin assiegé, creurent que c'estoient des Dieux qui estoient descendus du Ciel pour secourir les Romains, ne pouuant iuger de quel costé leur venoient ces ennemis; & prirent la fuitte. La nuict qui s'approchoit fauorisa la retraitte des Scythes, & empescha qu'Alcydamas n'emportast auec Polydore l'honneur de deux grandes victoires en vn iour, & ne desfist entierement le grand nombre des Barbares. Ils ne voulurent point les poursuiure hors de la ville de peur de l'abandonner; & ayant soin de conseruer ce qui restoit, ils firent fermer les portes, puis mirent des gardes par

tout, pour songer seulement à se deffendre, & tous les Scythes qui se trouuerent alors dans la ville furent faits prisonniers. Alcydamas ayant donné l'ordre de tous costez, alla auec Polydore au chasteau pour aller trouuer les Chefs, & aduiser ce qui estoit à faire. Là il apprit que Maxence, Flauian & Milon auoient esté tuez en combattant, & Arimin luy dit qu'il auoit receu quelques Romains dans le chasteau, auec lesquels il s'estoit deffendu long temps. Ce Gouuerneur obligé à Alcydamas de son salut & de la conseruation de la ville, receut auec mille embrassemens ce vainqueur plein de gloire, & luy donna mille loüanges d'auoir fait de si grands exploits : puis apres que leurs caresses furent finies, ils s'assemblerent en conseil pour deliberer ce qu'ils auoient à faire, apres vne si grande deffaite de part & d'autre. Chacun demeura de l'aduis du sage Alcydamas, qui considerant qu'il ne leur restoit plus qu'enuiron cinq mille hommes, & qu'ils n'auoient pas tué plus de la moitié des ennemis, dit qu'il se falloit bien empescher de combattre, de peur de hazarder la perte entiere de la ville ; mais qu'il estoit besoin d'attendre les troupes qui leur viendroient de l'Achaïe, auec lesquelles ils pourroient chasser ce qui restoit de ces Barbares. Lors qu'ils estoient sur cette resolution, on leur amena vn Grec qui auoit esté pris entre les Scythes, & qui disoit auoir quelque chose d'importance à communiquer à ceux qui commandoient à la ville. Cét homme estant deuant Arimin, parut vn vieillard de bonne mine qui s'estoit sauué d'entre les Scythes pour se deliurer de leurs mains, & ayant sceu qu'il estoit resté si peu de personnes dans Larisse, venoit aduertir Arimin qu'il empeschast bien qu'aucun des siens ne sortist de la ville pour combat-

tre; pource qu'il n'y auoit rien de si dangereux que ces Barbares desesperez : & il estoit certain qu'ils s'en iroient apres vne si grande deffaite, ne pouuant pas vaincre toutes les forces de la Grece. Ce bon vieillard sembloit auoir vn extréme soin du sang des Romains & des Grécs, & les prioit auec vne grande affection qu'aucun d'eux ne se voulust hazarder, soit par vne esperance de deffaire ce qui restoit de Barbares, soit par vne vaine gloire de faire parestre son courage à entreprendre quelque action hardie pour se signaler auant qu'ils s'en allassent. Mais il n'eut pas beaucoup de peine à persuader ceux qui estoient desia tous resolus à ne point combattre pour ne rien mettre au hazard. Alors il fut parlé de quelques actions de ieunes gens, qui pour acquerir de l'honneur auoient souuent mis en danger tous ceux de leur party. Là dessus on allegua les Loix Romaines qui auoient pourueu à la punition de ces fautes ; ordonnant la mort à ceux qui auroient combattu contre le commandement de leur Chef, encore qu'ils retournassent victorieux : mesme on en rapporta quelques exemples. Ce vieillard qui auoit long temps vescu parmy les Scythes, lesquels l'auoient obligé de seruir de Sacrificateur à leurs Dieux, dit que ces Barbares, encore qu'ils fussent dépourueus de lettres, ne laissoient pas d'establir des loix, qui bien qu'elles se sentissent vn peu de la Barbarie, estoient neantmoins fondées sur beaucoup de raisons ; comme il se pouuoit voir par celle qu'ils auoient faite contre les Capitaines particuliers, qui sans ordre auroient combattu l'ennemy : car ils punissoient de mort leur desobeïssance, encore qu'ils eussent esté heureux ; & ce supplice estoit bien estrange & bien remarquable ; pource que l'on pro-

menoit ce vainqueur mal-heureux par toute la ville dans vn chariot comme triomphant : les soldats qui l'auoient seruy en l'action alloient deuant & portoient les despoüilles qu'ils auoient acquises ; apres ce chariot marchoit le Sacrificateur auec ceux qui estoient destinez pour les sacrifices, & vn peu apres suiuoit le bourreau auec vne hache : au milieu de la ville estoit vn eschaffaut, sur lequel estoit vn petit Autel où l'on faisoit renuerser celuy qui auoit failly ; & le Sacrificateur luy fendoit l'estomac, & en tiroit le cœur pour estre bruslé honorablement dans le feu qui estoit allumé des flesches des ennemis ; puis apres sa teste estoit couppée par le bourreau : pour monstrer que le cœur qui estoit le siege du courage, deuoit estre honoré pour auoir fait vne belle action, mais que la teste où consiste la conduitte, deuoit estre punie pour auoir manqué d'obeïr au commandement. Ceste loy fut trouuée bien bijarre, toutefois on dit qu'elle auoit quelque chose de fort raisonnable : surquoy plusieurs ayant fait d'autres discours, Arimin pour tesmoigner qu'il vouloit auoir vn grand soin de la vie des Chefs qui restoient, iura qu'il feroit obseruer cette Loy des Scythes, si quelqu'vn estoit si hardy que de combattre contre la deffense qu'il leur en faisoit. Tous les Chefs pour monstrer qu'ils obeïroient inuiolablement à ce qu'il commandoit, iurerent qu'ils ne combattroient que par son ordre, sur peine d'encourir la rigueur de cette mesme loy. Arimin leur dit en suitte que si les Scythes ne s'en alloient point sitost, & qu'il iugeast quelque occasion propre pour faire vne sortie, il ne leur refuseroit pas de leur donner moyen de faire parestre leurs courages : mais qu'ils n'esperassent point cette permission de luy de plus de quatre

iours. Apres ce discours ils firent garder soigneusement ce vieillard, de peur qu'il ne fust trouué menteur en ce qu'il auoit asseuré que les Scythes s'en iroient deuant qu'il fust deux iours: puis chacun se retira chez soy, pour se reposer de tant de trauaux qu'ils auoient endurez en cette grande iournée.

Lors qu'Alcydamas & Polydore furent arriuez en leur logis, Euphrosyne vint au deuant de son fils pour l'embrasser, & luy tesmoigner la ioye qu'elle auoit de le voir de retour de si grands dangers. Il vouloit aller dans la chambre d'Ariane, mais Euphrosyne luy dit qu'elle s'estoit endormie auec Cyllenie; apres auoir sceu leur heureux retour dans la ville; & le pria de les laisser reposer apres tant de peines & de craintes qu'elles auoient euës; que les Scythes auoient attaqué ce logis auant qu'ils reuinssent tous deux dans la ville, & que Lepante apres l'auoir deffendu vaillamment, estoit demeure blessé de plusieurs playes, qui toutefois n'estoient pas bien dangereuses. Ils voulurent aller voir Lepante, mais Euphrosyne les coniura de s'aller reposer, & de remettre les visites & les entretiens iusques au lendemain. Elle les obligea ainsi à s'aller coucher, pource que iamais ils n'eurent tant de besoin de dormir ; aussi le sommeil ne les abandonna-t'il point iusques au lendemain que le iour estoit desia bien auancé.

Ce repos auoit esté bien necessaire à Alcydamas, tant pour se remettre de ses trauaux passez, que pour resister aux ennuis & aux douleurs qu'il deuoit receuoir à son resveil. Euphrosyne fut contrainte de luy apprendre qu'Ariane auoit esté enleuée par les Scythes, mais qu'elle n'auoit point voulu luy dire cette nouuelle la nuit

ou receuë en la compagnie des Deesses, pardonne moy la lascheté de ne t'auoir point secouruë; pardonne moy, chere Ariane. Mais comment pourras-tu iamais excuser ce crime, qui me rend indigne du souuenir mesme de t'auoir aimée ? Non, il est certain qu'à present tu me regardes auec mespris : tu vois combien ie meritois peu l'honneur de ton amitié, & que le Ciel seul estoit digne de toy. Tu as raison, diuine Ariane, & ie ne m'estime plus digne seulement de regarder ce Ciel qui te possede. Ie veux mourir, pour oster du monde vn homme si indigne de viure : mais auparauant ie veux vanger ta mort sur ces Nations brutales. Ie te veux esleuer des tombeaux & des pyramides des corps assommez de ces Barbares, & leur faire lauer leur impitié dans des fleuues de leur sang. Grande Deesse, ie veux que tous les lieux de la terre où ie les rencontreray, soient tes Autels, sur lesquels ie te feray tous les iours de sanglants sacrifices; & apres m'estre sacrifié moy-mesme pour derniere victime, i'iray là bas gemir eternellement pour le crime que i'ay commis de t'auoir abandonnée. Alcydamas apres auoir laissé aller dans sa douleur & dans sa rage plusieurs discours pareils, sauta tout d'vn coup hors du lit, ne sçachant ce qu'il deuoit resoudre sur vn si cruel accident. Il demandoit tantost ses habits, tantost ses armes, changeant continuellement de propos, & paroissant vne personne insensée. Euphrosyne taschoit à remettre son esprit en le consolant, & eust bien desiré que le sage Lepante eust esté en estat de luy faire prendre quelque constante resolution. Elle luy dit qu'il ne falloit encore desesperer de rien, & que peut-estre Ariane auroit esté laissée par les Scythes fuyans, dans quelque autre endroit de la ville:

qu'il falloit chercher de tous costez, auant que de plaindre ce mal-heur comme veritable. On fit chercher de tous costez, auec beaucoup de soin; mais toute cette diligence fut inutile. Polydore s'offrit d'aller secrettement la nuit auec Arcas dans le camp des Scythes, & de voir de tous costez, s'ils ne la pourroient point trouuer: Alcydamas mesme auoit quelque enuie d'y aller, & de tenter ce moyen; mais chacun considerant qu'ils se mettroient dans vn danger manifeste sans beaucoup d'apparence de la trouuer, on les pria d'attendre encore vn peu que la fortune presentast quelque autre occasion, & de moderer par l'esperance les ennuis & les regrets de cette grande perte.

Alcydamas allant sur les murailles de la ville, pour descouurir ce que faisoient les ennemis, vid qu'apres s'estre remis dans leur camp, ils commençoient à en tirer tout ce qui y estoit pour le porter dans leurs vaisseaux, & faisoient contenance de gens qui se disposoient à partir le lendemain. Ceste veuë luy donna mille douleurs: pource qu'il iugeoit que iamais on ne souffriroit qu'il sortist pour les aller combattre, puis qu'ils faisoient mine de s'en aller; & que si vne fois Ariane estoit emmenée en Scythie, iamais il n'en auroit de nouuelles. Il tournoit donc en son esprit mille pensees, & faisoit mille desseins, qui se trouuoient en fin sans aucun fondement asseuré. Il estoit dans ces résveries, quand l'vn de ceux qui commandoient à la garde des portes, luy amena vn homme qui vouloit luy parler. Alcydamas cognoissant que c'estoit Amyntas, courut l'embrasser en souspirant; & Amyntas luy dit en particulier qu'Eurymedon se rendroit auprés de luy dans deux iours auec trois mille hommes

de guerre. Helas ! dit Alcydamas, qu'Eurymedon viendra tard pour moy. Sçachez, cher Amyntas, que les Scythes s'en vont demain, ou le iour d'apres au plus tard, & emmenent Ariane. Ariane? reprit Amyntas tout estonné; Ah! Dieux, quel mal-heur? Alcydamas ne pût retenir les larmes; il le conduisit chez luy, faisant ses plaintes & ses regrets : toutefois il le pria de ne dire à personne pour quel sujet il estoit venu, pource qu'il se pourroit seruir en quelque façon de son arriuée. Amyntas luy promit de garder le secret, & luy dit que la Thessalie n'auoit pas esté attaquée seule par ces Barbares, mais l'Isle encore d'où il venoit, de laquelle ils auoient heureusement esté chassez. Ils arriuerent au logis, où Amyntas apres auoir salüé Euphrosyne, se rejouït fort de la reuoir; mais bien plus encore d'apprendre qu'elle estoit mere d'Alcydamas, auquel il s'estimoit bien-heureux d'auoir rendu seruice en la deliurant; & voyant qu'Alcydamas auoit besoin de diuertissement, il se resolut de luy conter ce qui luy estoit arriué depuis qu'il les auoit quittez en Epire. S'estant donc assis aupres de luy, d'Euphrosyne & de Polydore, il parla ainsi.



SVITTE DE L'HISTOIRE d'Eurymedon, & de Pasithée.

LORS que vous aurez sçeu l'heur qui nous a accompagnez en nos voyages, ie ne doute point que vous n'ayez sujet de nous porter enuie, & de vous plain-

dre de la fortune, qui vous a si cruellement persecutez en mesme temps qu'elle nous traittoit si fauorablement.

Quand ie fus passé en Corcyre, ie trouuay qu'il se faisoit vn grand apprest de guerre en faueur d'Eurymedon, pour le retour duquel tous les Corsaires auoient esté si resjoüis, qu'il ne luy auoit pas esté mal-aisé d'obtenir d'eux tout ce qu'il desiroit. Les vns estoient empeschez à equipper les vaisseaux, les autres à mettre leurs armes en bon estat, & ils tesmoignoient tous autant de ioye d'aller seruir leur Prince, que s'ils eussent esté asseurez de la conqueste de l'Asie. Ie trouuay Eurymedon dans l'Isle, qui rangeoit ses gens en bataille, pour leur apprendre à combattre aussi bien sur terre qu'ils faisoient sur mer. Lors qu'il m'apperceut il vint au deuant de moy, & apres m'auoir embrassé me demanda de vos nouuelles. Ie luy dis en quel estat vous estiez, & le besoin que vous auiez de son secours : cela fut cause qu'il aduertit ses gens qu'il falloit partir le lendemain ; & il me dit que ie pouuois m'en retourner, & vous asseurer que le iour d'apres il se rendroit auec ses forces à Nicopolis, d'où il ne doutoit point qu'il ne vous deliurast, & que de là vous prendriez ensemble la route de Lesbos : toutefois il voulut me retenir le reste du iour, afin que ie ne partisse que la nuit, & que ie luy peusse faire vn plaisir en m'en retournant. Ie luy tesmoignay que ie serois bien aise d'auoir vne occasion de le seruir ; & sur le soir il me donna Euphrosyne, qu'il me pria d'emmener secrettement dans mon esquif, pour la sauuer des Corsaires, & me la recommanda auec autant d'affection que si c'eust esté sa mere. Ie pris congé de luy, & arriuay à Nicopolis, où ie ne vous trouuay point au logis auquel ie vous auois laissé, & quelque

ſoin que ie priſſe, iamais ie ne pûs ſçauoir ce que vous eſtiez deuenus. Ie laiſſay Euphroſyne dans le logis, & le lendemain ie m'en allay au port, où ie vis arriuer vn vaiſſeau dans lequel eſtoit Eurymedon, qui venoit ſçauoir ce qu'il eſtoit beſoin de faire, auant que de faire pareſtre le reſte de ſa petite armée. Ie luy dis que ie ne vous auois point trouuez dans la ville : que i'auois ſçeu que Trebace y eſtoit encore, qui n'auoit point eu nouuelles de vous; & que ſans doute vous auriez trouué quelque autre moyen de vous ſauuer. Nous iugeaſmes qu'il ſeroit inutile de demeurer là dauantage. Eurymedon me demanda ſi Euphroſyne eſtoit en lieu de ſeureté. Ie luy dis que ie l'auois miſe au meſme logis où nous auions demeuré enſemble. Il me donna quelques commoditez qu'il fit tirer de ſon vaiſſeau pour luy porter : puis il s'enquit de moy de ce que ie voulois faire. Ie luy teſmoignay que mes amis n'eſtant plus en ce lieu là, ie n'y auois plus d'affaire; & que ie ſerois bien aiſe de l'accompagner à Leſbos. Il fut bien content que ie le vouluſſe ſeruir en cette occaſion; & apres que i'eus eſté reuoir Euphroſyne pour luy porter toutes les choſes dont elle pouuoit auoir beſoin, ie retournay le trouuer, & nous partiſmes enſemble du port; puis ayant ioint ſes autres vaiſſeaux qui l'attendoient, nous commençaſmes à voguer. Le vent nous fauoriſa tellement que nous fiſmes en peu de iours le tour du Peloponeſe, & ayant paſſé la mer Egée, nous arriuaſmes heureuſement en l'Iſle, où Eurymedon fut d'auis de prendre terre aux coſtes, & non pas au port.

Le riuage eſtoit ſi deſert, que nous euſmes bien de la peine à y trouuer ſeulement vne perſonne, qui nous peuſt dire en quel eſtat eſtoient les affaires du païs : toutefois

nous rencontrasmes en fin quelques hommes qui cherchoient retraite dans les lieux les plus reculez, & qui nous apprirent qu'vn grand nombre de Scythes estoit venu descendre en l'isle pour la piller, & que le Roy Archelas estoit resolu de leur donner bataille, ayant auec luy plusieurs Princes estrangers, qui estoient venus pour la deliurance de la Princesse Pasithée, & qui s'estoient rencontrez fort à propos auec des forces pour sauuer l'Isle, & en chasser les Barbares.

Eurymedon apprenant ces nouuelles ne sceut à quoy il se deuoit resoudre : il eust bien desiré s'aller presenter au Roy, pour le seruir au iour de la bataille ; mais il craignoit sa colere. Aussi ne sçauoit-il comment il pourroit se trouuer au combat, sans estre reconnu : d'vn autre costé il luy estoit impossible de demeurer dans le païs sans estre rencontré, ou par les Scythes, ou par Archelas, & nous n'auions en tout que quatre mille hommes, auec lesquels nous ne pouuions pas resister à vne grande armee ; en fin il s'aduisa de cette ruse. Vous sçauez qu'il est fort ieune, & extremement beau, il se resolut de se déguiser en fille, pour aller trouuer le Roy sans qu'il le reconnust, & de dire à Archelas qu'il estoit fille du Roy de Colchos, que les Scythes auoient massacré apres auoir pillé son Royaume, & qu'elle auoit trouué moyen de se sauuer de leur fureur, auec peu de soldats qu'elle auoit amenez ; que cherchant vn refuge aupres de luy, elle estoit bien aise de trouuer occasion à cet abord de le secourir luy mesme, & de se vanger sur ces peuples cruels de la mort de son pere. Cela estant ainsi concerté il choisit les plus ieunes d'entre les soldats pour se déguiser aussi, & representer les filles de sa suitte ; & pource que ie

n'ay point encore de poil, il me pria d'estre de ce nombre. De bonne fortune il auoit faict prouision de quelques habits de femme fort beaux, ayant dessein d'enleuer Pasithée, de peur qu'elle n'en eust besoin s'en allant auec luy à l'impourueu, & cela luy vint fort à propos & à nous. Ie vous iure que lors qu'il eut pris vne juppe, & qu'il eut accommodé en tresse ses cheueux, qu'il porte fort longs, i'y fus trompé moy-mesme; & ie cognois peu de filles qui le surpassassent en beauté. Il s'arma seulement d'vn corselet & d'vn casque, & ayant l'espee au costé & le jauelot en main, il ordonna à tous ceux qui s'estoient aussi deguisez de se mettre au mesme estat, & nous fismes descendre des nauires quelques cheuaux, sur lesquels nous montasmes, & allasmes en bon ordre à la teste de nos troupes vers Mitylene.

Nous n'auions pas fait encore la moitié du chemin, que nous apperceusmes des hommes de cheual, armez, qui couroient espars comme estant assez esperdus: nous en arrestasmes quelques vns qui nous dirent que les armées d'Archelas & des Scythes s'estoient rencontrées, & qu'il s'en falloit peu que le Roy ne fust deffaict. Eurymedon se fit enseigner le lieu où la bataille se donnoit, & aussi tost il nous commanda d'auancer pour secourir ce Prince. Nous arriuasmes incontinent sur vne butte, d'où nous apperceusmes le combat, & ayant reconnu les troupes du Roy qui estoient fort en desordre, nous courusmes pour les soustenir; & nous le fismes si à propos, que les vaincus commencerent à reprendre courage.

Eurymedon ouurit en vn moment les escadrons des Scythes, & son habit de fille faisoit parestre ses coups

plus merueilleux : ie le suiuois par tout, taschant d'imiter sa valeur, & nous paruinsmes en fin iusques au plus fort de la bataille, où estoit le Roy qui estoit tombé de son cheual, & n'estoit plus deffendu que de deux ou trois soldats qui soustenoient auec beaucoup de peine vn grand nombre de Scythes. Eurymedon tua quatre ou cinq Barbares qui sembloient les plus obstinez, & cependant que ie soustenois les autres, il descendit de cheual, & s'adressant au Roy, luy dit. Courage, Archelas, asseure toy que tu seras auiourd'huy vainqueur. En mesme temps il luy aida à remonter à cheual, & se remettant aussi tost sur le sien, ils allerent ensemble attaquer les Barbares qui commençoient à s'esbranler.

Le Roy auoit tousiours les yeux attachez sur cette guerriere inconnuë, & ne sçauoit de quel costé luy venoit ce secours. Il admiroit les coups qui partoient du bras de cette genereuse fille, & ne pouuoit croire que ce fust autre chose que Pallas mesme, qui fust venuë à sa deffense. Ie ne vous rediray point toutes les rencontres particulieres de cette bataille : en fin nous demeurasmes vainqueurs ; & apres que nous fusmes de retour de la chasse des fuyans, le Roy receut Eurymedon auec autant de respect que si c'eust esté vne Deesse : mais luy ne voulant point le tenir en cette erreur, luy dit qu'il estoit la fille du Roy de Colchos, auec ce qu'il auoit premedité, & adiousta qu'il n'auoit iamais eu tant de ioye, qu'à punir ces Barbares de la mort de son pere.

Archelas osa bien l'embrasser alors en qualité de Princesse, & luy dit que puis qu'il auoit tiré vn si grand auantage du mal-heur de son pere & du sien, il le prioit aussi de disposer de tout ce qu'elle luy auoit conserué. Grand

Roy

Roy, dit cette Princeſſe deſguiſée, ie ne vous demande qu'vne retraitte dans vos Eſtats, & que ie puiſſe tenir auprés de vous vn rang digne de ma naiſſance. Le Prince qui ſe ſentoit deſia touché d'amour, luy dit, qu'il eſtoit en elle de tenir dans ſon Royaume le degré le plus haut où ſon ſexe peuſt paruenir; & qu'il la feroit Maiſtreſſe de ſes Eſtats & de ſa perſonne, ſi elle l'auoit agreable. Eurymedon ne voulut pas perdre cette occaſion, & luy dit. La fortune où ie ſuis ne me permet pas d'eſperer cét honneur: toutefois puis que celle où vous eſtes vous permet toutes choſes, i'accepte l'offre que vous me faites, & ie vous prie de vous en bien ſouuenir, lors que ie vous ſommeray de voſtre promeſſe. Il iura qu'il ne luy manqueroit iamais, & qu'il luy ſeroit aiſé d'effectuer ce qu'il deſiroit auec vne grande paſſion. Pluſieurs Princes arriuerent en meſme temps, & ſembloient deſirer quelque choſe du Roy, qui voyant leur impatience, dit à Eurymedon qui s'eſtoit fait nommer Hermione, que ces Princes attendoient ſon iugement; pource qu'il leur auoit promis que celuy qui teſmoigneroit le plus de valeur en cette iournée, auroit en mariage la Princeſſe Paſithée ſa fille. Eurymedon rougit à ce diſcours, eſtant bien faſché de n'auoir pas paru à la bataille en habit d'homme, pource que perſonne n'euſt pû pretendre cét honneur plus legitimement que luy. Le Roy s'apperceut de ſa rougeur, & luy en demanda le ſujet. Ie vous le diray vne autrefois, reſpondit Hermione: mais voyons à qui vous donnerez la Princeſſe. Si vous eſtiez homme, dit Archelas, ſans doute elle vous ſeroit acquiſe,

pource que vous estes la personne qui auez le plus monstré de valeur : mais cela n'estant point ie ne veux pas laisser de vous donner l'honneur de cette victoire. Alors il fit signe aux Princes qu'il vouloit leur parler, & il prononça ces mots. Puisque nous sommes tous redeuables de la deffaite des Scythes au seul courage de la vaillante Hermione, il n'y en a point d'autre qu'elle qui doiue prendre aucun honneur : & puis qu'en la personne de ma fille le Royaume de la Troade & de cette Isle estoit destiné à celuy qui eust emporté le prix; ie suis obligé par mon serment de faire Hermione Reine de mes Estats, quand ie n'y serois pas obligé par mon affection.

Les Princes furent bien estonnez ; & bien que Hermione parust auec beaucoup de beautez & de graces, ils ne peurent toutefois estre satisfaits d'elle. Le Roy la prit alors par la main, & la fit mettre auec luy dans vn chariot qui l'attendoit pour retourner à Mitylene, auec les troupes victorieuses qui l'accompagnoient. Le peuple qui auoit esté aduerty que le Roy desiroit espouser cette Princesse, l'appelloit desia leur Reine; dequoy Eurymedon sousrioit en luy mesme. Archelas l'ayant auprés de luy, voulut sçauoir pour quel sujet elle auoit rougy quand elle auoit entendu parler de Pasithée sa fille. Pource, respondit-elle, que ie ne croyois pas que vous eussiez d'enfans, & cette parole m'a surprise. Ie n'ay, dit-il que cette fille, encore seroit-il plus à propos que ie ne l'eusse point, pour le desplaisir que i'en ay receu : alors il fit vn grand souspir. Hermione luy demanda quel sujet elle luy auoit donné de se plaindre d'elle. Il y a quel-

que temps, respondit Archelas, qu'vn ieune inconnu vint aborder en cette Isle, & apres que ie l'eus receu auec beaucoup d'honneur, il sceut si bien la gagner, qu'il la rendit amoureuse de luy. Ce meschant éuita ma colere en s'enfuyant, & i'ay esté contraint de renfermer pour iamais ma fille en vn lieu où elle n'en peust auoir de nouuelles. Ie vous plains, dit Hermione, si elle a esté si mal-heureuse que d'offenser son honneur. Ie ne croy pas, reprit le Roy, qu'elle se soit tellement oubliée : mais ie la surpris vn iour lors que ce ieune homme, qui se nommoit Eurymedon, luy baisoit la main. Ah ! grand Roy, repliqua Hermione, cela seul ne merite pas vn si cruel supplice. Mais, continua-t'elle, qui estoit cét Eurymedon ? estoit-ce vn Prince, ou vne personne indigne des bonnes graces de la Princesse. Il se disoit Prince à la verité, respondit le Roy, & auoit beaucoup de belles qualitez : mesmes nous luy auions quelque obligation ma fille & moy : mais à grande peine eussay-ie pû estre asseuré s'il estoit de sang Royal, puis qu'il ne le sçauoit pas luy mesme ; & c'estoit trop de temerité à luy d'entreprendre la recherche de ma fille sans mon consentement, puisque la fortune ne luy auoit rien donné sur quoy il peust fonder son esperance. L'amour, luy dit Hermione, n'a pas toutes ces considerations ; & les fautes ausquelles il nous porte, sont plustost des erreurs excusables, que des crimes : & si cét Eurymedon auoit quelques bonnes qualitez, ie trouue que la Princesse n'a pas commis vne si grande faute ; & vous prie par l'affection que vous me tesmoignez, de n'estre pas si cruel à vostre sang, & de luy vouloir don-

ner la liberté en ma faueur. Archelas qui vouloit obliger Hermione, luy promit de la deliurer auant qu'il fust huit iours, puis qu'elle le desiroit.

Il la conduisit en son Palais, où elle fut logée comme si desia elle eust esté la Reine ; & toutes les Princesses & les Dames vindrent luy faire la reuerence. Hermione s'acquitoit fort bien de toutes ces ceremonies, & sembloit y auoir esté nourrie toute sa vie : mais rien ne luy tardoit tant que de voir Pasithée. Toutefois elle craignoit de se descouurir, si elle en parloit trop souuent au Roy : Luy d'autre costé ne souhaittoit rien tant que d'espouser Hermione : mais il n'y auoit pas apparence de faire ce mariage, qu'il n'eust bien pourueu de tous costez à la seureté de son Royaume apres la deffaite des Scythes. Il ne laissoit pas de luy tesmoigner son impatience, & Eurymedon appelloit les Dieux à tesmoin, & le prioit de croire qu'il souhaittoit l'honneur de son alliance autant ou plus que luy mesme. Dequoy le Roy le remercioit, n'entendant pas le sens des paroles d'Eurymedon, qui vouloit parler de l'alliance qu'il desiroit faire auec luy en espousant sa fille.

En fin deux iours apres Hermione fit tomber le discours sur Pasithée, & tesmoignant vn grand desir de la voir obtint du Roy la permission de l'aller visiter dans le Chasteau où elle estoit, à la charge qu'elle ne seroit accompagnée que de ses filles. I'estois de ce nombre, continua Amyntas, de sorte que i'allay auec Hermione dans ce Chasteau, dont le dedans n'estoit gardé que par des femmes. Elles firent toutes beaucoup d'honneur à Hermione, sçachant qu'elle estoit destinée pour estre leur Reine, & nous fusmes conduits au lieu

où eſtoit la belle Paſithée, qui vint au deuant de nous, & ayant oüy parler d'Hermione, & de tout ce qui ſe diſoit d'elle, la receut auec vn fort grand reſpect, comme celle de qui elle croyoit dépendre vn iour entierement. Hermione l'embraſſa & la baiſa long-temps; puis l'ayant tirée à part, luy demanda ſi elle ne ſe ſouuenoit point d'auoir veu quelqu'vn qui luy reſſemblaſt. Paſithée rougit, & n'oſa luy dire qu'elle reſſembloit fort à Eurymedon; pource qu'elle craignoit de prononcer ce nom deuant celle qui deuoit eſtre bien-toſt la Reine. Eurymedon recognut ſa crainte, & pour l'aſſeurer luy dit: Belle Princeſſe, ne craignez point de me deſcouurir voſtre ſecret, ie ſuis ſœur du Prince Eurymedon, qui ne ſuis venuë en cette Iſle que pour vous ſeruir, & mon cher frere, qui ſe meurt pour voſtre amour. I'ay eſté ſi heureuſe que de ſecourir le Roy voſtre pere en la bataille, & luy donner aſſez de paſſion pour luy faire deſirer de m'epouſer. Mais ie ne luy accorderay iamais ce qu'il ſouhaitte que vous ne ſoyez mariée auec Eurymedon. Madame, reſpondit Paſithée vn peu confuſe, ie croirois que vous me voudriez ſurprendre par ces paroles, ſi ie ne remarquois en vous tous les traits du viſage d'Eurymedon; & puis que vous auez bien voulu luy teſmoigner vne ſi parfaite amitié; ie veux bien auſſi vous auoüer l'amour extréme que ie luy porte, pour laquelle i'ay eſtimé ma captiuité bien douce. Hermione la baiſa pour luy monſtrer combien ces paroles luy eſtoient agreables, & la pria de luy iurer qu'Eurymedon ſeroit ſon mary. Ie le iure, dit-elle, entre vos mains, &

ie vous promets de me donner à luy aussi tost que le Roy y aura donné son consentement.

Elles se toucherent alors dans la main, & se baiserent long temps : puis ce discours estant cessé, Pasithée parla des ennuis qu'elle auoit receus en cette prison, dont Hermione luy promit qu'elle seroit bientost deliurée, pourueu que le Roy luy tinst sa parole. Eurymedon estoit si rauy de voir sa chere Maistresse, & de l'erreur dans laquelle il la tenoit, qu'il ne cessoit de luy tesmoigner vn extréme contentement, & ne manquoit pas de prendre autant de baisers qu'elle luy en donnoit de fois l'occasion. Mais il voulut passer plus auant, & ayant tesmoigné à Pasithée qu'il eust bien voulu se deliurer des entretiens de son pere pour vn iour ou deux, il fit en sorte que la Princesse trouua bon qu'il enuoyast vers le Roy pour luy demander la permission de coucher cette nuict auec la Princesse sa fille, pource qu'elle ne pouuoit assez la voir à son gré. I'estois, poursuiuit Amyntas, la principale des filles de la suitte d'Hermione, & ie fus choisie pour aller deuers Archelas, qui s'accorda à ce que desiroit Hermione, à condition qu'elle reuiendroit le lendemain. Ie leur apportay ces nouuelles, qui furent receuës auec grande ioye de toutes deux; mais bien plus d'Eurymedon, qui sous ce desguisement esperoit receuoir les plus cheres faueurs de sa belle Maistresse. Tout le soir ils ne cesserent de s'entretenir auec vne incroyable satisfaction, & la nuict estant venuë nous les deshabillasmes. Les filles de Pasithée ne luy eurent pas si tost osté ce qui luy cachoit le sein, qu'Hermione y porta la bouche,

& luy dit que ſon frere auoit bien raiſon d'eſtre ſi paſſionnément amoureux d'elle, & qu'elle ne ſe repentiroit iamais d'auoir entrepris de le ſeruir pour vn ſi beau ſujet. Paſithée receuoit ces careſſes & ces paroles auec beaucoup de reſpect, & en fin nous les miſmes enſemble au lict. Il m'euſt eſté aſſez facile de coucher auſſi auec vne des filles de la Princeſſe : mais quand i'en euſſe eu la volonté, ie n'en euſſe pas eu le loiſir : car incontinent nous entendiſmes crier Paſithée. I'allay auec ſes filles pour voir ce qui luy eſtoit arriué, & lors que nous fuſmes auprés d'elle, ie la trouuay bien empeſchée à ſçauoir dequoy elle ſe deuoit plaindre : pource qu'Eurymedon luy ayant dit ce qu'il eſtoit, & l'ayant fort preſſée de luy accorder ce qu'il deſiroit, elle ne ſongeoit qu'à ſortir d'entre ſes mains ; toutefois elle ne vouloit point auſſi l'accuſer deuant ſes filles, de peur que le Roy ne ſçeuſt la fourbe qu'on luy auoit ioüée. En fin elle ſe reſolut de feindre qu'elle auoit eſté ſurpriſe par de furieuſes douleurs qui l'auoient obligée de crier ainſi, & dit que de peur d'incommoder Hermione elle alloit ſe retirer en la chambre de ſes filles. Eurymedon voyant ſa reſolution n'oſa la retenir, & elle ſortant du lict s'alla enfermer dans vne chambre où nous ne la peuſmes voir que le lendemain.

Il me faiſoit part de tous ſes ſecrets, & il me conta dés la nuict meſme que s'eſtant declaré à la Princeſſe, elle s'eſtoit fort offenſée de ſa hardieſſe, & s'eſtoit eſloignée de luy ; & que bien qu'il euſt taſché de la vaincre, en luy repreſentant qu'elle luy auoit donné la foy, & que le Roy ſon pere leur auoit permis de

coucher enſemble, iamais elle ne l'auoit voulu eſcouter. En fin qu'ayant entrepris d'employer quelques efforts pour ne perdre pas vne ſi belle occaſion, elle s'eſtoit eſcriée afin que quelqu'vn la deliuraſt d'entre ſes mains. Il auoit peur qu'elle fuſt fort faſchée contre luy: mais ie l'aſſeuray qu'il ne le deuoit point craindre, & que puis qu'elle auoit eu la retenuë de ne le point accuſer deuant ſes filles, c'eſtoit ſigne qu'elle auoit encore beaucoup d'amour pour luy. Le lendemain il troua veritable ce que ie luy auois dit: pource que feignant d'aller voir comment elle ſe portoit, elle ſe laiſſa long temps entretenir par luy, & receut toutes ſes excuſes; puis ſe reſolut de ſe laiſſer enleuer en quelque lieu du monde qu'il la vouluſt mener, à la charge qu'il n'entreprendroit rien ſur elle qu'ils ne fuſſent mariez enſemble par le conſentement de ſon pere.

Eurymedon fut en fin contraint de la laiſſer pour aller retrouuer le Roy: nous partiſmes de ce Chaſteau & allaſmes au Palais d'Archelas, qui teſmoignant vne grande ioye de reuoir Hermione, luy demanda ſi ſa fille l'auoit traittée comme elle le meritoit. Vous auez, reſpondit-elle, la plus aimable fille qui ſoit au monde, & vous pouuez iuger ſi i'en eſtois mal ſatisfaite, puis que le iour d'hier ne me ſuffiſoit pas pour ioüir de ſa compagnie, & qu'il a fallu y adiouſter la nuict. Le Roy repartit: Ne vous a-t'elle point fait beaucoup de plaintes de moy? Au contraire, reprit Hermione, nous n'auons ceſſé de vous loüer de la permiſſion que vous nous auez donnée: pource que iamais deux perſonnes n'eurent tant d'inclination à s'aimer. Ie me réjoüis

joüis fort, dit Archelas, qu'il soit sorty de moy quelque chose qui vous soit agreable, & ie seray bien aise qu'elle vous fasse compagnie & seruice toute sa vie. Ils eurent encore quelques autres entretiens pareils, apres lesquels Eurymedon m'enuoya deuers ses troupes, pour les aduertir qu'elles se tinssent prestes pour partir, & que cependant on prist bien garde de ne le pas descouurir. Ie rencontray par la ville celuy que vous nous auiez enuoyé, dit Amyntas à Melinte, qui ne m'eust iamais reconnu en l'habit où i'estois; & ie fus bien-heureux de le trouuer, pource que s'enquerant d'Eurymedon, il eust peut-estre donné quelque soupçon. Ie me fis connoistre à luy, & il me dit le lieu où vous estiez, & pour quel sujet vous l'auiez enuoyé: ie luy promis d'en parler à Eurymedon, & de le disposer à vous mener ses forces lors que nous enleuerions la Princesse, & l'ayant conduit dans nos vaisseaux, ie luy donnay charge de m'y attendre.

Lors que ie fus de retour deuers Eurymedon, il receut bien de la ioye de sçauoir en quel lieu vous estiez, & d'auoir moyen de vous secourir; pource qu'emmenant la Princesse, il luy seroit assez commode d'aller descendre en la Thessalie: toutefois nous remismes à deliberer de toutes choses auec Pasithée.

Le lendemain il retourna la voir, & apres luy auoir fait encore mille caresses, luy fit part des nouuelles qu'il auoit receuës de ses plus chers amis qui auoient besoin de son secours, & luy dit que si elle l'auoit agreable, ils s'en iroient tous ensemble en la Thessalie, qui estoit vn lieu bien propre pour leur retraitte. Elle consentit à tout ce qu'il voulut, & pource qu'elle de-

uoit estre mise le lendemain en liberté, ils furent d'auis de m'enuoyer deuers vous, pour vous dire que dans deux iours ils esperoient se rendre icy : pource qu'estant tous deux libres, ils pourroient feindre de s'aller promener ensemble hors la ville & se mettre dans les vaisseaux que l'on tenoit prests pour partir.

I'auois de l'impatience de vous voir, pour vous apporter ces nouuelles ; de sorte que ie pris congé d'eux aussi tost, & vins m'embarquer auec celuy que vous auiez enuoyé, qui me conta tout ce qui vous estoit arriué depuis que ie vous auois quitté, & que de peur d'estre descouuert, vous vous faisiez appeller Alcydamas, & Palamede Polydore ; il m'apprit vn lieu où nous pourrions descendre en ce païs sans estre veus des Scythes ; & vous voyez comment i'y suis arriué sans danger. Ie l'ay renuoyé dans le vaisseau, afin qu'il adressast de mesme Eurymedon, lors qu'il viendroit. Ie ne doute point qu'ils ne soient bien tost icy, pource que l'on ne se deffie aucunement de la feinte Hermione ; & Archelas est tellement aueuglé de son amour, qu'il luy permet tout ce qu'elle desire ; de sorte qu'il leur sera facile de s'eschapper ; & i'espere qu'alors qu'ils seront arriuez auec leurs forces, nous aurons moyen d'empescher les Scythes d'emmener Ariane, s'ils demeurent encore icy durant ce temps ; & que nous trouuerons quelque occasion de l'enleuer d'entre leurs mains, soit par ruse, soit par force ouuerte.

Amyntas finit ainsi son discours, qui eust esté escouté auec bien plus de plaisir en vne autre saison; tou-

tefois il ne laissa pas de donner vn peu de relasche aux douleurs qu'ils souffroient pour la perte d'Ariane. Mais quand il eut acheué, à peine peurent-ils dire leur sentiment sur ce qu'ils auoient entendu, tant ils estoient affligez ; & chacun d'eux reprit les plaintes comme auparauant.

Fin du quatorziesme Liure de l'Ariane.







LE QVINZIESME LIVRE DE L'ARIANE.



TANDIS qu'Amyntas recitoit les auantures du genereux Eurymedon & de la belle Pasithée, Alcydamas auoit bien de la peine à luy donner de l'attention, estant si cruellement diuerty par son mal-heur qui occupoit entierement son esprit, que souuent il luy faisoit recommencer vn mesme discours pour en apprendre la suite ; pource que ses pensées s'eschappoient continuellement pour aller trouuer Ariane. Mais lors qu'il eut acheué, il le tira à part, & le pria de venir auec luy au Chasteau pour parler à Arimin. Polydore auoit esté conseillé de garder le lict à cause de sa blessure, de

sorte qu'Alcydamas se peût cacher de luy en cette occasion : & ayant aduerty Amyntas de son dessein, il le mena deuant Arimin, auquel il dit que celuy qu'il voyoit estoit vn de ses amis qui estoit venu secrettement de la part d'Eurymedon, de qui il luy auoit parlé au commencement du siege, pour l'aduertir qu'il luy enuoyoit par mer trois mille hommes qui estoient à vn abry vn peu esloigné des vaisseaux des Scythes, & qui entreroient cette nuict dans la ville par diuerses portes, pour n'aller pas en gros, & n'estre pas apperceus des Barbares. Arimin fut bien aise de ce secours, & Alcydamas le pria d'enuoyer aduertir tous les Chefs & les Gardes des portes, qu'ils fissent ce qu'il desireroit. Aussi tost Arimin manda par tout que l'on fist durant cette nuict tout ce qu'Alcydamas commanderoit, & vn peu apres Alcydamas le quitta pour aller donner ordre à ce qu'il auoit entrepris. Amyntas & Arcas sceurent seuls son secret, auec lesquels la nuict estant arriuée, il alla tirer cinquante hommes à cheual de chacune Compagnie des Thessaliens, à quoy aucun des Capitaines ne resista, croyant qu'il eust cét ordre. Il choisit ainsi iusques à cinq cens hommes : puis il prit trente trompettes, & ayant tout faict sortir de la ville sans bruit, il dit à ses compagnons qu'il auoit promis à Arimin de luy deffaire cette nuict tout le camp des Scythes, lesquels il ne pouuoit souffrir de voir partir emmenant beaucoup de personnes qu'ils auoient prises dans Larisse, sans tascher à les retirer de leurs mains : qu'il les auoit tous choisis, sçachant qu'ils auoient assez de courage pour aller attaquer les Barbares dans leur camp mesme, lors qu'ils seroient assoupis de vin & de sommeil ; & que peu de

personnes fondant sur eux à l'impourueu, feroient plus d'effect que plusieurs dont ils auroient eu aduis; qu'ils luy tesmoignassent donc s'ils auoient enuie de le suiure & de gagner le plus grand honneur que gens de guerre eussent iamais sceu acquerir. Ces Gentils-hommes Thessaliens aimoient tellement le valeureux Alcydamas, & se fioient si fort en sa conduitte, qu'ils luy crierent tous qu'il les menast. Alors il leur dit que cette entreprise auoit esté conceuë par luy particulierement pour sauuer quelques Dames qui estoient prisonnieres des Scythes ; de sorte qu'entrant dans leurs tentes il faudroit espargner ce sexe, & les retirer d'entre leurs mains; & pource que la principale se nommoit Ariane, il leur donnoit ce cry pour effrayer les Barbares en les attaquant tout à coup ; & qu'il les prioit de crier incessamment, Ariane, Ariane, où estes vous ? lors qu'vne fois ils se seroient meslez parmy eux. Cela estant ainsi arresté, il alla luy-mesme poser vingt de ses trompettes, deux à deux, tout à l'entour du camp des Scythes, auec ordre de sonner lors qu'il feroit commencer de son costé. Il en reserua dix pour estre à la teste de ces cinq cens hommes, lors qu'il entreroit auec eux dans le camp. Apres les auoir encore bien encouragez, il n'en fit qu'vne troupe, auec laquelle il alla bien serré, & à l'entrée du camp fit sonner ses trompettes · les autres respondirent à l'instant de tous costez, donnant vne allarme effroyable ; & aussi tost il commença à entrer dans les tentes de toutes parts, & de faire vne estrange boucherie des Scythes effrayez, qui pensoient que tous les demons se fussent assemblez pour les assommer. Melinte & ses compagnons n'auoient que la peine de tuer, entrant par tout, en criant incessamment Ariane, Aria-

ne, & tout retentiſſoit de ce beau nom. Melinte cherchant par tous les endroits les plus cachez, crioit, Ariane, ma chere Ariane, où eſtes vous? Ariane, c'eſt Alcydamas qui vous cherche: belle Ariane, où eſtes vous? Cependant il tuoit tout autant de Scythes qui ſe preſentoient à luy; & il s'engagea ſi auant en cette recherche, qu'il rencontra vn gros de Barbares qui s'eſtoient ralliez, n'ayant alors qu'Amyntas & Arcas à ſes coſtez. Son courage ne luy permit pas de reculer; au contraire il pouſſa ſon cheual au milieu d'eux, & les eſcarta en vn inſtant. Sa valeur animée encore par ſon amour, luy faiſoit faire des coups prodigieux, s'imaginant que chacun des Scythes qu'il frappoit eſtoit celuy qui auoit enleué Ariane. Incontinent il tua ou mit en fuitte ce nombre qui s'eſtoit rallié, & alors nul ne luy fit plus de reſiſtance. Il fendoit les teſtes, il abbattoit les eſpaules, & ſes ennemis croyoient que ce fuſt Mars luy meſme qui fuſt venu pour les deſtruire. Amyntas & Arcas en tuoient auſſi autant qu'ils en trouuoient, & le reſte des Theſſaliens admirant l'eſpouuantable effroy de ces Barbares, ne ceſſoient de les mettre au fil de l'eſpée. De ſorte que parmy tout le camp les corps morts eſtoient amoncelez les vns ſur les autres; & cependant ils ne ceſſoient tous de crier, Ariane, Ariane.

Alcydamas apres auoir viſité toutes les tentes, & le iour commençant à poindre, ſe trouua en fin hors du camp, ne voyant plus aucun ennemy, & ne pouuant trouuer ce qu'il cherchoit. Il laiſſa pourſuiure aux ſiens ce qui reſtoit des Scythes qui gagnoient leurs vaiſſeaux, & laſſé de tuer, de chercher, & de crier, & ſe trouuant tout hors d'haleine & plein de ſueur, il fut contraint de

descendre de cheual, & se coucha au pied d'vn arbre. Doncques, dit-il alors en luy mesme, voila le fruit que ie recueille de tant de trauaux? Vn seul ne reste en Thessalie de tant de Barbares qui l'auoient assaillie. Ie les auray tous exterminez, & cependant ie n'auray point Ariane? Ah! valeur inutile, qui souffres que ces Barbares triomphent de moy dans leur deffaite mesme; & qui n'as pû par la mort de tant d'hommes racheter la vie d'Ariane seule. Amour miserable! que feray-ie? suruiuray-ie laschement à mon desastre? ou bien me peut-il rester quelque esperance par quelque moyen qui soit encore à esprouuer? Dieux iniustes, que ne me la rendez vous? ne me l'auez vous point vous mesmes rauie? Vn Dieu ne pouuoit prendre que la forme d'vn Scythe pour vne action si barbare. Helas! si vn Dieu la possede à present, quelle rage de ialousie? & si vn Scythe l'emmeine, quelle horreur de honte & d'infamie.

Lors que le miserable Alcydamas s'employoit à faire ces regrets, il vid passer deuant luy vn Scythe fuyant, & vne fille qui couroit apres, & qui le poursuiuoit à coups de traits. Alcydamas eut peur que le Scythe se retournant ne luy peust faire du desplaisir; de sorte qu'il se leua, & la suiuant luy cria: Arrestez vous, belle fille, vous estes trop valeureuse: ne craignez vous point ce Barbare? Cette fille entendit la voix qui luy parloit, & se retournant, laissa approcher Alcydamas qu'elle reconnut aussi tost, & luy dit. Ah! mon cher Alcydamas, est-ce bien vous? Alcydamas reconnut aussi tost la voix & le visage d'Ariane, & ouurant les bras d'excés de ioye, la tint long temps embrassee. Ils demeurerent ainsi quelque temps immobiles, & sans pouuoir parler: en fin quittant les

embrassemens pour se regarder, & admirer l'heur de s'e-ſtre retrouuez. Helas! dit Alcydamas, est-ce bien vous que ie n'ay pû trouuer en cherchant de toutes parts, & que ie trouue en ne vous cherchant point? Ils estoient tous deux si affoiblis de trauail, & de saisissement de ioye, qu'ils furent contraints de se mettre sur l'herbe prés d'vne haye, & incontinent Arcas qui s'estoit esgaré de son Maistre, arriua au mesme lieu, & Amyntas vn peu apres, qui se réjoüirent auec Ariane du bon-heur de la reuoir. Aussi tost qu'elle pût parler librement, Alcydamas luy tesmoigna l'impatience qu'il auoit de sçauoir quelle auoit esté sa fortune, & comment elle n'auoit point entendu qu'ils l'appelloient de toutes parts.

Pour vous faire sçauoir, respondit-elle, de quelle sorte cela est arriué, il faut que ie vous recite les accidens que i'ay courus depuis ma prise dans Larisse. Vn Scythe qui m'emmenoit ayant trouué vn cheual dans la ville, m'emporta dessus, & sortant hors les portes voulut gagner vn bois pour s'esloigner de la rencontre de ses compagnons. Iugez en quel effroy i'estois, & combien de cris & de plaintes i'espandois inutilement; mais lors qu'il s'arresta, & qu'il voulut descendre de cheual auec moy, il se sentit frappé d'vne flesche. Il se retourna aussi tost, & vid vn autre Scythe qui l'auoit suiuy à pied, lequel ayant dessein de m'auoir, & ne le pouuant si tost attaindre, l'auoit voulu arrester par ce coup tiré de loin. Le premier qui auoit esté frappé, tirant vne flesche de son carquois la mit aussi tost à son arc, & en blessa aussi l'autre qui venoit à luy. Alors ils ietterent tous deux leurs arcs & leurs flesches, & mirent l'espée à la main pour combat-

tre, & voir à qui des deux ie demeurerois. I'estois si esperduë que ie ne sçauois quelle resolution prendre, voyant que quelque accident qui peust arriuer ie demeurerois à l'vn des deux. Ie taschay à monter sur le cheual qui estoit prés de moy, pour m'enfuir cependant qu'ils combattroient : mais iamais il ne me fut possible, & ie fus contrainte d'attendre le succés de ce duel. Ils se donnoient des coups furieux, estant tous deux animez du desir de m'auoir : mais le premier estant encore enflammé de courroux, & de l'enuie de se vanger de l'autre, me sembloit plus vaillant : aussi abbatit-il à ses pieds celuy qui l'auoit attaqué, & se couchant sur luy tascha de luy oster la vie : dequoy l'autre ne faisoit plus que se deffendre en se debattant. Desia le premier luy auoit donné deux coups d'espée dans la gorge, & ie voyois qu'il m'auoit tantost acquise, lors qu'vn serpent, sorty d'vn buisson qui estoit prés de là, vint mordre à la jambe celuy qui estoit dessus : puis s'alla remettre dans le buisson. Ie creus aussi tost que c'estoit vn aduis que les Dieux m'enuoyoient, que si ie me pouuois desfaire de celuy qui restoit, ie serois sauuée. Ie pris alors courage, & croyant estre assistée d'vne inspiration diuine, ie me saisis d'vn de leurs arcs, & mettant vne flesche dessus, i'approchay d'eux, & courbant l'arc auec le plus de force que ie pûs, ie laissay aller la flesche, & perçay le corps de celuy qui alloit estre vainqueur, que l'autre Scythe en mourant tenoit encore embrassé. Ie ne me contentay pas de celle-là : mais voyant qu'il ne se pouuoit encore deffaire de celuy qu'il tuoit, ie redoublay d'vne autre flesche, auec laquelle ie fus si heureuse que de luy percer le cœur, & tous deux expirerent en mesme temps. I'estois bien

contente de me voir ainsi deliurée : toutefois lors que ie pensay partir, ie vis en leuant les yeux, quatre ou cinq autres Scythes qui s'approchoient de moy, & qui auoient esté tesmoins de mon action, dont l'émotion ayant peut-estre donné à mon visage quelque esclat extraordinaire, ils creurent qu'il y auoit en moy quelque chose de diuin, d'auoir tué comme ils pensoient deux hommes d'vn seul coup. Ils eurent donc quelque respect pour moy, croyant que i'estois quelque Deesse tutelaire de la Grece, qui vangeoit sur eux le degast qu'ils auoient fait dans la Thessalie. Toutefois l'vn d'entr'eux plus hardy s'approcha de moy, & voulut me toucher. Ie me reculay aussi tost derriere le buisson où i'auois veu le serpent se retirer, & mettant vne flesche sur mon arc, ie la iettay dans le buisson pour en faire partir le serpent, lequel aussi tost se lança sur eux. Alors ils ne mirent point en doute que ie ne fusse vne Deesse, croyant que la flesche que i'auois tirée se fust changée en serpent pour les deuorer. Ils se ietterent à mes pieds pour m'adorer, & me tesmoignerent par leur langage que ie n'entendois point, qu'ils me prioient de leur pardonner, & d'empescher ce serpent de leur nuire. Il arriua par hazard que le serpent s'esloigna d'eux en mesme temps, & se perdit dans les hayes; ils me tesmoignerent par leurs actions combien ils m'en estoient redeuables : mais lors que ie voulus me seruir de cette opinion que ie leur auois donnée que i'estois vne Deesse pour m'en aller d'auec eux, ie me trouuay bien empeschée; pource qu'ils m'enuironnoient à genoux, & me prioient de ne les point abandonner. Dautre costé i'aimois mieux demeurer parmy ceux qui estoient preuenus de cette erreur, que de retomber entre les mains de quelques au-

tres qui n'eussent pas esté trompez comme eux. Ie me resolus donc, ne pouuant faire autre chose, de m'en aller auec eux, & de m'en seruir pour ma deffence contre les autres. I'allois d'vn pas altier, & tantost ie leur tesmoignois vn visage plus doux pour leur faire esperer mon assistance. En fin ils me conduisirent dans vne tente, & incontinent firent espandre le bruit parmy les Scythes, qu'ils auoient trouué la Deesse tutelaire de la Grece: pource que i'en voyois plusieurs qui venoient ouurir les bords de la tente, & me regardoient auec vne grande admiration. I'estois bien empeschée comment ie me conduirois; pour faire en sorte qu'ils ne se desabusassent point; & craignant que m'ayant reconnuë pour vne personne qui les auroit trompée, ils ne me fissent souffrir beaucoup d'indignitez, ie me resolus ne me pouuant eschapper d'eux, de me laisser mourir en ne mangeant point: & cette resolution seruit à leur faire accroistre encore leur opinion; pource que les refusant tousiours quand ils me presentoient à manger, ils creurent que ie n'auois pas besoin des soustiens ordinaires de la vie des hommes, & i'esperois mourir de cette sorte sans qu'ils s'en apperçeussent. Ie passay ainsi la nuit & le iour d'hier sans prendre aucune nourriture: mais le soir voyant qu'ils beuuoient plus que de coustume, i'eus quelque esperance de me pouuoir sauuer. Moy mesme ie les incitois à se réjoüir & à boire, & en fin ils s'enyurerent tellement que de sept ou huit qu'ils estoient dans cette tente, il n'y en auoit plus que deux qui ne fussent point assoupis; encore leurs yeux monstroient-ils que bien tost ils se coucheroient par terre. Alors ie leut presentay encore du vin, qu'ils receurent auec respect, estant bien glorieux, comme ie croy, qu'vne

Deeſſe leur verſaſt à boire, & peu de temps apres ils cheurent à la renuerſe comme les autres. Me voila donc ſeule qui euſt les yeux ouuerts dans cette tente, & ie me reſolus de me ſauuer; mais eſtant auſſi preſſée pour le moins de manger comme de fuir, ie vous confeſſe que ie pris quelques morceaux de pain & de viande auant que de ſortir, & en m'eſchappant ie ne me pûs empeſcher de porter incontinent à ma bouche ce que i'auois de prouiſion. Mais ie n'eſtois pas encore à vingt pas hors du camp, que i'ay entendu des trompettes de tous coſtez. I'en ay eſté effrayée, & ie ne ſçauois ſi ie deuois aller plus auant, ou ſi ie deuois retourner dans le camp: mais aimant mieux toutes ſortes de mauuaiſes auantures, que d'aller encore parmy les Barbares, ie me ſuis auancée, & ay trouué vne cauerne dans laquelle i'ay bien eu l'aſſeurance d'entrer, ayant l'arc au poing & la trouſſe ſur les eſpaules; & i'auois vne fleſche à la main toute preſte pour me deffendre, ou contre les hommes, ou contre les beſtes. Ie me ſuis tenuë quelque temps cachée en ce lieu-là; puis entendant tant de bruit, i'ay eſté curieuſe de voir ce qui ſe paſſoit, & ſuis montée au deſſus de cette cauerne, d'où i'ay apperceu tous les Scythes fuyans, & vn effroy ſi grand parmy eux, qu'ils croyoient eſtre pourſuiuis de ceux-là meſmes qui fuyoient. Ie me réjoüiſſois de leur deffaite, & auois quelque opinion en moy-meſme qu'Alcydamas eſtoit Chef d'vne ſi hardie entrepriſe. I'ay paſſé ainſi plus de trois heures à conſiderer ce ſpectacle qui m'eſtoit fort agreable, & ie commençois à m'eſtonner de ce qu'en toute la campagne il ne paroiſſoit plus aucun Scythe, pource que le iour commençoit à poindre: I'eleuois les mains au Ciel pour vne victoire ſi grande, ac-

quise par les Grecs, lors que i'ay entendu quelque bruit, & apperçeu deux Barbares qui cherchoient à se sauuer. I'ay eu peur qu'ils ne me vissent, & qu'ils ne m'offençassent: ie suis rentrée dans la cauerne, & peu de temps apres ie les ay veus venir dans ce mesme lieu à dessein de s'y cacher. Alors ne pouuant euiter qu'ils ne me trouuassent s'ils s'auançoient dauantage, ie me suis resoluë, pource que ie les voyois sans qu'ils m'apperceussent, de tirer mes flesches, pour les en chasser en leur donnant de la peur. La premiere en a atteint l'vn à la gorge, & l'a estendu à terre; l'autre Scythe l'ayant entenduë siffler, & croyant qu'il y auoit encore des ennemis cachez là dedans, a commencé de fuir. Sa lascheté m'a renduë courageuse, & ie me suis sentie emportée par vne certaine ardeur de gloire, pour auoir l'honneur de tuer le dernier des Scythes. Ie me suis mise à le poursuiure à coups de traits; & en le chassant i'ay esté si heureuse que de vous rencontrer. Voila, mon cher Alcydamas, continua Ariane, quelle a esté ma fortune depuis que ie vous ay perdu, & de quelle sorte vous ne me pouuiez pas trouuer, & que ie ne vous pouuois pas entendre, lors que vous m'appelliez parmy le camp; & ie ne doute point que vous n'ayez eu beaucoup de crainte pour moy, & que l'entreprise que vous auez faite n'ait esté pour me deliurer seulement. Alors ils s'embrasserent encore, & Amyntas conta à la belle Ariane ce qu'il auoit oüy dire des deux victoires d'Alcydamas au iour de la bataille; la mort du Roy des Scythes par sa main, ses regrets en suitte de l'auoir perduë, & l'estrange resolution qu'il auoit prise de combattre auec cinq cens hommes tout le reste de l'armée des Barbares pour la deliurer auant qu'ils s'en allassent. Lors qu'ils re-

citoient enſemble tout ce qui leur eſtoit arriué, les Theſſaliens qui eſtoient eſpars de tous coſtez, ſe rallierent en ce meſme lieu ayant ſceu que leur Capitaine y eſtoit, & luy dirent qu'il n'eſtoit pas demeuré vn Scythe en toute la coſte qui ne fuſt mort, & le peu qui reſtoit s'en eſtoit fuy, & auoit gagné la pleine mer dans leurs nauires. Ces Gentils-hommes eſtoient ſi contens d'vne ſi grande gloire, qu'ils ne pouuoient contenir leurs ioyes, pource que iamais ſi peu de gens ne deffirent vn ſi grand nombre; & Alcydamas ayant veu que quelques vns vouloient s'amuſer à piller les pria de laiſſer le butin, pource qu'ils eſtoient aſſez riches d'honneur : mais pour faire voir en s'en retournant à la ville la grandeur de la deffaite, & combien d'hommes eux ſeuls auoient tuez, qu'ils ſe chargeaſſent d'autant d'arcs que chacun d'eux pourroit porter, pour eſtonner Arimin & le peuple par ces ſeules deſpoüilles en entrant dans la ville. Chacun s'accorda à ſon deſir, & Ariane s'eſtant miſe ſur le cheual d'Arcas qui alloit à coſté d'elle, Alcydamas ordonna qu'ils iroient tous, trois à trois, en portant les faiſſeaux d'arcs liez ſur leurs eſpaules, & il ſe mit en vn rang au milieu, & alloit à coſté de la belle Ariane qui triomphoit auſſi des Scythes, ayant l'arc en la main & la trouſſe en eſcharpe. Alcydamas eſtoit rauy de l'auoir trouuée, & de la voir en cét eſtat de guerriere, qui adiouſtoit vne fierté maieſtueuſe à tant de graces qu'elle auoit, & qui augmentoit meſme l'amour d'Alcydamas; ſa valeur ſe rendant encore amoureuſe de celle d'Ariane; puis en cét equipage ils marcherent tous vers la ville.

Cependant on eſtoit en grand effroy dans Lariſſe, pource qu'Arimin ayant enuoyé ſçauoir ſur la minuit ſi le ſecours

cours estoit entré, on luy rapporta qu'il n'auoit paru personne ; mais qu'au contraire Alcydamas estoit sorty auec quelques troupes qu'il auoit tirees de toutes les compagnies. Cela l'estonna, ne pouuant sçauoir quel estoit le dessein d'Alcydamas, & ayant encore laissé passer quelques heures sans qu'aucun reuinst de la part d'Alcydamas, on luy apprit en fin qu'il estoit sans doute allé pour sauuer vne fille qu'il aimoit, que les Scythes auoient enleuée estant dans la ville : pource qu'il n'auoit faict que la regretter toutle iour, apres l'auoir cherchée de tous costez. Arimin ne pût alors se persuader qu'il esperast venir à bout de tous les Scythes auec si peu de gens : mais il creut que pour racheter sa Maistresse il auroit voulu liurer aux Barbares tous les meilleurs de ses hommes qu'il leur auoit menez ; desquels la ville estant affoiblie, il pourroit encore aisément mettre les Barbares dedans pour les obliger encore dauantage à luy rendre cette fille. Aussi-tost il enuoya querir Polydore qui estoit au lict, & qui s'estant leué pour l'aller trouuer, Arimin luy dit qu'Alcydamas estoit vn traistre & vn meschant, & qu'il vouloit qu'il luy en respondist. Polydore s'estant fait dire ce qui estoit arriué, asseura Arimin qu'Alcydamas n'estoit point vn traistre, & que peut-estre auroit-il entrepris quelque chose par desespoir, à cause que les Scythes emmenoient Ariane : mais qu'il fust bien certain qu'il ne perdroit point ceux qu'il auoit menez auec luy, & qu'il les vendroit encore moins : dequoy il luy donnoit sa vie pour caution. Arimin fit garder seurement Polydore, & ne demeurant point satisfait de ce qu'il luy disoit, alla visiter toutes les gardes de la ville ; & tout le peuple demeura plein de crainte, n'ayant pas trois ou quatre mille hommes

de reste pour resister à tant d'ennemis.

Les portes estoient donc gardées auec beaucoup de soin, lors qu'Alcydamas auec sa troupe demanda que l'on luy ouurist. On alla aduertir Arimin qu'il estoit aux portes auec ceux qu'il auoit fait sortir, & qu'il demandoit à rentrer. Cette nouuelle rasseura l'esprit d'Arimin, qui toutefois craignant vne surprise commanda que l'on ne les laissast entrer que l'vn apres l'autre. Cét ordre seruit à faire donner plus de gloire & de loüanges à Alcydamas: pource que ses gensdarmes entrant ainsi separément chargez d'arcs, le peuple faisoit des acclamations à chacun d'eux qui entroit; & lors que tous furent dans la ville, ils se mirent en ordre comme ils estoient venus, & s'en allerent au Temple pour remercier les Dieux d'vne si celebre victoire. Tous les habitans leuoient de ioye les mains au Ciel, de voir tant de despoüilles, & si peu de personnes qui les auoient remportées; & s'estonnoient de voir à costé d'Alcydamas cette ieune guerriere qui sembloit auoir grande part à cette victoire, & qui attiroit les yeux & les vœus de tout le monde.

Apres qu'Alcydamas eut remercié les Dieux du salut d'Ariane, & de la victoire qu'ils luy auoient donnée, il pria Amyntas de conduire Ariane en son logis, & donna charge à Arcas de l'accompagner; puis auec le reste de sa troupe il alla trouuer Arimin. Il le supplia d'excuser le transport de son amour qui l'auoit obligé de l'abuser, & de sortir sans son congé pour tirer Ariane des mains des Scythes; & luy dit que la victoire qu'il auoit remportée estoit si grande, que lors qu'il en sçauroit la verité, il esperoit qu'il oublieroit aisément vne faute qui auoit esté suiuie d'vn si heureux succés, & qui auoit deliuré tou-

te la Grece de tant d'ennemis. Arimin admirant vn effect si merueilleux, bien que cela luy eust cousté beaucoup de craintes, fut contraint d'honorer Alcydamas, & d'esteindre tout le ressentiment qu'il pouuoit auoir de ce qu'il luy auoit desobey : puis apres auoir parlé long temps de quelle sorte le combat s'estoit passé, il luy permit de se retirer pour prendre du repos, & fit deliurer Polydore.

Lors qu'ils furent arriuez en leur logis, Alcydamas fut contraint de se mettre au lict pour se reposer de tant de combats, d'ennuis & de veilles. Ariane d'vn autre costé auoit esté receuë auec mille ioyes par Euphrosyne, & par sa chere Cyllenie qui n'auoit eu aucun repos depuis son enleuement ; tant pour le regret de l'auoir perduë, que pour le danger où auoit esté son bien aimé Lepante à cause de ses blesseures ; lesquelles toutefois estoient alors en meilleur estat. Euphrosyne pleine de contentement de les reuoir, ne cessoit d'auoir soin, tantost de son fils, tantost d'Ariane, & les visitant separément dans leur chambre elle les obligea de dormir, encore qu'ils ne fussent alors que sur la moitié du iour.

Vn peu de temps apres, Polydore & Amyntas entendant quelque rumeur dans la ruë, regarderent par la fenestre, & apperceurent vne fille esperduë que quelques soldats vouloient auoir, contre lesquels vn vieillard & vn ieune homme se deffendoient auec plus de courage que de force. Ils descendirent incontinent pour empescher cette lasche violence, & tascherent auec les paroles de faire retirer ces soldats ; puis voyant qu'ils ne vouloient rien faire par prieres, & qu'ils continuoient à presser ce

vieillard & ce ieune homme, ils furent contraints de se mettre de leur costé, & de les deffendre : deux soldats voyant ce renfort se ioignirent aux premiers : mais en peu de temps Polydore & Amyntas en tuerent trois, & le reste prit la fuitte. Alors ils voulurent mettre en lieu de seureté ceux qui auoient esté ainsi poursuiuis, & allant deuers ce ieune homme qui s'estoit deffendu courageusement, Polydore reconnut que c'estoit sa chere Epicharis. Il l'embrassa plein de ioye de la reuoir, & de l'auoir garentie de ce danger. Amyntas eut bien dequoy se réjoüir aussi, voyant que celle qu'Epicharis deffendoit estoit la belle Erycine sa Maistresse, & le vieillard estoit Telephe pere d'Erycine. Les embrassemens suiuirent les admirations de s'estre rencontrez si à propos, les vns pour auoir esté deffendus, les autres pour les auoir secourus : & tous ayant vne grande impatience de sçauoir comment ils s'estoient trouuez, entrerent dans le logis, où Polydore receuant celle qu'il auoit tant regrettée. Belle & valeureuse Epicharis, luy dit-il, pour le bon-heur que vous me donnez de vous reuoir, ie veux vous donner des nouuelles qui vous seront bien agreables : mais promettez moy auparauant qu'elles seront aussi heureuses pour moy. Epicharis luy dit: Vous sçauez que ie vous suis obligée en tát de sortes, que vous deuez estre asseuré d'estre heureux quand vostre bon-heur ne dépendra que de moy. Ie sçay, reprit-il, de quels parens vous estes née. Ah! Palamede, dit-elle saisie de ioye, est-il bien possible? de qui le pouuez-vous auoir appris? Ie le sçay, repartit-il, & ie vous demande quel homme du monde vous aimeriez le mieux auoir pour frere. Ie voudrois, respondit-elle sans beaucoup songer, en auoir vn tel que Melinte, que i'ay

toufiours aimé de cette forte, bien que ie ne puiffe pas efperer cét honneur. Ah ! digne fœur d'vn tel frere, reprit Palamede ; Souuenez vous, Epicharis, que ie vous le donne auiourd'huy pour voftre frere ; & puis que vous ne pouuez pas efperer vn plus grand bon-heur, accordez moy auffi le plus grand que ie puiffe efperer, qui eft l'honneur de vous poffeder. Palamede, dit Epicharis, ne vous mocquez point de moy : bien que i'aye beaucoup de courage, ie n'ay pas encore tant d'ambition. Non, pourfuiuit-il, affeurez vous que ie fuis veritable, & que vous eftes fœur de Melinte, & fille de la fage Euphrofyne que nous auons trouuée en voftre abfence, & qui eft icy parmy nous.

Epicharis demeura muette, n'ofant alors, ny contredire Palamede, ny le croire encore : mais pour luy, voyant qu'elle ne pouuoit s'affeurer en fes paroles, il la conduifit où eftoit Euphrofyne, à laquelle il dit qu'il luy prefentoit fa fille Epicharis, de qui elle auoit oüy conter tant de merueilles. Euphrofyne voyant qu'elle eftoit veftuë en garçon. Quoy, dit-elle, ce ieune homme eft-il ma fille ? ouy, refpondit-il, voila cette genereufe Epicharis, qui fous cét habit a fait de plus belles actions que le plus vaillant des hommes, & que les Dieux euffent fait fans doute de mon fexe, s'ils n'euffent eu deffein de me rendre heureux. Euphrofyne fut ainfi obligée de le croire, & ouurit les bras pour la receuoir. Epicharis bien que remplie de ioye, eftoit toutefois interdite, ne pouuant encore s'affeurer de ce bon-heur, & auoit de la honte de fe voir en cét eftat deuant vne mere qui auoit la façon fi venerable. Alcydamas & Ariane s'efveillerent au bruit de tant de réjoüiffances, & eftant aduertis qu'Epicharis eftoit

retrouuée, ils accoururent à demy habillez pour la voir, tant ils auoient de desir de luy donner le premier embrassement de frere & de sœur. Ils la trouuerent entre les bras d'Euphrosyne, & alors ils l'accablerent de tant de caresses qu'elle en estoit pleine de confusion. D'autre costé Telephe embrassoit, tantost Melinte, tantost Euphrosyne. Erycine demandoit aussi son tour pour embrasser Ariane, & ne pouuoit donner à Amyntas le temps qu'il desiroit pour l'entretenir : toutefois elle tesmoignoit luy auoir vne grande obligation de sa deliurance. Ils auoient en mesme temps tant de personnes à caresser, & tant de ioyes à ressentir, qu'ils ne sçauoient, ny comment aborder ceux qu'ils desiroient voir, ny comment quitter ceux à qui ils s'estoient adressez pour voir les autres. Il fallut employer plus de deux heures à démesler toutes ces reconnoissances ; & en fin chacun ayant moderé les admirations & les ioyes, on desira sçauoir de quelle sorte ils s'estoient rencontrez en ce lieu. Mais pource qu'en mesme temps on leur faisoit à tous beaucoup de demandes diuerses sur ce qui leur estoit arriué, il fut trouué plus expedient qu'vne personne seule parlast, pour sçauoir toutes leurs fortunes ; & Epicharis ayant esté choisie pour conter ce qu'elle auoit fait depuis qu'elle s'estoit perduë à Nicopolis, elle demanda silence : & lors que chacun fut assis, elle commença ainsi à parler.

HISTOIRE D'EPICHARIS.



ORS que ie vous auray fait ſçauoir combien i'ay couru de fortunes depuis que i'ay eſte ſeparée d'auec vous, & combien i'en ay fait courir à ce qu'il y a de plus grand & de plus redoute ſur la terre, vous vous eſtonnerez ſans doute qu'vne fille en ſi peu de temps ait eſté capable de remuer de ſi puiſſans reſſorts, & qu'elle ait entrepris de vanger le monde du Tyran qui l'opprime, & de donner vn autre Chef à l'Empire : mais il eſt certain qu'il n'y a point de puiſſance aſſeurée, s'il ſe trouue ſeulement vne perſonne qui vueille abandonner ſa vie.

Apres que i'eus eſte ſauuée des priſons de Trebace, par l'entrepriſe hardie de Palamede, ie l'attendis quelque temps au lieu où il m'auoit dit qu'il ſe trouueroit apres qu'il ſeroit ſorty comme moy : mais voyant qu'il ne venoit point, ie creus qu'il ſe ſeroit eſgaré à cauſe de l'obſcurité de la nuit, & apres auoir ietté le caſque & la cotte d'armes que i'auois pris au ſoldat mort pour ſortir, & que ie portois auec peine pour leur peſanteur, i'allay au logis où i'auois demeuré auec vous ; mais ie ne vous y trouuay point, & ne pûs auoir de vos nouuelles. De là ie me rendis ſur le port ne ſçachant que deuenir ; & croyant que vous vous ſeriez ſauuez par quelque moyen, ie me reſolus auſſi de ne point rentrer dans la ville, pour

ne plus tomber entre les mains de Trebace & de Dicearque. De fortune ie trouuay vn petit vaiſſeau qui alloit partir, dans lequel ie me mis ſans m'enquerir quelle route il prenoit, ne ſongeant alors qu'à fuir nos ennemis. Ie ne ſçaurois vous dire pour quel ſujet ce vaiſſeau eſtoit venu en Epire, pource que ie parlois fort peu à ceux qui eſtoient dedans, de peur de me deſcouurir: mais ils s'allerent rendre dans la flotte des galeres de l'Empereur qui eſt ordinairement au Promontoire de Miſene en Italie. Il y auoit prés de deux iours que ie n'auois dormy; de ſorte que lors que nous fuſmes arriuez ie fus contrainte de demeurer dans le vaiſſeau, pource que le ſommeil m'aſſaillit auec trop de violence, & ie me couchay en vn lieu reculé.

Ie n'auois point quitté mes habits d'homme depuis que i'auois eſté priſe; & quelque indiſcret me trouuant, lors que ie dormois fort profondement, s'amuſa à me conſiderer; & voyant quelque enflure en mon habit à l'endroit du ſein, me deſpoüilla la gorge ſans que ie le ſentiſſe. Apres auoir recognu ce que i'eſtois, il alla aduertir ſes compagnons, qui ſe trouuerent auſſi inſolens que luy; & ils m'eſueillerenr auſſi toſt ſans aucun reſpect, pour me mener à celuy qui auoit commandement ſur eux. Ie fus bien eſtonnée à mon reſveil de me voir entre les mains de ces hommes, & ayant le ſein deſcouuert; ie leur demanday ce qu'ils vouloient faire de moy, & ils me dirent qu'ils vouloient ſçauoir à quel deſſein ie me deſguiſois ainſi. I'arriuay deuant leur Capitaine qui ſe nommoit Proculus, & i'auois plus de deſpit de ce qu'inſolemment ils me deſcouuroient le ſein pour luy faire voir ce que i'eſtois, que de crainte d'eſtre punie. Ie fus ſi heureuſe que Procu-

Proculus fut esmeu de pitié, & deffendit à ces hommes de me mal-traitter : puis feignant qu'il me vouloit interroger à part, il leur commanda de s'en aller. Ils sortirent de sa galere, & alors il me mena dans vne chambre, & me demanda pour quel sujet i'allois en cét habit.

Ie ne sçay ce qui luy auoit pleu en moy, mais il me faisoit parestre vne bien-veillance qui naissoit trop promptement pour estre fondee sur vn bon dessein : & pour luy oster l'esperance qu'il sembloit conceuoir d'obtenir de moy quelque chose contre mon honneur, ie me resolus de luy tesmoigner beaucoup de courage, & luy parlay ainsi. Ie sçay bien que ce desguisement est estimé vn crime, pource qu'il y en a eu de mon sexe qui ont caché leur infamie sous cét habit, & s'en sont seruies pour continuer auec plus de liberte des actions indignes d'elles : mais il doit estre estimé loüable lors que l'on s'en sert pour vn effect tout contraire, comme moy qui ay esté contrainte de le prendre pour conseruer mon honneur, & pour eschapper des mains de ceux qui me le vouloient rauir ; & si ce moyen m'eust manqué, i'estois resoluë de perdre plustost la vie. Ce discours l'empescha de me faire parestre alors aucun desir des-honneste, & il me pria seulement de luy dire qui estoient ceux qui m'auoient voulu faire du desplaisir. Ie ne pouuois pas en vn moment inuenter vne suitte de choses fausses, auec beaucoup de noms & de circonstances : de sorte que n'ayant rien de plus present en l'esprit que Trebace, & le ressentiment de l'iniure que i'en auois receuë, ie luy dis, qu'estant à Nicopolis i'estois tombée par mal-heur entre les mains de Trebace, Tribun des gardes de l'Empereur, qui

cherchoit de la part de Neron à faire mourir quelques personnes auec qui i'estois : que Trebace apres m'auoir long temps tenuë aux fers, m'auoit menacee de mort, si ie ne luy declarois où estoient ceux qu'il cherchoit : mais qu'en fin voyant vne grande resolution en moy, il auoit conuerty sa rage en vne affection deshonneste, que ie redoutay encore dauantage que le dessein qu'il auoit auparauant de me faire mourir ; & qu'ayant trouué moyen de sortir de ses mains par ce desguisement, ie n'auois pas esté depuis en lieu où ie peusse m'accommoder d'autres habits. Proculus qui vouloit m'obliger, & qui n'estoit pas satisfait de Neron, me dit. O Dieux! iusques à quand ce Tyran trouuera-t'il des bourreaux pour faire tous ses massacres? Voyez comme il est contraint de se seruir de meschans hommes pour exterminer tout le monde. Les charges sont à present les recompenses des crimes ; & l'on n'est esleué en honneur que selon la grandeur des meschancetez que l'on a commises, ou de celles que l'on est capable de commettre. Ces iours passez nous auions pour General de ces galeres vn Anicetus, qui n'auoit eu cette charge que pour auoir tué la mere de Neron. Cet infame Empereur voulant depuis se deffaire de sa femme Octauie, qui estoit de la race des Cesars, pour espouser Sabine, retira d'icy ce meurtrier, pour aller deuant le Senat se dire faussement adultere de cette chaste Princesse. Et pendant le regne d'vn monstre si abominable peut-on esperer que les hommes vertueux paruiennent à quelque honneur? il y a long temps que ie sers en la charge que i'ay icy sur quelques vaisseaux, sans auoir pû obtenir aucune grace pour mes seruices, sinon que l'on souffre que ie serue encore. Consolez vous, belle fille, continua-t'il, vous

n'estes pas seule à ressentir les cruautez de cette tyrannie; & asseurez vous que si vous auez souffert quelque tourment, il y a vn nombre infiny de personnes qui gemissent, & qui n'attendent qu'vn homme qui ait le courage assez grand pour se faire leur Chef, & deliurer le monde de tant de miseres.

I'estois bien contente, poursuiuit Epicharis, de l'entendre parler de la sorte : car ie n'auois pas moins de ressentiment que luy contre Neron, à cause de la rage qu'il tesmoignoit contre Melinte & Palamede; & songeant en moy-mesme qu'ils ne seroient iamais en seureté, tandis qu'vn si meschant Empereur viuroit, ie voulus l'animer encore dauantage, pour faire qu'il entreprist quelque chose, & qu'il nous deliurast d'vn si puissant ennemy. Ie luy dis, que s'il n'estoit besoin que d'vne personne pour esveiller les autres, ie m'offrois d'aller dans Rome pour faire vne puissante coniuration contre Neron, & que ie sacrifierois volontiers ma vie pour le salut de tout le monde. Courage, me dit-il, genereuse fille, commencez vn si beau dessein; & soyez asseurée que ie vous seconderay bien. Si l'Empereur vient bien tost icy, comme il prend souuent plaisir à se promener sur la mer, ie ne veux point employer d'autre homme que moy pour en deliurer la terre: Si vous voulez aller à Rome, taschez à l'attirer icy par le moyen de quelques vns que vous pratiquerez, & vous connoistrez que ie sçay bien executer ce que i'entreprens. Nous eusmes encore quelques propos ensemble de cette sorte, par lesquels nous nous encourageasmes à cette entreprise. Ie pris resolution de m'en aller dés le lendemain à Rome pour attirer dans nostre coniuration les plus puissans; ne doutant point qu'il n'y eust quantité d'hommes

pleins de courage, qui ne demandoient que la mort de Neron, mais qui n'osoient fier à personne vn si hardy dessein, & qui ne manqueroient pas de ioindre ensemble leurs forces, s'ils se pouuoient iamais communiquer leurs ressentimens.

Proculus qui n'auoit osé du commencement me tesmoigner le desir des-honneste qu'il auoit pour moy, pource que ie luy auois parlé auec vne extreme hardiesse, creut alors que me liant à luy par cette confidence pour vn secret si important, il pourroit auoir auec moy quelque familiarité plus grande, & me dit. Belle fille, ceux qui veulent courir ensemble quelque fortune, ont ordinairement de l'amitié les vns pour les autres; soit qu'il y ait en eux de la sympathie, qui est cause qu'ils se portent à de semblables desseins; soit à cause du secours mutuel qu'il se faut donner pour faire reüssir vne entreprise: Ie vous prie que nous nous ioignions d'affection, afin que si nos desseins sont heureux, nous puissions ioüir ensemble du repos que nous aurons acquis à tout le monde. Ie luy respondis, que ie ne refusois pas de me lier à luy de l'amitié qui estoit necessaire à ceux qui auoient vn mesme dessein; & que ie luy promettois toute sorte de fidelité & de secours. Adioustez encore, dit-il, qu'apres que nous aurons executé ce que nous desirons, vous me promettez de viure auec moy, & que nous ne nous separerons iamais. Ie luy repartis, que ie ne pouuois encore deliberer sur ce que ie deuois faire, apres auoir deliuré le monde du Tyran, & le priay de me laisser en ma liberté iusques à ce temps. Alors il me tesmoigna beaucoup de passion, & me pressa par plusieurs paroles de luy faire paraistre vn peu plus de bonne volonté: mais

ie ne luy en voulus donner aucune asseurance : toutefois ie luy parlay en sorte, que ie luy laissois encore lieu d'esperer, de peur de le dépiter, & de luy faire changer de resolution.

Le lendemain ie pris des habits de femme, ne voulant point aller à Rome autrement, de peur d'estre connuë estant en homme par ceux que i'auois trompez dans la prison, & d'estre prise pour la seconde fois. Proculus me voulut donner de l'argent; mais pource que i'auois encore celuy que i'auois pris pour gagner le portier de Nicopolis, ie le remerciay, & le quittant ie me mis en la compagnie de quelques personnes qui s'en alloient à Rome. Nous y arriuasmes en peu de temps, & ie m'allay loger chez Maxime, qui me receut auec vn exces de tesmoignages d'affection, & me dit qu'il auoit de grandes obligations à Melinte du souuenir qu'il auoit eu de luy; & sur le soir il me monstra les riches presens qu'il luy auoit enuoyez, lesquels il disoit auoir receus seulement pour les garder comme de chers gages de son amitié. Ie creus, pource qu'il estoit aimé des plus puissans de Rome, que ie pourrois venir à leur connoissance par son moyen; & lors que nous fusmes seuls, ie commençay à luy dire en combien de façons Neron nous auoit persecutez. Il nous pleignit d'abord seulement, puis peu à peu ie fis en sorte qu'il se descouurit à moy, & me confessa que le monde acquereroit vn grand repos, si on le deliuroit d'vn Prince si cruel. Alors ie ne feignis point de luy dire mon dessein, & que ie ne manquerois point de courage, pour vne entreprise si vtile à toute la terre. Il me fortifia autant qu'il pût en cette resolution, & me dit qu'il me donneroit accés à des personnes, par le moyen desquelles il

croyoit que mon desir pourroit reüssir : & pource qu'en mesme temps il falloit songer qui seroit le successeur à l'Empire, il dit qu'il n'en connoissoit point de plus propre que Pison, qui auoit la noblesse & toutes les qualitez requises ; & que ce choix seroit approuué du Senat, du peuple & des legions. Ie luy fis le discours que i'auois eu auec Proculus, & qu'il ne tiendroit pas à luy que Neron ne receust la punition de ses crimes, si on pouuoit l'attirer deuers Misene. Maxime me dit qu'à la verité Neron alloit souuent deuers Baïes & Puteoles, qui estoient en ces quartiers, pour se promener sur la mer, & qu'il alloit mesme souuent en la maison de Pison qui estoit à Baïes, & que l'on trouueroit là beaucoup de commodité de tuer Neron : mais qu'il connoissoit Proculus, & que c'estoit vn homme en qui il ne se falloit pas fier, pource qu'il estoit grand parleur, & d'vn esprit turbulent & volage.

Le iour d'apres il me fit parler à deux ou trois Senateurs, & à quelques Cheualiers Romains, qui me receurent comme si i'eusse esté enuoyée du Ciel, pour assembler ce qui restoit d'hommes de vertu & de courage, & par vn genereux effort se deliurer de la tyrannie. Ie fus bien aise de voir vn si heureux commencement : mais ie rencontray dans la ville Proculus qui m'auoit suiuie, & qui me cherchoit de tous costez, ne pouuant plus viure sans moy, à ce qu'il disoit. Apres auoir tesmoigné vne grande ioye de me reuoir, il me demanda si i'auois trauaillé à ce que nous auions concerté ensemble : Ie fus bien empeschée comment ie me deuois conduire auec cét homme, ne voulant ny le mescontenter, ny luy donner part aussi en mon secret, pour suiure l'aduis de Maxime. Ie me re-

ſolus en fin de luy dire que i'auois quitté le deſſein que nous auions pris enſemble, & que les difficultez m'auoient fait peur. Il voulut me raſſeurer pour me faire pourſuiure cette entrepriſe; mais ie luy dis que ie n'y voulois plus penſer. Apres quelques autres diſcours, il m'obligea de luy dire où ie logeois; & depuis il vint aſſez ſouuent chez Maxime pour me voir : mais ie luy fis touſiours dire que ie n'y eſtois pas, pour euiter de m'engager encore auec luy.

Cependant en trois ou quatre iours, i'attiray à mon party plus de vingt perſonnes d'authorité: & en fin l'on me fit parler à Piſon, qui apres m'auoir fait pluſieurs careſſes, me pria d'auoir bon courage, & me promit de grandes recompenſes quand il ſeroit paruenu à l'Empire.

Piſon eſtoit des amis de Seneque & de Lucain; pour Seneque il n'oſoit luy parler de cette coniuration, redoutant ſa ſageſſe trop ſeuere: mais ayant gagné Lucain qui eſtoit neueu de Seneque, il le pria d'en parler à ſon oncle pour le ſonder; afin que s'il deſapprouuoit ce deſſein, il fuſt au moins retenu de le deceler par la conſideration de ſon neueu.

Ie me rencontray par hazard chez Lucain lors que Seneque le vint voir : car i'eſtois ordinairement en ſa maiſon, à cauſe qu'Atille ſa mere eſtoit de la coniuration; & i'eſtois bien aiſe pour l'honneur de mon ſexe d'eſtre ſouuent auec elle pour n'eſtre pas ſeule à pratiquer auec des hommes. Lucain deſirant que ie fiſſe rapport à Piſon de quelle ſorte il auroit parlé à Seneque, m'enferma dans vn cabinet, d'où ie pouuois entendre ce qu'ils ſe diroient; & i'eus vn extréme contentement de cette rencontre pour

auoir occaſion d'entendre les diſcours de ce grand Philoſophe, de qui la vertu & la ſcience auoient tant de reputation. Lors qu'ils furent ſeuls dans la chambre, ils parlerent d'abord de pluſieurs choſes indifferentes ; & Lucain le mettant en fin ſur le diſcours des affaires & de la vie de Neron; Mon neueu, dit-il, ie ne vous en puis apprendre aucune choſe. Depuis que l'Empereur ne me voulut pas permettre, comme vous ſçauez, de me retirer aux champs, i'ay trouué moyen de iouïr de la ſolitude dans Rome meſme, & n'oſant m'eſloigner des affaires, ie les ay eſloignées de moy, ne leur permettant plus de m'approcher. Lucain luy reſpondit. Prenez garde que Neron ne s'imagine que vous des-approuuez ſes actions, fuyant d'en eſtre teſmoin ; & s'il a cette opinion, celuy qui n'a pas redouté de faire mourir ſa mere, ſon frere & ſa femme, ne craindra pas de faire mourir ſon Precepteur. Hé ! mon neueu, reprit Seneque, croyez vous que ie puiſſe eſtre inquieté de cette crainte ? à quoy me ſeruiroit l'eſtude continuelle de la Philoſophie, ſi elle ne m'apprenoit à mourir ? Ie ne m'adonne pas à la ſageſſe pour acquerir le repos; mais ie cherche le repos pour acquerir la ſageſſe. I'aime bien mieux qu'il me faſſe mourir, que de m'obliger à participer à ſes crimes. S'il m'oſte du monde, ie receuray la mort comme vn bien, au lieu de la retraitte que i'auois deſirée ; & il me donnera ſans y penſer ce qu'il m'a refuſé. Ce ſont-là, repartit Lucain, des paroles dignes de vous : mais ne teſmoigneriez vous pas encore plus de vertu, de ſecourir la Republique mourante, que de ne craindre pas de mourir ? Si elle vous tend les bras, pour la ſouſtenir lors qu'elle va choir, refuſerez vous de luy preſter la main ? & la Philoſophie vous garentira-

rentira-t'elle des reproches de l'auoir abandonnée? Si ce secours, repliqua Seneque, se pouuoit donner sans la mort de celuy que i'ay esleué, & qui me tient lieu de fils; i'atteste les Dieux que i'employerois volontiers cette vie que ie mesprise, pour le salut de tout le monde : mais quelle vertu si seuere peut m'obliger à tuer mon bien-faicteur & mon nourrisson? & quelle sagesse enseigne à estre ingrat & parricide? I'excuse en vous à la verité cette amour pour la Republique. I'auouë que si ie n'estois Seneque, ie serois le premier à donner la mort à Neron. Tant de crimes, & tant de sang respandu, ont effacé cette Maiesté sacrée que les Dieux marquent sur le front des Princes ; & cét abominable affectant les tiltres de basteleur & de ioüeur de harpe, a de luy mesme abandonné ceux d'Empereur & de Maistre de l'Vniuers. Ie croy qu'il n'y aura iamais que ce Prince au monde, pour qui il soit permis de rompre le serment de fidelité: nous deuons reuerer ceux à qui nous obeïssons, pource que nous deuons croire qu'ils nous sont donnez du Ciel; mais celuy-là n'est point donné des Dieux, qui se plaist à se soüiller des crimes les plus horribles.

Lucain ayant laissé quelque temps parler Seneque, fut bien aise de ce qu'il approuuoit que l'on se deliurast du Tyran ; & ne feignit point alors de luy descouurir la coniuration ; toutefois il ne trouua point estrange qu'il refusast d'y prester ses mains. Seneque fut bien estonné d'apprendre que tant de personnes auoient esté pratiquées en si peu de temps, & loüa fort

cette entreprise. Il aduertit son neueu qu'il falloit donc se haster, de peur que tant de personnes ayant part au secret, il n'y eust quelqu'vn d'entr'eux dont la resolution se relaschast. Lors que Lucain luy eut nommé la plus part des coniurez, il trouua que l'on s'estoit heureusement adressé à tous ceux qui pouuoient garder le secret, & qui ne manquoient pas de courage: toutefois il iugea du Senateur Sceuinus ce qui arriua depuis; pource qu'il dit que c'estoit vn homme qui auoit du cœur, mais qui faisoit fort l'empesche de peu de chose; & qu'ayant vn si grand dessein en l'esprit, il auoit peur qu'il ne descouurist par ses actions, ce que la langue penseroit bien cacher. En fin Seneque s'en allant donna aduis à son neueu d'aller trouuer Fenius Rufus, l'vn des deux Capitaines des gardes de l'Empereur, & qu'il se mettroit sans doute de la coniuration, à cause de la ialousie qu'il auoit contre Tigellinus son compagnon, qui auoit tout le credit auprés de Neron: que c'estoit celuy qui auoit le plus de moyen d'executer ce qu'ils desiroient; & qu'il ne manqueroit pas d'auoir en sa disposition des Tribuns des gardes qui ne demandoient que le changement.

Apres que Seneque se fut retiré, ie sortis du cabinet où i'estois: & Lucain me donna charge d'aller dire à Pison ce que i'auois entendu, & me dit qu'il s'en alloit voir Rufus, lequel il trouua dispose comme Seneque l'auoit dit. Lors que les coniurez sçeurent qu'vn des Capitaines des gardes estoit de la partie, cela leur donna bien plus de courage; mesme quand il se fit voir à eux; & l'on ne douta plus que l'on ne vinst

à bout de l'entreprise. Il n'estoit plus question que de sçauoir en quel lieu on attaqueroit Neron. Vn iour estant au logis de Lucain, i'eus vne longue conference auec Rufus, en laquelle il me tesmoigna plus de bonne volonté que ie n'eusse desiré; & la seconde fois qu'il me vit en ce lieu là, il me tira d'auprés d'Atille à laquelle ie parlois, & m'ayant prise à part comme pour discourir sur le sujet de nostre dessein, il me dit. Ie ne cesse de m'estonner, gentille Epicharis, qu'auec tant de ieunesse & de beauté, vous puissiez auoir tant de courage; & quand ie vous regarde, ie pense voir la Deesse qui a soin de Rome, & qui nous veut animer par sa presence à nous deffaire du Tyran. Ie luy respondis qu'il n'y auoit point de beauté en moy, & encore moins de diuinité, mais que i'auois seulement vn peu de courage, & que ie prenois grand plaisir à prester mes ressentimens & mon entremise pour vn bien si necessaire au monde. Belle Epicharis, reprit-il, vous obligez en ce dessein toute la terre, mais ie prendray part plus que personne en cette obligation, si vous adioustez à l'affection generale que vous auez pour tout le monde, vne amitié particuliere pour moy. Ie luy repartis, que ie n'ignorois pas à quel point ie le deuois honorer, & combien chacun luy estoit redeuable d'auoir voulu nous secourir de son assistance; que pour ce sujet ie m'estimerois bien-heureuse de luy rendre seruice. Laissons, dit-il, ces paroles d'honneur, de respect & de deuoir, & traittons ie vous prie auec plus de familiarité: ie vous confesse que vostre grace me charme, & que vos actions me rauissent; & ie croy

que cette affection que vous faites naistre, me donnera beaucoup de tourment si vous ne me secourez. Si vous auez assez de pitié pour songer à soulager tout le monde, ne me refusez pas à tout seul du soulagement, puis que vous le pouuez faire auec bien moins de danger. Rufus, luy dis-ie, ie n'entens point ce que vous voulez dire d'affection, de peine & de soulagement : ce sont des paroles ausquelles ie ne suis point accoustumée ; & ie croy mesme qu'il y a du crime à les escouter. Ne nous rendons point indignes, ie vous prie, de la faueur que les Dieux nous presentent ; & ne croyons point qu'ils se vueillent seruir de personnes vitieuses pour mettre la main au salut de tous les hommes. Quelle authorité pretendrions nous auoir pour oster le desordre, s'il y auoit en nous du desreglement ? & quelle grace aurions nous à nous mesler de punir les crimes, si nous nous rendions nous mesmes criminels ? Ie moderay vn peu ses desirs par ce discours ; toutefois il ne laissa pas de m'importuner encore ; & depuis il m'enuoyoit souuent prier d'aller chez luy ; mais ie ne le voulus iamais, sçachant qu'il auoit dessein de me parler d'autre chose que de la coniuration contre Neron ; & pour vous dire la verité, ie croy qu'il auoit coniuré contre moy-mesme.

Toutes choses estoient alors preparées, & il auoit esté arresté qu'vn des coniurez se ietteroit aux pieds de Neron comme pour luy demander quelque grace, & luy embrassant les genoux le feroit tomber : & qu'en mesme temps Rufus auec quelques Tribuns & Centurions de la garde, & les autres coniurez se ietteroient

ſur luy, Sceuinus offrant de luy donner le premier coup; & à ce deſſein il portoit vn poignard qu'il auoit pris en vn Temple. Ie me retirois ordinairement chez Maxime; & vn ſoir ie fus eſtonnée que pluſieurs ſoldats y entrerent, & me prirent pour me conduire deuant Neron. Ie creus auſſi toſt que la coniuration eſtoit deſcouuerte, & me reſolus à la mort: mais lors que i'y fus arriuée, ie trouuay que ce n'eſtoit autre choſe, ſinon que Proculus ayant eu dépit de ce que ie ne le voulois plus voir, auoit changé ſon affection en haine, & eſtoit venu declarer à l'Empereur que ie luy auois dit qu'il y auoit vne puiſſante coniuration contre ſa vie. On me le preſenta, & apres que i'eus oüy ce qu'il auoit dénoncé, ie niay que ie luy euſſe iamais communiqué aucune coniuration; ne voulant pas meſme luy dire qu'il m'en auoit parlé le premier, de peur que l'on ne me demandaſt pourquoy ie n'en aurois pas pluſtoſt donné aduis, & que cela ne fiſt ſoupçonner que i'auois eu depuis intelligence auec quelques vns. Rufus eſtoit preſent à coſté de Neron, & auoit bien peur pour luy & pour moy, croyant que par foibleſſe ie deſcouurirois tout le ſecret: mais ie demanday à Proculus ſur quoy il s'eſtoit imaginé que ie luy auois parlé d'vne coniuration; & qu'il me nommaſt ſeulement vn homme que ie luy euſſe dit qui euſt part à ce deſſein. Il ne pût alors en nommer vn ſeul, & on commença à ſe mocquer de luy de ce qu'il ne pouuoit mieux appuyer ſa denonciation. Rufus fut bien ſatisfait de ma conſtance; & cela augmenta l'affection qu'il auoit pour

moy : mais bien que ie n'eusse pas esté conuaincuë, l'on fut d'auis de me retenir prisonniere; pource que l'on considera que ce qui n'estoit pas bien aueré, pourroit bien n'estre pas faux.

Vn peu apres arriua ce que Seneque auoit predit; pource que Sceuinus ayant en son esprit le dessein de la mort de Neron, s'amusa à preuoir tout ce qu'il auoit à faire auant que de mourir, au cas que la coniuration fust descouuerte. Il fut si impertinent que de faire des festins à ses amis comme pour prendre congé d'eux, de faire son testament, de distribuer de ses biens à ses seruiteurs, de preparer des bandages pour les playes, & des remedes pour arrester le sang, pour luy seruir, s'il arriuoit qu'il fust blessé dans l'execution : puis il portoit ce poignard qu'il auoit pris en vn Temple, & ne pouuoit s'empescher de dire que c'estoit pour vn grand dessein : mais ce qui nous perdit, ce fut que ce mal-auisé donna ce poignard à vn de ses affranchis nommé Milichus, pour en aiguiser la pointe & le rendre bien tranchant.

Milichus ayant consideré toutes les actions de son Maistre depuis quelque temps, iugea qu'il auoit dessein contre la vie du Prince, & esperant de grandes recompenses, alla en aduertir Neron. Sceuinus fut pris aussi tost, qui nia ce que son affranchy auoit dit, & satisfit assez bien à tout ce qu'on luy demanda touchant ces preparatifs : mais quand Milichus eut dit que Sceuinus auoit long temps parlé le iour de deuant auec Natalis, qui estoit l'amy intime de Pison, & l'vn des coniurez; on prit Natalis, & on les

interrogea ſeparément ſur ce qu'ils auoient dit enſemble en cette conference. Leurs reſponſes furent differentes ; & alors on les voulut mettre à la torture: mais ils n'en purent pas ſeulement ſupporter la veuë: ils dirent tout ce qu'ils ſçauoient de la coniuration, & nommerent la plus part des complices : Lucain fut pris incontinent, & cét homme qui teſmoignoit tant de conſtance, fut ſi traiſtre & ſi laſche qu'il accuſa meſme ſa mere. Piſon & les autres ayant eſté arreſtez, décelerent leurs plus fideles amis ; & en ce temps on ſe ſouuint que i'eſtois en priſon pour ce meſme ſujet, & on eſpera qu'ayant le corps delicat, ie ne pourrois pas ſouffrir les tourmens, & que i'en deſcourirois encore beaucoup d'autres.

Ie fus amenée deuant Neron qui me commanda de luy nommer le reſte des coniurez. Ie voulois encore nier d'en auoir aucune connoiſſance : mais en fin quand ie vis que le ſecret eſtoit deſcouuert, & eſtant enquiſe par Neron meſme pourquoy ie m'eſtois portee à entreprendre de luy oſter la vie ; Pource, luy dis-ie d'vn viſage & d'vn ton de voix aſſeuré, que tu és vn parricide, vn inceſte, & vn bâteleur infame ; pource que tu veux exterminer la vertu de la terre : & que le monde ne ſera iamais aſſez toſt deliuré de tes cruautez execrables. Il rougit m'entendant parler ainſi : pource que peut-eſtre il n'auoit iamais entendu des paroles ſi libres : ayant bien accouſtumé de faire des crimes, mais non pas qu'on les luy reprochaſt. Il commanda que l'on me fiſt ſouffrir toutes ſortes de ſupplices, pour tirer la verité de ma bou-

che ; & ie luy dis en sortant de sa presence , qu'il s'asseurast que ma langue tesmoigneroit autant de courage à ne rien dire , que mon bras en eust monstré à le frapper.

Il estoit arriué que Rufus n'auoit esté decelé par aucun de ceux qui auoient esté pris ; & pour tesmoigner qu'il n'estoit pas des complices , luy mesme s'entremettoit fort auec ses soldats , pour seruir l'Empereur à chercher & examiner les coniurez , & à destourner le peril de sa vie. Lors qu'il vit que i'estois destinée aux tourmens, il prit cette charge luy mesme , de tirer la verité de moy ; & commanda à ses soldats de me mener en vn lieu separé, où incontinent il prepara la torture : & ie fus despoüillée en quelques parties dũ corps. Rufus n'auoit en ce lieu là que ceux sur lesquels il auoit commandement ; desquels la pluspart estoient de nostre coniuration : toutefois se voyant reduit , ou à me faire mourir cruellement , ou à courir danger de sa vie s'il taschoit à me sauuer , il ne sçauoit à quoy se resoudre. Il se mit en vn coin de la prison , où destournant le visage de dessus moy , & s'appuyant le front contre le mur , il pleuroit , il s'arrachoit les cheueux , & deschiroit ses habits. Cependant ses soldats attendoient ses commandemens pour me tourmenter ; & en fin vn Tribun plus hardy que les autres , & qui commençoit à auoir pitié de moy , alla luy demander s'il desiroit qu'on me sauuast ; & qu'il n'y auoit pas vn d'eux qui n'en eust autant de desir que luy. Mais, respondit Rufus , nous sommes perdus si l'Empereur le sçait. Fiez vous en nous , reprit le Tribun , il faut

que

que nous fassions accroire qu'elle est morte dans les tourmens, comme il a bien paru qu'elle y estoit resoluë, & nous la conduirons chez vous, où vous en disposerez comme il vous plaira. Rufus se laissa persuader; & les soldats tesmoignant beaucoup de ioye, me reuestirent, & sur le soir m'emmenerent secrettement au logis de Rufus.

Alors ie tombay d'vn mal-heur en vn autre; pource que Rufus m'ayant entre ses mains, renouuella ses mauuais desirs, au milieu mesme des inquietudes qu'il pouuoit auoir pour la crainte d'estre accusé par les coniurez : & apres auoir tasché inutilement de me vaincre par douceur, il commença à me reprocher la vie qu'il m'auoit conseruée, & à me menacer qu'il me remettroit aux tourmens dont il m'auoit deliurée. Ie luy fis voir que i'estois aussi bien inuincible aux menaces qu'aux douces paroles : toutefois ie croy qu'il en fust venu à la violence, sans le secours que le Ciel me donna.

Rufus ne laissoit pas d'estre ordinairement auprés de l'Empereur, & abusant du bon-heur de ce qu'on ne l'auoit point accusé, il se monstroit le plus aspre à tourmenter les coniurez, afin que l'on ne le soupçonnast point. En fin ceux à qui il ordonnoit des supplices, ne pouuant plus souffrir qu'vn des complices fust le plus cruel inquisiteur, se resolurent de l'accuser. Sceuinus estant interrogé par luy en presence de l'Empereur, & menacé de plus grands tourmens s'il ne declaroit la verité, luy dit. Il n'y a personne qui en sçache plus de nouuelles que toy. Rufus demeura interdit, & ne sçeut s'il deuoit respondre ou se taire; sa peur le descouurit aussi tost, &

en mesme temps les autres qui estoient interrogez auec Sceuinus le conuainquirent; l'Empereur commanda qu'il fust lié, & le fit mourir vn peu apres. Pour moy ie trouuay moyen de m'eschapper de sa maison, cependant que sa femme, ses enfans & ses seruiteurs estoient en desolation & en desordre. I'allay chez Maxime, qui par bonne fortune n'auoit esté accusé d'aucun des coniurez, & qui fut bien resioüy de me voir, pource que c'estoit vn bruit que l'on croyoit tout certain par la ville, que i'estois morte apres auoir tesmoigné vne constance admirable à souffrir la gehenne par deux iours consecutifs, sans auoir rien declaré; & que ie m'estois estranglée moy-mesme. Mais ne voulant point demeurer dauantage dans Rome, & mon honneur ayant couru tant de fortunes depuis que l'on m'auoit reconnuë fille, ie vestis vn habit d'homme pour me sauuer. Ie pris congé de Maxime, qui me donna vn peu d'argent auec vn cheual, pour m'aller embarquer en quelque port, & retourner en Sicile, où i'esperois auoir des nouuelles d'Ariane. Ie fis heureusement mon voyage, & arriuant à Syracuse ie ne trouuay personne au logis de Dicearque, qui me peust dire de vos nouuelles : mais allant chez Telephe, il fut bien estonné, & Erycine aussi, de me voir en cét estat ; & i'appris de Telephe que le vaisseau qui nous auoit menez en Epire venoit d'arriuer, & que vous l'auiez renuoyé voulant aller par terre gagner la mer Egée, & de là passer en Asie; & pour aduertir encore Telephe, & ceux qui auoient charge des affaires de Dicearque, de Palamede, & d'Ariane, de vous enuoyer le plus d'argent qu'ils pourroient pour le besoin que vous en auiez, ayant dessein de demeurer en Asie. Telephe me dit qu'il alloit vous amasser

tout ce qu'il vous pourroit porter, tant du bien de Melinte que du sien, & qu'il se resoluoit de vous aller trouuer luy-mesme auec Erycine qui ne vouloit point l'abandonner. Ie fus bien aise de m'estre rencontrée si à propos pour me venir rendre auec vous; & deux iours apres nous partismes auec quelques seruiteurs qui estoient à Dicearque, & qui luy apportoient beaucoup de commoditez.

Le vent nous fut si fauorable que nous arriuasmes incontinent en Epire, & ayant mis à terre tous les biens que nous auions, nous prismes vn chariot dans lequel nous les fismes charger, & nous nous mismes à cheual en dessein d'aller par le mesme chemin que vous auiez tenu, selon l'aduis que vous auiez donné. Nous nous resolusmes de ne point abandonner le chariot, à cause des richesses dont il estoit plein; de sorte que nous auons ainsi passé l'Epire, le mont Pinde, & toute la Thessalie, allant tousiours à l'entour, auec les gens de Telephe & ceux de Dicearque, sans auoir fait aucune mauuaise rencontre; sinon auiourd'huy que nous auons trouué des soldats insolens, à qui la beauté d'Erycine a plû, & qui nous ont accompagnez iusques dans cette ville, en ne cessant de venir autour d'elle, de la toucher, & de nous dire des paroles pleines d'effronterie. Nous auons eu bien de la peine Telephe & moy à nous opposer à eux, toutefois auec douceur, de peur que leur impudence ne passast outre; & nous sommes venus ainsi iusques en cette ville, où nostre chariot ayant esté arresté à la porte pour estre visité, à cause, comme ie croy, de ce qui se pratique durant la guerre, nous auons esté contraints de laisser nos gens pour le garder, & de venir

mettre Erycine en lieu de seureté. Ces soldats voyant que nous n'estions plus que trois nous ont encore suiuis; & icy prés se voyant deuant leur logis & se sentant fortifiez de la presence de leurs compagnons, ils ont voulu forcer Erycine d'y entrer auec eux, & impudemment l'ont fait descendre de son cheual. Aussi tost nous auons mis pied à terre Telephe & moy pour empescher cette violence, & auons mis l'espée à la main : mais pour abreger le recit de ce que vous sçauez aussi bien que nous, Palamede & Amyntas nous ont secourus fort à propos, sans lesquels nous n'eussions pas resisté long temps. Voila tout ce qui m'est arriué depuis que i'ay esté separée de vous : maintenant il sera besoin d'enuoyer quelqu'vn pour faire entrer nostre bagage & nos gens ; & nous aduiserons puis apres, en quel lieu les Dieux nous veulent donner vne retraitte apres tant de fortunes estranges : car il n'y a point de doute que tandis que Neron viura, il faut faire en sorte que les noms de Melinte, de Palamede & d'Epicharis ne viennent plus à ses oreilles.

Epicharis finit ainsi, & ils s'estonnerent tous qu'elle eust peû conceuoir vne si hardie entreprise, pour le salut seulement de Melinte & de Palamede; & qu'en si peu de temps elle eust fait courir vne si grande fortune à la plus redoutable puissance de la terre. Ils enuoyerent Arcas qui estoit fort cognu de ceux qui gardoient les portes, pour faire entrer les gens de Telephe, & ceux de Dicearque, qui ne sçauoient pas encore la mort de leur Maistre. Apres qu'ils furent venus, & que tous se virent pourueus de biens & de seruiteurs, ils se resolurent, apres auoir aduerty ceux qui venoient d'arriuer que Melinte auoit

pris le nom d'Alcydamas & Palamede celuy de Polydore, de partir tous ensemble de la Thessalie, & d'aller viure prés du Roy Polemon dans l'Asie, pour faire en sorte que dans Rome on n'eust plus de leurs nouuelles.

Fin du quinziesme Liure de l'Ariane.




Vignon in
sculp
Avec Privilege



LE SEIZIESME LIVRE DE L'ARIANE.



MAIS Pisistrate qui auoit esté empesché d'aller trouuer Maxence, à cause d'vne grande blessure qu'il auoit receuë la nuict de Palamede, apprit aussi tost qu'il fut guery, que ce Preteur estoit allé deuers Larisse auec ce qu'il auoit de gens de guerre. Il s'enquit en suitte au logis où Melinte & Ariane auoient demeuré dans Nicopolis, ce qu'ils estoient deuenus, & sçeut qu'ils auoient pris le chemin de la Thessalie. Il se resolut de les suiure, & d'aller aduertir Maxence dans Larisse, de faire chercher Melinte & Palamede pour les faire mourir. Il y arriua au mesme temps que Melinte, qui se faisoit nommer Alcydamas,

reuint chargé de tant de despoüilles, & ramena Ariane. S'estant arresté lors que ce petit triomphe passoit, il recogneut aussi tost Melinte & Ariane qui estoient à costé l'vn de l'autre. Il oüit ce qui se disoit d'eux, & sçeut que Melinte sous le nom d'Alcydamas auoit fait de grands exploits le iour de la bataille, & depuis auoit deffait tout le camp des Scythes auec cinq cens hommes seulement. Les réjoüissances que tesmoignoit le peuple pour son retour, augmenterent l'enuie & la rage de Pisistrate, qui s'estant enquis particulierement de quelle sorte le tout s'estoit passé, sçeut que cét Alcydamas sans s'arrester au serment que les Chefs auoient fait de ne point combattre, ny se soucier de la punition qui deuoit suiure le mespris de l'ordre de son Chef, auoit esté assaillir la nuit les ennemis qui auoient enleué Ariane, & auoit esté si vaillant & si heureux, que de deffaire tout ce qui restoit de Scythes dans la Thessalie. Pisistrate au lieu d'admirer les beaux effects d'vn si grand courage, resolut dans son esprit de rendre cette valeur ruineuse à celuy qui la possedoit: & lors que le soir fut arriué il alla trouuer Arimin, auquel il representa quelle faute il faisoit de laisser le crime de cét Alcydamas impuny; de quelle consequence il estoit de permettre que l'on violast les loix de la discipline Romaine, qui ne s'estoit iusques-là maintenuë que par la seuerité: qu'il se souuinst encore qu'il se rendoit pariure, ne songeant plus à faire obseruer vne Loy des Scythes, à laquelle il s'estoit obligé par serment: Mais qu'outre toutes ces choses il luy declaroit, que celuy qui se faisoit nommer Alcydamas, estoit ce Melinte destiné à la mort par l'Empereur, qui auoit esté publié par tout ennemy de Cesar & du peuple Romain; qu'il s'acqueroit Neron pour vn

vn ennemy qui ne luy pardonneroit iamais, quand il sçauroit que Melinte auroit esté entre ses mains sans le faire mourir; & qu'il attiroit sur luy le mesme supplice dont il auroit sauué Melinte: que pour luy il estoit resolu d'en aduertir le Prince, pour satisfaire à la fidelite qu'il luy deuoit; & qu'Arimin ne trouuast pas estrange s'il donnoit aduis que Melinte auoit esté en son pouuoir, ayant adiousté au crime de leze Maiesté celuy d'auoir encore violé les loix de la guerre. Arimin troublé par ces paroles, & entrant dans les iustes apprehensions de la fortune qu'il couroit, ne pouuant estimer sa vie en seureté, tandis que Melinte viuroit, laissa toutes les considerations de l'amitié qu'il luy portoit; & quoy qu'auec regret de se voir forcé de perdre vne telle vertu, se resolut à le faire mourir: mais pource qu'il estoit si vaillant & si aimé dans Larisse, il iugea qu'il luy falloit proceder en ce dessein auec vne grande prudence. Il enuoya querir tous les Capitaines, desquels il prit encore le serment de fidelité, & les aduertit qu'Alcydamas estoit ce Melinte ennemy de Neron & du peuple Romain; que s'ils le laissoient eschapper, leur mort seroit ineuitable. Apres les auoir ainsi persuadez, & qu'ils eurent promis de preferer la fidelite qu'ils deuoient à Neron, à la conseruation de Melinte, il enuoya dés le matin des troupes se saisir de son logis; l'vn des Capitaines entra dedans auec ses soldats, & le trouuant au lit luy commanda de la part d'Arimin de s'habiller & de le suiure. Ce commandement le surprit, ne sçachant quel changement estoit arriué depuis le iour precedent: toutefois il ne s'estonna point, & s'estant accommodé de ses habits, il demanda en quelle part il luy falloit aller. Ce Capitaine execu-

toit bien à regret ce commandement, pour l'estime qu'il faisoit de son grand courage, & estoit honteux de surprendre ainsi sans armes, celuy qui dans la guerre n'eust pas redouté seul la rencontre de mille ennemis; de sorte qu'en le conduisant au lieu destiné pour sa prison, il luy conta qu'vn nommé Pisistrate estoit venu declarer à Arimin qu'il se nommoit Melinte, & qu'il estoit ennemy de l'Empereur, & condamné à la mort; qu'il l'auoit mesme menacé de donner aduis à Neron de sa desobeïssance s'il le laissoit eschapper. Melinte aduerty d'où luy venoit son mal-heur, se resolut à la mort, voyant qu'elle luy estoit ineuitable; & il fut enfermé soigneusement, de peur qu'il n'arriuast quelque violence de la part de ceux qui luy estoient affectionnez. Cependant on gardoit aussi dans le logis Palamede, Amyntas, Lepante, & tous ceux qui eussent pû faire quelque entreprise pour le deliurer, lesquels ne sçauoient d'où venoit vn si grand changement, & tout estoit en estonnement & en pleurs dans cette maison. La belle Ariane, Euphrosyne, Cyllenie & Epicharis mesloient leurs larmes ensemble, & moins elles sçauoient d'où leur venoit la douleur, plus elles en ressentoient. Les Gentils-hommes Thessaliens qui aimoient ardemment Melinte, ne luy manquerent pas en cette occasion, & deputerent deuers Arimin pour obtenir son salut: Ceux de Larisse mesme se sentant luy estre redeuables de tout ce qu'ils auoient au monde, s'allerent aussi ietter à genoux deuant le Gouuerneur pour luy demander sa grace: mais rien ne fut capable de le fleschir, tant il redoutoit Neron; & sçachant que s'il pardonnoit on ne luy pardonneroit pas. Le peuple ne demandoit qu'à resister à cette iniustice: toutefois ils fu-

rent retenus par les soldats qu'ils voyoient en armes de tous costez, & en fin la vie de Melinte fut reduite à vn tel point, qu'on ne delibera plus que du genre du supplice.

Arimin pour faire voir qu'il ne violoit point ses sermens, voulut que l'on executast cette loy des Scythes, laquelle il auoit iuré de faire obseruer, si aucun contreuenoit à la deffense qu'il auoit faite de combattre ; encore qu'il luy semblast fort inhumain de faire arracher le cœur à vn homme viuant, pour luy trancher apres la teste. Toutefois il voulut satisfaire ensemble à son serment & au desir de Neron, auquel il croyoit donner vn fort grand plaisir, quand il luy apprendroit que son ennemy auroit esté puny d'vne façon si estrange, pource qu'il aimoit les nouuelles inuentions de cruauté.

Aussi tost il enuoya querir le Sacrificateur de Larisse qui seruoit au Temple de la Deesse Thetis, auquel il dit qu'il estoit engagé par serment de faire executer vne loy des Scythes, qui ordonnoit pour la punition de tout homme qui auroit combattu contre la deffence qui en auoit esté faite, encore qu'il fust reuenu victorieux, que le criminel ayant esté promené en triomphe par la ville fust conduit sur vn eschaffaut, où le Sacrificateur luy deuoit ouurir l'estomac, & en tirer le cœur pour estre bruslé auec honneur ; & que sa teste estoit tranchée par le bourreau. Le Sacrificateur luy demanda quelle estoit la raison de cette barbare loy ; & il luy respondit que les Scythes auoient iugé que le cœur qui estoit le siege du courage deuoit estre honoré, & que la teste qui auoit failly à la conduitte & à l'obeïssance, deuoit estre punie. Le Sacrificateur de Thetis refusa de faire cette execution, & dit

qu'il s'estimeroit pollu s'il auoit respandu du sang humain, & se croiroit incapable de sacrifier iamais aux Dieux, qui n'aimoient point le meurtre des hommes, mais se contentoient de sacrifices d'animaux : que mesme l'effusion du sang humain leur estoit deffenduë par vn Oracle particulier de Thetis, auquel il ne pouuoit des-obeir. Arimin ne le pouuant disposer à seruir à cette execution le renuoya, & se fit amener ce vieil Sacrificateur des Scythes qui auoit enseigné la loy : auquel il ordonna de faire cette action, puis qu'il sçauoit mieux de quelle façon cela s'obseruoit, & qu'il estoit cause qu'il auoit iuré de la faire obseruer. Ce bon homme s'en voulut excuser, & dit qu'il ne sçauoit que par recit cette loy qu'il n'auoit iamais veu pratiquer, & qu'il s'estimeroit bien mal-heureux de prester ses mains à vn supplice si cruel; mais Arimin le menaça de mort s'il luy contredisoit dauantage; & ce vieillard fut contraint de vestir les habits de grand Prestre, & de se preparer à cette mal-heureuse ceremonie. Il enseigna auec beaucoup de regret ce qui estoit à faire, & on enuoya aussi tost ramasser le plus que l'on pût de flesches des Scythes de la derniere deffaite; puis on ordonna qu'elles seroient distribuées à tous les Thessaliens qui auoient assisté Melinte, pour en porter chacun sa charge au triomphe, & les mettre puis apres en vn monceau pour seruir à brusler le cœur victorieux.

Melinte qui estoit aduerty de ce qui se passoit par celuy qui l'auoit en garde, voyant qu'il luy falloit mourir, & sçachant que Pisistrate seul estoit cause de sa mort par sa malice, fit dire à Arimin quil luy demandoit seulement deux graces : la premiere, qu'il peust combattre Pisistrate auant sa mort, pour le punir de sa meschanceté; & la

seconde, qu'Ariane l'accompagnast dans le chariot allant au triomphe, & qu'il peust auoir la consolation de luy tenir la main pendant le supplice, pour mourir entre ses bras. Arimin qui n'estoit pas cruel, & qui ne haïssoit pas Melinte, luy accorda ces deux choses, pourueu que Pisistrate consentist à la premiere; & creust que Melinte auoit trouué cette inuention, pour se laisser tuer au combat, plustost que de souffrir la honte & la cruauté du supplice; & pource que Pisistrate pourroit redouter Melinte, comme vn homme dont la valeur estoit en telle estime, il l'enuoya querir, & luy dit qu'il auoit sçeu que le dessein de Melinte estoit de mourir les armes à la main, plustost que par le supplice: qu'à cette occasion il auoit dit que Pisistrate estoit vn traistre & vn meschant, afin de l'animer à se battre contre luy: qu'il pouuoit ainsi acquerir beaucoup d'honneur auec peu de danger, ostant la vie à vn homme si vaillant, qui n'auoit autre dessein que de la perdre. Pisistrate qui ne manquoit pas de courage, se laissa persuader à Arimin, se sentant flatter de l'esperance de faire mourir son ennemy de sa main, & luy respondit qu'il acceptoit le combat pour faire voir qu'il n'estoit ny traistre ny meschant; & qu'il n'auoit regret en cela que de se battre contre vn homme condamné.

Toute cette iournée se passa encore en ces contestations, & aux preparatifs pour la cruelle ceremonie. Palamede s'outrageoit luy mesme de rage d'estre enfermé, & de ne pouuoir sçauoir ce que l'on faisoit de son amy. Tout estoit plein de douleur en cette maison, & Ariane ne cessoit de verser des pleurs pour la crainte qu'elle auoit de ce qui pouuoit arriuer à son cher Melinte. Mais

le lendemain lors qu'on la vint querir pour l'aller trouuer, & qu'elle ſçeut ce qui ſe paſſoit, bien que l'on eſſayaſt de la reſoudre à ſupporter conſtamment ce mal-heur, elle s'eſuanoüit au premier recit d'vn ſupplice ſi horrible. Toutefois apres qu'elle fut vn peu reuenuë, on l'emporta dans la priſon, & on la mit auprés de Melinte, qui eſtonnoit tout le monde par ſon admirable conſtance; & qui la voyant ſans couleur & ſans voix, & outrée de douleur, luy adreſſa ainſi ſa parole.

Belle & chere Ariane, qui auez pris part à tous les accidens de ma vie, ne me refuſez pas en ce dernier l'aſſiſtance que ie deſire de vous. Puis que i'ay eſté ſi heureux que de vous deliurer des Barbares, & de vous mettre en ſeureté, permettez que ie iouïſſe quelque temps du bonheur de vous voir, & ſecourez moy auſſi, lors que la mort me va deliurer des Barbares qui me l'ont ordonnée. Courage, Ariane, faiſons voir qu'il n'y a iamais rien eu de ſi parfait que noſtre amitié, & qu'elle a eſté auſſi conſtante à bien ſouffrir, comme à bien aimer. Ariane, prenez garde que vous effacez par ces pleurs la gloire de voſtre grand courage. Celle qui a vaincu les Scythes, ne pourra-t'elle vaincre la douleur, qui ne ſe rend forte en nous que par noſtre foibleſſe? Chere Ariane, ſi nous auons ſuiuy toute noſtre vie les loix de la ſageſſe, faiſons vn effort de vertu en cette derniere action; & au lieu de donner de la pitié, donnons de l'admiration à tout le monde. N'eſbranlez point, ie vous prie, la force de ma reſolution par les atteintes de voſtre douleur; & puis que la grandeur de vos merites a rehauſſé mon courage, ne ruinez pas voſtre ouurage vous meſme, & trouuez en vous la meſme vertu que vous auez

fait naistre en moy. Allons, ma chere Ariane, ie ne vous demande autre faueur iusques à la mort, sinon de pouuoir tenir cette belle main que vous m'auez donnée ; & apres que mon ame sera sortie de ce corps, que vous tesmoigniez auoir assez d'amour pour me pouuoir suruiure.

Iamais l'eloquence de Melinte ne fit vn effect si contraire à son desir, pource que plus il luy alleguoit de raisons pour l'exhorter à la constance, plus Ariane auoit de douleur de voir vne si grande vertu si cruellement outragée. Elle ne luy pût repartir qu'auec des sanglots & des pleurs ; luy estant impossible de mieux respondre qu'elle ne se pouuoit consoler, qu'en faisant voir qu'elle ne pouuoit luy respondre.

Melinte ayant sçeu que toutes choses estoient preparées, demanda ses belles armes qui luy auoient seruy le iour de la bataille, lesquelles on luy apporta ; & apres s'estre entierement armé, excepté la teste ; il pria encore Ariane de se resoudre à l'accompagner, & l'assister iusques au dernier souspir, puisque cette faueur luy auoit esté accordée par Arimin. Elle se laissa conduire, ne pouuant estancher ses larmes, & mourant mille fois de douleur de voir son cher Melinte destiné à vne mort si barbare, dont elle seule estoit la cause.

Les ruës & la place publique estoient bordées des soldats d'Arimin, pour empescher les desordres & les esmotions. Les Thessaliens qui auoient seruy Melinte à cette glorieuse deffaite, qui estoit son seul crime, furent condamnez d'aller deuant estant desarmez, & portant seulement les faisseaux de flesches. Lors que tous furent passez en ordre, on fit monter Melinte dans vn chariot

doré, armé comme il estoit, ayant seulement la teste descouuerte, & son casque à ses pieds. La desolée Ariane fut mise auprés de luy, laquelle il prit par la main. Le Sacrificateur alloit en suitte à cheual, & à l'entour de luy ceux qui estoient necessaires pour le sacrifice: le bourreau suiuoit à pied portant vne hache, & apres luy quelques autres officiers. Ainsi commença à marcher ce funeste triomphe, qui tiroit les larmes de tout le monde; chacun considerant le sujet illustre pour lequel Melinte estoit conduit au supplice. Son visage si serain, & sa contenance si asseurée prés d'vne mort si cruelle, donnoient de l'émotion aux plus durs courages; & les plus tendres, comme la plus part du peuple, ietroient des plaintes & des cris, qui tesmoignoient combien sensiblement ils estoient touchez de compassion. D'autre costé les larmes & les sanglots continuels d'Ariane fendoient de pitié tous les cœurs, de sorte que la fermeté de l'vn & la foiblesse de l'autre faisoient de pareils effects, & causoient en chacun vn esgal desplaisir. Mais les sages discours du vertueux Melinte, par lesquels il essayoit de la resoudre, estant entendus, adioustoient vn grand estonnement à la commune douleur; & en fin lors qu'ils eurent ainsi passé les ruës, & fait le tour de la place, le chariot fut conduit au pied de l'eschaffaut qui auoit esté dressé, au milieu duquel estoit vn Autel où estoient les cousteaux sacrez. Incontinent Arimin arriua d'vn autre costé dans la place, amenant Pisistrate à cheual tout armé, & enuoya vn cheual aussi à Melinte. Le Sacrificateur & Ariane monterent sur l'eschaffaut, & se mirent sur deux sieges qui estoient aux deux costez de l'Autel, & Melinte apres auoir promis à Ariane de la venir bien tost trouuer, prit congé d'elle;

d'elle ; & ayant mis son habillement de teste monta sur son cheual.

Arimin fit venir les soldats qui estoient aux portes & dans les ruës, pour renforcer les gardes de la place de peur d'vne esmeute, voyant les volontez du peuple fort eschauffées pour Melinte, qui fut mis à l'vn des bouts du camp, & Pisistrate à l'autre, n'ayant chacun qu'vn grand jauelot à la main, & l'espée au costé. Ariane sans estre veuë s'estoit saisie d'vn des cousteaux qui estoient sur l'Autel, pour s'en tuer si Melinte mouroit en ce combat, & pleine de crainte & d'horreur regarda ce qui en arriueroit. Les trompettes sonnerent, & aussi-tost Melinte & Pisistrate partirent l'vn contre l'autre ; ils se lancerent leurs jauelots en s'approchant : celuy de Pisistrate atteignit legerement les armes de Melinte, mais celuy de Melinte partant d'vn bras plus adroit & plus puissant, perça ses armes, & s'arresta bien auant dans son espaule gauche. Aussi-tost ils mirent l'espée à la main, Pisistrate animé de furie contre Melinte, & du despit de ce qu'il ne l'espargnoit pas, & Melinte porté de son grand courage, & du desir de punir la meschanceté de Pisistrate. Melinte fit pleuuoir en vn moment vne gresle de coups sur les armes de Pisistrate, sans luy donner à peine le loisir de leuer les bras, & apres auoir fait voler les pieces de ses armes & de son casque par la place, luy ouurit en fin l'estomac d'vne grande playe : puis voyant qu'il alloit tomber luy trancha la teste d'vn seul coup, & le punit ainsi de la mesme mort qu'il luy auoit preparée.

Ce combat finy, le peuple commença à battre des mains, & à crier que l'on sauuast le braue Melinte, mais luy sans s'arrester à ces cris, & n'esperant point de grace,

retourna de luy-mesme vers l'eschaffaut, sur lequel il monta, & dit que l'on le desarmast pour acheuer ce qui estoit ordonné de luy: seulement il pria qu'il ne fust point lié. Cependant il consoloit Ariane, & la prioit de ne luy point enuier par ses larmes vne mort si glorieuse: qu'il n'y auoit que sa douleur qui amoindrist le contentement auec lequel il alloit mourir, apres l'auoir sauuée des mains des Barbares, apres auoir acquis tant de victoires, & puny son principal ennemy. Hé bien, Ariane, disoit-il, qu'auions nous plus à desirer des Dieux, sinon de nous laisser ioüir en repos de nostre amitié? s'ils me refusent vne vie oisiue, & s'ils m'ordonnent la mort lors qu'il ne me reste plus d'honneur à acquerir, dois-je me plaindre d'eux de ce qu'ils me retirent au periode le plus illustre de ma vie? Non, Ariane, aussi vois-je bien que vous ne me plaignez pas; au contraire vous enuiez ma mort: mais peut-estre vous plaignez vous de ce que vous serez abandonnée de moy. Ah! ma chere Ariane, consolez vous, & viuez sans ceste crainte. Ie seray l'heureux Genie qui vous assistera incessamment iusques à ce que les Dieux ayent disposé de vous; I'escarteray de vous les malheurs, ie conduiray vos pas & vos actions, afin que vous ne rencontriez que du bon-heur, & vous deuez estre asseurée de m'auoir tousiours à vos costez; le iour ie vous assisteray inuisiblement, & la nuict ie communiqueray auec vous, en vous visitant par des songes agreables. Ne preuenez point, ma chere Ariane, les destins qui vous sont ordonnez: vous deuez faire parestre autant de constance pour viure, comme i'en dois auoir pour mourir. A Dieu, ma chere Ariane, consolez vous, & viuez pour l'amour de moy, comme de bon cœur ie vay mourir

pour l'amour de vous. Alors il s'approcha d'elle pour luy donner le dernier baiser: mais elle ne pouuant supporter ce cruel adieu, laissa en fin eschapper ces paroles entre ses sanglots. O Dieux! ô Ciel! ah Melinte! ie me meurs, & tomba ainsi esuanoüye sur l'eschaffaut. Toutefois on la fit reuenir auec de l'eau que l'on luy ietta sur le visage, & ouurant les yeux elle cognut quelle faute elle faisoit de laisser ainsi mourir Melinte sans l'assister: puis en prenant courage elle regarda si elle auoit encore le cousteau qu'elle auoit caché, & le trouuant elle fit semblant de se resoudre. En ce temps Melinte estant despoüillé iusques à la ceinture, & voyant le bucher honorable que l'on auoit apresté des flesches des ennemis pour brusler son cœur, il se tourna deuers Ariane, & luy dit. Chere Ariane, ie vous demande encore vne grace apres ma mort: c'est que ce cœur qui vous a tant aimée, apres auoir esté tiré de mon estomac, soit pris de vos belles mains, & porté par vous pour estre bruslé sur ce bucher. Ne permettez point, belle Ariane, que ce cœur qui se sent si noble pour vous auoir aimée, soit touché par d'autres mains que les vostres; & faites que n'ayant iamais bruslé que pour vous, il ne soit encore bruslé que par vous. Quelle ioye pensez vous qu'il receura, lors qu'apres vous auoir tant adorée sans vous cognoistre que par le desir, il se sentira porté par ces mains si belles & si aimées? Ariane, promettez moy ceste grace: n'ayez point d'horreur de toucher vne chose qui vous a tant cherie; & ne mesprisez pas apres ma mort, ceste part de moy-mesme, qui dans son peu d'espace contenoit tant d'amour & de desir pour vous. Ie vous le donne pour estre sacrifie par vous à vous mesme; & soyez asseurée que iamais victime ne fut plus pure, ny presentée auec plus d'ardeur.

Ariane roulant d'autres deſſeins en ſon ame, teſmoigna au conſtant Melinte qu'elle obeïroit à tout ce qu'il deſiroit ; & apres s'eſtre long-temps embraſſez pour ſe dire le dernier adieu, le viel Sacrificateur dit à Melinte les larmes aux yeux, qu'il ſe renuerſaſt ſur l'Autel, afin qu'il luy ouuriſt l'eſtomac. Alors ce braue & genereux courage quittant en fin ſa chere Ariane, ſans toutefois abandonner ſa main, ſe pancha à teſte renuerſée ſur l'Autel, ayant l'eſtomac deſcouuert, & dit au Sacrificateur qu'il acheuaſt. Lors qu'Ariane vid qu'il auoit pris le couſteau ſacré, & ſe courboit ſur Melinte, elle ne pût ſupporter vne ſi cruelle veuë, mais deſtournant ſa teſte, elle tira le couſteau qu'elle auoit caché, puis eſloigna ſa main le plus qu'elle pût pour ſe le plonger dans le ſein auec plus de force.

Mais le cry que fit en meſme temps le Sacrificateur la troubla, & luy fit tourner encore la teſte, pour voir ce qui luy eſtoit arriué. Ce bon vieillard qui preſtoit ſi à regret ſes mains pour vn ſi cruel office, ayant approché ſes yeux de l'eſtomac de Melinte, & voyant la marque du cœur qu'il auoit dés ſa naiſſance, ſe mit à crier. Ah ! mon fils ! ah Melinte, vray ſang de Pyrrhe & d'Achille, iamais ie ne vous donneray la mort. Puis ayant laiſſé tomber le couſteau, il ſe laiſſa choir auſſi luy-meſme de ſaiſiſſement & de foibleſſe. Tous les aſſiſtans voulurent ſçauoir ce que c'eſtoit. Arimin luy-meſme s'approcha auec ſes ſoldats & ſes officiers, croyant que ce vieillard refuſaſt par pitié d'executer ce qu'il auoit promis ; & luy demanda pourquoy il n'acheuoit pas. Le bon homme ne pouuant parler qu'à peine, luy dit. C'eſt mon fils, c'eſt la diuine race d'Achille.

Incontinent on entendit crier parmy la preſſe vn

homme qui demandoit que l'on luy fist place, & que l'on retardast l'execution. Cet homme fut recognu pour le Sacrificateur de Thetis dans Larisse; & Arimin croyant qu'apres y auoir mieux pensé, il ne vouloit pas souffrir qu'vn autre que luy fist l'office de ce grand Prestre en vne si celebre occasion dans sa ville, le fit auancer, & monter sur l'eschaffaut. Mais aussi tost qu'il y fut, il se fit faire silence, & adressant sa parole au Gouuerneur luy dit. Arimin, gardez vous bien de faire mourir cet homme, il est du sang des Dieux: puis monstrant vn vieil liure qu'il auoit apporté, il continua qu'ayant voulu reuoir l'ancien Oracle par lequel il leur estoit deffendu de sacrifier des hommes, i' auoit leu ces vers qu'il prononça.

Que mes Prestres gardent leurs mains
De verser le sang des humains,
Si iamais de ma race antique
Vous voulez vn Roy retrouuer:
Quand son cœur se pourra sauuer
Des rigueurs de la loy Scythique.

Puis il fit lire cét Oracle à Arimin dans ce vieil liure, où il estoit recité comme les Rois qui estoient de la race d'Achille, ayant failly en Thessalie & en Epire, les Thessaliens auoient consulté la Deesse Thetis, pour sçauoir qui ils esliroient pour leur commander; surquoy ils eurent ceste responce, & que depuis ils n'auoient eu aucun Roy. Le Sacrificateur adiousta qu'il estoit tout clair que Melinte estoit entendu par l'Oracle, & que son cœur deuoit estre sauué de la cruauté de ceste loy des Scythes: qu'il ne restoit qu'à verifier comment il estoit du sang d'Achille: que pour

luy il iugeoit que ses valeureuses actions en auoient déja rendu de puissans tesmoignages. L'autre Sacrificateur qui s'estoit fait alors cognoistre à Melinte pour son pere Hermocrate, lequel auoit esté vendu aux Scythes par les Corsaires, asseura Arimin & le grand Prestre de Larisse que Melinte estoit de la vraye race de Pyrrhe & d'Achille, & que la preuue en estoit aisée à faire dans Syracuse. Arimin leur respondit que quand cela seroit, iamais l'Empereur ne souffriroit que les Thessaliens se retirassent de dessous sa domination. Le Sacrificateur de Thetis luy repartit, que Melinte pourroit bien tenir le Royaume auec la mesme condition des autres Rois qui releuoient de l'Empire. Mais Arimin reiettant vne chose si esloignée de son intention, & laquelle il croyoit inuentée exprés pour sauuer Melinte, se resolut de passer outre, & commanda à ses soldats qu'ils montassent sur l'eschaffaut & tuassent Melinte, qui en mesme temps demeuroit immobile d'estonnement, & Ariane aussi voyant tant de nouueautez.

Mais vne nouuelle rumeur qui s'espandit dans la place empescha les soldats d'obeïr à Arimin. C'estoit Eurymedon auec trois mille hommes, qui estoit entré dans la ville, ayant trouué les portes sans gardes, & qui ayant appris le danger où estoit Melinte, s'auançoit deuers la place. Il commença aussi-tost à faire crier de tous costez par ses gens, sauuez Melinte, sauuez Melinte, ou vous estes tous morts. Arimin ne sçachant ce que ce pouuoit estre, appella tous ses soldats, & les rangea autour de luy: puis enuoya sçauoir qui estoient ces nouueaux arriuez. Cependant plusieurs Thessaliens montoient deja sur l'eschaffaut, & salüoient Melinte, en luy baisant

les mains, & l'appellant leur Roy promis par les Oracles, & luy disoient que comme il estoit heritier de la beauté & de la valeur d'Achille, il deuoit estre aussi le successeur legitime de son Royaume. Melinte reiettoit ces sousmissions & ces noms, & ne songeoit qu'à embrasser & honorer son pere ; Ariane luy rendoit aussi ses deuoirs, & ils consideroient tous trois ensemble l'estrange euenement de ces choses, qui leur donnoient vn peu d'esperance parmy beaucoup de crainte. Cependant Arimin estoit bien empesché, se voyant enuironné de tant de gens dont il croyoit encore le nombre plus grand: mais Melinte, ayant sçeu la venuë d'Eurymedon, pria Arimin de s'approcher de luy, & luy dit. Ie voy bien que beaucoup de choses taschent à me sauuer, mais ie sçay bien aussi que si l'Empereur desire ma mort, rien ne m'en sçauroit garentir. Ie ne me flatte point de l'esperance du Royaume de Thessalie ; cela est bien esloigné de mes desirs, encore qu'il soit bien vray que ie sois du sang d'Achille: mais, Arimin, pour le present ie vous conseille de differer à me faire mourir, iusques à ce que vous sçachiez encore la volonté de l'Empereur: ce n'est pas que ce retardement me promette le salut, mais vous ne pouuez asseurer autrement le vostre.

Arimin consentit à ce qu'il disoit, n'ayant aucune mauuaise volonté contre Melinte, & se sentant troublé de toutes ces rencontres: puis le pria d'aller dire à ces gens de guerre qu'ils traitassent en amis. Melinte alla deuers eux à cheual, & lors qu'Eurymedon l'eut apperceu il courut l'embrasser, & luy accorda tout ce qu'il desiroit: mais il ne voulut pas permettre qu'il retournast deuers Arimin. Le peuple se rangea aussi-tost de leur costé, & tous appelloient

Melinte leur Roy & leur Protecteur, & crioient tout haut qu'ils le garderoient bien puis qu'il les auoit bien gardez. Melinte refusoit tous ces honneurs, & enuoya asseurer Arimin qu'il n'y consentoit point, & qu'il n'entreprendroit iamais rien contre l'authorité de l'Empire Romain : que seulement il le supplioit de l'assister de quelque faueur enuers Neron pour appaiser son courroux. Arimin remis par ceste asseurance, & qui ne demandoit que la paix, luy promit de le seruir aupres de l'Empereur auec affection : puis se retira au Chasteau. Melinte & Eurymedon s'en allerent deuers l'eschaffaut pour prendre auec eux Hermocrate & Ariane, qui estoient confus de ioye de se voir deliurez de si grands perils. Eurymedon ayant salüé la belle Ariane, luy dit qu'il auoit amené vne Princesse pour estre sa compagne : ils eurent alors impatience de voir la belle Pasithee, qu'Eurymedon auoit laissée derriere, lors qu'il s'estoit auancé vers la place pour sauuer Melinte. Ariane alors auoit esté mise à cheual, & Pasithée venant de mesme à sa rencontre entre vne haye de soldats, elles voulurent descendre toutes deux pour se mieux receuoir, ayant oüy parler l'vne de l'autre fort auantageusement. Apres les caresses & les complimens, chacun se mit à iuger de ces differentes Beautez, qui estoient toutes deux merueilleuses : toutefois celle d'Ariane surpassoit l'autre de beaucoup, & ceux qui sçauoient les effets estranges de celle de Pasithée, s'estonnoient de ce qu'Ariane estant plus belle n'estoit pas si generalement aimée; mais les plus habiles comparant la grace majestueuse d'Ariane auec la douceur familiere de Pasithée, demeurerent d'accord que la derniere allumoit aussi tost tous les desirs, faisant naistre l'espoir

par

par cette complaisance generale : mais qu'Ariane par sa beauté faisoit bien naistre l'admiration, mais par sa grauité accompagnée de modestie, faisoit mourir l'espoir, qui est celuy seul qui nourrit l'amour : de sorte qu'elle ne pouuoit estre aimée que par des hommes de grand courage, qui ne craignissent point les difficultez, là où Pasithée facilitoit elle mesme la naissance de l'amour par sa douceur naturelle, qui donnoit acces à tous, sans toutefois qu'elle eust autre dessein que de cherir honnestement ceux qui l'approchoient.

Ils se retirerent tous au premier logis qui leur auoit esté donné, qui estoit le plus remarquable de la ville, d'où venoient de sortir les soldats qui gardoient Palamede, Euphrosyne & les autres ; pource qu'Arimin leur auoit mandé qu'ils reuinssent auprés de luy. On se donna en ce lieu à des embrassemens sans nombre, pource que si les vns auoient couru de grands dangers, les autres auoient eu de grandes craintes pour eux. Euphrosyne faillit à mourir de ioye voyant Hermocrate : il fut long temps aussi sans la pouuoir quitter, apres auoir esté separé d'elle tant de temps & si cruellement : puis il embrassoit tantost Telephe son fidelle amy, tantost Epicharis sa fille, & leur contoit comment il auoit esté vendu aux Scythes, des mains desquels il n'esperoit pas d'estre iamais deliuré, sans la resolution que prit vn grand nombre d'entr'eux de venir chercher d'autres terres ; & qu'ils l'auoient amené auec eux, & l'auoient contraint d'estre leur Sacrificateur, pource qu'ils auoient remarqué qu'il auoit quelque connoissance des choses naturelles. Les autres se contoient ainsi les vns aux autres leurs diuerses fortunes, & sur tout Palamede tesmoignoit les desplaisirs qu'il

auoit receus auec Amyntas, de ce qu'on les tenoit enfermez durant l'extréme danger où auoit esté Melinte; dequoy ils n'auoient eu pour consolation que leurs cheres Maistresses, Epicharis & Erycine, lesquelles n'auoient pas eu toutesfois moins de douleur qu'eux, dont l'vne se trouuoit alors sœur de Melinte, l'autre auoit creu l'estre autrefois. Eurymedon fut bien aise quand il vid Hermocrate, & Euphrosyne qu'il appelloit sa bonne mere, pource qu'elle l'auoit nourry; & les embrassant plusieurs fois se resioüit auec eux de ce qu'ils auoient Melinte pour fils: puis ayant sçeu que son amy Lepante estoit au lit, pour les blessures qu'il auoit receuës en deffendant les Dames, il l'alla trouuer en sa chambre, où Cyllenie estoit seule auec luy, l'assistant auec vne extréme affection: mais voyant que ses blessures ne seroient de long temps gueries par les remedes ordinaires, il luy fit apporter d'vne drogue excellente, dont il auoit accoustumé de se seruir, & deux iours apres ses playes furent refermées. Cependant le fidele Arcas baisoit les mains de son cher Maistre, estant rauy de le voir encore viuant, apres vne si perilleuse fortune. C'estoit vne generale resioüissance dedans cette maison, & dehors aussi, à cause des Thessaliens qui iettoient mille cris d'allegresse, d'auoir trouué vn Roy si sage, si vaillant & si accomply que Melinte. Ils s'estoient assemblez pour faire garde autour de sa maison, & estoient resolus de mourir tous plustost que de souffrir que l'on luy fist aucun desplaisir.

Il ne restoit à Melinte que la crainte du costé de Neron, duquel il iugeoit que la colere s'augmenteroit, lors qu'il sçauroit qu'il pretendoit au Royaume de Thessalie: mais Arimin luy enuoya faire sçauoir le lende-

main pour heureuſes nouuelles, celles que l'on luy venoit d'apporter, que Neron eſtoit mort, & que ſa memoire eſtoit maudite par tout le monde, comme d'vn monſtre execrable; que Galba auoit eſté declaré Empereur, & qu'il eſtoit ſur le point de paſſer d'Eſpagne en Italie. Alors leurs contentemens furent parfaits: Incontinent tout le peuple courut aux Temples pour remercier les Dieux d'auoir oſté du monde le Tyran; & les plus nobles des Theſſaliens prierent Arimin de leur permettre qu'ils allaſſent à Rome demander à Galba Melinte pour leur Roy. Arimin voulant ſeruir Melinte en cette occaſion pour luy donner ſujet d'oublier les maux qu'il luy auoit faits, non ſeulement leur accorda ce qu'ils deſiroient de luy; mais encore voulut les accompagner pour faire le recit au nouuel Empereur de la valeur extréme de Melinte, par le moyen duquel ſeul les Scythes auoient eſté exterminez, auant meſme que l'on euſt à Rome la nouuelle de leur deſcente. Apres auoir viſité Melinte, & pris congé de luy, il laiſſa vn Lieutenant en ſa place, & voulut partir: Palamede qui auoit appris qu'Othon reuenoit auec Galba, & auoit alors tout pouuoir auprés de luy, obtint de Melinte, & d'Epicharis qu'il fiſt auſſi ce voyage, afin d'obliger Othon par leur ancienne amitie, de fauoriſer Melinte auprés de l'Empereur, & ils partirent ainſi tous enſemble.

Cependant on prepara dans Lariſſe les magnificences pour les nopces de Melinte, qu'ils appelloient deſia leur Roy, & d'Ariane qu'ils nommoient la Deeſſe des Scythes. Vn vieil Corſaire qui accompagnoit Eurymedon ordinairement, voyant Hermocrate & Euphroſyne qu'il reconnut auoir eſté parmy eux, & ayant appris tout ce

qui leur estoit arriué, & qu'ils estoient les parens du braue & du noble Melinte le cher amy, & le vainqueur autrefois de son Maistre, voulut donner vn nouuel accroissement à leurs ioyes en se descouurant à eux. Il leur demanda premierement pardon de leur auoir tant fait souffrir de maux, pour lesquels, dit-il, ie ne puis m'acquitter iamais enuers vous, qu'en vous faisant vn present d'vne extréme valeur. Ie vous donne, poursuiuit-il, Eurymedon mon Maistre pour vostre fils. Chacun demeura fort estonné, & Eurymedon mesme auquel il s'adressa & dit. Eurymedon, ce que ie dis est vray; & ie croy que vous n'estes pas marry, ayant tousiours esté tenu dans l'opinion d'estre Prince, de vous trouuer à present descendu de Pyrrhe & d'Achille.

Ils ne pouuoient encore comprendre comment cela se pouuoit faire; mais ce Corsaire continua. I'ay sçeu, dit-il à Euphrosyne, que vous auez appris comment Dicearque nous auoit obligez à faire mourir ce qui naistroit de vous, iusques à ce que vous fussiez vendus. Le premier enfant que vous mistes au monde estant parmy nous, ce fut Eurymedon, que nous prismes aussi tost, & le portasmes dans vn manteau deuers la mer pour le ietter dedans. Mais lors que nous estions en chemin, vn aigle vint l'enleuer d'entre nos mains, lors que nous ne songions qu'à le porter, & s'esleuant dans l'air s'alla en fin abaisser vers vn lieu que nous remarquasmes. Nous y courusmes aussi tost par curiosite, & apres auoir long temps cherché, nous trouuasmes en fin l'enfant, que l'aigle auoit caché sous vn laurier. Nous coniecturasmes de là qu'il seroit vn iour illustre, puis que le Roy des oyseaux l'auoit voulu sauuer, & luy auoit donné

pour asyle l'arbre destiné pour couronner les victorieux : de sorte que nous nous resolusmes de l'esleuer, & de nous en seruir pour nos conquestes : mais ne voulant pas qu'Euphrosyne le connust pour sien, ayant dessein de luy faire croire à luy mesme vn iour qu'il estoit de sang Royal pour esleuer son courage ; nous le fismes nourrir quelques iours par vne femme, puis apres nous vous le rendismes, dit-il à Euphrosyne, pour le nourrir, feignant que c'estoit vn enfant de Roy que nous auions pris ; & depuis il a vescu comme vous auez sçeu. Lors qu'ils estoient sur ces réjoüissances, & que Pasithée estoit rauie de cognoistre l'illustre & vaillante race de son cher Eurymedon, on leur rapporta qu'Archelas les auoit suiuis, & estoit bien prés d'entrer dans la ville. Melinte voulut aller au deuant de luy en equipage de Prince, estant accompagné d'Eurymedon, de Lepante & d'Amyntas, afin de faire en sorte qu'il receust en grace son frere nouuellement reconnu. Archelas auoit appris à son arriuee au port, que Melinte estoit destiné Roy de Thessalie, & qu'il estoit du sang d'Achille & de Pyrrhe ; de sorte que lors qu'ils se rencontrerent, ils se saluërent en Rois ; & Melinte voyant dans son visage vne profonde tristesse, luy dit. Grand Prince, il faut que vous quittiez icy les ressentimens d'offence contre ceux que vous poursuiuez, & que vous teniez la parole que vous auez donnée. Voila, mon frere, dit-il en monstrant Eurymedon, à qui vous auez accordé vostre alliance, & que ie vous prie de receuoir en vostre grace.

Archelas ne sçauoit ce que Melinte luy vouloit dire, mais il continua. Ne vous estonnez pas si ie dis que vous auez promis à mon frere vostre alliance : c'est là cette

belle Hermione qui a eu le bonheur de vous secourir si à propos au iour de la bataille, & de qui la beauté vous a pû toucher d'amour. Il se nomme Eurymedon, & c'est celuy-là qui apres auoir sauué la Princesse vostre fille que l'on vouloit enleuer, fut si heureux que d'estre aimé d'elle. Il auoit esté contraint de se desguiser ainsi, redoutant vostre colere; pardonnez à sa passion l'entreprise qu'il a conceuë de vous abuser, & changez ie vous prie l'amour que vous auiez pour Hermione, en amitié pour Eurymedon. Archelas estoit si confus de ce qu'il apprenoit, qu'il demeuroit immobile, & cependant le bel Eurymedon se ietta à ses pieds pour luy demander pardon de la faute qu'il auoit faite d'enleuer sa fille. En fin le Roy considerant que s'il tesmoignoit encore de la colere, cela ne tourneroit qu'à sa confusion, se resolut d'embrasser Eurymedon, le connoissant d'vne naissance qui le rendoit digne de sa fille; & lors que la paix fut faite entr'eux, ils le menerent dans la ville, où Pasithée vint au deuant de luy, conduitte par la belle Ariane. Elle se ietta à ses pieds, & il luy pardonna en la releuant; & voulut demeurer en ce lieu-là, pour assister à la ceremonie lors que Melinte seroit Couronné, & pour celebrer les nopces de sa fille auec celles d'Ariane.

Pendant quelques iours qu'ils furent à se resioüir ensemble de tant de trauaux acheuez, & de l'esperance d'vne fortune pour Melinte digne de sa haute vertu & de ses admirables actions, ceux qui estoient allez à Rome y arriuerent heureusement, & en peu de temps firent de telle sorte reconnoistre les signalez seruices que Melinte auoit rendus à l'Empire, qu'ils obtindrent ce qu'ils

voulurent auec l'assistance d'Othon, qui se monstra passionné pour son amy Melinte, & pour la belle Ariane qu'il auoit autrefois si promptement & si ardemment aimée ; & Palamede fut fait Cheualier Romain, & auec ce titre fut creé Gouuerneur de la Sicile. Arimin, Palamedé & les Thessaliens reuindrent en grande diligence, & apporterent à Melinte les lettres de l'Empereur & le decret du Senat, par lesquels le Royaume de Thessalie & d'vne partie de l'Epire luy estoit donné, comme au legitime heritier de Pyrrhe & d'Achille, auquel ils souhaittoient toute prosperité pour les importans seruices qu'il auoit rendus à l'Empire, de qui toutefois il releueroit ; & ils l'exhortoient à continuer les mesmes soins pour conseruer les limites des Romains contre les inondations des Barbares. Puis Arimin presenta deux riches couronnes d'or enuoyées par l'Empereur, l'vne au vaillant Melinte, & l'autre à la belle & vertueuse Ariane.

Les Thessaliens firent par tout des feux de ioye pour vne si heureuse nouuelle ; & afin que tant de réjouïssances ne se fissent pas en confusion, & que chacune se fist mieux ressentir en son particulier, le lendemain fut destiné pour le couronnement & le mariage de Melinte & d'Ariane ; le iour d'apres pour celuy du Prince Eurymedon auec la Princesse Pasithée, & le troisiesme pour les nopces de Palamede auec Epicharis, de Lepante auec Cyllenie, & d'Amyntas auec Erycine. Les deputez de toutes les villes de la Thessalie qui attendoient dans Larisse le retour des Ambassadeurs, vindrent se réjoüir auec leur Roy, donné par les Cieux, & promis par les Oracles ; & luy prester le serment de fidelité ; & toute la ville estoit empeschée pour la ceremonie du lendemain.



Les habitans de Lariſſe auoient ſemé de fleurs toutes les ruës, & s'en eſtoient couronnez pour rendre ce iour-là le plus celebre & le plus agreable qu'ils pourroient. Dés le matin chacun ſe vint ranger à la porte de Melinte, & on le mena au Temple auec Ariane en cét ordre. Les ſoldats, tant de la ville, que ceux qu'Eurymedon & le Roy Archelas auoient amenez, eſtoient diſpoſez en haye au long de toutes les ruës par leſquelles la pompe deuoit paſſer, iuſques au Temple de Thetis. Pluſieurs trompettes eſtoient à la teſte des compagnies de Gentils hommes Theſſaliens que Melinte auoit conduits au iour de la bataille: puis on faiſoit marcher quantité de chariots chargez des deſpoüilles des Scythes. Apres eſtoient portées en trophée les armes de leur Roy, que Melinte auoit tué: puis les priſonniers Barbares eſtoient menez les mains liées derriere; en ſuitte deſquels alloient à cheual deux à deux, les cinq cens braues Theſſaliens qui auoient ſeruy Melinte en la vaillante entrepriſe de la nuict, ayant des armes argentées, & de riches caparaſſons à leurs cheuaux: ils portoient leurs jauelots entortillez de fleurs, & leurs teſtes couronnées de laurier. Au milieu d'eux on menoit en main de deux coſtez le cheual de Melinte, qui ſembloit eſtre deuenu plus glorieux de la fortune de ſon Maiſtre, tant il marchoit ſuperbement. Cinquante taureaux blancs ſuiuoient pour le Sacrifice, ayant les cornes & les ongles dorez, ornez de feſtons, & couuerts de tapis de ſoye qui trainoient en terre. Les Sacrificateurs alloient apres les victimes, & portoient toutes les choſes neceſſaires pour le ſacrifice. Vn peu apres dix ieunes Gentils-

hommes Thessaliens, vestus de blanc, & couronnez de fleurs, portoient sur leurs espaules vne façon de brancard, au milieu duquel estoit vn tapis de pourpre auec des franges d'or trainant iusques en terre; surquoy estoit posée la Couronne d'or & le Sceptre pour Melinte: puis suiuoient dix des plus belles filles de la Thessalie, vestuës aussi de blanc, ayant les cheueux espars couronnez de fleurs qui en portoient vn autre, orné de mesme, sur lequel estoient la Couronne & le Sceptre pour Ariane. Arimin Ambassadeur de l'Empereur, & le Roy Archelas alloient en suitte à cheual à costé l'vn de l'autre, enuironnez de leurs Officiers. Puis apres marchoit le char triomphant de Melinte & d'Ariane, tout esclattant d'or, & orné de festons de fleurs, tiré par six cheuaux blancs de Thessalie, qui auoient les crins liez de cordons de soye incarnate meslée d'or & d'argent, sur lesquels estoient six ieunes enfans aislez en façon d'Amours. Le vaillant Melinte attiroit alors les yeux de tout le monde: il estoit couronné de laurier, & vestu d'vn manteau de pourpre Royale broché d'or, tenant la main de la diuine Ariane, qui estoit vestuë en Reine, & dont l'admirable beauté, animée par la ioye de tant de bon-heur & d'applaudissemens, auoit vne splendeur, dont les rayons se rendoient toutefois supportables, pour n'esbloüir pas, & donner aux yeux vn rauissement agreable. Le valeureux Eurymedon alloit en suitte à cheual, à costé de la belle Pasithée qui estoit à cheual aussi, sur vne housse en broderie d'or, estant soustenuë des deux costez par deux Gentils-hommes Lesbiens. Palamede alloit de mesme apres,

& se faisoit admirer de tous, tant de sa mine agreable, que de la grace qu'il auoit à manier son cheual. La gentille Epicharis alloit à costé de luy de la mesme sorte que Pasithée, ayant ie ne sçay quoy de plus graue dans le visage, depuis que d'Esclaue elle estoit deuenue Princesse. Apres eux suiuoit Lepante auec Cyllenie montez de mesme, puis Amyntas auec Erycine. Telephe alloit seul à cheual, & estoit suiuy d'vn chariot sur lequel estoient Hermocrate & Euphrosyne qui leuoient incessamment les mains au Ciel, luy rendant graces d'auoir mis vne si heureuse fin à leurs mal-heurs. La Noblesse de Thessalie marchoit apres, & en suitte les Deputez des villes, puis vn nombre infiny de peuple.

Des despoüilles il n'y eut que les armes du Roy des Scythes qui entrerent dans le Temple, pour y estre laissées & consacrées à la Deesse; le reste passa outre. Toute la suitte entra, & apres que les sacrifices furent faits, Melinte ayant son manteau Royal porté d'vn costé par le Prince Eurymedon, & de l'autre par Palamede, & Ariane ayant le sien porté par les Princesses Pasithée, & Epicharis, furent mis sur vn lieu releué, où s'estant agenoüillez sur des coussins, ils furent couronnez par Arimin, representant l'Empereur, & par le Roy Archelas. Puis le grand Sacrificateur les espousa, & incontinent tout le peuple se mit à crier, Viue le Roy Melinte, & la Reine Ariane: que leur regne leur soit heureux & à nous. Apres que ces ceremonies furent acheuées ils sortirent du Temple, & il n'y eut que l'accident arriué à Hermocrate & à Euphrosyne,

qui tempera vn peu ces contentemens, pource qu'ils furent trouuez morts de ioye au pied d'vn Autel, & embrassez l'vn à l'autre ; toutefois estant estimez bien heureux, on eust creu enuier leur repos d'en respandre vne seule larme.

Toute la ville retentissoit de chants de ioye ; les festins qui auoient esté preparez pour ceste royale assemblée, furent accomgagnez de musique de toutes sortes de voix & d'instruments. Mais rien ne fut si agreable à ces deux nobles Amans, que la nuit, qui donna vne heureuse conclusion à tant de ioyes. Lors que leurs sens furent endormis de plaisir, leurs esprits gousterent à leur tour tant de delices, que ce doux transport leur eust fait abandonner leurs corps, si sans eux ils eussent peu conseruer ces diuins rauissemens : mais de peur qu'il n'arriuast quelque desvnion, ils se tenoient si estroitement embrassez, qu'il n'y eut que la ceremonie du lendemain qui les peust separer.

C'estoit le rang d'Eurymedon & de Pasithée, de qui l'amour n'auoit pas eu moins d'impatience, aussi l'accomplissement de leurs desirs ne fut pas suiuy de moins de douceurs. Le iour suiuant, Palamede auec Epicharis, Lepante auec Cyllenie, & Amyntas auec Erycine, ayant obserué les mesmes ceremonies, gousterent de pareils contentemens ; & apres qu'Arimin, Archelas & quelques autres qui se voulurent retirer furent partis auec mille embrassemens, Melinte commença à donner ordre à la seureté de son Royaume, en fortifiant ses ports, & ses frontieres ; & ayant estably par la douceur sa domination, il ioüit paisiblement le reste de ses iours auec sa chere Ariane des

delicieuſes campagnes de la Theſſalie : comme ſi les Dieux euſſent deſtiné aux plus belles, & aux plus vertueuſes perſonnes du monde, les plus agreables lieux de la terre.

FIN.





Extraict du Priuilege du Roy.



Ar Lettres Patentes du Roy, données à Paris le 14. Mars 1639. il est permis au Sieur des Marests de faire imprimer, vendre & debiter toutes ses Oeuures, tant celles qui ont esté desia imprimées, que celles qui ne l'ont encore esté, durant l'espace de vingt ans; à compter du iour que chaque volume aura esté acheué d'imprimer pour la premiere fois: Auec deffences à toutes personnes d'en contrefaire aucune chose durant ledit temps, souz quelque pretexte que ce soit, à peine de trois mil liures d'amende, de confiscation de tous les exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests, comme il est porté plus amplement par lesdites lettres de Priuilege, à l'extraict, & aux coppies desquelles deuëment collationnées, sa Maiesté veut que foy soit adioustée comme à l'Original.

Signé, Par le Roy en son Conseil.

CONRART.

Ledit Sieur des Marets a cedé & transporté le Priuilege dont l'Extraict est cy-dessus escrit, au sieur Mathieu Guillemot, Marchand Libraire à Paris, pour l'Ariane seulement, & pour en iouïr durant ledit temps, conformément aux clauses portées par iceluy, comme il est plus amplement contenu par l'acte passé entr'eux le 14. Mars 1639.







